



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

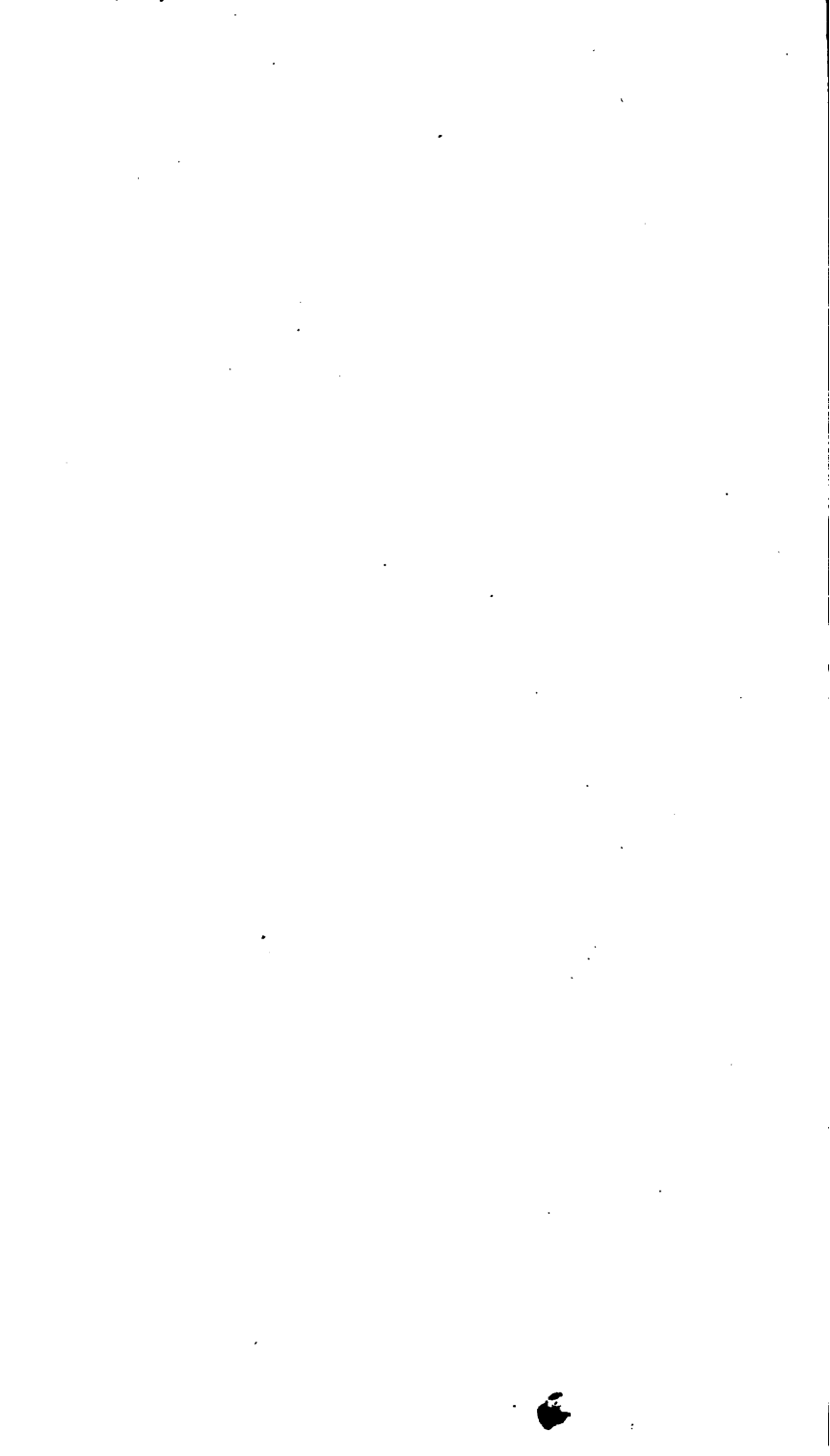
NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08243466 7







Bulletin

JAA

~~130 A~~

124



BULLETIN
DES SCIENCES HISTORIQUES,
ANTIQUITÉS, PHILOGIE.

TOME XV.



BULLETIN
DES SCIENCES HISTORIQUES,
ANTIQUITÉS, PHILOGOLOGIE.

TOME XV.

LISTE
DE MM. LES COLLABORATEURS
DE LA VII^e SECTION
DU BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES
ET DE L'INDUSTRIE (1).

Rédacteurs principaux : MM. CHAMPOLLION-FIGEAC et CHAMPOLLION JEUNE.

PHILOLOGIE comparative (*Vergleichende Sprachkunde*, ou *Linguistik* des Allemands), et **ETHNOLOGIE** (*Völkerkunde* des Allemands). — *Collab.* : MM. Agoub, Bianchi, de Chézy, Choppin d'Arnouville, Coquebert de Montbret, Depping, Dubois (l'abbé), Dugas-Montbel, Gail, Garcin de Tassy, de Golbéry, Grangeret de Lagrange, Hase, Edme Héreau, Amédée Jaubert, Langlois, Letronne, Reinaud, Abel Rémusat, de Roguier, Rosellini, Baron Silvestre de Sacy, Stahl.

MYTHOLOGIE. — *Collab.* : MM. Choppin d'Arnouville, Depping, Dubois (l'abbé), Dugas-Montbel, de Golbéry, Guigniaut, Le Noble, Métral.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE. — *Collab.* : MM. Bottin, Coquebert de Montbret, Dubois, de Golbéry, Le Noble, Letronne, Mionnet, Reinaud, Abel Rémusat, Rosellini, Baron Silvestre de Sacy.

HISTOIRE. — *Collab.* : MM. Michel Berr, Berthevin, Bottin, Choppin d'Arnouville, Coquebert de Montbret, Depping, Dubois (l'abbé), Dugas-Montbel, Garcin de Tassy, Gence, Gley (l'abbé), de Golbéry, Hase, Edme Héreau, A. Jaubert, Langlois, Letronne, Métral, Albert Montémont, A. Pellat, Reinaud, Abel Rémusat, Baron Silvestre de Sacy, Stahl.

(1) Ce Recueil, composé de huit sections, auxquelles on peut s'abonner séparément, fait suite au *Bulletin général et universel des annonces et des nouvelles scientifiques*, qui forme la première année de ce journal. Le prix de cette première année (1823) est de 40 fr. pour 4 vol. in-8°, ou 12 cahiers, composés de 10 feuilles d'impression chacun.

PARIS. — IMPRIMERIE DE AMB. FIRMIN DIDOT,

RUE JACOB, N^o 24.

BULLETIN
DES SCIENCES HISTORIQUES,
ANTIQUITÉS, PHILOGIE,
RÉDIGÉ PAR MM. CHAMPOLLION.

VII^e SECTION DU BULLETIN UNIVERSEL,
PUBLIÉ
PAR LA SOCIÉTÉ
POUR LA
PROPAGATION DES CONNAISSANCES
SCIENTIFIQUES ET INDUSTRIELLES,
ET SOUS LA DIRECTION
DE M. LE BARON DE FÉRUSSAC.

TOME QUINZIÈME.



A PARIS,

AU BUREAU CENTRAL DU BULLETIN, rue de l'Abbaye, n^o 3,
Et chez MM. FIRMIN DIDOT, rue Jacob, n^o 24.
Paris, Strasbourg et Londres, Chez MM. TREUTTET ET WURTZ;
Leipzig, MM. BROCKHAUS.

1830.



BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITES, PHILOGOLOGIE.

PHILOLOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

- I. **ESSAI SUR LES MEILLEURS MOYENS DE CONSTATER LES AFFINITÉS DES LANGUES ORIENTALES;** par le baron W. DE HUMBOLDT. Lettre adressée à sir Alexandre Johnston, vice président de la Société asiatique de Londres. (*Transactions of the roy. asiatic Society of Great Britain and Ireland*; vol. II, p. 213).

Persuadé que l'Inde fut le berceau des sciences et des arts, M. de Humboldt pense qu'il serait d'un haut intérêt de rechercher si le sanscrit est originaire de cette contrée, ou si (comme semblent le croire aujourd'hui beaucoup de savans) il fut introduit dans l'Inde comme langue étrangère. Dans le cas où cette dernière opinion serait établie, les investigations ultérieures auraient pour objet le pays d'où est venu le sanscrit. Il ne serait pas moins intéressant de déterminer si les idiômes primitifs de l'Inde se retrouvent dans l'archipel indien avec quelques différences qui en font des dialectes, et s'ils tirent leur origine des îles ou du continent. La notice de M. Ellis sur la langue malaie renferme des documens sur l'affinité du Tamoul avec les idiômes de Java : ce qu'il serait très-important de vérifier.

M. de Humboldt est d'avis que l'état actuel de nos connaissances dans les langues de l'Inde, très différent de ce qu'il était en 1806, et les moyens que nous avons de les étendre, nous permettent de tenter de grandes découvertes dans le vaste champ de la littérature de cette contrée. Il se montre très opposé au système fondé sur la supposition que l'on peut juger de l'affinité des langues d'après la seule comparaison d'un certain

nombre d'idées exprimées dans les langues que l'on veut comparer entr'elles. Il ne nie pas toute fois l'utilité de ces rapprochemens ; il en reconnaît au contraire toute l'importance, quand ils sont bien exécutés. Cette méthode de comparaison a le double inconvénient de négliger entièrement les rapports grammaticaux qui unissent les élémens du discours, et de prendre dans une langue des mots isolés, non d'après leurs affinités, mais d'après les idées qu'ils expriment.

La comparaison de deux langues, ajoute M. de Humboldt, exige que l'on examine si et jusqu'à quel point les racines et les dérivés leur sont communs à l'une et à l'autre. Ainsi ce n'est point par des termes exprimant des idées générales, tels que *soleil, lune, homme, femme, etc.*, que l'on doit commencer cette opération, c'est par un examen approfondi du vocabulaire de chacune de ces deux langues. Souvent des mots que l'on veut rendre dans une autre langue, ne peuvent se traduire que par une circonlocution ; ainsi dans quelques idiômes, le soleil s'appelle le *père, l'auteur, l'astre, etc., du jour*. Il est évident que dans ce cas et d'autres semblables on ne compare plus des mots identiques, mais des mots, tout-à-fait différens ; ou, pour mieux dire, ce ne sont pas des mots, mais des idées que l'on compare.

Il est impossible de former un jugement exact sur la ressemblance des sons, sans avoir préalablement étudié avec soin le système de prononciation des deux langues comparées. Il se rencontre souvent entre deux idiômes, et plus souvent entre deux dialectes, des permutations régulières de lettres, dont la connaissance peut servir à reconnaître l'identité de mots qui, au premier abord, ne paraissent avoir entre eux qu'une très, légère ressemblance de prononciation. D'un autre côté, il peut arriver qu'une prononciation identique ne prouve rien, ou laisse le jugement dans une grande incertitude, si elle n'est soutenue d'un certain nombre d'analogies dans la permutation des mêmes lettres.

M. de Humboldt est persuadé, au reste, que, sans un examen attentif de la grammaire des langues, on ne peut se prononcer d'une manière définitive sur leur affinité. « Si, dit-il, deux langues telles, par exemple, que le sanscrit et le grec, présentent des formes grammaticales et une syntaxe

identiques, et ont une étroite analogie dans leurs sons, c'est une preuve incontestable que ces deux idiômes appartiennent à la même famille. Si, au contraire, deux langues renferment un grand nombre de mots semblables, mais n'offrent aucune identité grammaticale, cette affinité devient l'objet d'un doute sérieux. Dans ce dernier cas, si les grammaires présentent, comme celles du basque et du latin, un caractère essentiellement différent, il est certain que les deux langues ne descendent pas de la même souche. »

Enfin, il paraît démontré au savant philologue, 1^o que toute recherche sur l'affinité des langues, faite sans entrer dans l'examen, soit du matériel des mots, soit du système grammatical, ne saurait produire aucun résultat concluant; 2^o que les preuves de l'affinité réelle des langues, c'est-à-dire, la question de savoir si deux langues sont de la même famille, doivent être déduites principalement et peuvent même l'être exclusivement du système grammatical, puisque l'identité des mots ne prouve qu'une affinité qui peut n'être qu'historique ou accidentelle.

W.

2. VENDIDAD ZEND AVESTÆ PARS XX ADHUC SUPERSTES. E codd. Mss. Parisinis primum edidit, varietatem lectionis adjecit JUSTUS OLSHAUSEN. Partic. I. Hambourg, 1829; Perthes.

Depuis que la traduction française du Zend Avesta, d'Anquetil Duperron, et les travaux de Kleuker ont fixé l'attention du monde savant, et que l'étude des religions de l'Orient a reçu une si grande impulsion en Allemagne, on n'a cessé de sentir le besoin d'une connaissance approfondie des livres sacrés des anciens Perses. C'est au moyen des secours et des libéralités du gouvernement danois, et de la facilité accordée à tous les savans de puiser dans les précieux matériaux réunis à la bibliothèque royale de Paris, que l'on doit cette première édition originale du texte persan du Zend Avesta. La 20^e partie, la seule qui ait été complètement conservée et appelée Vendidad par les Perses, a déjà paru. L'auteur s'est attaché à conserver fidèlement le texte reçu par les Parses, et a placé au-dessous toutes les variantes qui lui ont paru de quelque importance. De cette manière 6 à 7 livraisons compléteront non-seulement le texte de ce livre, mais comprendront une notice détaillée sur les manuscrits de Paris. Le texte est écrit par l'auteur lui-même et autographié à

Hambourg, sur beau papier, du format petit in-4°. Pour faciliter l'intelligence d'un livre écrit dans une langue presque inconnue jusqu'à présent, l'auteur de cette édition ajoutera une grammaire et un dictionnaire, en latin, de la langue des anciens Perses dans laquelle le Zend Avesta est écrit. Cette grammaire et ce dictionnaire paraîtront aussitôt que possible, après la publication du Vendidad. Plus tard, les débris des autres parties du Zend Avesta seront traités de la même manière et publiés comme la première. On y joindra le Vistasp-Jeschth d'après un manuscrit de la bibliothèque de Copenhague. Ce livre, qui n'a pas été traduit par Anquetil, manque à la bibliothèque de Paris. L'éditeur est le libraire Perthes, à Hambourg. (*Allg. Repertor. der N. In-und ausländ. Literat.*; 1829, vol. 2, cah. 3, p. 238).

G.

3. DICTIONNAIRE FRANÇAIS ARABE; par ELLIOUS-BOCHTOR, égyptien, professeur d'arabe vulgaire à l'école royale des LL. OO. vivantes, de Paris; revu et augmenté par A. CAUSSIN de PERCEVAL, professeur d'arabe vulgaire à la même école. V^e et VI^e livraisons (*Pan-Zyt.*) 2 cah. in-4°, ensemble de 55 feuilles; prix de chaque livraison, 12 fr. Paris, 1829; F. Didot.

Il sera rendu incessamment un compte très détaillé de cet important ouvrage.

4. TARAFÉ MOALLACA CUM ZOUZENII SCHOLIIS, ou Moallaca de Tarafa avec le commentaire de Zouzeni; par M. VULLERS. In-4°. Bonn, 1829; Baaden.

Le mot arabe *moallaca* signifie *suspendre*. Les Arabes appellent ainsi certains de leurs anciens poèmes qui, ayant obtenu le suffrage universel, furent, suivant l'opinion commune, suspendus à la porte de la caaba, et présentés au respect des siècles. Ces poèmes sont tous antérieurs à l'établissement de la religion musulmane et nous offrent le tableau des mœurs des Arabes, lorsqu'ils étaient encore plongés dans les erreurs de l'idolâtrie.

Les uns comptent 7 moallacas, les autres 9; quoiqu'il en soit, celle de Tarafa a toujours été regardée comme une des plus remarquables, par la hardiesse des pensées et le choix des expressions. Tarafa vivait vers le milieu du 6^e siècle de notre

ère, et appartenait à une des branches les plus distinguées de sa tribu. Suivant l'usage des nomades, il fut d'abord mis à la tête d'un troupeau de chameaux; mais déjà le feu de la poésie et les passions les plus impétueuses s'étaient emparés de lui. Au lieu de s'occuper de ses chameaux, il s'amusait à chanter des vers; ou bien se réunissant avec quelques jeunes gens de son âge, il allait boire du vin et se livrer à la débauche; ou bien enfin, s'animant au récit des exploits de quelques-uns de ses compatriotes, il prenait part aux guerres qui s'élevaient parmi les tribus. Bientôt les chameaux qui lui étaient confiés, s'égarèrent dans le désert ou furent la proie des voleurs, et le poète eut à essuyer les plus vifs reproches; alors il s'adressa à un de ses oncles qui refusa de le secourir. Ce fut à cette occasion qu'il composa le poème qui fait l'objet de ce rapport.

Le poète commence par célébrer les charmes de sa bien-aimée. Il fait une brillante description du chameau avec lequel il avait coutume de franchir les sables du désert. Il parle ensuite du genre de vie qu'il avait adopté, et se vante d'avoir dissipé tous ses biens dans les tavernes et avec les femmes de mauvaise vie. En vain ses parens et ses amis cherchaient à lui inspirer le goût d'une vie régulière; il répond que cette vie est passagère, et qu'il n'y a rien de mieux que d'en dérober une partie pour la consacrer aux plaisirs. Il se plaint vivement de celui de ses oncles qui avait refusé de le secourir, et il prétend que lui-même, quand quelqu'un a eu recours à lui, a tout abandonné pour lui porter aide.

Il existait déjà une édition de la moallaca de Tarafa accompagnée d'une traduction latine, par Reiske, Leyde, 1742, un vol. in-4°. Cette édition était même enrichie du commentaire d'un grammairien arabe, appelé Ibn-Nahas, et de notes latines. En effet les moallacas, par l'ancienneté de leur origine et le style dans lequel elles sont écrites, présentent de très-grandes difficultés, et les Orientaux eux-mêmes, sans le secours d'un commentateur, auraient souvent beaucoup de peine à les entendre. Mais à l'époque où vivait Reiske, la littérature orientale n'avait pas fait les progrès qu'elle a faits de nos jours. Reiske, quoique d'ailleurs fort instruit, ne connaissait pas la métrique des arabes, et s'est plus d'une fois trompé dans la coupe et la transcription des vers; il n'était pas bien familiarisé avec les termes

de grammaire, genre de mots qui reviennent souvent dans un commentaire. Enfin il n'avait pas eu à sa disposition tous les manuscrits qui lui auraient été nécessaires.

M. Vullers, déjà connu par une édition de la moallaca de Hâreth, Bonn, 1827, un vol. in-4°, a cru devoir reproduire la moallaca de Tarafa, en conservant toute la portion du travail de Reiske qui lui paraissait digne d'estime, et en s'aidant de tous les moyens que la critique actuelle mettait en son pouvoir. Reiske avait surtout fait usage des gloses d'Ibn-Nahas. M. Vullers s'est principalement servi des gloses de Zouzeni, qu'il a transcrites en entier. On trouve en tête du volume, une introduction faisant connaître le but que s'est proposé l'éditeur, la personne et la vie de Tarafa, et les sources où l'éditeur a puisé; viennent ensuite le texte de la moallaca avec les gloses de Zouzeni, la traduction latine et des notes fort étendues.

Le travail de M. Vullers nous paraît de beaucoup préférable à celui de Reiske. Il y reste encore cependant quelques taches. Par exemple, l'auteur, dans son introduction, p. 21, parlant de la mosquée d'Ahmed Ibn-Thouloun, bâtie aux environs du Caire, prend cette mosquée pour une ville. Dans la traduction du poème lui-même, partie principale de l'ouvrage, M. Vullers ne se sert pas toujours du mot propre, ce qui peut embarrasser les lecteurs hors d'état de recourir à la glose arabe. R.

5. THE GULISTAN. — Le Jardin des Roses; par SADI de Shiraz. (En persan.) In-8°. Londres, 1827.

Cet ouvrage est une nouvelle et très-exacte édition du *Gulistan*, réimprimé dans sa langue originelle.

Les perfectionnemens introduits dans cette nouvelle édition, peuvent être définis en peu de mots : ils mettent à l'abri de tout reproche de négligence le littérateur habile qui dirigea la première. Dans le fait, un nombre considérable de fautes de style, que l'éditeur n'avait guères pu éviter, ont été rectifiées, et quelques centaines de fautes typographiques corrigées.

Un avantage essentiel que le lecteur trouvera dans l'usage de cette édition, c'est l'accentuation des voyelles, dont était dépourvue la première édition, dans laquelle la diction offrait encore des imperfections qui embarrassaient un lecteur peu versé dans cet idiôme. (*Asiatic Journ.*; mars 1827, p. 372.)

6. VOCABULAIRE TIRÉ DE SEPT LANGUES NOUBAS (nubiennes) qui sont en usage dans le Kordofan et près de Bahr-el-Abbiad. (Extrait du *Voyage en Nubie, le Kordofan et l'Arabie pétrée*, par RÜPPELL, p. 370. Francfort-sur-Mein, 1829; Wilmans. In-8°.)

	DARFOUR.	SCHA- ROUN	FERTIT.	DONKÉ.	TAKELB.	SCHILLUK.	KOLDAGI.
Homme...	duedeb	lé.	koschi.	moed	ead	ugiula	kordu.
Femme...	junje	na.	juschi.	tick	jane.	dako	eadon.
Garçon	queting	nakul.	sauweh	kier.	dea.	ueda.	tonda.
Fille	quenje	keng	beni.	geboal.	endeli.	jemja	terndu.
Melik.	salalingué.	keling.	ambure.	goad	elak.	dela.	shil.
Fakir	seila.	orou.		bool		red	kujur.
Maison	dony	ongou.	sukah.	wud	far.	ued	dauka.
Village.	guru.	kurong	ambah	baïda	dar.	uri.	dar.
Montagne.	fuka	ain	jarak.	kur	one.	kiddi.	kudon.
Lac.	ro.	del.		aual.	au.	sikod.	hadg.
Rivière		nauf	abunka.	kir.	gibbe	fi.	ser.
Arbre.	kurra	jareh	douzu.	tiem.	fa.	jad.	sahleg.
Pierre.	ditoo	kokol	ekbur.	kur.	arnan	niarkiddi	kager.
Fontaine.	ro.	del.	onkou.	jed.	ma.	jei	koll.
Tête.	tuba	eidab	kummu.	nam	aik.	uidg.	oar.
Œil.	kuli	leg	allah	ninu.	undik.	nang	kale
Naz	dormi.	nagul	sue	oam	endir.	ung	hein.
Bouche.	udo	king.	ammah	tok.	eng'arr	dot.	anl.
Dent.	kaki	eugaf.	cusi.	ledg	ninu.	leh.	gehl
Langue.	dah	denkela.	timi.	leb.	auga	leb.	ghiadu.
Oreille.	dilo.	neni	utou.	jett.	hennu.	yib.	niigr.
Cheroux.	julu	oru	sukemge.				tel.
Col.	kui.	kodou	andrus	jed.	endou.	muddo.	dubi.
Poitrine.	koraa	lesou.	jow	erou	eron	kou.	ol.
Bras.	durou.	rué	anah	kak	nin	kidda.	ondu.
Main.	donga	nimel	adgianas.	riuh	ora	kiam	oachi.
Jambe.	kurme.	romani	udou	shuck	hekan.	fillah	tonje.
Pied.	taroh	angi	tibreu	quen	dakdak	lustiellah.	kaddo.
Cheval.	marita	breda	dyaku.	murda.	murda.	kieng	chog.
Âne.	lani	koliangta.	eldéo.	maul.	doring.	edera.	ando.
Vache	uh	iza.	modoh	ueu	erah	diany	teb.
Mouton.	doléh	ruema	delima.	amel.	dari.	budda.	ordi.
Chien.	assa.	nien	jafero.	diuk	sue	gaok.	boal.
Poules.	doka	okeru.	gatto.	gidd.	dolak.	giennu	koker.
Pigeon		kiriku.	ebissi	guk	uden	akur	tidiru.
Oiseaux.	dul	kelukur	addob	amhor.	dear	unjou.	
Chameau.	kamal.	amalah	kamala	taror	bella	amalla.	komal.
Gazelle.	firah	kodoh	gedda	lehod	seran.	akony.	kehl.
Éléphant.	angir	zongor.	balla	ekohen	namni	ljetgh.	omul.
Giraffe.		jul	akua	mir.	ramba.	uir.	saab.
Lièvre.	fié	nini.	dagbi	nan	uenu.	afadjou.	ndelandu.
Souris.	dudu	kuri.	naou	scholl.	elai.	jedjou.	komée.
Singe	rasodi.	kardel.	dakus.	anan	kodou.	finon	tingel.
Autruche.	amunna.	tomba	temi	ond.	liou.	oudou.	tedam.
Hérisson.	duver	gun	ebiré	kou.	oar	okodo.	kunjunie.
Feu	ulon	jah	oume	mafd	ibé	maidg.	eka.
Eau	korou	knaf.	ongou	fiou.	eka.	fi.	otu.
Bois.	ara	ruri.	kascho	tiem	fa.	juke.	nri.
Lait.	borra.	napp.	ango	iseh.	hanna.	kiak	esch.
Beurre.	dei	gnelab	emou.	miuk	iri	maou	tes.
Viande.	ninou	idi.	sambah.	diak	fei.	ringou	quajé.
Durra.	doka	nonn.	giurru.	rab	man	dak	oidg.
Sel.	du	kemodo.	douho		unudi.		selbé.
Coton	uigrée	unruks.	dendi	elab.	not.	korab.	acka.
Chemise.	genri.	gabau	grjeh.	lufa	oban	okod	goma.

	DAR FOUR	SCHA- BOUN.	FERTIT.	DONKÉ.	TAKELE.	SCHILLUK.	KOLDAGI.
Soulier....	kaula.....	udnon.....	tamah.....	uara.....	boja.....	uarel.....	quare.
Conteau....	sekin.....	gondn.....	kamba.....	lem.....	emak.....	lalah.....	guader.
Épée.....	sabré.....	sibis.....	kamba.....	bahato.....	lala.....	ateab.....	schiddn.
Lance.....	kor.....	ghiri.....	odon.....	tang.....	guli.....	tong.....	goarah.
Bouclier....	kebi.....	lorou.....	volah.....	kud.....	rany.....	kud.....	gouti.
Perle en ver.	sibany.....	garleh.....	kedgi.....	gud.....	arlen.....	digoh.....	mungalé.
Fer.....	daura.....	ohriu.....	wudu.....	giob.....	doah.....	jill.....	sirtu.
Nuit.....	leal.....		shilubu.....	nokon.....	ukeri.....	uar.....	qualal.
Jour.....	dullé.....	aguin.....	aloh.....	akal.....	annewi.....	dikem.....	onial.
Soleil.....	dullé.....	quedjudé.....	aloh.....	akol.....	ani.....	kiong.....	es.
Lane.....	dual.....	evivah.....	ibue.....	fai.....	oar.....	gol.....	nundo.
Étoile.....	uri.....	robah.....	berabé.....	kuol.....	lain.....	kilo.....	ondou.
Pluie.....	ara.....	kaf.....	jafrou.....	deou.....	aou.....	kod.....	areh.
Vent.....	dauu.....	debel.....	eji.....	jam.....	hili.....	rudou.....	irschu.
Paillasson..	birisch.....	birisch.....	odja.....	biuk.....	inkau.....	koda.....	burschu.
Il y a.....	ke.....	mosaba.....	kesos.....	nu.....	je.....	kelgan.....	shan.
Il n'y a pas.	skeba.....	naddi.....	tikusekon.....	alliu.....	unbagie.....	ubi.....	shandi.
Viens ici.....	kogliers.....	elah.....	Galle Kukan	bab.....	kauda.....	kenubi.....	tal.

Noms de nombre de la langue des Koldagi.			Jours de la semaine des Koldagi.	
1. bera.	8. eddn.	15. tessuku.	Mardi.	Saudack.
2. ora.	9. uedda.	16. farschuku.	Mercredi.	Kerake.
3. todje.	10. buré.	17. kollaku.	Jendredi.	Endomat.
4. keuja.	11. bereberku.	18. edduka.	Vendredi.	Biseit.
5. tessu.	12. barvoraku.	19. ueduka.	Samedi.	Kuljenis.
6. farschel.	13. baretojeku.	20. tarbu.	Dimanche.	Unis.
7. fellad.	14. keujuku.		Lundi.	Wara.

Nous supposons que les mots sont écrits conformément à l'orthographe et à la prononciation allemandes.

7. HERODOTI HISTORIARUM LIBRI XX. Recensuit et adnotationibus scholarum in usum instruxit Car. Aug. STEGER, in reg. gymn. Wetzlariensi præceptor. 2 vol. in-8°, ensemble de xv et 567 p. Gissæ, 1827 et 1828; Heyer.

Une préface de xv pages, qui est en tête du 1^{er} volume, contient un exposé des motifs qui ont engagé le professeur Steger à donner cette nouvelle édition du texte grec d'Hérodote. Il y a été déterminé par deux considérations principales : la première, c'est que les éditions du texte pur ne peuvent pas être un livre élémentaire et à la portée générale des élèves ; et la seconde, parce que le grand nombre de notes interprétatives qui se trouvent dans d'autres éditions, sont ou trop savantes ou trop difficiles pour les mêmes élèves. Il a donc cherché à prendre le milieu entre ces deux sortes d'éditions, en joignant au texte des commentaires propres à éclaircir les difficultés grammaticales et les faits les plus importants, mais surtout à

faire remarquer les formes du langage propres à Hérodote, les notes relatives à la géographie, à la mythologie et à l'histoire devant être pour cela même très-substantielles. Tel est en effet l'ensemble de l'Hérodote grec publié par M. Steger. Le texte est imprimé en un bon caractère, sans abréviations, et au bas de chaque page sont les notes latines en deux colonnes, relatives à ce texte.

M. Steger ne s'est cependant pas borné à un simple travail de réimpression accompagnée de quelques annotations, il a voulu aussi, ce qui n'est pas d'une moindre importance pour les livres destinés aux écoles, donner un texte aussi pur que ses recherches lui ont permis de l'espérer. Il a donc profité de celles des précédens éditeurs d'Hérodote, notamment de Wesseling, Schweighæuser et Gaisford. Il a aussi fait un examen attentif de leurs propres élucubrations, et tout en les suivant en général, il s'en est aussi écarté quelquefois, mais non sans en avertir le lecteur. On trouve en effet réunis dans la préface particulière à chaque tome, toutes les variantes qu'il a admises dans son texte et qui se divisent en 3 classes : 1^o les variantes qui diffèrent du texte de Schweighæuser, et qui avaient déjà été adoptées par Gaisford ; 2^o celles par lesquelles M. Steger s'écarte de l'opinion de Schweighæuser et de Gaisford ; 3^o enfin celles par lesquelles il en diffère entièrement. Il donne avec attention les motifs de son dissentiment d'avec l'opinion de ces savans critiques, et, dans cette partie de sa préface M. Steger montre une connaissance approfondie des travaux des plus célèbres érudits sur le texte d'Hérodote. L'enseignement recevra donc avec reconnaissance le fruit du zèle et des lumières du savant professeur de Wetzlar.

L. R.

8. PLATONIS APOLOGIA SOCRATIS, ex recensione Fr. Aug. Wolfii. Præfatus est et varias lectiones annotationesque scholarum in usum addidit Fr. H. WILLMANN. In-8^o de XXII et 60 pag. Lemgo, 1828; Meyer.

L'éditeur a pris pour base le texte de Wolf, auquel il n'a fait que très-peu de changemens. Il a soigneusement corrigé les fautes typographiques qui se rencontrent çà et là dans l'édition de ce célèbre philologue. Les notes placées par M. Willmann à la suite de son édition sont, les unes critiques et gram-

maticales, les autres historiques. Il a cru devoir se borner à l'explication des passages qui pouvaient offrir quelque difficulté aux étudiants, qu'il a eus particulièrement en vue dans son travail. W.

9. PLATONIS PHÆDO. Recensuit D. Fr. Ast. In-8° de 80 p. Munich, 1829; Weber.

M. Ast, celui de tous les critiques modernes, qui a poussé le scepticisme le plus loin à l'égard de Platon, n'élève pas le moindre doute sur l'authenticité du dialogue dont nous annonçons une nouvelle édition; et cela, malgré l'argument qu'on a voulu tirer d'une épigramme de l'Anthologie, d'après laquelle Panaetius aurait rejeté le Phédon comme apocryphe. Mais il paraît que l'auteur des quatre vers dont se compose l'épigramme a mal interprété le passage de Panaetius où il était parlé du dialogue en question. Au reste, l'édition que nous annonçons se recommande par sa correction; c'est le pur texte de Platon (sans notes ni traduction), extrait de la grande édition de ce philosophe, publiée à Leipzig par M. Ast, qui a pris pour base la première Aldine (2 vol. in-fol. 1513). On trouve seulement au bas des pages, des variantes données par divers manuscrits, ou des leçons données à titre de conjectures par l'éditeur, qui les accompagne toujours du signe de doute *sc.* (*scus*, peut-être). C'est une retenue que n'ont pas toujours les philologues, malheureusement trop enclins, parfois, aux corrections gratuites; plusieurs que nous pourrions nommer ont altéré les textes tout en voulant les restituer, et ont fait dire aux auteurs tout autre chose que ce qu'ils ont dit effectivement. W.

10. DISSERTATIO LITTERARIA DE PLATONIS GORGIA, etc.; par N. S. SYBRANDI. In-8° de 144 p. Haarlem, 1829; Loosjes.

Cette dissertation se divise en deux parties: dans la 1^{re}, l'auteur indique le lieu où s'établit le dialogue de Platon intitulé *Gorgias*, l'époque à laquelle il appartient et les interlocuteurs qui y figurent. M. Sybrandi n'hésite pas à placer la scène à Athènes même, chez Calliès, et pense, d'après Athénée (lib. XI, p. 505), que cet entretien n'est qu'une fiction. Il ne lui paraît pas aussi facile de déterminer le temps auquel on doit

rapporter le dialogue. Ast (*Platons Leben und Schriften*) le porte à la quatrième année de la XCIII olympiade. Mais l'auteur de la présente dissertation regarde cette fixation comme inadmissible et s'efforce de le prouver par divers argumens fondés sur la discussion des textes. Il pense qu'on ne saurait assigner avec certitude aucune époque précise, et fait remonter le *Gorgias* à la fin de la LXXXVIII ou au commencement de la LXXXIX olympiade. M. Sybrandi présente ensuite les renseignemens que l'antiquité nous a transmis sur les quatre personnages mis en scène par Platon, et qui sont : Gorgias, Polus, Calliclès et Chéréphon.

La seconde partie de la dissertation, consacrée au dialogue lui-même, est subdivisée en quatre chapitres. Dans le premier, M. Sybrandi expose le sujet et le but du *Gorgias*. Le sujet de ce dialogue est la rhétorique. Quant au but que l'auteur s'est proposé, les avis des modernes sont partagés : Ast pense que c'est la politique ; M. Cousin, confondant le sujet avec le but, dit que c'est la rhétorique ; M. Schleiermacher exprime, comme à l'ordinaire, son sentiment d'une manière si confuse et si obscure qu'il est fort difficile de le pénétrer. Le second chapitre traite des diverses opinions de philosophie platonicienne contenues dans le *Gorgias*, relatives : 1^o à la rhétorique ; 2^o à la manière de vivre des philosophes, et à leur influence sur les affaires publiques ; 3^o du juste et de l'injuste, du bien et du mal. Le chapitre troisième est consacré à faire ressortir les ornemens du dialogue. L'auteur y parle de la forme de ce morceau, du rôle qu'y jouent les interlocuteurs, de l'ironie qui y est souvent employée, et du récit allégorique que Platon met dans la bouche de Socrate. Le quatrième chapitre, enfin, renferme des observations purement philologiques et se rapportent exclusivement à la correction du texte.

W.

11. THEOPOMPI CHII FRAGMENTA ; collegit, disposuit, et explicavit, ejusdemque de vitâ et scriptis commentationem præmisit R. H. EYSSONIUS WICHERS. In-8^o ; prix, 6 fr. 98 c. Lugdani-Batavorum, 1829 ; Luchtmans.

12. PHILETÆ COI, HERMESIANACTIS, COLOPHONII, atque PHANOCCLIS Reliquiæ ; disposuit, emendavit, illustravit, Nicolaus BACHIUS. Accedunt Dan. LENNEPII, et Dav. RUHNKENII obser-

vationes integre. In-8° de xvi et 270 p., Halis-Saxonum, 1829; Gebauer.

Le but de l'auteur, ainsi que l'annonce le titre de son livre, est de rassembler en un seul corps d'ouvrage les fragmens épars de Philétas de Cos, d'Hermésianax, de Colophon, et de Phanoclès dont on ignore la patrie. Ces trois poètes qui, dans leurs élégies, ont traité des sujets d'amour, appartiennent à l'école et au temps des Alexandrins.

M. Nicolas Bach, après une épître dédicatoire à M. Stein de Altenstein, donne dans sa préface quelques idées générales sur les poètes dont il s'est occupé, et fait connaître les divers travaux dont ils ont déjà été l'objet.

A la suite de cette préface, il recueille tout ce que les anciens nous fournissent de documens sur la vie et les travaux de Philétas, d'où il résulte que Philétas est né à Cos, que son père était un grammairien nommé Téléphe; qu'il vécut à peu près dans l'espace de temps compris entre la CX^e et la CXX^e olympiade, c'est-à-dire vers la fin du règne d'Alexandre, et au commencement de celui de Ptolémée-Lagus; que dans sa jeunesse il entra dans les affaires publiques, mais qu'il fut obligé de les abandonner à cause de sa faible santé; et qu'enfin il mourut victime de ses veilles et de son amour pour l'étude.

Philétas ne fit pas seulement des vers, il composa aussi des ouvrages de grammaire, de critique, un entre autres sur la véritable signification des mots homériques.

Après cette biographie sur Philétas de Cos, M. Bach traite en passant de quatre autres auteurs qui ont porté le même nom. L'un était de Samos, l'autre d'Ephèse, le 3^e était médecin, le 4^e était de Sybaris. Du premier seulement (Philétas de Samos), nous avons deux fragmens en vers; du second un passage rapporté par le scholiaste d'Aristophane (1), et quant aux deux autres leur nom seul est cité.

Voici maintenant quels sont les fragmens recueillis des poésies de Philétas de Cos. Ces fragmens sont tirés : 1^o de diverses pièces écrites en vers élégiaques et en vers hexamètres; 2^o de celles qui sont écrites en vers iambiques.

1^{re} PARTIE. 1^o Trois distiques d'une élégie intitulée : *Cérès*.

(1) In Avib., 396. cf. Pac. 1071.

2° Cinq fragmens d'une pièce en vers hexamètres adressée à Mercure. Le premier de ces fragmens est la fable de Polymèle, racontée par Parthénios, qui prévient dans son titre que cette histoire est tirée des vers que Philétas adresse à Mercure.

3° Deux fragmens en vers élégiaques d'un ouvrage intitulé : *παρυσία*. Ce qui doit s'entendre de divers sujets amoureux écrits en vers.

4° Deux distiques en vers élégiaques tirés d'un ouvrage intitulé : *ἐπιγραμματα*. *Inscriptions sur divers sujets.*

5° Enfin de 12 fragmens en vers élégiaques tirés d'ouvrages dont le titre et la forme sont inconnus.

II^e PARTIE. La plupart des fragmens en vers iambiques nous ont été conservés par Stobée, qui les attribue à Philétas de Cos. Il serait possible cependant que les vers ne fussent pas de lui; car, ainsi que le remarque M. Meyneke, dans son édition des fragmens de Ménandre et de Philémon, souvent les noms de *Philétas*, de *Philémon*, de *Philistion*, de *Philon*, etc., ont été confondus par la faute des copistes. Il faut observer aussi que quelques-uns de ces fragmens semblent appartenir à des compositions théâtrales, et que jamais Philétas n'est considéré comme poète dramatique. Toutefois, la question restant incertaine, M. Bach a cru devoir insérer ces fragmens dans son édition. Ils sont au nombre de sept. Les cinq premiers sont rapportés par Stobée, le sixième par Athénée, le septième par Hésychius.

Les ouvrages en prose de Philétas se composent :

1° D'une espèce de dictionnaire où les mots n'étaient point rangés par ordre alphabétique, et qui pour cette raison est nommé *ἄτακτα*. L'éditeur a recueilli 26 citations d'auteurs différens qui ont donné des explications de mots, tirées du livre de Philétas. 2° D'un ouvrage sur la véritable signification de certaines expressions employées par Homère, et aussi sur les leçons de ce poète. Il ne nous reste que quatre passages de cet ouvrage de Philétas. Les trois premiers nous ont été conservés par le scholiaste de Venise; le quatrième par Eustathe. 3° Enfin, d'un ouvrage intitulé : *Ναξια*, qui, sans doute, appartenait au genre historique, mais dont on ne sait autre chose, sinon qu'il était divisé au moins en trois livres. Eustathe et Tzetzés

ont rapporté quelques mots de cet ouvrage. Ce sont les seuls fragmens qui en ont été recueillis.

L'éditeur donne ensuite la biographie d'Hermésianax, second poète dont il a rassemblé les fragmens. Tout ce que l'on sait de lui, c'est qu'il est né à Colophon, qu'il a vécu à peu près sous les règnes de Ptolémée Lagus et de Ptolémée Philadelphe, qu'il a été l'ami de Philétas de Cos, et qu'il a composé trois livres d'élégies intitulés *Léontium*, du nom de sa maîtresse à laquelle sans doute il dédia cet ouvrage.

M. Bach parle aussi de quatre autres auteurs nommés Hermésianax.

1° Hermésianax de Cypre, cité plusieurs fois par Plutarque dans son traité des fleuves.

2° Hermésianax de Naxos cité par Photius.

3° Hermésianax, né aussi dans Colophon, parent et ami de Nicandre : c'est à lui que ce dernier adresse son traité sur les bêtes venimeuses (*ἐπιτομή*).

4° Enfin un dernier Hermésianax découvert il n'y a pas longtemps dans une inscription grecque restituée par M. Boekh.

Du premier livre des élégies d'Hermésianax, il reste trois fragmens ; l'un cité par Elius Hérodiën, les deux autres par le scholiaste de Théocrite.

Antonius Liberalis, qui raconte la métamorphose d'Arsinoé, changée en pierre, nous dit dans le titre, que cette histoire est tirée du second livre des élégies d'Hermésianax dans son ouvrage intitulé : *Léontium*.

Enfin, du troisième livre, Athénée nous a conservé un fragment de 98 vers élégiaques, dans lequel Hermésianax fait l'histoire des hommes illustres qui ont été vaincus par la passion de l'amour.

Les autres fragmens de ce même ouvrage sont cités sans désignation du livre. Ils sont rapportés par Parthénios, et par Pausanias.

Quant à Phanoclès, le dernier poète dont M. Bach nous a donné les fragmens, on ne sait rien de sa vie, rien de sa patrie, ni même du temps où il a vécu, quoique très-probablement, il soit contemporain des autres poètes Alexandrins. Ses vers élégiaques intitulés : *ἔρωτες ἢ καχοί* étaient spécialement consacrés à chanter l'amour que les dieux et les héros avaient conçu

pour des jeunes gens. Les fragmens recueillis par l'éditeur sont au nombre de six. Le premier et le plus considérable de tous nous a été conservé par Stobée, il est de 25 vers et traite des amours d'Orphée pour le jeune Calais.

Pour compléter son travail, M. Bach, à la suite des fragmens, donne les observations de Lennep sur le fragment d'Hermésianax, et les annotations de David Ruhnken sur le même Hermésianax, et sur Phanoclès. Enfin il ajoute cinq dissertations qui lui appartiennent : la première a rapport au nom d'*Antiope*, que Hermésianax donne à la femme d'Orphée, connue sous celui d'*Eurydice*. La seconde dissertation traite d'*Antiope*, qu'Hermésianax suppose être l'épouse ou l'amante du poète Musée; M. Bach observe que cette *Antiope* ne doit point être confondue avec la mère d'Amphion et Zétus qui fut répudiée par Lycus, roi de Thèbes.

La 3^e est relative à *Lyda*, maîtresse d'*Antimaque*, dont il est parlé au vers 41 du 5^e fragment d'Hermésianax. La quatrième traite du véritable sens de l'adjectif *ἀγμυρής*. Selon l'auteur de la dissertation, cette épithète donne non-seulement l'idée de couler dans la mer, mais d'y couler avec bruit. Enfin la 5^e dissertation a pour objet :

1^o De rétablir le texte de deux vers de Solon, cités dans un fragment de Diodore de Sicile, qu'a découvert l'abbé Angelo Mai.

2^o De restituer à Mimnerme quelques passages attribués jusqu'ici au poète Théognis.

3^o De se justifier du reproche que lui adresse M. Lange, d'avoir négligé dans son édition des fragmens de Critias, un passage de cet auteur rapporté par Platon (in Charmide, T. V., p. 111, ed. Bip.). M. Bach répond que dans le texte de Platon, il faut lire d'après les meilleurs manuscrits, *Cydias* et non *Critias*. On peut consulter à ce sujet une très-bonne note de M. Cousin, dans le IV^e volume de sa traduction de Platon, p. 426. La fin de cette 5^e dissertation est destinée à restituer au même Critias un autre vers cité par Platon, au second livre de la République. (T. VI, p., 228, Bipont.)

Disons enfin que l'auteur de cet excellent ouvrage, après quelques additions et corrections, termine son travail par

deux tables, l'une de tous les mots contenus dans les fragmens, et l'autre des matières qui sont traitées dans les notes.

Nous n'avons rien dit de ces notes, parce qu'il fallait faire connaître en détail les pièces nombreuses dont se compose ce volume. C'est là pourtant la partie la plus remarquable, la plus essentielle, et celle qui fait le plus d'honneur à M. Bach. Cet article est déjà trop long pour qu'il nous soit permis d'entrer dans aucun détail à ce sujet. Contentons-nous de dire que partout l'auteur déploie une grande richesse d'érudition philologique, et une vaste connaissance de l'antiquité. Ce travail est digne de figurer à côté de l'édition qu'a donnée M. Meineke des fragmens de Ménandre et de Philémon (Berolini, 1823, in-8°). C'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire.

DUGAS-MONTBEL.

13. PRAKTIISCHE METRIK DER LATEINISCHEN SPRACHE, etc.
— Métrique latine et pratique, à l'usage des hautes classes; par J. Ph. KREBS; avec un supplément. In-8° de VII—III et 16 p. Heidelberg et Leipzig, 1826; Groos.

Le plan de cet ouvrage consiste à donner les règles de métrique latine pour tous les genres de vers, en les accompagnant d'exemples, tirés des poètes anciens et modernes, qui forment une espèce d'anthologie instructive. A la suite de chaque pièce se trouvent des notes nécessaires pour expliquer les exceptions et les licences dont les auteurs ont quelquefois usé. L—s.

14. NOVUS THESAURUS LATINÆ LINGUÆ prosodiacus, sive gradus ad Parnassum instauratus, curante Friderico LINDEMANN. 2 vol. in-8° de XVI-541 et 493 p. Zittau et Leipzig, 1827; Schops.

Ce qui distingue particulièrement cette édition de nos éditions françaises, c'est le soin apporté par l'auteur à marquer non seulement la quantité de chaque mot, mais encore l'accent. Il indique avec une exactitude scrupuleuse les auteurs et les ouvrages d'où il tire ses exemples, donnant une attention toute particulière à l'ancienne poésie latine, que ses devanciers semblent avoir négligée. L'ouvrage est précédé d'un traité sur la poétique des Romains, divisé en trois parties, intitulées Prosodie, Métrique et Topique. Dans la première, l'auteur dis-

tingue deux changemens dans la prosodie latine, l'un opéré du temps d'Ennius par suite de l'imitation des poètes grecs, l'autre arrivé du tems des Antonins et causé par la décadence de la langue. L'antique langue latine avait bien une prosodie, mais elle ne consistait que dans l'accentuation. Les Grecs apprirent aux Romains à distinguer d'une manière nouvelle les syllabes longues et brèves. M. Fr. Lindemann entre dans de très-longes détails pour expliquer l'ancien mètre, nommé *sæturnin*, et montre comment on y marquait la quantité. Il agite la question de savoir si les mots trop longs étaient frappés d'un double accent, et expose ses idées sur l'*hiatus*, l'éliision et la synizèse. Cette dissertation sur la vieille prosodie latine est fort curieuse et fort savante : l'auteur ne dit rien sur la nouvelle prosodie, qu'il regarde comme suffisamment connue. Les deux volumes réunis forment plus de 1100 pages. L-s.

15. M. TULLII CICERONIS IN PHILOSOPHIAM EJUSQUE PARTES MERITA; auctore Raphaele KUEHNER. In-8° de xvi-288 pages. Hambourg, 1825; Perthes.

Tel est le titre d'une dissertation qui a fait obtenir un prix royal à M. Kuehner. L'ouvrage est divisé en cinq parties. Dans la première, l'auteur examine l'état de la littérature en général, et de la philosophie en particulier, chez les Romains, avant Cicéron : il passe en revue les différentes sectes, et montre quelle espèce de progrès elles avaient pu faire au sein d'une république d'abord occupée des armes, et ensuite corrompue par le luxe. Dans la seconde partie, il s'étend sur la vie et le caractère de Cicéron ; il donne l'historique et l'analyse de tous ses écrits philosophiques, et indique les sources où il puisait ses idées, le système qu'il affectionnait le plus, et la manière dont il présentait ses opinions : il finit par traiter cette question, si l'on doit, ou non, donner à Cicéron le nom de philosophe.

Après l'avoir considéré comme ardent promoteur des études philosophiques en général, M. Kuehner le juge en particulier comme auteur d'ouvrages sur la dialectique, la physique et la morale : cette triple division de la philosophie forme le sujet des 3 dernières parties de cette dissertation, et l'auteur conclut en proclamant que Cicéron, sans avoir rien inventé, par son talent à exposer les idées des autres, à les propager, à les fé-

conder de sa brillante imagination, a mérité la reconnaissance du peuple romain, et celle encore de la postérité. L-s.

16. **M. TULLII CICERONIS DE NATURA DEORUM. Liber primus et secundus.** In usum lectionum edidit D. Frid. Ast. In-8° de 93 p. Monachii, 1829; Weber.

Ce volume, destiné à l'usage des écoles, ne contient que le 1^{er} liv. de l'ouvrage de Cicéron, et le 2^e jusqu'au 40^e chap., inclusivement. Le titre annonce que le texte a été réimprimé sur les meilleures éditions. L'argument de l'ouvrage lui sert de préface, et quelques notes, au bas des pages, donnent ou des variantes ou quelques interprétations favorables à la meilleure intelligence du texte.

17. **M. T. CICERONIS, UT FERUNT, RHETORICORUM AD HERENNII LIBRI QUATUOR, ejusdem de INVENTIONE RHETORICA libri duo; ex recensione Grævianâ, in usum scholarum editi.** In-8° de 193 p. Leipzig, 1829; Hinrich.

Édition de M. S. LINDEMANN, faite pour l'usage des classes, sans aucune note ni commentaire.

18. **CHRESTOMATHIA OVIDIANA, avec des notes; par le D^r Friedrich Karl KRAFT.** In-8° de xvii-282 p. Leipzig, 1829; Dyk.

Ce recueil de morceaux choisis dans les œuvres d'Ovide a été fait pour l'usage des classes. Il renferme 28 pièces extraites des différens ouvrages du poète latin. Il est précédé d'une courte notice sur la vie et les poésies d'Ovide, et suivi de notes nombreuses sur les difficultés que peut présenter le texte. C'est un ouvrage estimable et utile pour le but modeste que l'auteur s'est proposé. L-s.

19. **I. BURGERI ELEONORA, latinè reddita metro archetypi, à P. HEINE. Editio secunda. 21 pag. in-32. Hanoveræ, 1824; Helwing.**

20. **II. SCHILLERI CAMPANA, latinè reddita ab eodem. Editio secunda emendatior. Hanoveræ, 1826; le même.**

21. III. SUR CES DEUX OUVRAGES dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen* ; 1826. 3^e vol. p. 2057.

Le système de cette traduction latine consiste à reproduire exactement l'original allemand vers pour vers, syllabe pour syllabe avec la rime, partout où le poète traduit a jugé à propos de l'employer. C'est absolument la pensée qui a dirigé quelques traducteurs allemands dans les versions qu'ils ont données de certains poètes anciens ou étrangers : leur langue se prête merveilleusement à cette espèce de postiche. La question ici est de savoir si la langue latine est aussi flexible et aussi complaisante que la langue des modernes Germains. Pour mon compte, je ne le crois pas, et je regarde cette entreprise de traduction comme un essai malheureux. Le journal de Göttingue reconnaît avec raison deux genres de versification, suivant le génie des langues : ils consistent dans la quantité des syllabes ou dans l'accentuation. La rime devient un accessoire, utile surtout dans les idiômes où l'accent est moins marqué. Les langues anciennes n'en avaient pas besoin ; elles ne l'ont pas connue comme élément de leur versification, et les exemples qu'on pourrait en citer ne sont que des jeux d'esprit. Les proses d'église l'ont adoptée ; mais elle y remplaçait la quantité, et servait d'ornement à un rythme qui n'était marqué que par le nombre des syllabes. Pourquoi donc un traducteur latin adopte-t-il un système contraire à l'esprit de la langue dans laquelle il s'exprime ? Si le traducteur est esclave de la rime, pourquoi ne l'est-il pas aussi de la quantité indiquée par les vers allemands, et ne donne-t-il qu'une prose rimée, et même rimée d'une manière très-insuffisante ? Je conviens que l'expression est assez pure, assez élégante, quoiqu'un peu gênée : mais je ne reconnais pas dans une pareille composition le génie habituel de la langue latine. C'est un tour de force dont on peut admirer la difficulté, mais non la grace.

22. CAMILLUS VINDEK, poème épique latin, suivi de quelques petits poèmes ; par Charles HOFFMANN. Br. in-8° de 50 p. Mayence, 1829 ; Kupferberg.

Un poète épique n'est pas celui qui, rival de l'historien, présente, avec les formes de la versification, le récit d'un fait

remarquable. Il lui faut quelque chose de plus que l'exactitude convenable au narrateur : des descriptions, des discours ne suffisent pas. Il est nécessaire d'y mêler quelque fable merveilleuse et fortement conçue, sans quoi le poème, malgré ses ingénieuses comparaisons, ses métamorphoses brillantes et même son rythme harmonieux, n'est autre chose qu'une histoire en vers. Tel est ce poème latin qui a pour titre *Camille vengeur* : c'est une imitation et quelquefois une amplification poétique, en 1300 vers, divisés en 4 livres, du récit de Tite-Live, dans le 5^e livre de son histoire. L'auteur fait le vers latin avec une très-grande, et même une trop grande facilité : on voit que sa mémoire est nourrie de ces auteurs dont on retrouve çà et là quelques réminiscences, inconvénient inévitable dans toute poésie latine produite par des modernes. La coupe des vers n'est pas toujours fort heureuse ; l'expression est quelquefois hasardée pour l'élégance, mais cette critique n'est rien à côté d'un rapproche plus grave que je n'ose adresser à M. Hoffmann lui-même, mais à celui qui a corrigé ses épreuves ; car l'auteur prouve, par son poème même, qu'il connaît les règles de la versification latine ; et cependant on y rencontre des fautes de quantité.

P. 14. Vix carum senones *natantem* sanguine multo....

Il est évident que c'est une faute d'impression, et qu'il faut lire *natantem*.

Mais comment justifier ce vers p. 17 ?

Incumbunt *ceterique* epulis, et quisque palato....

En d'autres endroits on trouve *cætera* avec une quantité convenable.

P. 18, je trouve encore ce vers

Se præstet, magnos quo *conceperimus* ausus.

Et pag. 32, cet autre vers, qui présente deux fautes dans un seul mot.

Ad gladios iterùm rapuère *dedecore* tinctos.

Ce poème est suivi d'un autre poème sur la mort du prince Léopold de Brunswick, sujet heureusement traité par plusieurs de nos poètes français, et d'une manière un peu lourde par M. Hoffman ; puis de quatre autres pièces de vers assez gracieuses. Au commencement se trouve une ode adressée à M. Jo-

séph Merkel, professeur du jeune poète, élève de l'école d'Aschaffembourg. L-s.

23. ODE LATINE SUR CARLSBAD, par Bohuslas Hassenstein de LOBKOWITZ, avec une traduction polyglotte, des notices sur ce poète et les thermes de Carlsbad, et des observations sur cette ode, par le chevalier Jean DE CARRO. In-8° de 66 p. Prague, 1829; Schoenfeld.

M. de Carro, à l'occasion de cette ode ou plutôt de cette *épigramme* en 18 vers, a trouvé le moyen de faire un livre, et un livre français aussi purement écrit qu'il est instructif dans son genre. Cette ode vient d'être gravée en lettres d'or sur un marbre noir, et placée sur le nouveau bâtiment des bains du Mühlbrunn. Cette circonstance, amenée par le crédit de M. de Carro, médecin à Carlsbad pendant la saison des eaux, a donné naissance à l'ouvrage que nous annonçons. Il se compose d'une Notice sur la vie et les ouvrages de Bohuslas Hassenstein de Lobkowitz, littérateur du 15^e siècle, que ses voyages, son vaste savoir, ses talents poétiques et oratoires, ses relations avec les hommes les plus distingués de son temps, firent nommer, de son vivant et après sa mort, l'Ulysse, le Pline (le jeune) et l'Horace de la Bohême. Un de ses admirateurs l'avait qualifié de prince des Muses et de l'éloquence; un autre avait dit qu'il était le plus savant des nobles, et le plus noble des savans.

Le livre de M. de Carro contient 15 traductions de l'ode de Lobkowitz; 2 en français, 2 en allemand, 1 en bohémien, 2 en hongrois, 1 en anglais, 1 en grec ancien, 2 en hébreu, 1 en italien, 1 en suédois, 1 en hollandais et 1 en russe.

L'ouvrage est terminé par quelques observations sur cette ode, en forme de commentaire, et par une Notice sur l'antiquité de Carlsbad. L-s.

24. NATOPYR (Netopyr). ESSAI ÉTYMOLOGIQUE. (*Monatschr. der vaterlœnd. Museums in Bœhmen*; août 1828, pag. 187.)

Les Russes ont 3 dénominations toutes différentes pour la chauve-souris, *netopyr*, *kojane*, *liétoutchayamych*; ce dernier nom est, dit-on, dérivé de l'allemand, de même que le mot *nosénica*, employé par Polycarpon, est dérivé du grec. *Kojane* qui vient de *koja*, la peau, désigne un animal ayant des ailes

membraneuses; natopyr est le nom primitif, et l'on n'en trouve même pas l'étymologie dans l'esclavon. Dans la Bible slavone on lit dans trois passages nêtopyr au lieu de natopyr. Les anciens Bôhémiens n'appelèrent jamais la chauve-souris autrement que netopyr; les Bohémiens modernes la nomment netopeyr; mais Schimek, qui a tant gâté la langue, écrit, d'après une prononciation vicieuse, nedopeyr; cependant on trouve dans des vocabulaires polonais, à côté du mot nietoperz, niedoperz, même latopérz, abrégé, latonka, enfin aussi gacek, c'est-à-dire qui erre pendant la nuit. Les Vendes de la Carinthie et les habitans de la Carniole, laissant de côté la première syllabe; disent topir, quoique M. Farnik n'ait pas fait mention de cette suppression dans sa petite collection d'anciens mots slaves. Megiser a écrit nadopir dans son trésor polyglotte. On trouve encore nadopir dans le vocabulaire illyrien de Micalia; on voit, cependant, figurer à côté le mot abrégé percac (lire pircac). Les Croates nomment encore la chauve-souris habdelich sissmis, miser. Les Serviens ne connaissent maintenant que le mot sljeprimis.

Quelque nombreux que soient les changemens et les observations qu'a subis l'ancienne dénomination russe de la chauve-souris, il résulte des observations qui précèdent, que natopyr est son nom véritable; c'est-à-dire que na, dans la première syllabe, vaut mieux que ne, et to dans la seconde est préférable à do. Cela posé, l'étymologie du mot natopyr a été recherchée dans le sanscrit; dans cette langue antique la chauve-souris est nommée aginapatra (la syllabe gi doit être lue comme dans l'italien), d'agina, peau, et patra, animal volant. Parmi les Slaves les deux premières syllabes de ce mot se sont depuis long-temps perdues; il resta, par conséquent, napatra, mais patra éprouva aussi une transposition, et c'est ainsi que se forma d'abord natapra et puis ensuite natopyr(?); la racine pat dénote l'action de voler, la même racine indienne sert de base aux mots esclavons ptak, ptica, ptic, ptenec, ainsi que d'autres en ont déjà fait la remarque. Cette racine a aussi passé dans le grec. C'est ainsi que se sont formés les mots πτημι, πταυ, πτηνον. Le mot anglais bat, chauve-souris, ne viendrait-il pas aussi de la racine indienne pat? Les Français ont vu dans la chauve-souris une bête chauve; les Allemands une souris vo-

lante; les Latins ont tiré le nom qu'ils ont donné à la chauve-souris, du soir (*vespertilio*); les Grecs, de la nuit *νοκτια*; les Italiens de même, *notola*, quoiqu'ils l'aient aussi appelée *pipistrelle* parce qu'elle siffle. Les Lithuaniens ont remarqué surtout les ailes membraneuses de la chauve-souris de même que les Indiens, et l'ont appelée *sziksnosparnis* de *szikсна*, cuir, et *sparnes*, aile.

C. R.

25. GRAMMATISCHES WOERTERBUCH DER DEUTSCHEN SPRACHE.

— Dictionnaire grammatical de la langue allemande, comprenant l'étymologie, la synonymie, l'homonymie et le néologisme; à l'usage des littérateurs, des professeurs, des employés civils et militaires, des libraires, négocians, marchands et autres gens d'affaires; par le professeur OERTEL d'Ans-pach. 1^{er} vol. en 2 parties, ensemble de vi et 678 p. gr. in-8°, comprenant les lettres A—K. Munich, 1829; Fleischmann.

L'Allemagne possède d'excellens lexiques, mais, la plupart, trop volumineux pour être d'un usage général; il manquait donc un ouvrage qui, réunissant les avantages des grands dictionnaires d'Adelung et de Campe, tint le milieu entre ceux de Heinsius et de Wenig, sans comprendre plus de 2 forts vol. in-8°. Cette tâche n'était pas très-difficile à remplir quant à l'exécution, puisque les matériaux étaient là, à la disposition de celui qui voudrait en tirer parti; mais le travail était long et exigeait du temps et de la patience. D'abord le dictionnaire d'Adelung, composé de 4 forts vol. in-4°, comprend tout ce qui a rapport à l'étymologie; c'est le dictionnaire des philologues. Celui de Campe, 5 forts vol. in-4°, renferme tout ce qui est utile aux auteurs et littérateurs, et admet plusieurs milliers de mots nouveaux avec la synonymie. Ceux de Heinsius et de Wenig comprennent ce qui intéresse les littérateurs et les hommes d'affaires; ce ne sont, à proprement parler, que des extraits de l'ouvrage de Campe, rectifié en plusieurs endroits et réunissant la précision à l'exactitude qu'on ne trouve pas toujours dans cet auteur. M. Oertel s'est donc borné, comme il l'avoue lui-même, à adopter, avec toute la précision qu'exigeait son travail, l'étymologie des mots d'après Adelung, le néologisme d'après Campe, la concision du style et le langage des gens d'affaires d'après Heinsius. Wenig l'a guidé sous le rapport de la briè-

veté et du choix ; car il lui était impossible d'introduire dans son ouvrage tout ce qu'offrent la richesse et la flexibilité de l'idiôme allemand ; d'ailleurs Campe, lui-même, qui est le lexicographe allemand le plus complet, n'a pu tout admettre ni expliquer, et ne parle même que très-brièvement d'une foule de mots composés. Quant à la synonymie, M. Oertel a suivi l'ouvrage d'Eberhardt et n'a conservé, à quelques exceptions près, que les mots étrangers admis par Heinsius. L'ouvrage est imprimé sur 2 colonnes et en très-beaux caractères. G.

26. IMITATION DES POÉSIES CASTILLANES DU XV^e SIÈCLE ; par M. Aug. DURAN.

Au nombre des tributs offerts par les muses espagnoles , à l'occasion du mariage du roi d'Espagne , on cite particulièrement les *poésies en ancien castillan , dédiées à Don Ferdinand VII et Dona Muria Cristina* , par D. Augustin Duran. Ce recueil a le mérite de réunir aux grâces de la poésie moderne , la noble simplicité de l'ancien idiôme castillan , et l'on peut dire , sous ce dernier rapport , que l'imitation est des plus heureuses. L'auteur n'a pas conservé l'égalité d'accentuation à la deuxième syllabe des hémistiches , sans doute pour mieux imiter les négligences poétiques des troubadours du xv^e siècle. (*Gaceta de Bayona* ; janvier 1830, n^o 137.) G.

27. FRAGMENS DU NOUVEAU TESTAMENT, traduits en langage des Chippeways aux États-Unis.

Le D^r Edwin James , chirurgien de l'armée des États-Unis , s'occupe de traduire en langue des Chippeways , quelques fragmens du Nouveau Testament , pour l'instruction des nombreux Indiens au nord de Détroit.

Nous donnons le passage suivant comme échantillon de ce langage :

« Guhtuh izzhewabuk edush ono gezhiguttoan (eketto kitché manito) neenguh seegwabenahn neenjabahm , che seguhuns dow waung kokkinnuh weyans , keguisug dush giba kedaunis-sug tuh mamahndahwizzewug , ketoskene gamug tuh kosaubundumoag , ketokewainzeemug tuh ie nahbandumoag edush. — Actes , 2, ch. 17. (*Courrier des États-Unis* ; 10 avril 1830.)

28. GRAMMAIRE PORTUGAISE divisée en 4 parties, dont la 1^{re} traite de la prononciation ; la 2^e des différentes espèces de mots ; la 3^e de la syntaxe, et la 4^e de l'orthographe, de la ponctuation et de la prosodie, avec un appendice contenant des remarques diverses, suivi d'un cours de thèmes, etc. ; par G. HAMONIERE. 2^e édit. In-12 de 17 feuilles. Paris, 1829; Robée.

MYTHOLOGIE.

29. TRAITÉ DE LA MYTHOLOGIE, ou Explication de la Fable par l'histoire et les hiéroglyphes des Égyptiens, véritable source de la Fable, à l'usage des jeunes gens de l'un et l'autre sexe ; par M. l'Abbé LIONNAIS, prêtre, premier principal du ci-devant collège-université, et doyen né de la faculté des arts de l'université de Nancy. 7^e Édit., rev., corr. et aug. par l'auteur. Ornée de 36 tableaux d'hiéroglyphes. Paris, 1829; Lecointe. Nancy, Vincenot et Vidart.

Nous ne pouvons nous étendre sur la 7^e édition d'un ouvrage déjà bien connu du public et dont la réputation est fixée depuis long-temps. Nous n'avons pas remarqué de changemens entre cette édition et la 6^e, laquelle était, comme celle-ci, précédée du jugement de Sonnini sur cet ouvrage. Ce qui nous paraît remarquable, c'est l'idée, alors prématurée peut-être, de chercher l'origine de la plupart des fables des Grecs chez les Égyptiens, idée si vraie, mais que les travaux de M. Champollion le jeune ont pu seuls rendre évidente ; aussi M. Lionnais, en traitant des dieux et des divinités de l'Olympe grecs, n'a-t-il pas pu remonter à leur origine, et son ouvrage aurait besoin d'être aujourd'hui rédigé de nouveau sur la même base, mais en empruntant au *Panthéon égyptien* de M. Champollion, des preuves et des développemens qui manquaient à M. Lionnais lorsqu'il a composé son livre.

D.

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

30. COURS GRATUIT D'ARCHÉOLOGIE, fait à Caen, par M. DE CAUMONT, membre de la Société des antiquaires de Normandie. (*Journal de Falaise*; 31 mars 1830.)

Le professeur s'attache exclusivement à l'Angleterre et à la France, et spécialement, pour celle-ci, à l'ancienne province de Normandie. Voici les principales divisions du cours qu'il vient d'entreprendre : 1^o les Celtes, leurs actes et leur civilisation ; 2^o les changemens apportés dans l'état et la condition de ces peuples, par l'invasion romaine ; 3^o les progrès de la civilisation romaine dans la Gaule et les monumens qu'elle a produits ; 4^o l'influence du christianisme sur les arts du moyen âge ; les monumens civils et militaires de ce période ; 6^o enfin, de la peinture et de la musique chez nos pères, W.

31. SUR LES RESTES ANTIQUES QUE L'ON RENCONTRE DANS LES PROVINCES SITUÉES SUR LE NIL, ENTRE WADI HALFA ET GHEBEL BARCAL. II. RUINES ANTIQUES DE COURCOS, et renseignemens sur Mandéra. (*Reisen in Nubien, Kordofan und dem petræischen Arabien*; par Ed. RÜPPEL. Francfort-s.-M., 1829; Wilmans.)

Cet ouvrage, remarquable sous plusieurs rapports, ne renferme que 3 chapitres relatifs à la 7^e section du *Bulletin*. Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs un extrait des deux premiers ; le troisième fera le sujet d'un article spécial.

L'auteur décrit dans l'ordre de leur situation géographique, et en remontant le Nil, les monumens antiques qui se trouvent sur les rives du fleuve ; il expose ensuite ses conjectures sur les diverses époques de leur construction. Parmi les restes qu'il a vus à Semné, on remarque un petit temple construit de grosses pierres de grès, dans le goût égyptien. Quoique ce monument soit peu dégradé, le voyageur n'a pu cependant s'assurer de la régularité du plan sur lequel il est bâti ; l'entablement des chapelles est soutenu par des colonnes cannelées, sans base ni cha-

piteau, et tenant de l'ordre dorique. L'une des cannelures porte une inscription hiéroglyphique d'un bon style. Dans une des chapelles latérales est une statue assise, en syénite, ayant les mains croisées sur sa poitrine. Auprès du temple, on voit une stèle en granit et ornée de beaux hiéroglyphes. Autour de la ville règne un épais mur de clôture, garni de distance en distance de bastions en forme de tour.

A une demi-heure du village de Solib, sur la rive gauche du Nil, on trouve les ruines remarquables appelées *Gorganto* par les habitans du pays. Selon toute vraisemblance, ces décombres sont ceux du palais d'un prince, car le plan de l'édifice est tout-à-fait différent de celui des temples égyptiens. L'entrée est du côté de l'Est, à plusieurs centaines de pas du Nil; toutes les parties du bâtiment sont disposées symétriquement sur son axe. On voit d'abord une masse énorme de maçonnerie formant une enceinte de 192 pieds de long sur 107 de large, dans laquelle, non loin de l'entrée, sont deux sphinx de granit. Cette première cour se termine à l'Ouest par deux pylones, qui conduisent à une seconde. Celle-ci a 92 pieds sur 76, et est ornée tout autour de hautes colonnes. A l'Ouest un double rang de colonnes forme une espèce de péristyle. Vient ensuite une troisième cour à peu près semblable, et le palais se termine par une salle de 54 pieds de long sur 40 de large, et dont le toit en plate-forme est soutenu par douze grandes colonnes dont les chapiteaux sont ornés de feuilles de palmier. Les colonnes des deux dernières cours représentent des troncs de palmiers attachés ensemble, comme au grand temple de Louxor. Elles sont, ainsi que les architraves, ornées d'hiéroglyphes d'un bon style, mais peu nombreux. Au reste, l'édifice a beaucoup souffert, car des 70 colonnes dont il était jadis orné, il ne reste plus que des fragmens de neuf. La pierre employée dans la construction du monument est le grès.

Les autres descriptions contenues dans les deux chapitres dont nous avons donné le titre en tête de cet article, sont aussi arides que celles qu'on vient de lire : l'auteur s'étant principalement proposé (comme il l'annonce lui-même) de recueillir les notions géographiques et statistiques que pouvaient lui fournir les contrées par lui visitées, et d'ailleurs, n'étant point archéologue, il ne pouvait guère offrir une relation intéressante sous le

rapport des antiquités, ni entrer dans des développemens et des explications qui supposent une étude suivie des monumens.

W.

32. DE INSIGNIORIBUS QUE ADHUC EXTANT , VETERUM ROMANORUM MONIMENTIS SEPULCRALIBUS , inprimis de sepulcro Scipionum atque Augusti mausoleo commentatio ; par C. Fr. Chr. WAGNER. Part. I-III. In-4°. Marbourg, 1825-28 ; impr. de Krieger. (Voyez le *Bullet.*, Tom. XII, n° 172.)

Dans trois petites dissertations dont nous avons déjà annoncé le titre , M. Wagner traite d'abord de la sépulture chez les Romains , d'après les auteurs latins ; il passe ensuite aux principaux tombeaux érigés par ce peuple. Comme la loi défendait d'enterrer les morts dans l'enceinte de la ville , et d'y élever des tombeaux , ils en élevaient dans les jardins et dans les champs , surtout le long de la voie publique. On voit deux tombeaux auprès de la ville d'Albano, l'un sur la route de Rome, l'autre sur celle de Naples. Auprès de Pompeï on a trouvé également plusieurs tombeaux avec des inscriptions qui nous révèlent les noms des personnages auxquels ils ont été consacrés ; l'auteur décrit surtout celui de Naevoleia Tyché , lequel est en marbre blanc , sur une base en pierre volcanique. Dans la 2^e dissertation , M. Wagner discute un passage latin qui parle d'un lieu de sépulture à Rome , sur lequel furent établis ensuite les jardins de Mécène. Il paraît qu'il y avait dans les faubourgs et au dehors de Rome plusieurs endroits qui servaient de sépulture commune aux pauvres. L'auteur recherche dans les auteurs anciens les détails sur les cérémonies funèbres dont se chargeait à Rome une classe particulière, celle des *Libitinarii*. Les funérailles des riches passaient ordinairement par le forum où un orateur, monté sur le rostrum, prononçait l'éloge du défunt. M. Wagner expose tous les détails de la combustion des corps et de la réunion des cendres dans les tombeaux. A ce sujet il est amené à parler du mausolée d'Auguste et des obélisques à Rome.

Dans la 3^e dissertation enfin , l'auteur décrit la pyramide de Cestius et le tombeau des Scipions. Ce dernier était, selon Cicéron , hors de la porte Capène. On en chercha long-temps les restes ; on les trouva enfin en 1780 dans une vigne appartenant

à des particuliers. Des fouilles furent faites par ordre du gouvernement pontifical; on retrouva la partie inférieure du tombeau avec un grand nombre d'inscriptions que l'auteur rapporte, et qui ne laissèrent aucun doute sur l'identité du monument. Toutefois on apprit par ces inscriptions, qu'après les Scipions et les Cornelius, les restes d'autres personnages avaient été déposés dans ce grand tombeau. D.

33. FRAGMENS ANTIQUES DÉCOUVERTS A TURIN. (*Journal de Savoie* ; 13 mars 1830, p. 114).

Le chevalier Cordero de Saint-Quintin, conservateur du musée royal égyptien, à Turin, a donné d'intéressans détails sur une découverte faite dans les excavations opérées en tête des portiques de la route d'Italie, qui ont pour objet d'embellir de nouveaux édifices la grande place d'Emmanuel-Philibert. Ce sont les restes d'un ancien édifice élégant et orné, où l'on voit un très-beau pavé, entièrement formé, comme dans les meilleurs temps des Romains, de plaques de marbre parfaitement jointes, assujéties dans une couche d'un ciment très-dur. On y a trouvé des fragmens de bases et de corniches en marbres de différentes espèces, et deux monumens funéraires, bien conservés, avec des inscriptions dont les lettres régulières sont rapportées au second siècle de l'ère chrétienne. Sur les faces latérales de ces monumens sont des bas-reliefs grossièrement sculptés, représentant des personnages qui sont vraisemblablement ceux dont les inscriptions font mention. Sur l'un, les deux personnages, homme et femme, sont assis dans un char; et sur l'autre, ils sont appliqués à un jeu qui ressemble à notre jeu de dames.

34. RUINES DE L'ANCIEN CHATEAU DE LUDRE, du camp dit la *Cité d'Afrique* et du camp de Jaillon; par Ch. L. MATHIEU. In-8° de 51 p. Nancy, 1829; Hissette.

Le château de Ludre, le plus ancien de ces 3 monumens, appartient, selon l'auteur, à une époque antérieure à l'invasion des Romains dans la Gaule, et « semble, dit-il, présenter un de ces réduits alors inconnus aux Romains, où Ambiorix, se sauvant de son pays de Tongres, se cachait une seconde fois aux poursuites de César. . . » Le second et le troisième monu-

mens, voisins du château, sont deux camps romains construits par Labiénus, lieutenant de César. M. Mathieu en donne la description et l'historique, soit d'après les Mémoires de ce dernier, soit d'après ses propres idées.

La brochure que nous annonçons ne se recommande par rien à l'attention des archéologues. Les notes en sont la partie la plus remarquable : ce qui ne veut pas dire la meilleure. L'auteur prétend y donner l'étymologie de tous les noms propres cités dans la dissertation. Nous transcrivons littéralement la première phrase de ces notes ; heureux qui la comprendra ! « Dans son radical étymologique de la langue primitive universelle, la langue babylonienne, la seule de toute la terre à l'époque de la fondation de cette ville (*Babylone*, apparemment), selon le premier verset de la Genèse, où il est dit ainsi : « Alors il n'y avait qu'une seule langue et une seule parole sur la terre », laquelle langue primitive est conservée dans la langue chinoise dès le temps de Fohy, avant la confusion des langues ; ce nom de château (probablement le mot *château*) qui en est formé, comme tous les mots de toutes les langues secondaires et leurs dérivés, est *cha-te-hao*, — 11539 — 2694 — 3888, 3 aux longues piques, — la possession — 2 du grand. » Ces numéros sont ceux que portent, dans le Dictionnaire chinois de Deguigne, les syllabes *cha*, *te* et *hao* ; les chiffres 1, 2 et 3 indiquent l'ordre de construction de la phrase, et les mots qui les suivent sont la traduction française des syllabes chinoises. L'auteur fait la même opération pour tous les noms propres, et quelques-uns des noms communs substantifs ou adjectifs contenus dans son ouvrage : c'est-à-dire qu'après avoir divisé chaque mot en syllabes, il cherche celles qui leur correspondent, ou à peu près, dans le Dictionnaire chinois, donne la signification attribuée par Deguigne à chacune de ces syllabes et en forme une combinaison qu'il présente comme le sens primitif et originaire du mot décomposé. M. Mathieu exerce ainsi son imagination sur près de cent trente mots ; nous ne rapporterons que trois ou quatre de ces dérivations, qu'il appelle *Métonomases*. Encore craignons-nous d'abuser de la patience du lecteur en l'entretenant d'aussi extravagantes aberrations, plus ridicules encore, s'il est possible, que les rêveries de Guichard (1) et de

(1) Harmonie étymologique des langues, où se démontre que toutes les langues sont descendues de l'hébraïque. In-8°. Paris, 1606 et 1613.

Buchmann, dit *Bibliander* (2). Ludre, décomposé en *Lu* et *tie* 2336 — 4174, (l'articulation R n'existe point en chinois) éminences et arbres. « Depuis les défrichemens des pentes de cette côte de Ludre, ce nom a pris une *s* représentative du monosyllabe primitif *se*, qui signifie : *et récolte*, à cause des vignes qui y ont été plantées postérieurement. » — M. Mathieu ne veut pas que *Lunéville* vienne du latin *Lunæ villa*, comme on l'a cru. Ce nom « est au contraire formé *directement* en gaulois du primitif *Lu-nie-fy-ly-le* (suivent autant de numéros que de syllabes), de la compagne [de la Terre, c'est-à-dire du satellite de la Terre] — troublée [dans sa forme par ses phases], l'ajusté — en enclos à la fin des côtes. » — « Allemagne, de : *hao-ty-le-ma-nie* [pays des] grands — unis — pour soumettre — en augmentant — vaincre — et fouler aux pieds. » — « Ermensul, de *he-y-men-su-le* (que l'auteur nomme l'*Hermès* des Gaulois), le vrai — grand — qui examine par lui-même — tous les hommes — et les recueille [pour les conduire à la barque à Caron] (*sic.*).

M. Mathieu trouve pareillement dans le chinois (langue que, du reste, il ignore complètement) l'étymologie des noms des principales divinités grecques, romaines et germaniques, telles que Jupiter, Apollon, Mercure, Diane, Minerve, Teutatès, etc. Ces dérivations sont tout aussi plausibles que celles que nous venons de citer.

Ce qui précède nous dispense assurément de nous expliquer sur le mérite de l'ouvrage.

W.

35. DI UN DECRETO, etc. — Mémoire sur un décret de patronage et de clientèle, et sur quelques autres antiquités de la Sardaigne; par le professeur C. GAZZERA, membre et secrétaire adjoint de l'Acad. roy. de Turin. In-4° avec 3 grandes planches. Turin, 1830; Imp. Royale.

Avant que d'aborder le sujet principal de son mémoire, le savant et ingénieux Académicien de Turin rappelle quelques-unes des principales découvertes archéologiques faites dans l'île de Sardaigne. Les monumens qu'elles ont produits sont très-variés, leur origine diffère aussi beaucoup, et il doit en être

(1) *Bibliandri de ratione linguarum et litterarum commutatio*. In-4°. Tiguri (Zurich) 1548.

ainsi d'une localité où passèrent successivement, avec des fortunes diverses, les Phéniciens, les Pélasges, les Étrusques, les Carthaginois, les Grecs et les Romains. Des traces et des monumens de toutes ces dominations successives se retrouvent encore dans le sol de l'île, et parmi les plus anciens on peut citer l'inscription phénicienne découverte près de Nora, publiée dans les *Éphémérides* de Rome de 1744, et dont M. le chevalier della Marmora (nous avons fait connaître une portion de ses précieuses recherches sur la Sardaigne, *Bulletin*, vii^e section, Tom. V, pag. 79), se propose de publier incessamment un dessin plus complet et en même temps plus fidèle. A la même catégorie de monumens de la Sardaigne appartient un sceau phénicien, ayant la forme d'un lion marchant; il est en pierre dure, de petit volume, et sous sa plinthe sont gravés quatre caractères phéniciens que M. le professeur Am. Peyron interprète par le mot italien *servitù* (servitude, terme de respect ou de courtoisie). Ce joli morceau est figuré au n^o 3 de la seconde planche jointe au mémoire que nous analysons. M. Gazzera indique ensuite la belle mosaïque du Musée de l'Université de Turin, découverte il y a plus de 50 ans, dans le faubourg de Stampau de Cagliari. Elle représente Orphée attirant les animaux par les sons de sa lyre, et sa description se trouve au Tom. XIII des *Mémoires* de l'Académie de Turin. M. Gazzera se demande si elle est l'ouvrage d'un artiste grec ou romain, ou bien sarde. En faveur de l'opinion qui l'attribuerait à un artiste sarde, il fait remarquer, 1^o que les animaux figurés dans la mosaïque, chèvre, cerfs, chiens, sangliers, chevaux, etc., sont indigènes en Sardaigne; 2^o qu'on y voit aussi le *muflon*, l'*ophion* des Grecs, que Pline disait être particulier à l'île de Sardaigne et dont il croyait la race perdue. Mais il y a aussi la figure d'un lion, qui ne devait être connu dans l'île que par ceux qui y furent emmenés pour l'amphithéâtre de Cagliari. Quoi qu'il en soit, cette mosaïque intéressera les amis des arts par sa belle exécution; elle est la plus parfaite de toutes, selon l'opinion de l'abbé Andres, consignée dans une de ses lettres familières à son frère. (*Cartas familiares*; Madrid, 1793, Tom. V.)

Le beau sarcophage de marbre grec, que le duc Vivaldi Pascua a fait placer dans son palais à Gênes, venait aussi de

la Sardaigne où il fut découvert, il n'y a pas long-temps, à Paulli-Gerrei, chef-lieu du marquisat de Villa Clara, près de Cagliari et de l'antique route qui conduisait de cette ville à celle d'Olbia. Le grand dessin de ce sarcophage, publié par M. Gazzera (planche 1^{re}), montre que ce monument est semblable à celui du Museo Pio-Clementino, que Visconti a publié (vol. 4, pag. 109, édition de Milan, 8^o). Sur l'un et sur l'autre, le bas-relief de la face principale représente Apollon, Minerve et les 9 Muses; ces divinités sont caractérisées par les attributs et symboles qui leur sont propres. M. Gazzera décrit successivement chaque figure, mais il ne peut, faute de notions tirées du monument même, indiquer le personnage auquel il fut destiné. On voit, il est vrai, figurer sur les côtés du sarcophage un homme d'un âge mûr, à physionomie grave, assis, tenant d'une main un papyrus et élevant l'autre comme le ferait un orateur. Mais en supposant que toutes ces représentations fussent en rapport avec la condition du défunt, son nom n'en est pas moins inconnu pour nous, et il faut se résigner à ignorer pour qui fut exécutée cette belle production du ciseau grec.

Parmi les autres monumens découverts dans la Sardaigne, M. Gazzera rappelle ensuite la petite tessère en bronze, dont les lettres sont incrustées en argent, déjà publiée par Bartoli, et le diplôme d'Hadrien, gravé sur deux tablettes de bronze, contenant le congé avec droit de cité accordé à un soldat Sarde, et que Vernazza a déjà inséré dans les Mémoires de Turin, Tom. XXIII. Ces deux morceaux ne fournissent à M. Gazzera que peu d'observations nouvelles, mais il s'étend un peu plus au sujet de quelques inscriptions latines recueillies dans les ruines de l'antique cité de Sulci.

Pour la 1^{re}, déjà publiée par le chevalier Baille (*Iscrizione Solcitana illustrata*, Gênes, 1820), les Solcitains élèvent une statue à L. Cornelius Marcellus, patron de leur municipe, et parmi ses titres honorifiques, et l'énumération de ses mérites est celui d'être le père de Lucius Cornelius Laurus. Ce dernier est absolument inconnu dans l'histoire; pourquoi donc fait-on honneur à Cornelius Marcellus d'avoir un tel fils? Il est vraisemblable, dit M. Gazzera, que Cornelius Laurus succéda à son père dans le patronage du municipe, et que les Solcitains honoraient par là dans l'inscription dédicatoire et le patron

mort, *ex testamento ejus*, et le patron qui lui succédait, *ab origine*. M. Gazzera cherche ensuite à connaître l'époque de l'inscription; selon les Commentaires de César la décadence de Sulci et sa ruine entière remonteraient au temps de la guerre d'Afrique (*de Bello Africano*, cap. 38); mais l'inscription de Cornelius Marcellus, patron de ce municpe, dit qu'il était inscrit dans les cinq décuries, ce qui indique des temps déjà postérieurs à Caligula; de plus, une autre inscription trouvée dans l'île de S. Anthiocus, sur les ruines même de Sulci, rappelle la restauration d'un temple d'Isis et de Serapis, ce qui suppose encore à cette ville une existence bien postérieure au temps de Jules César. Cette inscription, par une singularité qu'on ne saurait approuver, est aujourd'hui en Danemark: au moment de sa découverte elle fut acquise par le voyageur Norvégien Joachim Keyser, et envoyée au vénérable Münter. On y lit ce qui suit, d'après le *fac simile* envoyé par M. della Marmora à M. Gazzera, qui le reproduit sur la planche 11, n° 1: **TEMPL. ISIS ET SERAP. CUM | (1) SIGNIS ET ORNAM. ET AREA | OB HONOR. M. M. PORC. FELICIS | ET IMPETRATI f. IIII. V. A. P. DES. | M. PORC. M. L. PRIMIGENIUS. MAG. LAR. AUG. Restauravit.** Selon l'interprétation de M. Gazzera, cette inscription nous apprend que M. Porcius Primigenius, affranchi de Marcus, maître des Lares d'Auguste, a restauré le temple d'Isis et de Serapis, ses statues et ses ornemens et l'autel, pour honorer Marcus Porcius Felix et Marcus Porcius Impetratus (fils de son patron), désignés *quartumvirs* avec la puissance d'Édile, *ob honorem M. M. Porcii Felicis et Impetrati Fratrum, IIII viri ædilitia potestate designati*. M. Gazzera appuie sur des exemples connus son interprétation de cette partie de l'inscription de Sulci.

Deux autres inscriptions romaines sont rapportées par le savant académicien comme appartenant aussi à la Sardaigne. La 1^{re}, trouvée en 1819, est celle qui, tirée des ruines de l'antique colonie de *Turris-Libyssonis*, rappelle que M. Vlpus Victor, préfet de la province de Sardaigne, a rétabli le temple de la Fortune, la basilique, le tribunal et six colonnes que le temps avait ruinées; la 2^e inscription est une pierre milliaire du règne de Vespasien; l'une et l'autre ont été déjà publiées. Une 3^e inscription offre tout l'intérêt d'un monument à la fois inédit et utile à la géographie. Elle a été trouvée sur un point de l'île

(1) Ce trait vertical indique la séparation des lignes.

nommé *Furiadrain de Nurachedden*, non loin de Pula, et on y lit : IMP. CAESAR. | JULIUS. PHILIP | PUS. PIUS. FELIX. | AUGUSTUS. PONTI | FEX. MAXIMUS. T | RIDUNICIAE. POTES | TATIS. PATER PATRI AE. PROCONSUL. VI | AM. QUAE. A NORA | DUCIT. BITIAE VE | TUSTATE CORAUP | TAM. RÆSTITUIT. CU | RANTE. M. VLPIO | VICTORE. PROU | SUO. E. V. De l'examen de cette inscription, M. Gazzera tire diverses conséquences, 1^o l'antique *Nora* est située dans le voisinage de Palu; on y voit encore quelques ruines qui ont conservé le nom de *Nori*; 2^o de ce lieu une voie romaine conduisait à un autre lieu que l'inscription nomme *Bitia*; Ptolémée décrivant la côte de Sardaigne, après la ville de Populum, celle de Sulci avec un port, et une péninsule, nomme le port de *Bioia*, Βιοία λιμὴν; M. Gazzera ne doute pas qu'il ne faille lire, dans ce passage, Βίθια, et Cluvier a déjà fait remarquer, en effet, qu'un manuscrit du Vatican porte en ce lieu Βίθια πῶλις, variante pleinement confirmée par l'inscription précitée. Quant à la position de Bitia, elle ne paraît pas facile à déterminer : le texte de Ptolémée la fixe entre la péninsule et l'*Herculis Portus*; le port *Botte* actuel paraît satisfaire à toutes les conditions de localité, et conserver dans son nom même quelques traces de l'ancien. Telle est l'opinion du savant critique.

Une autre inscription inédite occupe ensuite son attention : ce monument a été trouvé dans les ruines de Nora, et on y lit : FAVONIAE M. F. | VERAE | QUAE. DONUM. KARALIBUS | POPULO. NO- RESE. DONAVIT | M. FAVORINUS. CALLISTUS AUGUSTALIS. PRIMUS AUG. PERPETUUS. D. D. | OB. MUNIFICENTIAM IN HON | OREM FILIAE PIETISSIMAE | JUNONI SACRUM. | D. III. M. Gazzera y voit une dédicace à la Junon (le génie femelle) de Favonia Vera, fille de Marcus, qui a donné au peuple de Nora une maison qu'elle possédait à Karalis (Cagliari). C'est Marcus Favorinus Callistus, *premier augustal*, et *créé augustal perpétuel par les décursions*, qui a élevé ce monument (une statue) en l'honneur de sa fille, très-affectueuse, pour célébrer sa munificence. Quant aux mots soulignés, M. Gazzera nous paraît avoir fondé sur de bons exemples très-analogues l'interprétation de la partie correspondante du texte latin. Parmi les inscriptions qu'il cite à l'appui, on y lit de singuliers noms donnés à des affranchis par leur patron : Faustus donne à ses trois futurs affranchis les noms de *Ursus*, *Lupus*, *Leo*. On trouve dans un autre marbre trois

Julies surnommées *Lasciva*, *Lupa* et *Pantera*. Le calendrier chrétien offre aussi des noms analogues. Du reste, deux autres inscriptions, inédites également, confirment la lecture *Junoni Sacrum Favoniæ* de la précédente : l'une, de Turin, est ainsi conçue : IUNONI | TULLIAE | C. F. VITRASI | FLAMINICIA | JULIA. AUGUSTA | L. ARREBUS | L. L. FAUSTUS. L'autre, d'Industria, porte : JUNONI JULIAE N. | Q. LOLLIVS EUSEBES ET | AGUSIA. PREPUSA.

L'antique sol de *Turris Libyssonis* a produit une autre inscription latine relative à l'empereur Licinius (le père); celle-ci a été publiée par Baille (*Inscriz. Rom.*, pag. 51), et elle ne confirme pas l'opinion de Muratori qui a affirmé (*Annali d'Italia*, an 307), que cet empereur, quand il fut créé auguste, prit les noms de *Caius Flavius Galerius Licinianus Licinius*, dans le dessein de plaire à son bienfaiteur Galère. L'inscription citée ne désigne l'empereur que par le nom de *Valerius Licinianus Licinius* : toutefois les médailles sont plus favorables à l'opinion de Muratori, à l'exception du prénom *Caius* qu'on n'y lit pas; mais ceux de *Flavius* et de *Galerius* se trouvent sur les monnaies de Licinius Senior.

On voit par cette rapide analyse tous les soins que M. Gazzera s'est donnés pour parvenir à la plus ample et à la plus sûre interprétation des monumens précités de la Sardaigne. L'histoire et la paléographie s'enrichissent également à ses doctes interprétations. Ce qui nous reste à dire sur la suite de son Mémoire, entièrement relative aux décrets et tessères de patronage et de clientèle entre des villes et de puissans citoyens romains, confirmera pleinement la bonne opinion qu'on peut se faire d'avance et avec toute raison des recherches de M. Gazzera. (*La fin au prochain cahier.*) C. F.

36. INSCRIPTION ROMAINE DÉCOUVERTE A VENISE.

A l'occasion de quelques réparations opérées dans l'église St.-Marc, on découvrit sous la table du baptistère l'inscription suivante :

SOLI
SACR
Q BAIENUS
PROCVLVS
PATER
NOMIMUS.

On s'empresse de la communiquer au D^r Labus, dont la sagacité et la profonde science ont expliqué tant de monumens. Ce savant fut frappé surtout du nom de celui qui fait la dédicace de l'autel. Le nom de *Baienus* ne se retrouve qu'une fois dans les recueils. M. Labus y reconnaît un nom de famille, et comparant cette inscription avec une autre de Trieste, où il est question d'un *Baienus Bassianus*, préfet d'une cohorte et tribun de légion, il pense que *Proculus Baienus* fut prêtre du soleil, dont le culte a passé dans l'Occident sous le nom de *Mithras*. Ici M. Labus indique rapidement les ouvrages que l'antiquité avait produits sur ce culte; mais le temps a détruit et les écrits d'Eubule et ceux de Théopompe. M. Labus passe en revue tous les titres des adeptes du culte mithriaque, parmi lesquels celui de *pater*, en sorte que l'adjectif *Nomimus* signifierait que ce titre a été légalement conféré; ce pouvait être cependant un grade, un degré d'initiation. Cette petite dissertation fournit encore des renseignemens et d'ingénieuses conjectures sur deux autres inscriptions découvertes, l'une, à Lucera, en 1828, (n^o 1); l'autre dans les environs de Rovigo en 1823, (n^o 2).

DE GOLBÉRY.

Voici ces deux inscriptions peu connues.

- | | | |
|-------------------|---------------------|---------------------------------------|
| n ^o 1. | D. M. | Diis manibus Muttieni Sentiani qui |
| | MVTTIENI. SE | Et Veerius, qui vixit annos xxxviii. |
| | NTIANI. Q. ET VEE | Junia Januaria conjugii, cum quo |
| | RIUS. Q. VIXIT AN | vixit annos xiii, benè merenti fecit. |
| | xxxviii. IVNIA. IA. | |
| | NVARIA. CONIUGI | |
| | C. Q. V. AN. XIII | |
| | B. M. FEC. | |
| n ^o 2. | A. VETTIVS DL. | Aulus Vettius Caiae libertus |
| | VENETVS | Venetius Vettiae Hilarae matri |
| | VETTIAE FLI | suae vivos fecit. |
| | MATRI SI... | |
| | VIVOS I.... | |

37. DÉCOUVERTE DE MÉDAILLES ROMAINES A DORTAN. (Ain.)

Vers la fin de novembre dernier, un ouvrier travaillait dans une carrière à Dortan, canton d'Oyonax, département de l'Ain. Ayant introduit son levier dans une fissure de rocher,

pour en détacher une partie, ce bloc, en tombant, mit à découvert environ 1200 médailles, en moyen bronze, appartenant aux empereurs romains Maximien Hercule, et Constance Chlore père du grand Constantin, qui régnèrent ensemble au commencement du 4^e siècle. La fissure du rocher formait une ouverture étroite au-dessus du sol, et c'est sans doute dans un moment périlleux que ces monnaies furent jetées dans ce lieu, où elles sont restées enfouies pendant l'espace de 15 siècles. La plupart des revers de ces médailles nous offrent le génie du peuple romain, sacrifiant sur un autel, et la Monnaie personnifiée, tenant des balances et une corne d'abondance.

Les deux revers, dont la description suit, présentent plus d'intérêt, savoir :

Constance Chlore.

Fortunæ reduci Cæss. n. n.

Dans le champ, la Fortune, debout, tenant au gouvernail de la main droite, et de la gauche une corne d'abondance.

Maximien Hercule.

Salvis Augg. et Cæs. aucta Kart.

Dans le champ, Cérès, debout, tenant de chaque main une poignée d'épis. Cette déesse fait ici allusion à la richesse des champs d'Afrique. On sait aussi que, dans la division que fit Dioclétien de l'empire romain avec Maximien, en l'an 286, celui-ci eut l'Afrique dans son lot.

Toutes ces médailles sont fleur de coin. Dans le nombre il s'en trouve quelques-unes de Dioclétien. (*Moniteur* ; 6 janvier 1830.)

38. MÉDAILLES ROMAINES DÉCOUVERTES PRÈS DE BEAUMONT-LE-ROGER, en France.

A la fin de février dernier, des ouvriers employés à extraire de la pierre, pour réparer, dans la forêt de Beaumont-le-Roger, le chemin qui conduit du Val-Bon-Cœur au fort St-Marc dans les bois de Cerquigni, ont découvert, presque à fleur du sol, sous un vieux pied de chêne du triage du Puits-des Lessarts, une grande quantité de médailles romaines en moyen bronze, dont malheureusement la plupart étaient détruites par l'oxidation qui les avait attaquées.

Environ 400 de ces pièces monétaires restaient en bon état

au milieu du bloc dont l'extérieur formait une sorte de croûte. Elles ont été d'abord dispersées, à l'exception de quelques-unes qui furent recueillies avec beaucoup de soin par M. Cauchois, inspecteur de la forêt, qui s'est empressé de faire mettre en sûreté ces précieux monumens du séjour des Romains dans nos contrées, et de faire exécuter quelques explorations qui n'ont pas été sans succès. En effet, dans le triage de la Butte des-Forges, on a fait la découverte, à 400 pas environ du lieu qui recélait le dépôt des médailles, de plusieurs traces de constructions romaines qui présentent des restes de murs, des tuiles, de petits conduits de terre cuite et des briques antiques de 32 centimètres (1 pied) sur 27 centimètres (9 pouces), dont l'épaisseur est de 4 centimètres au plus (15 à 18 lignes). On a trouvé aussi un crâne humain et le fer d'une hache.

Cette contrée, qui devient fameuse dans les guerres du moyen-âge, paraît avoir eu quelque importance sous la domination des Romains. La commune de Cerquigni, qui touche à la forêt de Beaumont-le-Roger, recèle aussi des antiquités; on y a vu, il y a peu d'années, des fragmens de marbre blanc qui semblent avoir appartenu à quelque importante construction du bon temps des beaux-arts chez les fils de Romulus.

Quant aux médailles, elles offrent beaucoup de doubles exemplaires; tous sont du 3^e siècle de l'ère vulgaire, et d'une fort belle conservation. Ce que j'en ai vu ou recueilli se réduit aux suivantes dont j'extrais les légendes et les exergues :

1^o Gordien le jeune. — *Virtus Aug.*

2^o Philippe l'ancien. — *Pax æterna.*

3^o Dèce. — *Adventus Aug.*

4^o Volusien. — *Virtus Aug.*

id. — *Concordia Aug.*

5^o Valérien. — *Salus Aug.*

id. — *Securitati P...*

6^o Gallien. — *Liberalitas Aug.*

7^o Salonine femme de Gallien. — *Juno regina*

8^o Posthume l'ancien. — *Pacifero.* (*Moniteur universel;*

11 avril 1830).

39. MONNAIES DE HENRI VIII TROUVÉES A CLIFTON, PRÈS D'ÉDIMBOURG.

En démolissant les fondations d'une petite maison du village

de Clifton, les ouvriers y trouvèrent un petit pot de terre, qui ressemblait un peu à une tirelire, dont l'ouverture était soigneusement bouchée; on l'ouvrit; il contenait 200 pièces d'argent, pour la plupart d'une belle conservation; elles ont toutes été frappées sous le même règne, celui de Henri VIII. Elles ont été remises à sir A. C. Maitland Gibson, bart. Les plus larges pièces portent du côté et autour de la tête : HENRICI VIII. D. GRA. REX ANGL. FRA.; et sur le revers sont les armes d'Angleterre et de France, par quartiers, avec une croix et cette inscription : POSUI. DEU. ADJUTORE MEU. Les plus petites pièces ont la même face, et de l'autre côté, portent ces mots : CIVITAS CANTOR, avec les mêmes armes et la croix. D'après les annales des monnaies de la Grande-Bretagne, ces pièces seraient des *groats* et des *demigroats*, et paraissent avoir été renfermées là lors de l'expédition anglaise du comte de Herford qui, en 1544, après être débarqué à Leith, pillla la ville d'Edinburgh, y mit le feu, et força le régent et le cardinal Beaton à se retirer à Stirling. (*London and Paris observer*; 25 avril 1820, p. 270).

Fr. L.

40. ANCIENNES MONNAIES FRANÇAISES TROUVÉES PRÈS DE TOURS.

Des vigneron ont trouvé, à 2 pieds de terre, sous les murs du château de Jallange, commune de Vesnon, près Tours, une certaine quantité de monnaies d'or et d'argent. On distingue, parmi celles d'or, des Henri II, Philippe II, Charles VIII, François I^{er}, Louis XII, Jeanne la Folle, et des pièces de Genève (1563). Celles d'argent sont de Charles IX et Henri II. Toutes sont parfaitement conservées. Un grand nombre est déjà retenu pour les cabinets étrangers; mais il y en a été réservé pour les amateurs français. On peut les voir et en traiter au bazar de Tours où elles se trouvent déposées, ainsi qu'un grand nombre de médailles et de monnaies de tous les pays et de tous les temps. (*Moniteur univ.*; 11 avril 1830).

41. CATALOGO DI SCELTE ANTICHITA ETRUSCHE, 1828-1829.—Catalogue d'un choix d'antiquités étrusques trouvées dans les fouilles faites par le prince de Canino en 1828 et 1829. In-4^o de 186 p. Viterbe, 1829; Monarchi. (Extrait de l'article de M. RAOUL-ROCHETTE, inséré au *Journal des Savans*, mois de février et mars 1830).

Quelqu'extension qu'ait reçue, dans le cours des dernières années, l'étude des vases peints, par suite des nombreuses découvertes qui se sont faites dans cette classe de monumens antiques, on ne pouvait guère espérer de voir nos richesses et nos connaissances en ce genre aussi promptement, aussi considérablement accrues, qu'elles viennent de l'être inopinément par les fouilles du prince de Canino. En signalant nous-même, un des premiers, à l'attention du monde savant, le résultat des acquisitions faites par le Dr Dorow, à Corneto et à Canino, de vases peints, de style et de travail purement grecs, trouvés dans un territoire étrusque (1), nous étions loin de nous attendre qu'une aussi prodigieuse quantité de vases semblables, et plus intéressans encore, s'il est possible, sous tous les rapports qui recommandent ces précieux monumens de l'antiquité figurée, allait sortir en foule de ce même sol, dans un espace de moins de deux années. Le catalogue dont nous allons rendre compte, et qui ne comprend encore qu'une faible partie du trésor archéologique recueilli dans les seules terres du prince de Canino, mérite déjà d'être signalé comme un des phénomènes littéraires de notre époque; et dans l'attente des découvertes nouvelles qui se continuent ou se préparent, il est difficile de prévoir jusqu'où pourra s'étendre, dans tout le domaine de l'archéologie, l'influence qu'acquiert de jour en jour l'exploitation d'une mine si neuve et si féconde.

La collection du prince de Canino se composait, à l'époque de la publication de son catalogue (2), d'environ *deux mille objets*, la plupart vases peints, de toute dimension et de toute forme, divisés en *dix classes* ou *centuries*, dont les *deux premières seules* ont fourni la matière de ce Catalogue. Tous ces objets ont été trouvés dans des grottes sépulcrales qui paraissent avoir appartenu originairement à des familles étrusques, d'après des inscriptions en cette langue gravées sur des pierres tumulaires; inscriptions qu'on a cru pouvoir lire de manière à en tirer, avec plus ou moins de probabilité, les noms des fa-

(1) Voy. *Journal des Savans*, mars 1829, p. 131-143.

(2) 2 juin 1829. Depuis ce temps la collection s'est encore augmentée, quoique dans une proportion moins considérable, d'après une lettre du prince de Canino au savant Od. Gerhard, insérée dans le *Bulletino dell' Istituto di corrisp. arch. eol.* II, XII, décembre 1829, pag. 177-180.

milles *Minuca*, *Fuesca*, *Ania*, *Ranuta*, *Apia*, *Artsania* (?), *Larthia*, *Fepia* et *Arionsa* (1). L'emplacement de ces divers hypogées répond à des localités modernes, toutes voisines de Canino. Du reste, il ne se trouve dans le catalogue qui doit être l'objet de notre examen, aucun détail sur la marche ni sur l'origine des fouilles qui ont produit de si importants résultats. L'éditeur a seulement fait précéder ce catalogue d'une note dont nous croyons devoir donner ici, en partie, la traduction littérale, parce qu'elle nous offrira naturellement le texte des observations que nous soumettrons à nos lecteurs; voici cette note :

« Le résultat de ces fouilles répond directement au défi qu'avait porté l'illustre Winckelmann, de trouver dans l'Étrurie propre des vases étrusques. On pourra désormais, sans trop de présomption, opposer aux vases campaniens de Nola les vases étrusques de Canino. Les artistes et les savans décideront sans peine auxquels doit appartenir le premier rang. Les inscriptions ont été copiées fidèlement et avec toute l'attention possible; mais on ne saurait nier que, pour en essayer l'interprétation, une semblable copie ne soit insuffisante. Le propriétaire, n'étant ni archéologue, ni helléniste, demande les lumières des savans, et sera reconnaissant envers ceux qui voudront contribuer à l'illustration de monumens découverts après tant de siècles, en sa présence même, la plupart dans un état parfait de conservation, et parmi lesquels plusieurs sont des chefs-d'œuvre de la peinture antique. »

Outre cette note préliminaire, l'éditeur en a joint, à la fin du volume, une autre plus étendue, intitulée *Nota del principe di Canino*, et divisée en plusieurs articles, où le prince lui-même rend compte, très-sommairement, 1° de l'origine des fouilles, au commencement de 1828; 2° du site où furent exécutées ces

(1) Ce dernier nom, tout-à-fait barbare, sous quelque rapport qu'on l'envisage, doit être d'ailleurs retranché des noms proprement étrusques, puisque les caractères dans lesquels il est exprimé sont grecs, comme ceux des vases peints décrits dans le catalogue. D'après ces mêmes caractères, APIONSAPXONOS, il semble qu'on pourrait former les noms, APION (o) TAPXONTOS, *Arion*, fils de *Tarchon*; mais ce ne serait qu'une pure conjecture, à laquelle nous n'attachons pas nous-même beaucoup d'importance.

ouilles, et que l'on croit répondre à l'emplacement de l'antique *Vetulonia*, d'après l'inscription d'un vase décrit sous le n°. 1887, dont il sera question plus bas; 3° de son opinion sur l'époque des monumens, qu'il croit fermement être antérieure à celle du développement des arts de la Grèce, plus ancienne même que la fondation de Rome, et très-rapprochée de la période troyenne; 4° des caractères de ces monumens, considérés en eux-mêmes sous les rapports du style de dessin, de l'invention des sujets, et des inscriptions dont ils sont ornés, caractères d'après lesquels il croit pouvoir regarder les vases en question comme exclusivement propres à l'Étrurie; 5° de prétendus vases grecs trouvés dans la Grèce, fait que l'auteur ne craint pas de déclarer absolument controuvé; et 6° enfin, d'un moyen de concilier ce qu'il appelle les opinions étrusques et grecques, lequel consisterait à regarder les vases peints trouvés en Étrurie comme appartenant à l'époque étrusco-pélasgique, c'est-à-dire, comme produits dans l'intervalle de la chute de Troie à la naissance de Rome; et le reste des monumens étrusques, tels que bronzes, médailles, urnes, etc., comme provenant d'une seconde époque étrusco-romaine, où se serait exercée l'influence proprement grecque.

La première centurie des vases décrits dans le catalogue, se compose de vases, la plupart sans inscriptions, de toute forme et de toute dimension, et à figures noires sur fond jaune, ou jaunes sur fond noir, indistinctement. La seconde centurie présente des vases pareillement variés sous tous les rapports, mais généralement plus considérables, soit par la dimension même de ces monumens, soit par le choix des sujets, et surtout par les inscriptions qui les accompagnent. Ces inscriptions méritent d'être examinées en premier lieu, comme offrant l'élément le plus sûr et le plus positif dans les questions relatives à l'interprétation des sujets, aussi bien qu'à la patrie et à la fabrication même des vases qui les présentent.

Nous rangerons ces inscriptions en plusieurs classes: 1° celles qui appartiennent aux artistes de la main desquels proviennent directement ou indirectement les peintures des vases; 2° celles qui offrent des noms propres en rapport avec les sujets mêmes de la représentation; 3° enfin, celles qui consistent en une formule générale, constamment répétée, ou qui expriment

quelque intention particulière. Nous pourrions aussi former une quatrième classe de ces inscriptions appelées *graffiature*, parce qu'elles sont tracées à la pointe, le plus souvent sous le pied du vase, et qui se composent de groupes de caractères, plus ou moins compliqués, où nous pensons qu'il ne faut voir que les marques de la fabrique de laquelle étaient sortis les vases qui présentent ces sortes de chiffres ou de monogrammes, et dont, en tous cas, la composition, à quelque système d'écriture qu'elle appartienne, ne nous paraît pas devoir être d'une grande influence dans la décision des questions qui nous occupent. Cette particularité n'était pas d'ailleurs entièrement nouvelle. M. Quaranta a publié un vase, de fabrique campanienne, sous le pied duquel se trouve une inscription en caractères ainsi tracés à la pointe, que cet antiquaire a cru pouvoir déchiffrer (1); et il se trouve un assez grand nombre de vases offrant des inscriptions semblables, et provenant la plupart des fouilles de Nola ou de la Campanie, dans le cabinet de M. le duc de Blacas. Cette sorte de vases était fort connue dans la Grèce antique, où elle formait une classe particulièrement appelée γραμματικὸν ἔκπωμα, à cause de ces lettres tracées à la pointe, γράμματα ἔχον ἐγκεχαράγμένα, ainsi que nous l'apprend Athénée (2); et cet écrivain en cite, d'après des comiques, plusieurs exemples, un desquels est surtout remarquable, parce que le vase dont il s'agit se voyait à Capoue (3). Suivant un autre exemple rapporté par Athénée, on peut croire que l'inscription indiquait quelquefois le dieu auquel le vase était consacré. D'autres fois elle avait pour objet de désigner la forme du vase; et c'est pour cela qu'elle se trouve le plus souvent sous le pied du vase, afin que l'ouvrier chargé de l'exécuter, reconnût à cette marque l'intention du fabricant ou de l'artiste. Nous en avons la preuve sur deux des vases de la précieuse collection de M. le duc de Blacas, l'un desquels offre les lettres ΥΑΠΙ, l'autre les lettres ΚΑΑ, tracées de cette manière sous le pied de chacun de ces vases, pour indiquer qu'ils devaient être exécutés,

(1) Quaranta, *Illustrazione di un vaso italo-greco, che si conserva nella raccolta del S. D. P. L. Moschini*, etc. Napoli, 1823, folio; voy. p. 9.

(2) Athen. *Deipnosoph.* XI, 30, pag. 467.

(3) A la vérité ce vase était d'argent, et ne saurait être rangé dans la catégorie des vases d'argile peints qui nous occupent.

le premier en forme d'*hydria*, le second en forme de *culpis* (1); et, dans ce cas, il ne saurait être douteux que les lettres dont il s'agit, isolées ou groupées, ne fussent des signes qui avaient rapport à la fabrication. En d'autres cas, il est probable que ces inscriptions indiquaient le *propriétaire* du vase, comme on le voit sur un vase du même cabinet, où se lit l'inscription, TPΕΜΙΟΕΜΙ, pour TPΕΜΙΟΥ ΕΙΜΙ, *j'appartiens à Trémias*; sur une patère à deux anses du cabinet de M. Carelli, à Naples, laquelle offre, en caractères de la plus ancienne forme, tracés à la pointe, de droite à gauche, l'inscription, ΖΜΕΜΟΝΟΥΑΚ, ΚΑΡΟΝΟΣ ΕΜΙ, *j'appartiens à Caron*; et sur un autre vase de la collection de M. le duc de Blacas, dont l'inscription, consistant en caractères qui paraissent tenir de l'osque plutôt que du grec, offre le nom MAMEPCES, remarquable par son rapport avec celui du peuple qui succéda quelque temps aux Grecs dans la possession d'une partie de la Campanie. D'après ces exemples, fournis par des vases indubitablement grecs de fabrique et d'origine, il est permis de croire que les monogrammes tracés à la pointe, habituellement sous le pied et quelquefois sur le bord extérieur des vases de Canino, appartiennent au même système, et que ce sont, en général, des marques de fabrication. J'indiquerai particulièrement deux de ces inscriptions, qui paraissent composées de lettres toutes grecques, mais mal formées, par suite de la négligence de l'ouvrier, si ce n'est par la faute de la copie moderne, et qui se terminent, l'une, n. 275, p. 29 du Catalogue, par le mot ΕΤΑΦΕ, ἑταφε, l'autre, n^o 294, p. 34, par le mot ΕΠΙΝΟ. Ι, ἐπινοῖ, un tel *a dessiné*, un tel *a inventé*, qui se rapportent, suivant toute apparence, à cette double intention.

Mais pour en revenir aux inscriptions tracées en couleur, au pinceau, suivant le système le plus généralement suivi sur les vases peints, et déjà constaté par d'innombrables exemples, j'ai dit qu'on pourrait en former, dans la collection des vases de Canino, trois classes distinctes, chacune desquelles offre des particularités neuves et remarquables. La première classe

(1) Panofka, *Rech. sur les noms des vases*, p. 8. Il se trouve dans le cabinet de M. Witte, à Paris, une jolie *Hydria*, de fabrique de Nola, portant écrit de la même manière le mot ΥΠΙΑΣ (sic), suivi des chiffres IIII.

se composerait des *inscriptions relatives aux artistes*, dont nous ne connaissions jusqu'ici que *sept* où *huit* noms (1), y compris ceux de *Nicosthénès*, d'*Épictetos*, d'*Archiclès*, et d'*Aeneadès*, qui se lisent sur des vases inédits du cabinet de M. le duc de Blacas et de celui de M. Durand. La seule collection du prince de Canino triplera pour le moins nos richesses en ce genre, par les noms tout-à-fait nouveaux qu'elle nous présente; ce sont ceux de *Tléson*, fils de Néarque, d'*Andocidès*, de *Phitias* ou *Phintias*, d'*Aeschyle*, de *Philippe*, de *Chacylion*, d'*Hiéron*, d'*Euphronios*, de *Zeuxitheos*, d'*Euthymiadès*, de *Panthæos*, de *Posidon*, d'*Echsechias* (sic), de *Python*, d'*Hippaichmos*, sans compter les noms, déjà connus par d'autres vases, de *Nicosthénès*, dont M. le duc de Blacas possède un vase trouvé à Agrigente, et qui se rencontre *quatre fois* (2) dans la collection de Canino; d'*Épictetos*, dont on voit, chez M. Durand, un vase tout-à-fait semblable pour la forme, la couleur et le style des figures, aux *trois* du même artiste qui font partie de la collection de Canino, et de quelques autres encore, dont les caractères ne sont pas assez nettement tracés sur le vase, ou assez fidèlement transcrits dans le catalogue, pour que nous puissions en établir la vraie leçon. Ce n'est pas non plus à cette seule nomenclature, toute intéressante qu'elle est par cette foule de noms d'artistes appartenant certainement à la Grèce, que se réduit l'importance de cette découverte; il s'y trouve encore des particularités tout-à-fait nouvelles et absolument décisives en faveur de l'origine grecque de ces vases. Jusqu'à présent le nom d'artiste ne s'était vu accompagné que du mot ΕΙΡΑΦΕΝ, ou du mot ΕΠΟΙΕΣΕΝ, qu'on avait pu croire employés indifféremment l'un pour l'autre; tandis que, sur un grand nombre de vases de

(1) M. Panofka a dressé la liste de ces artistes, en retranchant le nom du prétendu *Calliphon*, qui se lit sur un vase de fabrique moderne, publié par Millin; voy. le *Bulletino degli annali*, etc., pag. 138-139. J'ai averti moi-même, *Oresteide*, p. 178, que la peinture et le nom de ce *Calliphon* étaient une surprise faite à la bonne foi de l'antiquaire français, qui en a induit beaucoup d'autres en erreur.

(2) Il s'y lit trois fois écrit en entier ΝΙΚΟΣΘΕΝΗΣ, n° 442, 567 et 1516; et c'est certainement le même nom qui se lit ΚΟΣΘΕΝΗΣ, sur un quatrième vase, n° 273; *Tlesonnearcho*, répété deux fois, n'est ainsi que ΤΛΕΣΟΝ ΗΟ ΝΕΑΡΧΟ [υ], *Tléson*, fils de Néarque.

Canino, on trouve à la fois le nom d'un artiste joint au mot ΕΓΡΑΦΕΣΝ, et le nom d'un autre artiste suivi du mot ΕΠΟΙΕΣΕΝ : d'où il suit inévitablement que ces deux artistes, nommés sur un même vase, avaient pris à sa fabrication une part différente, l'un comme *dessinateur* et l'autre comme *fabricant* (1). Il résulte de cette double inscription, si souvent répétée, avec des noms d'artistes, tous de forme grecque, que les vases qui la présentent ont été produits dans des fabriques grecques, et par la main d'ouvriers grecs ; car si c'étaient des productions du sol et de l'industrie étrusques, comme voudrait le croire M. le prince de Canino, on ne conçoit pas pourquoi il ne s'y lirait pas des inscriptions en langage étrusque, avec des noms propres appartenant à cette langue, ainsi qu'on le voit sur tant de monumens, miroirs, urnes, pierres gravées, etc., provenant effectivement de l'art étrusque, et sur lesquels les noms grecs se produisent toujours sous une forme étrusque. Voilà déjà, si je ne m'abuse, un fait capital contre le système de M. le prince de Canino ; c'est-à-dire, une classe nombreuse de vases peints trouvés en Étrurie, et néanmoins appartenant à la Grèce, d'où ils avaient été portés sur divers points du territoire étrusque par des mouvemens de commerce et par des rapports de civilisation dont il est facile de se rendre compte. A cet égard encore, le vase de *Nicosthénès* trouvé à Girgenti, et tout semblable pour le style et la fabrique, aux trois vases du même artiste déterrés à Canino, établit une présomption des plus graves.

Un second fait, tout aussi décisif, résulte de la seconde classe des inscriptions des vases de Canino, je veux parler de celles qui offrent des noms propres en rapport avec les sujets représentés. Ces sujets peuvent se diviser eux-mêmes en *mythologiques* et *héroïques*, suivant que les personnages qui y figurent sont des *dieux* ou des *héros*. Ainsi l'on y voit apparaître *Jupiter*, *Minerve*, *Diane*, *Neptune*, *Apollon*, *Mercure*, *Bacchus*, la *Victoire*, sous leurs noms purement helléniques de ΖΕΥΣ, ΑΘΕΝΑΙΑ, ΑΡΤΕΜΙΣ, ΠΟΣΕΙΔΑΩΝ, ΑΠΟΛΛΩΝ, ΗΡΕΜΕΣ, ΔΙΟΝΥΣΟΣ, ΝΙΚΗ, et toujours avec les symboles et les attributs que ces divinités avaient reçus des Grecs. Sur un de ces vases,

(1) D'après l'observation de M. Millingen, il existe des vases dépourvus de sujets peints, où se lit le mot ΕΠΟΙΕΣΕΝ ; il est clair que, dans ce cas, le mot dont il s'agit ne peut s'appliquer qu'au *fabricant*.

n° 1181, p. 103, *Artémis* et *Apollon* sont qualifiés en commun *Dieux Deliens*, ΔΕΛΙΟΙ (1) : ce qui se rapporte indubitablement aux mythes helléniques. Mais c'est surtout *Hercule* qui figure dans ces représentations, sous son nom grec ΗΕΡΑΚΛΗΣ, le plus souvent accompagné de ses deux divinités protectrices, *Minerve*, ΑΘΕΝΑΙΑ, et *Mercure*, ΗΕΡΜΗΣ, quelquefois de son fidèle compagnon *Iolaüs*, ΙΟΛΕΙΟΣ, ou sa mère *Alcmène*, ΑΓΚΜΕΝΕ; et dans une foule d'actions mythologiques, connues par les fables grecques, quelques-unes desquelles se montrent ici pour la première fois. Telle est, n° 1533, p. 131, la *lutte de ce héros contre le géant Alcyoneus*, avec l'assistance de *Mercure* et d'*Apollon*, tous avec leurs noms grecs; tel est aussi, n° 559, p. 73, le *combat d'Hercule*, aidé d'un de ses compagnons, *contre trois guerriers*, avec l'inscription grecque ΗΕΡΑΚΛΗΣ, ΚΑΕΥΚΕ, indiquant le principal personnage et le lieu de la scène, qui était probablement cette même fontaine *Kalyké*, célébrée dans des traditions mythologiques de la Grande-Grèce, et figurée dans une peinture antique dont parle Pausanias (2). Parmi les représentations empruntées aux mythes les plus rares des anciennes Héracléides, j'indiquerai encore un vase avec l'*Hercule Mélémpyge*, n° 612, p. 43, fable qui ne s'est encore produite que sur des vases peints trouvés en Sicile (3), et sur une des métopes de Sélinonte; et la *lutte d'Hercule contre un monstre marin*, sujet où le rédacteur du catalogue a cru voir *Protée*, n° 1908, p. 158, oubliant que c'était ici le trait célèbre du *combat d'Hercule et de Nérée*, déjà retracé sur plusieurs vases de fabrique sicilienne, et sur un vase même de Canino, de la collection de M. Dorow (4);

(1) C'est ainsi que j'interprète le mot ΔΕΤΙΟΙ, qui suit les noms ΑΡΤΕΜΙΣ, Α...ΛΟΝ; *Minerve*, ΑΘΕΝΑΙΑ, figure aussi dans la composition; et le mot ΗΑΛΟΝ pourrait indiquer que ce vase était destiné à servir de prix pour la *lutte*, bien qu'en ce cas il eût fallu écrire ΗΑΛΕΝ (sous-entendu ΕΝΙΚΕΣΕΝ, ou tout autre mot équivalent), d'après l'exemple d'un autre vase de cette collection, où se lit ΣΤΑΔΙΟΑΝ-ΑΡΟΝΝΙΚΕ.

(2) Pausan. VI, 6, 4.

(3) Voy. mes *Monumens inédits*, Achilléide, p. 85, note 5.

(4) Voy. la notice que j'ai donnée de cette collection, dans le *Journal des Savans*, mars 1829, p. 140.

où le groupe principal est accompagné des inscriptions grecques **HEPAKLEOS**, **TPITONOS** (**MAXE**). Les vases avec des représentations dionysiaques où se lisent des noms grecs, doivent être cités aussi en première ligne des monumens figurés de cette collection qui accusent une origine indubitablement hellénique. Tel est surtout un vase, n° 569, pag. 82, de la forme de patère, offrant, en deux scènes séparées, des danses de *satyres* et de *ménades*, accompagnées des épithètes significatives, **KISOS** (1) (*sic*), **ΧΟΡΟ** [s], **ΚΟΜΟ** [s], **ΧΟΡΗΓΑΙΣ** (*sic*), **ΦΑΝΟΠΕ** (2); tous noms formés d'après le même principe et dérivés du même système de personnification, que tant d'autres dénominations de personnages bachiques que nous ont fait connaître une foule de vases peints de fabrique campanienne et sicilienne. J'indiquerai encore le vase n° 1005, p. 97, où *Bacchus*, **ΔΙΟΝΥΟΣ**, couronné de *lierre*, avec le *diota* d'une main et le *pampre* de l'autre, est figuré debout entre le *satyre* **ΒΡΙΑΧΟΣ** (3) et la *bachante* **ΕΡΩΦΥΛΛΙΣ**, tenant de la main gauche un *thyrs*e renverse,

(1) Cette personnification du *satyre* **KISOS**, pour **KISSOS**, donne lieu de rappeler l'inscription qui se lit sur un vase célèbre du musée de Naples, **KITTOSHOKAIAΥMA**, dont on a proposé tant d'interprétations diverses, et malheureusement aussi peu satisfaisantes les unes que les autres; voy. Quaranta, *Illustraz. di un vaso italo-greco*, Napoli, 1820; Scotti, *Monum. ined.* I fascic. tav. IV, p. 39; Zannoni, *Antolog. di Firenze*, n° XXIV, décembre 1822; Panofka, *Neapels ant. Bildwerk*, I, 270.

(2) Ce mot paraît dérivé de celui de *Phanès*, un des surnoms connus de Bacchus, et formé d'après le même principe que le nom **ΗΜΕΡΟΠΙΑ**, donné à la *Sirène* d'un des vases de Canino, *Mon. ined. pubblic. dall' inst. di corr. arch.* tav. VIII, et celui de **ΚΑΛΟΠΙΑ**, épithète qui désigne *Eriphyle*, sur un vase célèbre de M. Millingen, *Vases peints*, pl. XX.

(3) Un savant antiquaire, M. Panofka, a cru trouver, dans le nom de ce bacchant **ΒΡΙΑΧΟΣ**, l'origine du mot italien *briaco*, *ivre*; étymologie qui me paraît très-douteuse, et qui peut-être même n'est pas proposée très-sérieusement, puisque ce mot *briaco* n'est qu'une forme moderne et abrégée du vieux mot *ubbrico*, dérivé du latin *ebrius*; mais je n'en pense pas moins comme M. Panofka, que le nom grec **ΒΡΙΑΧΟΣ**, qui enrichit nos dictionnaires d'une expression nouvelle, doit se rapporter à une intention équivalente, et tenir au même principe que les noms **ΟΙΝΟΣ**, **ΒΑΥΟΙΝΟΣ**, **ΑΚΡΑΤΟΣ**, donnés, sur d'autres vases peints, à des suivans de Bacchus; voy. le *Bulletino degli annali*, etc., pag. 141.

et de la droite un *serpent* ; représentation dont tous les élémens, purement grecs, d'accord avec ces noms mêmes, d'une forme et d'une origine si manifestement helléniques, sont d'ailleurs mis à l'abri de toute incertitude par l'inscription qui les accompagne : **ΗΙΠΠΙΑΧΜΟΣ ΕΤΡΑΙΣΕ** (1). Je citerai enfin le vase n° 1386, pag. 113, où des personnages bachiques, nus, *couronnés de fleurs*, l'un d'eux avec un *diota* en main, sont désignés par les noms **ΧΟΜΑΡΙΟΣ**, **ΕΓΓΕΛΕΜΟΣ**, **ΕΓΓΕΛΙΟΡΙΣ**, **ΤΕΤΕΣ**, ce dernier nom peut être pour **ΤΕΤΕΤΕΣ**, noms dont on ne saurait douter que la signification grecque n'ait été en rapport avec les personnages qu'ils accompagnaient. (*La fin au prochain cahier.*)

HISTOIRE.

42. DE LA POLITIQUE ET DU COMMERCE DES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ ; par A. H. L. HEEREN, profes. d'histoire à l'Université de Gœttingue. Traduit de l'allemand sur la 4^e et dernière édit., enrichie de cartes, de plans et de notes inédites ; par W. SUCKAU. Tom. II (Asie), in-8° de VIII et 470 p., avec 3 pl. Paris, 1830 ; Firmin Didot.

Dans ce deuxième volume, le savant professeur de Gœttingue continue de s'occuper des peuples anciens de l'Asie ; ce sont les Phéniciens, les Babyloniens et les Scythes qu'il prend pour sujet de ses recherches intéressantes. A l'égard de la Phénicie, qui a joué un rôle si brillant parmi les peuples commerçans de l'antiquité, M. Heeren signale dès les premières pages le caractère particulier de cet État antique. La Phénicie, dit-il, ne fut jamais constituée en un seul corps d'état ; mais depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque des Perses, elle fut toujours divisée en un certain nombre de villes possédant

(1) Tous les élémens du mot **ΕΤΡΑΙΣΕ** se lisent rassemblés en une seule ligne, mais en désordre et à rebours, au-dessous du nom parfaitement écrit **ΗΙΠΠΙΑΧΜΟΣ** ; c'est ce qui a empêché sans doute le rédacteur du catalogue de reconnaître ce mot, dont la lecture est indubitable, et de comprendre le nom du peintre *Hippaichmos*, qui ne l'est pas moins, dans la liste des artistes, où ce nom manque effectivement.

chacune un territoire... De temps à autre cependant, des États puissans s'élevèrent dans ce pays, et il y eut même des circonstances où toutes les villes formèrent une confédération à la tête de laquelle se placèrent, dans l'origine, celles de Sidon et de Tyr. Ces villes se liguaient déjà dans le temps de Moïse; faibles dans leur isolement, le besoin d'une défense mutuelle contre les attaques du dehors devait naturellement les conduire au système fédératif. Aussi ce système ne fut-il pas seulement en vigueur dans la Phénicie, mais encore dans ses colonies principales : celles d'Afrique avaient mis Carthage à leur tête, et celles d'Espagne Gadès. Un culte commun, celui de l'Hercule tyrien, était le lien qui formait et maintenait ces alliances entre les villes des colonies de même qu'entre celles de la métropole. Il paraît que chaque ville avait sa constitution particulière et son chef ou roi, mais que la forme du gouvernement était plus démocratique que monarchique.

M. Heeren développe le système de colonisation que suivaient les Phéniciens, tant pour favoriser le commerce que pour se débarrasser d'une multitude qui aurait pu bouleverser l'État; il indique surtout les colonies qu'ils fondèrent en Espagne, et qui leur valurent le monopole des métaux précieux de cette péninsule. L'auteur s'occupe des branches d'industrie par lesquelles se signalait ce peuple, telles que la teinture de la pourpre, et la fabrication des tissus fins. Après avoir traité de la navigation des Phéniciens, il arrive à leur commerce avec l'intérieur de l'Asie, et il résume ses observations à ce sujet dans les propositions suivantes : « 1° L'Arabie fut le siège principal du commerce continental des Phéniciens, et le centre de leurs communications avec l'Éthiopie et l'Inde. Les vastes déserts de sable, qui préservèrent de tous temps l'Arabie de l'avidité des conquérans, n'arrêtèrent pas celle des marchands étrangers. Des caravanes composées de diverses peuplades la traversèrent dans tous les sens, et y trafiquèrent directement ou indirectement pour le compte des Phéniciens, dont les villes maritimes devinrent enfin des entrepôts de ses denrées, qu'ils répandirent ensuite, avec d'immenses bénéfices, dans toutes les contrées de l'Occident. 2° Ce commerce dut être pour eux d'autant plus lucratif qu'il n'était fondé que sur des échanges, comme on peut le voir dans Ézéchiél. Il n'est jamais question que d'échanges

dans toutes leurs transactions, et les métaux précieux n'y entraient aussi que comme marchandises. Combien le marchand phénicien ne devait-il pas gagner sur les lingots d'argent de l'Ibérie qu'il échangeait contre de l'or dans l'Yémen, où ce dernier métal était si abondant?... 3° Les rapports des Phéniciens avec les Arabes furent extrêmement facilités par la grande ressemblance du langage de ces deux peuples. L'un et l'autre parlaient un dialecte dérivé du même idiôme, et les différences n'étaient pas assez grandes pour les empêcher de s'entendre, etc. »

M. Heeren fait voir ensuite quel était le commerce que les Phéniciens faisaient en Égypte, en Palestine et en Assyrie, où était la limite de leurs relations mercantiles.

La 2^e section de ce volume a pour sujet Babylone, une des villes de l'antiquité où le luxe était porté au plus haut degré, ce qui suppose de grandes relations commerciales. Après avoir décrit cette ville magnifique d'après les auteurs anciens, et avoir parlé de ses fabriques de tissus et de tapis, l'auteur est amené à examiner le commerce qui existait dans le temps de la splendeur de Babylone dans le golfe Persique, et la navigation commerciale qui s'étendait depuis ce golfe jusqu'à Ceylan. L'auteur a recueilli à ce sujet une foule de détails intéressans qu'il expose et rapproche avec son érudition ordinaire.

Dans la 3^e section enfin, il s'occupe de la Scythie ou de l'intérieur de l'Asie, en prenant pour guide Hérodote, le seul auteur ancien qui fasse bien connaître ce vaste pays. M. Heeren cherche même à prouver que dans l'antiquité l'intérieur de l'Asie était mieux connu qu'il ne l'est actuellement. Dans le volume prochain, l'auteur doit traiter de l'Inde. Les supplémens à ce volume contiennent des discussions sur les inscriptions de Persépolis et sur Pasargada, par M. Grotefend, des observations sur la Persépolis de Herder, etc. Deux planches de ce volume représentent les divers caractères qu'on remarque dans les inscriptions de Persépolis, et la 3^e représente le plan des ruines de Babylone, d'après Kerr Porter. L'auteur ne dit que peu de mots des ruines de Pétra. Le traducteur aurait pu y suppléer par un court extrait du voyage d'Irby et Mangles, et de l'ouvrage pittoresque de Linant et de Laborde fils. Du reste, ce volume ne cède point en intérêt et en instruction au précédent, et on doit

voir avec plaisir qu'un ouvrage aussi bien fait et aussi utile passe enfin dans la littérature française. D-c.

43. ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE DES HINDOUS; par H. COLEBROOKE. Partie V. (*Transact. of the roy. asiat. Society*; vol. II, part. I, p. 1. Voyez Tom. X, n° 67, du *Bulletin*.)

Nous allons exposer, d'après M. Colebrooke, les dogmes principaux et essentiels du *Vedanta*; qui fait le sujet de ce mémoire.

Dieu est la cause omnisciente et toute puissante de l'existence, de la durée et de la dissolution de l'univers. La création est un acte de sa volonté; il est à la fois cause efficiente et matérielle du monde, créateur et nature, formateur et forme, auteur et résultat de l'action. A la consommation des siècles tout se résout en lui, comme une araignée tire sa toile d'elle-même et l'absorbe ensuite, comme les plantes sortent de la terre pour y rentrer, comme les cheveux et les ongles croissent sur un corps vivant et durent autant que lui. L'Être-Suprême est un, incréé, sans égal, entier, sans parties, éternel, infini, ineffable, régulateur invariable de toutes choses, âme universelle, vérité, sagesse, intelligence, bonheur.

Les âmes des individus, émanant toutes d'une âme suprême, sont comparées aux étincelles innombrables produites par un feu éclatant, qui est leur foyer commun. Elles en sortent et y retournent toutes, étant de la même nature. L'âme, qui gouverne le corps, ne naît ni ne meurt. Elle est une partie de l'essence divine, et, comme telle, infinie, immortelle, intelligente, etc.

Les sectateurs du *Vedanta* divisent en trois classes les corps organisés : 1° les vivipares, comme l'homme et les quadrupèdes; 2° les ovipares, comme les oiseaux et les insectes; 3° les géminipares ou les végétaux.

L'ordre dans lequel les élémens sont énumérés est celui de leur développement : 1° l'air, considéré comme un fluide très-subtil, occupant tout l'espace et confondu avec le vide; 2° le vent ou l'air en mouvement; 3° le feu ou la lumière; 4° l'eau; 5° la terre. La notion de l'air et du vent, regardés comme des élémens distincts, est une opinion commune à la plupart des sectes philosophiques de l'Inde.

Tout corps organisé, quelque exigu qu'il soit, se divise en

seize parties, savoir : cinq organes des sens et un nombre égal d'instrumens d'action de facultés vitales; à quoi il faut ajouter l'esprit, renfermant l'entendement, la conscience et la sensation.

L'Âme peut se trouver, par rapport au corps, dans trois, quatre et même cinq états différens, qui sont, la veille, le songe, le sommeil profond, l'agonie et la mort. Sujette à de futures transmigrations, elle parcourt d'autres mondes pour y recevoir les récompenses ou les châtimens qu'elle mérite. Les méchans subissent, selon la gravité de leurs méfaits, divers degrés de punition, et sont envoyés dans différentes régions. Les hommes vertueux montent dans la lune, où ils goûtent le fruit de leurs bonnes actions. De là, ils reviennent dans ce monde; leurs âmes y animent d'autres corps, et mènent, sous cette nouvelle enveloppe, une vie conforme aux penchans et aux prédispositions innées en elles. Les sages, délivrés de toutes les épreuves de la vie mondaine, s'élèvent encore plus haut, jusqu'au séjour de Brahma; et s'ils ont atteint le dernier degré de la sagesse, ils sont réunis à l'essence divine.

Des questions abstruses agitées par nos théologiens ont également fixé l'attention des *Védantistes*, et sont devenues le sujet de longues discussions, comme celles du libre-arbitre, de la grâce divine, de l'efficacité des œuvres ou de la foi, etc.

L'opinion selon laquelle tout ce qui se passe dans le monde n'est qu'une illusion, que toutes les perceptions d'un homme dans l'état de veille sont purement imaginaires, que rien enfin n'a d'existence réelle, ne tire point sa source du Védanta, et ne se trouve professée que dans les commentaires les moins importants, ou dans des traités élémentaires de philosophie théologique. M. Colebrooke pense que ce dogme n'appartient nullement à la philosophie originelle du Védanta, mais à celle d'une secte à laquelle l'ont emprunté des écrivains postérieurs qui ont confondu les deux systèmes.

W.

44. DES DYNASTIES ÉGYPTIENNES; par M. DE BOVET, ancien archevêque de Toulouse. In 8° de 306 p.; prix, 5 fr., et par la poste, 6 fr. Paris, 1829; Blaise.

C'est une vieille querelle entre les chronologistes, que la succession immédiate, l'un à l'autre, des rois qui composent

les 30 dynasties égyptiennes, et conséquemment la succession des dynasties elles-mêmes. Il y a long-temps que les défenseurs du christianisme ont attaqué, à cet égard, Manéthon, comme donnant, par ses dynasties *successives*, une série de temps historiques beaucoup plus étendue que ne le comporte la chronologie biblique ; ces défenseurs en ont donc conclu, tout en admettant le nombre des dynasties de Manéthon et des rois qui appartiennent à chacune d'elles, que la plupart de ces dynasties furent contemporaines, l'Égypte étant, pour les temps reculés, divisée en royaume de Memphis, de Thèbes, de Mendès, etc., ce qui se déduit, disaient-ils, du titre de dynastie memphite, thébaine, mendésienne, etc., donné par Manéthon lui-même à ces diverses dynasties. Cette opinion n'est pas nouvelle : elle a été renouvelée des chroniqueurs chrétiens-grecs du moyen âge, par Guérin du Rocher, Marsham, Chapelle, Bonnaud, et répétée depuis par tous ceux qui ont eu peur des listes de Manéthon conservées par Eusèbe, évêque de Césarée, Jules l'Africain, le Syncelle, etc. C'est ce même système que M. de Bovet reproduit, en grande partie, en y ajoutant toutefois des considérations qui lui sont propres, et en se livrant, avec un ton de politesse trop rare dans les discussions scientifiques, à l'examen critique des inductions que les découvertes nouvelles dans l'archéologie égyptienne ont pu produire en faveur de Manéthon ; il lui semble que MM. Champollion (car ce sont là les adversaires que M. de Bovet s'attache particulièrement à combattre) ont, dans leurs travaux si connus sur les monumens égyptiens, attribué à Manéthon trop d'autorité. S'il nous était permis de nous mêler à cette discussion relative aux temps primitifs de l'histoire de la civilisation, nous dirions, 1^o qu'il nous semble résulter des recherches chronologiques de M. Champollion-Figeac, appuyées sur l'interprétation donnée par M. Champollion le jeune des inscriptions hiéroglyphiques portant des noms des rois et des dates nombreuses de leurs règnes, qu'il existe des monumens égyptiens contemporains de tous les règnes donnés par Manéthon, depuis Alexandre-le-Grand jusqu'à la 16^e dynastie inclusivement, en remontant ainsi des temps les plus modernes vers les plus anciens ; 2^o qu'il est impossible de conclure de l'étude de ces monumens autre chose que la *succession* réelle des rois de cette 16^e dynastie et des suivantes ; 3^o que l'existence de cette seizième dynastie ne peut être niée

puisqu'elle est formellement reconnue comme contemporaine d'Abraham par Eusèbe, et que nous pourrions ainsi opposer le sentiment de l'évêque de Césarée au 4^e siècle, à celui de l'archevêque de Toulouse au 19^e siècle; 4^o enfin que MM. Champollion, en cherchant à restituer à Manéthon la confiance qu'il mérite, et que l'autorité des monumens lui concilie irrévocablement à l'égard de cette 16^e dynastie et de celles qui lui succédèrent jusqu'à l'invasion de l'Égypte par les Perses, et ensuite par les Grecs, ne se sont écartés en rien des règles de la critique historique, règles d'après lesquelles nous croyons à la chronologie des Grecs, à celle des Romains, à celle des rois de France; car, enfin, celle de l'Égypte, comme cette dernière, est fondée sur l'autorité des écrivains et des monumens de l'antiquité, et cette autorité doit être d'une égale valeur partout où elle se retrouve dans toute sa plénitude. Restent les 15 autres dynasties de Manéthon, antérieures à la 16^e reconnue par Eusèbe; nous ignorons ce que les nouvelles recherches en Égypte pourront nous apprendre à leur égard, et sur les temps qu'elles embrassent; mais pour nous rapprocher des idées et en quelque sorte des sentimens de M. de Bovet, nous dirons qu'il y a de la place pour bien des rois entre l'époque d'Abraham, contemporain de la 16^e dynastie, selon Eusèbe, et l'époque assignée au déluge, c'est-à-dire 7 à 8 siècles au moins. On peut donc, ce nous semble, croire en toute conscience à Manéthon pour les temps où des monumens connus de toute l'Europe savantes corroborent les listes royales. Il n'est donc, ce nous semble encore, d'aucun intérêt de remettre Manéthon en état de prévention d'erreur et de mensonge pour avoir fidèlement reproduit, 1^o le système officiel de la chronologie égyptienne, selon les Égyptiens, en ce qui concerne les supputations tout-à-fait mythologiques des époques premières; et 2^o les annales véridiques de cette illustre nation pour les temps réellement historiques. En étudiant à fond les listes et les fragmens qui nous restent de Manéthon, éclairés par les résultats tirés de l'étude critique des monumens, on s'assurera qu'il ne mérite aucune des accusations accumulées sur lui depuis 10 siècles. Avec de la bonne foi dans la discussion, les questions historiques sont débarrassées des points d'ordinaire les plus épineux. M. de Bovet en donne plus d'une fois la preuve dans ses écrits,

par la modération de sa critique. S'il n'éclaircit pas les difficultés, il les aborde du moins avec franchise ; mais nous ne pensons pas qu'il ait réussi à prouver que l'histoire de l'Égypte n'est qu'un travestissement de l'histoire des Hébreux ; que Mènes n'est autre chose que Noé , et Amosis , Nabuchodonosor. La véritable critique historique a renoncé depuis long-temps à ces assimilations , ainsi qu'à considérer la nation égyptienne , qui a construit les plus grands monumens du monde , comme formant trois ou quatre royaumes aussi puissans que celui d'Yvetot. On a enfin laissé tourner la terre autour du soleil ; on laissera aussi sans doute Manéthon et les monumens égyptiens nous enseigner ce que nous ne savions pas jusqu'ici , et sans dommage pour aucune des parties de l'ordre public. Dans la chronologie des Septante, il y a de la place pour toutes les histoires véritables du monde entier.

V. A.

45. GESCHICHTE DER PYTHAGORISCHEN PHILOSOPHIE, etc. —

Histoire de la philosophie de Pythagore ; par Heinrich RITTER, professeur extraordinaire à l'Université de Berlin. In-8° de de VIII-233 pp. Hambourg, 1826 ; Perthes.

Cet ouvrage, dont l'auteur est déjà connu par son histoire de la philosophie ionienne, se divise en deux parties : la première contient des détails sur la vie de Pythagore et des pythagoriciens, la seconde traite des doctrines de cette école. De même que Meiners, qui a écrit sur le même sujet, M. Ritter est trop disposé à nier tout ce qu'il ne peut pas faire rentrer dans un certain ordre d'idées ; il rejette comme purement inventé ce que la tradition a conservé concernant les doctrines mystérieuses et les prodiges de Pythagore. Il conteste également par des raisons peu convaincantes la filiation plus que probable entre les doctrines de Pythagore et celles de l'école ionienne, ainsi que la parenté historiquement constatée des premières avec l'Égypte. Il admet que les principes mystérieux de l'école pythagoricienne ont été puisés dans le culte secret que les Pélasges Tyrrhéniens avaient apporté aux Grecs ; assertion combattue par le témoignage unanime des anciens. Il prétend que les mystères des pythagoriciens se sont bornés à des rites secrets ou à des initiations religieuses, et c'est là

selon lui, le fonds de leurs doctrine. Quant à l'esprit politique de l'association, il l'admet comme en étant la conséquence forcée et non le but primitif.

L-s.

46. BEITRAG ZUR ERLEÜTERUNG DER PYTHAGORISCHEN METAPHYSIK, etc. — Matériaux pour servir à l'explication de la métaphysique pythagoricienne, avec des observations sur l'histoire de la philosophie de Pythagore de H. Ritter; par E. REINHOLD, professeur à l'Université d'Iéna. In-8° de iv-108 pp. Jéna, 1827; Croker. (*Allgemeines Repertor. der Literat.* de Beck; 1827, vol. 2, cah. 4, p. 242.)

L'auteur de ces matériaux, à l'occasion de l'ouvrage de M. Ritter mentionné au titre, nous fait part de ses recherches sur la doctrine métaphysique des pythagoriciens : ce travail est extrait d'un ouvrage plus considérable qu'il se propose de publier plus tard. Il compare les opinions de M. Ritter avec les sources qu'il a consultées, et il examine à son tour la métaphysique de Pythagore. L'écrit de M. Reinhold est divisé en cinq sections. Dans la première, il prétend que les idées que M. Ritter attribue aux pythagoriciens sur Dieu et l'Univers, appartiennent à cet auteur comme chef d'un parti dogmatique en philosophie. Dans la seconde section, il admet l'exactitude des renseignements que M. Ritter a puisés aux sources antiques sur les pythagoriciens et leur école : puis il expose l'opinion de ce philosophe sur la doctrine des nombres qu'il regarde comme le dogme fondamental de la doctrine pythagoricienne. La 3^e section est employée à comparer cette opinion de M. Ritter avec ce que disent Aristote et Philolaüs, et à réfuter quelques idées fondamentales du philosophe moderne. La 4^e contient une exposition succincte de la doctrine métaphysique des pythagoriciens, que l'on apprécie et dont on marque les rapports avec celle des philosophes du plus anciens, ou contemporains, ou postérieurs. Dans la 5^e section, on examine particulièrement le rapport de Platon avec les pythagoriciens, et l'influence de ceux-ci sur le disciple de Socrate, qui, à son tour, jette de la lumière sur le système des sectateurs de Pythagore.

L-s.

47. UEBER DIE ENTSTEHUNG, ENTWICKELUNG UND AUSBILDUNG DES BUERGERRECHTES IM ALTEN ROM. — De l'origine, du développement et des progrès du droit civil dans l'ancienne Rome; par W. EISENDECHER; avec une préface par A. H. L. HEEREN. Gr. in-8° de XII et 268 pages. Hambourg, 1829; Perthes.

Parmi les objets d'étude que nous offre l'antiquité, il en est peu qui, de nos jours, aient été traités avec plus de sagacité et d'érudition que la constitution primitive de la cité romaine. Tout en rendant justice aux explications savantes qui en ont été données, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il reste encore beaucoup de points à éclaircir et beaucoup, peut-être, qui ne seront jamais éclaircis.

La fondation des villes et leur histoire primitive étaient un sujet de prédilection pour les historiens anciens. Leurs écrits sur cette matière (les *xriev*, ou *origines urbium*) formaient une branche particulière de la littérature. Mais les événemens qu'ils avaient à raconter appartenaient aux temps mythologiques, et leurs histoires ne pouvaient avoir d'autre caractère. Or, démêler ce qu'un mythe contient d'historique, est un problème des plus difficiles, même pour la critique moderne; combien peu doit-on s'attendre à le trouver résolu, d'une manière satisfaisante, par les anciens qui restèrent presque entièrement étrangers à la *critique*, dans le sens propre du mot.

L'histoire primitive de Rome dut exciter un vif intérêt quand ses conquêtes l'eurent rendue célèbre; aussi fut-elle traitée par un grand nombre d'auteurs tant romains que grecs. Le plus ancien que l'on cite parmi ces derniers, est Dioclès de l'île de Peparethus; il écrivit avant Fabius Pictor, vraisemblablement entre la première et la seconde guerre punique. Son histoire n'embrassait que les premières années de Rome, puisqu'il Plutarque ne le cite que dans la vie de Romulus et non dans celles de Numa Pompilius et des autres Romains illustres. Cette histoire fut continuée et complétée par d'autres; et nous ne l'avons aujourd'hui que de seconde ou de troisième main dans Tite-Live, Denis d'Halicarnasse et Plutarque. D'un autre côté, ces écrivains transportèrent, dans le récit des temps primitifs, la manière de voir et les idées de leur siècle, en sorte

que nous sommes loin de pouvoir leur accorder une entière confiance. Cependant cette période est très-importante à étudier, parce que c'est alors que se formèrent les principales institutions sur lesquelles se fonda la constitution romaine; elle subit, par la suite, diverses modifications, mais jamais de transformation complète jusqu'à la chute de la république. Quoique Rome, considérée comme un état, n'occupe, à cette époque reculée, qu'un rang fort secondaire, cependant nous ne connaissons jamais bien l'histoire des temps où elle fut la maîtresse du monde, si nous ne considérons attentivement la nature de ses institutions originaires. Nous sommes fort obligés aux écrivains modernes qui ont cherché à répandre la lumière sur ces matières, mais comme ces sortes de recherches ne peuvent prétendre qu'à un certain degré de vraisemblance, sans jamais atteindre une certitude absolue, il est utile que le nombre des essais se multiplie, afin que, les choses étant ainsi considérées sous toutes leurs faces, on puisse éviter la préoccupation de l'esprit de système et s'approcher du but autant que possible.

C'est un essai de ce genre que M. Heeren recommande à l'attention du public, dans la préface de laquelle nous avons extrait les réflexions qui précèdent. L'auteur qui a réuni à l'étude des antiquités romaines l'étude approfondie du droit romain, a été l'élève du savant professeur de Goettingue, qui l'a encouragé à publier ce livre, mais qui n'a pris, du reste, aucune part à sa composition. Dans son introduction, M. Eisen-decher commence par préciser l'idée qu'il attache au mot *civis*, citoyen. Ce titre si important dans les états où la souveraineté appartient à la réunion des citoyens, c'est-à-dire dans les aristocraties et les démocraties, l'est beaucoup moins dans les monarchies. Aussi notre auteur ne pousse pas ses recherches au-delà du moment où s'établit le pouvoir impérial. Jusque là la constitution de Rome fut successivement aristocratique et démocratique; même à son origine, sous les rois, elle ne fut pas monarchique, mais purement aristocratique.

Chacun sait que le titre de citoyen ne fut, à aucune époque de l'histoire de la république, appliqué à tous les habitants du territoire, mais seulement aux personnes qui jouissaient de la belle prérogative de faire partie du *populus romanus*, dans la

signification propre du mot. Ce caractère resta constamment le même, mais l'idée attachée au mot *populus* changea plusieurs fois. Ce mot n'exprime point, comme celui de peuple ou de nation, dans les langues modernes, l'ensemble des hommes habitant le même territoire et vivant sous le même gouvernement : il désigne seulement une partie de la nation, celle qui se compose des citoyens prenant part au pouvoir et où réside la vie politique. Suivant M. Eisendecker, le *populus* comprit d'abord les *patriciens* seuls. Les *plébéiens*, pendant les trois premiers siècles, n'étaient point *cives*, n'étaient point membres du *populus*; tout ce qui était *juris civilis* ou rigoureusement romain, leur était absolument étranger.

Il est impossible de se former une idée exacte de l'ancienne constitution civile des Romains, d'après Tite-Live et Denys d'Halicarnasse. On trouve à chaque instant des contradictions évidentes entre les événements qu'ils racontent et les idées théoriques qu'ils exposent sur la constitution. Par exemple, ils disent que, depuis Romulus, les plébéiens étaient considérés comme citoyens, et ils rapportent ensuite que, trois siècles plus tard, les plébéiens demandaient encore aux patriciens, d'être admis au nombre des citoyens. Après avoir relevé quelques exemples semblables, M. Eisendecker dit quelques mots des écrivains modernes qui ont traité cette matière, tels que Sigonius, *de jure ant. civ. rom.*, Beaufort, *républ. rom.* Il rend justice à la haute sagacité de M. Niebuhr, qui a fort bien aperçu les contradictions où sont tombés les historiens tant anciens que modernes, et qui a su s'affranchir de tous les préjugés qui existaient avant lui. Mais il observe que ce célèbre écrivain n'a pu, dans une histoire générale, apporter assez d'attention à un objet particulier, et il combat ses opinions sur plusieurs points. Ainsi, M. Niebuhr a dit ou donné à entendre, dans plusieurs passages, que les plébéiens n'ont pas pu jouir, dès les premiers temps, de tous les droits que les historiens anciens leur attribuent. Mais il leur fait obtenir la plénitude des droits de cité à une époque bien antérieure à celle où M. Eisendecker croit devoir placer cet événement. M. Wachsmuth (*œltere Geschichte des rœmischen Staates*), s'attachant spécialement à critiquer les idées de M. Niebuhr, adopte complètement les assertions de Tite-Live sur l'état primitif des

plébéiens. L'auteur, auquel M. Eisendecher reconnaît avoir les plus grandes obligations, est *Emmanuele Duni*, dont l'ouvrage principal, intitulé : *Origine et progressi del cittadino e del governo civile di Roma* ; Tom. 1, *Roma*, 1763 ; Tom. 2, 1764 ; in-8°, paraît être resté, jusqu'à ce jour, inconnu en Allemagne, quoique deux autres ouvrages de cet auteur, sa dissertation de *Jure codicillorum*, et sa *Scienza del costume, ossia sistema del diritto universale*, y fussent répandus. M. Eisendecher déclare que son livre n'est qu'un développement de celui de l'auteur italien, qu'il lui a emprunté ses idées et son plan, et qu'il a traduit plusieurs chapitres presque littéralement.

Les limites dans lesquelles nous devons restreindre cet article, ne nous permettent pas de donner une analyse détaillée des idées de M. Eisendecher ; nous nous contenterons d'indiquer sommairement le contenu de chaque chapitre. Le 1^{er} est destiné à prouver que l'ancienne constitution de Rome était aristocratique et non monarchique, comme on le pense communément. Dans le 2^e, l'auteur précise l'idée que l'on doit attacher au mot *civis romanus* ; il pense que cette dénomination n'exprime pas seulement un rapport de domicile, mais encore la participation à un certain pouvoir. Il cherche à démontrer (chap. 3) que ce pouvoir avait pour base les *auspices*, qu'il regarde comme la source de tout le droit public et privé. Il trouve (chap. 4) des preuves du principe qu'il établit dans la signification du mot *connubium*, et dans la différence des *nuptiæ* et du *matrimonium*, les *nuptiæ* seules établissant entre les époux *divini et humani juris communicatio*. Notre auteur emploie le 5^e chap. à prouver que les patriciens étaient, dans les premiers siècles, les seuls citoyens romains, et à exposer la division de la nation en *patres* et *plebs*, et la distinction des tribus et des curies ; il continue à développer ses idées sur ce sujet, dans le 6^e chap., en établissant que les plébéiens n'avaient pas d'abord le caractère de citoyens parce qu'ils étaient incapables de participer aux auspices. Le premier pas que les plébéiens firent vers l'acquisition du droit de citoyen, fut l'obtention du *connubium*. L'auteur expose, dans le chap. 7, les dispositions de la loi des douze tables sur le *connubium*, et leur abrogation ; il relève les erreurs que Tite-Live et Denys d'Halicarnasse ont commises à cet égard. De

l'an 309 à l'an 345 les plébéiens ne sont citoyens que sous les rapports privés. Delà, distinction des citoyens en deux classes. Les plébéiens en devenant citoyens sont devenus capables d'acquiescer les choses dites *mancipi*. Explication de la différence des choses *mancipi* et *nec Mancipi*. Tels sont les objets traités dans le chap. 8. Le 9^e explique les dissensions qui s'élevèrent entre les deux classes de citoyens, et l'étendue des droits politiques accordés aux plébéiens depuis l'an 345. Le 10^e expose le développement des droits civiques des plébéiens sous le rapport des affaires publiques. Le 11^e parle du droit de suffrage que les plébéiens obtinrent au 5^e siècle, époque où le système démocratique acheva de s'établir. Le 12^e et dernier chap. est consacré aux chevaliers. Il est suivi d'une *conclusion* où l'auteur présente quelques observations qui n'ont pu trouver place dans le cours de l'ouvrage.

C.-A. PELLAT.

48. BEITRÄGE ZUR RÖMISCHEN RECHTSGESCHICHTE. — Matériaux pour servir à l'histoire du droit romain. Observations sur quelques particularités des écrits des anciens jurisconsultes romains; par le D^r CH. FRED. FREIESLEBEN. 1^{er} cah. in-8^o, de vi et 143 p; prix, 18 gr. Leipzig, 1826; Weygand. (*Leipzig. Liter. Zeitung*; mai 1828, n^o 129, p. 1025.)

M. Freiesleben traite de l'habitude qu'avaient les anciens jurisconsultes romains d'appuyer l'exposition et le développement des principes du droit, d'exemples puisés dans l'histoire de Rome, et de comparer les institutions de leur patrie avec les institutions identiques ou analogues que leur offraient les peuples étrangers. L'auteur pense que ses recherches sur ce sujet sont propres à faire comprendre la direction des travaux des anciens jurisconsultes.

Dans la 1^{re} dissertation, M. F. remarque que les écrivains de l'ancienne Rome, surtout les jurisconsultes, citaient souvent des exemples qu'ils puisaient presque exclusivement dans l'histoire de leur pays, très-rarement dans celle d'autres nations. Ils ne se contentaient pas ordinairement de citer le fait, ils invoquaient en même temps le témoignage d'un autre écrivain, quoique souvent l'auteur qui citait connût le fait tout aussi bien que l'auteur cité. Le but qu'ils se proposaient en s'appuyant ainsi d'exemples, était de prouver que les maxi-

mes de droit qu'ils exposaient étaient l'expression fidèle de la vie intérieure du peuple et de l'état romains, et par conséquent n'étaient point contraires au système général du droit qui y prenait sa source. Aussi les citations historiques se présentent-elles principalement dans les passages où l'on expose les exceptions apportées à une règle établie, surtout lorsque l'on veut modifier par l'équité, la rigueur de l'ancien droit. Cela explique pourquoi ces appels à l'histoire se rencontrent plus fréquemment dans les écrits qui ne sont ni purement dogmatiques, ni purement pratiques, mais d'une nature mixte. L'auteur cite de nombreux passages des divers jurisconsultes classiques. Il y rattache des observations sur le parti que l'on peut tirer de la connaissance de cet usage des jurisconsultes, pour apprécier soit leurs ouvrages, soit la compilation de Justinien. Il remarque qu'indépendamment du but qu'ils se proposaient, de fonder et de perfectionner la jurisprudence, ils avaient aussi en vue de lui donner un intérêt scientifique, même aux yeux des personnes étrangères à la profession de jurisconsulte. Vraisemblablement leurs ouvrages contenaient un nombre d'exemples proportionnellement beaucoup plus grand que celui qui se rencontre dans les fragmens des Pandectes, dont les rédacteurs, fidèles à leur but essentiellement pratique et à l'esprit de leur siècle, ont supprimé ou abrégé ces sortes de citations.

La 2^e dissertation est en quelque sorte un appendice de la première. L'auteur renvoie aux observations de Dirksen (*Civilist. Abhandl.*, T. 1, p. 113) sur la manière dont les compilateurs des Pandectes se sont comportés à l'égard des passages des anciens jurisconsultes où étaient citées des institutions appartenant à des peuples étrangers; et il expose ses idées particulières sur ce sujet. Il pense que ces citations d'institutions étrangères étaient surtout employées comme un moyen de recommander l'*æquum jus* qu'ils voulaient introduire, en opposition avec la *rigor juris*.

Plus tard, quand les décisions des jurisconsultes eurent acquis une autorité propre, le but politique fut remplacé par un but dogmatique et même pratique, savoir: celui de reconnaître si telle institution tirait son origine du droit romain positif ou du droit de quelque autre nation, et quelles conséquences,

dans l'application, on devait ticer de cette origine. Les Pandectes ayant été composées dans une vue toute pratique, on a élagué presque toutes ces citations.

M. Fr. rassemble tous les passages des Institutes où il est question du *jus gentium*. Il observe que les Romains entendaient par là ce que nous appelons aujourd'hui *droit naturel*, tandis que *jus naturale* n'était pour eux que les lois de l'instinct animal. Il convient que les deux mots sont cependant souvent employés l'un pour l'autre. Enfin, il pense que *jus gentium*, opposé à *jus civile*, désignait souvent le *jus civile* des peuples étrangers.

Cet écrit de M. Freiesleben ne contient rien de bien neuf ni de bien important.

C.-A. PELLAT.

49. LETTRE SULLA TAVOLE AMALFITANE. — Lettres sur les tables amalfitaines. In-8° de 47 pages; prix, 30 grains, 1 fr. 32 c. Naples, 1829; Cataneo et Fernandos.

Cette petite brochure, publiée par M. *Amorosi*, procureur du roi à Naples, a été provoquée par un voyage à Amalfi, publié à Paris en 1829, in-12.

L'auteur s'efforce de prouver, par une foule de citations, l'existence des Tables ou Lois d'Amalfi, que l'auteur du voyage, M. Gauttier d'Arc, était allé chercher sur les lieux mêmes sans pouvoir les rencontrer. Malheureusement les recherches de M. Amorosi n'ont pas été suivies d'un plus heureux résultat. (*Revue encyclop.*; déc. 1829, p. 717.)

50. HISTOIRE DES ORDRES MONASTIQUES, religieux et militaires, des congrégations séculières de l'un et l'autre sexe qui ont été établis jusqu'à présent, contenant, etc.; par le R. P. HELIOT. Tom. 1^{er}, 1^{re} livraison. In-8° de 5 feuilles, avec 3 planches; prix, 1 fr. 60 c. Paris, 1829, rue de Seine, n° 48. Cette édition formera 10 volumes in-8° de 6 livr. chacun.

51. HISTOIRE DES CROISADES; par M. MICHAUD, de l'Académie française. Nouvelle édition. 6 Vol. in-8°; prix, 7 fr. le vol. Paris, 1829; Ducollet.

Dans le *Bulletin* de l'année 1825, Tom. IV, p. 419, nous avons rendu compte des deux premiers volumes de ce bel ou-

vrage. Nous allons faire connaître les quatre derniers, en nous servant du rapport lu par M. Reinaud à la Société Asiatique, et inséré dans le *Nouveau Journal Asiatique*, du mois de janvier 1830. Ici, comme dans notre premier article, nous supposons l'ouvrage connu du lecteur, et nous nous bornerons aux corrections et aux additions qui distinguent cette nouvelle édition.

• Le troisième volume, dit M. Reinaud, qui commence par les événemens postérieurs à la troisième Croisade et à la mort de Saladin, rend compte des efforts que fit, en 1196, l'empereur Henri VI, pour replanter l'étendard de la croix dans Jérusalem. On assiste ensuite à une nouvelle expédition des Croisés de France et d'Italie en 1202, et à la conquête de l'empire grec par une poignée de guerriers chrétiens. On passe de là en Syrie, et on voit le royaume fondé par Godefroi, dans l'état le plus déplorable. Tout-à-coup une nouvelle armée de Croisés se met en mouvement; elle pénètre en Égypte, et se rend maîtresse de Damiette. Déjà elle s'avanceit sur la route du Caire, lorsque l'ennemi ouvre les canaux et les écluses formés par le Nil; les chrétiens sont obligés d'abandonner leurs conquêtes, et la cause du christianisme se trouve plus menacée qu'auparavant.

• Ce volume laissait peu à désirer pour l'arrangement des faits et l'élégance du style; mais le récit de l'invasion des chrétiens en Égypte était déparé par un grand nombre d'inexactitudes et par des lacunes importantes. Ces tâches ont disparu dans la nouvelle édition. M. Michaud a eu à son usage, d'une part une relation du siège de Damiette, par un Italien (1), et une histoire de toute la Croisade par un ecclésiastique de Cologne (2), l'un et l'autre témoins oculaires; de l'autre, le récit de l'historien arabe des patriarches d'Alexandrie, qui se trouvait en ce moment au Caire, et celui de Makrizi, écrivain qui, bien que venu deux siècles plus tard, nous a conservé plusieurs

(1) Le titre de cette relation est *Memoriale potestatum regiensium*. Voy. le recueil de Maratori intitulé : *Rerum italicarum scriptores*, Tom. VIII, p. 1074.

(2) Cet ecclésiastique se nommait Olivier Scholastique. Son histoire a été pour la première fois publiée dans son entier par Eccard, *Corpus historicum medii ævi*, Tom. II.

témoignages contemporains. A l'aide de ces nouveaux secours , ce morceau qui se compose de plus de cent pages , a reçu une face nouvelle , et maintenant il est digne du reste du volume.

Le quatrième volume commence par une exposition de l'état de l'Europe , après la sixième Croisade. De violentes querelles s'étaient élevées entre l'empereur Frédéric II et le Saint-Siège. Frédéric prend la croix , et malgré le pape , vient à bout de se faire remettre la ville sainte par les Musulmans. Mais désavoué par les chrétiens eux-mêmes , il retourne en Europe. Une guerre acharnée commence entre le souverain pontife et le premier monarque de la chrétienté ; sur ces entrefaites , plusieurs seigneurs français se rendent en Palestine , et forment diverses entreprises. Tout-à-coup les Kharismains envahissent la Palestine , et y mettent tout à feu et à sang. A cette nouvelle , Saint-Louis prend lui-même la croix et débarque en Égypte. D'abord vainqueur , il est vaincu , et le roi avec toute son armée tombe au pouvoir des infidèles. A la fin , Saint-Louis recouvre la liberté ; son armée parvient à le rejoindre en partie : mais les colonies chrétiennes d'Orient retombent dans leur première faiblesse.

« Ce volume a subi moins de changemens que le précédent. Cependant plusieurs passages ont été modifiés , plusieurs erreurs ont été réformées ; nous signalerons entr'autres le morceau qui concerne l'invasion des Tartares sous Gengis-Khan et ses descendants , dans la Boukharie , la Perse , la Mésopotamie , l'Asie-Mineure , la Russie , la Pologne , et jusqu'aux portes de l'Allemagne.

« On trouve dans le cinquième volume le tableau des grandes pertes essayées par les colonies chrétiennes après le départ de Saint-Louis , et sous le règne du sultan d'Égypte , Bibar-Bondokdar. En vain Saint-Louis prend de nouveau la croix. Il meurt sous les murs de Tunis , et la décadence des colonies chrétiennes devient de plus en plus rapide. Bientôt , sous Kelaoun , successeur de Bibar , les chrétiens sont chassés de Tripoli. Enfin , sous le fils de Kelaoun , ils perdent Saint-Jean d'Acre , et les fruits des efforts des héros des premières Croisades périssent pour toujours.

« M. Michaud n'a pas cru sa tâche finie. Il parle des différentes tentatives qui furent faites en Europe pour rallumer le feu des

Croisades. Il arrive ensuite aux guerres des Turcs Othomans contre l'Europe chrétienne, et il ne s'arrête qu'à l'abaissement de l'empire turc, après les victoires du prince Eugène.

« La période historique, traitée dans la première partie du cinquième volume, avait été jusqu'ici fort négligée, faute d'éclaircissemens suffisans. M. Michaud s'est servi du récit des auteurs arabes; et quoique par la nature de son plan, il se soit maintenu dans des limites fort étroites, il en dit cependant assez pour donner une idée complète de l'ensemble des faits. L'autre partie a également été revue et disposée d'une manière plus conforme à l'ordre chronologique. Plusieurs passages ont été développés davantage; d'autres ont été modifiés.

« Le sixième volume est une espèce de résumé de l'état de l'Europe pendant les Croisades, et de la puissante influence qu'exercèrent les guerres saintes sur les institutions, les mœurs et les usages des peuples qui l'habitent.

« La première partie traite, en plusieurs chapitres, de l'esprit des Croisés, de leurs mœurs, de leurs divertissemens, de la législation qui les régissait, de leurs armes et de la manière de combattre, des formes de leur diplomatie, etc. Cette partie qui paraît pour la première fois, se compose de cent soixante-dix pages.

« La seconde, consacrée aux changemens que les Croisades amenèrent dans les diverses contrées de l'Europe, est une espèce de revue morale et historique de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne, des papes, de la noblesse, de la chevalerie, du clergé, des monastères, des serfs, des communes, de l'ordre judiciaire pendant le moyen âge. On trouve à la suite un tableau de la navigation et du commerce, des sciences naturelles et industrielles, de la littérature, etc. Ce morceau, qui avait déjà paru dans l'ancienne édition, est reproduit ici avec des modifications importantes. M. Michaud s'est efforcé surtout de le rattacher davantage à son sujet. Maintenant le lecteur pourra prononcer en connaissance de cause sur la question depuis si long-temps agitée, relativement aux biens et aux maux qui furent les résultats des Croisades. »

Ainsi que les deux premiers volumes, les derniers sont accompagnés de l'indication des sources où les faits ont été puisés.

On trouve de plus à la fin de chaque volume des espèces de mémoires et des pièces justificatives qui viennent à l'appui du texte, et qui achèvent de convaincre l'esprit du lecteur.

M. Reinaud, tout en relevant quelques taches, quelques erreurs de détail, conclut son rapport en disant que l'histoire de M. Michaud lui paraît un des ouvrages qui font le plus d'honneur à la littérature française dans ces derniers temps.

Nous ajouterons à cet extrait du rapport, que M. Michaud, dans tout le cours de son histoire, s'est habituellement servi des traductions faites par M. Reinaud, des auteurs arabes qui ont écrit sur les Croisades. Ces traductions viennent d'être publiées. Nous en avons rendu compte, ainsi que de la collection publiée par M. Michaud, sous le titre de *Bibliothèque des Croisades*.

N.

52. NOTICE SUR UN PASSAGE REMARQUABLE DE LA CHRONIQUE DE SIGEBERT DE GEMBOUX, RELATIF A L'AUTORITÉ DES PAPES SUR LES ROIS; par M. RAOUX. (*Nouv. memoir. de l'Acad. de Bruxelles*; Tom. IV, p. 463.)

Sigebert, moine de l'Abbaye de Gembloux, dans le Brabant Wallon, né en 1030, et mort en 1112, est le plus célèbre des chroniqueurs belges.

Dans ce siècle d'ignorance et de fanatisme, le fameux Hildebrand, souverain pontife sous le nom de Grégoire VII, avait conçu, et en partie exécuté le projet de soumettre au joug sacerdotal tous les rois de la chrétienté, qu'il considérait comme des vassaux, qu'il pouvait dépouiller de leurs États en déliant leurs sujets du serment de fidélité.

Sigebert eut le courage de s'élever contre ces prétentions anti-sociales et de les signaler dans ses écrits, non-seulement comme une nouveauté dangereuse, mais comme une hérésie. On sait, au reste, que la doctrine de Grégoire a infecté une grande partie du clergé catholique de presque toutes les nations.

La déclaration du clergé de France, donnée en 1682, porte que le pape n'a aucun pouvoir sur le temporel des rois; mais la cour de Rome n'a jamais reconnu les libertés de l'église gallicane: car Alexandre VIII, en 1690, et Clément XI, en 1706, condamnèrent les actes du clergé de France; et Benoît

XIII accorda à Grégoire VII les honneurs de la canonisation, et, dans la bulle qu'il publia à ce sujet, il le loua d'avoir excommunié l'empereur Henri VI, et de lui avoir arraché la couronne.

Ce fut donc un acte de courage de la part de Sigebert, de s'opposer aux prétentions ultramontaines. Ses connaissances étendues lui avaient acquis une grande considération dans tout le diocèse de Liège; l'évêque et le chapitre le consultaient souvent dans les circonstances difficiles, entr'autres, dans les démêlés survenus entre l'empereur et le Saint-Siège. On peut même dire que c'est à ses conseils que Henri VI dut la fidélité qu'il trouva toujours dans la ville de Liège.

On conçoit que la chronique de Sigebert n'a pas échappé à l'index de Rome. Mais l'auteur a trouvé un ample dédommagement de cette disgrâce dans l'estime et la vénération de ses compatriotes du 19^e siècle, qui, plus justes et plus éclairés, rendent à sa mémoire les honneurs qui lui sont dus. W.

53. GESCHICHTE VON WURTEMBERG, etc. — Histoire du Wurtemberg, pour le peuple Wurtembourgeois; par Jo. Gottl. PAHL. 2 Vol. in-8^o; prix, 1 thal. 16 gr. Stuttgart, 1827-1828; Löfflund et fils. (*Iena. allg. Literatur Zeitung*, fév. 1829, p. 196.)

Le 1^{er} Vol. commence par un aperçu de l'état physique du Wurtemberg, et du caractère et des mœurs de ses habitants. Vient ensuite l'histoire du pays dont les chapitres portent les titres suivans : les Suèves, les Alemans, les Francs. Les lumières du christianisme commencent à pénétrer dans l'Alemannie. Les Carolingiens, le duché d'Alemannie jusqu'à la concession du duché de Souabe à la maison de Hohen-Staufen. Chronique de la maison de Hohen-Staufen. Cette partie ne comprend l'histoire de la Souabe qu'autant qu'elle se rattache à celle des comtes de Wurtemberg. A cette époque Stuttgart et Caunstadt n'étaient encore que des bourgs peu considérables. Depuis là jusqu'à Göppingen, cette famille possédait, à la vérité, quelques villages et bourgs; mais la plupart étaient séparés de ses possessions par d'autres propriétés des seigneurs voisins, et ce ne fut qu'au milieu du 13^e siècle, sous le comte Ulric, que ce petit État commença à s'arrondir par l'acquisition des fiefs qui l'avoisinaient. Comme, alors, la couronne

impériale était convoitée par de nombreux compétiteurs : chaque candidat cherchait à se rendre le comte favorable , et c'est par cette raison qu'il obtint en 1259 le gouvernement de toute la Souabe, ce qui accrut considérablement sa puissance et ses revenus; il s'agrandit aussi par des échanges, des achats, des investitures, etc. Ulric II et Eberhard l'Illustre, lui succédèrent en 1265. Mais le premier étant mort, son frère régna seul jusqu'à l'avènement de Henri de Luxembourg au trône impérial; sous ce règne, comme sous le précédent, il fut abreuvé d'humiliations; il perdit tous ses États et fut même dénoncé au ban de l'empire. Toutefois, il reconquit, sous le règne suivant, tout ce qui lui avait été enlevé, et parvint même à l'augmenter considérablement. Son fils Ulric le jeune, qui lui succéda en 1325, réussit aussi à accroître ses possessions. Après sa mort, le Wurtemberg fut gouverné par ses deux fils Eberhardt II et Ulric IV. A la mort d'Ulric, Eberhardt régna encore jusqu'en 1392. C'est sous son règne qu'éclata la guerre appelée en Allemagne Schleglerkrieg.

Le second Vol. comprend, 1^o l'histoire du Wurtemberg, depuis la mort d'Eberhardt II jusqu'au démembrement de cet État, qui eut lieu en 1441; 2^a tout ce qui se passa depuis cette époque jusqu'en 1482; 3^o la recomposition de ce comté sous Eberhardt l'ancien et son érection au duché; cette partie va jusqu'en 1498. Le Vol. se termine à la chute du duc Ulric le jeune. Le Wurtemberg devint dès-lors province de l'empire. Ce petit ouvrage ne manquera pas de lecteurs, bien que l'auteur n'ait pas complètement atteint le but qu'il se proposait, celui d'être populaire.

G.

54. MÉMOIRE SUR LE GOUVERNEMENT ET LA CONSTITUTION DES BELGES AVANT L'INVASION DES ROMAINS; par M. DEWEZ. (*Nouv. Mémoir. de l'Acad. roy. de Bruzelles*; Tom. III, p. 386.)

L'auteur pense que, pour se former une idée du gouvernement de l'ancienne Belgique, il faut examiner d'abord quel était celui des Germains et des Gaulois, puisque les Belges descendaient des uns et des autres. Il se livre à cet examen, et réunit les divers documens épars dans plusieurs écrivains de l'antiquité, et particulièrement dans Tacite et César. Nous voyons que la constitution des Germains était plus démocra-

tique qu'aristocratique, tandis que chez les Gaulois le peuple était nul dans l'ordre politique, et les druides partageaient l'autorité avec les chevaliers. Quoique certaines parties des Gaules reconnussent des rois, il paraît cependant que ces derniers n'étaient que *primi inter pares*.

Après avoir recherché les points de conformité et de différence existant entre les constitutions germanique et gauloise, M. Dewez croit pouvoir conclure que les anciens Belges en avaient une qui tenait de l'une et de l'autre; de sorte qu'ils étaient soumis à des chefs décorés du titre de roi : que l'administration générale était confiée à un sénat chargé des grands intérêts de l'état, et qu'il y avait des administrations locales, établies dans les districts ou cantons, pour rendre la justice et régler les intérêts des citoyens. Enfin, de la participation des druides au gouvernement général de la Gaule, et de l'influence qu'ils exerçaient sur les délibérations des assemblées dans la Germanie, M. Dewez croit pouvoir inférer que le corps sacerdotal prenait part à la gestion des affaires publiques chez les Belges.

W.

55. A HISTORY OF THE ABBEY OF GLASTON, etc. — Histoire de l'abbaye de Glaston et de la ville de Glastonbury; par Richard WARNER. In-4°. Londres. (*Gentleman's Magazine*; mai 1826, p. 425.)

Cet ouvrage est le commentaire d'un théologien sur l'histoire ancienne de Glastonbury, et renferme divers morceaux d'archéologie. L'auteur croit, d'après Stillingfleet, que le christianisme fut d'abord prêché en Angleterre par St-Paul lui-même, entre la cinquième et la quatorzième année de Néron, et qu'il parvint à convertir les habitans des environs de Glaston. Il est fort difficile de dire par qui l'Evangile fut apporté en Angleterre. Le premier chapitre des *Antiquités ecclésiastiques de la Bretagne*, d'Usher, fait mention de plusieurs personnes dont cet archevêque a pris les noms dans les vieilles chroniques.

Le martyrologe grec dit qu'Aristobule ayant été sacré évêque des Bretons par *St-Paul*, fonda non une église, mais des églises. La prééminence de Glastonbury, comme étant la première église chrétienne, n'a d'autre fondement que des légendes apocryphes d'une époque postérieure. A Douvres et à Cantorbéry,

il existe des restes d'antiquités romaines; et n'est-il pas plus probable que Glastonbury, étant plus enfoncé dans l'intérieur des terres que ces deux villes, dut par là devenir plus tard qu'elles le siège d'une église?

Il est aussi probable que, depuis l'époque à laquelle Alfred chercha un asile dans les marais dont Glastonbury est entouré, cette ville, vu sa position éminemment militaire, et l'usage où l'on était de construire les principaux temples dans les places les plus fortes, devint un asile pour les prêtres et les moines.

Voici en quoi consistent les hypothèses les plus raisonnables que l'on puisse déduire de l'état actuel de Glastonbury : 1^o ce fut d'abord un poste militaire breton; 2^o la ville fut ensuite fondée par les Romains ou les Bretons-Romains; 3^o l'abbaye, proprement ainsi appelée, n'existait pas avant la donation des douze mesures de terre, pendant la guerre des Saxons et des Bretons; 4^o il peut y avoir existé une vieille église mal bâtie; 5^o enfin, les moines ont fabriqué des légendes pour établir l'antiquité fort peu vraisemblable de leur abbaye.

Au reste, on ne peut nier que les Romains se soient établis à Glastonbury, et qu'ils y soient restés depuis leurs premières guerres en Bretagne jusqu'à la fin de leur occupation. Cette ville se trouva sur leur passage lorsqu'ils poursuivaient le cours de leurs conquêtes dans le Sud de l'île. On y a trouvé des traces de routes romaines et des médailles de plusieurs empereurs, entr'autres de Vespasien et d'Adrien.

W.

56. PAPIERS DES STUARTS.

Persuadés du grand intérêt qu'ont eu et qu'auront toujours les documens remarquables connus sous le nom de Papiers des Stuarts, qui furent apportés de Rome après la mort du cardinal d'York, le dernier de la famille, et remis aux commissaires désignés par George IV, nous sommes charmés d'apprendre qu'ils ne doivent pas rester plus long-temps dans l'obscurité du palais St-James, où ils avaient été déposés. Le Roi vient de faire remettre ces papiers à sir Walter Scott, pour les examiner et les publier; et nous avons des raisons de croire que son gendre, M. Lockart, remplit déjà cet important devoir et qu'il met beaucoup d'activité à les mettre en ordre; opération qui ne pouvait certainement être remise en meilleures mains.

Quoiqu'il soit probable qu'une grande partie des archives de la famille des Stuarts soit dans les mains du roi de Sardaigne, cependant il y a dans ce moment assez de leur correspondance privée, de leurs notes journalières et de leurs mémoires pour remplir une vaste chambre du palais St-James. On est occupé, comme nous l'avons dit, à les mettre en ordre et à les copier; et nous ne doutons nullement qu'il n'y ait beaucoup de choses à publier, quoique, comme rien ne peut en être imprimé sans l'approbation du Roi, on ne puisse actuellement en rien savoir de plus précis. Nous croyons, d'après ce que nous avons entendu et même appris, que presque tout ce qu'ils contiennent est extrêmement curieux, précieux et nouveau. Et quand nous savons dans quelles mains est déposé le reste de cette collection, nous pouvons exprimer avec confiance le vœu que l'on mette libéralement sous les yeux du public tout ce qui convient au public. (*London literary Gazette*; 9 janvier 1830, p. 26; 24 nov. 1829, p. 763; 9 janv. 1830, p. 26,) Fr. L.

57. ENTWICKELUNG DER VERFASSUNG DER LOMBARDISCHEN STÄDTE.

—Exposé de la constitution des villes de Lombardie, jusqu'à l'arrivée de l'empereur Frédéric I, en Italie; par le D^r Henri Léo. xvi et 199 pag. in-8°; Hambourg, 1824; Perthes.

L'auteur a essayé de jeter quelque jour sur une époque obscure de l'histoire civile de l'Italie : c'est celle de la domination des Lombards, qui vinrent remplacer, comme on sait, un autre peuple barbare, celui des Goths; époque pauvre en grands hommes, en documens et en événemens célèbres. M. Léo fait voir qu'après l'invasion des Lombards, on distinguait en Italie 3 classes d'habitans, d'abord les vainqueurs, les Lombards même qui, en raison de leur conquête, étaient tous libres, puis les Romains soumis au cens, et enfin les serfs et vassaux. Peu à peu cet état de choses se modifia : les Romains s'affranchirent en partie du cens; les autres tombèrent dans la servitude, en sorte que cette race cessa de constituer une classe particulière de la société. Les Lombards, de leur côté, entrèrent en partie au service des rois francs, des comtes, des évêques et des abbés et reçurent des fiefs; en sorte que selon l'auteur, il y eut dans la suite encore 3 classes dans la société, mais différentes des anciennes : c'étaient 1^o les vassaux des nobles, 2^o les hommes

libres et 3° les serfs et les leudes. Les évêques cherchèrent à s'emparer de l'autorité judiciaire, et à étendre leur juridiction aux dépens des comtes. Il y eut lutte contre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. Pendant cette lutte, les habitants des villes resserrèrent leur union. Il se forma des communes qui achetèrent leurs droits aux évêques, ou qui les arrachèrent aux empereurs; les *bons hommes* devinrent dans les villes une classe considérée, et leurs échevins eurent une grande partie du pouvoir judiciaire que les évêques avaient exercé sur eux. Ces échevins prirent dans la suite le nom de consuls; chacun des 3 ordres de la ville en élisait 6 à 7. A Milan, du moins, on voit le collège consulaire composé de 18 à 21 membres, savoir: 6 à 7 capitaines, autant de vasseurs et autant de bourgeois. M. Léo cite plusieurs chartes qui viennent à l'appui de ce fait; entr'autres une charte de l'an 1117, rapportée par Giuliani, où il est question du collège des 18 consuls de Milan, présidé par l'archevêque de la ville. Dans d'autres villes, où la noblesse se divisait en capitaines et en vasseurs, il n'existait aussi que des consuls de nobles et des consuls de bourgeois, au total 12 ou 14. Le nombre 7 pour les échevins ou consuls judiciaires provenait d'une ancienne coutume des Français. Beaucoup de troubles furent suscités en Italie par les querelles des papes et des rois; les uns et les autres voulurent donner des évêques aux villes, et dans ce zèle irréfléchi, ce furent les évêques qui perdirent le plus. Les villes s'enrichirent des privilèges perdus par les prélats; le régime municipal put se compléter; aussi les institutions municipales de la Lombardie servirent-elles dans la suite de modèle aux villes de Toscane.

Voilà en résumé le contenu des recherches épineuses de M. Léo. Si l'auteur n'a pas tout éclairé, si son travail n'excite pas un intérêt très-vif, au moins faut-il convenir qu'il sert à éclaircir l'état social d'une époque barbare. D-c.

58. STORIA DELLA LETTERATURA ITALIANA, etc. — Histoire de la Littérature italienne, au 18^e siècle; par A. LOMBARDI, premier bibliothécaire de S. A. R. le Duc de Modène. Modène, 1827. (*Giorn. delle provincie Venete*; janvier 1827, p. 45.)

Cet ouvrage est la continuation de l'histoire de la littérature italienne du chev. J. Tiraboschi, qui a déjà eu plusieurs édi-

tions. Comme les éditions postérieures aux deux premières ont reçu le format in-8°, M. Lombardi a également donné ce format à la continuation, afin que les acquéreurs de l'ouvrage de Tiraboschi puissent plus aisément le compléter.

59. HISTOIRE DU CONGRÈS DE VIENNE; par l'auteur de l'Histoire de la diplomatie française (M. FLASSAN). 3 vol. in-8°. Paris, 1829; Treuttel et Würtz.

Le Congrès de Vienne, l'un des plus célèbres, sans contredit, des annales diplomatiques de l'Europe, puisqu'il devait avoir pour résultat le partage de plusieurs contrées entre les puissances belligérantes, et la fixation définitive des limites des états, est un sujet grave et fécond qui ne pouvait manquer d'appeler les méditations des historiens et d'exercer la plume des écrivains politiques de nos jours. M. de Pradt, dans l'ouvrage qu'il a publié sur ce sujet, a su, en auteur maître de sa matière, démêler toutes les intrigues des cabinets et tous les ressorts mis en jeu par les plénipotentiaires dans leurs négociations. Il a habilement analysé les droits de chacun dans ce froissement d'intérêts et ce combat si animé de prétentions plus ou moins exagérées, qui faillirent amener une rupture entre des potentats que la crainte avait momentanément réunis contre leur ennemi commun.

M. Flassan, auteur d'une Histoire de la diplomatie française, paraît n'avoir pas craint la concurrence en s'ouvrant la même carrière. Il s'est d'ailleurs tracé un plan différent, ainsi que son titre l'annonce. Il a voulu offrir, non des considérations purement politiques, mais une histoire raisonnée du Congrès de Vienne. Nous pouvons dire en toute assurance qu'en général, il s'est acquitté de sa tâche de manière à satisfaire le commun des lecteurs.

L'ouvrage est précédé d'une introduction dans laquelle sont brièvement retracés les principaux événements arrivés depuis le commencement de la révolution française jusqu'à la restauration de 1814. Ce morceau ne manque ni de mérite, ni d'intérêt.

Une des choses qui nous ont le plus frappés dans l'histoire du Congrès, c'est une sorte d'inimitié que M. Flassan paraît avoir vouée à Napoléon, et qu'il ne manque jamais de lui témoigner quand l'occasion s'en présente. Pour donner une idée

de la manière dont l'ancien chef du gouvernement est traité par notre historien, nous citerons le passage suivant littéralement extrait du tome II, page 439 : « Bonaparte fut un composé de plusieurs personnages ; chez lui on trouve du Gengis-Kan , du Bajazet , du Don-Quichotte , du Masaniello , du César-Borgia , du Cromwel , du Danton , du Sganarelle ». Ces comparaisons, si elles ne sont pas un coup de pied de l'âne, sembleront au moins fort singulières. Nous ignorons si jamais un homme a offert l'assemblage de caractères aussi disparates, de qualités aussi inconciliables.

Nous avons donné un échantillon de la prose de M. Flassan, on sera peut-être curieux de connaître ses vers. C'est l'ombre du même Napoléon qui inspire sa muse et le met en verve. « Quant à nous, dit-il, qui jamais ne fûmes épris de ce personnage, nous inscrirons sur sa tombe :

Bonaparte ci-gît, téméraire soldat,

Qui, dans dix ans, perdit la couronne et l'État.

Nous nous abstiendrons, pour cause, de toutes réflexions sur le mérite littéraire de cette épitaphe. Nos lecteurs, dont le jugement a sans doute devancé le nôtre, sauront bien qu'en penser. Mais nous croyons devoir faire observer à l'auteur que peu de personnes seront agréablement surprises de trouver dans un ouvrage sérieux des billevésées qu'on oserait à peine hasarder dans un almanach. Autant M. Flassan montre de haine pour Napoléon, autant il témoigne d'affection pour nos voisins d'ontre mer ; ses chers Anglais captivent presque toute son admiration. C'est tout simple : on est naturellement porté à aimer les ennemis de ses ennemis.

Nous relèverons encore comme peu sensée, et pouvant avoir dans son application des conséquences très-graves, une réflexion relative au démembrement du royaume de Saxe. « La séparation d'une partie des provinces saxonnes ne fût pas une atteinte au principe de la légitimité ; car ce principe, qui se réduit à laisser un prince sur le trône de ses pères, n'a rien de commun avec l'intégrité de ses États. » Dans ce cas, l'auteur voudra bien nous dire jusqu'où doit aller la spoliation pour qu'il y ait ce qu'on nomme *usurpation*. Un roi s'empare des États de son voisin, mais il lui laisse sa chambre à coucher ; dans le système de M. Flassan, ce n'est point un usurpateur,

62. CHARTE DE LOUIS XI; suivie de quelques notes historiques; par M. MOËT. (1)

« Loys par la grace de Dieu, roy de France, à noz amez et féaulx les généraulx conseillers par nous ordonnez sur le fait et gouvernement de toutes noz finances, salut et dilection. Nous voulons et vous mandons que par notre amé et féal conseiller et trésorier, ou receveur-général de notre pays de Languedoc, maïstre Estienne Petit, vous faites dès à présent lever des charges de la somme de quarante mille livres tournois, sur la valeur de l'aide que entendons nous estre octroyé par les gens des trois estaz de notre dict païs de Languedoc, pour l'année prochainement venant; laquelle somme nous avons ordonnée et appoinctée sur le dit aide à notre très-chier et très-amé cousin le duc de Calabre, sur la somme de cent mille escuz que donnée avons à nostre très-chier et très-amé cousin le *marquis Du Pont son filz*, en faveur du *mariage de lui*, et de nostre très-chière et très-amée *fille Anne de France*, et de laquelle somme de cent mille escuz, nous avons jà païé par cy devant la somme de soixante mille livres tournois. Et par rapportant ces présentes, signées de nostre main, avec quittance sur ce souffisant de nostre dit cousin le duc de Calabre, nous voulons la dicte somme de quarante mille livres estre allouée ès comptes de nostre dit trésorier, ou receveur-général et rabatue de sa receipte de l'aide dessusdict par noz amez et féaulx gens de noz comptes ausquelx mandons ainsi le faire, sans aucune difficulté, non obstant que la dicte somme ne soit enrotulée; que la dicte assignation et descharges en soient faictes et levées paravant l'octroy du dict aide et quelconques autres ordonnances, mandemens ou deffenses à ce contraires. Donné à Bordeaux, le xxv^e jour de mars, l'an de grace mil cccc soixant-et-ung et de nostre règne le premier. Signé Loys, par le roi en son conseil, Bourre.

(1) M. Moët recueille avec un grand zèle les documens épars de notre histoire, et il veut bien nous en communiquer quelques-uns accompagnés de ses observations. Les lecteurs, comme nous, ne peuvent que savoir beaucoup de gré à M. Moët de son empressement et de son goût pour des études en général trop négligées de notre temps. (N. du R.)

Éclaircissemens historiques. — La présente charte est très-curieuse, et donne lieu à des remarques qui ne seront peut-être pas indifférentes à tous les lecteurs; elle se termine par ces mots : Donnée à Bordeaux, le 25^e jour de mars 1461 et, de notre règne, le 1^{er} (signé Louis). Lorsqu'on se rappelle que Charles VII, père de Louis XI, est décédé le 22 juillet de cette même année 1461, on est porté à croire qu'il y a erreur dans la date de la charte, soit dans le nom du mois, soit dans l'année : l'explication qui va suivre prouvera qu'il n'y a aucune erreur.

L'année, en France, n'a pas toujours commencé le 1^{er} janvier. Sous les rois de la 1^{re} race elle commençait le 1^{er} mars, époque où ils passaient la revue générale des troupes. Sous ceux de la seconde, par un principe religieux, elle commençait le 25 décembre jour de Noël (elle naissait, pour ainsi dire, avec Jésus-Christ). Enfin sous les rois de la 3^e race, l'année commençait à Pâques (elle ressuscitait avec le fils de Dieu). Ainsi, comme Pâques peut tomber depuis le 22 mars jusqu'au 25 avril, il en résulte que l'année avait tantôt moins de 12 mois, et tantôt plus.

Or, l'année 1461 dont il s'agit ici, a commencé le 5 avril (Pâques de 1462 étant tombé le 18 avril, l'année 1461 a eu 12 mois et 13 jours). Le 22 juillet, époque de la mort de Charles, se trouvait, en partant d'avril, le 4^e mois de l'année 1462, et le 25 mars, époque de cette charte, se trouvait être le 12^e mois de l'année 1461. Les dates de la charte sont donc exactes (1).

(1) L'année 1565 ne devait commencer que le 22 avril, jour de Pâques; mais Charles IX, voulant se conformer à l'usage de la Cour romaine, rendit une ordonnance, en date du 8 juillet 1564, par laquelle la prochaine année 1565 devait commencer dès le 1^{er} janvier dans toute l'étendue de son royaume, ce qui eût lieu plus tard nonobstant l'opposition du parlement.

Le prince de Calabre, nommé dans la charte, était fils du Bon René, roi de Sicile, etc., duc de Lorraine, etc., marquis du Pont (Pont-à-Mousson).

Le marquis du Pont était en bas âge, lorsque son mariage avec la princesse Anne de France fut conclu par des raisons politiques (Louis XI voulait se faire un appui du duc de Calabre et de ses partisans). C'est

63. MÉMOIRES COMPLETS ET INÉDITS DU DUC DE ST-SIMON, etc.
10^e livraison composée des Tom. 19^e et 20^e. 2 vol. in-8° de
490 et 486 pag.; prix, 14 fr. Paris, 1830; Sautet et C^e.
(Voy. le *Bulletin*, Tom. XIV, n° 91).

Nous avons promis de résumer notre opinion sur cet ouvrage, dont nous n'avons guère fait jusqu'ici qu'annoncer les livraisons au fur et à mesure de leur publication. Arrivé à la fin du 20^e volume, nous trouvons (p. 482-486) une *Conclusion* de St.-Simon lui-même, où il porte un jugement tellement conforme au nôtre, que nous ne saurions mieux faire que de le transcrire ici, en l'abrégeant un peu. Les lecteurs, après l'avoir parcouru auront l'idée la plus exacte qu'il soit possible de se former du mérite et des défauts de ce livre, qui restera dans nos grandes bibliothèques comme une des sources historiques les plus sûres et les plus authentiques où l'on doive puiser, mais que nous ne croyons pas de nature à offrir à personne une lecture suivie, à cause de son style lourd et embarrassé et de cette foule de détails puérils et minutieux, dont la répétition, jour par jour, est la satire la plus forte que l'on puisse faire de l'ancienne étiquette des cours, et le reflet le plus vrai de l'ennui qu'elles devaient causer à ceux qui étaient assez malheureux pour être obligés de lui sacrifier la plus grande partie de leur vie.

« Me voici enfin parvenu, dit l'auteur, au terme jusques auquel je m'étais proposé de conduire ces mémoires. Il n'y en peut avoir de bons que de parfaitement vrais, ni de vrais qu'écrits par qui a vu et manié lui-même les choses qu'il écrit, ou

pourquoi Louis ordonne au Trésorier du Languedoc de payer le 2^e compte (40,000 livres tournois) au duc de Calabre, père du marquis.

Anne de France, fille de Louis XI et de Charlotte de Savoie sa seconde femme, n'avait pas 2 ans lorsqu'elle fut fiancée au marquis du Pont. A l'époque où le mariage aurait pu recevoir son accomplissement, Louis s'étant brouillé avec René et ses enfans, retira sa parole, quoiqu'il eût, est-il dit dans l'Art de vérifier les dates, payé deux fois la dot de sa fille (c'est-à-dire 600,000 livres tournois.)

L'union de la princesse Anne étant rompue, elle épousa, vers 1476, Pierre II, seigneur de Beaujeu, lequel devint duc de Bourbon par la mort de son frère aîné. On sait qu'elle fut régente de France (en 1483) pendant la minorité de son frère Charles VIII.

MORT.

qui les tient de gens dignes de la plus grande foi, qui les ont vues et maniées; et, de plus, il faut que celui qui écrit aime la vérité jusqu'à lui sacrifier toutes choses. De ce dernier point, j'ose m'en rendre témoignage à moi-même, et me persuader qu'aucun de tout ce qui m'a connu n'en disconviendrait. C'est même cet amour de la vérité qui a le plus nui à ma fortune; je l'ai senti souvent, mais j'ai préféré la vérité à tout et je n'ai pu me ployer à aucun déguisement....

« Reste à toucher l'impartialité, ce point si essentiel et tenu pour si difficile, je ne crains point de le dire, impossible à qui écrit ce qu'il a vu et manié. On est charmé des gens droits et vrais; on est irrité contre les fripons dont les coeurs fourmilent; on l'est encore plus contre ceux dont on a reçu du mal. Le stoïque est une belle et noble chimère. Je ne me pique donc pas d'impartialité, je le ferais vainement. On trouvera trop, dans ces Mémoires, que la louange et le blâme coulent de source à l'égard de ceux dont je suis affecté, et que l'un et l'autre est plus froid sur ceux qui me sont indifférens; mais néanmoins vif toujours pour la vertu et contre les malhonnêtes gens, selon leur degré de vices ou de vertu. Toutefois, je me rendrai encore ce témoignage, et je me flatte que le titre de ces Mémoires ne me le rendra pas moins, que j'ai été infiniment en garde contre mes affections et mes aversions, et encore plus contre celles-ci, pour ne parler des uns et des autres que la balance à la main, non-seulement ne rien outrer, mais ne rien grossir, m'oublier, me défier de moi comme d'un ennemi, rendre une exacte justice et faire surnager à tout la vérité la plus pure. C'est en cette matière que je puis assurer que j'ai été entièrement impartial, et je crois qu'il n'y a point d'autre manière de l'être.

« Pour ce qui est de l'exactitude et de la vérité de ce que je raconte, on voit par les Mémoires mêmes que presque tout est puisé de ce qui a passé par mes mains, et le reste, de ce que j'ai su par ceux qui avaient traité les choses que je rapporte. Je les nomme; et leur nom, ainsi que ma liaison intime avec eux, est hors de tout soupçon. Ce que j'ai appris de moins sûr, je le marque; et ce que j'ai ignoré, je n'ai pas honte de l'avouer. De cette façon les Mémoires sont de source, de la première main. Leur vérité, leur authenticité ne peut être révoquée en doute ;

et je crois pouvoir dire qu'il n'y en a point eu jusqu'ici qui aient compris plus de différentes matières, plus approfondies, plus détaillées, ni qui forment un groupe plus instructif ni plus curieux.

« Comme je n'en verrai rien, peu m'importe. Mais, si ces Mémoires voient jamais le jour, je ne doute pas qu'ils n'excitent une prodigieuse révolte. Chacun est attaché aux siens, à ses intérêts, à ses prétentions, à ses chimères, et rien de tout cela ne peut souffrir la moindre contradiction. On n'est ami de la vérité qu'autant qu'elle favorise, et elle favorise peu de toutes ces choses-là. Ceux dont on dit du bien n'en savent nul gré, la vérité l'exigeait. Ceux, en bien plus grand nombre, dont on ne parle pas de même entrent d'autant plus en furie que ce mal est prouvé par les faits; et comme, au temps où j'ai écrit, surtout vers la fin, tout tournait à la décadence, à la confusion, au chaos, qui depuis n'a fait que croître, et que ces Mémoires ne respirent qu'ordre, règle, vérité, principes certains, et montrent à découvert tout ce qui y est contraire, qui règne de plus en plus avec le plus ignorant, mais le plus entier empire, la convulsion doit donc être générale contre ce miroir de vérité.....

.....

« Dirai-je enfin un mot du style, de sa négligence, de répétitions trop prochaines des mêmes mots, quelquefois de synonymes trop multipliés, surtout de l'obscurité qui naît souvent de la longueur des phrases, peut-être de quelques répétitions? J'ai tous ces défauts; je n'ai pu les éviter, emporté toujours par la matière, et peu attentif à la manière de la rendre, sinon pour la bien expliquer. Je ne fus jamais un sujet académique, je n'ai pu me défaire d'écrire rapidement. Pour rendre mon style plus correct et plus agréable en le corrigeant, il faudrait refondre tout l'ouvrage, et ce travail passerait mes forces; il pourrait risquer d'être ingrat. Pour bien corriger ce qu'on a écrit; il faut savoir bien écrire; on verra aisément ici que je n'ai pas dû m'en piquer. Je n'ai songé qu'à l'exactitude et à la vérité. J'ose dire que l'une et l'autre se trouvent étroitement dans mes Mémoires, qu'ils en sont la loi et l'âme, et que le style mérite en leur faveur une bénigne indulgence. »

Tel est le propre jugement de St.-Simon sur ses Mémoires,

tel est aussi le nôtre, et nous croyons qu'il suffit de l'avoir rapporté pour avoir donné une idée complète et de l'auteur et de l'ouvrage. Pensées, sentimens, idées, style, tout est là; et ceux qui, après avoir lu cet extrait, liront ou parcourront les 20 volumes que nous avons annoncés, n'y trouveront, pour ainsi dire (en ce qui regarde simplement la physionomie de l'écrivain et celle du livre, et à part l'intérêt historique puissant qu'il faut surtout y chercher), que le développement d'une proposition et la confirmation d'une promesse ou d'une profession de foi tacite, rendue publique après coup, et à laquelle St.-Simon aura été plus fidèle que tous ceux qui, sans avoir consulté leurs forces, font journellement des professions de foi si éclatantes. avant l'événement, et succombent bientôt au premier choc moral, sans avoir même combattu.

Une *table analytique* doit compléter cette publication importante, et nous l'attendons avec impatience; elle est d'absolute nécessité pour tous ceux qui auront des recherches à faire dans ces 20 volumes, et c'est nommer tous ceux qui désormais auront à écrire sur les temps qu'ils embrassent ou qui voudront étudier avec fruit la physionomie des affaires et celle de la cour à cette époque.

E. H.

64. TABLEAU HISTORIQUE, POLITIQUE ET SOCIAL DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE; par M. C. DE MEY. 3 vol. in-12. Paris, 1830; Boulland.

Quand une révolution considérable arrive dans un grand empire, qu'un trône est renversé, que cinquante mille victimes montent sur l'échafaud, qu'on y verse le sang d'un roi, de son épouse, de sa famille, que tour-à-tour les partis qui divisent l'état se heurtent et se déchainent l'un contre l'autre avec une fureur incroyable, on voit paraître une foule de libelles, de relations, de mémoires, de récits altérés, faux, incomplets, mal écrits, infectés de l'esprit de parti, à qui l'on prodigue le nom d'histoire, comme si ce nom vénérable et sacré, qui portait dans l'antiquité le nom d'une muse, pouvait avoir quelque chose de commun avec de pareils ouvrages. Autant vaudrait donner le nom d'odes à ces chansons qu'on chante, colporte et vend dans les rues et les marchés. Ce n'est pourtant pas que quelques-uns de ces ouvrages ne renferment quelques ré-

flexions, etc., des faits qui peuvent entrer dans le domaine de la science du passé. Il est même nécessaire que les choses se passent ainsi, si bien qu'un jour Bonaparte demandant à David, ce génie que nul n'a égalé ni ne surpassera dans l'École française, combien il y avait de peintres en France, il répondit : cinq ou six. Quoi ! s'écrie Bonaparte, cela n'est pas. Si vous parlez de ceux qui manient le pinceau, reprit David, on peut en nommer cinq ou six mille. Bonaparte ayant témoigné le désir d'en faire des soldats, il lui fit remarquer que sans ces cinq ou six mille, il n'aurait pas cinq ou six peintres. Il en est de même dans l'histoire, il faut des milliers d'écrits pour qu'il en reste un bien petit nombre pour la postérité. Quoiqu'une multitude de livres faits sur la révolution ne doivent pas rester, il n'est pas moins important, au fur et à mesure qu'ils paraissent, de les signaler à l'attention publique, en indiquant, avec un esprit d'impartialité, le mérite qu'ils peuvent avoir, afin qu'on puisse les consulter au besoin. Se borner seulement à l'indication des sujets, c'est presque n'expliquer que le titre du livre, et comme il sort chaque jour de nos presses une foule d'écrits sur la révolution, ce serait les confondre sans faire connaître leur degré d'utilité qui doit nécessairement être apprécié dans un journal spécialement consacré aux études historiques.

Dans un siècle comme le nôtre, où l'on acquiert avec promptitude une certaine facilité de style, où la science des petits faits semble du génie, ce jugement est surtout difficile à porter. Il arrive de là que si l'on ne se donne pas la peine de lire avec quelque attention les différens ouvrages qui paraissent sur le même sujet, de les comparer entre eux, de les apprécier par les règles de l'art, on leur donne également les mêmes éloges et la même critique; la médiocrité reçoit l'encens qui doit être réservé à la justesse d'esprit, à l'homme de talent, et tout est confondu dans le tourbillon de volumes qu'on voit éclore chaque jour, principalement sur la révolution de France, ses suites et ses causes.

A la vérité je ne pense pas que les passions soient assez calmes pour que l'on puisse faire une bonne histoire de la révolution et de l'empire; la lave du volcan n'est pas assez refroidie, chaque parti plaide plutôt sa cause qu'il n'écrit l'histoire; on donne toujours tort à ses adversaires, tandis qu'il faudrait avoir

l'équité, non-seulement d'écouter leurs raisons, mais de les faire valoir dans toute leur force.. Nous pensons, par exemple, que dans l'ouvrage de M. de Méry, louable sous beaucoup de rapports, les causes, les motifs de la révolution n'ont point été suffisamment expliqués ni vus; qu'il ne remonte point aux sources hautes et profondes d'un si grand événement; qu'il peut être de bonne foi dans ce qu'il rapporte, mais qu'il manque d'une certaine étendue d'esprit pour voir et considérer les choses selon leur étendue et dans leur ensemble; il ne sépare guère les vertus des crimes, et surtout ne tient point assez compte du caractère, de la nature des circonstances extraordinaires où se trouvait la France; car les lois qui gouvernent un vaisseau dans la tempête, ne sont pas les mêmes que dans le calme, et s'il est vrai, comme dit Montesquieu, que les monarchies périssent par la pauvreté, c'est Louis XIV qui a commencé la révolution par ses prodigalités. A part ces motifs et ces considérations qui devaient servir de fondement à son ouvrage, ses narrations sont bien composées, son style est orné d'images vives, il a su choisir avec assez de bonheur la plupart des faits qu'il rapporte.

Mais autant M. de Méry paraît manquer d'une certaine justesse de vue dans les principaux événemens de la révolution, autant il fait preuve de bon sens quand il arrive à l'histoire de l'empire; toutefois, après l'avoir détaché de la révolution, tout ce qu'il dit sur Napoléon paraît dicté par un esprit impartial, il a saisi les principaux traits de son caractère et de sa physionomie, il apprécie ses qualités et ses défauts, il fait bien connaître les grandes choses qu'il a exécutées, montre ses succès et ses revers, à la fois l'orgueil et le malheur de la France; il blâme avec raison son^e despotisme, mais sans remonter aux principes fondamentaux des sociétés humaines: car c'est avec une seule idée, la monarchie, qu'il le juge et qu'il juge tout. Enfin il le suit avec rapidité dans son élévation et sa chute. Son ouvrage, surtout remarquable par les portraits des principaux personnages de la révolution et de l'empire, n'offre que les sommités historiques au pied desquelles néanmoins il rattache une foule d'anecdotes qui font entrevoir combien les révolutions qui font couler tant de sang et de larmes doivent rendre sages, circonspects, modérés, tolérans et surtout compatissans aux misères du peu-

peuple, ceux que la fortune appelle au gouvernement des empires.

A. MÉTRAL.

MÉLANGES.

65. *DEUTSCHER REGENTEN ALMANACH.* — Almanach des souverains allemands, pour l'année 1829. Galerie historique et Biographie des princes régnans; par B. F. VOIGT. 4^e année, avec 8 portraits. In-12 de ix et 310 p.; prix, 1 thaler 12 gr. Ilmenau; chez l'auteur.

Cet almanach, qui paraît depuis 1826, a reçu chaque année un accueil favorable en Allemagne, et tous les journaux allemands qui en ont rendu compte s'accordent à le placer au nombre des ouvrages les plus intéressans de ce genre. L'année 1827 a été annoncée T. VII, p. 181 du *Bulletin*. Celle-ci comprend les notices historiques suivantes: *Antoine* (Clément Théodore), roi de Saxe, né le 17 décembre 1755, mort le 7 novembre 1827; *Frédéric Günther*, prince de Schwarzbourg-Rudolstadt, né le 6 novembre 1793; J. L. *Henri LXII*, prince de Reuss, à Schleitz et Géra, né le 31 mai 1785; *Henri LXXII* (ligne cadette), prince souverain de Reuss, à Lobenstein et Ebersdorf, né le 27 mars 1797; *Frédéric (Hermann Otto)* prince régnant de Hohenzollern-Hechingen, né le 22 juillet 1776; *Antoine Alois*, prince de Hohenzollern-Sigmaringen, né le 20 juin 1762; *Léopold*, prince de Lippe, né le 6 novembre 1796; *Georges Guillaume*, prince de Schaumbourg-Lippe, né le 20 décembre 1784. Chaque notice est accompagnée d'un tableau généalogique de la maison régnante. Les portraits sont bien gravés, et, à ce que l'on dit, très-ressemblans. Les 5 années publiées comprennent 31 notices, et il ne manque, pour compléter l'ouvrage, que celles du duc de Nassau, des princes de Waldeck, Reuss-Greiz, Hesse-Hombourg, Lichtenstein et du roi de Bavière. Cette dernière est promise à l'auteur par l'Académie des sciences de Munich. G.

66. *GENEALOGISCHES TASCHENBUCH.* — Manuel généalogique pour l'année 1829, publié par Fr. GOTTSCHALCK. Un vol. in-12, iv et 454 p. Stuttgart, 1828; Hoffmann. (*Allgem. Jena Literat. Zeitung*; novembre 1828, supplém., n^o 88, p. 314.)

Ce manuel, aussi remarquable par le plan dans lequel il a été

conçu, que par l'élégance de sa forme, mérite d'occuper une place distinguée à côté du manuel de Kluber, qui sera toujours préféré à raison de son étendue et du grand nombre de faits historiques qu'il contient, et ne le cède ni à l'Almanach de Hassel, qui est très-instructif sous le rapport de la statistique, ni au Calendrier généalogique de la cour de Gotha, dont l'exactitude est digne d'éloges ! Voici en quoi le nouveau manuel diffère des autres ouvrages du même genre. Afin de faciliter les recherches, l'auteur a disposé par ordre alphabétique toutes les familles qu'il a citées, et non d'après leur rang et leurs relations politiques. Il a omis les familles russes, polonaises, italiennes et françaises, et, c'est ainsi que les familles princières et ducals médiates, non revêtues des dignités et honneurs appartenant aux princes allemands n'ont pas été mentionnés. Il a suivi le même système à l'égard des ordres de chevalerie. Quant aux revenus des familles il n'en a parlé que rarement, car, d'une part, ils sont très-variables, et de l'autre le public ne peut, dans certains pays, les connaître exactement. Les membres décédés d'une famille sont désignés en lettres latines, et les noms de baptême sont aussi imprimés en lettres particulières. Tout cela facilite beaucoup les travaux et les recherches. Il est à remarquer que, des membres décédés d'une famille, l'auteur n'a cité, outre les parens du chef de la famille et leurs enfans décédés, que ceux qui présentaient un caractère historique particulier, ou qu'il ne pouvait omettre sans nuire à la clarté nécessaire pour l'intelligence des rapports de parenté.

On lit dans les appendices dont l'intérêt est susceptible de croître sans cesse, que le grand duc de Hesse (décédé depuis) est le plus âgé des souverains actuellement régnans, que le duc de Saxe-Altenbourg compte le plus d'années de souveraineté, et que la famille Salms, qui compte 4 membres mâles distingués, est la plus nombreuse de toutes les familles princières. Enfin l'on trouve la liste des familles princières qui se sont éteintes dans les 50 années qui viennent de s'écouler. C. R.

67. TRANSACTIONS OF THE LITERARY, etc. — Actes de la Société littéraire et historique de Québec, fondée le 6 janvier 1824. 1^{er} vol. Québec, 1829. (*American quarterly Review*; mars 1830, p. 188.)

Le journal américain qui annonce ce recueil encore inconnu

en Europe, se jette dans de longues considérations sur l'histoire du Canada et finit par dire que les Transactions de la Société de Québec sont un bon recueil, que les articles qu'on y lit ont peut-être un intérêt trop local pour plaire au public, mais qu'ils contiennent des renseignements. Du reste, le journal américain ne nous apprend pas de quelles matières traitent ces articles.

D.

68. SOCIÉTÉ ROYALE DE LITTÉRATURE DE LONDRES. Assemblée d'avril 1830.

Dans cette assemblée, particulièrement consacrée à décerner deux médailles en or, que le Roi met chaque année à la disposition de la Société pour être accordées aux auteurs qui se seront distingués par des ouvrages aussi honorables pour eux-mêmes que pour la littérature, ces médailles ont été remises à Washington Irving et à Henry Hallam. Les productions historiques de ce dernier lui ont mérité cette distinction, et nous ne pouvons signaler les titres du 1^{er}, sans exprimer quel nouveau plaisir nous éprouvons en cette occasion de ce que ce prix soit donné à l'enfant d'un autre pays, qui, quoique anglais d'origine, n'avait cependant pas encore reçu une marque aussi précieuse d'adoption de la part de l'Angleterre. Nous croyons que cette récompense, qui était bien due aux talents de M. Irving, sera aussi agréable aux États-Unis qu'à l'Angleterre, comme un exemple de la justice et de l'affection qui doivent toujours régner entre les deux nations. (*London literary Gazette* ; 10 avril 1830, p. 241.)

69. PRIX DÉCERNÉS PAR L'UNIVERSITÉ DE HEIDELBERG. (*Heidelb. Jahrbuch. der Literatur* ; 1829, déc. ; feuille d'annonces, p. LX.)

L'université a tenu sa séance annuelle le 22 novembre 1829, et a décerné, entr'autres, le prix d'histoire à M. Édouard Prætorius de Cobourg, qui a répondu d'une manière satisfaisante à la question suivante :

• Colligantur ex Froissardi chronicis omnia, quæ facere possint ad illustrandum statum et conditionem equitum aureorum medii ævi ; collecta conferantur cum observationibus, quibus

Dufresne Ducange historiam Ludovici sancti (Joinville, histoire de Saint-Louis) illustravit.

Voici le jugement qui est résulté de l'examen du Mémoire adressé par le concurrent.

« Auctor libelli oblatus quæstioni ita satisfecit, ut non præmio solum sed summa quoque laude dignissimum ordo philosophorum eum judicaret, ut qui etiam optime de historia mediæ ævi disputaverit. Quum enim de Francogalliæ, Angliæ, Burgundiæ militia quæsitum esset, auctor libelli nostros quoque poetas ad illustrandos heroicorum temporum mores docte et prudenter adhibuit. Quæ in priori parte de historia in universum et de heroicorum temporum ratione et indole disputantur, auctoris judicium et doctrinam commendant optimamque de eo nos spem concipere jubent; in altera parte Froissardi ad poesin magis accommodatam quam ad historiæ veritatem expressam, narrationem optime adumbravit eamque ex ipsis heroicorum temporum fontibus sine vana eruditionis specie illustravit. Insunt nonnulla in priori parte, quæ justo longiora et a proposita quæstione aliena esse videantur; ea facile contrahi et circumscribi poterunt, antequam typis mandetur commentatio; in altera parte nonnulla inveniuntur ommissa et neglecta, quæ suppleri et accuratius tractari debent.

70. SUJET DE PRIX PROPOSÉ PAR LA CLASSE HISTORIQUE ET PHILOLOGIQUE de la Société royale de Gœttingue pour 1832.

« Quum nostra ætate insigniter aucto literarum orientalium studio et indies patescentibus novis thesauris orientis literariis, haud parum intersit nosse quid Occidenti debeat Oriens, optat Societas regia ut colligantur notitiæ de versionibus auctorum græcorum syriacis, arabicis, armenicis, persicis, quarum versionum historia accurata adhuc caremus. Doceatur igitur, quinam libri, in quam linguam, a quibusnam et quo tempore e græco translati sint. Porro an extent, et ubinam harum versionum exempla manuscripta. Editiones denique quæ extant accurate recenscantur. »

Les mémoires devront être envoyés avant la fin de septembre 1832. Le prix sera de 50 ducats. (*Gœtting. gelehrte Anzeigen*; 1839, n° 196.)

71. SUJET DE PRIX PROPOSÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES
DE NORMANDIE.

Une médaille d'or de la valeur de 300 francs, dont les frais sont faits par le marquis Le Ver, sera décernée, dans la séance publique du mois de juillet 1831, par la Société des antiquaires de Normandie, à l'auteur du meilleur mémoire sur l'histoire de ce pays, depuis l'introduction du christianisme jusqu'au temps de Charlemagne.

Les concurrens devront présenter un tableau de la religion, de la politique, des mœurs, de la littérature, des sciences et des arts pendant cette période, et citer avec soin leurs autorités.

Les mémoires devront être adressés, avec les formalités ordinaires, à M. de Caumont, secrétaire de la Société, rue des Carmes, n° 32, à Caen; pour le 15 avril 1831.

72. MÉDAILLE D'OR DE LA VALEUR DE 2,400 fr., POUR UNE DESCRIPTION EXACTE DES RUINES DE PALENQUÉ; proposée par la
Société de Géographie de Paris.

La Société offre une médaille d'or de la valeur de 2,400 fr. à celui qui aura le mieux rempli les conditions suivantes :

On demande une description plus complète et plus exacte que celle qu'on possède des ruines de l'ancienne cité de Palenqué, situées au N.-O. du village de Santo-Domingo Palenqué, près de la rivière de Micol, dans l'État de Chiapa de l'ancien royaume de Guatémala, et désignées sous le nom de Casas de Piedras, dans le rapport du capitaine Antonio del Rio, adressé au roi d'Espagne en 1787. L'auteur donnera les vues pittoresques des monumens, sur les plans, les coupes et les principaux détails des sculptures.

Les rapports qui paraissent exister entre ces monumens et plusieurs autres de Guatémala et du Yucatan, font désirer que l'auteur examine, s'il est possible, l'antique Utalan, près de Santa-Cruz del Quiche, province de Soladà, l'ancienne forteresse de Mixco et plusieurs autres semblables, les ruines de Copan, dans l'état d'Honduras; celles de l'île Peten dans la Lughana de Itza, sur les limites de Chiapa, Yucatan et Verapaz; les anciens bâtimens placés dans le Yucatan et à 20 lieues au S.

de Mérida, entre Mora-y-Ticul et la ville de Nocabab, enfin les édifices du voisinage de la ville de Mani, près de la rivière Lagartos.

On cherchera les bas-reliefs qui représentent l'adoration d'une croix, tel que celui qui est gravé dans l'ouvrage de Del Rio.

Il importerait de reconnaître l'analogie qui règne entre ces divers édifices regardés comme les ouvrages d'un même art et d'un même peuple.

Sous le rapport géographique, la Société demande : 1° des cartes particulières des cantons où ces ruines sont situées, accompagnées de plans topographiques ; ces cartes doivent être construites d'après des méthodes exactes ; 2° la hauteur absolue des principaux points au-dessus de la mer ; 3° des remarques sur l'état physique et les productions du pays.

La Société demande aussi des recherches sur les traditions relatives à l'ancien peuple auquel est attribuée la construction de ces monumens, avec des observations sur les mœurs et les coutumes des indigènes, et des vocabulaires des anciens idiômes. On examinera spécialement ce que rapportent les traditions du pays, sur l'âge de ces édifices, et l'on recherchera s'il est bien prouvé que les figures dessinées avec une certaine correction sont antérieures à la conquête.

Enfin l'auteur recueillera tout ce qu'on sait sur le Vatan ou Wadan des Chiapanais, personnage comparé à Odin et à Buddha. Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale de 1832.

Les mémoires, cartes et dessins devront être transmis francs de port, avant le 31 décembre 1831, à M. le président de la Commission centrale, rue et passage Dauphine, n° 36, à Paris.

La Société désire que les mémoires soient écrits en français ou en latin ; cependant elle laisse aux concurrens la faculté d'écrire leurs ouvrages en anglais, en italien, en espagnol ou en portugais. (*Le Moniteur universel* ; 16 avril 1830.)

73. HISTOIRE ET MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE TOULOUSE. 3 volumes in-8°. Classe des inscriptions et belles-lettres ; Toulouse, 1827.

Les travaux de cette Société savante jettent une grande lu-

Imitation des poésies castillanes. — Nouveau Testament en Chipeways.....	24
<i>Mythologie.</i>	
Traité de Mythologie; Lionnais.....	25
<i>Archæologie, Numismatique.</i>	
Cours d'Archéologie; de Caumont. — Antiquités du Haut-Nil; Rüppel.....	26
<i>De insignioribus Romanorum sepulchris</i> ; Wagner.....	28
Fragmens antiques, à Turin. — Ruines du château de Ludre; Mathieu.....	29
Décret de patronage, et antiquités de la Sardaigne; C. Gazzera...	31
Inscription romaine découverte à Venise; Labus.....	36
Nédaillies romaines, à Dortan. 37. — <i>Id.</i> près Beaumont-le-Roger.	38
Monnaies de Henri VIII. 39. — <i>Id.</i> françaises, près de Tours....	40
<i>Catalogo di scelte Antichità etrusche</i> ; prince de Canino.....	ib.
<i>Histoire.</i>	
De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité; Heeren. Trad. par Suckau.....	50
Essai sur la philosophie des Hindous; Colebrooke.....	53
Des dynasties égyptiennes; de Bovet.....	54
Histoire de la philosophie de Pythagore; Ritter.....	57
Matériaux pour l'explication de la même philosophie; Reinhold..	58
Origine, développement et progrès du droit civil, à Rome; Eisen-decher.....	59
Matériaux pour servir à l'histoire du droit romain; Freiesleben..	63
Sur les Tables des lois d'Amalfi; Amorosi. — Hist. des croisades; Michaud.....	65
Chronique de Sigebert de Gembloux; Raoux.....	69
Histoire de Wurtemberg; Pahl.....	70
Gouvernement des Belges avant les Romains; Dewez.....	71
Histoire de l'abbaye de Glaston; Warner.....	72
Papiers des Stuarts.....	73
Constitution des villes de Lombardie sous les Lombards; Léo...	74
Histoire de la littérature italienne; Lombardi.....	76
— du congrès de Vienne; Flassan.....	76
— des Français des divers états; Monteil.....	78
— militaire des Français; Sicard.....	ib.
Charte de Louis XI; Moët.....	80
Mémoires complets du duc de St.-Simon.....	82
Tableau historique de la Révolution française; Méry.....	85
<i>Mélanges.</i>	
Almanach des souverains Allemands; Voigt. — Manuel généalo-gique, pour l'année 1829; Gottschalck.....	88
Transactions de la Société de Québec.....	89
Société royale de Gœttingue. 91. — — des antiquaires de Nor-mandie. — — de géographie de Paris.....	92
Mémoires de l'Académie royale de Toulouse.....	93
<i>Disputatio de Amoso</i> ; Jüniboll.....	95

ERRATA POUR CE CAHIER.

Pag. 8, n° 7, 1^{re} ligne, XX, lisez IX.

PARIS. — IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITES, PHILOGOLOGIE.

PHILOGOLOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

75. COMITÉ ANGLAIS DES TRADUCTIONS ORIENTALES, à Londres.

On vient, dans une des dernières assemblées, d'adopter une résolution d'un grand intérêt pour ceux qui étudient les langues orientales, et très-importante pour la littérature, savoir : qu'une somme de 20 à 100 souverains serait mise à la disposition du comité, pour être offerte à quiconque pourrait indiquer une traduction en arabe ou en toute autre langue de l'Orient ; d'ouvrages grecs ou latins qui se trouvent perdus, et désignée si clairement, que le comité puisse se la procurer pour en faire la traduction. (*London. literary. Gazette*; 8 mai 1830, pag. 306.)

76. OBSERVATIONES DE HARMONIA LINGUARUM ORIENTALIVM ; par le D^r C. F. HORNEMANN. Vol. II, contenant Evangelium Marci, arab. et syriacé, chap. 6 à 16; et Ephraimi Syri Scholia in lib. I Jes., syriacé et latiné. Copenhague, 1829.

77. I. LA RECONNAISSANCE DE SACOUNTALA, drame sanscrit et prâcrit de Câlîdâsa; publié, avec notes philologiques, par A. L. Chézy. In-4^o de xxxi et 286 p.

78. II. Traduction française de ce drame, avec notes littéraires; par le même. In-4^o de 268 p.

79. III. Appendice contenant l'épisode du Mahâbhârata, intitulé *Histoire de Sacountala*; texte, notes, traductions persanne et française. In-4^o de 100 p.

Le tout réuni en 1 vol. Paris, 1830; Dondey-Dupré.

G. TOME XV. — JUIN 1830.

Cette importante publication est honorable et pour le savant professeur qui vient de s'acquitter d'une tâche si difficile, et pour la Société asiatique de Paris, qui lui a donné les moyens de l'accomplir. Il se mêle même un peu d'amour-propre national au plaisir que nous avons à annoncer cet ouvrage. C'est le premier monument élevé par la presse française en l'honneur des lettres sanscrites. Après les travaux des Anglais, il était difficile de les surpasser : c'est une gloire que M. Chézy vient d'obtenir. Mais ceci a besoin d'explication. Le sanscrit est la langue sacrée et littéraire des Indiens ; mais chaque province a un langage particulier, un dialecte dont le nom général est *Prâcrit*. C'est une altération plus ou moins forte du sanscrit. Dans le drame indien, il est de règle que chaque personnage ait son langage spécial : le brahmane et le prince parlent sanscrit, les femmes et le bouffon se servent du *prâcrit*, et même les rôles inférieurs ont un jargon qui leur est propre. Il est donc évident que la publication d'un drame exige des études bien plus étendues que celle de tout autre ouvrage : outre la connaissance du sanscrit et de ses formes dégénérées, connues sous le nom de *prâcrit*, il faut encore posséder une sagacité assez grande pour retrouver dans les locutions vicieuses des jargons populaires les expressions correctes du langage ordinaire. On n'a point encore imprimé de texte de drame indien. Il était réservé à la science éprouvée et à la rare perspicacité du professeur qui a fondé en France l'étude de la langue sanscrite, de faire faire à la science philologique un pas de plus. Il fallait une grande conscience de son talent pour entreprendre de donner une pareille édition sur un manuscrit unique de la bibliothèque du Roi, dépourvu de commentaire, sans autre secours que la traduction anglaise de William Jones : il fallait toute la finesse d'un goût exercé pour retraduire en sanscrit, à l'aide de cette traduction quelquefois fautive, une très-grande partie du texte *prâcrit* que le manuscrit n'expliquait pas. C'est ce que M. Chézy a fait, et ce qui, je crois, excitera la surprise des Anglais eux-mêmes, juges compétens en cette matière.

L'ouvrage commence par une introduction où l'auteur donne le récit de ses études sanscrites, et cet historique qui, en toute autre circonstance serait indifférent pour le lecteur, devient d'un grand intérêt, dès-lors que l'on pense que M. Chézy est

le premier qui, en France, et presque en Europe, se soit livré à ce genre de science, et cela, à une époque où les secours étaient insuffisants. Il est curieux d'y voir comment un esprit ferme et méthodique conçoit et finit par exécuter une entreprise vaste et difficile. Dans la même introduction, M. Chézy examine les deux systèmes d'orthographe sanscrite, proposés par M. G. de Humboldt et M. Bopp : il en démontre les inconvéniens, et indique une autre méthode ingénieuse, qu'il ne juge, au reste, nécessaire que pour les livres élémentaires.

Cette introduction est suivie du texte, présenté avec un soin remarquable et une netteté qui séduit et captive l'œil. Le bas de chaque page est destiné à la traduction sanscrite du *prâcrit* qui se rencontre dans le dialogue. Avec une attention toute particulière le savant éditeur a distingué les vers de la prose (car le drame indien est un mélange de ces deux genres de style). C'est une preuve de plus du travail consciencieux et de l'habileté de M. Chézy, puisque le manuscrit ne porte à cet égard aucun signe distinctif : il fallait l'œil exercé ou l'instinct heureux dont est doté cet estimable professeur, pour reconnaître, au milieu d'une prose élégante et harmonieuse, les élémens cadencés du mètre poétique dont les genres sont si diversifiés dans la langue sanscrite.

Après ce texte se trouvent rejetées des notes philologiques, où l'auteur, abordant franchement toutes les difficultés, expose avec naïveté l'embarras où souvent il s'est vu de choisir entre diverses interprétations également probables ; où, par son impartialité même, acquérant le droit de critiquer son devancier qu'il estime et qu'il vénère, il prouve que W. Jones s'est bien des fois trompé dans cette traduction si gracieuse qui avait fait douter de l'existence de l'original qu'elle reproduisait.

La traduction française, qui accompagne le texte, est bien faite, par son élégance et sa diction constamment agréable et polie, pour séduire le lecteur et le prévenir en faveur des formes étrangères du drame indien. On n'y trouve point en effet cette action vive et serrée que recherche le spectateur français, de sa nature pressé et curieux ; cette série de scènes pathétiques dans lesquelles éclatent les plaintes de l'amour, les transports de l'ambition ou les menaces de la vengeance. Le drame a toujours exprimé l'état de la société qui l'a enfanté, L'Indien

est doux, généreux et spirituel : tel est aussi son drame. Il faut pour l'apprécier, considérer ce qu'il doit être de sa nature, et non ce qu'il peut être selon nos habitudes et notre manière de juger. Ne soyons pas étonnés de rencontrer dans le drame d'un peuple paisible, contemplatif et religieux, des descriptions riantes, des allusions précises, des réflexions philosophiques. Sacountala serait une hypocrite, si elle ne se présentait point avec ces qualités, qui chez nous peuvent être des défauts et qui sont des vertus en elle. Elle est une vérité d'un autre siècle, d'un autre climat, et je crois qu'il est heureux pour elle d'avoir eu pour interprète M. Chézy, qui n'a pu que faire valoir son esprit, sa douceur, sa naïveté, son exquise délicatesse.

La traduction française est suivie de notes instructives sur la mythologie et la littérature des Indiens, à l'occasion des passages et des mots qui avaient besoin de quelque explication. On y retrouve tout l'esprit du traducteur, et un certain ton de gaîté fine et légère, capable de faire aimer la science et les savans, s'ils voulaient en faire usage plus souvent.

Ce drame indien est d'un auteur nommé Calidâsa, qui vivait, dit-on, quelques années avant notre ère. Mais il avait pris le sujet de son ouvrage dans une antique épopée, nommée Mahâbhârata. M. Chézy a cru devoir ajouter à son édition le texte de ce charmant épisode, avec une ancienne traduction persanne faite sous la direction d'Aboulfazel.

Il en a aussi donné lui-même une traduction libre dans ce style élégant et facile qui donne du prix aux choses les plus simples, et fait d'une traduction un ouvrage plus marquant même que l'original.

L—s.

80. DIE VERWANDLUNGEN, etc. — Les métamorphoses d'Abou-Zéïd du Séroudj, ou Imitation libre des *Mékémas* ou séances de Hariri; par F. RÜCKERT. 1^{re} partie. In-8° de xxiv et 672 pp. Stuttgart, 1826; Cotta. (*Journal des Savans*, avril 1828, p. 235.)

Deux édit. ont été données en France des *Mékémas* ou séances de Hariri, l'une, en 1818; l'autre, avec un commentaire arabe, en 1822. On sait que cet ouvrage est un recueil de 50 nouvelles contenant les aventures d'un personnage nommé Abou-Zéïd; vrai Protée qui, sous des formes diverses, parvient tou-

jours à tromper ceux avec qui il est en scène, et à leur extorquer d'abondantes aumônes. On sait encore que ce recueil passe, dans l'Orient, pour un des plus parfaits modèles de l'éloquence arabe.

La traduction des *Mékémas* présente des difficultés insurmontables; aussi, M. Rückert n'a-t-il tenté qu'une imitation libre pour laquelle il a d'ailleurs trouvé dans sa propre langue de grands secours; car il n'en est peut-être aucune qui se plie, comme l'allemand, aux formes orientales. Aidé seulement de son talent et du commentaire arabe qui accompagne le texte dans l'édition de Hariri donnée par M. de Sacy, le savant orientaliste a fait passer en allemand, non-seulement le sens, mais encore les formes de l'original, les figures ingénieuses et quelquefois bizarres employées par l'auteur, la coupe des phrases et des périodes, le parallélisme des idées et des mots, et jusqu'à la rime, qui n'est pas un des moindres ornemens du texte.

Des 29 premières séances, 5 seulement ont été omises par M. Rückert, à qui elles ont paru tout-à-fait intraduisibles, parce que le sujet de ces pièces tient intimement à l'idiôme de l'original. Par le même motif, il a été obligé de supprimer des passages de plusieurs des séances qu'il a imitées.

« Toutes les personnes qui prendront la peine de comparer l'imitation de M. Rückert avec le texte de Hariri, resteront surprises, nous le croyons, de la fidélité de cette imitation; elle surpasse tout ce que nous aurions osé nous promettre de la langue allemande elle-même. »

Après avoir cité deux passages à l'appui de ses observations, l'auteur de l'article dont nous donnons le résumé ajoute en finissant : « Sans doute, ce n'est pas là une traduction; mais c'est peut-être mieux qu'une traduction; et cela représente mieux, ce me semble, la manière de Hariri que ne le pourrait faire une traduction littérale, qui serait nécessairement une sorte de caricature. »

W.

81. TRAITÉS DE COMMERCE ENTRE LA RÉPUBLIQUE DE VENISE ET LES DERNIERS SULTANS MAMELOUCS D'ÉGYPTE, traduits de l'italien et accompagnés d'éclaircissemens; par M. REINAUD. (*Nouveau journal asiatique*; Tom. IV, p. 22-51.)

Marin, dans sa *Storia civile e politica del commercio de' Vene-*

ziani, a rapporté parmi les pièces justificatives de son 1^{er} volume, le texte italien de plusieurs traités entre la république de Venise et les gouvernemens musulmans d'Égypte et de Syrie; ces traités, originairement rédigés en arabe, ont été traduits si littéralement, que Marin, qui ignorait l'arabe, n'a pu en tirer tout le parti convenable. M. Reinaud ayant rencontré dans des traités du même genre, passés plus anciennement entre les colonies chrétiennes d'Orient et les premiers sultans mamelons, les mêmes expressions que Marin n'avait pu expliquer, il a cru devoir reproduire ces traités plus clairement traduits et accompagnés de notes explicatives. Les pièces données par M. Reinaud sont au nombre de 5. Elles jettent du jour sur l'état du commerce du Levant, dans les premières années qui suivirent le passage du cap de Bonne-Espérance par les vaisseaux portugais. On doit lui savoir gré d'avoir publié cet utile travail.

G. T.

82. LANGUE CHINOISE.

Le révérend M. Medhurst, missionnaire à Java, qui parle tous les dialectes particuliers de la province de Fokien, s'occupe d'un dictionnaire qui les renfermera tous. Encouragé par un membre de la factorerie anglaise qui est venu dernièrement à Java, et espérant que les représentans de l'honorable Compagnie se chargeraient de son impression dans leur imprimerie, M. Medhurst a pris la résolution de faire une nouvelle copie du dictionnaire et d'y ajouter beaucoup de citations des auteurs chinois, avec les explications en fokien, ainsi que diverses phrases et des idiotismes particuliers à ce dialecte. L'ouvrage, d'après ce plan, formera 2 vol. in-8°.

Le vocabulaire du dialecte de Canton, par le médecin Morrison, est sur le point de paraître.

Le professeur Neumann, de Munich, est sur le point de quitter Londres pour se rendre en Chine, dans le dessein d'étudier à Java la langue et la littérature de ce pays. l'Académie royale de Berlin a mis à sa disposition la somme de 1,500 thalers pour acheter des livres chinois.

83. GRAMMAIRE TURQUE.

Le Grand Seigneur a fait connaître par l'ambassadeur d'An-

gleterre à Constantinople, qu'il accordait sa permission pour que la Grammaire turque que va faire imprimer A. L. Davids, esq., soit dédiée à sa Hautesse. Nous croyons que c'est le seul exemple que l'ouvrage d'un européen ait obtenu la protection d'un souverain de la race des Osmanlis depuis le règne de Mahomet II, le vainqueur de Constantinople, à qui Francis Philelphus avait dédié des odes latines. (*Asiatique journal*; juin 1830, p. 173.)

84. LEXICON LATINO-GRÆCO-BELGICUM, par l'abbé OLINGER. VIII et 1113 p. in-8°. Bruxelles 1828; Remy. (*Vaterland. Letterceffen.*; février 1829; n° 11, p. 56.)

L'abbé Olinger, principal de l'Athénée royal de Bruxelles, a destiné ce dictionnaire, non seulement aux écoliers des classes inférieures, mais aussi aux étudiants en médecine, en droit et en théologie. Après l'acception principale des mots; il en indique les acceptions accessoires. L'auteur a profité des dictionnaires de Gessner et de Scheller, et cite les auteurs anciens qui ont fait usage des expressions ou des acceptions particulières des mots.

D.

85. SPECIMEN LITERARIUM INAUGURALE, exhibens observationes criticas in Themistii orationes; par J. Imm. Gisl. ROULEZ. In-8° de 90 p. Louvain, 1828; Michel. (*Iena allg. Literatur-Zeitung*; nov. 1829, p. 183.)

C'est une dissertation sur un auteur qui, depuis Pétau et Harduin, est resté entièrement dans l'oubli, si l'on excepte les quelques mots que Wytttenbach, Boissonnade et Jacob en ont dit en passant. D'après cet essai, M. Roulez mérite qu'on l'encourage à continuer ses recherches sur cet écrivain; car les matériaux manuscrits que, dans sa préface, il se plaint de n'avoir pas trouvés, doivent certainement exister. Le travail de M. Roulez se recommande par une saine critique, plusieurs conjectures fort justes, et prouve que son auteur a une connaissance parfaite de la philologie ancienne et moderne.

86. ISAACI CASAUBONI NOTE ATQUE ÆGIDII MENAGII OBSERVATIONES ET EMENDATIONES in Diogenem Laertium. Addita est historia mulierum philosopharum ab eodem Menagio scripta.

Editionem ad exemplar Wetstenianum expressam atque indicibus instructam curavit Henricus Gust. HUEBNER. 1 vol. in-8° de x et 670 p.; prix, 3 rthlr. Leipzig, 1830; Köhler. (*Allg. Literatur-Zeitung*; février 1830; supplément, n° 14.)

C'est une entreprise utile, que la cherté et la rareté de l'édition de Meibom faisait désirer depuis longtemps. Ce premier vol. renferme les notes d'Isaac Casaubon sur les 10 vol. du Diodore de Laerce, et celles de Ménage sur les 5 premiers. Pour les premières on a reproduit le texte de l'édition in-8° de Genève et de Cologne (1616), comparé à l'édition de Londres et d'Amsterdam. Quant au commentaire de Ménage il est réimprimé sur l'édition d'Amsterdam (1698), comparée avec soin à celle de Londres (in-4° 1664), ce qui a donné lieu à un grand nombre de rectifications. Un autre mérite de l'édition de M. Huebner, c'est que les citations y sont pour la plupart indiquées plus exactement que dans les éditions précédentes. On lui doit aussi d'avoir économisé la place et l'argent en omettant la traduction latine des passages des auteurs grecs cités par Ménage.

G.

87. LETTRE A M. F. OSANN, professeur à l'université de Giessen, contenant l'examen de plusieurs passages d'auteurs grecs, par Fr. GAIL. In-8° de 2 feuilles et demie. Paris, 1830; l'auteur, rue du Mail, n° 13.

Cette lettre de M. F. Gail est destinée, ainsi que l'annonce le titre, à donner l'explication de plusieurs passages d'auteurs grecs, mal traduits, ou interprétés d'une manière incomplète. Sur beaucoup de points, l'auteur a tout-à-fait raison, et dans ceux même que l'on pourrait contester on trouve des aperçus ingénieux et une grande connaissance, soit de la langue grecque, soit des auteurs qu'il commente.

Je vais tâcher de faire connaître quelques morceaux de ce travail intéressant. P. 11, § 6, dans le passage suivant de Sophocle :

..... Πυκνόπτεροι δ

ἔισω κατ' αὐτὸν εὐσταμῆς ἀηδόνες. (OEd. Col. 18.)

M. Gail rejette avec raison la correction proposée dans le *Classical journal* (n° 58, p. 291), de κατ' αὐλὸν au lieu de κατ' αὐτὸν. L'idée de faire chanter des rossignols comme une flûte,

n'est pas heureuse. Quant au sens euphémique de *εὐστομοῦσι*, il est permis de l'adopter, mais rien, non plus, n'autorise à rejeter l'explication du Scholiaste καλῶς ἀδουσιν. Aristophane dans les nuées (v. 831) a dit à l'impératif *εὐστόμει* pour *suave lingua* (Cf. Hor. od. III, 2, 1); et Sophocle a dit dans le même sens *εὐστομ' ἔχει* (Philoct. 201, ed. Brunk.) Cette acception tendrait à justifier l'opinion de M. Gail.

P. 13, § 8, dans ce passage de l'Iphigénie en Aulide d'Euripide :

Καὶ γὰρ μ' ἀπώλεσ' ἐπὶ κακῶς; ἃ μοι κάρως,

ἔλθουσ' ἀκληστός (v. 456-7, éd. Barn.)

la traduction latine, *etenim me perdidit propter mala*, n'a pas de sens; mais il est très-naturel qu'Agamemnon, désolé de l'arrivée de Clytemnestre, s'écrie, comme traduit M. Gail : « elle met le comble aux maux que j'ai déjà soufferts, en venant en ces lieux sans y avoir été appelée. »

P. 12, § 7, aux v. 77-8 de la même pièce :

Μενέλαος οὖν καθ' Ἑλλάδ' εἰστρήσας μόνος,

ὄρκους παλαίους Τυνδάρεω μαρτύρεται.

on ne saurait admettre la version de Toup. . *per Græciam insanit vagabundus*; peut-on peindre comme un insensé celui qui parcourt la Grèce pour réclamer l'exécution des anciens sermens? M. Gail observe très-bien que κατά doit se joindre au verbe, et qu'il faut lire ici, Μενέλαος Ἑλλάδα κατειστρήσας. C'est-à-dire : « Ménélas seul excitant la Grèce entière, atteste les anciens sermens faits à Tyndare. » A ce sujet, la remarque sur le Scholiaste d'Apollonius (111-3) est très-fondée; de même que celle sur le verbe προσλήψεται du v. 987 de la Médée d'Euripide (éd. Barn.); dans ce passage la préposition, qu'il est indispensable de faire sentir, est bien loin d'être rendue par le verbe *accipiet* de la version latine (p. 16, § 11.)

P. 19, § 16, il est bien sûr que ces mots du Plutus d'Aristophane (v. 268), ὃ χρυσὸν ἀγγεῖλας ἱπῶν, doivent être pris ironiquement; l'expression française, *certes, c'est là parler d'or*, rendrait assez bien l'expression grecque χρυσὸν ἱπῶν, *l'or des paroles*.

P. 23, § 21, l'observation sur cette phrase elliptique de Thucydide, καὶ σκέψασθαι, τίς εὐπραξία σπανιώτερα, ἢ τίς τοῖς πολέμοις λυπηροτέρα, est parfaitement juste « (examinez quel bonheur plus

rare pour vous, et plus affligeant pour vos ennemis.) » M. Gail remarque très-bien qu'ici le mot *βλέν*, ou tel autre synonyme, est indispensable, car un *bonheur* ne peut pas être *affligeant*. Remarquons aussi une autre ellipse à laquelle M. Gail supplée dans sa traduction par les mots, *pour vous*. On peut remarquer aussi *σπανάσιμα* opposé à *λυπηρόσιμα*; ici le rapport des mots est sacrifié à la suite de la pensée.

Il serait aisé de multiplier les citations de ce genre, et le lecteur pourra s'en convaincre en recourant à l'ouvrage même. Maintenant, que M. Gail me permette de lui soumettre quelques doutes. Je ne parlerai pas de l'interprétation donnée à deux passages d'Homère, je craindrais d'être partial dans ma propre cause, mais j'examinerai l'article suivant.

P. 5, § 3, M. Gail croit qu'on doit traduire ce vers des sept chefs d'Eschyle,

Καὶ τόδε κέρδι κέρδος ἄλλο τίχεται (422, éd. Schütz.)

par cette phrase : *tant mieux, avantage sur avantage*. La pensée du poète me semble imparfaitement rendue. Établissons la situation : ces paroles sont prononcées par Étéocle ; un messager l'instruit des dispositions où sont les chefs des assiégés, il vient de lui parler de Capanée qui éclate en menaces furieuses, et qui s'emporte jusqu'à braver Jupiter, c'est à cela qu'Étéocle répond :

Καὶ τόδε κέρδι κέρδος ἄλλο τίχεται.

Ce qui signifie littéralement : *par cet avantage un autre avantage est engendré*. Eschyle ici sépare expressément l'avantage que se promet l'audacieux Capanée, d'un autre avantage (Κέρδος ἄλλο) qui doit en résulter, et cet autre avantage c'est la punition que recevra de Jupiter l'arrogance impie de Capanée. Toute la suite du discours d'Étéocle n'est que le développement de cette pensée, et pour qu'on ne s'y méprenne pas, il répète exactement les mêmes expressions que le messager a dit avoir entendu proférer à Capanée lui-même. Mon explication rentre à peu près dans celle de Schütz. Je ne crois pas non plus qu'on puisse comparer au vers ci-dessus, cet autre vers de Sophocle : Πόνος πόνῳ πόνον φέρει (Aj. 866). On conçoit bien qu'après le verbe actif φέρει la préposition ἐν puisse être sous-entendue, mais non après le passif τίχεται.

P. 9, § 5; M. Gail veut qu'on traduise *se vers* du Philoctète de Sophocle :

Οὐτως ἔχει τι δεινὸν ἰσχυρὸς ὁράσας (v. 104, éd. Erf.)

par ces mots : « Quel est donc cette force extraordinaire qui le mettrait au-dessus du danger ? » Je suppose que le sens est simplement, *d'où lui vient une telle confiance en ses forces ?* L'adjectif *δεινὸν* se rapportant à *ὁράσας* ne saurait lui convenir, si ce mot exprimait seulement *un état où l'on est à l'abri du danger*. Quant à *ὑδὲ ὁρασέ*, il me semble mal rendu par *non tutum est*. C'est faute de mieux que la version latine s'exprime ainsi ; et je crois que le vers 106 de la même pièce :

Οὐκ ἀπ' ἰσχυρᾶ ὑδὲ προσμῖξαι θρασέ.

doit se traduire : « ce n'est donc pas chose à laquelle on puisse se fier que de s'attaquer à lui. » Malheureusement il n'y a pas d'adjectif pour le verbe *se fier*, ni en français, ni en latin. Quant au sens de *προσμῖξαι*, j'adopte tout-à-fait l'opinion de l'auteur.

P. 15, § 10, il me semble que *φίλος* ne peut être employé comme pronom possessif que lorsqu'il est joint à un substantif ; ainsi dans Homère *φίλον ἦτορ* (Il. γ' 31) et *φίλα γούνατα* (Il. ι 609). C'est en ce sens qu'Horace a dit :

Cuncta manus avidas fugient hæredis amico
quæ dederis animo (Od. IV, 7, 19-20.)

De sorte que je traduirais ce vers de la Médée d'Euripide :

Ἄγ', ὥς φίλῳ γὰρ ὄντι σσι κοινώσομαι (v. 499, éd. Barn.)

« Mais je veux te parler comme si tu étais encore mon ami. » Au reste, la traduction de M. Gail donne à peu près le même sens : « Eh bien je te ferai part de ce qui me touche comme à un homme qui m'est uni. » Il n'est pas question dans cette phrase de pronom possessif.

P. 20, § 17, voici comment M. Gail le père traduit cette phrase de Thucydide : *μόγις τι ἐν πολλῷ χρόνῳ ησυχάζουσα ἡ Ἑλλάς βεβαίως, καὶ δοκεῖ ἀνισχυμένη, ἀπικρίας ἐξέπεμψε* (1, 10). « Après une longue période de temps, la Grèce, parvenue enfin avec peine à un repos solide, et n'éprouvant plus aucune sédition, envoya hors de son sein des colonies. » Je crois que cette version est exacte, et qu'il fallait y renvoyer. M. Gail le fils, dans sa citation, a tort de négliger la phrase incidente *δοκεῖ ἀνισχυμένη*. C'est parce que la Grèce n'était plus agitée par des sédi-

tions, qu'elle songea à envoyer des colonies au dehors; et il ne faut pas confondre ces colonies avec les états indépendans que fondaient ceux qui étaient chassés des villes par suite de séditions.

P. 22, § 20, voici une autre phrase de Thucydide qui me paraît bien traduite par M. Gail le père. Thucydide, après avoir dit que, selon l'opinion commune, les Cyclopes et les Lestrigons étaient les premiers habitans de la Sicile, ajoute : *Σικανὸι δὲ μετ' αὐτοῦς φαίνονται ἐνοικοῦντες, ὥς μὲν αὐτοὶ φασί, καὶ πρότεροι, διὰ τὰ αὐτόχθονες* (VI, 2). « Après eux, les Sicanien paraissent y avoir fait les premiers établissemens; et même, à les en croire, ils sont plus anciens puisqu'ils se disent Autochthones. » Dans la phrase grecque, ces mots *ὥς μὲν αὐτοὶ φασί*, ne sont point là pour *ὥς φασί*, *ut aiunt*, *comme on dit*, ils n'expriment point une rumeur, un bruit plus ou moins fondé, mais la prétention formelle des Sicanien qui se disaient Autochthones, et par conséquent les plus anciens habitans de la Sicile.

Mais il est temps de finir, pour ne pas faire un article aussi long, et à coup sûr bien inférieur à l'ouvrage qui en est le sujet.

DUGAS-MONTBEL.

88. BIBLIOTHÈQUE LATINE - FRANÇAISE publiée sous les auspices de S. A. R. Mgr. le Dauphin; par C. L. F. PANCKOUCKE. Livraisons XXXVII, XXXVIII et XXXIX, 3 vol. in-8°. Paris, 1830; Panckoucke.

Ces 3 nouvelles livraisons comprennent : 1^o les tomes 1^{er} et XIII de Tite-Live, traduction entièrement neuve, de MM. Liez, Dubois et Verger; 2^o le 1^{er} volume des œuvres de Tacite, traduites par l'éditeur lui-même de la collection, M. Panckoucke, qui offre enfin au public le fruit d'un travail long et persévérant. On conçoit que les efforts du nouveau traducteur ont dû être d'autant plus grands, qu'il avait à lutter contre l'érudition et la mûre expérience d'un professeur de l'Université, M. Bur-nouf, qui publie une traduction du même historien. Nous consacrerons prochainement à l'ouvrage de M. Panckoucke un article particulier où nous comparerons le travail des deux interprètes.

W.

89. C. CORNELII TACITI DE VITA ET MORIBUS CN. JULII AGRICOLÆ LIBELLUS. Textum recensuit et ad fidem codicis vat. emendavit notasque adpersit U. J. H. BECKER. Hamburgi, 1826.

La Vie d'Agricola, par Tacite, est un ouvrage dont le mérite a été de tout temps justement apprécié, non-seulement sous le rapport du style qui est plein d'énergie et de concision, mais encore relativement à la beauté et à la profondeur des pensées qui y brillent d'un éclat particulier. Il n'est donc pas étonnant que les savans aient consacré leurs veilles à corriger le texte de ce livre précieux, afin d'en rendre l'intelligence plus facile; et s'il est vrai que les travaux d'érudition sont souvent très-utiles, c'est surtout lorsqu'ils sont appliqués à éclaircir les pensées et les opinions d'auteurs qui, par leur talent, sont devenus classiques. Le grand nombre d'éditions de la Vie d'Agricola, dont la littérature latine s'est successivement enrichie, n'a cependant pas empêché M. Becker d'en publier une à son tour. Il a adopté pour base de son travail le manuscrit du Vatican, dont Drunck a récemment publié une édition. Tout en rendant justice au talent et à la sagacité de Drunck, M. Becker prétend que ce savant n'a pas toujours procédé aux corrections du texte avec le même soin, et qu'une foule de passages obscurs n'ont pas été expliqués par lui. Une lecture attentive des notes qui accompagnent plusieurs chapitres de l'ouvrage, nous a convaincu que le nouvel éditeur avait émis une assertion vraie, en disant dans sa préface : *jam non omnino nobis satisfaci Dronckius in hac sua Agricolæ editione, cum sæpius repetita lectione, et in recipiendis codicis mss. lectionibus parum constantem eum fuisse intellexerimus, et in loca nonnulla inciderimus quæ non ita ac nos sperabamus, imo plane non sint explicata.*

Voici quelques passages dont la correction démontre que M. Becker est parfaitement familiarisé avec le style de Tacite.

Chap. III. Quid si per quindecim annos, grande mortalis ævi spatium multis fortuitis casibus promptissimus quisque sævitia principis interciderunt?

Note. Cod. Vat. Multis fort. cas. Q. quam lectionem Dronckius tuetur; sed male: subjectum enim hic deesse nequit. Non queritur Tacitus, quod multi fortuitis casibus e vita ablati sunt, hoc enim absurdum foret; sed queritur quod præter eos, quos

fortuiti casus eripuerunt optimi cives, et promptissimus quisque sævitia principis interciderunt. Obsequentem literam fieri potuit ut librarius parum attentus antecedenti verbo similem literam pravè addiderit.

Pauci ut ita dixerim non modo aliorum, sed etiam nostri superstitēs sumus.

Notes. Et uti dixerim. Cod. Vat. Male Dponokius codicum lectionem in textum recepit; sed adverbium ita sic in hac dicendi formula Tac. nunquam omittit cf. Germ. 2. utque sic dixerim.

Ces deux exemples suffiront sans doute pour donner une idée du discernement de l'éditeur.

En tête de l'ouvrage figure un tableau intitulé *Annales Agri- colani*: on y trouve les principales époques de la vie d'Agri- cola; ce tableau est bien conçu, car il suffit d'y jeter un coup d'œil pour se rappeler, à mesure qu'on avance dans la lecture du livre, les faits que l'on a vus précédemment. L'ouvrage se termine par une table des matières rédigée d'après un système tout nouveau. C'est une véritable clef pour l'intelligence de l'auteur; car les mots n'y sont point présentés isolément, mais accompagnés de leurs régimes ou accessoires. Cette table est suivie d'une indication de certaines tournures de style propres à Tacite.

C. R.

90. M. TULLII CICERONIS ORATIONES IN L. CATILINAM IV, ET PRO P. SULLA. In usum scholarum curavit J. P. KREBSIUS. Præmissa sunt singularia capita vitæ Ciceronis et argumenta Pauli Manutii quinque illarum orationum. Gissæ, 1828; Heyer.

L'auteur de cette nouvelle édition des *Catilinaires* de Ciceron, et du discours pour P. Sylla, ne s'est point proposé de présenter aux élèves un commentaire dans la forme ordinaire, il a travaillé d'après un plan tout nouveau, laissant aux professeurs le soin d'expliquer les passages obscurs et difficiles du texte. Il s'est borné à en donner une édition aussi parfaite qu'il lui a été possible, en mettant à profit l'érudition de ses prédécesseurs, et en réparant les erreurs ou les omissions qui leur ont échappé. Les notes placées au bas du texte indiquent les leçons les plus généralement reçues, et font ressortir la supériorité et les différences des éditions de Grævius, d'Bræuti, de

Weiske, de Beck, Döring, Morgenstern, Matthias, Schutz et Orellius. L'auteur a suivi, presque pas à pas, l'édition d'Orellius qui lui a paru la meilleure de toutes celles qui ont paru.

L'exemple de M. Kreba mérite des encouragements. Le plan qu'il a adopté sera mieux goûté des élèves, que ne l'eût été un commentaire volumineux qui aurait inutilement surchargé leur mémoire d'hypothèses et de conjectures; car elles dénotent l'érudition d'un auteur, elles ne font ordinairement que remplir de doutes et de notions vagues l'esprit de ses lecteurs. C. R.

91. I. ELEGIEN DES PROPERTIUS.—Elégies de Propertius; traduites et commentées par Frédér. Charl. de STROMBECK. 2^e édit. revue et corrigée. 332 pag. in-8°. Brunswick, 1822; Vieweg.

92. II. DES SEXTUS AURELIUS PROPERTIUS WERKE. — Poésies de Sexte-Aurèle Propertius; traduites par Jean Henri Voss. Brunswick, 1830; Vieweg.

Nous avons reçu deux traductions différentes de Propertius, faites par deux bons traducteurs allemands, et publiées à 8 ans d'intervalle par le même libraire. Le premier, M. de Strombeck, n'a guère traduit que la moitié des poésies de Propertius, mais il a ajouté des notes intéressantes à chaque pièce qu'il a rendue en allemand; la traduction de Voss est complète, mais il n'y a ni notes ni commentaires; on ne trouve même pas de préface; ce qui s'explique par la publication posthume de cet ouvrage. Voss est resté fidèle dans sa traduction de Propertius, au système qu'il avait adopté pour ses versions allemandes des poèmes d'Homère, de Virgile et d'Ovide dont nous avons parlé dans un autre article. Il rend vers pour vers, presque sans déranger la phrase latine; Propertius paraît lui avoir donné plus de peine qu'Ovide; du moins il nous semble que la construction allemande est quelquefois plus pénible et un peu obscure, ou sent trop le latin pour être coulante. M. de Strombeck ne s'astreint pas autant que Voss à rendre la construction, la tournure et les épithètes des vers latins; il traduit plus librement; aussi sa version allemande est un peu plus élégante, et se lit avec plus de plaisir; mais en comparant la version de Voss à l'original, on s'étonne davantage de l'habileté de ce traducteur.

Un exemple sera voir comment ces deux traducteurs ont lutté contre la difficulté de la concision du latin.

Dans la 2^e pièce du livre 1^{er}, adressée à Cynthie, et dans laquelle le poète s'élève contre la vaine pompe des parures et du luxe, il débute ainsi :

Quid juvat ornato procedere, vita, capillo
 Et tenues Coa veste movere sinus?
 Ante quid Orontea crines perfundere myrrha?
 Teque peregrinis vendere muneribus?
 Naturæque decus mercato pudere cultu
 Nec sinere in propriis membra nitere bonis?
 Crede mihi, non ulla tuæ medicina figuræ est.

Voss a traduit ainsi le 4^e vers :

Und ausländischer Prunkehre verkaufen dich selbst.

Ce qui est une traduction littérale du latin : pour rendre *muneribus*, le traducteur a inventé le mot *prunkehre* qui signifie honneur fastueux, et qui rend exactement le sens de l'original. M. de Strombeck a cherché aussi à conserver ici fidèlement l'expression de Propertius, et il l'a rendue par le vers suivant :

Dass du dein besseres selbst Gaben der Fremde verkaufst.

Ce qui signifie littéralement : *Pour que tu vendes la meilleure partie de toi à des dons de l'étranger*. Dans ces notes il convient que cette version peut choquer un peu, et qu'elle est un peu obscure; mais il ajoute que l'obscurité est également dans l'original; il nous semble qu'il n'y a dans l'original qu'une hardiesse poétique, difficile à rendre fidèlement dans les langues modernes, à moins de se tirer d'affaire par un mot heureusement créé, comme celui de Voss. M. de Strombeck est plus clair et plus libre dans le 7^e vers qu'il traduit :

Keiner Hülfe bedarf, diess glaub, dein reizender Körper.

Ce qui signifie littéralement : crois moi, ton corps charmant n'a pas besoin de secours. C'est bien le sens, mais non pas tout-à-fait l'expression poétique de l'original. Voss a cette fois été également obligé de s'éloigner du latin, il a traduit :

Glaube mir, deiner Gestalt dient nichts was Verschönerung heuchelt.

Crois moi, rien de ce qui simule l'embellissement ne sert à ta figure : vers qui a le désavantage de n'être ni clair ni tout-à-fait exact.

Ainsi les deux versions ont alternativement des avantages et des défauts ; toutes deux sont remarquables par le grand soin que les traducteurs ont mis à reproduire le poète latin dans leur idiôme.

D—C.

93. INCERTI AUCTORIS MAGISTRATUUM ET SACERDOTIORUM P. R. EXPOSITIONES INEDITÆ cum commentario; edidit Ph. Ed. HUSCHKE, juris utriusque et philosophiæ doctor illiusque professor. In-8° de 146 p. Vratislaviæ, 1829; Korn.

M. Huschke, durant son séjour à Paris, trouva à la bibliothèque de l'arsenal un petit traité inédit sur les magistrats romains, qui lui paraît rédigé entre le 5^e et le 10^e siècles de notre ère; l'auteur semble avoir eu à sa disposition des autorités perdues plus tard; sans doute, la barbarie de son temps l'empêcha, tout aussi bien que le *géographe de Ravenne*, d'en faire un usage complet, mais toujours on y trouve des choses qui ne sont pas mentionnées ailleurs; et de plus, il y a tant d'incertitude sur beaucoup de points de cette partie de nos connaissances en fait d'antiquités, que les moindres secours ne sont pas à dédaigner.

Il nous semble que le commentaire est la partie la plus essentielle de ce petit ouvrage; c'est là qu'on apprécie les recherches de l'éditeur sur tout ce qui regarde les magistrats romains. Nous appellerons l'attention des lecteurs sur ce qu'il dit sur le *droit prétorien*, p. 57 et suiv., sur la discussion si les préteurs avaient deux ou six licteurs, p. 74, où M. Huschke se décide à admettre qu'à différentes époques, et selon qu'ils rendaient la justice à Rome même ou hors de la ville, le nombre des licteurs a changé; les tribuns militaires, p. 88, et le *præfectus prætorio*, p. 116, ont aussi été traités avec beaucoup de développemens. On apprend à comprendre l'importance du droit de citoyen romain, lorsqu'on apprend (p. 70, note), qu'il est très-probable qu'un étranger ne pouvait jamais en son propre nom se présenter en justice; nous ajouterons que *Mæser*, dans son excellente histoire d'*Osnabrück*, a conclu, d'après la teneur des anciennes lois, qu'autrefois en Allemagne tout étranger était hors de la loi.

M. Huschke dérive, d'après Vossius (p. 79), le mot *imperator* de *in* et *parare*; mais cette étymologie ne nous semble

pas tout-à-fait admissible, parce qu'elle ne rend pas raison de la véritable signification du mot *imperium*; on trouve dans le grand ouvrage numismatique d'Eckhel (I, 103), la légende d'une monnaie frappée par les Samnites durant la guerre sociale, et qui paraît contenir la forme sabine du même mot: *EMBRATUR*. Malheureusement ces anciennes langues italiques sont perdues pour nous, de sorte qu'il serait difficile de dire si ce mot a été pris chez les Romains, et légèrement modifié dans la prononciation, ou si son étymologie était plus vraisemblable que celle des Romains. S.

94. NORDISKE FORTIDS SAGAER.—Anciennes traditions du Nord, traduites sur les originaux islandais, publiés ou manuscrits; par C.-C. RAFF, professeur. Vol. 1 et 2. In-8°. Copenhague, 1829; imprimerie de Popp.

Le recueil dont nous venons de transcrire le titre comprendra, en 3 volumes, les principales sagas dont les sujets se rapportent à des événements antérieurs à la fondation d'une colonie en Islande au ix^e siècle, et par conséquent antérieurs aussi au temps où l'histoire du Nord acquiert de la certitude. Les *sagas* du recueil danois de M. Raff ne sont donc pas historiques; elles sont plutôt romanesques, et c'est bien plus le mérite de l'imagination que celui de la vérité qu'il faut y chercher. Pendant un millier d'années, dit le traducteur, les sagas, dont on présente ici la version danoise, ont d'abord instruit et amusé les générations sous la forme de contes que l'on se transmettait oralement, et plus tard elles furent recueillies dans les écrits rédigés depuis le xii^e siècle.

Assurément les traditions historiques sont plus instructives pour celui qui veut connaître l'ancienne histoire du Nord; cependant les sagas romanesques ne sont pas non plus inutiles à l'histoire. Si les aventures qui y sont racontées ne sont jamais arrivées aux personnages, si ces personnages même sont imaginaires, enfin, si une imagination trop exaltée s'est plu à créer des géans, des nains, des esprits terrestres et d'autres fantômes, au moins on retrouve dans ces romans islandais les idées mythologiques, les mœurs, les usages, les préjugés des anciens Scandinaves; leur vie aventurière s'y retrace tout entière; et, de plus, on voit ce que l'esprit poétique

de leurs scaldes était capable d'inventer. Ce qui a fait pendant des siècles les délices d'un peuple mérite toujours l'attention du philosophe, ne fût-ce que pour lui apprendre le goût dominant de ce peuple. D. (*Revue encyclop.*; janv. 1830, page 113.)

95. PLAN D'UN VOYAGE SCIENTIFIQUE DANS LES PAYS SLAVES. (*Bibliographicheskia listi*.— Feuilles bibliographiques, n° 34, 1825. Supplément du 21 janvier 1826. (Voyez le *Bulletin*, Tome XLII, n° 52),

III. *Retour de Rome en Russie par Paris*. Sur la route de Florence, entrer à Viterbe, où, selon M. Pertz, se trouvent de nombreuses et intéressantes archives. On ferait bien aussi de visiter *Spolette* et *Perugia*, ou bien *Bolsene* et *Orvieto*. A Florence, après avoir consulté les tablettes de M. Blandini, on s'assurera bientôt du temps qu'il faudra rester pour examiner la bibliothèque Laurentiana. On ne négligera pas non plus celle de Ricardi, où se trouve un exemplaire du fameux manuscrit *Cencii Camerarii liber Censuum*, renfermant des détails curieux sur les missionnaires hongrois qui se sont rendus en Russie.

Visiter les riches archives de *Pise* et de *Lucques*, où M. Pertz n'a pas pu aller.

A *Gènes*, s'occuper de tous les objets relatifs au séjour des Gênois dans la presqu'île de Tauride.—Voir si l'on ne découvrira point dans cette ville quelque ancien manuscrit slave.

A *Turin*, où il est assez difficile de pénétrer dans la bibliothèque royale, on s'adressera au comte Napione, président de toutes les archives. A l'Athénée, l'abbé Bessone s'empressera de satisfaire à toutes les questions qui pourront lui être faites par le savant voyageur.

Les Archives de *Milan* sont extrêmement intéressantes, mais difficiles à explorer. Les descriptions de la bibliothèque ambroisienne (si elles existent encore), se conservent sous le plus grand secret, non d'après les ordres de la cour de Vienne, mais d'après une disposition particulière de l'autorité locale. Les Archives centrales de la Lombardie renferment un nombre considérable d'anciens parchemins, qui appartiennent à divers monastères maintenant abandonnés. Les tablettes chronologiques et les travaux historico-diplomatiques de l'abbé Er-

cole Carloni seront du plus grand secours pour les savans qui sont dans l'intention de s'occuper de l'examen de ces archives. A Milan, on fera bien aussi d'aller à Monçon pour y voir le collège des Archives. Le chanoine Agostino Montegazza se fera un plaisir de montrer toutes les curiosités qu'il renferme. On aura également le soin d'examiner à Milan le manuscrit nouvellement découvert d'*Ulfa* (ou traduction de l'Écriture-Sainte encore inédite), que le comte Castiliani et l'abbé Mai se proposaient de faire imprimer, et qui est surtout appréciée par les savans allemands, tels que MM. Kopitar, Grimm, etc.

En Suisse, dans le monastère de St. Gall, chercher un manuscrit latin où il est parlé du commerce de la ville d'Augsbourg avec Kief, dans le xi^e siècle. La nouvelle de cette précieuse trouvaille, faite par M. Dumge, a été constatée dans le 2^e volume des travaux de la Société allemande d'histoire à Francfort (1).

On se rendra en *France* par Tübingen et Stuttgart (2).

A Paris, on examinera avec attention les manuscrits dont parlent Monfaucon et Dobrowsky (*Instit. ling. slav.*, p. xvi, s. q.); de même que ceux dont M. Dobrowsky a tiré quelques fac-simile, et généralement tout ce qui peut avoir quelque rapport à l'histoire de Russie. M. Hase voudra bien, sans doute, s'empresse de communiquer au docte voyageur tous les trésors que la Bibliothèque royale peut renfermer à cet égard. Ne pas négliger surtout le manuscrit bulgare, n° 2340, dont parle Karamsin, Tom. I^{er} de son histoire, note 267, en citant l'article de Dobner, imprimé dans les *Abhandl. der Boehm. Gess. der Wissensch.*, 1785, p. 101 et suiv. et le nouveau système des moines bénédictins. On trouvera aussi à la Bibliothèque royale une carte de la Crimée au xi^e siècle.

A Reims, peut-être se trouvera-t-il encore des personnes qui auront vu l'Évangile slavon (?), sur lequel, dit-on, les rois de

(1) Dans le même monastère de Saint-Gall, M. Mone, aujourd'hui professeur à Heidelberg, a trouvé parmi les manuscrits du 8^e siècle, une peinture à laquelle il a donné le nom de *Franconienne* ou *Irskienne*.

(2) Dans le xvi^e siècle, Tübingen fut très-renommée par l'imprimerie slavonne qu'y établit Primas Trubir. Il est possible que l'on conserve encore aujourd'hui à la Bibliothèque du roi quelques manuscrits russes qui auraient appartenu à Scherer.

France prêtaient serment lors de leur couronnement (Dobrowsky, Instit. ling. slav. p. xvi.)

DANS LES PAYS-BAS.—*A Bruxelles.* Cette ville doit sans doute renfermer plusieurs objets intéressans pour l'histoire de Russie.

—*A La Haye*, M. Scheltema communiquera au voyageur un assez grand nombre de documens relatifs à l'histoire de Russie.

On rentrera EN ALLEMAGNE, par *Münster*, où, d'après l'opinion de Schloezer, imprimée dans le Courrier de l'Europe, 1811, n° 23, se trouvent diverses pièces concernant l'empire de Russie. De là on ira à Göttingue, où l'on fera les préparatifs nécessaires pour se rendre dans le Nord de l'Allemagne, par *Wolfenbüttel*, célèbre par sa bibliothèque, mise en ordre par le bibliothécaire Ebert.

De *Braunschweig* à *Hanovre*, où il sera indispensable de faire connaissance avec le docteur Pertz, secrétaire des Archives de la ville. Il ne le sera pas moins de recourir aux lumières du célèbre philologue et antiquaire *Grotefend*.

A Bremen, selon Schlözer, se trouvent, ainsi qu'à *Münster* et à *Lübeck*, des documens qui méritent l'attention de l'historien russe.

On examinera scrupuleusement les Archives d'*Oldenburg*, afin de découvrir des renseignemens sur le prêtre Bruno, religieux de cette ville, qui, vers l'an 1156, convertit au christianisme les habitans de l'Allemagne septentrionale.

A Hambourg, le ministre résident *Struve*.

A Kiel, M. le professeur Wachsmuth.

A Lübeck, M. Schlözer, consul de Russie, ne négligera rien pour satisfaire la curiosité du voyageur russe. Dans cette dernière ville, examiner avec attention les patentes données à *Lübeck*, en 1187, par l'empereur Frédéric I^{er}, et dans lesquelles il est fait mention du commerce libre de cette place avec les Russes (*Rustheni*). Là aussi se trouve le traité de *Borchram*, ou ses articles préliminaires, ainsi que le prétend Schlözer, en citant Sartorius : *Gesch. des Hanseat. Bundes*. I. 392 et 398.

A Schwerin, ou à *Ludwigslust*, château de plaisance situé dans le voisinage de cette ville, on conserve les antiquités slaves décrites par *Musch* et *Wogen*, et qui avaient appartenu au temple de Rhétra. Dans le dernier de ces deux endroits se

trouve une belle collection d'antiquités, dont M. le professeur Schroter publie actuellement la description à Rostock.

Quant aux antiquités découvertes à Prilwitz, village du Meklembourg, on peut consulter l'ouvrage de M. Fiorillo.

Visiter les Archives de *Wismar*, et rechercher à *Rostock* la connaissance de M. Schroter.

S'il en faut croire M. le professeur Kosegarten, le pasteur de la petite ville de Pobin, dans l'île de Rügen, possède une collection d'antiquités slavonnes trouvées dans les tombeaux. Sur cette côte, qui est la plus septentrionale de l'Allemagne, voir les ruines d'Arcona, où l'on élève aujourd'hui un phare. Cette ville est la dernière où les Slaves idolâtres aient résisté aux Allemands devenus chrétiens.

A *Greifswald*, des entrevues scientifiques avec M. Kanneigiser et le célèbre orientaliste Kosegarten ne pourront qu'être infiniment utiles au voyageur.

Les frères *Sponholtz*, à Neu-Brandenburg, auxquels appartenaient primitivement les raretés décrites par Masch et Wogen, ont actuellement en leur possession une collection d'antiquités slaves, dont on doit la connaissance au célèbre M. Voss de Heidelberg.

La collection des antiquités slaves de Neu-Strelitz, surpasse, dit-on, de beaucoup par le nombre de monumens, et surtout d'idoles qui la composent, celle qui se trouve à Ludwigslust. On prétend que, non loin de Prenzlau, on voit encore les ruines d'un ancien temple slave. Les Slaves de cette contrée furent, dans le ^{xii}^e siècle, convertis au christianisme par Othon, évêque de Bamberg (Voy. *sect.* Versuch einer Gesch. der ukermarkischen Stadt Prenzlau, I. 10 (1784), ou *Fiorillo*, über die slavischen Alterthümer, dans sa collection Kl. Schriften artistischen Inhalts, II, 298.)

A *Stettin*, on trouvera, sans doute, des personnes amies des sciences qui auront recueilli quelques antiquités slaves dignes d'être étudiées.

A *Berlin*, chercher le manuscrit slavon, intitulé *Disputationum Gregentii*, dont parle *La Croze* (Dobrowsky, instit. ling. slav. p. 11.) La traduction latine du commencement de cette dissertation fut envoyée à Fabricius pour compléter ce qui manquait dans les manuscrits grecs. On conserve égale-

ment dans les Archives de l'Académie de Berlin la copie d'une inscription slave, dit-on, envoyée de Smyrne, trouvée dans un souterrain, près d'on ne sait quelle ville, et non encore interprétée jusqu'à ce jour. Il en existe une copie à Saint-Petersbourg.

D'après une lettre de M. le pasteur Mironovius (?), savant qui habite Dantzig, on conserve dans le monastère d'Oliwa, situé près de cette forteresse, les Archives de la ville de Lauenburg, qui y furent transportées lorsque cette ville devint la proie des flammes. Sa bibliothèque est devenue la propriété du couvent de Pelpin, où elle fut transportée à la même occasion.

Dans les anciennes limites DE LA POLOGNE, près de Posen, on a découvert différens tombeaux renfermant des antiquités. On peut espérer que M. Jacob, membre du Consistoire, et précédemment professeur à Varsovie, ne se refusera pas à communiquer ou à indiquer tout ce qu'il y aura d'intéressant à voir dans la contrée.

S'informer si, comme on l'a assuré à M. Khodakofsky, il existe à Gnesen une église extraordinairement ancienne, qui aurait peut-être servi de temple aux Slaves idolâtres.

Se rendre à Varsovie en passant par Brzesc et Plotsk (Voy. Thorschmidt's Plotskisché Alterthümer). Là, on passera en revue avec M. Khleindofsky, premier bibliothécaire de la Bibliothèque nationale, tous les anciens livres et manuscrits slaves, et l'on ne négligera pas non plus de voir la Bibliothèque du Lycée de la même ville, dont le proviseur est le célèbre Linde. Enfin, après avoir visité le Lycée de Poulaw, on reviendra par Lublin et Khelm en Russie, où l'on publiera toutes les découvertes et recherches, fruits de cet intéressant voyage.

96. NIEUW HAND-WOORDENBOEK DER FRANSCHE EN NEDERDUITSCHÉ TALEN. — Nouveau Vocabulaire des langues française et hollandaise; par G. N. LANDRÉ et P. AGAON. Tomes I et II, Hollandais. 2^e édit. corrigée et augmentée; par G. N. LANDRÉ et P. WEILAND. Tome I^{er}, 921 p. Lahaye et Amsterdam, 1828; Van Cleef. (*De Recensent*, Tom. XXIII, n^o 1, janvier 1830, p. 48.)

Les deux tomes de ce Vocabulaire sont maintenant aussi complets qu'aucun autre travail de ce genre. La significa-

tion des mots et leurs acceptions diverses sont indiquées avec une scrupuleuse exactitude. Il en est de même des locutions particulières à la langue française et à la langue hollandaise. Nous recommandons, par conséquent, ce Vocabulaire tant aux Hollandais qui veulent étudier le français qu'aux Français qui désirent apprendre le hollandais. C. R.

97. GESCHICHTE DER MACARONISCHEN POESIE und Sammlung ihrer vorzüglichsten Denkmale. — Histoire de la Poésie macaronique et de ses principaux monumens; par le D^r J. G. GENTHE. In-8^o de xvi et 350 p. Halle et Leipzig, 1829; Reinecke et Comp. (*Allgem. Repertor. der neuesten in-und ausländ. Literatur*, 1829. 2^e vol., 4^e cahier, pag. 274.)

Cet écrit se divise en deux sections : la 1^{re} traite de la Poésie macaronique en général. L'auteur établit le mélange des langues et des idiômes, et montre les résultats burlesques de ces amalgames et de quelle manière on a été conduit à la poésie burlesque que l'on trouve déjà chez les Grecs, et qui fut si répandue en France dans le 17^e siècle.

Il arrive ensuite à la poésie macaronique qui prit naissance en Italie et qui fut opposée à la poésie pédantesque. Les premiers poètes macaroniques sont Tifi, Degli, Odasj et Teofilo Folengo.

La 2^e section contient les noms de tous les poètes macaroniques et la liste de leurs ouvrages, et l'auteur cite successivement les Italiens, les Allemands, les Anglais et les Espagnols, en donnant un état détaillé des productions burlesques de ces différentes langues.

98. RACCONTI ISTORICI IN ITALIANO ED INGLESE. HISTORICAL NARRATIVES IN ITALIAN AND ENGLISH. — Contes historiques en italien et en anglais avec l'accentuation, traduits de l'italien de VERGANI, en anglais, d'après un procédé propre à faciliter l'étude de ces langues; par W. FARDELY, Heidelberg, 1829; Engelmann.

Pour faciliter l'étude des langues italienne et anglaise, M. Fardely a imaginé de traduire en anglais les contes historiques de Vergani, en suivant fidèlement la tournure et la coupe de la phrase italienne. De cette manière, l'élève appren-

dra non-seulement une foule de mots, et cela sans avoir besoin de recourir au dictionnaire, mais il acquerra en outre la connaissance du système de construction propre aux deux langues. L'opuscule de Vergani se prêtait d'autant plus aisément à ce plan, que l'auteur exprime rarement ses idées sous la forme de l'inversion. Le traducteur est ennemi de la méthode que l'on suit encore aujourd'hui pour l'enseignement des langues, quoique le temps et l'expérience en aient démontré les vices. D'après cette méthode, on fait apprendre à l'élève les principes et les règles métaphysiques et abstraites de la grammaire, à un âge où son esprit, encore incapable de s'élever à des idées générales, ne saurait éprouver que de la répugnance pour une étude aussi aride. Pour qu'un élève prenne goût à l'étude des langues, dit M. Fardely, il faut, dès qu'il a quelque connaissance de la grammaire, lui enseigner les règles par l'application, et lorsqu'il en aura bien compris le mécanisme, il n'éprouvera aucune peine à les graver dans sa mémoire sous une forme générale. Nous partageons entièrement cette opinion, et nous désirons que l'on applique à d'autres langues vivantes le plan que M. Fardely a conçu, et qu'il a si habilement exécuté.

C. R.

99. BIBLIOTHECA PETRARCHESCA, FORMATA, POSSEDUTA, DESCRITTA, etc.—Bibliothèque de Pétrarque, formée, décrite et expliquée par le professeur A. MARSAND. In 4°. Milan 1826. (*Giornale delle provincie venete*, juillet 1827, p. 3.)

Cet ouvrage, dit le rédacteur du journal italien, sera très-utile parce qu'il pourra servir de guide aux hommes qui désireraient se livrer à la correction et à l'impression des auteurs classiques.

Nous en indiquerons rapidement le contenu à nos lecteurs.

Dans une préface, l'auteur indique l'ordre et le plan de son livre; vient ensuite une biographie de Pétrarque, par un auteur qui écrivait à la fin du XIV^e siècle. Cette biographie a été imprimée pour la première fois à Rome dans l'édition du *Canzoniere*, qui a paru en 1471. La préface est suivie de la première partie qui contient la série des éditions du *Canzoniere*, et des *Trionfe*, qui, dans la collection de M. Marsand,

s'élève à 300 éditions différentes (1) : La deuxième partie renferme l'indication des auteurs qui ont écrit sur la vie de Pétrarque, et présente l'énumération de tous les commentateurs de Pétrarque; suivent les traducteurs, imitateurs, etc. La troisième partie donne la description de sept manuscrits sans date, de quatre qui ont une date, puis de quatre autres manuscrits relatifs aux poésies vulgaires et à la vie de Pétrarque.

A la fin du livre de M. Marsand, on trouve une table qui indique les compositions et les vers de Pétrarque, qui ont été l'objet de commentaires spéciaux;

Une table qui indique les livres les plus précieux que renferme la bibliothèque;

Un index de tous les auteurs et de tous les individus nommés dans l'ouvrage;

Trois fac-simile du caractère des éditions les plus précieuses du *Canzoniere*;

Enfin une table des matières.

C. R.

100. THE ALPHABET OF THE PRIMITIVE LANGUAGE OF SPAIN, etc.—

L'Alphabet du langage primitif de l'Espagne, et Examen philosophique de l'antiquité et de la civilisation du peuple basque; extrait des ouvrages de don J. B. de Erro; traduit en anglais par G. W. ERVING. Grand in-8° de 22 et 89 pages. Boston, 1829.

Voici un livre que, sans la date, on croirait appartenir plutôt au XVII^e siècle qu'au nôtre; toutes les rêveries étymologiques que Court de Gébelin avait entassées dans son *Monde primitif* sur la valeur intrinsèque et primordiale des lettres, sur le rapport soi-disant nécessaire des sons avec le sens des mots, sur la prétendue commune origine des langues; se trouvent reproduites ici, mais poussées plus loin qu'elles ne l'avaient été chez l'auteur rochelais.

M. de Erro et son traducteur se sont donc bien trompés, s'ils ont cru que des idées si stériles puissent intéresser le monde savant à une langue sans littérature, sans analogie au dehors, sans importance enfin pour le commerce, les arts ou

(1) C'est de cette riche collection que nous avons annoncé (*Suprà*. Toim. XI, p. 295), que le roi Charles X a fait l'acquisition pour la bibliothèque particulière du Louvre.

les sciences. Le seul moyen d'atteindre ce but était de laisser de côté ce qu'il y a d'arbitraire et de conjectural dans l'étymologie, pour s'attacher à la partie positive de cette science, comme l'a fait M. Lécuse qui, dans sa *Grammaire basque* (n° 34), donne avec leur sens précis un catalogue de 60 terminaisons de cette langue : il faudrait encore chercher à exposer d'une manière simple et rapide, si cela se peut, la texture de cette langue tout-à-fait remarquable, et sa gigantesque conjugaison; enfin il faudrait former un dictionnaire de tous les mots d'origine vraiment basque, connus de ceux qui parlent cette langue, et recueillir tous les monuments que le temps a laissés dans la mémoire des hommes, soit en chansons populaires, soit en traditions historiques, etc., etc. (*Revue encyclopédique*; janv. 1830, page 102.)

101. JAHRBUCHER FÜR PHILOLOGIE UND PÄDAGOGIK. — Annales de philologie et de pédagogie. Journal critique, publié concurremment avec plusieurs savans, par J. Chr. JAHN. 3^e et 4^e année, chacune de 12 cah. in-8°. Leipzig, 1828 et 1829; Teubner.

Cette continuation des Annales philologiques de M. Jahn est rédigée sur le même plan que les années précédentes (voy. *Bulletin*, Tom. X, n° 349). On y lit quelques articles originaux, et le reste se compose de revues, en partie savantes, sur de nouveaux ouvrages relatifs à la philologie et à l'instruction publique. On y trouve mentionnées et analysées une foule de ces dissertations savantes dont abondent chaque année les universités allemandes, et qui sont quelquefois très-bien faites. Nous en signalerons plusieurs dans des articles spéciaux.

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

102. INSTITUT DE CORRÉSPONDANCE ARCHÉOLOGIQUE A ROME. — Annales de l'Institut représentant des monuments inédits. — (*Antolog., giorn. di scienze, lettere ed arti*, mai 1829, p. 162.)

Nous indiquerons rapidement le but et les conditions de cette

nouvelle institution qui promet tant de bons services aux sciences historiques.

Quoique l'étude des beaux-arts et de l'antiquité fasse de continuel progrès, cette étude rencontre encore de nombreux obstacles par suite de la difficulté des communications entre les littérateurs, les artistes et les amateurs, soit de l'Italie, soit des pays étrangers. Pour applanir ces obstacles, on a formé à Rome sous les auspices du prince héréditaire de Prusse, un Institut de correspondance archéologique, composé d'Italiens et d'étrangers. L'Institut s'occupera non-seulement des monumens de l'art, mais encore de toutes les matières qui sont du ressort de l'antiquité classique. A partir de l'année 1829, l'Institut donne l'analyse complète de toutes les découvertes nouvelles, soit en monumens, soit en littérature archéologique : les notices ne comprendront point la partie explicative qui est l'objet principal des autres académies archéologiques ; à moins que les explications ne fassent partie de la correspondance de l'Institut.

Chacun verra aisément que la Société a besoin d'un grand nombre de correspondans pour recueillir tous les faits qui sont du ressort de l'antiquité classique. Et comme des monumens inconnus ou inaccessibles peuvent être indiqués non-seulement d'après les rapports des archéologues et des artistes, mais aussi d'après des documens fournis par des amateurs éclairés, les amateurs seront agrégés à la Société comme membres correspondans ou honoraires. Les membres ordinaires seront par conséquent des littérateurs et des artistes connus de toute l'Europe. Les membres honoraires seront des promoteurs de la science, et les correspondans, les amateurs qui, ayant voyagé ou fait des recherches sur les antiquités, donnent l'espoir qu'ils enrichiront un jour la science par quelque découverte utile et importante. Les membres correspondans devront avoir fait preuve de capacité. Les membres ordinaires contribueront aux travaux de l'Institut par la communication de mémoires, de dessins, d'observations, de notices, et aux frais pour deux louis par an.

L'administration de la Société est confiée aux membres ordinaires qui en ont conçu le plan, et qui se sont chargés de la correspondance et de la rédaction. Les directeurs de l'étude

des antiquités italiennes et étrangères seront consultés en qualité de membres honoraires sur toutes les affaires importantes. Les membres invités à faire partie de cette Société archéologique seront répartis en 4 sections, suivant les 4 pays où se trouve le principal théâtre de pareilles études; savoir : l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et la France. Chaque section aura un ou plusieurs secrétaires. Les secrétaires devront réunir et coordonner les matériaux afin de tenir l'Institut au courant de toutes les notices archéologiques de leur pays, et faire rentrer les fonds annuels. Lorsque l'Institut aura pris quelque développement, on établira des sections pour la Grèce, la Suède, la Hollande et la Russie.

La section italienne étant le centre de la Société et de la science, aura plus d'employés que les autres, et aura des séances régulières. Elle aura un archiviste perpétuel qui recevra les rapports et documens envoyés à la Société, et les conservera.

L'Institut publiera annuellement 12 feuilles de monumens inédits in-¹o, et environ 40 feuilles d'annales d'archéologie dans le format in-8^o. Ces monumens ne seront dessinés qu'au trait, mais ils seront coloriés quand il le faudra : ils seront accompagnés de courtes explications.

Les annales seront divisées en 3 parties : la première comprendra les monumens négligés jusqu'à ce moment ou inconnus; la seconde, la littérature archéologique; la troisième, les remarques explicatives. Les articles seront écrits ou traduits dans une des trois langues les plus connues, l'italien, le français et le latin.

L'Institut préférera toujours les faits et les monumens aux commentaires archéologiques. C'est une innovation importante, car elle admet une multitude de matériaux dont les uns peuvent servir d'explication aux autres.

Une autre innovation importante de l'Institut romain, c'est d'avoir invité et admis indistinctement à participer à la science, les savans de toute l'Europe. Cette union est utile à la propagation de la vérité, nécessaire aux progrès rapides des connaissances humaines, honorable pour ceux qui les premiers l'ont conçue, proposée et réalisée.

C. R.

103. *GALLERIA OMERICA*, etc. — Galerie homérique, où recueil de monumens antiques, rassemblés par le chevalier Francesco INGHIRAMI, pour servir à l'étude de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*. Florence, 1827-1830; Poligrafia firolana.

Cette collection, nouveau commentaire des œuvres d'Homère, avait été vainement désirée jusqu'ici par les amateurs des lettres et des arts, Bèger, Tischbein, Heyne, Schorn et autres qui, en ayant entrepris l'édition avec une magnificence peu ordinaire, l'avaient laissée imparfaite. Aujourd'hui on l'offre au public de manière à en assurer l'exécution, et avec une dépense beaucoup plus modérée. Au moment où l'on annonce cet ouvrage, il est déjà très-avancé. La recherche des monumens est rigoureusement limitée à ceux qui se rapportent aux sujets traités par Homère, sans cependant y admettre les fables qu'il introduit comme épisodes dans ses poèmes, ou qui ne font point partie des sujets de premier intérêt. Nonobstant cela, nous nous flattons que les désirs seront très-amplement remplis dans les limites que l'auteur s'est prescrites, et nous osons dire même qu'ils le seront complètement, ayant mis tout le soin possible à ce que, dans la collection qui se publie, il ne soit pas omis un seul des monumens notables qui se rattachent aux faits traités par Homère. Il y aura à peu près 200 sujets figurés, lesquels pourront servir de complément aux œuvres d'Homère, soit en les reliant avec les livres, soit en en formant un volume particulier pour faire suite aux autres.

Le texte consiste en une introduction raisonnée contenant des observations sur les poèmes d'Homère et sur les héros qu'il y introduit; une courte explication des gravures; un aperçu général de la partie historique de chacun des deux poèmes; un aperçu spécial de la théocratie d'Homère, appliqué à chaque livre; un argument particulier de chaque livre, lequel, en exposant en prose tout ce qui est contenu dans chacun des chants des poèmes, pourra beaucoup abréger la lecture de la poésie homérique, et pour ainsi dire la suppléer, pour quiconque manquerait du temps nécessaire pour s'en occuper, comme il arrive aux artistes.

On a introduit dans cette collection environ 35 planches de simples esquisses, parce qu'il aurait été impossible de les pro-

dire en miniature comme elles se trouvent dans un manuscrit original d'où on les a tirées, d'autant plus que cela aurait occasionné des frais exorbitans et inutiles pour reproduire des peintures de peu de valeur sous le rapport de l'art, comme le sont la plupart de celles des manuscrits. Les autres planches seront convenablement enluminées, comme on peut voir celles de l'ouvrage intitulé : *Monumens étrusques ou appelés étrusques* (*monumenti etruschi o di etrusco nome*) ; provenant de la même polygraphie de Fiesole, et exécutées ou dirigées par le même auteur. Toutes les livraisons composant le tome 1^{er}, relatif à l'Iliade, ont déjà paru, ainsi que les sept premières livraisons du tome 2^e, relatif à l'Odyssée.

L'ouvrage est tiré à 400 exemplaires in-8°, et 25 sur papier anglais de même format ; plus 25 exemplaires de planches in-4°, et le texte in-8°.

L'ouvrage formera 36 livraisons, chacune de 6 planches et 8 pages de texte. Prix de chaque cahier : in-8° papier commun, 2 fr. ; in-8° papier anglais, 3 fr. ; in-4° papier commun, 2 $\frac{1}{2}$ fr. (*Antolog.*, n° 80, août 1827, vol. XXVII, p. 190.)

104. SUR LE MONT HARSAS-HEGG, dans le palatinat hongrois de Neograd, et sur les ouvrages en or de ses anciens habitans ; par N. de JANKOVITS.

On trouve sous ce titre, dans le 1^{er} cahier de 1828 du recueil mensuel publié à Pesth, sous le titre de *Tudományos Gyűjtemény*, un mémoire intéressant sur les antiquités en bronze et en or qu'on trouve très-souvent sur cette montagne. L'auteur, M. N. de Jankovits, antiquaire distingué, conclut de la présence de ces objets d'arts, qu'à une époque très-reculée et long-temps avant les temps prospères de la nation romaine, il a dû exister dans cette contrée un peuple adonné à l'agriculture, guerrier, riche et industrieux, qu'il serait fort intéressant pour l'histoire de pouvoir désigner avec exactitude. L'auteur du mémoire croit que les fils d'or que l'on trouve encore assez souvent dans diverses parties de la Hongrie et qui ont donné lieu à la fable de l'or végétal, ne sont autre chose que des produits de l'industrie d'une haute antiquité, qui servaient surtout d'ornemens, pour la tête des femmes. On en trouve en grande quantité sur la montagne ci-dessus désignée. Ce mé-

moire est accompagné de 2 pl. lithographiées qui servent à expliquer lesdits objets. (*Archiv für Geschichte, Statistik, etc.*, 1828, juin, n^{os} 75 et 76.)

105. COLLECTANEA TIL ET ANTIQUARIISK-TOPOGRAFISK LEXICON OVER DANMARK. — Notes pour servir à un dictionnaire archéologique et topographique du Danemark ; par Chr. OLUFSEN, professeur. Avec une préface de M. ENGELSTOFT. XVI et 173 pag. in-8°. Copenhague 1829; Schubothe. (*Dansk. Literat. Tidende*, 1829, n^o 20.)

L'auteur, maintenant décédé, a voulu faire un dictionnaire où tous les anciens noms topographiques du Danemark fussent indiqués avec des notes sur leurs antiquités. Mais ce dictionnaire de topographie archéologique est resté imparfait. Les anciennes chartes et autres sources où les noms de lieux abondent, n'ont pas été consultées, et l'auteur ne cite point ses autorités pour les faits qu'il allègue. D.

106. ANTIQUITÉS A LILLEBONNE, en France.

Plusieurs antiques viennent d'être découverts dans la commune de Lillebonne (Seine-Inférieure), connue des archéologues par beaucoup d'antécédens de cette nature. Le 17 de ce mois, M. Videbaut a rencontré dans les opérations d'un défrichement, à la profondeur environ d'un pied, une figure en bronze d'un beau travail et parfaitement conservée, représentant Hercule. Le héros ne porte d'autre vêtement que la peau de lion jetée sur le bras gauche, dont la main supporte la massue, le gros bout en l'air et posant sur le haut du même bras. La main droite ouverte semble indiquer un personnage faisant une allocution. La tête est droite ; les cheveux crépus forment sur le bord du front une tresse semi-circulaire, immédiatement au-dessus de laquelle s'arrondit un bandeau ou diadème garni de pierreries, dont les extrémités, après avoir formé un nœud sur la nuque, voltigent sur les épaules. La barbe est forte et frisée.

L'inventeur trouve, entre une médaille de Pertinax qu'il possède, et le masque de cette figurine, une grande ressemblance. Cela peut être, quoiqu'il n'en soit pas moins probable que ce bronze est un nouveau témoignage de l'extravagance impie de

Commode; au reste, ce monument peut fort bien n'avoir aucun rapport intentionnel avec l'un ou l'autre de ces empereurs, Hercule ayant été quelquefois représenté décoré des insignes de l'autocratie; témoin, entr'autres exemples, une obole de Chio sur laquelle il porte une couronne radiée.

M. Videbaut a trouvé de plus un vase de bronze qui paraît avoir servi d'encrier; un petit cheval du même métal, sellé et caparaçonné. Enfin, plusieurs médailles bien conservées.

Le terrain qui récelait ces objets est rempli de ruines, parmi lesquelles on distingue des restes de bains et de murs antiques disposés dans toutes sortes de directions. (*Moniteur universel*; 3 avril 1830.)

107. MÉMOIRE SUR ARGENTOUARIA, ville des Séquaniens; par Ph. de GOLBÉRY. (*Journal de la Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin*, 1828, n^o 2, p. 208.)

L'auteur de cette dissertation a découvert à Horbourg, village situé à une lieue et demie de Colmar, l'enceinte d'un fort qu'il croit avoir fait partie de l'ancienne ville d'Argentouaria. Le mémoire dont nous offrons le résumé a pour but de déterminer la position, l'origine et l'étendue de cette ville. César, Strabon, Tacite et Pline ne prononcent pas même le nom d'Argentouaria; Ptolémée, le premier qui en ait parlé (liv. iv, chap. 4), lui assigne une situation inexacte; M. de Golbéry rectifie cette erreur d'après l'itinéraire d'Antonin. Il passe en revue les divers auteurs qui ont nommé Argentouaria; nous voyons que la ville en question n'a été citée que onze fois dans les livres des anciens, et nulle part avant le second siècle de l'ère vulgaire. De ce qu'aucun des écrivains antérieurs à Ptolémée ne fait mention d'Argentouaria, M. de Golbéry ne croit pas devoir en conclure qu'elle n'existait point encore du temps de ces auteurs; il en infère seulement qu'elle était trop peu importante de leur temps pour qu'ils en parlassent. Il recherche ensuite l'étymologie d'*Argentouaria*, et pense que ce nom n'est pas romain, précisément parce qu'en latin il signifie quelque chose, et motive son opinion sur ce que cette signification ne peut se concilier avec les circonstances locales. M. de Golbéry dérive *Argentouaria* de la langue des Celtes, chez qui le nom de beaucoup de villes commençait par les syllabes *argent* ou

argent. De là, il suit ultérieurement que l'existence de la cité en question est antérieure à la conquête de la Gaule par les Romains.

L'auteur combat l'opinion généralement reçue selon laquelle Colmar aurait été bâti sur les ruines d'Argentouaria. Il se fonde sur ce que Colmar, cité pour la première fois au huitième siècle, n'est encore, au dixième, qu'une simple *villa*. Plusieurs inscriptions du moyen âge viennent confirmer cette opinion. Il établit ensuite, par des inscriptions antiques, qu'Argentouaria occupait réellement le lieu dans lequel est aujourd'hui situé Horbourg, et que cette ville fut, du temps des Romains, défendue par un *castrum* contre les invasions des Germains. Le mémoire est terminé par des conjectures sur l'époque à laquelle fut bâti ce *castrum*. M. de Golbéry ne croit pas qu'on puisse le faire remonter plus haut que le troisième siècle, et regarde cette fondation comme postérieure à la mort de Caracalla. W.

108. DESCRIZIONE DI ALTRE MEDAGLIE GRECHE. — Description d'autres médailles grecques du musée de M. C. D'OTTAVIO FONTANA, de Trieste, faisant suite à la première et seconde parties déjà publiées par D. SESTINI. 3^e partie, un vol. in-4°, x et 114 pages, avec 25 planches. Florence, 1829; Piatti. (*Antolog. Giorn. di Scienze*, octobre 1829, p. 152.)

Ce volume contient après le frontispice une dédicace au pape Pie VIII, et une courte introduction qui est suivie de la description des médailles d'après l'ordre des provinces. Vient ensuite un indicateur géographique des médailles mêmes, tant pour la troisième partie, que pour les deux précédentes. L'éditeur a suivi l'ordre alphabétique des villes auxquelles les médailles appartiennent, en désignant les planches sur lesquelles elles sont gravées. Ce volume se termine par une autre planche contenant les rois et les princes qui ont été décrits dans les trois parties composant l'ouvrage.

Dans cette 3^e partie on trouvera marquées d'un astérisque toutes les médailles nouvellement acquises. L'éditeur a aussi reproduit les descriptions de la première et de la seconde parties, pour exposer la géographie numismatique de plusieurs villes qui ont été décrites dans les trois parties.

L'éditeur s'est toutefois borné à la simple description des

médailles; il a laissé de côté les notes et explications auxquelles le lecteur pourra recourir en cas de besoin, comme le porte l'introduction, qui annonce aussi que les dessins des médailles déjà publiées ayant été exécutés sur les empreintes et les moules, n'ont pu recevoir de la gravure cet aspect original qu'on serait en droit d'exiger.

Cette 3^e partie renferme diverses corrections, et l'éditeur y a joint des médailles qui n'avaient pas été insérées dans les tomes précédens.

Enfin on y trouvera une nouvelle médaille thessalienne frappée en l'honneur d'Agrippine (Tab. VII, fig. 19). Sur la face de cette médaille on lit: ΕΙΡΗΝΗ ΣΕΒΑΣΤΗ, et sur le revers: ΣΤΡΑΤΗΓΟΙ ΑΛΘΥΧΟΙ.

C. R.

109. CATALOGO DI SCELTE ANTICHITA ETRUSCHE, etc. — Catalogue d'un choix d'antiquités étrusques; par le prince de CANINO. (*Suite et fin* de la notice de M. RAOUL-ROCHETTE, insérée au *Journal des Savans*, cahiers de février et mars 1830.)

C'est surtout la classe des *vases historiques*, si nombreuse et si intéressante dans cette collection de Canino, qui montre d'une double manière, et par la présence des mythes helléniques, et par celle des inscriptions grecques qui s'y produisent, à quelle source et à quelle école avaient été puisées ces représentations, d'un art et d'une industrie réputés étrusques. Telle est la quantité des sujets découverts jusqu'ici dans cette seule partie du territoire de l'antique Etrurie, que notre cycle héroïque s'en trouve considérablement agrandi sur tous les points, et l'on peut dire presque au-delà de toute attente. Dans le nombre de ces sujets, les plus rares et les plus remarquables par la représentation même, ou par les circonstances nouvelles qui s'y produisent, j'indiquerai d'abord le *mythe de Thétis et de Pélée*, qui s'y montre quatre fois, une fois surtout avec les noms ΘΕΤΙΣ, ΠΕΛΕΥΣ, ΠΟΝΤΜΕΔΑ (*sic*), pour ΠΟΝΤΟΜΕΔΑ, ΧΙΡΟΝ, noms qui désignent si manifestement les quatre personnages de cette scène mythologique, *Thétis*, *Pélée*, la nymphe marine *Pontoméda*, et le centaure *Chiron*. Un cinquième nom, ΠΑΤΡΟΚΛΙΑ, qui n'est en rapport avec aucun personnage, me paraît devoir désigner des *jeux funèbres célébrés en l'honneur de Patrocle*, et dans lesquels des vases semblables à celui-ci

auraient pu être distribués en prix; de manière qu'il faudrait sous-entendre ici le mot ΑΘΑΑ, ou tout autre terme équivalent. Les sujets relatifs à *Achille* sont pareillement du nombre de ceux qui se recommandent par la nouveauté des faits, l'importance des compositions, et le mérite des inscriptions qui les accompagnent. Huit peintures, dont six ornées des noms des personnages qui y figurent, nous montrent la *dispute d'Achille et d'Agamemnon*, n° 1737; la *mort de Patrocle*, avec les noms homériques ΦΟΝΙΞ (*sic*), ΑΝΤΙΛΟΧΟΣ, ΔΙΟΜΕΔΗΣ, ΙΠΙΣ, ΠΑΤΡΟΚΛΟΣ, ΑΙΑΣ, ΝΕΣΤΟΡ, ΑΙΝΕΑΣ, ΗΠΙΠΟΣ (*sic*); et de plus avec le nom du peintre [Ζ] ΕΥΧΣΙΘΕΟΣ ΕΠΟΙΗΣΕ, n° 1120; la *mort de Troilus*, sujet représenté deux fois en deux compositions différentes, n° 529 et n° 568; le *combat d'Achille contre Hector*, en présence de *Minerve* et de *Mercure*, où je ne puis m'empêcher de remarquer, à l'appui des observations que j'ai présentées ailleurs (1), que le héros grec est caractérisé par le *scorpion* peint sur son bouclier, et par le *loup* qui décore son casque: double signe héraldique tout-à-fait propre à *Achille*, n° 1381; *Achille traînant le corps d'Hector*, n° 527; *Priam aux pieds d'Achille*, n° 806; et enfin la *mort d'Achille* lui-même, vaste et superbe composition, où figurent les personnages, tous désignés par leurs noms, de ΠΑΠΙΣ, ΜΕΝΕΛΕΟΣ (*sic*), ΑΧΙΛΕΟΣ (*sic*), ΑΙΑΣ, ΝΕ. ΠΤΟΛΕΜΟΣ, ΑΙΝΕΑΣ, Ν. ΙΠΙΟΣ (*sic*). Je ne ferai, sur un seul de ces vases, qu'une courte observation; c'est relativement à la peinture qui représente *Hector traîné au char d'Achille*, avec une troisième petite figure volant en l'air, que j'avais cru pouvoir interpréter, sur une peinture semblable d'un vase trouvé à Girgenti, par *Phobos*, le *Génie de la Terreur personnifié*. Les inscriptions qui se lisent sur celui-ci: ΑΧΙΛΕΥΣ, ΗΕΚΤΟΡ, ΠΑΤΡΟΚΛΟΣ (*sic*), ne laissent plus aucun lieu de douter que cette petite figure ne soit le *spectre de Patrocle* excitant la vengeance d'*Achille*, et justifiant par cette apparition l'excès où se porte la fureur du héros (2). Un autre mot qui se lit dans le champ de cette peinture, ΚΟΝΙΟΣ, fait sans doute allusion au sujet qu'elle représente, par le rapport qu'offre ce mot avec ce *corps traîné dans la poussière*; et il est probable que c'était par ce nom de ΚΟΝΙΟΣ qu'on désignait

(1) *Monumens inédits*, Achilléide, p. 34, note 2.

(2) Voy. mes *Monumens inédits*, Achilléide, pl. XVIII, 1, p. 86.

sur les monumens figurés, tels, par exemple, que la *Table iliaque*, la circonstance dont il s'agit. J'ajouterai qu'au-dessous de cette peinture se trouve une seconde composition, d'un ordre pareillement héroïque, représentant *cinq femmes armées et à cheval*, où l'on ne peut méconnaître des *Amazones*, sous le costume qu'elles avaient reçu de l'art grec, deux desquelles sont désignées par des noms purement grecs, AN[δ]POMAXE, AIPHO (pour AIPOHE), déjà connus, le premier du moins, par d'autres monumens du même genre.

J'excèderais de beaucoup les bornes où je dois me renfermer si je me laissais entraîner à citer, même dans une simple énumération, tous les sujets remarquables, constatés par les noms grecs qui les accompagnent, que présente la collection des vases de Canino. Les principaux héros d'Homère, *Ulysse, Diomède, Ménélas, Paris, Hector, Priam*, sont ceux qui y figurent le plus souvent, soit réunis et groupés dans une action commune, soit isolés, dans des actions particulières. Mais parmi ces héros célébrés par les traditions helléniques, celui dont le nom ne s'était encore produit sur aucun monument de l'art grec, dont la présence même y était si rare (1), et dont la renommée ne semblait guère dater que de la période romaine; *Enée*, doit être signalé comme un des personnages héroïques directement puisés dans les poésies cycliques, dont l'apparition nouvelle constate de plus en plus l'origine et la fabrique grecques des vases qui en sont ornés. Voy. les vases n^{os} 58, 66 et 567. La même induction résulterait encore de cette foule de noms propres tracés sur ces vases, avec ou sans l'acclamation ordinaire KALOS, KALE, qui enrichissent notre nomenclature de noms grecs régulièrement formés, et presque tous significatifs, la plupart appartenant sans doute aux personnes mêmes à qui les vases étaient destinés, quelques-uns en rapport avec les personnages représentés, tels par exemple

(1) Effectivement, après le célèbre vase de Vivenzio, on ne connaissait guère de composition grecque relative à *Enée*, qu'un vase de Tischbein, IV, 60, et un second vase à peu près pareil, *ibid.* IV, 53, mais où l'on pourrait, avec plus de probabilité, voir *Ajax portant le corps d'Achille*, ainsi que j'en ai hasardé la conjecture, dans mes *Monumens inédits*, *Achilleïde*, p. 109.

que le nom ZEYXHMIOΣ (1), pour désigner *le cachet de Ménélas*, n° 1757, ou les mots HO ΠΕΛΙΟΣ, *il Canuto* (2), pour indiquer *le Vieux* (Priam), ou celui d'ΟΙΘΟΡΑΣΣ, Οιδώραξ, pour désigner *Ulysse*, suivant une conjecture, qui me paraît pourtant plus ingénieuse que solide, de M. Panofka (3).

Je passe à la dernière classe des inscriptions que je me suis proposé d'examiner, et d'où résulte, à mon avis, la preuve sans réplique, que les vases ornés de ces inscriptions appartiennent exclusivement à la Grèce, à ses croyances historiques ou religieuses, à ses arts et à ses fabriques. Il s'agit des inscriptions qui offrent ou une formule souvent répétée, ou quelque sentence particulière en rapport avec l'usage et avec la destination du vase qui la présente. Telle est l'exclamation ordinaire : ΗΟΠΑΙΣΚΑΛΟΣ, qui se lit sur une foule de vases, parmi lesquels j'en citerai un seul, de la forme de *patère*, n° 571, p. 83, où cette formule, si commune sur les vases campaniens et siciliens de tout âge et de toute fabrique, se trouve répétée jusqu'à onze fois, tant au dehors qu'au dedans de la patère, avec cette particularité neuve et curieuse, que le mot ΚΑΛΕ s'y lit de plus, gravé dans le champ d'un miroir tracé de même à la pointe : ce qui établit si clairement et le sens de ce mot et l'intention de cet instrument. Une inscription dont le sens analogue à celui-là n'est pas moins manifestement puisé dans la langue et dans les usages de la Grèce, est celle de ΚΑΛΟΣ ΕΙ, *tu es beau*, qui se lit, d'une manière plus ou moins incorrecte, sur quatre vases différens, et qui s'était déjà produite sur un vase campanien de la seconde collection d'Hamilton. Une sentence, sinon équivalente pour le fond, du moins assez semblable pour la forme, ΧΑΙΡΕΞ, *je te salue*, se trouve répétée sur deux vases de cette collection de Canino, n° 547, p. 67, et 560, p. 74, et s'était déjà présentée aussi sur plusieurs coupes de Nola. J'en dirai autant de l'inscription ΠΡΟΣΑΓΟΡΕΥΟ, προσαγορεύω, *je proclame, je salue* (le vainqueur), qui orne, de chaque côté, une coupe de Canino, n° 563, et qui se lit pa-

(1) Ce mot est écrit, dans le catalogue, p. 155, IVXHMIOΣ; mais je ne crois pas que l'on puisse le lire autrement que ZEYXHMIOΣ.

(2) Ainsi que l'interprète très-judicieusement, à mon avis, le savant Od. Gerhard *Bulletino*, etc., p. 142.

(3) *Bulletino*, etc., p. 14.

reillement sur un vase campanien de la collection de M. de Witte, à Paris. L'une des plus remarquables de ces inscriptions, par le rapport qu'elle offre avec la destination même du vase qui la présente, est celle d'une coupe, n° 575, p. 8, où se lit d'un côté : ΚΑΛΕΗΟΠΟΣ, pour ΚΑΛΕ ΗΕ ΠΑΙΣ, et de l'autre le mot ΠΙΕΣΘΕ (*sic*) *πίεθα*, buvez ; à l'occasion de laquelle je ferai connaître deux inscriptions très-curieuses et parfaitement tracées ; l'une qui se lit sur un vase inédit de la collection de M. Durand : ΠΡΟΠΙΝΕ ΜΗ ΚΑΤΘΗΙΣ, *πρόπινε μὴ κἀνόης*, formule dont M. Panofka me paraît avoir donné la véritable interprétation : *avalez, en buvant à la santé et sans déposer le vase* ; la seconde, tracée à la pointe, sur un vase pareillement inédit, du cabinet de M. Carelli, à Naples, et qui est ainsi conçue et divisée en trois lignes : ΤΙΑΡΑΙ ΚΥΦΙ ΔΥΣΙ, que je crois pouvoir lire et rétablir ainsi : ΤΙ ΔΡΑΙς ΚΥΦΙον ; ΔΥΣΙν. τί δράς, κύφιον ; *λίσιν*.

« Que fais-tu, coupe bachique ! la délivrance (et l'oubli des maux). » Et je ne crois pas qu'il soit nécessaire, pour justifier cette explication, d'alléguer des exemples de suppression, de redoublement, de transposition de lettres, dans les inscriptions de vases peints.

Deux des vases de Canino présentent des inscriptions plus étendues que la plupart de celles qui se sont rencontrées jusqu'ici sur les vases peints, inscriptions qui mériteraient, à ce titre, d'être l'objet d'un examen plus particulier, mais sur la vraie leçon desquelles il faut d'abord être bien fixé, par une copie figurée exacte, avant d'en hasarder une interprétation quelconque ; c'est l'inscription du vase, n° 1386, p. 113, où se lit, au-dessous de la peinture qui représente trois hommes nus, couronnés de fleurs, l'un d'eux avec un *diota* en main : ΗΟΣΟΒ. ΔΕΠΟΤΕΥΘΡΟΝ, paroles que M. Od. Gerhard a lues de cette manière, qui me paraît assez probable : *ὅς οὐδέποτε εὐφρων* ; et l'inscription du vase, n° 1004, ΗΟΔΕΤΟΤΕΝΤΛΕΙΝΟΙ, que le même savant lit très-ingénieusement, *ὡδέ ποτ' ἡδύμαι μοί*, mais au sujet de laquelle il n'y a, quant à présent, rien de bien certain à proposer.

Une autre sorte d'inscriptions, qui dérivent plus positivement encore, s'il est possible, de la langue et de la main des Grecs, ce sont celles qui ont rapport aux jeux et aux exercices

gymnastiques de ce peuple. La plus remarquable de ces inscriptions, sur un vase représentant *quatre Athlètes nus qui se disputent le prix de la course*, est ainsi conçue : STADIOANAPONNIKE, *victoire du stade des hommes* ; au revers, à côté de l'effigie ordinaire de *Minerve*, debout, entre deux colonnes surmontées de deux coqs, se lit cette autre inscription : TONAEENEΘENAΘLON [un] *des prix décernés par ceux d'Athènes*. On sait que cette dernière inscription, qui s'est produite pour la première fois sur le vase de M. Burgon, trouvé à Athènes même, s'est rencontrée depuis sur des vases de fabrique et de forme absolument semblables, découverts à Nola, d'où est résultée la notion certaine qu'il se faisait, dans l'antiquité, un grand commerce de ces sortes de vases donnés en prix, entre la Grèce et ses colonies. Nous avons maintenant la preuve que ce commerce s'étendait jusque dans l'antique Étrurie, puisque, outre le vase de Canino que je viens de citer, le propriétaire de cette collection nous assure que la même inscription se lit sur *neuf autres vases*, et qu'elle se rencontre sur une foule de fragmens de vases tout pareils.

Il me reste à parler d'une inscription qui se rapporte, suivant toute apparence, au même système que les précédentes, et qui mérite, en tout cas, une attention particulière, ne fût-ce qu'à cause de l'extrême importance qu'y attache M. le prince de Canino, et des grandes conséquences qu'il en déduit. C'est l'inscription VIOLONOXEI, tracée sur un vase, de sujet dionysiaque, n° 1887, p. 157, de laquelle l'illustre auteur du catalogue croit pouvoir conclure que le mot VIΘHLON représente le nom de l'antique cité étrusque de *Vetulonia*, et c'est sur cet unique foudement que M. le prince de Canino établit, d'une manière qui lui semble incontestable, 1° que les hypogées étrusques des environs de Canino appartiennent à l'antique localité de *Vetulonia* ; 2° que tous les vases trouvés dans ces hypogées remontent à la plus ancienne période de la prospérité étrusque, celle où florissait *Vetulonia*. Il serait pénible d'avoir à détruire des illusions de cette nature, si l'intérêt de la science ne passait avant toute autre considération. Or, l'inscription VIOLONOXEI n'est très-probablement que la représentation, légèrement altérée, comme à l'ordinaire, par la négligence de l'ancien ouvrier, des mots : AΘLON OXEI, ἀθλον ὀξει, *cinporte le*

prix ; à moins qu'on ne veuille lire, avec M. Panofka, *βακχῆ*, il (Bacchus) conduit la Folie, interprétation qui, je l'avoue, me paraît bien moins satisfaisante. Mais, dans tous les cas, il me semble certain qu'il n'y a dans cette inscription, purement grecque, rien qui ait le moindre rapport, ni direct, ni indirect, avec l'antique cité étrusque de *Vetulonia*.

J'ai parcouru, le plus brièvement qu'il m'a été possible, les trois classes d'inscriptions des vases de Canino; et comme il y aurait un livre à faire sur ces inscriptions seules, sans parler de celui auquel pourraient donner lieu les sujets, si curieux et en si grand nombre, que présente cette inestimable collection, je suis loin de me flatter d'avoir même indiqué toutes les questions qui sortent en foule de cette mine nouvelle ouverte à l'archéologie. Mais j'en ai dit assez peut-être pour établir, avec quelque certitude, la conséquence principale que j'ai voulu tirer de cet examen rapide, conséquence qu'il est temps de poser maintenant en termes clairs et précis : c'est que toute cette immense série de vases peints, ornés de sujets grecs, et couverts d'inscriptions grecques, bien que trouvés dans des sépultures de l'antique Étrurie, appartient uniquement et exclusivement à la Grèce (1), et qu'elle n'a pu être produite que dans le cours du plus grand développement de l'art grec, à une époque sans doute peu éloignée de celle où l'alphabet grec se trouva entièrement complété par l'addition des voyelles longues Η et Ω, et des lettres doubles Ξ et Ψ, puisque les deux premières ne figurent jamais, l'Ω du moins, et l'Η seulement avec la valeur de l'aspiration, sur ces innombrables inscriptions; et les deux autres y sont constamment suppléées par les lettres doubles Κ Σ ou Χ Ζ, et Π Σ : d'où il suit encore que ces vases, exécutés dans le cours des cinquième et quatrième siècles avant notre ère, furent portés en Étrurie par la voie du commerce, et, sans doute, à raison d'anciens rapports d'origine ou de civilisation, à cette époque, qui est celle où l'influence de l'art grec commença précisément à s'exercer sur les monumens étrusques, comme on le

(1) On ne saurait supposer, pour peu qu'on ait quelque connaissance de ces sortes de monumens, que les vases en question aient pu être fabriqués en Étrurie d'après des vases grecs, parce que la matière, la forme, la fabrique, le vernis, tout, en un mot, conspire pour assimiler les vases de Canino aux vases peints de fabrique gréco-sicilienne.

voit surtout par les pierres gravées et par les miroirs de style étrusque.

Je crois pouvoir également supposer qu'une autre idée de l'illustre auteur du Catalogue, dont il paraît fortement convaincu, c'est à savoir, qu'on n'a pas trouvé de vases peints dans la Grèce proprement dite, ou bien que ceux qu'on prétend y avoir découverts y avaient été portés de l'Étrurie, de telle sorte que tout ce qu'il y a de vases peints dans le monde devrait être reconnu comme provenant uniquement de l'Étrurie; que cette idée, disons-nous, n'a pas trouvé assez de partisans, même en Italie, pour nous mettre dans la nécessité de la combattre. Mais, en terminant cette analyse, où je me suis vu, à regret, obligé de contrarier quelques-unes des opinions littéraires de M. le prince de Canino, j'ai un devoir plus doux à remplir, en proclamant, en mon nom, et je voudrais pouvoir ajouter au nom de l'Académie qui m'écoute, la reconnaissance que doivent à ce prince, sans distinction d'opinions ou de systèmes, tous les amis de l'antiquité, pour le zèle qu'il a mis dès l'origine, et qu'il ne cesse de déployer, dans l'exploitation d'une mine archéologique, l'une des plus riches et des plus fécondes, sans contredit, qui aient été ouvertes depuis la renaissance des lettres. Déjà, par la découverte de l'antique ville de Tusculum, opérée sous sa direction et à ses frais, M. le prince de Canino avait enrichi et étendu le domaine de l'histoire et de l'antiquité romaines. Mais la seule collection des vases peints déjà trouvés sous ses yeux, et qui continuent d'être déterrés journellement en sa présence, dans des tombeaux de l'antique Étrurie, sans parler de la découverte d'une foule d'autres monumens sortis de ces mêmes sépultures, était peut-être le plus grand service que pût recevoir l'archéologie toute entière, dans l'état où elle est aujourd'hui parvenue; et si, comme nous le promet M. le prince de Canino, cette collection est publiée avec tout le soin qu'il est capable d'y mettre, et avec tout l'éclat qu'elle mérite à tant de titres, ce sera sans doute un des plus beaux monumens scientifiques de notre âge, digne d'honorer à jamais le nom de M. le prince de Canino, et plus que suffisant pour racheter quelques idées systématiques produites par un enthousiasme presque légitime, ou du moins bien excusable.

RAOUL-ROCHETTE.

110. PROGRAMME DE M. THORLACIUS SUR UN FRAGMENT ANTIQUE provenant de la Sicile. (*Dansk Literat. Tidende*, 1829, n° 6.)

A l'occasion de la séance solennelle de l'université de Copenhague pour la fête du roi, en janvier, M. Thorlacius, décédé depuis, a publié un programme accompagné, selon l'usage, d'une dissertation sur un point d'érudition. C'est le premier numéro d'un recueil de monumens siciliens que l'auteur se proposait de donner au public. Il s'agit, dans cette dissertation, d'une terre cuite antique représentant une figure analogue à celle de la Diane d'Éphèse, et contenant de plus une inscription grecque de 14 lignes : cette inscription est une invocation à la déesse qui facilite les accouchemens. Dans la première section, l'auteur prouve par les attributs que la figure représente réellement Diane, adorée en Asie et en Sicile sous le nom d'Artémis ; dans la 2^e section, il prouve par l'inscription que cette terre cuite était une table votive suspendue dans le temple de Diane par quelque femme qui désirait obtenir, par la grace de la déesse, des couches heureuses et faciles ; les épithètes données à la déesse rappellent des expressions pareilles des hymnes orphiques qui étaient probablement familières à la femme enceinte qui a fait faire la table votive.

D.

111. DE INSCRIPTIONE MELITENSI PHOENICIO-GRÆCA, COMMENTATIO AUCTORE Jac. Christ. LINDBERG. 94 pag. in-8°, avec 6 pl. et un *fac simile*. Copenhague, 1828. (*Dansk Literatur-Tidende*, 1829, n° 4.)

L'inscription trilingue dont traite cette dissertation est la même que Demarne fit connaître dans le recueil des mémoires de l'Académie de Cortone, que Barthelemy, Perez-Bayer et Kopp ont commentée, et dont l'original se trouve à la Bibliothèque Mazarine à Paris. M. Lindberg en donne un *fac simile*. L'auteur discute la valeur des caractères phéniciens de l'inscription, puis le texte punique et grec. Voici la traduction latine littérale du texte punique : *Domino nostro Malcarto (Herculi) Deo Tyri tutelari, quisque vovît, . . . servus tuus Abdosir (Dionysius) et frater meus Osirchamar (Sarapion), . . . ambo filii Sarapionis, filii Dionysii, quum audiverit (Hercules) . . . vocem eorum, benedicat eis !* M. Lindberg pense avec Kopp que la date de l'inscription ne peut pas remonter au-delà du temps d'A-

Alexandre-le-Grand, vu que l'écriture sautive empêche de compter l'inscription parmi les plus anciennes de la Phénicie. Selon sa conjecture, ce monument a pu être fait environ 180 ans avec notre ère. L'auteur cherche à le prouver par les caractères de l'inscription, et à ce sujet il fait voir sur les inscriptions des médailles puniques de diverses époques, les variations qu'a subies l'écriture phénicienne. Aussi, outre le monument qui fait le sujet de sa dissertation, M. Lindberg a figuré sur les planches qui y sont jointes, plus de cent médailles.

Dans le dernier chapitre, l'auteur passe en revue les opinions de Demarne, Fourmont, Dumont, Barthélemy, Caylus, Swinton, Michaelis, P. Bayer, Villebrune, Tychsen, Fabricius, Bellermann, Hug, Lichtenstein et Kopp, sur cette inscription; parmi ces auteurs, ceux avec lesquels l'auteur s'accorde le plus, sont Barthélemy et Bayer, ainsi que Kopp, qui adopté l'opinion du dernier.

D.

112. DI UN DECRETO, etc. — Mémoire sur un décret de patronage et de clientèle de la colonie Julia Augusta Usellis, et sur quelques autres antiquités de la Sardaigne; par M. le professeur C. GAZZERA, membre et secrétaire adjoint de l'Académie royale de Turin. In-4° avec 3 pl. Turin, 1830; imprim. royale. (*Suite, voyez supra, Bulletin de mai 1830, n° 35*).

Nous arrivons au sujet principal du mémoire, au traité de patronage et de clientèle réciproque conclu entre la colonie Julia Augusta Usellis et Marcus Aristius Albinus Atinianus. Ce traité est gravé sur une table carrée en bronze, de 12 pouces de largeur, sur 12 $\frac{1}{2}$ de hauteur, et surmontée d'un timpan triangulaire. Elle a été récemment découverte en Sardaigne et communiquée par MM. Baïlle et Albert della Marmora à M. Gazzera qui s'empresse de la publier avec un bon *fac simile* (planche III de son mémoire). Voici le texte de précieux monument:

SEX SVLPICIO TERTULLO
Q TENEIO SACERDOTE COSS
COLONIA IVLIA AVGVSTA VSELLIS HOSPITI
VM FECIT CVM M ARISTIO ALBINO. ATI
NIANO EVMQVE CVM LIBERIS POSTERISQ
SVIS PATRONVM COOPTAVERVNT

M ARISTIVS ALBINVS ATINIANVS HOS
 PITIVM FRCIT CVM POPVLO COLON. IVLIAE
 AVG. VSELL LIBEROS POSTEROSQVE EO
 RVN IN FIDEM CLIENTELAMQVE SVAM
 SVORVMQVE RECEPIT.
 EGERVNT LEGATI.

L FABIVS L... FAVSTVS II VIR QQ SEX IVNIVS CASSI
 ANVS M ASPRIVS FELIX C ANTISTIVS PETVS SCRIB

Ce monument, considéré soit dans son ensemble, soit dans ses diverses parties, fournit matière à une foule d'observations qui, toutes, jettent quelque lumière sur des points obscurs de l'histoire de l'antiquité. Ainsi les deux premières lignes de l'inscription lèvent tous les doutes qui existaient encore sur la personne des deux consuls romains de l'an 158 de l'ère chrétienne. Les fastes publiés nomment pour cette année *Tertullus* et *Sacerdos*; on ignore leurs prénoms et leur nom de famille jusqu'à ce qu'une inscription de Boville, publiée par Marini (*Fratelli Arvali*, pag. 654) eut fait reconnaître Sextus Sulpicius Tertullus pour l'un de ces deux consuls, et C. TINE... DOTE pour son collègue : l'inscription d'Usellis, en confirmant le premier nom de celle de Boville, nous enseigne que le collègue de Tertullus fut Quintus Teneius Sacerdos; et voila une lacune de moins dans la série des consulats si importante pour la chronologie romaine et pour celle des premiers siècles de l'ère chrétienne (1).

Un trou de quelques lignes en carré se voit à chacun des 4 angles du champ de la table de bronze d'Usellis, et M. Gazzera en tire cette induction que ces tables étaient attachées au mur en un lieu apparent de la maison du patron de la colonie : un décret analogue à celui d'Usellis, trouvé à Tarente, inédit jusqu'ici et publié par M. Gazzera, porte pour dernière disposition ce qui suit : *Placet igitur huic tabula incisum per viros principales offerri et apud poenates domus hujus dedicari consuérunt*. La date de ce décret, qui est de l'an 395 de l'ère vulgaire, explique suffisamment les incorrections de son texte, et l'en-

(1) Un autre Quintus Teneius Sacerdos fut consul pour la 2^e fois, l'an 219 avec Héliogabale; il descendait sans doute du consul Sacerdos de la Table d'Usellis, sous Antonin-le-Pieux.

semble de celui-ci justifie l'opinion de M. Gazzera sur l'usage des trous existans sur la table de bronze d'Usellis. Il est aussi conduit par là à distinguer les *décrets* de patronage, de clientèle, d'hospitalité, d'avec les simples *tessères* d'hospitalité. Les premiers, volumineux et lourds, n'étaient point portatifs et étaient déposés ou chez le patron de la colonie, ou dans le lieu principal de celle-ci; les tessères, au contraire, portatives et de petit volume, étaient en quelque sorte un *extrait* authentique du décret, et celui qui l'avait obtenu pouvait exhiber toutes les fois qu'il en avait besoin sa tessère d'hospitalité comme une lettre de recommandation auprès de tous les citoyens du municiple ou de la colonie qui avait conclu le traité et adopté le décret d'hospitalité.

Les notions géographiques contenues dans la table de bronze ne sont pas moins précieuses : Pline rapporte que l'île de Sardaigne avait 14 villes principales, dont une seule, *Turris Libyssonis*, est désignée par lui comme colonie romaine, il ne parle point d'Usellis. Ptolémée, au contraire, ne nomme point *Turris* et désigne expressément *Usellis* comme colonie romaine notre décret montre l'exactitude de Ptolémée, et la position de cette ancienne colonie est généralement assignée à un point voisin de Ales, où est le petit bourg d'*Usellus* qui conserve l'ancien nom, et aux *Ruinis* où sont beaucoup de restes d'anciens monumens, et où l'on assure qu'a été découverte la table de bronze qui nous occupe. C'est d'après ces indications certaines que doivent être rectifiées les opinions diverses des géographes au sujet de la position de cette antique colonie romaine, assez considérable vraisemblablement puisqu'elle fut un siège épiscopal dès les premiers siècles du christianisme. On voit aussi par le décret, qu'elle portait le titre de *Colonia Julia Augusta*, ce qui permet de rapporter son origine à l'empereur Auguste. M. Gazzera en tire une conjecture qui nous paraît bien fondée et qui remplira une des lacunes de l'inscription d'Ancyre. On lit dans le texte de cette inscription la phrase suivante : *Colonias in Africa, Sicilia, ... utraque Hispania, in Gallia, etc.; deduxi*. Après le mot *Sicilia* était un autre nom de pays dont il ne reste de lisible que les 3 dernières lettres NIA, dont quelques érudits ont fait *Macedonia* ou *Calcedonia*. Mais d'après le décret d'Usellis, il est plus naturel de remplir la lacune par

le mot *Sardinia* qui se trouvera là en quelque sorte à sa place géographique, l'Afrique, la Sicile, *la Sardaigne*, les Espagnes, les Gaules, etc., un peu mieux du moins que ne le serait la Macédoine ou la Calcédoine.

Les Romains n'avaient pas négligé de faire construire de grandes voies de communication entre les diverses villes de la Sardaigne; des inscriptions milliaires le prouvent sans réplique; l'une de ces inscriptions, trouvée à Fordongianos et qui est celle du 79^e mille de la route depuis *Caralis* (Cagliari) à *Turris*, est du règne éphémère d'Æmilien, que des écrivains romains nomment Marcus Julius Æmilianus, tandis qu'Aurelius Victor seul l'appelle Marcus Æmilius Æmilianus, et l'inscription publiée par M. Gazzera porte les mêmes dénominations que celles d'Aurelius Victor. C'est ainsi que, chaque jour, les monumens éclaircissent et complètent les textes des historiens, et ce n'est pas une chose indifférente au progrès de la critique historique, que le zèle universel des savans de l'Europe pour la fidèle publication des monumens nouvellement découverts, ou le nouvel examen de ceux qui l'étaient déjà, mais mal connus. Ainsi encore, une autre inscription déposée à Cagliari et publiée aussi par M. Gazzera, fait voir que le 2^e frère de l'empereur Carus se nommait Marcus Aurelius *Numerianus* et non pas *Numerius* comme on l'a écrit quelquefois. Enfin l'ensemble des pierres milliaires recueillies par M. Gazzera, et conférées entre elles, lui ont permis de retrouver les traces de la grande voie romaine qui conduisait de Turris-Libyssonis dans le nord de l'île à Caralis (Cagliari) la capitale de l'île, au sud; la voici avec les noms modernes : de Torre à Scala di Ciocca XVI milles (1); de Scala à Macomer 40 milles; total de Torre à Macomer LVI m. (2); de Macomer à Fordongianos 20 milles; de Fordongianos, par Monastir, à Cagliari LXXVIII m. (3); total de la distance de Turris à Caralis 155 milles romains; et il y a d'un point à l'autre, selon les mesures modernes, 90 milles piémontais qui, dans le rapport de 3 à 5 déterminé par Durandi, donnent 150 milles romains. Une autre

(1) Colonne milliaire de la 14^e année de Néron.

(2) *Idem.* de la 5^e année de Vespasien.

(3) *Idem.* du règne d'Æmilien. Les 2 distances intermédiaires, exprimées en chiffres arabes, sont déduites des autres.

colonne milliaire relative à une autre voie romaine, celle de Caralis à Olvia (de Cagliari à Terra nova), et trouvée à deux milles de Terra nova, porte le nombre M.P.CIXX. M. Gazzera y lit 170 et non pas 119; le nombre 170 chiffré CIXX serait tout-à-fait insolite; la 2^e lettre est donc L et non pas I; et ce qui peut justifier la leçon proposée par le savant et attentif académicien, c'est 1^o que l'itinéraire d'Antonin donne 172 ou 174 milles comme la distance réelle de Caralis à Olvia, et 2^o que les mesures modernes la portent de 136 à 140 milles d'Italie, lesquels, dans le rapport de 4 à 5, en donnent 170 romains.

Revenons au décret de la Colonie d'Usellis : elle prend pour son patron Marcus Aristius Albinus Atinianus. Ces engagements réciproques de patronage et de clientèle furent en usage à Rome dès les plus anciennes époques de son histoire : les plus considérables citoyens s'honoraient du titre de patron et le recherchaient; les grandes cités, les colonies, les municipes, les corporations, les collèges, les associations de tout genre et les cités même en masse (1) n'étaient pas moins empressés de former leur clientèle, et ces alliances se perpétuaient de génération en génération. Il paraît que les villes avaient quelquefois plusieurs patrons, et Cicéron tient à très-grand honneur d'être le *seul* patron de la riche Capoue. Rien n'est plus connu, du reste, que les devoirs mutuels du patronage et de la clientèle, et le plus essentiel était celui de l'hospitalité, à Rome comme chez les Grecs, quoique dans la Grèce la nature et la multiplicité des gouvernemens ne permissent pas d'y pratiquer le *patronage avec sa clientèle* de ville à ville, ou des cités avec les citoyens, comme l'usage en fut si fréquent et si facile dans l'empire romain. M. Gazzera énumère les formalités d'après lesquelles de pareils contrats étaient ordinairement dressés, et rapporte leurs formules en quelque sorte sacramentelles. C'étaient là les décrets proprement dits dont les *extraits* étaient ensuite multipliés selon les convenances des personnes qu'ils intéressaient. La table de bronze d'Usellis n'est qu'un de ces *extraits*, mais non pas portatif; et ce qui peut distinguer celui-ci de l'acte primitif et solennel, du décret proprement dit,

(1) Comme les Siciliens, cliens de la famille des Marcellus; les Allobroges, de celle des Fabius, etc.

c'est que le décret relate fidèlement toute la marche de la délibération, la proposition et son auteur; si elle fut appuyée et par qui, l'intervention des décurions, enfin le vote au scrutin et son résultat; viennent ensuite les noms des consuls, la date et le lieu de ces délibérations. Dans l'*extrait*, au contraire, on énonce sommairement le fait du choix de tel patron, et de plus (ce qui est surtout caractéristique des extraits), l'assentiment du patron et son propre engagement de réciprocité, qui manque toujours dans le décret, où il ne pouvait même être présumé. Celui d'Albinus Atinianus était connu de la colonie d'Usellis quand elle lui fit remettre la table de bronze par ses 4 députés L. Fabius (fils de Lucius?), Faustus, Duumvir quinquennal, Sex. Junius Cassianus, M. Aprius Felix, et C. Antistius Petus *Scriba*, c'est-à-dire qui avait proposé ou bien soutenu le décret en faveur d'Albinus, *Scribundo adfuerunt* s'entendant, en pareil cas, des auteurs ou des principaux défenseurs de décret de patronage. La concision de la table d'Usellis nous a privés de quelque notion sur le personnage auquel la colonie commettait ses intérêts : tout ce que M. Gazzera peut conjecturer des noms de ce patron, c'est qu'il s'appela d'abord Atinius Albinus, et que, adopté ensuite par un Marcus Aristius, il s'appela enfin Marcus Aristius Albinus Atinianus; ce dernier mot rappelait, par sa désinence adjectivale, sa primitive origine. Il accorda à la colonie d'Usellis tout ce qu'elle désirait : ils'engagea pour lui, pour ses enfans et pour leur postérité, à garder dans sa clientèle la colonie d'Usellis, ses enfans et leur postérité : *eum cum liberis posterisque suis patronum cooptaverunt... cum populo hospitium fecit... Liberos posterosque eorum in fidem clientelamque suam recipit...* et par ces mots, la clientèle et le patronage étaient établis *ab origine*, c'est-à-dire de génération en génération tant qu'existeraient simultanément les deux parties contractantes et leur descendance. Ces termes n'étaient point une simple formalité : L. Domitius Ahenobarbus est choisi pour Patron, lui et ses descendans, *eum et postereis ejus*, par les habitans du *pagus Gurzensis*, d'Afrique, pour eux et pour leurs descendans, *sibi posterisque suis*; mais Domitius Ahenobarbus ne les prend dans sa clientèle que pour lui seul, *eos... in fidem clientelamque suam recepit*, et par cette restriction il n'y avait pas de patronage *ab origine* en faveur des cliens,

les enfans de Domitius n'étaient point engagés envers eux. On voit que, par le texte de leur décret, les habitans d'Usellis s'étaient au contraire assurés la perpétuité du patronage qu'ils avaient choisi par un acte public. Ce texte, que nous en avons rapporté plus haut, pourrait fournir matière à quelques observations de critique latine : nous en laissons le soin au lecteur qu'éclaireront encore les remarques déjà publiées par l'auteur du savant mémoire que nous analysons, sur cette partie du précieux monument découvert en Sardaigne : nous avons dû considérer comme notre premier devoir d'en répandre le texte d'après le *fac simile* de M. Gazzera.

Pour que rien ne manque à ses savantes recherches il y a ajouté la collection des décrets de patronage, recueillis en divers lieux de l'empire romain, et cette réunion fait de son mémoire un travail spécial dont l'utilité se manifeste d'elle-même. Ces décrets sont au nombre de 28, dont deux, y compris celui d'Usellis, étaient inédits, plus, un fragment également inédit, communiqué par le docteur Labus. Ce fragment porte : HABERE. DIGNETUR. UT. QUIS. . . . *tabulam AEREAM. PATROCINALEM. S....* C. V. QUEM. PONENDAE. ET. LO. . . . Le décret inédit est de Tarente (n° XXXVII, page 99 du mémoire), et il ne peut manquer d'intéresser par son texte et par sa latinité : nous en donnons ici la copie figurée.

IELIA.

POST CONSS. DD. NN. ARCADIÏ ET ONORIÏ

AVG. G. K. APRI. GENVSIAE.

REFERENTIBVS. VAL. FORTVNATO. ET. AVR.

SILVANO. QQ. VERRA. FAOTA. SVNT. DE. COOPTAN

AO. PATRONO. FL. SVCESSO. HORNATO. ET. EX

PLENDIDO. VIRO. QVOD. TUTELA. FA

MILIARITATE. ET. induSTRI

A. SVA. SIGVLOS. VniBERSOS

QVE. TVEATVS. ET. FORBAT. PLA

CET. IGITVR. HVIC. TABVLA. A

ERE. INCISVM. PER. VIROS. PRINCIPALIS

OFFERRI. ET. APVT. POENATES DOMV

HVIVS AEDICARI. CENSVERVNT.

(La fin au prochain numéro).

HISTOIRE.

113. DES CARACTÈRES PHYSIOLOGIQUES DES RACES HUMAINES, considérées dans leurs rapports avec l'histoire; par M. EDWARDS, D. M. In-8° de 129 pp. Paris, 1829; Compère jeune.

Cet ouvrage montre de quel secours peut être pour l'histoire l'étude des races humaines. La tête offrant seule des différences essentielles dans la conformation, l'auteur a dû se borner à l'observation de cette partie du corps. Les voyages qu'il a faits dans plusieurs contrées de l'Europe ont été pour lui une source féconde de comparaisons. Les observations l'ont convaincu que les hordes de barbares qui inondèrent l'Italie dans le moyen âge, n'y ont laissé, physiologiquement parlant, que des traces imperceptibles de leur séjour; les types ou caractères romains-étrusques furent presque les seuls qu'il trouva en Toscane et dans les états de l'Église. Dans un village des environs de Milan, il remarqua des visages d'une ressemblance exacte avec ceux qu'il avait vus précédemment à Châlons-sur-Saône; et ces derniers différaient totalement de ceux qu'il avait observés dans le reste de la Bourgogne, dans le Lyonnais, le Dauphiné et la Savoie, contrées dont les habitants lui offrirent un seul et même type de physionomie, le type gaulois qui se montre dans presque toute la France orientale, en Suisse et dans l'Italie septentrionale. La partie de la France, située entre la Somme et la Seine, offre le caractère physionomique attribué aux Belges de César. M. Edwards est persuadé que quand les auteurs anciens attribuent une haute taille aux Gaulois, il s'agit de Kimris, peuple du Nord qui, après avoir traversé la Germanie, passa les Alpes et s'établit dans la haute Italie. Il pense que les Kimris, chassés par Attila, se réfugièrent dans les îles situées à l'embouchure du Pô, et il a retrouvé leur type parmi les habitants actuels de Venise. Le caractère physionomique des Huns, tracé d'après Ammien-Marcellin, Priscus et Jornandès, lui paraît être évidemment identique avec celui d'un peuple du centre de la Hongrie. Mais la ressemblance des Huns ne se borne pas à celle qu'ils ont avec une partie de la population

hongroise, la conformation de leur tête et les traits de leur visage offrent les rapports les plus frappans avec ceux des Mongols, dont le type est celui de presque toute la moitié orientale de l'Asie. Les inductions historiques s'offrent ici d'elles-mêmes. Malgré les événemens et les fléaux de tout genre dont la Grèce a si souvent été le théâtre, on trouve encore, au rapport de M. de Stackelberg, les belles formes du type grec dans plusieurs parties de la Morée, où elles sont très-communes. Une partie des mœurs anciennes paraît s'y être aussi conservée. Ces particularités peuvent s'expliquer assez naturellement par la position excentrique et péninsulaire du Péloponèse. Il est à désirer que M. Edwards poursuive le cours de ses observations, et qu'en observateur exact et scrupuleux, il réunisse une masse considérable de faits constans et avérés. Ces faits, mis en œuvre par une main habile, acquerront d'autant plus de prix, qu'ils jetteront une vive lumière sur l'histoire du genre humain.

W.

114. HANDLEIDING TOT DE ALGEMEINE GESCHIEDENIS. — Guide de l'Histoire universelle, à l'usage des gymnases; par G. DORNSEIFFEN. 1^{re} partie. Histoire des peuples orientaux, 1 vol. vi et 30 p. in gr. 8°. Breda, 1827; Hollingerus-Pipers (*Letterkund. Magaz. van Wetensch.*, année 1828, n° 7, p. 303.)

Le Guide de l'histoire universelle est divisé en 5 parties. La 1^{re}, qui a paru, traite de l'histoire de l'Orient; la 2^e exposera l'histoire de la Grèce; la 3^e l'histoire romaine; la 4^e celle du moyen-âge, et la 5^e celle des temps modernes.

Les professeurs y trouveront une indication exacte des meilleurs ouvrages historiques auxquels ils pourront recourir pour compléter leur enseignement.

C. R.

115. TABLEAU HISTORIQUE DES INSTITUTIONS ANCIENNES ET DU MOYEN-ÂGE, contenant, pour chaque peuple, l'organisation politique, administrative, judiciaire, avec les formes de procéder en justice, militaire, navale, des cultes, dans les divers états de l'antiquité et du moyen âge; suivi d'une biographie, d'une bibliographie et d'un vocabulaire; par M. MALLEPEYRE aîné. 1 vol.; prix, 7 fr. 50. Paris 1830; bureau de l'*Encyclopédie portative*, rue de Vaugirard, n° 8.

Il existe beaucoup de travaux importants sur l'organisation politique des peuples anciens, et sans parler des traités de Selden, de Paw, d'Emmius, de Sigonius et des compilations de Grævius et de Gronovius, cette matière a encore été éclaircie par un grand nombre d'auteurs plus modernes, parmi lesquels on peut citer Barthélemy, Heeren, Reynier, Pastoret, S^{te}-Croix et beaucoup d'autres. Néanmoins jusqu'ici on ne s'était guères attaché qu'à un peuple en particulier, et on n'avait pas cherché à rassembler en un seul corps d'ouvrage les matériaux assez curieux que les travaux des savans cités ci-dessus et de beaucoup d'autres, avaient préparés avec persévérance. Nous ne dirons pas que l'ouvrage de M. Malepeyre est le recueil complet de ces vastes recherches, mais c'est un résumé élégant de ce qui a été le mieux éclairci, et de ce qu'il est le plus utile de connaître sur cette matière.

Dans une introduction écrite d'un style ferme et coulant, l'auteur balance rapidement les avantages et les inconvéniens des institutions politiques des peuples les plus célèbres de l'antiquité. Il signale les causes qui leur ont donné quelque stabilité, et les défauts qui en ont préparé et accéléré la ruine. Il débute ensuite par l'organisation des Assyriens, des Babylo niens, des Syriens, des Phéniciens, des Mèdes et des Perses, en reproduisant tout ce qu'en ont dit Hérodote, l'Écriture-Sainte et quelques autres anciens. Puis il passe à la république des Hébreux, dont il résume la constitution, en adoptant avec raison les opinions de M. Salvador, dont les profondes recherches sont devenues classiques en ce genre. Les Scythes, les Parthes, les Arabes, les Indiens, les Chinois, les peuples de l'Arménie, de la Cappadoce, du Pont, de la Lydie, passent ensuite sous nos yeux, et c'est après avoir épuisé toutes les nations un peu remarquables de l'Asie, que l'auteur nous conduit en Afrique. Malgré les travaux importants dus à la commission d'Égypte, les investigations entreprises par divers savans, et la découverte du système de l'écriture sacrée des Égyptiens, nous n'avons encore que des données peu complètes sur l'organisation politique et l'administration de l'Égypte; M. Malepeyre a reproduit à peu près tout ce qu'on sait sur ce sujet, qui nous semble toutefois loin d'être éclairci. Les autres peuples de l'Afrique n'ont joué qu'un rôle secondaire

dans l'histoire , à l'exception de Carthage , dont la constitution avait de l'analogie avec celle de son heureuse rivale , mais que les travaux de Ubo Emmius, ceux de Ch. Hendrick et autres , n'ont pas encore développée suffisamment.

M. Malepeyre, en traitant de l'Europe, débute par la Crète dont il nous fait connaître la turbulente fédération et l'aristocratie militaire. A la Crète succède Sparte, qui avait calqué ses institutions sur celles des villes de la première, mais dans laquelle le sage Lycurgue avait introduit le principe conservateur du balancement des pouvoirs et l'amour exalté de la patrie. Athènes s'offre ensuite, et le chapitre où l'auteur développe l'excellente organisation municipale de cette ville célèbre, est un des meilleurs de l'ouvrage, mais aussi un de ceux pour lesquels il a rencontré le plus de secours. La plupart des autres peuples de la Grèce formaient des amphychtionies ou ligues fédératives politiques et religieuses, qui donnaient un caractère de similitude à leur organisation politique, quoique les unes dans leur intérieur eussent adopté un gouvernement monarchique, et les autres des formes démocratiques, aristocratiques ou olygarchiques. Les Grecs d'Asie avaient une organisation analogue qui les rapprochait de la mère patrie; les Galates ou Gaulois d'Asie s'en éloignaient complètement, et la Macédoine, la Thrace et la Dacie, en différaient encore davantage.

La grande Grèce, dont presque tous les peuples avaient été dotés de lois politiques et religieuses par des philosophes célèbres, déroule ensuite ses diverses institutions. On voit que M. Malepeyre a su mettre ici à profit les recherches de Ste-Croix et de Heyne; il ne pouvait guère puiser à une meilleure source. Il décrit ensuite les ligues fédératives des Sabins, des Latins, des Volsques, des Samnites, des Étrusques, enfin la constitution politique de Rome, de cette orgueilleuse dominatrice du monde, qui engloutit tous les peuples dans son sein. Nous aurions ici quelques reproches à faire à M. Malepeyre sur la description du mécanisme et les rouages de l'organisation de Rome; il aurait peut-être pu éviter quelques taches légères, en consultant avec plus de soin les ouvrages de MM. Hugo, Niebuhr et Micali; quoi qu'il en soit, l'article où Rome est dévoilée est résumé avec assez de soin.

Le chapitre qui concerne les Gaulois aurait pu être plus complet ; celui des anciens Germains contient tout ce que les historiens anciens nous en ont appris ; mais ce qui le distingue surtout, c'est que l'auteur suit pas à pas ces peuples dans leurs envahissemens, et montre, suivant nous, avec sagacité, comment ils se gouvernaient après la conquête et comment leurs formes politiques grossières ont amené le gouvernement féodal, les parlemens, les diètes et les états-généraux. L'ouvrage est terminé par un résumé des constitutions de Venise, de Florence, de Lucques, et autres républiques du moyen âge.

Dans un cadre aussi étroit M. Malepeyre pouvait difficilement donner de grands développemens, aussi s'est-il borné aux faits les plus saillans et les a-t-il présentés avec intérêt. En somme c'est un ouvrage utile, bien conçu, et exécuté avec soin et conscience.

P. P.

116. HISTOIRE DES COLONIES ÉTRANGÈRES qui se sont fixées dans l'Abyssinie et dans le Sennaar, depuis le VII^e siècle avant J.-C., jusqu'au IV^e siècle de l'ère chrétienne; suivie de dissertations sur la civilisation des peuples du Soudan au temps des Méroëns, des Égyptiens, des Carthaginois, des Grecs et des Romains; et de plusieurs traités sur les relations commerciales de ces peuples avec les Nègres; par Louis MARCUS, 3 vol. in-8°, accompagnés de cartes et de planches. (Extr. du prospectus.)

« Les événemens qui ont contribué à la destruction de l'ancien état de Méroë, ne sont pas plus connus que ceux qui l'ont fait naître, soit que son origine ait précédé celle de l'empire égyptien, soit que ce dernier ait donné naissance à celui de Méroë. L'auteur de cet ouvrage vient de soulever un peu le voile qui a couvert jusqu'à présent l'histoire des derniers siècles de l'empire méroën. Il a découvert et prouvé que, comme Rome, cet état a succombé sous les attaques simultanées et successives de peuples étrangers qui, venus de différentes contrées de l'Asie et de l'Afrique, fondirent comme de concert sur le Méroë au moment où les troubles civils et la corruption des mœurs y étaient arrivés au plus haut degré, et vers le temps où l'antique gouvernement hiérarchique du pays s'était trouvé rem-

placé par le pouvoir arbitraire de monarques absolus, choisis dans la caste des guerriers.

« Les colonies qui ont exercé cette influence funeste sur le Méroé, vinrent de la Palestine, de la Syrie, de l'Égypte, de l'île de Madagascar et des embouchures du fleuve Quilmancé; elles étaient composées de Juifs, de Syriens, de guerriers égyptiens, de Grecs nés en Égypte et de Caffres. Leur histoire n'est pas moins intéressante en elle-même que par rapport à leurs relations hostiles et amicales avec les Méroëns. Les Juifs et les Syriens se sont établis dans l'Abyssinie du temps d'Alexandre-le-Grand. Les Syriens se sont faits, depuis cette époque, chrétiens; les Juifs sont restés fidèles à la foi de leurs ancêtres, et ils ont été gouvernés jusqu'à la fin du siècle passé par des rois israélites dont la puissance égala long-temps celle des rois chrétiens de l'Abyssinie; ces juifs parlent encore la langue de leurs ayeux, et ont fourni à l'auteur des détails nouveaux et très-curieux sur la religion des anciens Hébreux, sur leur littérature et sur leur vie sociale et politique. Les Gréco-Égyptiens sont arrivés dans l'Abyssinie au commencement du premier siècle avant J.-C.; ils fondèrent les villes d'Adoulis et d'Axoum, et firent élever les monumens sur lesquels Cosmas et Salt ont découvert des inscriptions grecques. Les Caffres de Madagascar et des bords du Quilmancé sont venus dans l'Abyssinie et dans le Sennaar à la même époque que les Gréco-Égyptiens. De tous les peuples demeurant au sud de l'équateur, c'est le premier dont il soit parlé dans les livres des Grecs et des Romains; ce sont les Galas de l'Afrique antique, et leurs invasions furent marquées par autant de ravages et de cruautés que celles des Galas du XVI^e siècle, lorsqu'ils parcouraient les pays de l'Afrique orientale, situés entre Sophala et l'Abyssinie. Les guerriers égyptiens s'établirent du temps de Psammétique et vers 643 avant J.-C. au midi du Sennaar, dans les pays qu'arrosent les fleuves Mâleg et Toka des voyageurs portugais, et où demeurent actuellement les Ebrios de ces auteurs. Du temps d'Hérodote on savait, et cet historien l'a consigné dans ses écrits, que les guerriers égyptiens ont beaucoup contribué à la civilisation des nations chez lesquelles ils allaient demeurer. Les Ebrios sont encore aujourd'hui le peuple le plus civilisé de l'Afrique centrale; d'après ce que plusieurs voyageurs portugais, dont

les relations sont inédites , racontent de cette nation , ils ont adouci les mœurs barbares des Galas qui demeurent dans leur voisinage , et leurs mœurs et coutumes ont une ressemblance très-frappante avec celles des anciens Égyptiens.

Depuis que Mungo-Park , Clapperton , Laing , Caillé et autres voyageurs célèbres , ont parcouru quelques parties du Soudan , c'est - à - dire des pays situés entre les sources du fleuve Blanc de Browne et celles de la Gambie et du Sénégal , sous les 10^e et 7^e degrés de latitude nord , l'attention de toute l'Europe est dirigée vers ces pays destinés à offrir un jour des débouchés immenses aux productions européennes. Le livre de M. Marcus contient beaucoup de renseignemens inconnus ou très-peu connus sur l'état actuel de la civilisation chez les peuples du Soudan , sur l'histoire de ces peuples , et sur la géographie physique et politique de leur patrie. Ces renseignemens se trouvent principalement dans les dissertations relatives à l'état ancien de la civilisation chez les peuples du Soudan et à leurs relations avec les Méroëns, les Égyptiens, les Phéniciens, les Carthaginois , les Hébreux , les Grecs et les Romains.

Il était indispensable : 1^o d'examiner la tradition d'après laquelle les Foulès , les Laobès, les Galoffes, les Minianas et d'autres peuples du Soudan occidental prétendent descendre des anciens habitans indigènes des états barbaresques; 2^o après s'être convaincu avec l'auteur que cette tradition est très-vraie , de faire des recherches non-seulement sur l'influence que les Égyptiens d'une part, les Phéniciens et les Carthaginois de l'autre ont exercée sur les anciens Numides et Mauritains , *mais principalement aussi sur la tradition*, par laquelle ces deux nations se donnent comme descendans des Persans, Mèdes et Arméniens que Hercule a conduits dans le nord de l'Afrique.

Ce n'est qu'après avoir fait des recherches exactes sur ces objets , qu'on pouvait espérer de tracer avec succès les suites que l'invasion de peuples étrangers dans l'Abyssinie et le Senaar a eues pour le Soudan ; c'est la marche que l'auteur a suivie. Quant à la manière dont il s'y est pris , le public peut en juger par 3 articles extraits de l'ouvrage , et relatifs au commerce des anciens avec les Nègres , qu'il a publiés dans le nouveau *Journal asiatique* de mars, d'avril et de mai 1829. Dans les deux cahiers suivans du même journal , on lit un autre ex-

trait intitulé : *Notice sur l'époque de l'établissement des Juifs dans l'Abyssinie et dans le Sennaar.*

L'ouvrage ne sera pas moins intéressant pour les naturalistes et surtout pour les géographes et les historiens que pour les théologiens, les orientalistes et les archéologues. Il sera revu par un des amis de l'auteur, M. Ajasson de Grandsagne, connu par ses commentaires et sa traduction de Pline le naturaliste.

L'ouvrage se composera de 3 forts volumes de texte in-8°, et d'un atlas, qui, à partir du mois d'août 1830, paraîtront de 3 mois en 3 mois. Prix de chaque volume de texte et de l'atlas, 9 fr. pour les souscripteurs. L'atlas sera publié après le 2^e volume.

On souscrit provisoirement chez l'auteur, rue Simon-le-Franc, n° 21, à Paris.

117. ABRISSE DER ALTEN GESCHICHTE DES ORIENTS. — Esquisse de l'histoire ancienne de l'Orient; par George GRAFF, régent du gymnase royal à Wetzlar. In-8°, de x et 172 p., avec 2 tables chronologiques. Mayence, 1829; Kupferberg.

D'après l'intérêt plus général que les études historiques et littéraires sur l'Asie ont obtenu de nos jours, on devait s'attendre à voir paraître des ouvrages élémentaires, tel que celui qui nous occupe, destinés à l'enseignement de la jeunesse, où ce qui est connu jusqu'ici sur l'Asie et qui est d'un intérêt général, est traité avec méthode et clarté, sans trop approfondir les détails. Tel était le but de l'auteur; mais il est facile de remarquer que différens ouvrages importants lui ont manqué, surtout pour l'Asie orientale qui est traitée avec trop peu de détails; tandis que M. Graff, traitant l'histoire de la Macédoine, jusqu'à la mort de *Démétrius Poliorcète*, y a mis des développemens qui nous semblent déplacés dans un ouvrage de ce genre. La chronologie des *Assyriens*, *Babyloniens*, *Phrygiens*, etc., y est traitée avec un soin particulier, mais nous ne pensons pas qu'il soit possible, après tant de travaux, qui n'ont pu en dissiper les obscurités ou même les contradictions, d'y voir parfaitement clair. Nous avons remarqué avec plaisir, et l'auteur l'a reconnu dans la préface, que pour la *Perse* et *Carthage*, il s'est principalement servi de l'ouvrage de M. Heeren, dont la traduction paraît en ce moment. Les additions et cor-

rections, p. 127-142, sont à notre avis trop étendues pour un ouvrage destiné à l'enseignement élémentaire, qu'elles ne font qu'entraver. S.

118. HISTORY OF CHINA. — Histoire de la Chine, par M. P. P. THOMS, qui a résidé pendant plusieurs années à Macao; traduite du chinois, et proposée par souscription, en un volume in-4°. — Cette histoire qui va être mise sous presse, commence aux premières annales de cette nation (conformément à leur propre chronologie, 3,000 ans avant J.-C.), et renferme des événemens très-importans et qui ont trait aux annales de la Chine jusqu'à l'an 300 de notre ère. (*Bent's monthly literary advertiser*, 10 octobre 1829.)

119. ALLGEMEINE HISTORISCHE TASCHENBIBLIOTHECK FÜR JEDEMANN. — Bibliothèque portative d'ouvrages historiques, à l'usage de tout le monde. — IX^e part. Histoire de *Russie*, en 4 petits volumes, par A. L. HERMANN, in-18, Dresde 1826. — X^e part. Histoire du royaume de *Saxe*, en 2 pet. vol., par K. H. L. POLITZ. Dresde, 1826. — XI^e part. Histoire de la république de *Saint-Domingue* (Haïti), en 3 vol., par F. PHILIPP, Dresde, 1826. — XII^e part. Histoire de *Lombardie*, en 2 vol., par F. CH. A. HASSE. Dresde, 1826 et 27. — XIII^e part. Histoire de *Pologne*, en 4 vol., par Al. de *Bronikowski*; Dresde, 1826 et 27. — XIV^e part. Histoire de *Prusse*, en 4 part., par K. H. L. POLITZ, Dresde, 1827; Hilscher. (*Leipzig. Literat. Zeitung*, 1827, juin, n° 163, p. 1297.)

L'auteur de l'Histoire de Russie a principalement suivi *Karamsin*, *Levesque*, *Schlözer*, et les autres ouvrages modernes sur cet empire. Le 1^{er} vol. est consacré à l'introduction qui offre un aperçu de la situation géographique et des propriétés physiques de ce pays. La 1^{re} période va de 862 jusqu'à 1224, c'est-à-dire depuis la fondation de l'empire par Rurik, jusqu'à l'invasion des Mongols; la 2^e période depuis l'invasion des Mongols en Russie, jusqu'à l'époque de leur expulsion de cet empire (1224—1462); la 3^e période depuis l'expulsion des Mongols, jusqu'à Pierre-le-Grand (1462—1682); la 4^e période, depuis Pierre-le-Grand jusqu'à Alexandre I^{er} (1682—1825.)

La 10^e partie, l'histoire du royaume de Saxe, est divisée en

4 périodes. L'introduction s'étend sur la Misnie, depuis les époques les plus reculées jusqu'à 1127, où le chef de la maison de Saxe, le comte Conrad, hérita de la Marche de Misnie (Meissen).

La 1^{re} période va depuis l'hérédité du titre de margrave de Misnie, jusqu'à l'acquisition du comté de Thuringe (1127—1247); avec un exposé de l'histoire antérieure de Thuringe jusqu'à 1247. La 2^e depuis l'acquisition de Thuringe jusqu'à l'acquisition du duché de Saxe et de la dignité d'électeur (1247—1423); avec l'histoire antérieure du duché de Saxe. La 3^e depuis l'acquisition de la Saxe jusqu'à la réunion des deux Lusaces avec la Marche de Misnie (1423—1635); avec l'histoire antérieure des deux Lusaces. La 4^e depuis l'acquisition des Lusaces jusqu'à la création du royaume de Saxe (1635—1806). Viennent ensuite dans un appendice les événemens les plus importants qui ont eu lieu depuis 1806 jusqu'à 1826.

La 11^e partie traite l'histoire de la *République d'Haïti*. L'auteur a suivi *Rainsford, Placide Justin, et Métral*. Il ne donne qu'un aperçu de l'histoire ancienne de ce pays, tandis qu'il en rapporte l'histoire moderne avec beaucoup de détails. Son ouvrage est divisé en 8 périodes. La 1^{re} va depuis la découverte de cette île jusqu'à la fin du XVI^e siècle; la 2^e depuis l'établissement des colonies françaises à St-Domingue jusqu'à l'époque où les Espagnols leur cédèrent la partie occidentale de cette île; dans la 3^e, l'auteur considère l'état de Haïti après la paix de Rysswick; dans la 4^e, il considère les premiers progrès et l'influence que la révolution française a exercée sur l'état social de St-Domingue. La guerre civile. Le massacre des blancs. La 5^e, St-Domingue pendant la guerre maritime; Toussaint Louverture. La 6^e renferme la campagne du capitaine-général Leclerc. Dans la 7^e, l'auteur parle de Rochambeau, de Dessalines, gouverneur, et plus tard empereur. La mort de ce dernier. La 8^e renferme la guerre des parties. Christophe, Pétion, Boyer. Émancipation de Haïti, en vertu d'un décret de Charles X, le 17 avril 1825.

La 12^e partie offre l'histoire de Lombardie. L'auteur commence dans le 1^{er} vol., avec la Cisalpine Gauloise, et va jusqu'à l'époque de la Lombardie des Francs; le 2^e vol. se termine avec la création du duché de Milan. L'auteur est avantageusement connu par son travail intitulé : *La formation politique de*

L'Europe. L'ouvrage que nous annonçons donne également des preuves des connaissances étendues de l'auteur dans le domaine de l'histoire.

La 13^e partie, l'histoire de Pologne, offre, de même que la précédente, une excellente histoire. Le journal cité reproche cependant à l'auteur d'avoir rapporté avec trop de détails l'histoire antérieure de Pologne, c'est-à-dire jusqu'à l'an 1696, époque de la mort de Sobieski, et qu'il a été trop concis dans l'histoire moderne, c'est-à-dire depuis 1696 jusqu'à 1825. La 14^e partie enfin, ou l'histoire de Prusse, rapporte les événemens qui ont eu lieu dans ce pays, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. L'auteur a divisé son ouvrage en 6 périodes. 1) L'hérédité du titre de margrave de Brandebourg, sous Albert, jusqu'à l'époque de l'acquisition du Brandebourg par Frédéric de Hohenzollern (1142—1415). 2) Depuis Frédéric de Hohenzollern jusqu'à l'avènement de l'électeur Frédéric Guillaume (1415—1640). Cette période est suivie de l'histoire du duché de Prusse, jusqu'au moment où il tomba en partage, par succession, à la maison électorale de Brandebourg. 3) Règne de l'électeur Frédéric Guillaume (1640—1688). Cette période est suivie d'un aperçu de l'histoire de Poméranie, de Magdebourg, de Halberstadt et de Minden. 4) Les règnes des rois Frédéric I^{er} et de Frédéric Guillaume I^{er} (1688—1740) 5) Frédéric II (1740—1786.) L'histoire de Silésie fait la suite de cette période. 6) Les règnes des rois Frédéric - Guillaume II et III, jusqu'à 1827.

L. D. L.

120. DIE GRIECHEN ALS STAMM UND SPRACHVERWANDTE DER SLAVEN. — Les Grecs considérés comme ayant des rapports d'origine et de langage avec les peuples slaves; par le professeur G. DANKOWSKY. 80 p. in-8°. Presbourg, 1828. (*Monatschrift der Gesells. des vaterl. Museums in Böhmen*; juillet 1828, p. 89.)

Quiconque connaît le *Lexicon symphonum* de Sig. Gelenius, dans lequel ce savant a rapporté tous les mots grecs, latins, allemands et slaves, entre lesquels il y a analogie de son, ne trouvera point que l'ouvrage de M. Dankowsky soit entièrement neuf. Mais personne avant lui ne s'était avisé de prétendre que les Grecs eussent des rapports d'origine et de langage

avec les Slaves. On ne saurait refuser à M. Dankowsky une connaissance approfondie de la langue grecque, mais son ouvrage prouve qu'il ne possédait pas au même degré la langue slave. Malgré ses efforts il ne parviendra point à faire adopter aux lecteurs instruits les hypothèses hardies qu'il a imaginées. En voici quelques-unes.

La langue primitive des Grecs s'est conservée avec la plus grande pureté dans les dialectes slaves. Il y a 1800 ans, Ovide voyait dans la langue slavonne un dialecte du grec. On trouve même dans le bohémien une foule de mots grecs, quoique la Bohême soit très-éloignée de la Grèce ; toutefois les Bohémiens sont d'origine gétique.

L'origine du mot *Cech* remonte au commencement du 7^e siècle. L'empereur Constantin parle de deux frères dont l'un résidait dans la Servie-Blanche et dont l'autre traversa le Danube avec une partie de son peuple. Comme l'empereur ne nomme pas ces deux frères, l'auteur s'imagine avoir trouvé leurs noms dans Dalimil qui fait venir Cech de la Croatie en Bohême, Dalimil dit : *w té zemie biess Lech, gemuz gmie diegichu Czech*. L'auteur traduit ces deux vers d'une manière inexacte. Dans ce pays se trouvait Lech, et c'est Cech qui lui donna ce nom, dit-il; il s'est trompé, le véritable sens est : auquel (Lech) on donna le nom de Cech. C'est donc d'une seule personne et non pas de deux qu'il s'agit ici.

Pour prouver que les Gètes ont parlé le slavon, l'auteur cite Theophylakte qui donne aux Slaves le nom de Gètes. Mais Theophylakte a ainsi nommé les Slaves, parce que de son temps ces peuples avaient émigré dans le pays des Gètes. C'est ainsi que les Cechs, qui sont venus s'établir en Bohême, portent toujours le nom de Bohémiens quoiqu'ils ne soient pas originaires de ce pays. S'il est impossible de prouver que les Slaves sont d'origine gétique, on ne saurait prouver davantage qu'Orphée appartenait à leur race, ni que la branche slavonne de Thrace est entrée dans la carrière des sciences avant la race hellénique. Les passages cités d'Ovide ne prouvent pas que le gétique et le thracique ne fussent que des dialectes du grec. Ovide ne parle que de Sauromates, de Gètes, de Thraces et de Scythes, il ne dit pas un mot des Slaves ni de leur langue.

Il y a beaucoup d'objections à faire relativement à l'aperçu du vocabulaire slavo-grec que l'auteur a l'intention de publier

On y trouve une foule de mots qui ne sont pas d'origine slave, tels que : kapsa, klauza, putna, ryma, etc.

Qui pourrait approuver l'auteur alors qu'il compare *autociste* avec αὐτοχιστή. L'analogie disparaît aussitôt que l'on ramène les mots à leurs racines. Autociste dérive d'utok, et utok vient d'uteku, or, la préposition *u* ne répond nullement au mot grec *αὐ*. C'est ainsi que newesta est formé de ne et wedeti, et ne saurait assurément être comparé à συμπευθεῖς.

Dans l'essai de la grammaire slavo-grecque qui paraîtra plus tard, l'analogie entre les déclinaisons des deux langues n'est démontrée qu'à l'aide de subtilités, et l'harmonie est presque imperceptible. Si l'on adoptait le système de M. Dankowsky à l'égard de cette partie de la grammaire, on réduirait les inventeurs de la langue slavonne au rôle d'arrangeurs de mots sans talent.

La même remarque s'applique aux conjugaisons dans les deux langues lorsqu'on ne ferme pas à dessein les yeux sur la diversité bien tranchée des formations, les verbes *en* qui répondent à la vérité à la désinence slavonne de la première personne (em, am, im); mais dans le sanscrit aussi la première personne du singulier est caractérisée par *mi*. Les Latins et les Grecs ont changé en *es* la racine *as*. Les Slaves y ont substitué *jes*, d'où *jesme* (autrefois *jesmi*), latin *sum* pour *esum*. Les Grecs ont écarté l'*s*, d'où d'εἰμι au lieu *ισμι*. C'est avec le mot indien *asti* que *εστί* a le plus d'analogie. C'est ainsi qu'en désespoir de cause le mot slovaque, *bol sem*, se trouve rapproché de *πελομεν budem* (*budu*) de Badiu.

Les Slaves forment le participe passif avec un *t* comme les Latins, ou au présent avec *m*, au prétérit avec *n*. Les Grecs ignorant complètement la première formation, combinent les deux élémens en *μεν*. L'ancienneté appartient donc naturellement à la formation slavonne qui est la plus simple. L'auteur ne partage point cette opinion; il soutient que dans l'esclavon la forme du participe grec n'est qu'abrégée; par exemple, *trény*, *trèna*, *trène* seraient pour *τρημενος*, *τρημενα* *τρημενον*; *tru*, *tru*, *slow*, *trem*, pour *τρωο*, *τρημ*. Toutefois le slavon a aussi des participes entiers, comme, par exemple, *oklameny*, *trompé*, qui correspondrait à *καλαμμενος*, *καλαμμενος*.

D'abord *trény* n'est pas la véritable forme du participe; cette

forme est tren. En outre l'exemple d'un participe entier est mal choisi, car dans oklameny, l'*m* appartient à la racine klam. Enfin oklameny est un non sens, parce que c'est de klamam que doit être formé le participe klaman.

Dans les notes philologiques relatives à l'oraison dominicale slave comparée, on retrouve une foule d'observations qu'on a déjà lues; les singulières explications que l'auteur donne de dnes, genz, dénotent une connaissance moins étendue de l'esclavon que du grec.

Après avoir réfuté l'opinion de M. Lévêque qui a prétendu qu'il existait un rapport intime entre le latin et le slavon, M. Dankowsky termine par une comparaison dans laquelle il s'efforce de déterminer les rapports physiologiques qu'il croit trouver entre l'esclavon, le grec et le latin. C. R.

121. GRUNDRISSE EINER DEUTSCHEN ALTERTHUMSKUNDE.—Esquisse d'une histoire des antiquités de l'Allemagne, à l'usage des cours publics et de ceux qui veulent s'instruire par eux-mêmes; par MÜNCH. 1 vol. 11 et 86 p. in-8°. Fribourg en Brisgau, 1827; Wagner. (*Allg. Literat. Zeitung*; août 1828, p. 838.)

Cet ouvrage ne présente pour ainsi dire qu'un squelette des antiquités de l'Allemagne. Ceux qui voudront acquérir de plus amples connaissances sur ce sujet devront consulter Luden, Leichtlen, Wilhelm, Heinsius, Wachler et Busching qui ont servi de guides à M. Münch.

L'auteur a divisé son travail en deux parties. Dans la première il traite de la Germanie depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'émigration des peuples.

Dans la deuxième partie il jette un coup-d'œil sur la Germanie, depuis l'arrivée des Romains jusqu'à la propagation du christianisme.

Cette division est évidemment contraire aux règles de la logique, car les deux parties qui la constituent ne s'excluent point. En effet, le premier paragraphe de la première division traite de l'état de l'Allemagne, sous Auguste, et le second expose les hypothèses des Romains relativement à la Germanie, alors que, d'après le plan de l'auteur, il ne devrait être question des Romains que dans la seconde partie.

L'ouvrage se termine par une table des matières, l'après laquelle l'ancienne Germanie sera mise en évidence complète au moyen des investigations archéologiques dont le sol de l'Allemagne est l'objet en ce moment.

On ne peut contester à M. Münch un certain talent dans la disposition des matériaux dont se compose le livre qu'il a publié, et nous sommes convaincus que les professeurs d'archéologie y trouveront un guide sûr pour faire leur cours; mais nous lui reprocherons d'avoir traité d'une manière trop superficielle certains sujets.

C. R.

122. CODEX DIPLOMATICUS HUNGARIE ECCLESIASTICUS ET CIVILIS, studio et operâ Georgii FEJER, Bibliothecarii regii. In-8°. Budæ, typis reg. Univ. Ung., 1829. (*Archiv für Geschichte, Staatenkunde*, etc.; octobre 1829, p. 653.)

L'auteur de cet ouvrage est un des hommes les plus distingués de la Hongrie, et ses connaissances historiques ressortent non seulement de l'abondance des détails et de l'exactitude de son livre, mais encore de l'introduction du premier volume et des préfaces qui se trouvent dans chaque volume.

La série des actes et documens est disposée dans un ordre chronologique, et les sources sont citées pour chaque diplôme, en indiquant si la pièce est imprimée ou manuscrite, si elle est authentique ou fausse, si elle est originale ou copie et où elle se trouve. On y ajoute de temps en temps des éclaircissemens dans les notes.

Les 56 premières pages du 1^{er} volume contiennent une introduction pour tout l'ouvrage et une esquisse historique des collections diplomatiques anciennes et modernes. Les 239 pages suivantes contiennent un registre chronologique des diplômes destinés à l'impression, dont le nombre se monte à 2,500; il est cependant à croire que ce nombre sera porté à 3,000. A la fin du premier volume se trouve une dissertation savante sur un exemplaire original de la Bulle d'or du roi André II, de 1122, nouvellement découverte dans les archives primatiales à Gran, et portant le titre de *Decretum originale Andreæ II quo regnum Hungariæ constituit anno 1122*. Le contenu même du décret se trouve dans le 3^e volume, b. 374.

L'introduction est suivie du Trésor des diplômes. Le 1^{er} vo-

lume commence à l'année 104 après Jésus-Christ, et contient 118 diplômes qui se rapportent à l'histoire de la Pannonie, depuis le commencement du 2^e siècle jusqu'à la fin du 10^e; ensuite viennent les diplômes du règne d'Étienne I^{er}, dit le Saint, c'est-à-dire depuis l'année 1001 après notre ère jusqu'en 1074; ces titres occupent 490.

Le 2^e vol. contient les diplômes depuis l'année 1096 du règne des rois Coloman, Étienne II, Bela II, Geysa II, Étienne III, Ladislaus II, Étienne IV, Émeric et Ladislaus III. Dans la préface l'auteur explique avec beaucoup de sagacité pourquoi tant de diplômes ecclésiastiques appartiennent à cette époque, c'est-à-dire au 12^e siècle. Les Bulles papales, les rapports des prélats hongrois à la cour de Rome, ainsi que 9 diplômes qui ne sont point énumérés dans le registre, sont, pour l'histoire ecclésiastique et populaire de la Hongrie, particulièrement intéressans.

La 1^{re} section du 3^e vol. contient, sur 480 pages, les diplômes du règne d'André, depuis 1205 jusqu'en 1224.

La 2^e section du 3^e vol. comprend les actes de la décade de 1225 à 1235, époque de la mort d'André II.

La 1^{re} section du 4^e vol. comprend, sur 480 pages, les diplômes de 1235 à 1247, et embrasse un tiers du règne bien remarquable de 34 ans du roi Belas IV. La préface contient une appréciation de ce règne, avec un coup-d'œil sur les citations.

La 2^e section du 4^e vol. ou la 7^e partie de l'ouvrage, traite d'une époque où le peuple hongrois se développa et se civilisa, et elle comprend, sur 528 pages, l'espace de 1248 à 1259.

La 8^e partie du Codex ou la 3^e section du 4^e vol. traite de la fin du règne de Belas IV. Ce volume sera suivi d'un 5^e qui contiendra les diplômes d'Étienne V, et le 6^e volume présentera les diplômes du roi Ladislaus IV. Le 7^e volume enfin nous donnera les diplômes du roi André II, jusqu'en 1301.

123. BEYTRAEGE ZUR GESCHICHTE UND ALTERTHUMS KUNDE. —

Mémoires pour l'histoire et pour les antiquités, publiés par la Section d'histoire de la Société de Westphalie pour la propagation des connaissances scientifiques, à Minden. Tom. I, 1^{er} cahier, 152 p. CODEX DIPLOMATICUS, 40 p. avec 3 planches lithograp. In-8°. Minden, 1828. (*Goetting. Gelehrte Anzeigen*; novembre, 1828, p. 1855.)

Ce cahier contient, outre l'analyse des travaux auxquels cette

nouvelle Société s'est livrée jusqu'à ce moment, trois traités très-intéressans, savoir : 1^o un tableau des campagnes de Germanicus contre les peuples de la Germanie, destiné à servir d'appendice à une critique géographique et historique des expéditions des Romains en Germanie, par M. Koep, dont le principal objet est de réfuter les opinions de M. Landdroste de Wersèbe sur les peuples de l'ancienne Allemagne et sur leurs alliances; 2^o une description des environs de la ville de Wildeshausen, considérés sous le point de vue des antiquités qu'ils renferment, avec trois tables lithographiques, par MM. Oldenbourg et Greverus; et 3^o un exposé de l'état actuel des archives de Minden et de Ravensberg, par le comte de Reisach. Le Codex diplomaticus, dont les pages ont un ordre particulier de numéros et dont chaque cahier contiendra 2 feuilles, doit servir à l'impression des chartes. Le cahier que nous avons sous les yeux en contient 31, dont le plus ancien est de l'année 1231. C. R.

124. BADISCHES ARCHIV, etc. — Archives badoises, pour servir à l'histoire nationale, publiées par Franç. Jos. Monz. I^{er} Vol. avec une carte. Gr. in-8^o de 373 p.; 1826. II^e Vol. de xvi et 371 p.; prix, 4 thalr. Carlsruhe, 1827; Braun.

Tous les articles de ce recueil ne concernent pas l'histoire; il y en a aussi de géographie et de statistique. Nous n'indiquerons ici que les morceaux historiques.

Vol. I. Sur les *Minnesinger* ou poètes allemands nés dans le pays de Bade, au moyen âge. Détails intéressans sur leur vie et leurs ouvrages. Déjà, au milieu du 15^e siècle, les poètes se plaignaient de la corruption des mœurs, de l'immoralité du clergé, et insistaient sur une réforme civile et religieuse. Quelques-unes des poésies du temps ont un intérêt historique. De ce nombre sont les poésies de Veit Weber de Fribourg, dont le nom a été adopté récemment par un romancier allemand. — Relation d'un témoin oculaire sur la prise de la ville de Thiengen, dans le Klettgau, en 1499; se lie à l'histoire de la Confédération Suisse. — Philippe II, évêque de Spire, la vie et la chronique dont ce prélat est auteur. — Mémoire pour servir à l'histoire des Vaudois. Ce sont des lettres qui se rapportent au séjour des Vaudois exilés par Louis XIV, dans les pays du Rhin, en 1685 et 1688. — Mémoire pour servir à l'histoire de

Rästadt. L'auteur communique, entre autres, des extraits du statut communal dont quelques dispositions paraissent remonter à l'an 1300. La justice était administrée par un bailli et 12 juges, et la commune par un bourguemestre et 12 bourgeois. Les habitants étaient dans la servitude du margrave, ne pouvant s'établir dans la terre d'un autre seigneur, ou se marier sans son consentement.

Dans le II^e volume, on trouve d'abord un mémoire pour servir à l'histoire des arts au moyen âge. On y lit des détails intéressans sur les architectes, les édifices temporels et ecclésiastiques, les sculptures, et la peinture sur verre et sur bois. Tous ces arts étaient florissans dans le pays de Bade, comme on le voit par un grand nombre de monumens restans. — Histoire de l'insurrection des paysans au commencement du 16^e siècle; insurrection connue sous le nom de Bundschuh. L'auteur rapporte plusieurs documens originaux relatifs à cette guerre. — Annales de Constance, brèves et concises, comme on écrivait, au 14^e siècle, les annales dans les cloîtres. — Pièces relatives aux Minnesingers de Fribourg. Ce sont les statuts de cette corporation poétique; une demande adressée au corps municipal, en 1595, pour obtenir la permission de donner une représentation théâtrale, dont le sujet était tiré du Vieux-Testament. — Histoire contemporaine, par Eikhart Artzt, de Wissembourg. C'est une chronique inédite qui s'étend de 1431 à 1471; elle donne quelques détails sur l'histoire de l'Alsace à cette époque. — Des fortifications de l'ancien château-fort de Haut-Geroldseck, avec un plan; description détaillée de cette forteresse.

A la fin des deux volumes, l'auteur passe en revue plusieurs ouvrages historiques sur le pays de Bade. D.

125. NEUES VATERLÄNDISCHES ARCHIV. — Nouvelles archives patriotiques, ou appendices destinés à éclairer l'histoire, ainsi que l'état actuel du royaume de Hanovre; fondées par G. H. G. SPIEL; continuées par Ernst SPANGENBERG. Année 1825. Tom. I, avec une gravure et 2 dessins lithograph., vi et 394 p. Tom. II, avec 2 gravures et 2 dessins lithograph. 348 p.; années 1826 et 1827. 4 vol. in-8°. Brunswick; Hérolde et Wahlstab. (*Goetting. gelehrte Anzeigen*; août 1828, n° 124.

Les volumes de ce recueil, qui ont paru, contiennent, outre les travaux des assemblées des États, la marche de la législation, les progrès de la population, et un tableau succinct des productions de la littérature nationale. Les traités suivans s'adressent davantage à l'intérêt général : Quel fut le dernier rejeton mâle de la race des comtes de BENTHEIM, dont le comte DIETRICH de HOLLANDE est l'auteur; par M. Vogell. — Des actes de fondation du couvent St-Michel à HILDESHEIM; par MM. DROSTE DE HOLLE et LANDDROSTE DE WERSÈBE. — Appendices pour servir à l'histoire et à la constitution de la seigneurie de PAPENBERG; par M. le D^r BEHNES. — KOUCHIN HENZ, femme turque qui reçut le baptême à Emden; par M. GITTERMANN. — Recherches historiques sur une urne cinéraire trouvée dans le voisinage de Brême; par MM. MISEGAAS, BLUMENBACH et IKEN. — Le pays de KENDINGEN, essai statistique; par M. SCHLUETER. — Inscriptions romaines et grecques dans le musée de Brunswick, la plupart encore inédites. — Explication historique des figures symboliques qui décorent les deux portes de métal de la cathédrale d'Hildesheim; par CAPPE.

126. VERKORTE GESCHIEDENIS DER NEDERLANDEN. — Histoire abrégée des Pays-Bas depuis les temps les plus reculés jusqu'à la paix de Paris; par G. N. VAN KAMPEN. Avec planches. 2 vol. gr. in-8°, ens. 1148 p. 2^e édition revue. Harlem, 1829; Bohn. (*Vaderl. Letteroeffen.*; n° 2, févr. 1830, p. 59.)

Lors de la publication de la première édition de cet ouvrage, les journaux hollandais ont rendu un compte détaillé de son contenu, ainsi que de la disposition des matières. Nous nous bornerons à dire, relativement à cette nouvelle édition, que l'auteur a mis à profit les observations critiques qui lui ont été adressées à l'époque où a paru la première. Nous ajouterons qu'il a enrichi son travail de documens officiels nouveaux qui en augmentent le prix.

C. R.

127. HISTOIRE DES CONQUÊTES DES NORMANDS EN ITALIE, en Sicile et en Grèce, accompagnée d'un atlas; par E. GAULTIER d'Arc. Première époque 1016-1085. Un vol. in-8° de xxxiv et 504 pag., et un cah. in-fol., de 2 cart. géograph. et 8 pl.; prix, 12 fr. Paris, 1830; Debure.

Depuis quelques années, l'histoire des Normands de France

et de ceux d'Angleterre a été discutée et éclaircie ; M. Gaultier a tenté la même entreprise pour l'histoire des Normands d'Italie. Il jette dans la préface un coup-d'œil sur les sources de cette histoire : ce sont principalement les historiens de Sicile et ceux qui ont traité des croisades. M. Gaultier a retrouvé, parmi les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, la chronique d'Aimé, qui d'abord était moine du Mont-Cassin, et qui fut ensuite évêque de Bordeaux. Il a donné à la fin le contenu des chapitres de ce manuscrit qui s'étend beaucoup sur l'histoire des Normands en Italie. M. Gaultier a cru devoir prémunir ses lecteurs contre le prétendu chartrier arabe de l'abbé Vella ; et il a inséré, parmi les pièces justificatives, toute l'histoire de ce faussaire ; soin qui était peut-être superflu, car personne n'ajoute plus foi à l'ouvrage forgé par un homme dont la supercherie est depuis long-temps connue.

Ce que M. Gaultier nous donne ici n'est, à ce qu'il paraît, que la moitié de la tâche qu'il s'est imposée. Dans un autre volume, il promet de traiter de l'histoire de l'établissement des Normands en Italie et en Sicile, depuis l'an 1085 jusqu'en 1140. Le volume qu'il a publié comprend trois livres ; dans le premier, l'auteur commence par rappeler ces pèlerinages à Jérusalem, qui furent le premier motif des voyages des Normands dans le midi. On sait que des pèlerins de Normandie, revenant de la Terre-Sainte et étant arrivés en Sicile, eurent occasion d'oublier pour un moment le rôle de pèlerins, et de reprendre celui de guerriers pour délivrer Salerne que les Arabes assiégeaient. Plein de reconnaissance pour le service qu'ils ont rendu, on les renvoie avec des présents en Normandie, et on les prie d'envoyer des compatriotes également braves pour protéger les Salernitains contre les mécréans et contre les Grecs. Il en vint en effet, et on attacha bientôt assez d'importance à leur secours pour que les Allemands, qui prétendaient à la suzeraineté de l'Italie, recherchassent leur alliance. De son côté, le prince de Capoue donna sa nièce, veuve du duc de Gaète, à Rainolfe, chef de Normands, et lui céda le terrain sur lequel fut bâtie la ville d'Aversa. « De ce jour, dit l'auteur, date la première suzeraineté des Normands. » En effet, les émigrations des Normands pour la basse Italie devinrent plus fréquentes, et on vit arriver ces trois chevaliers qui, sortis d'un modeste château du Coten-

tin, eurent avec leur famille une bien puissante influence sur les destinées de l'Italie.

A ce sujet, l'historien nous conduit dans le Cotentin pour signaler le vallon où habitait, dans les premières années du onzième siècle, un vieux gentilhomme normand nommé Tan-crède. L'étymologie peu heureuse de ce mot que l'auteur rap-
porte en note, et d'après laquelle Tancrede viendrait de deux mots saxons *teghn*, épée, et *red*, conseil, ne méritait pas une place, même avec l'expression du doute. Trois fils de ce cheva-
lier brave, mais pauvre et chargé d'une nombreuse famille, fu-
rent du nombre des Normands qui allèrent chercher fortune
en Normandie. Après avoir conduit ces champions en Italie,
l'historien nous conduit en Sicile pour nous y faire contempler
la domination des Arabes. Nous y voyons les Normands unis
aux Grecs paraître devant Messine et enlever cette place, ainsi
que Syracuse, aux Musulmans ; puis ayant à se plaindre des
Grecs, les Normands s'en retournent en Italie et délivrent le
pays de leurs alliés, et Guillaume de Hauteville est premier
comte de la Pouille. Les voilà enfin en possession d'une pro-
vince, d'une principauté, et maîtres d'une belle partie de l'Ita-
lie. « Débarrassés de ce casque à forme conique et de cette vi-
sière carrée dont le prolongement ne cachait qu'une petite par-
tie de leur visage, ils déposent leur bouclier rouge, leur lance
au guidon croiseté et mi-parti, si terrible dans leurs mains vic-
torieuses, et profitent de quelques momens de tranquillité pour
ébranler des institutions naissantes. »

D'autres Normands arrivent : le nombre de ces étrangers et
leur puissance croissante donnent des inquiétudes au pape ; il lève
une armée contre eux : les Normands, après avoir fait de vaines
offres de soumission, mettent les soldats du pape en fuite, font
le pontife prisonnier, demandent la bénédiction et se compor-
tent si respectueusement que le pape confirme les privilèges im-
périaux accordés aux Normands en Italie.

Il fallut combattre ensuite les habitans de la Calabre, pro-
vince qui, comme dit l'auteur, était restée grecque d'affection
et de sentimens. Les exploits de Guiscard dans cette contrée
terminent le premier livre.

Dans le second, l'auteur nous conduit en Sicile pour nous y
faire remarquer la domination des Arabes et les efforts des Nor-

mands pour chasser les Musulmans de cette île fertile. Ici M. Gaultier a pu tirer quelques renseignemens des historiens arabes ; cependant les écrivains chrétiens, plus détaillés et plus exacts, continuent, dans le second livre, d'être ses principaux guides. Roger et Guiscard assiègent par terre et bloquent par mer la ville de Palerme, dont les Arabes avaient fait le siège de leur gouvernement en Sicile, et où, « depuis deux siècles, ils accumulaient les richesses que leurs irruptions sur les diverses côtes de la Méditerranée leur avaient procurées. » Un assaut, d'abord repoussé, leur livre la ville ; les Arabes se retirent dans la citadelle ; mais le lendemain, ils capitulent et laissent aux Normands la capitale de la Sicile, qui devint l'apanage du duc Robert. La principauté de Salerne est ajoutée bientôt après aux conquêtes de ces guerriers étrangers ; Tarente subit le même sort ; les maisons souveraines recherchent l'alliance de Guiscard, devenu un puissant seigneur. « La domination normande, dit l'auteur au début du troisième livre, embrassait alors une des plus belles et des plus riches contrées de l'univers, et pourtant l'ambition du jeune chevalier qui naguère était venu les visiter, n'ayant pour toute fortune que son bourdon et son épée, n'était pas encore satisfaite. Il osa plus, il conçut la *gigantesque* idée de porter lui-même une dynastie nouvelle au trône des Césars, sur les marches duquel il avait déjà fait asseoir sa fille, et que d'ailleurs un sujet factieux venait d'usurper. » Les Normands tentent une expédition dans l'empire grec ; quoique contrariés par une tempête, ils débarquent dans l'Illyrie ; les Grecs appellent à leur secours des Turcs et des Anglo-Saxons qui ont quitté l'Angleterre depuis l'invasion de leur pays par les Normands. Ils sont battus, et les Normands prennent Durazzo. Le pape réclame leur secours contre l'empereur d'Allemagne Henri IV ; cependant l'armée normande continue ses conquêtes dans l'Albanie et dans la Grèce, mais la mort de Robert Guiscard arrêta tout-à-coup leurs progrès. « Quelque chose de si merveilleux s'attachait aux actions de ce grand homme, dit M. Gaultier, que la superstition des peuples attribua long-temps à ses cendres inanimées le don des miracles. C'était alors la seule apothéose que pût décerner le onzième siècle ; celui qui en était l'objet s'en était presque montré digne. Simple dans ses mœurs, affable envers ses inférieurs, doux avec ses égaux, il joignait à

tous les talens du grand capitaine toute l'habileté de l'homme d'état. Malheureusement une ambition démesurée empoisonna ces qualités brillantes. »

Nous attendons maintenant la suite de cette histoire intéressante. Les dix planches, jointes au premier volume sous le titre d'atlas, contiennent deux cartes géographiques, les médailles des princes normands, le manteau du roi Roger, conservé à Nuremberg, un fac-simile d'une lettre de Roger, la cathédrale de Coutances (belle planche), les statues de Tancrède et de six de ses fils dans cette cathédrale, une vue générale de Hauteville-la-Guiscard; enfin un fac-simile d'un fragment du manuscrit autographe de Novaïry, où M. Gaultier a puisé quelques détails.

D-G.

128. GESCHICHTE DER ITALIENISCHEN STAATEN. — Histoire des États de l'Italie; par le D^r H. LEO. Tome I^{er}, depuis 568 jusqu'à 1125, VIII et 508 p. in-8°. Tome II, depuis 1125 jusqu'à 1268, 390 p. Hambourg, 1829; Perthes (*Jahrbücher der Geschichte und Staatskunst*; février 1829, p. 198).

L'auteur de cet ouvrage commence par tracer un tableau général de l'Italie et de ses habitans. Puis, après avoir jetté un coup-d'œil sur l'Italie dans les derniers temps de la domination romaine, il consacre aux Lombards un livre entier divisé en cinq chapitres. Aux Lombards succèdent les Francs ayant à leur tête Charlemagne; viennent ensuite les rois indigènes, les Allemands, à partir du règne d'Othon I^{er}, les empereurs saxons et de la maison de Hohenstaufen, etc.

Les publicistes trouveront dans cet ouvrage un exposé fort intéressant du droit des Lombards, et les savans qui, dans les universités, enseignent l'histoire des peuples allemands pourront y puiser des matériaux abondans.

C. R.

129. DIMOSTRAZIONE, etc. — Preuves de la nécessité et de la facilité de rétablir l'ancien port d'Antium, créé par Néron; et des dangers et de l'inutilité du nouveau, construit par le pape Innocent XI; par G. RASI, consul-général du roi de Sardaigne, dans les états du Saint-Siège. In-8°. Rome, 1825; Contadini. (*Antologia*; mars 1826, n° LXIII, p. 143.)

M. de Linotte, ingénieur des ponts, s'était déjà élevé contre

cette opinion, dans une brochure publiée en 1824, et où il s'attachait à réfuter les observations de M. Rasi, insérées dans les *Éphémérides littéraires* de Rome, en 1822. Dans sa réplique, M. Rasi s'efforce de prouver combien il serait utile et aisé de rendre à sa destination l'ancien port d'Antium; il indique le moyen d'exécution, et fait le devis des travaux. Sans entrer, relativement à cet opuscule, dans des détails qui nous conduiraient trop loin, nous dirons que nous y avons remarqué des vues utiles et judicieuses, mais aussi une grande négligence de style. Nous avons lu avec plaisir la note dans laquelle l'auteur observe que les anciens Romains, soit du temps de la république, soit sous leurs Césars, soit, à plus forte raison, dans le moyen âge, bornèrent leur commerce maritime à l'achat des grains de l'Égypte, de la Sicile et de la Sardaigne. Au reste, cet exemple d'inertie n'a été que trop imité par les souverains modernes de Rome jusqu'au pape Clément XII, qui fit d'Ancone une place de commerce, y fonda un beau lazaret, et la déclara *port franc*, ainsi que Civita-Vecchia, à l'instar de Livourne, qui doit à Côme de Médicis son existence commerciale. W.

130. COLLECTION DE MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE FRANCE, depuis 1787 jusqu'à ce jour (Bibliographie des Journaux); par M. D. . . . s (Deschiens), avocat. 1 vol. in-8° de xxiv et 645 p. Paris, 1829; Barrois l'aîné.

Cette collection, extrêmement précieuse, se compose d'environ 12000 cartons ou volumes in-folio, in-4° et in-8°. Elle comprend trois divisions principales : les hommes, les matières et les journaux. La première comprend les noms propres, les œuvres politiques, les discours, opinions, pamphlets, publiés sous le nom de chaque auteur, et ce qu'on a imprimé pour ou contre lui. La seconde offre un grand nombre de subdivisions, qui facilitent les recherches. La troisième se compose des journaux de toutes les opinions, de tous les partis, même les journaux éphémères.

On trouve dans les deux premières divisions, en pièces originales et distinctes, indépendamment des brochures politiques, les rapports, opinions, discours prononcés dans toutes nos assemblées délibérantes, même à la Chambre des pairs; les discours que les orateurs n'ont pu prononcer à la tribune, et

qu'ils ont fait imprimer et distribuer ; ceux qui ont été prononcés dans les sections de Paris, à la tribune de la Société des Jacobins, les écrits imprimés par ordre de cette Société ; et enfin, ce qui a été publié hors de l'enceinte des assemblées sur les matières à l'ordre du jour.

L'auteur avait conçu le projet de donner une table générale de sa collection. Mais à peine eût-il commencé ce travail, qu'il reconnut que les tables des deux premières divisions ne formeraient pas moins de 25 à 30 volumes. Il crut donc devoir se borner à la publication d'une *Bibliographie des Journaux*, en donnant préalablement une idée des deux divisions dont il s'agit.

M. Deschiens s'abstient de toute réflexion sur l'esprit et le mérite de chaque journal ; il en cite des extraits nombreux et étendus, afin que le lecteur puisse en juger lui-même. Il a choisi ses citations avec beaucoup de discrétion, et a sacrifié une foule de choses curieuses, pour ne blesser personne.

Il serait à désirer qu'un gouvernement fît l'acquisition de cette collection, sans contredit unique en Europe, pourvu toutefois que l'esprit de parti n'en altérât pas l'intégrité par la soustraction de pièces importantes.

131. TRÉSOR DE LA BOURGOGNE, ou Tableau analytique des hommes illustres de cette province. In-8° de 5 feuilles ; prix, 2 fr. 50 c. Dijon ; Fussa et Decailly. Beaune ; Blondeau Desjussieu. Auxonne ; Robin.

Contient 1° le *Pouaite bourguignon ai se pai*, pièce de vers en patois bourguignon. 2° Hommage poétique aux grands hommes de Bourgogne. 3° La liste par ordre géographique des villes de la Bourgogne, des hommes illustres. Je ne sais pourquoi, page 49, Carnot est qualifié pair de France : ce qui me rappelle que, dans un *Almanach royal* des premières années de la restauration, ce titre a été donné à Masséna, qui cependant n'était pas pair de France. Page 77, on dit Sauvigny, né à Auxerre, et mort en 1809. Edme-Louis Billardon de Sauvigny est né à La Rochelle, le 15 mars 1736, et mort à Paris, le 19 avril 1812. Voyez la notice de M. J. Ravenel, en tête des *Amours de Pierre-le-Long* ; 1829, in-32, et aussi sa note, page 71 du tome

1^{er} de son édition en publication des *Mémoires secrets de Ba-chaumont*.

Le 30 novembre 1783, on représenta à Dijon les *Fêtes Dijonnaises, ou l'Apothéose des hommes illustres nés à Dijon; pièce en un acte (et en vers), mêlée de chants, etc., par M. de St.-Aubin, directeur de spectacles*. Dijon, Causse, 1783, in-8°.

Je crois qu'il existe une autre composition à peu près du même genre en l'honneur des Bourguignons illustres : je n'affirme rien. C'est au *Journal de Dijon et de la Côte-d'or*, rédigé par M. C. N. Amanton, qu'il appartient de prononcer. (*Bibliog. de la Fr.*; 26 juin 1830, page 424.)

132. HISTOIRE DE LA VILLE D'ORLÉANS, de ses édifices, monumens, etc., avec plans et lithographies; 2^e édit. de l'*Indicateur Orléanais*, augmenté d'un Précis sur l'histoire de l'Orléanais. 2 tomes en 1 vol. In-12 de xiv et 697 p. Orléans, 1830; Rouzeau-Montant. Paris; Roret. Tours; Moysi.

Cet ouvrage manuel, considéré sous le rapport historique, n'offre rien de remarquable. Ce n'est même pas, à proprement parler, une histoire, comme on le voit par la seconde partie du titre; car il ne renferme que, comme appendice et d'une manière accessoire, un aperçu des principaux événemens qui se rapportent à la ville d'Orléans et à la province dont elle était la capitale. Le premier tome renferme la topographie d'Orléans. L'auteur y recherche l'origine des différens noms des rues de cette cité, qui elle-même a été diversement nommée, soit dans l'antiquité, soit dans le moyen âge. Ainsi, *Genabum*, nom gaulois, est devenu *Aurelianum*, qui, à son tour, a subi diverses altérations, et se trouve écrit *Aurelians*, *Oreliens*, *Orliens* et *Orlins*. Les étymologies données par M. Vergnaud sont, en général, assez vraisemblables, et sont fondées sur des faits historiques, ou des anecdotes qui ne manquent pas d'intérêt.

Le tome second se compose d'un dictionnaire historique et descriptif des monumens, édifices, établissemens publics et lieux remarquables que renferme Orléans. Les articles que nous recommandons particulièrement à l'attention du lecteur, sont ceux que l'auteur a consacrés à la bibliothèque, au collège royal, au monument de Jeanne d'Arc, au vieux pont, à l'Uni-

versité, à l'église cathédrale de Ste-Croix, fondée dans le 12^e siècle, et l'un des plus beaux édifices de ce genre en France.

133. *MEMOIRS OF SIMON BOLIVAR.* — Mémoires sur Simon Bolivar et ses principaux généraux, contenant une histoire de la révolution et des événemens qui l'ont précédée, depuis 1807 jusqu'à l'époque actuelle; par le général H. L. V. DUCOUDRAY HOLSTEIN, ex-chef de l'état-major de Bolivar. 2 vol. in-8°. Londres, 1830.

Quoique cet ouvrage soit écrit d'une manière très-diffuse, la lecture en est attachante; mais il faut se garder d'adopter aveuglément toutes les assertions de l'auteur, car, bien qu'il proteste du contraire, ses idées portent évidemment l'empreinte d'une grande prévention personnelle. En effet, s'il fallait juger Simon Bolivar d'après le portrait qu'en trace son ancien chef d'état-major, on serait porté à ne voir dans le libérateur qu'un homme d'un talent fort ordinaire, n'ayant ni capacité militaire ni énergie, toujours le jouet des circonstances, esclave du plaisir et surtout des femmes, totalement dépourvu de courage, et, pour tout dire en un mot, un lâche dans toute la portée du terme. Il paraît faible et mou dans l'adversité, hautain et despotique dans la prospérité; poussant la vanité jusqu'à la puérilité, ambitieux au-delà de toute mesure, partial, aimant la flatterie, et jaloux du mérite d'autrui. Bolivar ne possède par conséquent aucune vertu, à moins qu'on ne regarde comme des qualités le peu de cas qu'il fait de l'argent et les manières affables et insinuantes qu'il sait prendre quand son intérêt l'exige. Si ce portrait est fidèle, nous demanderons comment un tel homme a pu arriver au faite du pouvoir? L'auteur prévoyant cette objection, essaie d'y répondre en faisant ressortir l'ignorance du peuple de la Colombie et l'incapacité de ses chefs. Mais il ne tarde pas à se contredire, en affirmant que c'est précisément par le mérite et l'énergie de ses chefs, que Bolivar a acquis la renommée qui a été la base de son élévation au pouvoir.

On trouve dans l'ouvrage de M. Ducoudray quelques esquisses pleines d'intérêt sur Paez, Arismende, Brion et d'autres généraux colombiens. Deux chapitres servant d'introduction, donnent une idée de l'état de la Colombie et de ses habitans. On les lira avec plaisir, et peut-être serviront-ils d'excuse à la

dictature ou au prétendu despotisme de Bolivar. Un tel peuple n'est point propre au gouvernement des Anglo-Américains. Comparer les deux nations, c'est donner dans l'absurde. Si, comme le dit Montesquieu, la vertu est la première condition requise dans une république, les Colombiens sont bien loin de la posséder.

Nous ajouterons que depuis la publication de l'ouvrage de M. Ducoudray, plusieurs réclamations ont été faites dans l'intérêt de Bolivar. L'Atlas cite aussi une lettre du général O'Lerary, qui a pour objet de combattre une foule d'assertions calomnieuses contre Bolivar, qu'a émises l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Souvenirs d'un service de 3 années, pendant la guerre d'extermination dans les républiques de Venezuela et de Colombie*; par un officier de l'armée colombienne, et qui a été publié en 1828. (*Atlas. — London and Paris observer*; 27 déc. 1829, p. 829.)

MÉLANGES.

134. SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE CALCUTTA, séance du 4 mars 1829, sous la présidence de M. Bayley.

On lit une lettre de M. Hodgson annonçant une double copie de la table, en persan et en nagari, de ce que contient le *Kanjour*. D'après les recherches de M. Hodgson, il paraît que la littérature de Bhot est réunie dans deux gros volumes appelés le *Kanjour* et le *Tanjour*. Le premier est comme qui dirait le texte, et l'autre, le commentaire. La liste qui s'y rapporte donne le détail des divisions du *Kanjour*, et spécifie le numéro et le nom de chacune, ainsi que les noms et les numéros de chacune de leurs sous-divisions. Le *Kanjour* renferme près de cent ouvrages différens, dont chacun occupe près de 450 feuilles d'impression. Le principal lama de Digerchi en garde les caractères; un exemplaire et une moitié d'exemplaire du *Kanjour* ont été envoyés à Calcutta. Le premier avait été obtenu par le général Bhim Singh du lama de Llassa, et il en fit hommage à M. Hodgson. La moitié de l'autre avait été apporté par des marchands de Llassa à Nepal, où il fut acheté. Le *Tanjour* est d'un format

double de celui du *Kanjour*, et renferme près de 200 ouvrages.

Les premiers renseignemens sur les ouvrages que renfermait le *Kanjour* provinrent d'un ouvrage imprimé de Bhot, qui était une table du *Kanjour*, pour l'explication de laquelle on avait fait usage des connaissances d'un lama très-instruit et attaché à la cour du Nepal comme médecin. Mais il y avait quelques endroits qu'il ne comprenait pas, et il demanda du temps pour prendre des éclaircissemens; ce qui eut lieu, et ladite table a été revue et corrigée de concert avec lui, de sorte qu'on ne peut douter de son exactitude.

On a pris aussi beaucoup de peine pour rendre les mots correctement, ce qui est très-difficile, par les syllabes superflues avec lesquelles ils sont imprimés dans l'original.

Du 1^{er} juillet 1829. — On lit des extraits d'une lettre adressée à M. Fraser par le D^r Gérard, relative à M. Csomo de Koros, voyageur hongrois. On prend la résolution d'allouer à M. Csomo une somme par mois, et que tous les livres utiles à ses recherches que l'on pourrait se procurer à Calcutta lui seraient envoyés. Les extraits lus du mémoire du D^r Gérard relatifs aux travaux de M. Csomo sont de la nature la plus intéressante, en ce qu'ils donnent non-seulement une idée vraie de l'admirable, on peut dire de l'héroïque dévouement de cet homme si désintéressé et si entreprenant pour la cause des lettres, malgré les difficultés qui auraient arrêté un caractère moins résolu, soit en ayant recours aux sources du savoir, qui pendant des siècles n'ont coulé que pour un peuple dont la langue et les institutions sont peu connues des Européens, mais qui, par l'heureuse entremise de M. Csomo et de son savant associé le lama, laissent espérer que ces sources ne seront pas long-temps cachées au monde littéraire. M. Gérard qui, il y a quelques mois, revenait d'un voyage dans le Koonawour, alla voir M. Csomo de Koros au village de Kanum, où il le trouva dans une petite chaumière, environné de livres et en bonne santé. Il paraissait entièrement absorbé dans ses études, sans quoi les circonstances dans lesquelles il se trouvait, et surtout la rigueur du climat, auraient apporté des obstacles à ses recherches. Pendant le dernier hiver, à une élévation de près de 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, il était à son pupitre, enveloppé dans de la laine de la tête aux pieds, depuis le matin jusqu'à la nuit, sans

aucun intervalle de distraction, excepté celle de ses modestes repas, qui étaient invariablement composés de misérable thé; car dans cet endroit le thé est une espèce de soupe, un plat composé de la plante elle-même, mêlée avec de l'eau, du beurre et du sel. Cependant, à Kanum la rigueur de l'hiver n'est rien en comparaison, ce semble, de celle qu'on éprouve au monastère de Zunskar, où M. Csomo demeura une année entière avec le lama et un domestique, confinés dans une pièce de 9 pieds carrés. Pendant plus de quatre mois, ils furent contraints de ne pas sortir, la température étant au-dessous de zéro. Là il restait assis, enveloppé dans un manteau de peau de mouton, les bras croisés; et, dans cette situation, il lisait du matin au soir, sans feu; et dans l'obscurité il restait sans lumière. La terre lui servait de lit et les murailles de la maison le protégeaient contre la rigueur du climat. On dit que le froid y fut si rigoureux qu'il avait beaucoup de peine à débarrasser ses mains de leurs enveloppes afin de tourner les feuillets de ses livres. Dans cette situation, M. Csomo de Koros réunit et arrangea 40,000 mots de la langue du Tibet. Il avait presque complété le dictionnaire; et, sur ce point comme sur celui de la grammaire, autant que M. Gérard en pouvait juger, il a montré beaucoup de talent et fait beaucoup de recherches.

Son savant compagnon, le lama, est représenté comme une personne ayant des connaissances très-variées, de mœurs irréprochables et d'un extérieur mêlé de gravité et de simplicité. Les recherches de M. Csomo embrassent les institutions religieuses, l'histoire et la cosmographie des pays circonvoisins. On assure que les systèmes philosophiques qu'il a recueillis dans le Tibet sont en très-grand nombre et de nature à surprendre tous les savans de l'Europe. Il a cinq volumes sur la médecine, et il a fait voir au D^r Gérard un catalogue des noms et des caractères de 400 maladies, disposé par M. Csomo de Koros, qui savait par le lama qu'à Teshou Lampou l'anatomie du corps humain était représentée par des gravures en bois, de 60 positions différentes. Il affirma également que la lithographie y florissait depuis des temps très-reculés.

La cabane de M. Csomo est environnée par des retraites romantiques de moines, dont il a reconnu que le culte avait beaucoup de rapport avec celui de l'église romaine. Il y a aussi plu-

sieurs couvens de religieuses ; mais leur discipline est loin d'être sévère.

On dit qu'il y a dans les bibliothèques des anciennes villes de Teshoo Loompoo et de Lahassa, des ouvrages très-précieux qui seront probablement livrés au public, grâce au génie actif de M. Csomo. Il désire beaucoup pénétrer chez les Mogols et faire toutes les recherches possibles dans l'histoire et les institutions de cet ancien peuple.

M. Csomo a, outre les difficultés qui viennent du climat et le manque d'influence et de ressources pécuniaires, à combattre contre des restrictions gênantes suscitées par les lamas attachés au monastère, principalement par l'ignorance de leur propre foi et de ce que contiennent leurs livres magnifiquement imprimés. (*Calc. Gov. Gaz. et Asiatic Journal*).

135. SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE LONDRES. — 6 mai 1830.

On lit un mémoire sur un éperon découvert dans le Dorsetshire, et la suite de l'Essai sur l'Irlande, par Rich. On y lit en outre une dissertation sur les médailles romaines et autres antiquités, dans lesquelles se rencontre un fragment de belle poterie rouge trouvé près de Newcastle. La lecture de l'Essai sur l'Irlande, par Rich, est reprise de nouveau, et elle établit que les Irlandais rebelles furent favorisés et secourus par les Anglais mécontents, et que le gouverneur de l'Irlande et Tyrone étaient d'intelligence, ce qui permit à ce dernier de poursuivre impunément ses entreprises criminelles, tandis que le gouverneur et sa famille étaient à l'abri des attaques des rebelles et de leurs pillages. — Qu'il était vrai que Tyrone était secouru aux dépens du gouvernement; car beaucoup de ceux qui prétendaient être les amis du gouvernement, obtenaient des vivres et des munitions sous prétexte de protéger leurs maisons contre les attaques des rebelles, et ils les envoyaient secrètement à Tyrone.

15 mai. — Davies Gilbert, Esq., présente deux moules en plâtre d'une ancienne croix qui se trouve à Penzance, dans la principauté de Cornouailles, portant quelques faibles traces d'inscriptions. — Le médecin Meyrick présente une paire d'anciens et élégans chandeliers d'airain, gravés et damasquinés; ils

avaient été achetés à Aix-la-Chapelle, d'un brocanteur. — On n'a donc aucun renseignement sur leur histoire; mais d'après le costume des figures dont ils sont ornés, M. Meyrick en rapporte la fabrication au commencement du douzième siècle; il présente aussi un ciboire qu'il regarde, d'après le style des ornemens, comme devant être du même siècle que les chandeliers. On donne lecture d'un manuscrit communiqué par M. Townsend de Preston, accompagné de deux dessins de quelques anciennes peintures à fresque découvertes sur la muraille de l'église de Preston. Le sujet de l'un de ces dessins était le meurtre de Becket, et celui de l'autre était l'archange pesant les âmes des morts, et Satan s'efforçant de faire pencher la balance. M. Townsend regarde ces peintures comme devant être à peu près du temps d'Édouard I^{er} (*London Lit. Gazette*).

136. SOCIÉTÉ ROYALE DE LITTÉRATURE DE LONDRES.

La bibliothèque de la Société continue à s'enrichir par de nombreuses contributions. Parmi les volumes déposés sur la table à la première assemblée de la saison, étaient les ouvrages du baron Silvestre de Sacy, consistant principalement en publications de ou sur la littérature arabe, comme les séances de Hariri, la chrestomachie arabe, etc. La même générosité de la part des membres et correspondans de la Société s'est manifestée à la dernière assemblée, par les dons de M. Millingen, qui fit l'hommage de son magnifique ouvrage sur les vases grecs, son histoire de Napoléon en médailles, etc.; par les traditions du Lancashire, par J. Roby, 'es. q; et par d'intéressans ouvrages d'autres individus. La collection des hiéroglyphes de la Société a été augmentée de la 3^e partie des *Excerpta hieroglyphica* de M. Burton, imprimée au Caire; et par le 1^{er} n^o d'un ouvrage de ce genre, composé également en Égypte, par M. Wilkinson.

On lut un mémoire sur une collection extraordinaire d'alphabets orientaux, par sir Wm. Ouseley. Le manuscrit contenant la collection de tous ces alphabets venait de lord Teignmouth qui se l'était procuré à Calcutta, et présente plusieurs centaines d'alphabets. Si quelques-uns de ces alphabets peuvent fort bien n'être que des chiffres inventés pour établir une cor-

ressemblance secrète entre des individus, d'autres sont tout-à-fait imaginaires, l'écrivain y ayant exprimé les opinions extravagantes que conservaient les savans des premiers âges relativement à l'origine des caractères alphabétiques, telles que d'avoir été inventés par les anges, d'avoir été communiqués à Adam par la révélation divine, etc. On trouve dans cette collection le caractère persépolitain; mais il paraît que le copiste ou l'auteur du choix ont donné carrière à leur imagination en combinant les formes simples du fer de la flèche ou du coin dans des formes plus compliquées que celles que nous pouvons supposer avoir jamais été en usage. Pour expliquer cette partie de son sujet, deux échantillons de marbre, gravés en caractères à tête de clous, et apportés de Perse par sir W., furent mis sous les yeux de l'assemblée. La surface de l'un de ces fragmens semble être en partie couverte d'une peinture jaune ou d'une composition de ce genre, que des voyageurs trompés ont prise pour de l'or. Cette circonstance a conduit l'auteur à quelques remarques ingénieuses qui tendent à signaler la probabilité que la singulière anomalie dans le goût qui prévalait chez les Grecs et les Romains en ajoutant des peintures et des dorures à leurs sculptures, peut leur être venue des Perses.

Le premier cahier de la publication des hiéroglyphes de la Société, jusqu'ici confiée à feu le D^r Young, paraîtra incessamment sous les auspices de quelques-uns de ses membres reconnus versés dans la connaissance de ce qui concerne l'Égypte, d'après les dessins de cet antiquaire dont on déplore la perte. (*London literary Gazette*; 21 nov. 1829, p. 764.)

Nov. 1829. On lit la traduction d'Aneurin, poème gallois, de Gorchan Cynvelyn, faite il y a quelques années par l'auteur des Recherches celtiques. La traduction offre de beaux vers. Mais la communication la plus importante de ce respectable auteur, c'est un mémoire servant d'introduction, dans lequel, après avoir montré la futilité des efforts pour interpréter ce qui nous reste des Bardes primitifs de l'Angleterre, à l'aide des continuateurs de Nennius, des Triades et de l'histoire de Geoffroi de Monmouth, ouvrages qui sont ou des inventions palpables, ou au moins très-suspects ou sans autorités, il recommande l'étude des poèmes authentiques d'Aneurin, de Taliesin et de

Slywarch, dirigée d'après de vrais principes critiques, comme le seul moyen de mettre les historiens et les antiquaires à même d'obtenir une connaissance exacte des usages et des mœurs des Bretons nos ancêtres; aussi bien que de déterminer d'une manière certaine, par la connaissance de la langue que les Romains avaient laissée parmi eux, quelle fut la langue qu'ils y avaient trouvée originairement. (*London literary Gazette.*)

137. ACADEMIE ROYALE DE TURIN. *Classe des sciences morales, historiques et philologiques.*

L'Académie a choisi pour sujet de prix une question relative à l'histoire générale de l'Italie, et qui, quoique traitée plusieurs fois par les nationaux et les étrangers, demande cependant encore de nouvelles recherches.

L'Académie désire donc un mémoire *historique et critique sur les institutions municipales en Italie*, depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à la fin de l'empire de la maison de Suède (Hohenstaufen), de l'an 476 à l'an 1254.

On s'attachera plus particulièrement à un tableau des dernières institutions municipales romaines, en faisant remarquer leurs modifications successives sous les Goths, les Grecs, les Lombards, les Carlovingiens, quand l'empire était disputé par les princes italiens, français et allemands, et enfin sous les empereurs et les rois des deux maisons de Franconie et de Suède.

A l'égard de la plus ou moins complète destruction des institutions romaines, on exposera particulièrement l'opinion des auteurs qui se sont diversement prononcés sur ce point, et notamment de Sigonius, Fumagalli, Lupi, Sismondi, Muratori, Savigny, Lev et Pagnoncelli.

Pour éclaircir toutes les difficultés de ce sujet, on consultera, autant qu'il sera possible, les diplômes impériaux, les chartes et autres documens propres à prouver les concessions de droits et constitutions municipales, et à faire connaître les villes qui en jouirent sans avoir obtenu de chartes.

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 600 livres italiennes. Les mémoires doivent être adressés au secrétariat de l'Académie de Turin, avant le 1^{er} octobre 1832.

138. DISSERTATIO DE DIOGENE BABYLONIO quam in Academia Lovaniensi publico et solemnî examini submittit Car. Franc. THIÉRY. 108 pag. in-8°. Louvain, 1830; imprim. de Cuelens.

Nous voyons avec plaisir l'Université de Louvain se signaler par les essais philologiques de ses disciples. Nous avons récemment annoncé une dissertation intéressante de M. Deswert sur Héraclide du Pont; voici un étudiant qui, sous le même professeur, le baron de Reiffenberg, a choisi pour sujet de ses recherches un auteur grec dont il ne reste que des fragmens. C'est Diogène le philosophe, stoïcien, que les anciens citent souvent sous le nom de Diogène de Séleucie ou de Babylone. Après avoir recherché avec soin le peu de détails qui se trouvent dans les ouvrages des anciens sur la vie de ce philosophe, ce jeune auteur passe au rapprochement des fragmens propres à faire connaître la doctrine et les opinions philosophiques de Diogène, ou plutôt ses maximes : 1° sur la logique; 2° sur la physique, 3° sur l'éthique ou la morale. Diogène Laërce, Stobée, Cicéron et autres auteurs de l'antiquité sont les autorités que M. Thiéry a consultées, et qui lui ont fourni les fragmens cités. Une liste des ouvrages malheureusement perdus de Diogène le Stoïcien, et un chapitre sur les divers Diogène dont il est fait mention dans les auteurs de l'antiquité, termine cette dissertation, dans laquelle nous avons remarqué aussi des notes philologiques savamment discutées.

D-c.

139. DISSERTATIO DE HERACLIDE PONTICO; par Eug. DESWERT. 184 pag. in-8°. Louvain, 1830.

Cette thèse savante d'un jeune candidat de l'Université de Louvain promet à la philologie un écrivain de plus. L'auteur traite, dans la première partie, de la vie et des écrits d'Héraclide en général. Dans le reste de la dissertation, l'auteur recueille et compare les témoignages des anciens relativement à chacun des ouvrages, maintenant perdus, de ce philosophe qui s'était exercé sur l'histoire, sur les sciences physiques, sur la philosophie et la morale. Puisque la postérité est privée de ses écrits, il est du moins bon de savoir ce qu'en pensait l'antiquité, et de connaître les fragmens que les anciens en ont transcrits. M. Deswert a fait sous ce rapport une ample moisson. D-c.

140. BIOGRAPHICAL SKETCHES OF DEKHAN POETS, etc.—Esquisses biographiques sur les poètes du Deccan, ou Mémoires sur la vie de plusieurs poètes distingués, tant anciens que modernes, qui ont fleuri dans différentes provinces de la presque île indienne. Ouvrage composé, d'après des documents authentiques, par CAVELLY VENTAKA RAMASOUAMI, ancien traducteur en chef, et pandit pour la littérature et les antiquités. In-8°. Calcutta, 1829.

Les poètes dont il s'agit dans cet intéressant ouvrage ont écrit en *hindoustani*, langue usitée comme l'on sait dans toute l'Inde, en-deçà et dans une partie de celle au delà du Gange. Charles Stewart, dans son *Descriptive catalogue of the oriental library of the late Tippoo sultan of Mysore*, nous avait déjà fait connaître plusieurs de ces écrivains dont on conserve les œuvres dans la bibliothèque du collège de Fort-William, à Calcutta, ainsi que l'annonce le catalogue manuscrit de cette bibliothèque, que l'auteur de cet article possède dans sa collection particulière. Le plus célèbre des poètes dekhani est *Nar-rati*, qui vivait dans la dernière moitié du XVI^e siècle. On lui doit 1^o une histoire en vers d'Ali-Adil-Chah, souverain de Béjapour, qui régna depuis 1557 jusqu'en 1579; 2^o un poème sur les amours de Manahova et de Madhumalati; 3^o une collection fort estimée d'odes et autres pièces de poésie, intitulée: *Gouldasta-é-ichk* ou le *Bouquet de l'amour*. On distingue encore de la foule des écrivains dekhani, Houçain-Ali, poète lauréat, dont les œuvres dédiées à l'infortuné *Tippou* sont citées avec éloge; Abd-allah-ben-Houçaini-Kesdaras (1), natif de Calbergah dans le Bider, à qui on doit le *Nichat-ul-ichk* ou les *Plaisirs de l'amour divin*, livre mystique renommé. Un des ouvrages qui mériteraient le plus d'enrichir la littérature d'Europe, c'est le *Kissah-é Padmawat*, roman en vers qui contient les aventures touchantes de Padmawat, fille du rajah de Ceylan, à qui elle fut enlevée par le rajah de Chittor, et à celui-ci par le sultan patuan *Ala-uddin*.

G. T.

(1) On *longue chevelure*, surnom que l'on donne à quelques derviches qui laissent croître leurs cheveux sans jamais les couper ni les peigner.

141. DICHTER CHARAKTERE UND BIOGRAPHISCHE SKIZZEN. — Caractères des poètes, et esquisses biographiques de diverses espèces; par Franc. Horn. 370 p. in-12. Berlin, 1830; Herbig.

M. Horn, auteur de plusieurs écrits estimables sur la littérature poétique de l'Allemagne, s'occupe dans ce nouvel ouvrage de quelques-uns des principaux poètes modernes de la nation, surtout de Schiller, à l'occasion de la correspondance de ce grand poète qui a été publiée récemment. Ce morceau est à la fois biographique et littéraire. Un autre morceau est destiné à exposer l'histoire des dernières années de la vie de Herder. Dans les articles suivans, l'auteur revient à des poètes allemands plus anciens, tels que Haller, Uz, Lichtwer, etc. — La seconde partie de ce recueil d'articles détachés a pour sujet l'examen des œuvres dramatiques des anciens poètes anglais, tels que Ben Johnson, Fletcher et Beaumont, Massinger, etc. M. Horn prouve, dans ces articles, un jugement sain et une grande connaissance de la littérature moderne : ils paraissent être en partie des fragmens d'un cours public que l'auteur a professé. Le cours entier serait sans doute encore mieux reçu par les amateurs de la littérature.

D-c.

142. ORATIO IN EXSEQUIIS RECTORIS ACADEMIÆ MAGNIFICENTISSIMÆ CAROLI AUGUSTI, MAGNI DUCIS SAXONIÆ, PRINCIPIS VIMARIENSIIUM atque Ienacensium; habita in Academia Ieuensi die IX Augusti 1828, a D. H. G. a EICHSTADT. 25 p. gr. in-fol. Iena, 1828. (*Leipzig. Liter. Zeitung*; octob. 1828, p. 1947.)

En considérant les nombreux matériaux que le règne de l'illustre défunt, qui dura 53 ans, présentait à l'orateur, on serait porté à croire que, dans un élan de modestie, il s'est écrié : *copia me perdit*. Aussi avons-nous trouvé dans la préface de son oraison funèbre quelques expressions qui dénotent combien il sentait le poids de la tâche honorable qu'il avait à remplir. Mais un homme familiarisé depuis long-temps avec tout ce que l'antiquité offre de grand et de remarquable, et connaissant parfaitement les langues anciennes, pouvait,

non seulement puiser dans les théories politiques des anciens, de riches et brillantes comparaisons, mais imprimer en outre la couleur et le sceau de l'antiquité classique aux événemens et aux doctrines politiques de l'époque actuelle. Toutefois M. Eichstadt n'a pas comparé le prince à un héros de l'antiquité, il l'a comparé à Frédéric le Grand son parent, et cette comparaison a excité le plus vif intérêt dans les nombreux auditeurs accourus pour l'entendre.

Nous citerons à nos lecteurs le passage dans lequel l'orateur établit une comparaison entre la mort des deux princes.

Fridericus, sicut rex vixerat, ita rex obiit. Carolus Augustus moriens etiam comprobavit illud egregie dictum: imperatorem oportet stantem mori; de utroque autem par est illud dici, quod de Q. Metelli fato dixit antiquus scriptor; hoc est nimirum magis feliciter de vita migrare quam mori. C. R.

143. NÉCROLOGIE DE GRIM JONÆ THORKELIN, archéologue danois. (*Dansk literat. Tidende*, 1829, n° 15.)

Ce savant islandais était né en 1750. Envoyé en Danemark pour y faire ses études à l'école de la cathédrale, il s'y distinguait par son application; il étudia ensuite le droit, et publia pour sa thèse une édition commentée et traduite du plus ancien droit ecclésiastique de l'Islande depuis l'an 1122. Ayant pris ses degrés, il fit paraître une partie de l'ouvrage d'Eggert Olafsen, *Index geographice veterum*, et puis le commencement du *Jus criminale islandicum vulgo vigslode*. En 1777, il donna le droit chrétien (*kristenret*) de l'évêque Arne, avec un supplément au *Jus publicum* de Norvège depuis le temps de Hakon-ïarl. L'année suivante, il publia une nouvelle édition avec supplémens, du droit ecclésiastique du Danemark qui avait été imprimé pour la première fois à Paris en 1514; sous le titre d'*Analecta*, il recueillit une série de documens relatifs à l'histoire de Norvège. De plus, il prépara pour l'impression un recueil d'anciennes lois ecclésiastiques du Danemark; ce recueil ne parut qu'en 1781. Ayant été nommé secrétaire de la commission pour la publication des manuscrits laissés par Arnæs Magneus, il se chargea de préparer l'édition des sagas

royales de Norvège. En 1780, il obtint une place aux archives royales; il fit ensuite un choix de chartes danoises et norvégiennes depuis le XI^e siècle jusqu'à la fin du XIII^e. Ce recueil fut imprimé en 1786, sous le titre de *Diplomatarium Arnæ-Magnæanum*, 2 vol. in-4°. Il publia aux frais de Suhm la saga appelée *Eyrleyggja-saga*. Après tant de preuves de ses connaissances archéologiques, il fut chargé de faire un voyage de plusieurs années en Angleterre, pour y chercher les vestiges du séjour des Danois et des Norvégiens. Arrivé en Angleterre en 1786, Thorkelin y gagna bientôt un grand nombre d'amis parmi les hommes marquans. Le roi le chargea d'augmenter sa bibliothèque particulière d'un choix de livres danois. Une commission parlementaire ayant été chargée d'examiner l'état des pêcheries sur les côtes d'Écosse, Thorkelin accompagna les commissaires dans les îles et sur les côtes, cherchant partout les traces du séjour de ses ancêtres. Pendant ce voyage, il obtint dans les villes d'Aberdeen, Dundee et autres, le droit de bourgeoisie, et l'université de Saint Andrews lui donna le diplôme de docteur en droit. A son retour à Londres, il fit paraître en anglais *Fragments de l'histoire d'Angleterre et d'Islande au IX^e et X^e siècle*, tiré de l'islandais; et un mémoire sur la traite des nègres, dans lequel il proposait l'abolition de ce trafic odieux. Ayant fini ses recherches au musée britannique, il se rendit en Irlande, et y fit des extraits des manuscrits sur l'histoire du pays. Il refusa la place de bibliothécaire du musée britannique pour retourner dans sa patrie; il y fut nommé archiviste en 1791. Il remit une partie de ses manuscrits à la bibliothèque royale. Il est fâcheux que Thorkelin n'ait préparé aucun travail sur la quantité de matériaux qu'il avait apportés, et dont une grande partie fut brûlée avec toute sa bibliothèque lors du bombardement de Copenhague en 1807. Toutefois il publia aux frais du ministre Bülow le poème anglo-saxon sur les exploits des Shjoldungues; malheureusement le texte avait été mal copié. En 1817, enfin, parut aux frais du roi l'édition que Thorkelin avait préparée du code de Magnús Lagaboeter. Il avait été nommé conseiller de conférences, place voisine de celle de ministre, et il mourut le 4 mars 1828, à l'âge de 76 ans.

D.-G.

144. NOTE BIBLIOGRAPHIQUE SUR LES OUVRAGES du D^r JEAN ADAM TINGSTADIUS, évêque de Strengnäss en Suède.

Jean Adam Tingstadius, évêque de Strengnäss, l'un des 18 de l'Académie suédoise, commandeur de l'ordre de l'Etoile du Nord, mourut à Strengnäss le 10 déc. 1827, à l'âge de 80 ans. Il était né le 19 juillet 1748, en Sudermanie, où son père était ministre évangélique et doyen de Lunda et de Kila. Il étudia en 1759 à l'université de Greifswald, et fut nommé en 1786, professeur extraordinaire à Upsal, membre de la commission royale de la Bible, et en 1789, professeur ordinaire des langues orientales. Il fut ordonné, promu au grade de D^r en théologie, et nommé membre du comité royal ecclésiastique en 1793; de l'Académie suédoise en 1794; de la Société royale des Sciences d'Upsal; de la Société de littérature scandinave en 1798; et enfin évêque de Strengnäss, le 19 juillet 1803. Plus tard, il devint membre de plusieurs autres Sociétés, telles que l'Académie des belles-lettres, de l'histoire et des antiquités de Stockholm, des Sociétés *pro fide et christianismo*, et royale patriotique de la même ville; des Sociétés de bienfaisance, *pro patria*, biblique et évangélique, etc., etc.

Voici les ouvrages qu'il a fait imprimer : 1. *Om grunderna til hebraiska vocalernas foeraendringar* (des Causes qui ont modifié les voyelles dans la langue hébraïque), 1781. 2. *Salomos sedesprak, med bifolgade anmaerkningar* (Maximes de Salomon avec des remarques), 1783. 3. *Deboras Segersang, med anmaerkningar* (Chants triomphals de Debora avec des remarques), 1785. 4. *Intraedestal om oesterlaendska poesiens egenskaper* (Discours préliminaire sur les propriétés de la poésie orientale), 1786. 5. *Stroedda sanger af hebraiska skalder* (Poèmes divers des poètes hébreux), 1790. 6. *Palteren* (les Psaumes). 1^{re} édit. 1791; 2^e édit. 1794; 3^e édit. 1813. 7. *Hoega visan* (le Cantique des cantiques), 1792. 8. *Stroedda skaldes-tysken ur gamla testamentel, tillika med propheten Habacuus uppenbarelse* (Poésies diverses tirées de l'ancien testament, avec la révélation du prophète Habakuk), 1795. 9. *Job* (Job), 1797. 10. *Propheten Osea* (le prophète Osée), 1798. 11. *Tabulæ accentuum Hebracorum*, 1799. 12. *Filologiske anmaerkningar oefver Matthaci evangelium* (Remarques philologiques sur l'é-

vangile de saint Mathieu), 1803. 13. *Propheten Isaia* (le prophète Isaïe), 1805. 14. *Afhandling om askledare* (Mémoire sur les paratonnerres). 15. *Stroedde anmaerkningar oefver tolkingar af nya testamentet* (Remarques diverses sur l'interprétation du Nouveau Testament), 1812. 16. *De tolf smaerre skrifter af gamla testamentets propheter* (les 12 petits écrits des prophètes de l'ancien testament), 1803. 17. Comme secrétaire perpétuel de la commission royale de la Bible, Tingstadius a soigné la rédaction de l'ancien testament, publié en 1816 par ordre du roi. 18. *Stroedde anmaerkningar oefver hebraiska och arabiska dialecterna* (Remarques diverses sur les dialectes hébreu et arabe), 1820. 19. *Klagosanger af profeten Jeremia* (Lamentations du prophète Jérémie), 1820. 20. *Philologiske anmaerkningar oefver stroedda stoellen in gamla testamentets grundsprak* (Remarques philologiques sur divers passages dans la langue fondamentale de l'ancien testament), 1824. 21. *Supplementa ad lexica hebraica*. Il existe en outre du même auteur des dissertations et des discours prononcés dans diverses circonstances solennelles. (*Leipzig. Literatur Zeitung*, nov. 1829, p. 2315).

145. FAC SIMILÉ'S VAN ONUITGEGEVEN BRIEVEN. — Fac-simile de lettres inédites et d'autres pièces importantes d'hommes célèbres; publiées par J. B. HOUTMAN. (*Algemeen. Konst en Letterbode*, novemb. 1829, p. 326.)

La première livraison de cet ouvrage, qui se publie par souscription, vient de paraître. On y trouve plusieurs lettres intéressantes parmi lesquelles on remarque les suivantes :

Une lettre du célèbre astronome Chrétien Huygens à son frère Constantin Huygens de Zuclichem, tirée de la collection de M. J. Schonek, conseiller à La Haye.

Deux lettres du célèbre professeur en médecine H. Boerhaave, l'une écrite en hollandais et adressée à M. J. de Haas à Rotterdam; l'autre en latin et adressée à M. J. J. Scheuchzer : ces deux lettres sont de la collection de M. G. J. Jonkheer, d'Utrecht.

Une lettre de l'amiral G. de Bloys de Treslong à M. Constantin Huygens.

Une lettre de Frédéric Henri, prince d'Orange, qui renvoie à l'histoire nationale de Wagenaar, T. X, p. 498.

Pour faciliter la lecture des lettres dont l'écriture est mal formée, ou qui renferment des abréviations peu intelligibles, on y a joint des copies; mais ces copies manquent quelquefois d'exactitude.

C. R.

146. VOYAGE DE M. CHAMPOLLION LE JEUNE EN ÉGYPTÉ. —

XIX^e lettre.

Thèbes (environs de Médinet-Habou), le 2 juillet 1829.

Afin de donner une idée générale complète du quartier S.-O. de la vieille capitale pharaonique, voisin du nome d'*Hermontthis*, il me reste à présenter quelques détails sur deux édifices sacrés, qui, bien moins importants, à la vérité, que le palais du conquérant *Meïamoun*, présentent toutefois quelque intérêt sous divers rapports historiques et mythologiques.

L'une de ces constructions s'élève au milieu de broussailles et de grandes herbes, en dehors de l'angle S.-E. et à une très-petite distance de l'énorme enceinte carrée, en briques crues, qui environnait jadis le palais et les temples de Médinet-Habou. C'est un édifice de petites proportions, et qui n'a jamais été complètement terminé; il se compose d'une sorte de pronaos et de trois salles successives, dont les deux dernières seulement sont décorées de tableaux soit sculptés et peints, soit ébauchés, ou même simplement tracés à l'encre rouge. Ces tableaux ne laissent aucun doute sur la destination du monument, ni sur l'époque de sa construction. Il appartient au règne des Lagides, comme le prouve une double dédicace d'un travail barbare, sculptée intérieurement autour du sanctuaire, et les noms royaux inscrits devant les personnages figurant dans tous les tableaux d'adoration.

La dédicace annonce expressément que le roi *Ptolémée Evergète II*, et sa sœur la reine *Cléopâtre*, ont construit cet édifice, et l'ont consacré à leur père le dieu *Thoth*, ou *Hermès Ibiocéphale*.

C'est ici le seul des temples encore existans en Égypte qui soit spécialement dédié au dieu protecteur des sciences, à l'inventeur de l'écriture et de tous les arts utiles, en un mot à l'organisateur de la société humaine. On retrouve son image

dans la plupart des tableaux qui décorent les parois de la seconde salle, et surtout celles du sanctuaire. On l'y invoquait sous son nom ordinaire de *Thoth*, que suivent constamment soit le titre *sotem* qui exprime la suprême direction des choses sacrées, soit la qualification *Ho-en-Hib*, c'est-à-dire *qui a une face d'Ibis*, oiseau sacré, dont toutes les figures du dieu, sculptées dans ce temple, empruntent la tête, ornée de coiffures variées.

On rendait aussi dans ce temple un culte très-particulier à *Nohémou* ou *Nahamou*, déesse, que caractérisent le vautour, emblème de la maternité, formant sa coiffure, et l'image d'un petit propylon s'élevant au-dessus de la coiffure symbolique. Les légendes tracées à côté des nombreuses représentations de cette compagne du dieu *Thoth*, qui, d'après son nom même, paraît avoir présidé à la conservation des germes, l'assimilent à la déesse *Saschsmoué*, compagne habituelle de *Thoth*, régulatrice des périodes d'années et des assemblées sacrées.

Ces deux divinités reçoivent, outre leurs titres ordinaires, celui de *Résidant* à *MANTHOM*; nous apprenons ainsi le nom antique de cette portion de Thèbes où s'élève le temple de *Thoth*.

Le bandeau de la porte qui donne entrée dans la dernière salle du temple, le sanctuaire proprement dit, est orné de quatre tableaux représentant Ptolémée faisant de riches offrandes, d'abord aux grandes divinités protectrices de Thèbes, *Amon-Ra*, *Mouth* et *Chons*, généralement adorées dans cette immense capitale, et en second lieu aux divinités particulières du temple, *Thoth* et la déesse *Nahamou*. Dans l'intérieur du sanctuaire, on retrouve les images de la grande triade thébaine, et même celles de la triade adorée dans le nome d'Hermouthis, qui commençait à une courte distance du temple. Deux grands tableaux, l'un sur la paroi de droite, l'autre sur la paroi de gauche, représentent, selon l'usage, la Bari ou Arche sacrée de la divinité à laquelle appartient le sanctuaire. L'Arche de droite est celle de *THOTH-PEHO-EN-HIB* (*Thoth à face d'Ibis*), et l'Arche de gauche, celle de *THOTH PSOTEM* (*Thoth le surintendant des choses sacrées*). L'une et l'autre se distinguent par leurs proues et leurs poupes décorées de têtes d'épervier, surmontées du disque et du croissant, à tête sym-

holique du dieu *Chons*, le fils aîné d'Ammon et de Mouth, la troisième personne de la triade thébaine, dont le dieu *Thoth* n'est qu'une forme secondaire.

Ici comme dans la salle précédente, on retrouve toujours le roi Ptolémée *Evergète II*, faisant des offrandes ou de riches présents aux divinités locales. Mais quatre bas-reliefs de l'intérieur du sanctuaire, sculptés deux à gauche et deux à droite de la porte, ont fixé plus particulièrement mon attention. Ce ne sont plus des divinités proprement dites, auxquelles s'adressent les dons pieux du Lagide : ici, *Evergète II*, comme le disent textuellement les inscriptions qui servent de titre à ces bas-reliefs, *brûle l'encens en l'honneur des pères de ses pères et des mères de ses mères*. Le roi accomplit en effet diverses cérémonies religieuses en présence d'individus des deux sexes, classés deux par deux, et revêtus des insignes de certaines divinités. Les légendes tracées devant chacun de ces personnages achèvent de démontrer que ces honneurs sont adressés aux rois et aux reines Lagides, ancêtres d'Evergète II en ligne directe : et en effet, le premier bas-relief de gauche représente *Ptolémée Philadelphé*, costumé en Osiris, assis sur un trône à côté duquel on voit la reine *Arsinoé* sa femme, debout, coiffée des insignes de *Mouth* et d'*Hathor*. Evergète II lève ses bras en signe d'adoration devant ces deux époux, dont les légendes signifient : *Le divin père de ses pères PTOLÉMÉE, dieu PHILADELPHÉ, la divine mère de ses mères ARSINOÉ, déesse PHILADELPHÉ*.

Plus loin Evergète II offre l'encens à un personnage également assis sur un trône, et décoré des insignes du dieu *Socarsis*, accompagné d'une reine debout, la tête ornée de la coiffure d'*Hathor*, la Vénus égyptienne; leurs légendes portent : *Le père de ses pères, PTOLÉMÉE, dieu créateur. La divine mère de ses mères, BÉRÉNICE, déesse créatrice*. On peut donc reconnaître ici soit *Ptolémée Soter I^{er}*, et sa femme *Bérénice*, fille de Magas, soit *Ptolémée Evergète I^{er}* et *Bérénice* sa femme et sa sœur. L'absence totale du cartouche prénom dans la légende du Ptolémée, objet de cette adoration, autoriserait l'une ou l'autre de ces hypothèses. Mais si l'on observe que ces deux époux reçoivent les hommages d'*Evergète II* à la suite des honneurs rendus, en premier lieu, à *Ptolémée* et à *Arsinoé*

Philadelphes, on se persuadera que le second tableau concerne les enfans et les successeurs immédiats de ces Lagides, c'est-à-dire *Evergète I^{er}* et *Bérénice* sa sœur. Le titre de *Pther-mounk*, dieu créateur, dieu fondateur ou fabricant, conviendrait beaucoup mieux, il est vrai, à *Ptolémée Soter I^{er}*, fondateur de la domination des Lagides; mais j'ai la pleine certitude que ce titre est prodigué sur les monumens égyptiens à une foule de souverains autres que des chefs de dynasties.

Deux bas-reliefs, sculptés à droite de la porte, nous montrent *Evergète II* rendant de semblables honneurs aux images de ses autres ancêtres et prédécesseurs, et toujours en suivant la ligne généalogique descendante : ainsi, dans le premier tableau, le roi répand des libations devant le divin père de son père, *PTOLÉMÉE*, dieu *PHILOPATOR*, et la divine mère de sa mère, *ASINOÉ*, déesse *PHILOPATORÉ*; enfin dans le second tableau, il fait l'offrande du vin à son royal père *PTOLÉMÉE*, dieu *ÉPIPHANE*, et à la royale mère *CLÉOPATRE*, déesse *ÉPIPHANÉ*. Son père et son aïeul sont figurés dans le costume du dieu *Osiris*; sa mère et son aïeule dans le costume d'*Hathor*. Quant aux titres *Philadelphie*, *Philopator* et *Epiphane*, ils sont placés à la suite des cartouches noms propres, et exprimés par des hiéroglyphes phonétiques (représentant les mots coptes équivalens). Ces quatre tableaux nous donnent donc la généalogie complète d'*Evergète II*, et l'ordre successif des rois de la dynastie des Lagides à partir de *Ptolémée Philadelphie*.

C'est toujours ainsi que les monumens nationaux de l'Égypte servent pour le moins de confirmation aux témoignages historiques puisés dans les écrits des Grecs; et cela toutes les fois qu'ils ne viennent point éclaircir ou coordonner les notions vagues et incohérentes que ce même peuple nous a transmises sur l'histoire égyptienne, surtout en ce qui concerne les anciennes époques. L'usage constamment suivi par les Égyptiens de couvrir toutes les parois de leurs monumens de nombreuses séries de tableaux représentant des scènes religieuses ou des événemens contemporains, dans lesquels figure d'habitude le souverain régnant à l'époque même où l'on sculptait ces bas-reliefs; cet usage, disons-nous, a tourné bien heureusement au profit de l'histoire, puisqu'il a conservé jusqu'à nos jours un immense trésor de notions positives qu'on chercherait inu-

tilement ailleurs. On peut dire, en toute vérité, que, grâce à ces bas-reliefs et aux nombreuses inscriptions qui les accompagnent, chaque monument de l'Égypte s'explique par lui-même, et devient, si l'on peut s'exprimer ainsi, son propre interprète. Il suffit, en effet, d'étudier quelques instans les sculptures qui ornent le sanctuaire de l'édifice situé à côté de l'enceinte de Medinet-Habou, la seule portion du monument véritablement terminée, pour se convaincre aussitôt qu'on se trouve dans un temple consacré au dieu *Thoth*, construit sous le règne d'Evergète II, et de sa sœur et première femme *Cléopâtre*; mais dont les sculptures ont été terminées postérieurement à l'époque du mariage d'Evergète II avec Cléopâtre sa nièce et sa seconde femme, mentionnée dans les légendes royales qui décorent le plafond du sanctuaire.

Le style mon et lourd des bas-reliefs, la grossièreté d'exécution des hiéroglyphes, et le peu de soin donné à l'application des couleurs sur les sculptures, s'accordent trop bien avec les dates fournies par les inscriptions dédicatoires, pour qu'on méconnaisse dans le petit temple de *Thoth*, un produit de la décadence des arts égyptiens, devenue si rapide aux dernières époques de la domination grecque.

Mais un édifice d'un temps encore plus rapproché de nous présente aux regards du voyageur un exemple frappant du degré de corruption auquel descendit la sculpture égyptienne, sous l'influence du gouvernement romain. Il s'agit ici des ruines désignées dans la Description générale de Thèbes par MM. Jollois et Devilliers, sous le nom de *Petit temple situé à l'extrémité Sud de l'Hippodrome*, aux débris duquel j'ai donné toute la journée d'hier.

Partis de grand matin de notre maison de Kourna, Salvador Cherubini et moi, nous courûmes sur Medinet-Habou, et passant dans le voisinage du petit temple de *Thoth*, nous gagnâmes la base des monticules factices formant l'immense enceinte nommée l'*Hippodrome* par la Commission d'Égypte, et que nous longeâmes extérieurement à travers la plaine rocailleuse qui s'étend jusques au pied de la chaîne libyque. Parvenus, après une marche assez longue et très-fatigante, au midi de ces vastes fortifications, qui jadis renfermèrent, selon toute apparence, un établissement militaire, espèce de camp

permanant qu'habitaient les troupes formant la garnison de Thèbes et la garde des Pharaons; nous gravîmes un petit plateau peu élevé au-dessus de la plaine, mais couvert de débris de constructions et de fragmens de poteries de différentes époques.

Le premier objet qui attire les regards est un grand *propylon* faisant face à l'Ouest, mais dans un état de destruction fort avancé, quoique formé primitivement de matériaux d'un assez bon choix. Quatre grands bas-reliefs existent encore du côté de l'Hippodrome; tous représentent l'empereur *Vespasien* (ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΚΑΙΣΑΡ ΟΥΚΛΙΑΝΟΣ), costumé à l'égyptienne, et faisant des offrandes à différentes divinités; les tableaux qui décorent la face du propylon, tournée du côté du temple, montrent l'empereur *Domitien* (ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΚΑΙΣΑΡ ΤΟΜΤΙΑΝΟΣ ΓΡΗΝΙΚΟΣ), accomplissant de semblables cérémonies; enfin neuf bas-reliefs encore subsistans, seuls restes de la décoration intérieure, reproduisent l'image d'un nouveau souverain, figuré soit dans l'action de percer d'une lance la tortue, emblème de la paresse, soit offrant aux dieux des libations et des pains sacrés; c'est l'empereur *Othon* (ΜΑΡΚΟΣ ΟΥΑΝΟΣ ΚΑΙΣΑΡ ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ).

Je lisais pour la première fois le nom de cet empereur, retracé en caractères hiéroglyphiques, et on le chercherait vainement ailleurs sur toutes les constructions égyptiennes existant entre la Méditerranée et Dakké en Nubie, limite extrême des édifices élevés par les Égyptiens sous la domination grecque et romaine. La durée du règne d'Othon fut si courte, que la découverte d'un monument rappelant sa mémoire, excite toujours autant de surprise que d'intérêt. Il paraît, au reste, que l'Égypte se déclara promptement pour Othon, puisque c'est précisément la province de l'empire où furent frappées les seules médailles de bronze que nous ayons de cet empereur.

La présence du nom d'Othon établit invinciblement que la décoration du propylon, à en juger par ce qui reste des sculptures, fut commencée l'an 69 de l'ère chrétienne, et terminée au plus tard vers l'an 96, époque de la mort de *Domitien*.

En avant, et à quelque distance du propylon, se trouve un escalier au bas duquel était jadis une petite porte, décorée de bas-reliefs d'un travail barbare, comparativement à ceux du

propylon; et cependant je reconnus dans leurs débris la légende de l'empereur Auguste (ΑΥΤΩΚΡΤΡ ΚΑΙCΠC). Cela prouve qu'à cette époque l'Égypte avait simultanément de bons et de mauvais ouvriers.

Sur le même axe, et à soixante mètres environ du grand propylon, s'élève le temple, ou plutôt une petite cella aujourd'hui isolée, et dont les parois extérieures, à peine dégrossies, n'ont jamais reçu de décoration; mais les salles intérieures sont couvertes d'ornemens sculptés et de bas-reliefs d'une exécution très-lourde et très-grossière. Presque tous ces tableaux, surtout ceux du sanctuaire, appartiennent à l'époque d'*Hadrien*. Ce successeur de Trajan comble de dons et d'offrandes les divinités adorées dans le temple; et à côté de chacune de ses images, on a répété sa légende particulière ΑΥΤΟΚΡΤΡ ΚΑΙCΠC ΤΡΑΙΝC ΑΤΡΙΑΝC, *l'empereur César Trajan-Hadrien*. J'ai remarqué enfin que la corniche extérieure du sanctuaire offre parmi ses ornemens la légende d'*Antonin*, ainsi conçue : ΑΥΤΟΚΡΤΡ ΤΙΤΟC ΑΔΙΟC ΑΤΡΙΑΝC ΑΝΤΟΝΙΝC ΕΥCΒC, *l'empereur Titus Ælius Adrianus Antoninus-Pius*.

L'époque de la décoration du sanctuaire et des autres salles du temple proprement dit, étant clairement fixée par ces noms impériaux, il reste à déterminer quelles furent les divinités particulièrement honorées dans ce temple : ce point éclairci, il deviendra facile en même temps de décider avec certitude, si cet édifice appartenait jadis au nome *Diospolite*, ou à celui d'*Hermonthis* : car de l'étude suivie des monumens de l'Égypte et de la Nubie, il résulte que la triade adorée dans la capitale d'un nome reparait constamment, et occupe un rang distingué dans les édifices sacrés de toutes les villes de sa dépendance, chaque nome ayant, pour ainsi dire, un culte particulier, et vénérant les trois portions distinctes de l'Être divin sous des noms et des formes différentes.

Les indications les plus positives à cet égard doivent résulter de l'examen des sculptures qui décorent les sanctuaires, surtout lorsque cette portion principale du temple existe dans tout son entier, comme cela arrive précisément pour les ruines situées au Sud de l'Hippodrome.

Quatre grands bas-reliefs superposés deux à deux couvrent la paroi du fond du sanctuaire. Les deux bas-reliefs supérieurs représentent l'empereur *Hadrien*, costumé en fils aîné d'Am-

mon, adorant une déesse coiffée du vautour emblème de la maternité, et surmonté des cornes de vache, du disque et d'un petit trône. Ce sont les insignes ordinaires d'*Isis*, et la légende sculptée à côté des deux images de la déesse, porte en effet *Isis la grande mère divine qui réside dans la montagne de l'Occident*. Les bas-reliefs inférieurs nous montrent le même empereur présentant des offrandes au dieu *Menth* ou *Manthou*, le dieu éponyme d'Hermonthis, et au roi des dieux *Amon-Ra*, le dieu éponyme de Thèbes.

Guidés ici par une théorie fondée sur l'observation de faits entièrement analogues, et qui se reproduisent partout et sans aucune exception contraire, nous devons conclure avec assurance que ce temple fut particulièrement consacré à la déesse *Isis*, puisque ses images occupent sans partage la place d'honneur au fond du sanctuaire; au-dessous d'elle paraissent les grandes divinités du nome de *Thèbes* et du nome *Hermonthite*, dieux synthrones, adorés aussi dans ce même temple. Mais le dieu *Manthou* occupant la droite, quoique tenant dans ces mythes sacrés un rang inférieur à celui du roi des dieux *Amon-Ra*, qui occupe ici la gauche, il devient certain que le temple d'*Isis*, situé au sud de l'Hippodrome, dépendait du nome d'*Hermonthis* et non du nome *Diospolite*, puisque le dieu *Mandou* reçoit immédiatement après *Isis* et avant *Amon-Ra*, dieu éponyme de Thèbes, les adorations de l'empereur Hadrien.

Ainsi la divinité locale, celle que les habitants de la *χώρα* ou *bourgade* du nome *Hermonthite*, qui exista jadis autour du temple, regardaient comme leur protectrice spéciale, fut la déesse *Isis*, qui réside dans *PTÔOU-EN-EMENT* (ou la *Montagne de l'Occident*). Mais cette qualification donne lieu à quelque incertitude : faut-il prendre les mots *Ptôou-en-ement* dans leur sens général, et n'y voir que la désignation de la *montagne occidentale*, derrière laquelle, selon les mythes, le soleil se couchait et terminait son cours, montagne placée sous l'influence d'*Isis*, de la même manière que la *montagne orientale* *PTOOU-EN-EIET* appartenait à la déesse *Nephthys*, ou bien prenant les mots dans un sens plus restreint, devons-nous traduire le titre d'*Isis Hitem-ptouou-en-ément* par déesse qui réside dans *PTÔOUENEMENT* ou *Ptoouement*, en considérant ici *Ptôou-ément* comme le nom propre de la bourgade dans laquelle exista le temple? Cette qualification serait alors analogue aux

titres *Hitem-pselk*, résidant à Pselchis; *Hitem Mantak*, résidant à Philæ; *Hitem Souan*, résidant à Syène; *Hitem Ebbou*, résidant à Eléphantine; *Hitem Snè*, résidant à Latopolis; *Hitem Ebbôt*, résidant à Abydos, etc., que reçoivent constamment Thoth, Isis, Chnouphis, Saté, Neith, Osiris, etc., dans les temples que leur élevèrent ces anciennes villes, placées sous leur protection immédiate. Mais comme les mots *Ptoou-en-émént* ne sont pas toujours suivis, comme *Pselk*, *Munlah*, *Souan*, etc., du signe déterminatif des noms propres de contrées ou de lieux habités, nous pensons, sans exclure absolument cette première hypothèse, qu'ils désignent ici plus directement la *montagne occidentale céleste*, sur laquelle Isis partageait avec sa mère *Natphé*, la Rhea égyptienne, le soin journalier d'accueillir le dieu soleil, épuisé de sa longue course et mourant, ce même dieu que la sœur d'Isis, Nephthys, avait reçu enfant, et sortant plein de vie du sein de sa mère *Natphé*, sur la *montagne orientale*. Sous un point de vue plus matériel encore, la *montagne occidentale* désignera la chaîne libyque, voisine du temple où sont creusés d'innombrables tombeaux, et par suite l'enfer égyptien, l'*Amenthé*, c'est-à-dire la *contrée occidentale*, séjour redoutable où régnaient Isis et son époux Osiris, le juge souverain des âmes.

Les bas-reliefs sculptés sur les parois latérales et sur la porte du sanctuaire, ainsi que ceux qui décorent la porte extérieure du Naos, et les restes du grand propylon, représentent aussi l'empereur Othon ou ses successeurs, faisant des offrandes à Isis, déesse de la montagne d'Occident, en même temps qu'aux dieux synthrones *Manthou* et *Riïho*, les grandes divinités du nome Hermonthite; de semblables hommages sont aussi rendus aux dieux de Thèbes, Amon-Ra, Mouth et Chons, suivant l'usage établi d'adorer à la fois dans un temple d'abord les divinités locales, ensuite celles du nome entier, et enfin un dieu du nome le plus voisin : comme pour établir entre les cultes particuliers de chacune des préfectures de l'Égypte, une liaison successive et continue qui les ramenait ainsi à l'unité. Tous les temples de l'Égypte et de la Nubie offrent les preuves de cette pratique, motivée sur de graves considérations d'ordre public et de saine politique.

Tels sont les faits généraux résultant de l'étude que je viens de faire des dernières ruines de la plaine de Thèbes du côté

du S.-O. ; ces deux monumens, l'un le temple de Thoth, l'autre le temple d'Isis, marquent en outre l'état rétrograde de l'art égyptien à l'époque des rois grecs comme à celle des empereurs romains ; et les sculptures les plus récentes, exécutées sous les règnes d'Hadrien et d'Antonin-le-Pieux, portent en effet le type d'une barbarie poussée à l'extrême.

147. DISCOURS DE M. FIRMIN DIDOT, député du département d'Eure-et-Loir, sur l'*Imprimerie royale*. Extrait du *Moniteur* du 20 mai 1829. In-8° de 17 pp. Paris, 1829; impr. de A. Firmin Didot.

Parmi les questions nombreuses d'ordre, d'économie et de liberté publique sur lesquelles les mandataires de la France sont plus particulièrement appelés à éveiller l'attention des ministres et de l'administration à la *Chambre des députés*, il faut bien reconnaître qu'il en est dont l'importance, l'urgence même doit obtenir la priorité sur les autres. Mais la faveur s'attache peut-être trop exclusivement aux grandes questions d'intérêt général ; les questions spéciales, pour être moins importantes, n'en ont pas moins un intérêt souvent pressant.

Les hommes spéciaux nous paraissent donc d'une utilité indispensable à la Chambre. Ainsi, l'occasion s'est présentée, dans la session de 1829, de donner des renseignemens utiles sur un établissement fondé par la munificence de nos rois, et qui a été depuis étrangement détourné de sa première destination, et M. F. Didot a pris la parole ; mais les esprits, plus attachés au reproche de clandestinité et d'infraction à la législation commune que l'opinion publique avait adressé à la Direction de l'Imprimerie royale, à l'occasion de l'envoi et de la distribution dans les départemens de circulaires que l'on assurait être sorties de ses presses, ont négligé un point important de la discussion, celui que nous voulons envisager plus particulièrement ici, et le mérite des observations orales du sage député se serait perdu s'il n'avait pris le parti de les reproduire par l'impression.

Il rappelle, dans son discours, l'origine de l'Imprimerie royale, fondée par François I^{er}, et cite les hommes et les choses qui ont fait sa gloire. « Ainsi, d'une part, les éditions hébraïques et grecques, en l'honneur, soit de la religion, soit de la littérature ancienne, au 16^e siècle ; la belle Polyglotte de Lejay et la fameuse Bysantine au 17^e ; la grande collection des Conciles, au com-

mencement du 18^e siècle ; de l'autre, sous la protection de François I^{er}, de Louis XIII et de Louis XIV, les Estienne, Adrien Turnèbe, Frédéric Morel, Antoine Vitré, Jean Anisson. » Il montre cet établissement public, à l'époque de 1789, exécutant encore d'importans ouvrages, mais déjà aussi, *comme accessoire*, quelques impressions particulières pour le gouvernement, et employant 10 presses, au lieu des 6 qui lui avaient suffi si long-temps pour son premier but ; puis bientôt, enlevant aux autres imprimeries de Paris et des départemens tous les travaux regardés comme relatifs à l'administration, obligé de mettre en activité 300 presses, dont 60 travaillaient le jour et la nuit. Cet état de choses a continué, et peu d'auteurs, ou un petit nombre d'auteurs privilégiés, obtiennent aujourd'hui de faire imprimer par les presses royales les travaux savans et en langues étrangères qu'elles étaient plus particulièrement appelées à mettre en lumière. « Maintenant, dit M. Firmin Didot, un imprimeur, quand même il réunirait les talens d'un Robert Estienne, n'est pas ce qui convient à cet établissement : ce n'est plus d'un typographe qu'on a besoin, c'est d'un administrateur... Maintenant, ajoute-t-il, on parle bien moins de ses belles, de ses importantes productions, que de ses bénéfices. Mais l'État, se demande-t-il, doit-il donc faire des profits commerciaux ? Cette idée de Gouvernement *imprimeur, relieur et libraire*, de Trésor royal qui fait des bénéfices industriels, ne renferme-t-elle pas quelque chose de contradictoire ? »

Deux ordres de considérations puissantes semblent donc militer en faveur de l'opinion énoncée par M. Firmin Didot pour que l'Imprimerie royale, placée autrefois dans les attributions du ministre de la Maison du Roi, et aujourd'hui dans celles du ministre de la Justice, soit rendue à ses premières et honorables attributions, et ne fasse plus servir ses presses qu'à l'impression des ouvrages en langues étrangères (1) : d'une part, les justes réclamations des imprimeurs de Paris et des provinces, soumis aux mêmes patentes et aux mêmes impositions qu'à une époque où les travaux administratifs leur étaient abandonnés ; d'une autre, la considération et les encouragemens que l'on doit aux savans et aux gens de lettres, auxquels leur position, plus heureuse aujourd'hui, sans doute, qu'elle ne le fût jamais, grâce

(1) C'est aussi l'opinion émise par un autre membre de la chambre des Députés, M. de Tracy, dans sa séance du 16 juin 1829.

au développement et au besoin des lumières, ne permet pas cependant encore de faire eux-mêmes les frais de publications utiles et honorables pour la France, et dont les libraires ne trouveraient pas un débit assez assuré pour entreprendre de s'en charger. Espérons que peu à peu cet établissement rentrera dans ses attributions, et n'imprimera plus pour le gouvernement que des actes et des documens officiels qui doivent présenter un caractère authentique, et non cette multitude d'objets indifférens, tels que bordereaux, coupons, têtes de lettres, placards, bandes d'enveloppes, etc., qui peuvent être rendus au commerce particulier, sans nuire à la sécurité du gouvernement; que l'Imprimerie Royale, enfin, se dégagera, comme dit M. Firmin Didot, de tout cet attirail mercantile que désapprouveraient sans doute ses augustes fondateurs. Ce n'est qu'ainsi qu'elle pourra se soustraire au reproche de n'être aujourd'hui, selon l'expression d'un noble pair (M. le comte Daru), qu'une régie exploitant un privilège exclusif et même abusif (1). E. H.

(1) Cet article a été écrit en 1829, et a déjà paru dans la 6^e section du *Bulletin*, Tom. XIX, n^o 106.

TABLE

DES ARTICLES DU CAHIER DE JUIN 1830.

Philologie.

Comité anglais de traduction des langues orientales.....	97
La Sacountala, texte sanscrit, traduction et appendice; Chézy...	<i>ib.</i>
Les métamorphoses d'Abou-Zéïd; Rückert.....	100
Traité entre Venise et les sultans mamelouks d'Egypte; Reinaud.	101
Dictionnaire des dialectes chinois. — Grammaire turque.....	102
<i>Lexicon latino-græco-belgicum</i> ; Olinger.....	103
<i>Obs. in Themistium</i> ; Roulez. — <i>I. Cusauboni et Menagii emendationes</i>	<i>ib.</i>
Lettre à M. Osann; Gail.....	104
Bibliothèque latine-française: Tacite; Panckoncke.....	108
<i>Taciti de vita Agricola Libellus</i> ; Becker.....	109
<i>M. T. Ciceronis Or. in Catilinam et pro Sulla</i> ; Krebsius.....	110
Properce trad. en allemand; Strombeck et Voas.....	111
<i>Incerti auctoris Magistratum expositiones</i> ; Huschke.....	113
Anciennes traditions du Nord; Rafn.....	114
Plan d'un voyage scientifique dans les pays des Slaves. (Fin.)..	115
Vocabulaire français-hollandais; Landré et Weiland.....	119
Hist. de la poésie macaronique; Genthe. — <i>Racconti</i> , etc.; Fardely.	120

<i>Biblioteca Petrarchesca</i> ; Marsand.....	121
Alphabet du langage primitif de l'Espagne; Erro.....	122

Archæologie.

Institut de correspondance archæologique à Rome.....	123
<i>Galleria omerica</i> ; Inghirami.....	125
Le mont Harnas-Hegg; Jankovits.....	127
Antiquités de Lillebonne.....	128
Mémoire sur Argentonaria; de Golbéry.....	129
Description de médailles grecques; O. Fontana.....	130
<i>Catalogo di scelte antichità etrusche</i> ; Princeps de Canino.....	131
Fragment antique sicilien; Thorlacius.....	139
<i>De inscriptione Melitensi Phœnicio-Græca</i> ; Lindberg.....	139
<i>Di un decreto di patronato</i> ; Gaszera.....	140

Histoire.

Caractères physiologiques des races humaines; Edwards.....	147
Guide de l'histoire universelle; Dorn-Seifen.....	148
Tableau historique des institutions anciennes; Malepeyre.....	ib.
Hist. des colonies en Abyssinie; etc.; Marcus.....	151
Esquisse de l'histoire ancienne de l'Orient; Graff.....	154
Bibliothèque portative d'ouvrages historiques.....	155
Les Grecs dans leurs rapports avec les Slaves; Dankowsky.....	157
Hist. des antiquités de l'Allemagne; Münch.....	160
<i>Codex diplomaticus Hungariae</i> ; Fejer.....	161
Archives badoises; Mone.....	163
Nouvelles archives patriotiques pour le Hanovre; Spangenberg..	164
Hist. des Pays-Bas; Van Kampen. — — des Normands en Italie; Gauttier.....	165
Hist. des états d'Italie; Léo. — Port d'Antium; Rasi.....	169
Matériaux pour l'histoire de la révolution française; D....s.....	170
Trésor de la Bourgogne.....	171
Hist. d'Orléans.....	172
Mémoires sur Simon Bolivar; Ducoudray-Holstein.....	173

Mélanges.

Société asiatique de Calcutta.....	174
Soc. des antiquaires de Londres. 177.—Soc. de la littér. de Londres.....	178
Académie royale de Turin.....	180
<i>Dissertatio de Diogene Babylonio</i> ; C.-F. Thiery.....	181
<i>Dissertatio de Heraclide Pontico</i> ; Deswert.....	ib.
Esquisses biographiques sur les poètes du Deccan; Ramasonami...	182
Caractères des poètes; etc.; Fr. Horn. — <i>Oratio in exsequiis rectoris</i> <i>Academiae Caroli Augusti</i> ; Eichstadt.....	183
Nécrologie de Thorkelin.....	184
Sur les ouvrages de Tingstadius.....	186
<i>Fac simile</i> de lettres inédites, etc., d'hommes célèbres; Houtman.....	187
Voyage de M. Champollion le jeune en Egypte, XIX ^e lettre.....	188
Sur l'Imprimerie royale de Paris; Discours de M. Firmin Didot, député.....	197

PARIS. — IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,

RUE JACOB, N^o 24.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES,

ANTIQUITES, PHILOGIE.

PHILOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

148. *THE ORIENTAL QUARTERLY REVIEW*. N° 1, p. 284. In-8°.
Londres, 1830; Hurst, Chance et comp.

M. Buckingham, journaliste à Calcutta, fut obligé par le gouvernement, il y a quelques années, de mettre fin à ses occupations; il revint en Europe et se fit l'éditeur d'un journal intitulé *Oriental Herald*, qui est remarquable par sa partialité contre tout ce qui regarde la *Compagnie*. Nous sommes avertis par le *Nouveau Journal asiatique de Londres*, Tome II, p. 192, que le *Oriental Quarterly Review* a surgi des restes de l'autre. Pour remplir l'espace, on y a placé des ouvrages dont il est difficile de voir la liaison intime avec l'Asie, tels que l'histoire des arts au moyen âge, par Seroux d'Agincourt, et un recueil sur les antiquités et la mythologie de la Russie.

On a annoncé que le second numéro serait publié en avril; nous ignorons en ce moment s'il a déjà paru. S.

149. *HAN KOONG TSEW, OR THE*, etc., c'est-à-dire *les Chagrins de Han*, tragédie chinoise, traduite de l'original, avec notes; par M. J. F. DAVIS. Londres, 1829, in-4°.

M. Davis, qui a fait un long séjour à Canton, est connu par quelques traductions d'ouvrages chinois; il vient de publier à Londres celle d'un drame, intitulé *Han Koung thsieou*, les *Chagrins de Han*, ou plutôt *les Chagrins dans le palais de Han*. Cette tragédie est extraite de la collection de cent pièces dramatiques composées pendant le règne des Mongols en Chine. L'auteur, que M. Davis a oublié de nommer, est Ma-tchi-yuan.

Le sujet est historique. Yuan-ti, neuvième empereur de la dynastie des Han, avait chargé son ministre Mao-yan-cheou de rassembler, dans toutes les provinces de l'empire, les plus belles filles¹, et de lui montrer leurs portraits, pour faire choix de celles qui lui conviendraient. Tchao-Kiun, fille d'un pauvre laboureur, se trouvait au nombre de celles qui étaient destinées à peupler le harem du monarque. Sa beauté était parfaite, mais le perfide ministre, n'ayant pu réussir à extorquer une somme considérable du père de Tchao-Kiun, fit mettre dans le portrait de la belle Tchao-Kiun une tache sous l'œil, de sorte que l'empereur ne demanda pas même à la voir; elle ne lui fut donc pas présentée, et on la relégua dans un lieu écarté du palais. Un soir, l'empereur se retirant dans ses appartemens, entendit le son d'un luth; aussitôt il ordonna à l'eunuque qui l'accompagnait de lui amener la femme qui jouait de cet instrument. Frappé de la beauté de Tchao-Kiun, il en devint passionnément amoureux, l'éleva au rang de princesse, et quand il apprit la cause qui, jusqu'alors, l'avait cachée à ses yeux, et la tromperie de Mao-yan-cheou, il ordonna de le conduire au supplice.

A cette époque, le Tchhen-yu ou roi des Turcs Hiong-nou, s'était approché, à la tête d'une armée formidable, de la frontière de la Chine, pour renouveler l'alliance avec l'empereur, et lui demander, suivant l'usage de ses prédécesseurs, une princesse chinoise en mariage. Mao-yan-cheou ayant trouvé moyen d'éviter le sort qui le menaçait, s'enfuit chez le Tchhen-yu. Pour se venger, il fit à celui-ci une peinture si séduisante de Tchao-Kiun, que le prince turc la demanda à l'empereur pour en faire son épouse. Des considérations politiques et le conseil de ses ministres l'emportèrent sur l'amour du monarque chinois, et la pauvre princesse, également éprise de lui, se sacrifia néanmoins à la paix de la patrie, en consentant à épouser le barbare étranger.

Tchao-Kiun arrive en Tartarie, et trouve le Tchhen-yu sur les bords du fleuve du Dragon noir, qui faisait la limite entre les possessions chinoises et celles des Hiong-nou. Elle prend, en présence de ce prince, une coupe de vin, pour faire une libation du côté du sud, et adresser un dernier adieu au souverain qu'elle aimait. « Empereur de Han, s'écrie-t-elle, cette vie est finie pour moi, je t'attends dans l'autre; » et elle se préci-

pite dans le fleuve. Le Tchhen-yu, consterné, fait de vains efforts pour la sauver ; elle avait subi son destin. Irrité alors contre le traître Mao-yan-cheou , auteur de tous ces malheurs , il ordonna de l'enchaîner et de le renvoyer à l'empereur.

Dans le dernier acte du drame , on voit ce monarque s'endormir ; Tchao-Kiun lui apparaît en songe pour l'instruire de son sort , le fantôme d'un guerrier tartare se montre presque en même temps et la fait disparaître. L'empereur s'éveille , continue ses plaintes sur la perte de celle qu'il aime , et la pièce finit par l'arrivée du message du Tchhen-yu , qui renouvelle la paix avec l'empire , et livre Mao-yan-cheou à la vengeance de l'empereur.

Le sujet de ce drame est poétique ; il offre des situations intéressantes , dont l'auteur a su tirer parti. L'unité d'action est observée , et les unités de temps et de lieu sont mieux gardées que dans la plupart des tragédies anglaises. La grandeur et la gravité du sujet , le rang des personnages , et la catastrophe tragique imposent aux spectateurs. (*L'Universel* ; 15 août 1829 , p. 157.)

150. LITTÉRATURE TURQUE.

Un des événemens les plus remarquables de cette époque est assurément la publication faite à Constantinople des *Petrahs* , de Abdur-Rahim , qui fournissent d'amples matériaux pour l'étude de la législation musulmane , et de la vie sociale en Turquie. La première presse fut établie à Constantinople par des Juifs , pour l'impression de leurs livres de prières en hébreu. Des Grecs et des Arméniens suivirent cet exemple , et les Turcs les imitèrent enfin , pour la première fois , en 1720. Lorsque Mehemed-Effendi fut envoyé à Paris en qualité d'ambassadeur , son fils Sahid , qui l'accompagnait , s'occupa beaucoup des arts , des manufactures , et particulièrement de l'imprimerie , dont la direction fut confiée à Ibrahim-Effendi , renégat hongrois , qui s'en occupa avec beaucoup de zèle. Peu à peu sortirent de ces presses des dictionnaires , des grammaires , des relations de voyages , et même des ouvrages historiques , particulièrement un livre sur l'Amérique , où , en dépit des défenses du Coran , il se trouvait des images. On sait quelle protection Selim accorda à la presse ; mais ce qu'on ignore , c'est que le grand sei-

gneur actuel a trouvé nécessaire de se servir de la presse pour justifier ses mesures contre les janissaires et ses réformes, et qu'il a publié un ouvrage écrit de sa main, sous le titre de : *Motifs de la victoire*. Il est fort probable que l'exemple du grand seigneur fera naître quelques autres écrits politiques, et que la presse périodique ne tardera pas à s'établir en Turquie, comme elle s'est déjà établie à Alexandrie et au Caire. (*Le Temps*; 8 juin 1830.)

151. LIVRES IMPRIMÉS DANS L'INDE.

THE RAMAYUNA OF VALMEEKI, le Ramayuna de Valmееki, en sanscrit original; avec une traduction anglaise en prose et des notes explicatives; par *W. Carey* et *J. Marshman*. In-4°, 3 vol. contenant le 1^{er} et le 2^e livre. Serampore, 1806. Prix, 14 liv. sterl. 6 sh. Ce livre est extrêmement rare.

LE MOOLUKHKUS-OOL-TUWOREKKH, abrégé du célèbre ouvrage historique appelé le Seir Mootakherin, entièrement mis en ordre par *Maulavi Abdool Kerim*, principal moonshee du bureau persan à Calcutta. In-4° grand format. 1 liv. st. 16 sh.

LE MOOJIZ-OOL-QUANON, ouvrage de médecine; par *Aleebin Abee II Huzm*, le karashite; connu d'ordinaire sous le nom de *Ibn-ool-Nufees*. In-4°. 1 liv. st.

BHATTI KAVYA, poème sur les faits de Rama; avec des commentaires de Jayamangala et Bharatamallika. Publié pour l'usage du collège du sanscrit à Calcutta. In-8° grand format, 2 vol. 2 liv. st. 10 sh.

LE LAGHU KAUMUDI, grammaire sanscrite; par *Vadaraja*. Publié pour l'usage du collège du sanscrit à Calcutta. Grand in-12. 7 sh. 6 d.

LE MUGDHABODHA, grammaire sanscrite; par *Vopadeva*. Publié pour l'usage du collège du sanscrit à Calcutta. Grand in-12, 7 sh. 6 d.

NYAYA SUTRA VRITTI, aphorismes logiques de Gotama; avec un commentaire de Viswanath Bhattacharya. In-8°. 10 sh. 6 d.

LE BHASHA PARICHHEDA ET LE SIDDHANTA MUKTAVALI, traité élémentaire des termes de logique, suivi d'un commentaire; par *Viswanatha Panchanna Bhatta*. Publié pour l'usage du collège du sanscrit à Calcutta. In-8° grand p. 7 sh. 6 d.

LES LILAVATI, traité d'arithmétique, traduit en persan, de

l'ouvrage sanscrit de Bhascara Acharya; par le célèbre *Feizi*. In-8° grand form. 8 sh. 6 d.

SELECTIONS DESCRIPTIVE, SCIENTIFIC AND HISTORICAL, choix dans les genres descriptif, scientifique et historique; traduit de l'anglais et du bengalais en persan, pour l'usage de la jeunesse du pays In-8° grand f. 14 sh.

SAHITYA DERPANA, traité sur la composition rhétorique; par *Viswanath Kaviraja*. In-8° grand f. 14 sh. (*Asiatic Journal*; décembre 1829, p. 720.)

152. EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. LE CONSEILLER ET PROF. DORN sur l'étude des langues orientales en Russie.

Charkow, le 20 novembre 1829.

L'étude de la littérature orientale fait de grands progrès en Russie, et l'on ne doit nullement en être étonné, lorsque l'on sait que cette étude y est dirigée par un homme tel que M. le conseiller d'État de Frähn, dont le gouvernement accueille avec empressement toutes les propositions à ce sujet. On vient de concevoir un plan qui, s'il est mis à exécution, donnera naissance à un établissement unique en son genre. C'est la création d'une faculté ou section de langues orientales à l'université de St.-Petersbourg, qui doit être destinée, non-seulement à propager l'étude des idiomes de l'Asie, mais aussi à former des professeurs, des interprètes instruits et autres agents diplomatiques. Il paraîtra un journal asiatique contenant les résultats des recherches des savans dans les langues russe, latine et française, et des notices littéraires de toutes les espèces. Une somme annuelle de 10,000 roubles est déjà destinée à cet objet. On se propose en outre l'établissement d'une imprimerie asiatique, d'une bibliothèque composée d'ouvrages imprimés et manuscrits, et d'un musée oriental. Le nombre des professeurs est fixé à 11; celui des professeurs-adjoints, tels que Chodschos, Mullos, etc., est indéterminé. Les premiers seront chargés de l'enseignement théorique, et les seconds de l'enseignement pratique. Les langues et sciences qui doivent faire l'objet des cours sont : les langues arabe, persane, turque, tartare, chinoise, mandschoue, sanscrite, tibétaine, mongole, kalmouk, grusienne et arménienne; outre les cours sur la géographie, la statistique, l'histoire politique et religieuse de l'Asie, il y aura des chairés

de grec moderne et d'italien, et les élèves qui suivront les cours sur le droit commercial et inter-national recevront aussi des leçons de latin, de français et d'anglais. Le nombre des élèves est fixé à 40; cependant les étrangers pourront aussi assister à ces cours.

Cette section sera elle-même partagée en quatre divisions. Celle de la 1^{re} division : langues arabe, persane, turque, tartare, grecque moderne, italienne; histoire des diverses dynasties mahométanes en Asie, en Afrique et en Europe; géographie, législation mahométane; littérature des Arabes, des Perses et des Turcs; archéologie orientale. Les élèves devront rester 5 ans dans la division qu'ils auront choisie. En sortant, ils seront envoyés à Constantinople, à Teheran et à Tauris pour achever leurs études. La 2^e division comprend : les langues chinoise, mandschoue, tibétaine, mongole; la géographie, la statistique et l'histoire politique et religieuse de la Chine; l'histoire et les littératures chinoise et mandschoue. Les élèves seront envoyés en missions à la Chine ou à Kiachta, et dans la Sibérie méridionale. Les cours de la 3^e division comprendront : les langues persane, mongole, kalmouke, tibétaine, sanscrite; la géographie et l'histoire de l'Asie centrale, principalement du Mogole; le système des religions de Bouddha et de Brahma; la littérature sanscrite. Les élèves seront envoyés dans les gouvernemens d'Astracan et du Caucase, et dans les provinces limitrophes de la Mongolie. La 4^e division comprendra les langues arménienne, grusienne; la géographie et l'ethnographie du Caucase, de la Géorgie et de l'Arménie; l'histoire politique et littéraire de ces contrées. Les élèves seront envoyés au Caucase et en Arménie. On se propose de créer dans les principaux gymnases de l'empire, une classe élémentaire de langue persane, dans laquelle les élèves seront préparés à entrer dans cette section de l'université. Telle est l'esquisse de ce grand établissement qui doit bientôt exister.

Le catalogue de la bibliothèque d'Ardébile, qui doit être publié, sera un ouvrage de luxe renfermant des *fac simile* et des figures tirées des manuscrits précieux de cette superbe collection. Celui de la bibliothèque d'Achalrick, composé par MM. de Fraehn, Charmoy et Mirza Dschafer, est terminé et prêt à être imprimé.

On vient de faire une nouvelle découverte précieuse de monnaies cufiques dont plusieurs sont inédites et si bien conservées qu'elles semblent être sorties depuis peu de l'hôtel des monnaies. M. le conseiller d'État d'Adelung a eu, depuis peu, la bonté de me montrer plusieurs monnaies très remarquables, entre autres une monnaie d'or du schah actuel, qui n'existe nulle part. Le même savant travaille à un *aperçu de la littérature sanskrite*, qui a peut-être déjà paru.

On trouve peu de choses à Moscou pour la littérature orientale; la bibliothèque de l'Institut ne possède que six manuscrits peu importants. Au contraire, l'Institut Lazarew, fondé en 1816, est très-remarquable, et cet ouvrage de l'infatigable directeur, M. de Krause, se distingue autant par sa magnificence extérieure que par sa bonne organisation intérieure. Cet établissement renferme aujourd'hui 80 élèves parmi lesquels se trouvent plusieurs princes arméniens. La bibliothèque arménienne est considérable et la langue arménienne y est enseignée sans relâche ainsi que d'autres langues, parmi lesquelles l'allemand n'a pas été oublié. Mais il est à regretter que les chaires des langues arabe, persane et turque soient encore vacantes, malgré tous les efforts de M. de Krause. (*Leipziger Literatur Zeitung*; janvier 1830, p. 62.)

153. ΓΡΑΜΜΑΤΙΚΗ ΕΛΛΗΝΙΚΗ ΚΑΘΟΔΙΚΗ. Grammaire grecque universelle, ou méthode pour étudier la langue grecque ancienne et moderne; par Georges ΘΕΟΧΑΡΑΠΟΥΛΟΣ de Patras. Première partie: Lexicologie. In-8° de III et 260 p. Paris, 1830; F. Didot.

Cette grammaire, ouvrage d'un ancien professeur des gymnases du Péloponèse et de Constantinople, est composée sur une base très large; elle offre une combinaison ou plutôt une comparaison perpétuelle du grec ancien et du grec moderne. Elle renferme tout le système de la langue ancienne avec ses idiosyncrasmes, ses dialectes et sa prosodie, et contient les règles de la langue actuelle, pour le discours familier et le style soutenu. Ce n'est donc pas la grammaire de la langue grecque d'une certaine époque, qu'à publiée Théocharapoulos, c'est une grammaire grecque universelle.

On a long-temps agité la question de savoir s'il n'est pas plus

avantageux qu'une grammaire soit écrite dans la langue qu'elle enseigne. L'emploi de cette méthode suppose nécessairement chez l'étudiant une connaissance passable de la langue, et ne peut donc être propre qu'à exercer l'élève déjà instruit. Ce mode d'enseignement a trouvé des contradicteurs dont les objections ne laissent pas d'être fort plausibles. Afin de concilier les deux méthodes, la grammaire que nous annonçons a été composée en grec et en français (les deux textes en regard l'un de l'autre); de sorte qu'elle offre aux Français le moyen d'apprendre le grec, et aux Grecs, celui de s'instruire dans notre langue.

Ce qui donne à cette grammaire une valeur incontestable, c'est qu'on y trouve une foule d'observations critiques et littéraires puisées aux meilleures sources, et particulièrement dans les notes savantes et précieuses dont sont enrichies les éditions du docte et célèbre Coray. Le volume, ainsi qu'on l'a vu en tête de cet article, ne renferme que la partie de la grammaire dite *lexicologie*, nous espérons que la section qui doit traiter de la *syntaxe* ne se fera pas long-temps attendre. Nous pourrions, lorsqu'elle paraîtra, donner un aperçu du plan général de l'ouvrage.

E. C. D. A.

154. JOANNIS MORISONII DUNCANII NOVUM LEXICON GRÆCUM, EX CHRISTIANI TOBIÆ DAMMIS LEXICO-HOMERICO-PINDARICO, VOCIBUS SECUNDUM ORDINEM LITERARUM DISPOSITIS RETRACTATUM EMENDAVIT ET AUXIT V. C. F. ROST. Lipsiæ, sumptibus Baumgaertneri. (Prospectus).

Quoique le vocabulaire de Damm présentât dans sa forme primitive de grands avantages, il s'y trouvait cependant des imperfections si notables, qu'il n'eût pas été possible de le reproduire sans modification. On a par conséquent adopté pour la nouvelle édition du vocabulaire la disposition plus méthodique que lui a donnée l'Anglais J. M. Duncan. Mais le travail de Duncan ne porte que sur la forme matérielle du vocabulaire. Duncan a laissé subsister toutes les erreurs et toutes les lacunes de Damm. Il fallait par conséquent compléter l'œuvre que Duncan n'avait qu'ébauchée.

M. C. F. Rost, chargé de cette tâche, a pris pour base de son travail les principes suivans :

Il s'est proposé de conserver tous les résultats des travaux de Damm sous la forme que leur a donnée Duncan, et de ne rectifier le texte que pour en faire disparaître les irrégularités, soit dans les mots, soit dans leur disposition.

Il suivra par conséquent, pour l'orthographe et l'accentuation des mots grecs, les principes qui sont le fruit des investigations les plus récentes et que les philologues les plus distingués ont admis.

Il corrigera les erreurs que Damm a commises relativement à l'étymologie et aux racines; et toutes les fois que ces erreurs auront exercé leur influence sur l'ordre alphabétique des mots, le travail de Damm et de Duncan sera maintenu, (et la rectification sera notée en parenthèses).

Les passages d'Homère seront fidèlement cités; et c'est ainsi que disparaîtront les changemens que Damm trop souvent fait subir à la disposition des mots et aux particularités résultant des dialectes.

La citation des vers d'Homère sera faite d'après l'édition de Wolf.

Tout ce qui se rattache à l'étymologie d'un mot sera présenté de suite. L'explication du mot ne viendra qu'après. Damm avait fait précisément l'inverse.

Enfin toutes les imperfections de l'édition anglaise et notamment les nombreuses fautes d'impression disparaîtront.

M. C. Rost a voulu profiter de tous les progrès que la philologie a faits depuis Damm, afin que les hellénistes trouvassent dans le vocabulaire un guide et un auxiliaire sûr pour l'intelligence des poésies d'Homère et de Pindare. Pour remplir ce but relativement à Pindare, il sera contraint de se renfermer dans les limites du vocabulaire primitif qui ne présente pas un travail fort étendu sur ce poète; quant à Homère, il croit pouvoir satisfaire ses lecteurs:

En citant tous les changemens que Wolf a introduits dans le texte de l'Iliade et de l'Odyssée; en rectifiant les contresens de Damm.

En indiquant brièvement, à la fin de certains mots, les notions nouvelles que les recherches philologiques ont fait acquérir sur leur signification; et en renvoyant aux ouvrages qui en donnent l'explication.

M. C. Rost indiquera aussi ses vues particulières sur l'éty-

mologie et la grammaire, afin que l'on puisse les comparer à celles de Damm.

C. R.

155. ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΕΟΥΣ ΟΙΚΟΝΟΜΙΚΟΣ, Κ. Τ. Α. — I. Aristotelis œconomicus. — II. Anonymi œconomica. — III. Philodemi de viitiis et contrariis virtutibus. Conjuncta edidit et adnotationem adjecit Car. GÖETTLINGIUS. In-8° de xxvii et 218 p. Iena, 1830; Walz.

L'éditeur a consulté, pour la publication des deux premiers de ces trois opuscules, non-seulement les meilleures éditions, mais encore les plus anciens manuscrits. L'auteur du second, qu'on a cru long-temps être Aristote, ne nous est pas connu. Quant au dernier, il est extrait du tome troisième des ouvrages découverts à Herculanum, publié à Naples en 1827. M. Gœtting ne donne pas à beaucoup près le texte de M. Rosini, l'éditeur napolitain. L'état de dégradation où se trouvait le *volume* ou rouleau, a produit dans le manuscrit une foule de lacunes qui ouvraient un vaste champ aux conjectures. Il paraît que le savant Italien n'a pas toujours été heureux dans ses restitutions; le nouvel éditeur ne lui épargne pas les critiques. Le manuscrit d'Herculanum offre probablement des endroits où des passages entiers sont brûlés, car M. Gœtting s'abstient quelquefois de combler les vides, et remplace par des points le texte manquant. Les notes qui se rapportent aux deux *Economiques*, sont suivies de la préface mise en tête de l'édition napolitaine de Philodème. Des remarques relatives à l'opuscule de ce dernier, terminent le volume. L'éditeur y rend compte des motifs qui l'ont porté à admettre ou à rejeter certaines leçons, et donne quelques détails sur les opinions attribuées au philosophe de Gadara.

W.

156. CORPUS SCRIPTORUM HISTORIÆ BYZANTINÆ. Editio emendatior et copiosior, consilio B. G. Niebuhrii C. F. instituta, opera eiusdem Niebuhrii, Imm. Bekkeri, L. Schopeni, G. et L. Lindorffiorum aliorumque philologorum parata. Bonn.

Les ouvrages suivans, form. in-8°, sont en vente :

Agathiæ Myrinaei historiarum libri V, cum versione latina et annotationibus B. Vulcanii. B. G. Niebuhrius, C. F., Græca recensuit. Accedunt Agathiæ Epigrammata.

Ioannis Cantacuzeni eximperatoris historiarum libri IV, Græce et latine. Cura Lud. Schopeni. Vol. I.

Leonis Diaconi Caloënsis historiae, lib. X. et liber de velitatione bellica Nicephori Augusti, e recensione Car. Ben. Hasii. Addita eiusdem versione atque annotationibus ab ipso recognitis. Accedunt *Theodosii Acroases* de Creta capta e rec. Fr. Jacobii, et Luitprandi legatio cum aliis libellis, qui Nicephori Phocæ et Joannis Tzimiscis historiam illustrant.

Nicephori Gregoræ Byzantina Historia, græce et latine, cum annotationibus Hier. Wolfii, Car. Ducangii, Io. Boivini et Cl. Capronnerii. Cura Lud. Schopeni. 2 vol.

Constantini Porphyrogeniti imperatoris de cerimoniis aulæ Byzantinæ libri duo; græce et latine, e recensione Io. Iac. Reiskii, cum eiusdem commentariis integris. Vol. I.

Georgius Syncellus et Nicephorus C. P., e rec. *Guilielmi Dindorfii*, 2 vol. — Sous presse :

Dexippi, Eunapii, Petri Patricii, Prisci, Malchi, Menandri historiarum quæ supersunt e recensione Imm. Bekkeri et B. G. Niebuhrii C. F. Cum versione latina per Io. Classenum emendata. Accedunt eclogæ Photii ex Olympiodoro, Candido, Nonnosio et Theophane, et Procopii Sophistæ panegyricus, græce et latine, Prisciani panegyricus, annotationes Henr. Vallesii, Labbei et Villosini, et indices Classeni.

Constantini Porphyrogeniti imperatoris de cerimoniis aulæ Byzantinæ, libri duo, græce et latine, et recensione Io. Iac. Reiskii. Vol. II, Reiskii commentarii integri.

Cantacuzenus, vol. II, *Procopius* e recensione *Guil. Dindorfii* et *Malalas* e recensione *Lud. Dindorfii* : *Anna Comnena*, qu'on n'imprimera qu'après les auteurs précédens; on passera ensuite aux deux ouvrages suivans : *Chronicon Alexandrinum*; *Theophanes*.

157. EXAMEN DE LA TRADUCTION FRANÇAISE D'UN PASSAGE D'HÉRODOTE; par M. CAUSSIN. (*Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-lettres*; Tom. VII, p. 33.)

Hérodote, dans sa Description de la Basse-Égypte, évalue la distance qui sépare Héliopolis de la mer Méditerranée. M. Caussin justifie la manière dont Larcher a traduit ce passage, et propose la version suivante : « De la mer, en remontant vers Héliopolis, il y a à-peu-près aussi loin que d'Athènes, en partant de l'autel des Douze-Dieux, à Pise, et jusqu'au temple de Jupiter Olympien. » La difficulté de ce passage paraît résider dans

une signification particulière de la conjonction καί, qui, ici, n'indiquerait pas deux objets distincts, mais une chose déjà implicitement exprimée, et dont on veut faire une mention particulière. Ce sens de καί se trouve d'ailleurs dans un autre endroit d'Hérodote, où, comme dans le passage qui fait le sujet de cet article, il doit être considéré comme une particule explicative employée pour donner une définition plus juste, une indication plus précise.

W.

158. ANIMADVERSIONES AD POPPONIS DE LOCIS QUIBUSDAM THUCYDIDIS JUDICIA, atque capita græcæ grammaticæ aliquot eodem pertinentia scripsit D^r G.-A. BLUME. In-4° de 24 pag. Stralsund, 1825 ; Loeffler. (*Allgem. Schulzeitung*; janvier 1828, 2^e sect., col. 14.)

Cet opusculé est en même temps un supplément aux recherches de M. Poppo sur le style de Thucydide et un recueil de matériaux pour la grammaire grecque, particulièrement en ce qui concerne l'usage de l'article. Le premier chapitre, intitulé : *De articuli ante nomina propria demonstrativis instructa, vel omissi, vel positi, ratione*, contient un examen approfondi de la matière dont il traite. M. Poppo avait prétendu que l'omission de l'article devant les noms propres accompagnés d'un adjectif démonstratif, était propre à Thucydide, comme ayant écrit dans le style sublime. M. Blume réfute cette assertion, et prouve que l'omission dont il s'agit n'est pas particulière à Thucydide, et qu'elle se rencontre dans tous les auteurs grecs. Dans le second chapitre : *De posito ante numeralia articulo*, l'auteur continue ses recherches sur l'article. Le troisième a pour titre : *De iis Thucydidis locis in quibus pronomen σφῶν pro demonstrativo positum perhibetur* : M. Blume y rectifie une erreur de M. Poppo sur la permutation des pronoms σφῶν et αὐτῶν. Le quatrième et dernier chapitre, intitulé : *De reflexiva pronominis αὐτῶν vi quam Poppo Thucyd., VIII, 58 negaverit obtinere*, renferme l'explication d'un grand nombre de passages de Thucydide, et rétablit plusieurs leçons véritables, corrigées à tort par M. Poppo.

W.

159. XENOPHONTIS MEMORABILIA, RECOGNOVIT ET ILLUSTRAVIT G.-A. HERBST. In-8° de XII et 364 pp. Halle, 1827. (*Jahrbuch. für Philol. und Pædag.* ; Vol. VI, p. 281.)

L'éditeur a destiné son travail aux étudiants qui commencent

l'étude de la langue grecque ou qui n'y ont fait encore que peu de progrès. Il a tiré des grandes éditions tout ce qui pouvait être utile à l'élève pour l'intelligence du texte. Cette publication ne sera pas inutile non plus aux professeurs, à qui elle épargnera de longues et fastidieuses recherches. W.

160. GRUNDZUEGE ZUR METRIK DER GRIECHISCHEN TRAGIKER. —

Principes de la métrique des poètes tragiques grecs; par A. MUNDT. In-8° de vi et 62 pages. Berlin, 1826. (*Jahrb. für Philolog. und Pædagog.*; 6° vol., p. 269.)

L'auteur s'est proposé de satisfaire le besoin qui se faisait sentir dans les classes supérieures, d'un ouvrage spécial sur les mètres employés par les poètes tragiques. Mais il paraît avoir omis ce qui est le plus indispensable aux commençans, c'est à-dire des règles qui leur enseignent à scander des vers de différentes mesures, à distinguer les mètres, à reconnaître et à corriger les leçons fautives d'après les principes de la métrique grecque. W.

161. DE LA CONSTRUCTION DES NOMS DE VILLES LATINS, SUR LA QUESTION UBI? — (*Neues Archiv für Philolog. und Pædagogik*; février 1829, n° 7, p. 25.)

Bröder, dont la grammaire latine a tant contribué à rectifier l'enseignement du latin, dit que sur la question *ubi*, les noms latins de villes, de bourgs, de villages et d'îles, doivent être mis au génitif, si l'on emploie le singulier de la première et de la seconde déclinaison; et à l'ablatif, si l'on emploie le pluriel ou la troisième déclinaison. On peut faire dériver le génitif de la suppression des mots *in urbe*, *in oppido*, *in insula*; et l'ablatif de la suppression de la préposition.

On lit dans la grammaire de Zumpt sur la question *ubi*: les singuliers de la première et de la seconde déclinaison sont au génitif, mais tous les pluriels et les noms de ville de la troisième déclinaison sont à l'ablatif. Grotefend en dit autant, cependant ce grammairien traite avec plus de développement la doctrine de la construction des noms de villes.

Le recueil de philologie et de pédagogie rédigé par Jahn, contient, à l'occasion d'une analyse de la grammaire latine de Ramshorn, une exposition très-exacte de cette matière.

La langue latine primitive, dit le rédacteur, employait sur la question *ubi*, la forme du nom qui se terminait en *i*; ainsi,

d'après la forme la plus ancienne de la déclinaison, il fallait employer à la seconde déclinaison le génitif (*Corinthi*); à la première, le génitif ou le datif (*Romæ*); à la troisième, le datif, qui n'était pas encore distinct de l'ablatif (*Carthagini*), mais de telle manière que cette forme en *i* fût considérée comme spécialement affectée à la désignation des lieux. Cette forme, quoique présentant la même terminaison, ne pourrait cependant être alternativement prise pour le génitif ou pour le datif. C'était dans tous les cas la forme particulière pour désigner les localités.

C. R.

162. LEXICON PROPRIORUM ET INDE DERIVATORUM NOMINUM PRINCIPUM POETARUM LATINORUM, cura G. DORN-SEIFFEN. 8^o maj. 428 p. Trajecti ad Rhenum, 1828; van Schoonhoven. (*De Recenset*, T. XXII, n^o. 10, 1825, p. 447.)

La première édition de cet ouvrage a été publiée sous le titre d'*Onomasticon*. La seconde, que nous annonçons aujourd'hui à nos lecteurs, a été tellement augmentée par l'auteur, qu'il lui a paru convenable de la décorer du titre de *Lexique*. En effet, dans la première édition, l'auteur avait restreint ses explications et éclaircissemens aux passages de Virgile, d'Ovide et d'Horace, qui sont susceptibles de présenter de la difficulté aux élèves. Maintenant les élèves trouveront en outre dans le lexique, tous les éclaircissemens qu'ils pourraient désirer, pour pouvoir bien comprendre Catulle, Tibulle et Propertius, et cela dans un ordre alphabétique.

Toutefois nous dirons que les additions et modifications que M. Dorn-Seiffen a faites à son *Onomasticon*, ne sont pas assez nombreuses, pour que le nouveau titre de *Lexique*, que porte l'ouvrage, ne semble pas un peu ambitieux. Le savant et laborieux auteur n'en mérite pas moins des éloges pour ce travail utile qu'il vient de publier.

C. R.

163. AULI PERSII FLACCI SATIRÆ. Recensuit et commentarium criticum atque exegeticum addidit D^r Fred. PLUM, Fionie episcopus; xv et 552 p. in-8^o. Copenhague, 1827; Schuboth. (*Danske Litterat. Tidende*, 1829, n^{os} 5 et 6.)

Dans son ample commentaire sur Perse, M. Plum a inséré les principales notes des éditeurs qui l'ont précédé, tels que Casaubon, Passow, Kœnig et Weber; il a ajouté beaucoup de notes

sur les usages des anciens, leurs opinions et leurs préjugés. Quelquefois son commentaire s'étend sur des choses dont il était inutile de traiter; d'autrefois il laisse à désirer quelques éclaircissemens : mais en général le travail philologique de M. Plum mérite des éloges. D.

164. VERWANDLUNGEN NACH PUBL. OVIDIUS NASO. — Les métamorphoses, d'après Ovide; par Jean Henri Voss. 2^e édit. revue et augmentée d'un supplément. 2 vol. in-8°, de 230 et 390 pag. in-8°. Brunswick, 1829; Vieweg.

Voss est renommé en Allemagne pour ses traductions en vers des poètes grecs et latins. Personne n'a trouvé comme lui, l'art d'adapter l'allemand au génie des idiomes des Hellènes et des Romains. Il traduit vers pour vers, sans déranger la disposition des phrases de l'original. En traduisant Homère, il a créé ou composé des mots qui rendaient exactement le sens des mots composés grecs; on ne s'était jamais douté que l'allemand pût suivre d'aussi près la riche et abondante langue du chantre du siège de Troie. Après avoir traduit l'Iliade et l'Odyssée, la traduction d'Ovide a dû être un jeu pour Voss. Ici il a été aussi fidèle interprète que pour le grec. Il n'a pas traduit le poème entier, il n'en a choisi que les principaux épisodes; ces épisodes sont rendus avec une fidélité surprenante; pour les Allemands qui n'entendent pas le latin, la traduction de Voss peut donner une idée très-juste de la construction des phrases latines; il n'y a que l'harmonie de la versification latine qui se perde nécessairement dans une version : encore Voss, qui était à la fois un excellent philologue et un bon poète, a-t-il tâché de rendre cette harmonie autant que le lui permettait la nécessité qu'il s'était imposée, de rendre exactement chaque vers latin par un vers allemand. Les épithètes qui sont si difficiles à rendre dans les langues modernes, surtout en français, se retrouvent toutes dans la version de Voss; il n'en a supprimé aucune, et quand le dictionnaire ne lui fournissait pas d'équivalens, il en a créé. On lui a reproché pour la traduction d'Homère d'avoir tourmenté la langue allemande pour reproduire le grec; en traduisant Ovide, il a eu moins besoin de faire violence au génie de son idiome national; sa traduction est du bon allemand, et ce n'est qu'en quelques endroits que l'on aperçoit des efforts que fait le traducteur pour reproduire exactement le vers latin.

La 2^e édition que nous avons reçue est très-bien imprimée, et fait honneur aux soins de l'éditeur. D-c.

165. SPÉCIMEN D'UN SCHOLIASTE INÉDIT DE PLUSIEURS POÈTES LATINS. (*Allgem. Schulzeitung*, janvier 1828, sect. 11, n^o 3.)

Ce manuscrit, qui est à la bibliothèque royale de Berlin, est d'un petit format; l'écriture en est belle et nette, et paraît être de plusieurs mains. Les mots d'une même scholie ne sont point séparés; mais les scholies sont distinguées entre elles par un signe. Des points séparent les membres d'une même phrase. Quand deux *i* se suivent immédiatement, le dernier est marqué d'un accent aigu. La lettre *h* se trouve devant des mots qui ne la prennent pas ordinairement, tels que *hodium*, *habundure*; *hii* se lit pour *hi*; les abréviations ne sont pas communes: ce qui, joint à d'autres circonstances, ferait remonter le manuscrit au 13^e siècle. Nous allons indiquer brièvement le contenu du volume: 1^o feuillets 1-26, des scholies sur Lucain, lesquelles ont beaucoup de rapport avec celles d'un manuscrit de Leipzig, que M. Weber se propose de publier dans le tome troisième de son édition de Lucain; 2^o feuillets 27-85, scholies sur les *Eglogues* de Virgile et les livres I-III (vers 320) des *Géorgiques*, où commence une autre main qui a écrit les scholies relatives à l'*Énéide*. Ces dernières, écrites sur deux colonnes, sont en partie différentes, et en partie la répétition de celles de Servius; 3^o des scholies sur les livres I-IV et IX-XII de la *Thébaïde* de Stace; 4^o ces scholies sont suivies d'un poème en quatrains et rimé sur OEdipe; en voici le premier verset:

*Viri, patris infausta pignora,
Ante ortus dampnati tempora,
Quia vestra sic iacent corpora,
Mea dolent introrsus pectora.*

5^o des prières adressées à Jésus-Christ par une personne qui veut exorciser sa fille; 6^o des distiques ou de petites pièces de vers sur les Furies, les Harpyies, les fleuves des enfers, les quatre âges de la vie, les neuf muses, les termes de parenté et la signification des mots. W.

166. C. CORNELII TACITI DE ORATORIBUS DIALOGUS. Recensuit et annotatione critica instruxit Fridericus OSANN, professor Gissensis. Gissæ; 1829, Heyer.

L'auteur de cette nouvelle édition du Dialogue sur les ora-

teurs, par Tacite, avait voulu se borner d'abord à placer sous le texte les diverses leçons que ses prédécesseurs ont successivement proposées; mais s'étant aperçu que leurs travaux, et notamment l'édition de Drunck, laissaient beaucoup à désirer, il s'est à son tour érigé en critique. Le système d'après lequel il a travaillé, nous paraît digne d'éloges. Afin d'éviter à la fois des développemens dont la lecture eût été fastidieuse, et une brièveté dans l'expression de ses idées, qui eût été voisine de l'obscurité, il s'est abstenu d'entrer dans le détail des motifs qui ont fait adopter les leçons reçues, et toutes les fois qu'il a proposé une leçon nouvelle, il s'est énoncé en termes clairs et précis. Il ne cite pas indistinctement toutes les leçons; il a fait un choix entre les éditions anciennes et les éditions nouvelles. Lorsqu'il y a accord entre ces diverses éditions, l'auteur les désigne par le nom générique *editionum veterum*, ou *recentiam*. Lorsqu'au contraire elles diffèrent sensiblement, chacune est amplement indiquée, et surtout l'édition de Drunck qui dénote une grande érudition. Quant aux manuscrits ils sont rarement cités. La nouvelle édition se termine par un appendice qui établit une comparaison des éditions de Puteolanus de 1497, et de Froben de Bâle en 1519, avec celle de Seebode.

L'appendice est suivi d'une table des matières dont il est traité dans les notes.

D'après un examen attentif de l'ouvrage, nous sommes convaincus que la littérature latine a fait une bonne acquisition, et les élèves s'empresseront d'autant plus de se le procurer, que le prix en est plus modéré que celui des éditions qui ont antérieurement paru.

C. R.

167. *NOVÆ LUCUBRATIONES IN NOVAM SCRIPTORUM LATINORUM BIBLIOTHECAM* a C. L. F. Panckoucke editam, auctore Eligio JOHANNEAU; in C. J. Cæsarem, Corn. Nepotem et Justinum. Pars prima. In-8° de 134 p. Paris, 1830; Panckoucke.

Ces recherches, presque toutes d'étymologie, sont d'un érudit bien connu par les opinions souvent étranges qu'il a émises sur cette matière. Nous ne dirons rien du mérite du travail que nous annonçons : l'exposition pure et simple des idées de l'auteur équivaudra au jugement le mieux motivé.

M. Johanneau fait venir *Tamyris* ou *Tomyris* de τέρμας,

G. TOME XV. — JUILLET 1830.

15

sacrificateur ; parce que la reine de ce nom remplit les fonctions de sacrificateur à l'égard de Cyrus, dont elle coupa la tête. Il pense que *Smerdis* pourrait bien dériver, par contraction (syncope), de *σμάραγδος*, émeraude, ou de *μάργης*, sot, insensé, en changeant *g* en *d*. Il forme *Maeotis*, de *μαῖα*, *sage-femme*; *satrape*, de la particule *ζα*, *beaucoup*, *fort*, et de *δράω*, *servir*, *fuir*; *Elissa* ou *Elisa*, autre nom de Didon, de *ἄλω*, *errer*, *fuir*; *Hannon*, « peut-être pour *Annon*, » de *α* privatif et de *νοειων-νοῶν*; *Belgium* de *φλέγω*, par métathèse; *Flamand*, de *flamma*; *sabbat*, de *σεβω*, honorer, adorer (1); *Macchabées* de *μάχη* et *παῖς*; *Pharnace* de *φαρμακίεύς*, *empoisonneur*, en changeant *m* en *n*; *Titan* de *τίτθῃ*, *mamelle*, *nourrice*; *Vergobret*, de *εργου* *πρῶτος*, forme dorique pour *πρῶτος*; *Armorique*, de *ἀρμός*, *lien*, *union*, et de *ὄρος*, *borne*, *limite*; *Uxellodunum*, de *ὕψηλός*, *haut*, *élevé*, et de *θῆν* ou *θίν*, *monticule*, *tertre*, *colline*; *Cordiques* (nom d'un peuple de l'Asie mineure), de *κερδός*, *gain*, ou de *κερδῶ*, *renard*; *Xerxès*, de *χερσῶω*, *ravager*, *dévaster*; *Apolon*, de *ἀπολλύων* : « le même que l'*ange exterminateur*; *Barcas*, de *ἀρχος*, *chef*, *prince*; *Annibal*, d'abord de *ἀνηθός*, *impubère*; ensuite, de *νήφω*, *être prudent*, *vigilant*; *Asdrubal*, de *α* et *στρόβειλος*, ou de *ἀστροβολέομαι*; etc., etc., etc. » — Ainsi, on voit que l'auteur veut à toute force ramener à la langue grecque des mots orientaux ou celtiques, qui, à ce titre, y sont tout-à-fait étrangers. Il aurait tout aussi bien pu trouver dans le chinois, ou dans quelque idiome de l'Océanie, des mots qui eussent, pour la forme, de l'analogie avec ceux dont il s'efforce à chercher l'origine.

Ce n'est pas tout : nous ne terminerons pas cet article sans annoncer d'autres découvertes de M. Johanneau, qui apprend à ceux qui l'ignorent, qu'il y a identité entre Didon et Cérés, Crésus et Midas, Josué et Hercule Tyrien, Bérénice et Ste-Véronique, Pygmalion et Hercule (2). Il affirme encore que Moïse est le même que Bacchus, Osiris, et par conséquent le

(1) L'auteur ajoute que le mot hébreu (rendu en latin par) *sabbatum*, est peut-être le même que *ἑβδομαδικός*; ignore-t-il que c'est tout simplement une latinisation du mot hébreu *שַׁבָּת*, *quiescit*.

(2) La note où l'auteur identifie ces deux personnages, mérite d'être transcrite, ne fût-ce que pour sa singularité : « *Pygmalion*, *α πυγμή*, *clunes*, et *μαλός*, et *villosus*; *μαλλός*, *vellus*, *idem est ac Hercules*, *μειλμα πυγες*, *cui sunt nigrae nates*. »

soleil. Il n'est pas le premier qui ait émis cette opinion. Enfin , nous lisons ailleurs que le serpent du paradis terrestre n'est autre que le dragon du jardin des Hespérides. Ignorant si cette trouvaille lui appartient en propre, nous hésitons à lui en faire honneur.

W.

168. *LECTIONES TACITINÆ. Specimen secundum. Scripsit D^r Aug. WISSAWA. In-4° de 37 p. Breslau, 1829; Kupfer.*

169. *DEUTSCHE SPRACHLEHRE.*—Grammaire allemande; par le D^r Ferdinand BECKER. 2 vol. in-8°. 1^{er} vol. Organisme de la langue, servant d'introduction à la grammaire, xvi et 367 p. Francfort s. l. M. 1827; Reinherz; 2^e vol. Grammaire, xxiv et 432 p. av. 9 tableaux. *Ibid.*, 1829; Hermann.

Dans le 1^{er} vol., l'auteur procède à ce qu'il appelle l'examen physiologique du langage, en le considérant sous ses rapports organiques qu'il définit ainsi: si l'on envisage, dit-il, une langue sous les deux points de vue logique et phonétique, on y observe deux sortes de développemens, le premier dans les rapports des idées, et le second dans ceux des sons. Or, le type du développement logique est le résultat des lois organiques de la pensée, et celui du développement phonétique, le résultat des lois organiques des sons; ainsi, chacun de ces deux élémens de la langue doit avoir une forme organique particulière. C'est là l'objet de tout le 1^{er} vol., qui est divisé en 4 parties principales. La 1^{re} traite de l'organisme du langage en général; la 2^e, de la formation organique des sons; la 3^e, de la formation organique des mots, et la 4^e, de la formation organique de la proposition.

Le 2^e vol. est consacré à la grammaire proprement dite, développée suivant le système exposé dans le 1^{er}. Outre l'introduction, ce vol. comprend 3 grandes divisions: l'Étymologie, la Syntaxe et l'Orthographe. La 1^{re} division, sous le titre d'Étymologie, comprend ce que les grammairiens nomment communément lexicologie ou théorie des mots considérés isolément. Dans cette seconde partie de son ouvrage, la grammaire, M. Becker a surtout le mérite d'être très-clair, qualité qu'on ne lui reconnaît pas toujours dans le 1^{er} vol. Toutefois ce défaut de clarté nous a paru résulter autant du caractère particulier de la

langue dans laquelle son ouvrage est écrit, que de la nature même du sujet. Les tableaux offrent le résumé de tout ce qui est exposé dans chacune des divisions du 2^e vol.

170. FRIESCH BLOM-KOERKE ÆF GRÝMANIK FEN YTLYCKE RÝMKES.

Corbeille de fleurs frisonne, ou Choix de rimes et de jolis vers; par R. WINDSMA. In-8°. 56 p. Snits, 1825; Holtkamp. (*Vaderl. Letteroeffening.*, décemb. 1825, n° XV, p. 686.)

Il paraît que l'auteur de cet ouvrage ne manque pas de dispositions pour faire des vers dans la langue et suivant la manière de Gissbert. Son recueil renferme un grand nombre de poésies légères qui dénotent de la verve et du talent; mais nous devons aussi à la vérité de dire qu'il en est d'autres dont l'auteur aurait dû faire grâce à ses lecteurs. C. R.

171. DE KEAPMEN FEN VENETIENEN JULIUS CESAR. — Le marchand de Venise, et Jules César. Deux drames de J. Shakespeare, traduits de l'anglais en frison; par R. POSTHUMU. Un vol. xxviii et 238 p. gr. in-8°. Groningue, 1829; Omkens. (*Vaderland. Letteroeff.*; janvier 1830, n° 1, p. 11.)

Une traduction en langue frisonne, paraîtra assurément un phénomène bizarre à quiconque considérera que le frison n'est plus parlé que par les gens de la campagne et même point généralement. L'auteur, qui depuis plusieurs années manifeste une grande prédilection pour cette langue, paraît avoir cédé aux conseils de M. Bowring, lorsqu'il a entrepris de traduire en frison des drames de Shakespeare.

L'ouvrage annoncé par le journal hollandais, contient, outre la traduction des deux drames de Shakespeare, deux pièces de vers adressées, l'une à M. E. Æbinga van Humalda, et l'autre au voyageur anglais J. Bowring, dont nous venons de parler.

Il est évident que l'auteur n'a entrepris son travail que dans un but de pur amusement; car de quelle utilité pourrait être aujourd'hui une connaissance approfondie du frison? La traduction passe pour assez fidèle. Cependant on y a découvert des passages qui ne rendent pas d'une manière assez précise le texte de Shakespeare; l'auteur a aussi fait usage de certaines locutions qui ne sont point adoptées par l'usage; néanmoins son zèle et sa patience méritent des éloges. C. R.

172. CAUSE E RAGIONI CHE FANNO CLASSICO IL POEMA DI DANTE.
— Causes et motifs qui font du poème du Dante un ouvrage classique. Discours académique de L. A. TORLEO. 26 p. in-8°. Naples, 1828; Criscuolo.
-

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

173. ANTIQUITIES OF ATHENES, etc. — Antiquités d'Athènes, par STUART et REVETT, 10^e partie, avec un supplément qui complète le tome 4^e. L'ouvrage est prêt maintenant à être livré aux souscripteurs. Cet ouvrage se compose d'une édition très-augmentée des trois volumes des Antiquités d'Athènes de Revett, avec des corrections et un grand nombre de notes explicatives des temples et des antiquités qui sont le résultat des recherches les plus récentes; par W. Kinnard, éditeur; d'un 4^e volume, intitulé: Antiquités d'Athènes et autres places de la Grèce, de la Sicile, etc. Les productions réunies de MM. C. R. Cockerell, W. KINNARD, T. L. Donaldson, W. Jenkins et W. Railton, architectes, forment un supplément aux volumes précédens, et contiennent des sujets originaux d'un grand intérêt et purement relatifs à l'architecture des Grecs. Le tout forme 4 vol. grand in-folio, avec plus de 200 planches; prix, broché, 15 l. st. 15 sh. Publié par Priestley and Weale. Londres, 1830.
174. OUTLINES OF THE ÆGINA MARBLES. — Gravures au trait des marbres d'Égine, dessinées d'après les statues qui sont à l'Institution royale de Liverpool; par Edward LYON, MOON, BOYS et GRAVES. Londres.

C'est avec beaucoup de défiance, dit M. Lyon, dans la préface de ce livre, que de jeunes écrivains se hasardent à présenter cette notice à leurs concitoyens dans l'espoir de répandre parmi eux quelque idée de ces admirables restes de l'art antique. Afin de se perfectionner dans son art comme sculpteur, il s'est appliqué long-temps à dessiner les rares et précieux modèles déposés à l'Institution royale de Liverpool, avant d'entre-

prendre de dessiner les statues du temple de Jupiter Panhellénien, de l'île d'Égine. L'Institution est redevable de la possession de ces marbres à la générosité de M. Foster. Tous ceux qui sont capables d'en apprécier la valeur lui accorderont leur sincère reconnaissance.

Les gravures au trait sont au nombre de quinze, et sont dessinées avec beaucoup de précision et d'esprit. Elles sont précédées de courtes notices explicatives des figures, et par deux planches qui donnent les détails et la restauration du temple, d'après les mesures et les observations de ceux qui l'ont découvert, et d'après ses ruines actuelles. (*London literary Gazette*; 12 déc. 1829, p. 811.)

175. DÉCOUVERTE DE PLUSIEURS MÉDAILLES, URNES ET AUTRES DÉBRIS D'ANTIQUITÉS ROMAINES, en Angleterre.

L'éditeur d'un journal des comtés du Nord, donne, d'après le *Carlisle Museum*, des détails sur ces objets, d'où il paraîtrait que ce lieu avait été un cimetière romain de quelque étendue. Ces restes intéressans ont été découverts pendant le cours des excavations qui se font actuellement afin d'élargir la route de Londres, à un endroit appelé Gallows-Hill, à environ un demi-mille de la ville de Carlisle. Une petite urne, contenant plusieurs médailles bien conservées, y est aussi mentionnée. Parmi ces médailles il y en a quelques-unes de Faustine, qui sont très-belles. L'éditeur ajoute : « Le fond de l'urne où étaient les médailles d'argent, atteste une opération remarquable d'une nature chimique. Elle fait voir une couche d'un beau vernis vert, provenant évidemment de l'alliage de l'argent, et en conséquence l'argent paraît dans sa fraîcheur et exempt de tout alliage, les médailles n'ayant à leur surface qu'une légère apparence d'oxide métallique. Cette belle, tranquille et secrète opération de la nature n'avait pas encore été connue jusqu'ici, ou fait le sujet d'aucune théorie. Elle mérite à coup sûr toute l'attention des chimistes, des naturalistes et des antiquaires. (*London literary Gazette*; 9 janvier 1830, p. 29.)

176. NOTICE ARCHÉOLOGIQUE SUR LE PAYS DE CAUX; par M. MANGON DE LALANDE: (*Mém. de la Société des antiquaires de Normandie*, Tom. III, p. 210.)

Les habitans du pays de Caux sont désignés par César sous le nom de *Caletes*, qui paraît provenir de *Caletum*, ville capitale de la contrée avant la conquête de la Gaule par les Romains. Sous la domination de ce peuple, les *Caletes* firent d'abord partie de la Gaule-Belgique, et sont classés par César (livre VII, ch. 8) parmi les Armoricaïns. Plus tard, sous Auguste, ils furent compris dans la Gaule lyonnaise, à laquelle ils continuèrent d'appartenir jusqu'à l'invasion des Francs. On croit que César, après avoir détruit *Caletum*, fit bâtir un *castrum* sur les ruines de cette ville, et qu'Auguste fonda dans le même lieu une autre ville qu'il appela *Juliobona*. Il est très-probable que Lillebonne occupe le terrain où elle était située. En effet, le sol de Lillebonne abonde en précieux débris d'antiquités; chaque jour on en découvre de nouveaux. Un théâtre et trois chaussées attestent la haute importance de cette ville sous les premiers empereurs romains.

W.

177. TROISIÈME MÉMOIRE SUR LES THERMES ANTIQUES DE LA VILLE DE BAYEUX; par M. C. E. LAMBERT. (*Mém. de la Société des antiquaires de Normandie*; Tom. II, p. 146.)

Les découvertes d'antiquités faites à Bayeux postérieurement à celles dont nous avons déjà parlé, offrent des éclaircissemens certains sur la prétendue salle circulaire décorée du nom d'*Apodyterium*, dans le plan de M. Surville. Cette salle est tout simplement un corridor circulaire, où les derniers venus attendaient que d'autres sortissent du bain pour y entrer. On reconnaît près de là l'emplacement de la *frigida lavatio* ou *natatio*. Ce lieu était sans doute décoré de colonnes; un fragment de fût, trouvé dans les ruines, ne laisse guère d'incertitude à cet égard.

W.

178. MONUMENS DES GRANDS MAÎTRES DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM, ou Vues des tombeaux élevés à Jérusalem, à Ptolémaïs, à Rhodes, à Malte, etc.; accompagnées de notices historiques sur chacun des grands-maîtres, des inscriptions gravées sur leurs tombeaux, de leurs armoiries, etc., publiées par M. le vicomte L. F. DE VILLENEUVE-BARGEMONT. 3^e, 4^e et 5^e livraisons, formant le tome II^e. Paris, 1829; Blaise (Voyez le *Bulletin*, 7^e section, Tom. XII, n^o 111, et Tome XIII, n^o 67).

Sous le magistère de Villiers de l'Île-Adam, successeur de Carrette, les Hospitaliers essuyèrent des désastres qu'ils ne purent réparer de long-temps. En 1522, la redoutable ville de Rhodes, après six mois d'un siège terrible et meurtrier, se rendit à Soliman, empereur des Turcs, lequel y perdit plus de 110,000 hommes, tant par les armes que par les maladies. Les chevaliers avaient possédé cette ville 213 ans. L'île de Malte leur fut concédée en 1524, par Charles-Quint, à la condition expresse qu'ils prêteraient serment de fidélité à l'empereur. Ainsi, l'ordre, qui jusqu'alors avait toujours été libre et souverain, se mit en quelque sorte sous la dépendance d'un prince : ce qui favorisa l'arrogance des chevaliers espagnols, et leur inspira l'orgueil de se croire supérieurs à leurs égaux. Villiers mourut à un âge assez avancé. Le chagrin que lui causèrent les querelles intestines de l'ordre et le schisme d'Angleterre achevèrent de ruiner sa santé, que les malheurs et les fatigues avaient déjà gravement altérée, et le conduisirent au tombeau en 1534. Pierre du Pont et Didier de Saint-Jaille, ses successeurs, ne firent, pour ainsi dire, que passer : le dernier ne gouverna même l'Hôpital que 8 mois, étant mort en 1536, à Montpellier.

Jean d'Omédès (ou Jehan d'Homédès), Espagnol, fut alors élu grand-maître. « L'assemblée, dit M. de Villeneuve, en fut consternée, comme par un pressentiment fâcheux de l'avenir... Il était naturel de prévoir qu'avec lui l'ambition, l'iniquité, l'avarice, tous les détours de la fourberie espagnole allaient se partager le pouvoir suprême. » Par cette élection, Charles-Quint, roi d'Espagne, devenait, de fait, chef de l'ordre et véritable souverain de Malte. Toutes les craintes conçues à l'avènement d'Omédès se réalisèrent sous son magistère, qui ne fut presque qu'une suite de fraudes et de lâchetés.

Nous glisserons sur le magistère de Claude de la Sangle, dont les vertus réparèrent le mal qu'avaient fait les vices de son prédécesseur, pour nous hâter d'arriver à l'illustre Jean de la Vallette, dont le mérite éminent et les exploits guerriers lui valurent, en 1557, l'unanimité des suffrages, de même qu'ils lui avaient concilié l'estime générale des Hospitaliers et des princes de l'Europe. Un de ses premiers soins fut de faire revoir le procès du maréchal de Valier, contre qui d'Omédès avait fait

prononcer la sentence la plus inique. L'innocence du condamné fut publiquement reconnue ; il fut réintégré dans tous ses honneurs.

Soliman, que des plaintes journalières irritaient contre l'ordre, fit d'immenses préparatifs contre Malte, et résolut de s'en rendre maître à tout prix, et d'en chasser à jamais les Hospitaliers, comme le successeur de Bendoedar les avait expulsés de Margat, en 1285, sous le magistère de Nicolas Lorgues ou L'Orgue (1). Le 18 mai 1565, 193 vaisseaux turcs, portant 8,000 marins et 38,000 soldats de débarquement, parurent devant l'île. Les Musulmans obtinrent d'abord quelques succès qui accrurent leur ardeur, et inspirèrent même au grand-maître les plus vives alarmes. Le siège durait depuis vingt-trois jours, et la place, vaillamment défendue, tenait contre les efforts de l'ennemi. Moustapha résolut de tenter un dernier assaut et fit battre les murailles en brèche pendant vingt-quatre heures, puis il donna le signal. Le combat fut terrible; toutes sortes de projectiles et de matières enflammées furent lancés sur les assaillans. Enfin, après avoir épuisé toutes les ressources du courage et de la ruse, les Mahométans furent repoussés avec la honte de se voir vaincus par une poignée d'ennemis. Alors le général turc fit entièrement cerner le fort Saint-Elme. Les Hospitaliers accoururent sur la brèche, les blessés même s'y firent porter. Le 23 juillet, à la pointe du jour, il se donna un assaut général; le carnage fut horrible. Au bout de quatre heures, les chrétiens se comptèrent, et virent qu'ils n'étaient que 60 contre 20,000. Cette extrême infériorité, loin de les décourager, ne fit que les enflammer davantage; accablés par le nombre ils périrent tous. Après bien des combats et des assauts meurtriers où la Valette paya de sa personne, et qui éclaircissaient d'une manière effrayante la petite armée des chrétiens, Mustapha, perdant enfin l'espoir de prendre la place, fit rembarquer le reste de ses troupes. Délivré de la crainte de l'ennemi, le grand-maître songea à exécuter un dessein qu'il nourrissait depuis long-temps, celui de bâtir une nouvelle ville; la première pierre en fut posée le 28 mars 1566, et la cité La

(1) Il faut dire Nicole *Le Lorgue*, comme nous le prouverons prochainement par une de ses lettres inédites.

Valette se construisit rapidement. Le héros dont cette ville avait reçu le nom, survécut à cette fondation; il termina en 1568 une carrière pleine de vertu et de gloire.

Après la mort de Pierre de Monti, successeur de la Valette, c'est-à-dire depuis l'année 1572, l'histoire de l'ordre des Hospitaliers n'offre plus que de loin en loin l'intérêt qui s'attache toujours aux actions nobles et généreuses, au courage malheureux et au dévouement héroïque. Les magistères de Wignacourt (1601-1622), de Jean de Lascaris (1636-1657), de Nicolas Cotoner (1663-1680), de Grégoire Caraffa (1680-1690), d'Emmanuel Pinto (1741-1773), présentent des événemens plus ou moins importants, et des faits glorieux. Les idées libérales qui s'étaient répandues à Malte sous Emmanuel de Rohan (1775-1797), firent de nouveaux progrès sous son successeur Ferdinand de Hompesch, homme de bien, mais faible, irrésolu et inepte. On sait avec quelle mollesse fut défendue, en 1798, l'île de Malte, dont les Français s'emparèrent presque sans coup férir. Dès lors l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem cessa d'exister. « Une infâme intrigue, dit M. de Ville-neuve, l'impéritie du chef, suffirent pour l'anéantir en quelques heures. » Les grands événemens qui, à cette époque, agitaient l'Europe, lui permirent à peine de remarquer celui-ci : ce ne fut qu'un épisode presque inaperçu de l'histoire de la fin du dix-huitième siècle. Il fallait que cet ordre tombât tôt ou tard ; car, outre qu'il dégénérait de jour en jour, l'enthousiasme religieux qui en faisait toute la force, n'était plus en harmonie avec la tendance des esprits, alors dirigés vers des intérêts plus positifs. Quelques personnes éprises des idées chevaleresques, des mœurs gothiques et de la barbarie du moyen âge, ont pu seules regretter une institution complètement et irrévocablement emportée par le torrent de la révolution française.

A Ferdinand de Hompesch, mort en 1805, succéda Paul I^{er}, empereur de Russie, dont le caractère, digne de la civilisation des douzième et treizième siècles, rappelait assez bien les mœurs du temps, heureusement passé, où les Arthur, les Tristan, les Lancelot et autres preux, rompaient des lances contre quiconque avait le malheur de déplaire à leurs dames. La catastrophe du mois de mars 1801, en renversant tous les

projets de Paul, détruisit les espérances que les Hospitaliers avaient fondées sur les dispositions de ce prince à leur égard.

Après la mort du tzar, le magistère fut déferé par la cour de Rome à Jean de Tommasi, qui fixa sa résidence à Catane, en Sicile. Il fut le 71^e et dernier grand-maître, et mourut le 13 juin 1805, la quatrième année de son commandement. Après sa mort, comme l'assemblée de l'ordre n'était pas assez nombreuse pour procéder à une élection (la majeure partie des chevaliers se trouvant disséminés sur différens points de l'Europe), et que le pape croyait ne devoir plus s'attribuer le choix d'un grand-maître, le sacré conseil nomma un lieutenant du magistère. Guevera Suardo, élevé à cette dignité en 1805, mourut en 1813, et a eu jusqu'à ce jour deux successeurs : André di Giovanni Contellès, mort en 1821, et Antoine Busca, qui, à ce qu'il paraît, vivait encore au moment où M. de Villeneuve écrivait. Tout ce que l'auteur nous apprend sur ce personnage obscur, c'est que, né à Milan, en 1767, et reçu chevalier en 1779, il devint bailli d'Arménie, et qu'en 1826, il demanda au pape Léon XII la permission d'établir à Ferrare la maison conventuelle des chevaliers. « Ici se borne, dit l'auteur, la tâche que je m'étais imposée, de retracer les principaux traits de ces annales fertiles en événemens d'un haut intérêt, et de chercher à arracher à l'oubli des monumens presque tous empreints de souvenirs glorieux, chers à la France. »

La cinquième et dernière livraison de l'ouvrage dont nous avons à rendre compte renferme les *notes* et les *pièces justificatives* du tome second. On y trouve des extraits de livres estimés et un grand nombre de lettres de personnages éminens tels que Louis XIV, Anne d'Autriche, Hompesch, Louis XVIII, les membres du Directoire, Paul I^{er}, Pie VII, etc.; ces extraits et ces lettres, en général aussi curieux qu'intéressans, servent soit à l'explication de passages jugés par l'auteur susceptibles de développement, soit à la preuve de certaines assertions qu'il a cru devoir justifier en rapportant les documens authentiques qui en sont la source et le fondement. E. C. D. A.

179. HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE ET DES ARCHITECTES ESPAGNOLS; par M. CEAÑ BERNUDEZ.

On vient de publier à Madrid le 1^{er} volume de cette histoire,

de Cean Bermudez, homme profondément versé dans l'étude des beaux-arts et qui a consacré toute sa vie (il est mort en 1829) à l'étude de l'archéologie de l'Espagne. Le mérite de l'auteur étant universellement reconnu dans son pays, et son objet étant national et patriotique, le roi Ferdinand lui a envoyé 20,000 fr. pour l'indemniser en partie des dépenses de sa publication, qui aura 4 volumes et qui embrassera l'histoire de l'architecture espagnole, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. L'Espagne, en effet, est un pays bien fait pour attirer l'attention et exciter l'intérêt des amis des beaux-arts. Successivement occupée par les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains et les Arabes, elle renferme des monumens de la domination de toutes ces nations si différentes d'origine, de langage et de mœurs. Depuis le quinzième siècle et pendant la période de la puissance monarchique, les arts ont fait de grands progrès, et ont laissé le sceau de la grandeur dans des productions magnifiques d'architecture qui sont l'admiration des connaisseurs et dont les Espagnols sont fiers à juste titre. (*London and Paris observer*, 13 juin 1830, p. 382.)

180. SECOND MÉMOIRE SUR LES ANCIENS CHATEAUX DU DÉPARTEMENT DE LA MANCHE; par M. DE GERVILLE (*Mémoire de la Société des Antiquaires de Normandie*, Tom. II, p. 183.)

Ce mémoire, fort étendu, renferme une foule de choses qui intéressent exclusivement les familles normandes auxquelles appartiennent ou ont appartenu les manoirs ici décrits. On y trouve cependant quelques faits qui se rattachent plus ou moins directement à l'histoire de France et d'Angleterre, et notamment à la conquête de cette dernière contrée par les Normands. L'auteur nous semble attacher beaucoup trop d'importance à ces restes des temps féodaux, à des mesures qui ne rappellent que la barbarie du moyen âge, nullement rachetée par des souvenirs historiques dignes d'être transmis à la postérité. W.

181. NOTICE SUR UNE INSCRIPTION ARABE.

Depuis plusieurs années on avait fait le dessin de l'inscription gravée sur le pan de la housse de l'hypogryphe de bronze existant à Pise. Ce dessin avait été envoyé à plusieurs savans

orientalistes-européens; mais comme il avait été exécuté par un homme peu intelligent, ces savans n'en purent pas déchiffrer un seul mot.

Le professeur Lanci qui en avait une copie, s'étant aperçu que l'inscription n'avait été qu'imparfaitement reproduite, se mit à corriger le dessin, et parvint ainsi à la lire. Mais il ne publia pas son travail parce qu'il voulut d'abord voir l'original. Dans ce but il se rendit deux fois à Pise, où, aidé par M. Lassinio, il vérifia l'inscription sur l'hyppogriffe, et reconnut la justesse des corrections qu'il avait faites.

Cette inscription est arabe cufique, dans le genre de l'écriture ornée, que les Arabes nommaient Tamurea, d'après les observations que M. Lanci a déjà publiées, en sorte que son véritable caractère est cufique-tamuréen. M. Lanci en publiera bientôt un *fac simile*, ainsi que d'autres monumens du même genre, et alors il exprimera son opinion sur l'époque du monument, sur le pays d'où il a été apporté, sur la forme de cet animal fabuleux, ainsi que sur les formes d'autres animaux gravés sur le dos et sur les cuisses de l'hyppogriffe.

Les caractères de l'inscription sont très-beaux et très-nets; quant au sens des mots, il est tout-à-fait conforme aux inscriptions rapportées par M. Reinaud, dans son recueil de monumens arabes, persans et turcs, Tom. II, p. 420 et suiv. Voici l'inscription de Pise, avec une traduction française:

« Baracat Camelat va-Néémat sciamelat va-
Ghebhat camelat va - Salamat dayemat va -
Afiat camelat va - Saadat va - Omdat le - Sahébihi. »

Ce qui signifie en français :

« Bénédiction complète et grace générale
Béatitude parfaite et paix continuelle,
Santé parfaite et bonheur et vigueur

Au propriétaire. »

C. R.

182. OBSERVATION SUR DEUX INSCRIPTIONS ROMAINES, publiées dans le *Bulletin*. (*Allgemeine Schulzeitung*, octobre 1828, n° 118.)

En 1828, cah. 5, p. 377, le *Bulletin* a publié une inscription romaine inscrite sur une pierre milliaire ou une borne, en Wa-

lachie. La *Gazette générale scolaire* pense que l'inscription a été mal copiée, et qu'il faut lire ainsi qu'il suit :

AEL. IMP. CÆSARI
DIVI TRAJANI PARTH
FILIO DIVI NERVÆ
NEPOTI TRAJANO
HADRIANO AUG. P. P.
PONTIFICI MAXIMO
TRIB. POTESTATIS
XX COS. III. ANTIUS R.
FINUS INTER MOESOS
ET THRACIÆ FINES
POSUIT.

Dans la même année, cah. 6, p. 239, le *Bulletin* a tiré des *Mémoires de la Société royale des antiquaires*, Tom. VII, l'inscription suivante trouvée à Metz :

GENIO
C. AUR. MATERN.
PREF. STAT. Q. C. M.
CATHIRIG. DELFICUS
CLIENS.

L'explication donnée dans les *Mémoires des antiquaires* ne satisfait pas le rédacteur de la *Gazette scolaire* ; il interprète l'inscription ainsi qu'il suit : *Genio C. Aurelii Materni præfecti statorum, quæstoris centonariorum municipii Cathirigum, Delficus cliens*. La *Gazette* voit dans le mot Cathirigum, la véritable orthographe et prononciation du nom du peuple gaulois que César appelle *Caturiges*. Si l'interprétation est bonne, nous y apprenons que Cathiriges était un municipe romain. D.

183. SCELTA D'ISCRIZIONI MODERNE IN LINGUA ITALIANA. — Choix d'inscriptions modernes en langue italienne; par le comte MAMIANI. 1 vol. in-12. Pesaro, 1829; Nobili. (*Antologia*; juin 1829, p. 121.)

Dans une introduction, l'auteur de cet ouvrage cherche à réfuter ceux qui prétendent que l'on ne doit faire usage que d'épigraphes latines. Si, dit-il, les fauteurs de l'épigraphie latine veulent se défendre en mettant en avant l'ancienneté et l'universalité de l'usage des inscriptions latines, nous leur op-

poserons un usage plus ancien et plus universel encore, un usage pratiqué dans tous les lieux et par tous les peuples; et assurément nos adversaires ne prétendent pas qu'ils suivent l'usage des Romains et des Grecs; car les Romains et les Grecs écrivaient dans leur langue comme les Égyptiens et les Chaldéens, et tous les peuples en un mot qui ont connu l'art de perpétuer le souvenir des faits et des événemens par des inscriptions sur le marbre et sur le bronze.

Que l'on ne s'imagine point, ajoute l'auteur, que l'épigraphie italienne soit toute moderne. Il existe des inscriptions vulgaires de tous les siècles à partir du 2^e siècle de l'ère chrétienne, et le savant Manuzzi publiera bientôt un traité sur cette matière. Mais abstraction faite de l'usage, les amateurs des épigraphes latines n'ont-ils pas à lutter contre une foule de difficultés? Le latin leur fournira-t-il les mots nécessaires pour exprimer nettement les coutumes civiles et religieuses du moyen-âge et des temps modernes? Et lors même qu'ils parviendraient à vaincre ces obstacles, quelle utilité résulterait de leurs travaux? Dans les arts, l'originalité des créations et les perfectionnemens font éprouver un noble plaisir. Mais comment les hommes dont nous parlons, pourraient-ils éprouver ce plaisir, eux qui ne sauraient s'écarter un moment de l'imitation scrupuleuse des marbres anciens, sans encourir le reproche d'hérésie?

Deux objections sont faites contre le système de l'auteur. On prétend que la langue italienne ne peut devenir épigraphique parce qu'elle manque de la gravité et de la concision du latin, et parce que l'on n'a pas de principes certains pour composer des inscriptions italiennes.

L'auteur réfute la première en disant qu'elle conduirait à des conséquences absurdes; car si elle était vraie, il serait désormais impossible de composer des discours ou des poèmes italiens, puisque l'on n'atteindra jamais le nerf et l'abondance de l'éloquence de Cicéron, ni l'harmonie savante et variée de Virgile.

Il répond à la seconde objection, que les Italiens sont en ce moment dans la même position que ceux qui, chez les Grecs et les Latins, ont fait les premières épigraphes, et dont le style était loin de la perfection. Les Italiens auraient même l'avantage de pouvoir suivre les modèles de l'antiquité, sans compter que le

traité de Morcelli, sur les inscriptions latines, doit être considéré, du moins pour les principes généraux, comme un guide sûr en matière d'épigraphes italiennes.

Enfin, l'auteur désirerait qu'une académie d'Italie examinât et jugeât les inscriptions italiennes, afin que l'art se fortifiât de plus en plus.

C. R.

184. NOTICE SUR LES COLLECTIONS NUMISMATIQUES DE FEU M. P. F. J. GOSSELLIN; par M. RAOUL-ROCHETTE. In-8°. Paris, 1830; Bonnafous-Lavialle, commissaire-priseur, rue des Jeûneurs, n° 13.

La vente publique des médailles de feu Gosselin, aura lieu le 17 janvier prochain. Les médailles seront divisées par lots; il sera distribué à l'exposition publique une feuille qui indiquera l'ordre de la vente par numéros; les médailles romaines impériales ne formeront qu'un seul lot. La célébrité des collections formées avec un soin particulier et durant de longues années, par M. Gosselin, nous engage à publier en entier la notice descriptive des pièces les plus rares, telle que M. Raoul-Rochette l'a rédigée : elle fera connaître aux savans des médailles inédites, d'un grand prix et d'un grand intérêt historique ou palæographique. Cette partie descriptive est précédée d'un avertissement relatif à l'origine des collections formées par M. Gosselin, et aux vues particulières qui, dans l'intérêt surtout de la palæographie grecque, le dirigèrent dans ses recherches.

Collections numismatiques de M. P. F. J. Gosselin.

MÉDAILLES EN OR. 2 *Dariques*, avec le type de l'*Archer tendant un arc*.

1 beau *Statère* d'or, avec une tête de *Chèvre* pour type, et au revers, le carré creux, informe. Fabrique primitive.

10 Monnaies d'or ou d'électrum, d'époques différentes, de types variés, de fabrique asiatique.

1 petit *Statère* d'or, de *Cyzique*, avec la tête de *Lion*.

1 Flan d'or.

J'ajoute ici la simple indication de huit *Dariques* d'argent, au type ordinaire de l'*Archer*, de fabrique primitive, de forme

ovale et globuleuse, et celle d'une *Darique* de grand module, et de fabrique plus récente, avec le *Roi dans un char*, et, au revers, la *Galère*. Pièce peu commune, et de bonne conservation.

GRÈCE EUROPÉENNE. — ÉGINE. 24 Médailles, toutes primitives, et de fabriques variées; quelques-unes avec la *Tortue de mer*, le plus grand nombre avec la *Tortue de terre*, d'autres avec des *contre-marques*; une, d'une forme toute particulière, et sans doute unique, le flan oblong, avec une espèce d'appendice frappé d'une contre-marque, offrant l'aspect d'un second flan attaché à l'autre par un accident de monnayage. Pièce curieuse sous le rapport de la fabrication.

Quelques autres Monnaies d'*Égine*, du plus petit module, et de fabrique primitive, aussi d'argent, avec *Tortues de mer* et de terre.

Plusieurs Monnaies de la même ville, en bronze, de belle fabrique, avec le carré creux; quelques-unes portant les lettres AI et NO; une avec les lettres AIT; une autre avec les lettres AITL. Pièces assez rares, et généralement d'une belle conservation.

THÈBES, ou BÉOTIE en général. Une douzaine de Pièces de modules différens, la plupart de fabrique ancienne, et de plus, deux Médaillons de *Thèbes*, de style primitif, avec l'aire en creux, au revers du *Bouclier*, etc. Deux pièces très-remarquables sous le rapport paléographique.

ATHÈNES. 1 Tétradrachme de fabrique ancienne, avec le carré creux.

LOCRIENS ORONTIENS. 2 Médaillons, un desquels, de belle conservation et de beau style, est surtout remarquable par la lettre initiale A, gravée dans le champ, au revers:

AMPHIPOLIS de Macédoine. Un superbe Médaillon, d'un style et d'une conservation qui placent cette médaille, déjà rare par elle-même, à la tête de tous les monumens numismatiques connus.

LÉRT de Macédoine. Douze Médaillons, dont la plupart de fabrique ancienne ou primitive. Une de ces monnaies, avec le même type, mais d'un très-beau style, pourrait être attribuée à *Thasos*; d'autres sont rapportées aux *Orreschi* de Macédoine, d'après l'analogie ou l'identité du type, qui paraît avoir

été commun à quelques villes ou peuples de cette partie de la Macédoine. Du reste, le sujet de ce type est encore inconnu, et l'époque certaine, aussi-bien que la patrie primitive de cette classe de monnaies grecques, très-intéressantes par le style, est restée jusqu'ici un problème numismatique.

NÉAPOLIS de Macédoine. 2 Médaillons d'argent, dont un *fourré*, sans compter un *troisième* dont l'authenticité pourrait donner lieu à quelques doutes.

INCERTAINES de Macédoine. Une petite Monnaie attribuée précédemment à *Aegæ*; deux autres, qui pourraient être données à Pausanias.

ABDÈRE. 1 Médaille de petit module, de fabrique et de conservation ordinaires.

ACANTHE. 2 Médaillons, l'un de fabrique très-ancienne, l'autre de belle fabrique et du plus beau style, avec les lettres AAE, initiales du nom de magistrat, écrit en entier AAEIIZ ou AAEIETOZ, sur d'autres médaillons connus d'Acanthe.

MAKONÉE. 1 Médaillon d'assez belle conservation; sans compter quelques autres Médailles des peuples de la Grèce ou des îles, trop communes pour être indiquées autrement que par leur nom, telles que celles de la *Phocide*, d'*Argos*, etc., parmi lesquelles on distinguera seulement deux Médaillons de *Dyrrachium*, d'ancienne fabrique; un de *Chiosse*, de Crète, avec le type du *Labyrinthe*; et un autre de *Lyttus*, de Crète.

GRÈCE ASIATIQUE. — Nous n'avons guère à citer, parmi les monnaies appartenant à la Grèce Asiatique, que les pièces suivantes :

I. Médaillon de CLAZOMÈNES, au type ordinaire du *Sanglier allé*.

I *idem* de CAMIRA, de fabrique ancienne, sans légende.

I *idem* de CYME d'Éolie, avec la moitié de Cheval.

idem de TIOS, de fabrique ancienne, et une autre Médaille, de petit module et de même fabrique.

I *idem* de PHASÉLIS de Lycie.

Et six Médailles incertaines de la CILICIE, avec des types variés.

GRANDE-GRÈCE. — C'est surtout dans cette partie de la numismatique grecque, généralement si riche en monnaies paléographiques, que le *Choix de Médailles grecques* de M. Gos-

sellin se recommande à l'attention des amateurs. Nous indiquons presque toutes les pièces qui s'y trouvent, appartenant à la Grande-Grèce et à la Sicile, en insistant sur celles qui offrent quelques particularités nouvelles, et nous les décrirons dans l'ordre alphabétique.

CAULONIA. Cinq Médaillons, de fabrique primitive, dont quatre de très-belle conservation; le cinquième, moins précieux sous ce rapport, est peut-être encore plus remarquable, en ce qu'il est fourré, et qu'il atteste ainsi l'existence de cette pratique familière aux faussaires, de l'antiquité, dès une époque très-voisine sans doute de la naissance de l'art monétaire. Sur trois de ces Médaillons, la petite figure qui se voit au-dessus du bras gauche étendu de la figure principale, porte dans chaque main un rameau parfaitement distinct; particularité qu'il est assez rare de trouver, sur ces médailles, aussi nettement exprimée qu'elle l'est ici.

2 de moyen module, de fabrique primitive, dont une offre un Oiseau, figuré en relief, du côté du type en creux. Cette médaille est remarquable par le rapport d'un de ses types avec l'oiseau figuré au revers de quelques monnaies primitives de Crotonne; ce qui vient à l'appui des traditions historiques suivant lesquelles Caulonia aurait reçu une colonie de Crotonne. Voyez mon *Histoire crit. de l'Établiss. des Colon. grecq.*, III, 189-90.

CROTONE. Trois Médaillons de fabrique primitive, avec le Trépied en relief d'un côté, et en creux de l'autre, d'un style et d'une conservation qui n'ont rien de remarquable.

2 de module ordinaire, avec le même type en relief, et au revers, un Oiseau volant, les ailes éployées, figuré en creux.

1 de même module et de même type, mais où se lit, du côté du Trépied en relief, la légende divisée en 2 lignes et en vieux caractères : $\phi\rho\omicron\tau\omega\nu$, et où l'oiseau en creux a le plumage figuré par des globules saillans. Cette médaille très-rare, et peut-être même unique, très-remarquable aussi par les particularités monétaires qu'elle présente, a été gravée dans l'ouvrage de M. Mionnet, pl. LX, n° 3.

1 de même module, avec le type ordinaire; en relief d'un côté, et en creux de l'autre, mais où la légende entière CROTON, disposée sur une seule ligne, offre l'omikron et

l'oméga figurés sous une forme qui ne s'est encore produite sur aucun monument numismatique. Cette Médaille, que j'ai citée dans mes *Lettres à lord Aberdeen*, p. 117, où elle est gravée, pl. I, n° 5, est unique, à ma connaissance. Elle est gravée aussi dans l'ouvrage de M. Mionnet, pl. LVIII, n° 4.

3 de moyen module, de fabrique primitive, avec le type ordinaire et les lettres ΩPO , sans aucune particularité qui mérite d'être indiquée, si ce n'est la conservation, qui laisse bien peu de chose à désirer.

MÉTAPONTE. Quatre de petit module, de fabrique primitive, avec un *Bucrane* en creux, et au revers, un *Épi* ou *Grain d'orge*; l'inscription est : META direct ou rétrograde et en 2. lignes. Sur l'une de ces Monnaies, le *grain d'orge*, figuré en creux, est placé entre deux globules. Trois sont gravées dans l'ouvrage de M. Mionnet, pl. LX, n°s 4, 5 et 7.

3 Médaillons de fabrique primitive; dont un remarquable par sa conservation et par la légende META; un autre, de conservation ordinaire, mais où la forme des lettres de l'inscription META offre un caractère paléographique plus prononcé. (Les deux mots en vieux grec.)

1 de module ordinaire, fourrée.

1 de même module, de très-belle fabrique, avec la tête de Cérès, à gauche; au revers, l'*Épi* et la légende META; aussi fourrée.

POSIDONIA. Quatre Médaillons de fabrique primitive, tous avec des particularités différentes, et de très-belle conservation, dont un offrant la légende MON (sic), et le type du revers en creux, avec des détails saillans, et les lettres ΠOM , en relief; et un autre, remarquable par la forme carrée de l'omeron en relief, laquelle contraste avec la forme arrondie de la même lettre, du côté du type en creux. Cette rare et curieuse médaille est gravée dans mes *Lettres à lord Aberdeen*, pl. I, n° 8.

1 de moyen module, de fabrique primitive, avec le type ordinaire en relief dans le creux, et les lettres ΠOM , et au revers, le même type en creux, avec 4 lettres en relief. Cette médaille, que je crois unique de ce module, a été gravée dans l'ouvrage de M. Mionnet, pl. LIX, n° 6, et M. Gosselin en a fait l'objet d'une note, insérée à la fin du tom. IV, p. 417, de mon *Histoire des colonies grecques*; elle a été reproduite dans l'Atlas de M.

Micali, pl. LX, n° VIII, à la suite de trois autres monnaies primitives de *Posidonia*, offrant les mêmes particularités; mais toutes trois de grand module, pl. LVIII, n° 1, II et III; ces médailles avaient été déjà publiées dans l'ouvrage du P. Paoli, tav. LXII, n° 1, 2 et 9. L'opinion des antiquaires n'est pas encore fixée sur la signification des 4 lettres du revers, et l'attribution à *Phistulis* qu'on en a voulu tirer, et vers laquelle semblait pencher M. Gossellin lui-même, est sujette à bien des difficultés. Ce qui est constant, c'est que les petites monnaies si communes, avec la légende osque de *Phistulis*, ne se trouvent pas exclusivement, comme le croyait M. Gossellin, sur l'emplacement de l'antique *Posidonia*, et que la localité moderne où elles se montrent avec le plus d'abondance, est celle de *Sant'-Agata de' Goti*, où la géographie ancienne place une ville de *Plistia*. C'est un renseignement que je dois à M. le marquis de Santangelo, de Naples, qui a réuni dans sa belle collection de médailles de la Grande-Grèce une suite considérable de ces petites monnaies osques de *Phistulis*, provenant toutes de la localité indiquée plus haut; et en attendant que les savans se mettent d'accord sur la véritable patrie de ces monnaies, qu'on rencontre presque partout dans la Campanie, ce renseignement ne sera peut-être pas inutile à consigner ici.

4 de module ordinaire, de fabrique ancienne, tant soit peu globuleuse, ou du moins assez épaisse, dont une offrant, du côté de la figure de *Neptune*, les lettres ΠΟΜΕ..., et du côté du *Bœuf en marche*, à gauche, les lettres .ΟΞΕΙΑΔ (rétrograde); et une autre, de belle fabrique du second âge, avec l'inscription ΠΟΜΕΙΑΔ répétée de chaque côté, et parfaitement conservée.

ΡΗΓΕΙΥΜ. 1 de moyen module, avec la tête de *Lion de face*; au revers, partie antérieure de *Bœuf*, à gauche, et la légende RECINON; médaille rare, à cause du nom de la ville écrit, de cette manière, au lieu de l'ethnique PECINOΣ, en PECINON, qui est l'inscription ordinaire. Je l'ai publiée, *Lettres à lord Aberdeen*, pl. I, n° 3, p. 83.

1 Médaillon de fabrique et de conservation ordinaires. Figure debout dans un bige, à droite; au revers, *Lièvre en course*, du même côté, avec la légende RECINON (en vieux caractère), écrite de droite à gauche.

1 Médaillon de belle fabrique et de conservation parfaite,

offrant la tête d'Apollon laurée, à droite, avec la légende PHCINON, un peu défectueuse, par défaut du flan; au revers la tête de Lion de face, du plus haut relief. (*La fin au prochain cahier.*)

185. DI UN DECRETO, etc. — Mémoire sur un décret de patronage et de clientèle, et sur quelques autres antiquités de Sardaigne; par le professeur C. GAZZERA, membre secrétaire adjoint de l'Acad. roy. de Turin. In-4° avec 3 grandes planches. Turin, 1830; imp. royale. (*Suite et fin. Voy. sur Tom. XV, nos 35 et 112.*)

A l'occasion de cette réunion de tous les décrets d'hospitalité, dans le savant mémoire de M. Gazzera, je reviens sur un monument du même genre déjà connu, et sur lequel m'a semblé que les recherches du savant académicien de Turin pouvaient répandre un jour nouveau. Je veux parler de la Tessère en bronze trouvée à Tunis dans le dernier siècle, et publiée par Ameilhon dans le XLIX^e volume des mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, page 501. J'en joins ici un *simile* pris sur le monument même que j'ai sous les yeux (*Voyez la planche Partie A.*)

Cette table de bronze a été coupée en deux portions, et celle qui nous reste porte très-lisiblement ce qui, dans l'inscription suivante, est figuré en lettres capitales.

C. POMPONI	us accipit
HOSPITIVM TESSERA	aque hospitibus
SINATU. POPVLOQUE. CVR	abitano. pro
EIVS. STUDIO BENIFICIEIS.	publicitatis
PREIVATIMQUE. C. POMPO	nium posterisque
EIVS. PATRONUM. SIBEL. PO	sterisque suis
QVOM. HOSPITALE. TESSERA.	cooptaverunt.
HIMILCONIS. F. ZENTVC	
SVFETES. MVTHVNIVM. HI	
MILCATONIS. F. BARIC. H	
AMMICARIS. F. ZECENOR.	
AMMICARIS. F. LILVA. MI	
ACT. A. D. VI. K. MAI. C. CÆSAR	

Les mots en lettres minuscules, qui terminent chaque ligne, sont les restitutions proposées par Ameilhon, et il est

ATVS

M

E.

S.

VE

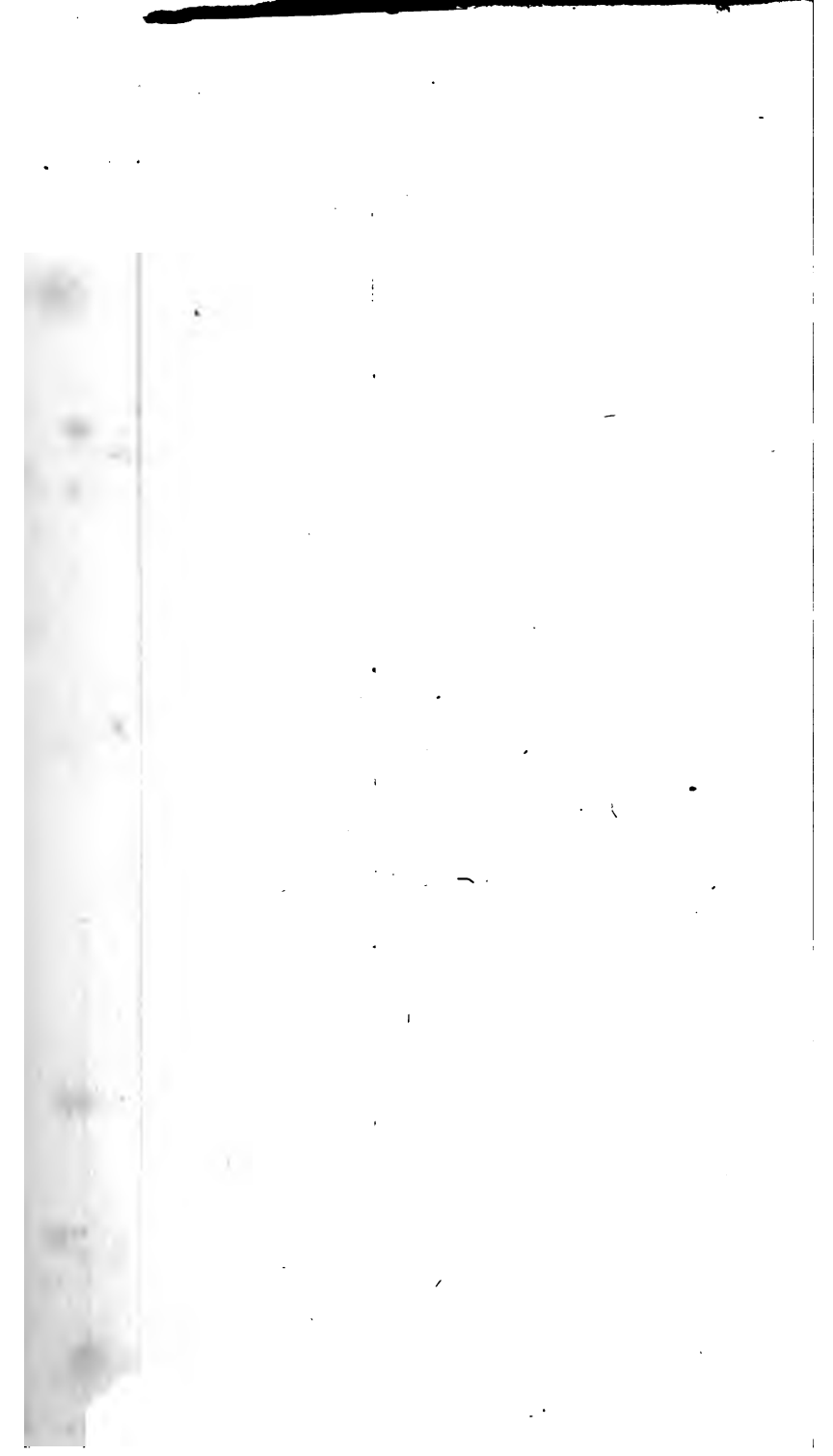
IS

ER

AL

O-COSS

W.L



certain qu'elles complètent les deux phrases qui nous apprennent qu'un C. Pomponius reçoit une tessère d'hospitalité du sénat et du peuple de Curubis, ville d'Afrique, et qu'à cause de ses bienfaits envers les habitans de ce lieu, ils l'ont choisi lui et ses descendans pour leur patron et pour celui de leurs descendans. Ameilhon n'a rien dit sur la suite de l'inscription où se lisaient les noms des magistrats et des citoyens qui avaient concouru à cet acte de la cité de Curubis ; il reste donc à remplir cette lacune et à se fixer sur la véritable date de l'acte, inscrite à la 13^e et dernière ligne du monument.

Mais on peut faire remarquer, au sujet de ces restitutions, 1^o que la 1^{re} ligne de l'inscription devait contenir le surplus des qualifications onomastiques de Caius Pomponius, afin que la clarté et la précision nécessaires dans un acte public et authentique, tel que celui-ci, pussent prévenir toute équivoque sur l'identité de l'individu en faveur de qui le décret d'hospitalité et de patronage avait été porté par la cité de Curubis ; on peut voir dans les décrets analogues à celui-ci, que ces dénominations sont complétées le plus possible, que le nom du patron est toujours accompagné de son prénom, de son surnom, de ceux de son père et même de son grand-père, et de l'explication de ses titres et fonctions dans l'État (1), et en n'ajoutant rien aux mots *C. Pomponius* de la tessère de Tunis, Ameilhon nous semble avoir omis, dans sa restitution, un des points les plus essentiels d'une inscription de ce genre ; 2^o dans la 2^e ligne, sa restitution ne donne qu'un pléonasme, en ajoutant *hospitis* à *hospitium* qui est sur le bronze, et en proposant de lire *hospitium Tesseramque hospitis (accipit)*. Aucune inscription de ce genre ne justifie ce redoublement, dans la même ligne, de l'idée *hospitium* ou *hospes* ; on lit partout, au contraire, *hospitium fecit* ou *fecerunt cum....* ; *hospitium clientelamque fecit....* ; *Tesseram hospitalem cum eo fecerunt....* ; *Q. Aradius hospitium amicitiamque fecit cum ordine*, etc. (2). *Hospitium* et *hospes* ne peuvent se trouver ensemble ; 3^o les 10 lettres ajoutées à la 3^e ligne ne peuvent pas suffire si la 5^e doit en contenir 15, et l'aspect du monument démontre que les lignes, les mots et les lettres y sont serrés de manière qu'il

(1) Décrets rapportés par M. Gazzera, numérotés I, II, V, etc.

(2) *Ibidem*, n^{os} I, III, V, XXI, XXII, XXIV.

n'y eut pas de vide dans le champ de l'inscription; il en est de même de la 4^e ligne à laquelle Ameilhon n'ajoute non plus que 10 lettres; 5^e enfin, il manque après la 2^e phrase le mot *egerunt* ou *legati*, ou la formule *faciendum curaverunt*, qui se trouvent l'un ou l'autre dans toutes les inscriptions de patronage, immédiatement avant les noms des magistrats et des citoyens auteurs de la proposition du décret, ou députés pour le présenter au patron élu. L'omission de cette formule usitée, sans exception, doit donc être réparée dans la restitution de la tessère de Tunis.

Pour tous ces motifs, j'ai essayé de nouveau cette restitution entière, guidé par les monumens non-seulement du même genre, mais encore plus spécialement par cinq d'entre ceux qui appartiennent, comme notre tessère, à des villes d'Afrique, et dont trois sont d'époques qui diffèrent de 10 à 12 ans seulement de celle du monument qui nous occupe.

Il a été destiné à consacrer deux faits principaux dépendans l'un de l'autre : 1^o qu'un Caius Pomponius a fait un traité d'hospitalité avec le peuple et le sénat de la ville de Curubes; 2^o qu'à cause de son affection et de ses bienfaits envers tous et chacun des citoyens de cette ville, ils ont choisi pour leur patron et pour celui de leurs descendans, ce même C. Pomponius et ses descendans. Viennent ensuite les noms des deux Suffètes et des citoyens députés pour présenter ce décret à Pomponius, et enfin, à la dernière ligne, la date même du décret par le jour du mois et les noms des consuls de l'année. Peut-être le texte qui suit se rapprochera-t-il assez du texte primitif du monument.

1 C. POMPONIVS C. F. GRATVS

2 HOSPITIVM. TESSERAMQVE FECIT QVOM

3 SENATV. POPVLOQVE. CVRVBITANO PROQVE

4 EIVS. STVDIO. BENIFICIEIS QVE PVBLICITVS

5 PREIVATIMQVE. C. POMPONIVM POSTEROSQVE

6 EIVS. PATRONVM. SIBEI. POSTERISQVE SVBIS

7 QVOM. HOSPITALE. TESSERA COOPT. FAC. C. CELER

8 HIMILCONIS. F. ZENTVC. BALITHONIS. F.

9 SVFETES. MVTHVNIVM. HIMILIS. F. MVTHVNBAL

10 MILCATONIS. F. BARIC. HIMILIS. F. IDDIRAL

11 AMMICARIS. F. ZECENOR. HANNONIS. F. HANNO.

12 AMMICARIS. F. LILVA. MILCHATONIS. F. LEG.

13 ACT. A. D. VI. K. MAI. C. CÆSARE. L. ÆMIL. PAVLO CO. SS.

Les restitutions que je propose sont fondées sur les considérations suivantes : 1^o à la 1^{re} ligne j'ai complété les dénominations du patron de Curubes par des noms supposés, ce C. Pomponius ne pouvant être reconnu parmi ceux qui ont été cités dans l'histoire et les monumens; je n'ai eu qu'une seule attention, c'est de n'adopter aucun des surnoms des Pomponius qui y sont nommés : en agissant différemment, j'aurais attribué à un C. Pomponius un monument qui ne lui appartiendrait vraisemblablement pas; 2^o la restitution ajoutée à la 6^e ligne est obligée, Ameilhon l'avait très-bien reconnu; cette restitution contient 13 lettres; elle nous donne le nombre très-approximatif de celles que la restitution des autres lignes exige aussi; or, sur les 12 lignes du texte même de l'inscription, 5 de ma restitution ont tout juste 13 lettres; 5 autres en ont 14; une seule 12; une autre, la onzième, où un nom propre peut être facilement inséré, en a 15, et la dernière 16; mais celle-ci est plus longue que les précédentes dans le monument même.

3^o A la 7^e ligne le complément du sens a exigé les abréviations qu'on y remarque; COOPT. pour *cooptaverunt*, terme en quelque sorte sacramentel dans tous les décrets d'élection de patronage : F. C. pour *faciundum coeraverunt*, comme on le lit dans le décret du Pagus Gurzensis en Afrique (1), le plus analogue pour le temps, le lieu et l'orthographe, avec celui de Tunis. Tous les autres mots qui font partie des restitutions sont également tirés de monumens semblables.

Le texte des lignes 8, 9, 10, 11, 12, doit renfermer le nom des magistrats sous lesquels fut rendu ce décret, et les noms des citoyens qui le proposèrent devant le sénat et le peuple de Curubes, ou qui furent, en qualité de legati, chargés d'en suivre l'effet. Le mot *SUFETES* qui commence la 9^e ligne montre que deux magistrats de cet ordre étaient nommés dans l'inscription; on n'en trouve qu'un seul de présent à chacun de 5 autres décrets semblables émanés des villes d'Afrique (2).

(1) Marini, Fratelli Arvali, pag. 782, et n^o 1^{er} à la suite du mémoire de M. Gazzera.

(2) Voyez les décrets numérotés I, IV, V, VI et VII de la collection de M. Gazzera.

Quant aux noms des legati, Ameithon a dit, avec toute raison, que des noms propres ne peuvent se suppléer, et aucun monument, aucun écrivain, ne nous permet de le faire ici avec certitude; nous avons donc rempli ces lacunes avec des noms qui n'ont d'autre mérite que celui de convenir, par le nombre des lettres, à l'espace de la lacune, et d'avoir été tirés d'autres décrets d'Afrique, qui, comme le décret de Curubès, ne contient, dans cette partie, que des noms puniques. Il est, toutefois, une observation que nous ne devons point passer sous silence: d'après notre restitution, le nombre des legati auprès de Pomponius serait de sept, et ce nombre n'est dans aucun autre décret d'Afrique aussi considérable; il est vrai aussi que deux suffètes de Curubès sont indiqués dans notre tessère; que nous n'en avons trouvé ailleurs qu'un seul de nommé en pareille occasion, et ce nombre de suffètes et de legati destinés à C. Pomponius ferait supposer seulement, de la part du sénat et du peuple de Curubès, le désir de rendre à leur patron des honneurs extraordinaires. Ce nombre de legati serait toutefois diminué de trois au moins si les mots BARIC, ZECENOR, LILVA, qu'on lit aux lignes 10, 11 et 12, après les 3 sigles F., étaient des noms de lieux et non pas des noms propres d'homme comme nous le supposons: on voit, en effet, nommés sur des décrets semblables (n° 1 à VII, Gazzera, pag. 73 à 79), Ammicar Milchatonis F. *Cynasyn.*; Boncar Azzrubalis F. *Æthogursensis*; Azzrubal sufes Annobalis F. *Agdibil.*; i Ammicaris F. *Agdibil.*, et ces mots Cynasyn, *Æthogursensis* et *Agdibil* indiquent indubitablement la patrie des individus auxquels ils s'appliquent. De même les mots *Baric*, *Zecenor* et *Lilva* qui sont à la même place dans la 3^e phrase de notre tessère, indiquent très-probablement des noms de lieux, toutefois si oubliés que nous n'en avons trouvé aucune trace nulle part.

Reste la daté du décret; elle est du 25 avril de l'année de Rome où un Caius César fut consul. Ameithon a hésité entre C. Jules César, C. César, fils d'Agrippa et de Julie fille d'Auguste, et l'empereur Caligula. Jules César peut être exclu de cette liste, puisque les monumens ne nous le montrent nulle part sous la seule dénomination de César. On le désigne toujours par les noms de Caius Julius Cæsar. Cependant l'orthographe de notre tessère où l'on lit *Quom, beneficiis, preivatim,*

sibei, rapproche le monument d'une époque plus voisine du dictateur que de Caligula. Les trois décrets relatifs à des villes d'Afrique, rapportés par M. Gazzera sous les n^{os} I^{er}, IV^e et V^e, d'après Marini et Gruter, sont de deux époques différentes, le n^o I^{er} de l'an 12 avant l'ère chrétienne, et les n^{os} IV^e et V^e de l'an 10 de la même ère. Dans le I^{er}, l'orthographe est absolument la même que celle de notre tessère, on y lit *quom* pour *cum*, *postereis*, *sueis*, *faciundum coecraverunt* (1). Dans les deux autres, au contraire, l'orthographe latine est celle des temps postérieurs aux premières années de l'empire, celle qui a été généralement en usage depuis : notre tessère, sous ce rapport, se rapproche donc de l'époque du n^o I^{er} qui est de l'an 12 avant l'ère chrétienne, elle est donc aussi antérieure aux n^{os} IV^e et V^e qui sont de l'an 10 de la même ère, conséquemment d'un temps intermédiaire dans cet intervalle; ce sera donc, peut-être, avec toute raison qu'on pourra reconnaître dans le C. Cæsar de notre tessère, le Caius Cæsar, petit-fils d'Auguste, qui fut consul avec L. Æmilius Paulus l'an 1^{er} de l'ère chrétienne. Telle est l'opinion que nous avons adoptée pour la restitution de la dernière ligne de notre Tessère : la véritable date serait donc le 25 avril de l'an 754 de Rome, 1^{er} de J.-C.

Nous terminerons cet article par trois observations relatives à la constitution matérielle du monument :

1^o Dans tous les autres du même genre, la date par les noms des consuls est à la première ligne; dans le nôtre, elle est à la dernière.

2^o Dans tous les autres décrets analogues, c'est la cité qui élit d'abord le patron, et celui-ci qui accepte la clientèle et promet sa protection; dans la tessère de Tunis, Caius Pomponius fait d'abord son traité d'hospitalité avec le sénat et le peuple de Curubes, et la cité l'élit ensuite pour son patron.

3^o Il en résulte que notre tablette de bronze était tout à-la-fois une Tessère d'hospitalité et de patronnage, et seulement l'extrait portatif du décret proprement dit qui avait réglé ces engagements réciproques entre la cité de Curubes et Caius Pomponius.

(1) Je ne fais pas remarquer le mot *Sinatu*, 3^e ligne; il y a sur le bronze I pour E; mais par un oubli du graveur, la place des trois traits horizontaux de l'E existent évidemment sur l'original. J'ai donc écrit SENATU dans ma transcription.

ponius. Cette tablette avait été soigneusement coupée en deux moitiés; l'une était vraisemblablement déposée dans les archives de la cité; et l'autre, celle que le hasard nous a conservée, a dû rester à l'usage de C. Pomponius et de ses héritiers pour l'exhiber au besoin aux magistrats des Curnbites. C. Pomponius, et chacun de ses descendans, en arrivant à Curubes, pouvait dire comme l'Hannon de Plaute :

Deum hospitalem ac tesseram mecum fero.

(Act. v, s. 1, v. 25).

Dans ce même drame latin, Agorastoclès et Hannon se reconnaissent comme appartenant à deux familles liées par les engagemens d'une réciproque hospitalité : Si tu es le fils d'Antidamas, dit Hannon, et si tu veux vérifier notre tessère d'hospitalité, voici la mienne que j'ai apportée. Soit, montre-la, répond Agorastoclès; oui, elle est bien semblable; j'ai la mienne (ou ma moitié) chez moi. —Salut, mille fois salut, ô mon cher hôte! s'écrie alors Hannon, ton père, oui, ton père Antidamas fut mon hôte, et voilà ma tessère d'hospitalité avec lui (1).

Sans nul doute Plaute fait ici allusion à une tessère absolument semblable à celle qui est le sujet de nos observations, et les acteurs qui jouaient sur le théâtre de Rome les deux personnages, Hannon et Agorastoclès, devaient avoir dans leurs mains, sur la scène, une tablette semblable à celle de bronze que nous venons d'essayer d'expliquer plus complètement. C. F.

186. ANTIQUITÉS MEXICAINES; par AUGUSTIN AGLIO. (*Traduction du Prospectus publié à Londres.*)

De tous les objets divers des recherches sur l'antiquité, aucun n'a été moins exploré, et par conséquent aussi peu expliqué que ceux qui ont rapport aux mœurs, aux contumes, aux arts et à la religion de l'ancien Mexique. Les conquérans de ce vaste empire, afin d'effacer dans les générations futures toute idée de la religion de leurs prédécesseurs, et tout sentiment d'orgueil

(1) AG. Antidamæ gnatum me esse (Audis). HA. Si ita est, Tesseram Conferre si vis hospitalem, eccam attuli.

AG. Agedum huc ostende. Est par probe. Nam habeo domi.

HA. O mi hospes salve multum. Nam mihi tuus pater,

Pater tuus ergo, hospes Antidamas fuit :

Hæc mihi hospitalis Tessera cum illo fuit.

national ou d'indépendance, détruisirent ou mutilèrent, autant qu'il fut en eux, les archives de son histoire et les monumens de sa grandeur. La même politique barbare qui hâta cette œuvre de destruction, avait empêché jusqu'ici toute recherche de ces antiquités mexicaines, dont l'étonnante magnificence avait défié la main du dévastateur, ou dont quelque accident ou quelque abri avait encore préservé l'existence. Les sujets seuls du roi d'Espagne engagés dans des relations commerciales, ou ceux qui tenaient des emplois du gouvernement, pouvaient pénétrer au Mexique, tandis qu'il était sévèrement défendu de rien publier de ce qui aurait pu éclairer sur l'histoire et les antiquités des premiers possesseurs. De là, les anciens Mexicains ont été considérés, excepté par leurs conquérans, plutôt comme des tribus de sauvages non civilisés, que comme un peuple qui avait cultivé laborieusement et avec succès et les sciences et les arts; qui avait une religion et des lois; et qui était avancé dans ces coutumes et ces institutions qui signalent l'existence des sociétés policées.

Telle a été la sentence extraordinaire à laquelle a été condamnée la grandeur du Mexique. Les antiquités de l'Égypte ont été pendant des siècles familières au monde; ses sculptures, ses peintures, ses hiéroglyphes, ainsi que les débris vénérables de ses temples et de ses palais, n'ont jamais été cachés aux recherches des voyageurs. Tandis que les diverses collections de documens que l'industrie avait accumulés pendant ce temps, et que les savans avaient déchiffrés, avaient jeté un vif éclat sur l'histoire et les débris de ce pays autrefois si célèbre: combien le sort du Mexique a été différent. Il reste peu de traces de son premier état, encore sont-elles imparfaites, et ce que l'on en donne sous le nom d'histoire, n'est guère qu'un roman; tandis que l'opinion trop dominante qu'aucune nouvelle source de renseignemens n'est ouverte aux recherches des antiquaires, est parvenue à ralentir les progrès ultérieurs de toutes recherches sur cet intéressant sujet.

Les collections comparativement en petit nombre des hiéroglyphes mexicains qui existent encore sont tellement éparses dans toute l'Europe, que l'étude la plus persévérante et la collation des divers manuscrits n'ont pu encore parvenir à en pénétrer le sens; et quoiqu'ils aient été conservés avec le soin le

plus actif et le plus scrupuleux, ils ont parfois été regardés comme des objets d'une curiosité insignifiante.

Le savant baron de Humboldt, dans son célèbre ouvrage sur les monumens de l'Amérique du Sud, exprime ses regrets de ce que ses possesseurs respectifs couronnés et instruits n'aient rien publié sur ces restes précieux. Il fait remarquer que l'Angleterre ne fournit aucun renseignement; et tous ceux qui ont écrit sur l'histoire et les antiquités du Mexique semblent avoir ignoré qu'il existât aucun document à ce sujet dans ce pays. Le D^r Robertson dit dans son Histoire de l'Amérique : (Vol. ij. Note 35.) « Le seul échantillon d'art, sur lequel on ne puisse élever aucun doute, que je connaisse dans la Grande-Bretagne, est une coupe de très-bel or, que l'on dit avoir appartenue à Montezuma; elle fut achetée par Edouard, comte d'Oxford, lorsqu'il se trouvait à Cadix avec la flotte sous son commandement, et elle appartient maintenant à son petit fils lord Archer. »

Depuis long-temps, l'attention de M. Aglio a été absorbée par ses recherches sur les antiquités mexicaines, et elles n'ont servi qu'à fortifier sa conviction que sans la réunion des archives du Mexique qui existent encore, de ses hiéroglyphes et documens en tous genres, on ne pourra surmonter les obstacles qui s'opposent à l'éclaircissement de ce point historique. Cet objet se trouve maintenant réalisé par l'ouvrage proposé. Les manuscrits du Vatican, et la bibliothèque Bodléienne, les hiéroglyphes de Dresde et de Vienne, pourront s'éclaircir, s'expliquer et se déchiffrer les uns par les autres. Jusqu'ici, il avait été impossible de consulter aucun de ces utiles documens, dont une page se trouvait à Berlin et l'autre à Oxford; cette difficulté n'existe plus.

Cet ouvrage est entrepris d'après la volonté expresse de l'honorable lord vicomte Kingsborough. Il se poursuit sous ses auspices immédiats; et, grâce au patronage de ce seigneur, cette magnifique collection est complète. Entr'autres documens intéressans et précieux, elle contient les copies de :

La collection de Mendoza, conservée dans la bibliothèque Bodléienne à Oxford :

Le Codex Telleriano-Remensis, à la bibl. du Roi à Paris; les manuscrits mexicains, à la bibl. du Vatican.

Fac-simile d'une suite de peintures hiéroglyphiques mexicaines, également à la bibl. du Vatican.

Fac-simile d'une suite de peintures hiéroglyphiques mexicaines, dans le musée Borgia, au collège de la Propagande à Rome.

Fac-simile d'une suite de peintures hiéroglyphiques, à la bibl. royale de Dresde.

Fac-simile d'une suite de peintures hiéroglyphiques mexicaines, à la bibl. impériale de Vienne. Des échantillons de sculpture mexicaine, et les monumens de la Nouvelle-Espagne, composés de 125 dessins, avec des explications y relatives, et les mesures prises par M. Dupaix, d'après l'ordre formel de sa majesté le roi d'Espagne.

Aux objets ci-dessus on a ajouté les *fac-simile* de tous les éroglyphes et des copies de tous les manuscrits qui se trouvent dans les principales bibliothèques de l'Europe, avec une traduction en anglais, beaucoup de notes et d'extraits.

Chaque manuscrit, ainsi que chaque peinture, a été copié et complété par l'artiste, et l'impression en couleur, exécutée sous sa direction immédiate, donne un *fac-simile* parfait des textes originaux.

En rassemblant les matériaux qui composent ces volumes, et les offrant au public d'une manière digne de leur supériorité réelle, on n'a épargné ni soins ni dépense. Ils sont le fruit d'un travail sans relâche de cinq ans, dont 3 ont été employés par M. Aglio dans des recherches dans les principales bibliothèques de l'Europe et à des copies de tous les documents qui avaient rapport à l'objet de ses recherches. Il a souvent eu surmonter de grandes difficultés pour parvenir à ce que ces manuscrits lui fussent communiqués, et parfois ces difficultés ont pu lui paraître insurmontables; il peut cependant se flatter d'avoir complètement réussi dans ce qu'il s'était proposé, de présenter au public une collection parfaitement complète de ce qui existe de manuscrits et de peintures hiéroglyphiques pouvant expliquer les sujets des antiquités mexicaines. Tout ce que l'Europe a pu fournir se trouve dans ces volumes. Et tout sera renfermé dans 7 volumes, grand in-folio. Prix,

110 guinées, et en couleur, 160 guinées. Ils paraîtront en janvier 1830.

Publié à Londres par M. Augustin AGLIO, Newman Street, n° 36, Oxford Street; et vendu par Whittaker, Treacher and Co., Ave-Maria Lane, n° 13.

HISTOIRE.

187. DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET CRITIQUE DE P. BAYLE. — *Nouvelle édition*, avec des notes extraites de Chauffepié, Joly, La Monnoie, Le Duchat, Leclerc et Prosper Marchand; publiée par Rogouet et Lorensony; éditeurs. 3 vol. in-8° à 2 fr. 25 c. le vol., caractères neufs de H. Didot, papier fin (non mécanique) satiné. (*Prospectus*).

En annonçant un livre aussi connu, aussi universellement apprécié que le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle, nous avons pensé qu'il était au moins inutile de faire une longue énumération des qualités de tous genres qui ont placé cet important ouvrage au premier rang des productions littéraires dont s'honore la France. En effet, dire que Bayle est le penseur le plus profond, le dialecticien le plus admirable, le critique le plus indépendant, le plus hardi qui ait jamais paru chez aucun peuple et aucune époque; qu'il est le régénérateur de la philosophie moderne et le précurseur des philosophes du dix-huitième siècle; que son *Dictionnaire* est le plus vaste, le plus étonnant monument littéraire qui existe dans le monde savant; que ce livre unique, où les matières les plus diverses sont traitées d'une manière si neuve, si profonde, et en même-temps si piquante et si gaie, est à lui seul une bibliothèque tout entière, c'est répéter ce que chacun sait, et plus particulièrement la classe de lecteurs à laquelle nous nous adressons.

Cette édition sera imprimée avec l'exactitude et les soins que réclame un ouvrage de cette importance. Le dernier volume se composera d'une notice sur la vie et les ouvrages de Bayle, d'une table générale et raisonnée des matières, et d'un beau portrait gravé en taille douce. — On souscrit chez Duriez, papetier, rue Monsieur-le-Prince, n° 53; Crévot, libraire, rue

du Bac, n° 2 ; Peyrol , papetier , rue Taitbout , n° 36 ; Dàriez.
au greffe des Ordres , Palais de Justice.

188. CHRONOLOGISCH HANDBOECK DER VADERLANDSCHE GESCHIEDENIS. — Manuel chronologique de l'histoire nationale , accompagné d'une table chronologique des découvertes et des inventions néerlandaises , par S. H. Un vol. 148 p., in-4°. Amsterdam, 1826 ; Schalekamp et van Grampel. (*Letterkundig. Magaz. van Wetensch.* ; 1828 , n° 9 , p. 383).

Ce manuel est divisé en 6 époques. La première s'étend depuis l'histoire la plus ancienne , c'est-à-dire depuis l'arrivée des Bataves jusqu'au gouvernement des comtes. La seconde époque fait connaître les comtes des différentes maisons et les évènements les plus remarquables qui ont eu lieu sous leur administration ; la troisième présente une esquisse des Pays-Bas sous le Stahoudérat ; la quatrième retrace l'histoire des Pays-Bas depuis le départ du Stadhouder Guillaume V jusqu'à l'anéantissement total de la république batave ; la cinquième fait connaître le gouvernement royal et impérial des Français ; la sixième expose l'état des Pays-Bas sous l'administration paternelle du roi Guillaume I^{er}. L'ouvrage se termine par une table chronologique des inventions et découvertes néerlandaises , faite par van Wijk Roelandszoen.

Cet ouvrage est écrit avec une grande exactitude et sera un excellent guide pour les professeurs ; cependant nous ferons remarquer à nos lecteurs que la première époque n'a pas été traitée avec assez étendue. Il est vrai que les sources de l'histoire primitive des Pays-Bas sont peu abondantes ; mais que l'on compare l'histoire des Pays-Bas par Wagenaar avec ce manuel, et l'on verra que la première époque aurait pu présenter des faits plus nombreux. Par contre, le manuel fait mention d'événemens qui ne sont appuyés d'aucune certitude historique, comme, par exemple, le fait qu'en 709 Radboud se refusa à recevoir le baptême.

La table chronologique des inventions et découvertes fait honneur au zèle et au talent de M. van Wijk. Il est dit dans le manuel que 10 ans avant la naissance de Jésus-Christ, Claudius Drusus fit construire une digue pour contenir le Rhin dans son lit ; il n'est par conséquent pas vrai que Claudius Civilis , né

42 ans après Jésus-Christ, soit l'inventeur des digues comme le prétend M. van Wijk. On dit que van Eyck est l'inventeur de l'art de peindre sur vitraux, et cependant la table chronologique ne contient aucune mention à cet égard. L'art de faire de la tourbe était une invention du XI^e siècle; pourquoi M. van Wijk l'attribue-t-il aux moines franciscains de Giethorn du 14^e siècle? Nous pourrions signaler encore d'autres erreurs, mais nous croyons avoir suffisamment averti l'auteur.

C. R.

189. I. SUR LE BOUDDHISME, et sur le projet de commencer une collection nationale de manuscrits birmanes. (*Asiatic Journal*; n° 135, mars 1827).

190. II. HISTORY AND DOCTRINE, etc. — Histoire et doctrine du Bouddhisme, mises à la portée du peuple; avec des notices sur le Cappooïsme ou culte des démons, et le Bali ou influences planétaires, à Ceylan; par Edouard UPHAM. Avec 43 lithographies, faites sur des dessins singalais. In-4°. Londres, 1829; Ackermann. (*Asiatic Journal*; n° 140, avril 1829).

191. III. LETTRE DE M. UPHAM, auteur de l'histoire du Bouddhisme, à l'éditeur de l'*Asiatic Journal*. (*Asiatic Journal*; n° 141, mai 1829).

192. IV. SUR L'ORIGINE DU BOUDDHISME. (*Quarterly oriental Magazine*; n° 11, oct.-déc. 1826.—Article cité déjà dans notre *Bulletin*, T. XII, n° 139).

193. V. SUR L'EXTRÊME RESSEMBLANCE QUI EXISTE ENTRE PLUSIEURS DES SYMBOLES DU BOUDDHISME ET DU SIVISME. (*Quarterly oriental Magazine*; n° 14, avril-juin 1827).

194. VI. Article sur L'HISTOIRE ET DOCTRINE DU BOUDDHISME, etc.; par Edward UPHAM, etc. (*Literary Gazette*; mars 1829, p. 187 et 206).

195. VII. DU BOUDDHISME. (*Le Globe*; 25 nov., 12 déc. 1829 et 27 janv. 1830).

196. VIII. Autre article sur l'ouvrage THE HISTORY AND DOCTRINE OF BUDHISM, etc.; par M. E. UPHAM. (*Nouveau Journal asiatique*; n° 28, avril 1830).

Nous avons réuni ces articles pour indiquer à la fois au lecteur les différentes sources où il peut espérer de puiser quelques notions sur l'importante question du Bouddhisme. Mais nous l'avertissons que, s'il demande sur un objet aussi important quelque renseignement nouveau, ces articles ne lui en fourniront aucun. Ils peuvent être utiles, comme présentant, au moins quelques-uns, le résumé des connaissances acquises jusqu'à ce moment sur le personnage de Bouddha : mais par l'incertitude et le vague de leurs opinions, par la contradiction même de leurs systèmes, les auteurs de ces articles nous prouvent que toute discussion sur ce sujet est encore prématurée et bien aventureuse. Il faut laisser aux Orientalistes le temps de rassembler les documens nécessaires pour la solution de toutes les difficultés inhérentes à la matière elle-même, et augmentées encore par l'esprit de parti. Comment la vérité peut-elle apparaître au milieu du choc de deux opinions, dont l'une veut que les dogmes et les principes de l'Orient ne soient qu'une copie altérée de ceux de nos livres saints, et l'autre, que ces livres eux-mêmes ne sont que des débris de ce grand dépôt de connaissances dont on recherche maintenant la source au sein de l'Inde. Les uns, possédés de je ne sais quelle crainte chimérique, sont prêts encore à fulminer l'antique anathème prononcé contre ceux qui disaient que Manès, Zoroastre et Bouddhan étaient la même personne que le Christ. Les autres, animés d'un espoir presque ridicule, s'occupent à saisir des allusions de mots, des rapprochemens de pensées, pour en tirer une conséquence qui ne pourra jamais être juste. Dans toute religion, il y a la partie intérieure ou philosophique, et je crois que les hommes peuvent se rencontrer pour certains points de doctrine sans avoir eu aucune communication. L'autre partie, extérieure ou liturgique, consistant en faits matériels, ne peut qu'avoir été imitée quand elle est ressemblante. L'adoption de tel ou tel rite, fut-il même typique, n'implique pas l'adoption de tel ou tel dogme qu'il peut représenter. Ces règles appliquées avec impartialité aux deux systèmes dont les prétentions ont pu nuire jusqu'à présent à la véritable science, on verra qu'ils ne sont pas mieux fondés l'un que l'autre; et l'on abandonnera de frivoles théories pour rechercher les faits qu'il faut rassembler avec patience, afin d'éclairer la question.

Une des premières causes d'erreur pour ceux qui se sont occupés du Bouddhisme, est d'avoir confondu deux personnages indiens, dont l'orthographe présente une légère différence. L'un est Boudha, fils de Soma ou la lune, et premier roi de la dynastie lunaire. La mythologie indienne le considère comme le régent de la planète appelée Mercure, et il préside au jour de la semaine que nous nommons mercredi. C'est lui qui est sans doute l'Hermès des Grecs, le Mercure des Romains, le Thot des Égyptiens, et le Woden des Scandinaves. L'autre personnage est Bouddha, et c'est celui-ci que les Bouddhistes regardent comme leur fondateur : la signification de ces deux noms est la même, *homme sage, instruit*. On voit donc que le mot Bouddha peut être aussi bien une épithète qu'un nom appellatif.

Mais à quel personnage doit-on particulièrement l'appliquer ? Ne peut-on en reconnaître plusieurs ? A quelles époques ont-ils vécu ? En quel pays ont-ils apparu ? Quelle était précisément leur doctrine ? Voilà des questions intéressantes, mais auxquelles la science ne peut pas encore répondre d'une manière certaine.

Si l'on consulte les monumens des différens pays, où le bouddhisme a été introduit, l'Inde doit avoir été le berceau du premier législateur de cette religion, qui a, dit-on, près de trois cent millions de sectateurs. On donne à l'époque de sa naissance vingt dates différentes depuis 1336 jusqu'à 520 ans avant J.-C. Celle qui la fait remonter jusqu'à 2420 ne peut guère se rapporter qu'à Bouddha. Pour concilier la différence de ces dates, on est porté à croire qu'il a existé plusieurs Bouddhas ; certains bouddhistes reconnaissent que chaque création, ou grande révolution d'années, est présidée par cinq Bouddhas : la présente en a déjà vu quatre, dont le dernier, nommé Goutama, a dû vivre cinq cents ans avant notre ère. D'autres Bouddhistes prétendent que le Bouddha de l'âge présent est le septième.

Le plus remarquable, celui dont toutes les légendes célèbrent les actions et la sainteté, était né à Gaya, dans le pays de Kīcata ou Magadha, aujourd'hui le Béhar méridional. Les Brahmanes, pour lesquels il fut un rival redoutable, l'ont représenté comme un *avatāra* ou incarnation de Viehnou, descendu sur la terre avec l'intention peu charitable de perdre, par une fausse doctrine, les dētyas dont les mérites donnaient de la jalousie

aux dieux. Il eut pour mère Mâyâ (l'illusion) et pour père un roi de Bénarès : il est peu important de le suivre dans le cours de sa vie miraculeuse, que chaque légendaire, à l'envi l'un de l'autre, a surchargée de détails merveilleux. Sa doctrine, adoptée par quelques princes, s'étendit d'abord paisiblement jusqu'au moment où la persécution commença, trois cents ans avant J.-C. Les Bouddhistes se réfugièrent vers le midi, à Ceylan, et au-delà dans la presqu'île orientale; vers le nord, dans le Cachemir. Mais ce fut surtout dans le III^e siècle de notre ère qu'ils éprouvèrent les plus terribles atteintes, et dans le VIII^e siècle, le roi Soudhanwa, excité par le docteur Connâril Bhatta, donna l'ordre de les exterminer depuis le pont de Râma jusqu'aux montagnes de neige. Cependant, en 519, le bouddhisme se répandait dans la Chine, où il avait été introduit déjà en 65; en 530, il pénétrait dans la Corée; en 540, dans le Japon; à Java, durant le VI^e et le VII^e siècles; au Tibet, dans le VII^e.

La cause de cette persécution était la jalousie des Brahmanes, dont l'influence sacerdotale se trouvait détruite par l'admission du bouddhisme, qui niait l'origine céleste des Védas et rejetait quelquefois la distinction des castes. Mais pour les principes philosophiques, il est encore bien téméraire de prétendre assigner aux Bouddhistes une doctrine particulière. Toutes les opinions qu'on leur prête se retrouvent parmi celles qu'ont professées les auteurs orthodoxes des six *darsanas* : je ne vois pas bien la différence qui existe entre le panthéisme du *Bhagavad-gîta*, et ce qu'on appelle l'athéisme des Bouddhistes, entre la matière éternelle et spiritualisée de ceux-ci, et l'âme universelle et matérialisée de ceux-là. Tout ce qu'on cite comme extrait des livres bouddhistes semble appartenir aux ouvrages brahmaniques. Et en effet, en étudiant attentivement les doctrines des différens chefs des sectes philosophiques, il semble qu'il leur était permis de donner carrière à leur imagination, pourvu que leur système ne sortît pas de leur école, et surtout qu'il ne vînt pas porter atteinte aux droits du sanctuaire. Jusque là tout leur était permis : voyez plutôt la hardiesse de l'athée Capila, le pyrrhonisme de Gâtama, etc., et vous en inférerez que les Bouddhistes ne furent coupables que d'avoir obtenu la protec-

tion des princes, et d'avoir en quelques endroits supplanté les Brahmanes.

Il paraît que, maîtres une fois du terrain, les Bouddhistes savaient parfaitement bien adapter leurs principes aux usages locaux, aux superstitions nationales. Ils avaient ce trait de plus de ressemblance avec les Brahmanes, qui admettaient des paradis pour les sectateurs de tous les dieux. Le Sekraya des Bouddhistes n'est autre que le Sakra ou Indra des Brahmanes : la description de son séjour enchanté est copiée des Pourânas ; et les dissidens ont conservé toutes les folles imaginations des orthodoxes.

On a demandé quel avait été le plus ancien, du bouddhisme ou du brahmanisme. On a dit que l'opinion qui regardait le monde comme incréé et les âmes comme mortelles, ne pouvait exister que dans l'enfance de la société, et qu'il était impossible de l'établir là où l'opinion contraire avait prévalu. Ouvrons les yeux, et voyons autour de nous si l'athéisme ou du moins l'indifférence n'est pas quelquefois le résultat de l'extrême civilisation, si à la foi ne succèdent pas le doute et l'incrédulité.

Le prosélytisme n'existe point dans la religion des Brahmanes qui, au contraire, admet un très-grand nombre de causes d'excommunication. Les impuretés légales tendaient à dissoudre peu à peu la société, parce que la loi n'offrait aucun moyen de réhabilitation. La distinction des castes était une barrière insurmontable au mérite, et surtout au mérite militaire, si précieux aux yeux de quelques princes. Qu'y a-t-il d'étonnant que des rois aient appelé de tous leurs vœux une réforme qui faisait rentrer dans la société un grand nombre de sujets perdus, et qui leur permettait de récompenser le mérite même dans l'excommunié ? Telle fut, si je ne me trompe, l'origine du bouddhisme, non comme opinion philosophique, puisqu'il me semble qu'il existait déjà comme tel, mais comme système religieux, espèce de protestantisme dans l'Inde, dont le premier essai aurait même été tenté par Djina. Je n'examine pas si le culte le plus simple, si les préceptes les plus judicieux ont dû précéder les rites les plus compliqués, les règles de morale les moins conformes à la raison. Je vois une société organisée qui subit un changement expliqué par des causes suffisantes ; et d'ailleurs j'en trouve l'exemple dans l'histoire moderne. Je suppose un in-

stant que tous les monumens des lettres aient été détruits, à l'exception de nos livres sacrés, et qu'on discute sur la priorité des diverses croyances chrétiennes, telles qu'elles existent sous nos yeux. Serait-il juste, le raisonnement de celui qui placerait l'avènement du protestantisme avant l'existence du culte catholique, en se fondant sur la simplicité du premier sous le rapport des dogmes et des cérémonies? Je crois qu'il en est de même pour le bouddhisme, et j'admets l'antériorité du brahmanisme.

Je finirai cet article par quelques mots succincts sur les différens mémoires annoncés ci-dessus.

Le premier renferme l'invitation de rassembler les livres qu'on pourrait trouver dans l'empire des Birmans, pour en former une bibliothèque indo-chinoise, utile pour l'histoire et pour la connaissance du bouddhisme.

Le second contient quelques notions critiques sur la question du bouddhisme, et quelques remarques faiblement bienveillantes pour M. Upham.

Dans le 3^e, M. Upham défend contre le critique quelques opinions des Bouddhistes, et cherche à prouver, mais d'une manière, à mon avis, un peu faible, l'identité de Bouddha et de Woden.

Le 4^e, déjà cité dans notre Bulletin, donne la traduction d'une légende extraite du *Siva oupapourdna* sur Gôtama.

Le 5^e présente quelques renseignemens sur la confusion des signes religieux usités dans le culte des Bouddhistes et des Sivistes. On y cite quelques exemples de statues bouddhistes subsistant dans les temples de Siva, et réciproquement d'images de Siva employées maintenant au culte de Bouddha.

Le 6^e contient un examen de l'ouvrage de M. Upham, qu'il représente comme fort-intéressant; il s'étend sur les traits de ressemblance qui existent entre le culte des Bouddhistes et la religion des autres peuples.

Le *Globe*, dans trois articles, donne quelques notions sur Bouddha, et rapporte les réponses faites par un Bouddhiste à M. Hodgson, et insérées dans les Transactions de la Société asiatique de Londres. L'auteur de ces articles sur la vie de Bouddha, a suivi les renseignemens donnés par M. Morrison dans ses *Horæ sinicæ*. M. Klaproth, dans le n^o 26 du *Nouveau Journal*

asiatique, vient de démontrer que c'était un guide dont il faut se défier.

Enfin, le n° 28 du même journal contient un article sur l'ouvrage de M. Upham, qui a donné lieu à plusieurs de ceux que nous venons d'indiquer. L'auteur, par des calculs raisonnables, réduit le nombre des sectateurs de Bouddha : au lieu de trois cents millions, il n'en compte plus que cent quatre-vingt-douze. Il reproche à M. Upham de n'avoir pas connu les ouvrages qui auraient pu lui donner sur son sujet des notions moins imparfaites. Il fait remarquer que dans un livre sur le Bouddhisme il est étonnant de ne trouver aucune exposition, même superficielle, de la doctrine de ce système religieux. Il cherche à réparer cette omission : puis il donne une analyse des différens chapitres de l'ouvrage qu'il examine, et reproche à l'auteur la légèreté avec laquelle il paraît avoir travaillé. Toutefois la critique reconnaît que, dans ce livre qu'il juge avec sévérité, il se trouve des renseignemens qui ne sont pas sans intérêt.

L—s.

197. INSTRUCTION adressée à la chancellerie ottomane, pour en obtenir les titres et documens nécessaires demandés par l'historiographe de l'empire, donnée en l'année d'hégire 1210 (1795).

L'histoire presque inconnue de Nuribey comprend les événemens de l'empire ottoman depuis l'année de l'hégire 1209 (1794) jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Nuribey, le successeur d'Enweris, dans l'emploi d'historiographe de la Porte, dit que dans l'année 1794, il s'était vu obligé de s'adresser au grand visir pour obtenir la communication de tous les documens nécessaires pour la rédaction de l'histoire de l'empire. Le grand visir par suite de cette demande a rendu un *bujuruldi* (ordonnance). La demande ainsi que l'ordonnance sont insérées dans l'histoire de Nuribey, et nous la donnons ici en traduction.

Pétition de l'historiographe. Depuis que la conservation des événemens de la sublime Porte Ottomane a été confiée à des historiographes, ceux-ci ont donné le plus grand soin à la rédaction des événemens remarquables, et il était d'usage que les chancelleries *Tahnîl*, *Ruus* et *Teschrifal*, c'est-à-dire les chancelleries des changemens d'emplois, celle des expéditions des

diplômes et celle du cérémonial, donnassent tous les renseignemens pour aider l'historiographe dans ses travaux ; cependant ces communications n'ont plus lieu depuis assez longtemps. Comme de tous temps les sublimes souverains ont voulu que tous les événemens remarquables fussent notés, et que c'est surtout le désir de S. M. le sultan régnant (Sélim III), il devient évident que l'accomplissement de cette intention dépend de l'observation des règles tombées en désuétude. Si c'est la volonté suprême que la communication de tous les événemens parvienné à l'historiographe par les trois sous - secrétaires-d'état, c'est-à-dire par le *Mektubdschi* efendi (secrétaire du cabinet du grand visir), par le *Beglikdschi* efendi (référéndaire-d'état), et par l'*Ammedschi* efendi (secrétaire de cabinet du Reis efendi), et par les trois chancelleries des changemens d'emplois, de l'expédition des diplômes, et du cérémonial, afin que ces autorités puissent communiquer à l'historiographe tous les événemens qui entrent dans leur sphère, il n'échappera pas à votre haute sagacité qu'un ordre est nécessaire pour remettre la mesure précitée en vigueur ; du reste le firman regarde votre altesse, qui a droit de commander.

Copie de l'ordonnance qui a suivi la pétition. Il est clair que le but primitif des événemens qui se passent à la Sublime Porte Ottomane, n'est autre que d'édifier et d'instruire les descendans par les exemples de leurs ancêtres ; par conséquent le secrétaire du grand visir, celui du Reis-efendi et le référendaire de l'état, après avoir pris l'avis du reis - efendi, communiqueront tous les événemens remarquables de l'empire à l'historiographe, et celui-ci sera tenu de s'informer exactement de tout ce qui se passe à la Porte Ottomane ; les chancelleries des changemens d'emplois, de l'expédition des diplômes et du cérémonial (les trois sections de la chancellerie d'état ottomane), sont également invitées d'indiquer à l'historiographe de l'empire, tous les changemens qui ont lieu dans les emplois et dans le cérémonial.

(*Neues Archiv für Geschichte, Staatenkunde, Literatur und Kunst*, janv. 1830, pag. 4).

198. GESCHICHTE GRIECHENLANDS, SEINER EINZELNEN STAATEN, etc. — Histoire de la Grèce, de ses divers états et de ses colonies, avec les renseignemens nécessaires sur la gé-

graphie et sur l'histoire littéraire; pour servir de manuel dans les gymnases. Avec des tableaux généalogiques et une carte de la Grèce; par George GRAFF, profess. au gymnase royal de Wetzlar. 512 p. in-8°. Mayence, 1828; Kupferberg.

Il a semblé à l'auteur que les manuels de l'histoire de la Grèce dont on se sert pour l'enseignement dans les collèges et gymnases, ne remplissent pas les conditions nécessaires; il a cru en devoir rédiger un qui pût convenir aux élèves, et fournir aux maîtres des indications pour développer le texte.

Ce nouveau manuel est clair et précis. L'auteur commence par la géographie de la Grèce, il passe ensuite à l'histoire après avoir indiqué les sources où il faut puiser les renseignemens historiques. Cette méthode est suivie dans tout le cours du manuel; on trouve pour chaque époque et même pour chaque événement principal, des renvois bibliographiques très-utiles, sinon aux élèves, du moins aux maîtres qui veulent enseigner d'après les auteurs anciens, et profiter des recherches des savans modernes. M. Graff fait d'abord la distinction entre les Grecs, *Graii*, les Pélasges et les Hellènes; il traite ensuite des colonies fondées par Cécrops, Cadmus, Danaüs et Pélops, les Argonautes, etc. La première époque établie par l'auteur, et nommée avec raison *époque mythique, incertaine*, s'étend jusqu'à la guerre de Troie; de là jusqu'à la guerre de Perse, ou de l'an 1200 à 500 avant notre ère, s'étend la 2^e période; c'est celle de la fondation d'un grand nombre de colonies, tant sur le continent, que dans les îles de la Grèce, et qui se trouvent toutes indiquées dans ce manuel. C'est aussi l'époque dans laquelle Athènes et Sparte parvinrent à leur splendeur, la première de ces républiques par son goût pour les arts et les lettres, par ses lumières et par ses grands hommes dans tous les genres; la seconde, par ses lois austères et par son patriotisme rigide. L'auteur expose à la fin de cette période, l'état de la littérature grecque, du commerce, etc. M. Graff procède de même pour les époques suivantes, en commençant toujours par indiquer les sources et les autorités historiques de chaque époque; puis en faisant un récit rapide des événemens, et terminant par le tableau littéraire et-social. Il continue l'histoire de la Grèce, mais en abrégé, même jusqu'à

la chute de l'empire grec, s'appuyant pour chaque fait essentiel, sur l'auteur ancien qui le rapporte. Cette multitude de citations dans un manuel est un soin louable, et a dû coûter de grandes recherches. Son ouvrage se termine par des tableaux généalogiques des diverses dynasties grecques, et par une assez belle carte de la Grèce ancienne.

Le manuel de M. Graff s'élève au - dessus des manuels ordinaires ; c'est un livre fait avec soin, et qui mérite d'être recommandé pour l'enseignement.

D-g.

199. DE L'ÉQUITATION CHEZ LES ANCIENS. (*Classical journal*, décembre 1826, n° LXVIII, p. 206.)

Dans les monumens de l'antiquité, il y a peu de choses plus dignes d'attention que les représentations de chevaux, ni plus intéressantes que l'association de ces animaux avec des figures humaines; aussi, les moindres détails relatifs à ces objets ont-ils fait la matière de discussions savantes en différens pays. Une grande partie de ces représentations nous est offerte par les marbres sculptés; mais la plupart se trouve sur les vases peints, communément appelés *étrusques* par les archéologues du siècle dernier, et reconnus aujourd'hui pour être grecs. Ces bas-reliefs ou ces peintures peuvent nous donner une idée des harnais qui attachaient les chevaux aux chars des guerriers, ou à ceux d'une plus petite dimension qui servaient aux courses. Un vase décrit par M. Millingen (*Anc. monum. inéd.*, n° 1, pl. 2) représente l'un de ces chars de course : les chevaux y paraissent attelés comme des bœufs sans rênes ni harnais; le joug est placé sur leur collier; le conducteur les dirige avec une longue baguette, courbe à l'extrémité comme une houlette de berger, et à laquelle sont suspendus deux objets probablement de métal, et destinés, par leur tintement continu, à animer les chevaux, comme les sonnettes qui furent depuis employées au même usage. Le conducteur tient un aiguillon de l'autre main. Les cavaliers numides, comme le remarque M. Millingen, ne se servaient jamais de brides, la voix et une baguette leur suffisaient pour conduire leurs chevaux. Mais, dans l'ouvrage de cet antiquaire, nous voyons le char d'Achille (comme le représente un magnifique vase grec), tiré par quatre chevaux harnachés de brides et de colliers richement ornés,

toutefois sans aucune indication de traits. « L'omission d'une particularité aussi importante, dit M. Millingen, se retrouvant partout, et particulièrement dans un travail où tous les détails du harnais sont minutieusement exprimés, on ne saurait l'attribuer à la négligence. » De là on peut conclure (ce qui n'a pas encore été observé) que les anciens chars de course et de guerre n'étaient point traînés au moyen de traits, comme dans des temps postérieurs, mais à l'aide d'une barre nommée joug (ζυγός), placé horizontalement vers l'extrémité du timon, supporté par les deux chevaux du milieu (ἰπποὶ ξόγιοι), et liés étroitement à leurs colliers (λέπαθνα). Il y a lieu de croire que les chariots des anciens Perses étaient également sans traits. Parmi les sculptures persépolitaines, vraisemblablement exécutées quelques siècles avant Alexandre, on remarque un chariot traîné par un seul cheval, que le cocher mène au moyen de rênes passant par un anneau attaché au collier. (Voyez les *Voyages* de sir Will. Ouseley, vol. II, pl. 45.)

Nous ne saurions fixer précisément l'époque à laquelle on commença à ferrer les chevaux; quoiqu'Appien fasse mention de cette particularité, il est douteux que les fers à cheval fussent connus au temps de Xénophon. Ce dernier écrivain, dans son traité περὶ ἵππων, parle assez longuement du pied des chevaux, et recommande leur sabot à une attention spéciale (πόδας δ' ἂν τις δοκιμάζοι πρῶτον μὲν τοὺς ὀνυχας σκαπών; etc.); dans son *Commandant de la cavalerie* (Ἰππαρχικός), il propose un moyen d'endurcir et de fortifier le pied des chevaux (ὥς δ' ἂν καὶ αἱ πόδες τῶν ἵππων κρατικοί, etc.); cependant on ne trouve chez lui aucune allusion au procédé employé pour préserver la corne de ces animaux. Quoiqu'il en soit, Suétone rapporte que le fastueux Néron, qui dans tous ses voyages se faisait suivre par mille chariots au moins, avait des mules ferrées d'argent. Nous apprenons par Pline (*Hist. nat.* liv. XXXIII, ch. 11) que Popée, femme de Néron, fit ferrer d'or ses bêtes de somme favorites. On ne saurait douter, d'après ces témoignages, que les Romains garnissent de fer les pieds de leurs chevaux.

Tout porte à croire que les anciens ignoraient l'usage des étriers pour monter sur leurs chevaux ou pour s'y soutenir y étant montés. Le premier ouvrage où il en soit fait mention est le *Traité sur l'art militaire* composé par l'empereur Maurice

à la fin du sixième siècle. Il paraît qu'alors on suspendait au côté gauche du cheval deux étriers qui facilitaient aux gens chargés de retirer les blessés du champ de bataille, le moyen de les placer sur des chevaux. Mais il n'est question d'étriers ni dans Xénophon, qui, dans les ouvrages cités, traite particulièrement de l'équitation; ni dans Julius Pollux, qui parle beaucoup aussi de l'équipement des chevaux. Les Romains, faute d'étriers, s'exerçaient à sauter d'un seul bond sur leurs chevaux. Une pierre gravée, expliquée par Winckelmann, un vase grec, décrit par Millin, et d'autres antiques représentent des guerriers montant sur leurs chevaux à l'aide de leurs lances, vers la partie inférieure desquelles est un morceau de bois ou de fer en saillie, servant de marchepied aux cavaliers. Les grands, les vieillards et les malades se faisaient soulever par leurs domestiques ou leurs amis; et les autres se servaient des pierres placées, pour cet usage, de distance en distance, le long des principales routes. Il eût été d'ailleurs fort difficile de suspendre des étriers ou à la toile ou à la peau qui alors tenaient lieu de selle; et, comme le fait observer le savant Millin, jusqu'aux troupes de Théodose, il n'est parlé nulle part de selle faite d'une matière plus solide: le premier monument qui en représente une de ce genre est la colonnade d'Arcadius, à Constantinople. Néanmoins, Forsyth, dans ses *Remarques sur les antiquités*, etc., doute qu'on doive supposer inconnue aux Romains une invention aussi simple que celle des étriers, parce qu'on n'en voit pas sur les monumens; il fait observer que les artistes ont souvent sacrifié la vérité du costume à la grace et à l'élégance; que sur les vases, les médailles, les lampes et même sur les arcs de triomphe les chevaux attelés aux chariots n'ont ni joug ni traits; que les *éphippia* ou les housses sont rarement représentés sur les statues équestres; que les éperons et les fers ne le sont jamais. « En outre, dit-il, on voit sur un antique du Vatican quelque chose de semblable à un étrier; le mot *αναβολαῖς*, dans Plutarque, peut signifier des *étriers* aussi bien que des *valets*: car Eustathe lui donne ces deux acceptions. » Cependant on peut objecter ici qu'Eustathe attribue au mot *αναβολαῖς* le sens de petite échelle, et non celui d'étrier.

La question de savoir si les Grecs des premiers siècles se servaient d'étriers est préjugée et péremptoirement résolue par

leur ignorance de l'équitation. Cette ignorance, généralement admise, s'infère principalement du silence d'Homère, dont les héros, fameux par leurs exploits dans la guerre de Troie, sont toujours supposés montés sur des chariots. Il paraît néanmoins qu'à l'époque où ce poète florissait (c'est-à-dire deux ou trois cents ans après le siège qu'il a chanté), les exercices d'équitation étaient fort en vogue, car il fait allusion à l'adresse et à la promptitude d'un homme qui, conduisant quatre chevaux à-la-fois,

ὅστ' ἐπεὶ ἐκ πολλῶν πίσύρας συναγείρεται ἵππους,
saute sans cesse de l'une à l'autre sans tomber dans la rapidité de sa course :

ὁ δ' ἔμπροσθεν ἀσφαλὲς αἰεὶ
θρόσκων, ἄλλοτ' ἐπ' ἄλλον ἀμείβεται, οἱ δὲ πέτονται

(Iliade, ο, v. 680-684.)

Les guerriers d'Homère lancent leurs dards de leurs chariots ou combattent à pied. On suppose toutefois que les Troyens avaient pour auxiliaires une troupe de femmes à cheval. C'est peut-être de ces adversaires redoutables que les Grecs apprirent à connaître les avantages qu'offrait cette manière d'employer les chevaux, non-seulement pour attaquer et poursuivre, mais encore pour précipiter sa fuite. Il est vrai que, sur quelques monumens antiques, les Amazones sont représentées combattant sur des chariots ou même à pied ; mais on les voit le plus souvent à cheval. Ainsi, un beau vase grec, très-curieux, apporté d'Italie par M. Durand, et décrit par Millin (*Monum. antiq. inéd.* ; Tom. I, p. 335.), représente Hippolyte, reine des Amazones, montée sur un coursier plein de feu et engagée dans un combat avec Thésée, qui est à pied. Dinomaque, autre amazone, secourt la reine. On ne saurait douter de l'identité de ces personnages, car ΘΗΣΕΥΣ, ΙΠΠΟΛΥΤΗ et ΔΕΙΝΟΜΑΧΗ se trouvent écrits sur le vase. Il est difficile de croire que les peintres qui exécutaient ces sujets, ne travaillassent que d'après leur imagination, ou ne suivissent pour le costume de leurs personnages que les usages de leur temps : comme cet artiste persan qui met un mousquet entre les mains d'Alexandre-le-Grand, ou ces enlumineurs de missels qui habillent Ponce-Pilate et ses satellites comme les Français ou les Italiens du 14^e ou du 15^e siècle. Il y aurait de la témérité à imputer de semblables anachro-

nismes aux peintres des vases grecs, puisqu'ils s'efforçaient, dans leurs ouvrages, de représenter le costume antique avec toute l'exactitude que leur permettaient d'atteindre les documens conservés par les poètes, les historiens ou la tradition. D'ailleurs les plus savans antiquaires sont d'avis que les peintures des vases étaient les copies des plus célèbres productions de l'art. Telle est aussi l'opinion de M. Millingen, relativement à un vase de la collection royale de Paris, lequel représente une Amazone à cheval, poursuivant un fantassin grec (*Anc. monum. ind.*; pl. XXXVIII, p. 92); et le même archéologue, dans un autre ouvrage (*Peintures antiques et inédites de vases grecs*, pl. XXXVII), donne la éopie d'un combat que se livrent des Amazones et des soldats grecs, et dans lequel une de ces femmes guerrières est armée d'un javelot et à cheval.

Ces exemples suffisent peut-être pour faire voir que les Grecs ont pu apprendre de leurs ennemis l'art de monter à cheval; et l'auteur de l'article que nous traduisons présume qu'ils le mirent en pratique très anciennement, malgré le silence d'Homère à cet égard, et les représentations nombreuses de guerriers grecs combattant à pied contre les Amazones. Selon le même, il n'est guère probable qu'on aimât mieux se donner la peine de construire des chariots, de dresser des chevaux à les traîner et d'en conduire deux, trois et quelquefois quatre, que d'employer un moyen aussi simple et aussi facile que l'équitation. Et si l'on invoque le témoignage des écrivains pour soutenir la thèse contraire, on peut répondre qu'il existe des vases sur lesquels se voient des personnages à cheval autres que les Amazones, et qui ont pu être les maîtres des Grecs. Par exemple, Memnon, qui vint au secours de Priam, roi de Troie, est représenté à cheval sur un vase copié par M. Millingen, qui pense que cette peinture fut exécutée d'après une de ces grandes compositions relatives aux divers événemens de la guerre de Troie, et dont les temples ou les autres édifices publics étaient souvent ornés. Un autre vase peint, de la collection de M. Dufourny, représente Priam lui-même à cheval, comme nous l'apprend Millin, qui donne la description de ce vase, et le considère comme étant d'un style fort ancien et extrêmement curieux pour la peinture qu'il porte. On voit Priam allant combattre les Amazones, auxquelles il fit la guerre étant jeune, et qui, dans sa

vieillesse, le secoururent contre les Grecs. Le vaillant Thésée, que nous venons de voir combattant à pied contre Hippolyte, est aussi représenté à cheval dans un engagement contre les Amazones; et le vase sur lequel est peint ce sujet est regardé par M. Millin comme une copie ou du moins une imitation du fameux bas-relief exécuté par Phidias sur le bouclier de Minerve.

L'antiquaire anglais auquel nous empruntons cet article ne prétend pas donner comme complètement décisives les raisons qu'il allègue; il espère pouvoir reprendre ce sujet plus tard et ajouter à ceux qu'il vient de présenter, de nouveaux argumens fondés sur le témoignage irrécusable des monumens de l'antiquité classique.

W.

200. PHILOSOPHIE DES LEBENS, etc.—Philosophie de la vie; quinze leçons académiques de M. FRÉDÉRIC DE SCHLEGEL. Vienne, 1828; Schaumbourg et C.

L'auteur, connu comme un des hommes de lettres les plus distingués de l'Allemagne, publie un cours qu'il a lu devant un public instruit composé de personnes des deux sexes. On sait que la profondeur, les vues fixes et neuves, les aperçus ingénieux se font remarquer dans toutes les productions de M. de Schlegel. Il aborde ici un des sujets les plus importants dont l'esprit de l'homme puisse s'occuper, mais certainement aussi des plus difficiles, où l'opinion des penseurs de tous les siècles est demeurée en suspens ou même est parvenue à des résultats contradictoires. L'auteur s'étend à ce sujet dans le premier chapitre; la foule de systèmes philosophiques qui depuis 50 ans a paru en Allemagne, a eu pour résultat que bien souvent on a confondu les limites et méconnu le terrain de la philosophie; de plus, comme nous le voyons aussi chez les Grecs, selon l'individualité de chaque penseur, tantôt on accordait trop à l'esprit, tantôt au monde extérieur. M. de Schlegel propose de se tenir au milieu, ce qui est le grand précepte de Confucius et d'une des principales écoles indiennes (*tchoung-young*; *nirvêda*, *prasadâ*). Voici comment il s'exprime à ce sujet: «*Respectant les données d'en haut, l'existence extérieure, la philosophie ne doit ni se révolter contr'elles, ni se permettre de la façonner à son gré; et si elle se tient modestement renfermée dans les bornes de la vie spirituelle, si elle n'est esclave ni de la théo-*

logie ni de la politique, elle conservera sa dignité sur le terrain qui lui est propre ». Mais quel est le but de cette science ? Pour répondre à cette question il faut d'abord fixer son objet. « *L'objet de la philosophie est la vie spirituelle intérieure dans toute sa plénitude, et non telle ou telle de ses forces dans une direction isolée* ». Et voilà ce qui explique aussi la difficulté des recherches sur ce terrain, puisqu'il ne se trouve rien d'isolé; tout se tient dans le tissu immense de nos idées et de nos sentimens. La première condition est une conscience approfondie de soi-même, et l'on sait que la plupart de nos sensations laissent si peu de traces que l'on peut hardiment assurer que jamais un homme ne s'est complètement connu lui-même; ce n'est donc qu'approximativement que l'on peut jeter la base, et le reste doit nécessairement s'en ressentir: dès lors l'application est problématique, et cela sans doute vient de ce que tant d'hommes formés à l'école de la vie regardent la philosophie comme une chimère; on connaît le peu de réputation dont elle a joui long-temps à Rome, et Cicéron même va jusqu'à dire que la loi des XII tables valait à elle seule tous les ouvrages des philosophes.

L'auteur caractérise ensuite en quelques traits les deux tendances les plus marquées de la philosophie en France dans le courant du XVIII^e siècle et les quatre écoles allemandes. Les bornes de ce journal ne nous permettent pas de donner ce passage, aussi peu que choisir parmi tant d'idées brillantes ou de vues justes dont l'ouvrage est parsemé; on verra la marche de l'auteur par l'exposé sommaire des matières qui y sont traitées :

1. De l'ame pensante, centre de la conscience de soi-même et de la marche fausse de la raison.
2. De l'ame aimante, centre de la vie morale; du mariage.
3. De la part que prend l'ame à la science, et de la révélation.
4. De l'ame par rapport à la nature.
5. De l'ame humaine dans son rapport avec la divinité.
6. De l'ordre divin dans la nature et du rapport de la nature à la vie future et au monde invisible.
7. De l'ordre divin dans le règne de la vérité et du combat du siècle avec l'erreur.
8. De l'ordre divin dans l'histoire des hommes et des états.
9. De la véritable distinction de la philosophie; de la discorde apparente et de l'unité réelle de la véritable croyance et de la

science la plus élevée, le centre de la lumière et de la vie dans la conscience de soi-même. 10. De la vérité et de l'erreur dans la science et du combat de la foi avec l'incrédulité. 11. Du rapport de la vérité et de la science à la vie, ou de l'esprit appliqué à la réalité. 12. De la nature symbolique de la vie sous le point de vue de l'art et des rapports moraux de l'homme. 13. De l'esprit de la vérité et de la vie, appliqué aux relations politiques. 14. De la séparation des états, et des rapports mutuels des états d'après des principes chrétiens. 15. Véritable idée de la théocratie; puissance de la science; restauration et perfection de la conscience de soi-même. S.

201. TABLEAU HISTORIQUE DES INSTITUTIONS MODERNES, contenant, pour chaque peuple, l'organisation politique, administrative, judiciaire, avec les formes de prouver en justice militaire, navale, et des cultes, dans les divers états modernes de l'Europe et des autres parties du monde; suivi d'une biographie, d'une bibliographie et d'un vocabulaire; par M. MALEPEYRE aîné, vol. in-18; prix, 3 fr. 50 c. Paris, 1830. Au bureau de l'Encyclopédie portative, rue du Jardinot, n° 8.

Il existe plusieurs ouvrages sur les constitutions de tous les peuples, et déjà les compilations de Lacroix, de MM. Dufau, Duvergier et Guadet, et celle de Lanjuinais dont il n'a paru que les deux premiers volumes qui ne contiennent que la France, avaient pu donner une idée des divers systèmes adoptés par les différens peuples pour diriger et conserver le mouvement imprimé à l'activité sociale par l'esprit d'association. Mais ces ouvrages, utiles pour le publiciste et l'homme d'état, sont d'une étendue rebutante pour ceux qui désirent connaître seulement les principaux traits qui distinguent le gouvernement de chaque peuple en particulier, et si on écarte d'abord les ouvrages historiques de MM. Ancillon, Hallam, Heeren, Koch et Meyer, qui contiennent des documens curieux sur l'administration des nations européennes à diverses époques, on trouvera difficilement un ouvrage qui pût faire embrasser d'un seul coup d'œil tant de notions éparses et cependant si utiles à connaître et à rapprocher. Le petit ouvrage de M. M. ne remplit pas entièrement cette lacune, et il n'avait pas été entrepris dans ce but; mais il donne des détails très exacts et suffisamment étendus sur cette

importante et curieuse matière. Parcourons rapidement les divers chapitres de l'ouvrage.

L'introduction est destinée à rappeler les événemens historiques les plus saillans et qui ont le plus contribué à développer cette puissance et cette prospérité auxquelles nous voyons que les peuples de l'Europe sont parvenus. Cette introduction est seulement bien écrite. M. M. trace ensuite les principaux traits de l'ancienne organisation de la monarchie française et passe sommairement en revue les constitutions éphémères qu'on vit s'élever dans la révolution et avant d'arriver à la charte. La section deux du premier chapitre est la plus longue du volume, et traite en détail de la constitution du peuple anglais. Delolme, Blackstone, Custance, J. Russel et beaucoup d'autres sont tour-à-tour mis à contribution et invoqués. Les documens ne manquaient assurément pas pour étudier la constitution ancienne et nouvelle de l'empire germanique, aussi M. M. les a-t-il résumés avec succès, et cette section est assurément une des plus complètes et des mieux rédigées de l'ouvrage. Après avoir exposé le droit public fédéral de l'Allemagne, l'auteur passe à celui de chaque état en particulier, et s'étend particulièrement sur les constitutions représentatives de la Bavière, du Wurtemberg, de Bade et de Hesse-Darmstadt. La confédération suisse est ensuite décrite en quelques pages, puis viennent les Pays-Bas dont l'organisation se rapproche davantage de la constitution des états allemands que de la nôtre. La Suède et la Norvège, où 4 ordres séparés et ayant chacun leur chambre, balancent le pouvoir royal, offrent quelques particularités remarquables; enfin l'administration intérieure et toute militaire de la Russie, dont des voyages récents ont éclairé plusieurs points, nous apprend à connaître quels organes font mouvoir tous les membres de ce vaste empire. En terminant le chapitre de l'Europe, l'auteur s'étend peu sur les gouvernemens de Sardaigne, de Naples, d'Espagne et de Portugal, mais donne plus de détails sur la constitution assez libérale des états romains due au respectable Pie VII.

M. M. nous transporte ensuite en Asie, et nous indique sommairement comment on dirige ces vastes gouvernemens de l'Asie où la volonté d'un seul est la loi suprême; il s'arrête avec complaisance au milieu de ces esclaves, pour jeter un coup-

d'œil plus attentif sur les Afghans, peuple du Caboul, dont la constitution rappelle celle des temps féodaux ou les Clans écossais.

Après l'Asie M. M. décrit les nouvelles institutions de l'Égypte, la constitution des états barbaresques dont l'un vient de céder à nos armes, et changera probablement de face à l'avenir; enfin celles des autres états despotiques ou anarchiques de l'Afrique.

L'ouvrage est terminé par un tableau assez complet de la constitution des États-Unis et par un exposé de celle des îles et des autres états du continent américain qui l'ont prise pour modèle.

Sauf quelques taches légères qu'il sera facile de faire disparaître dans une seconde édition, l'ouvrage ne mérite que des éloges, par la variété des documens qui s'y trouvent rassemblés, par le bon ordre dans lequel ils sont disposés et le choix judicieux que l'auteur a su faire dans une si ample collection de matériaux.

Ces deux ouvrages forment les 44^e et 45^e livraisons de l'*Encyclopédie portative*, dirigée par M. Bailly de Merlieux, et qui va prendre un grand développement sous la surveillance d'une association sous le titre d'*Union Encyclopédique pour la propagation des connaissances humaines*. Cette association à la tête de laquelle se trouve placé un haut conseil de perfectionnement, composé des hommes les plus éminens dans chaque branche du savoir humain, consiste dans les 2000 premiers souscripteurs qui ont la qualité d'associés libres du haut conseil de perfectionnement et jouissent de l'avantage d'entrer dans le partage des bénéfices que produira l'entreprise; les calculs rigoureux contenus dans le prospectus font voir qu'un succès très probable doit assurer à ces 2000 associés la possession de l'ouvrage sans bourse délier, et en outre un revenu annuel qui peut aller jusqu'à 100 fr. Un rapport adressé récemment aux associés sur la situation de l'entreprise au 1^{er} juin dernier, établit que 866 associés s'étaient alors réunis en fort peu de temps, ce qui a permis de présumer que la souscription avec participation serait bientôt close et l'Union Encyclopédique constituée définitivement. Ce rapport, rédigé dans les vues les plus philanthropiques, engage les associés et toutes les personnes qui

conçoivent l'utilité de la propagation des connaissances, à aider l'Union dans l'organisation de *comités correspondans* et de *bibliothèques circulantes* dans les villes et les bourgades de France, à l'instar de celles qui sont établies en Angleterre et de plusieurs déjà formées sous les auspices de l'Union Encyclopédique. Il est facile de sentir l'importance des résultats que pourrait en effet produire sous ce rapport une association composée des hommes les plus influens par leur position et par leurs lumières.

I. I.

202. QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES NOMS PROPRES DES PERSONNES ET DES LIEUX, EN HISTOIRE. — Bataille de Roosbeke, en 1382. — Trois communes de ce nom dans la Flandre. — Valeur historique des traditions populaires. (*Messenger des sciences et des arts*, de Gand; 6^e livraison, 1827-1828; p. 195).

Selon M. Vander Meersch, auteur de l'article, les erreurs relatives aux noms propres viennent, 1^o de l'ignorance de la langue du peuple dont on écrit l'histoire; 2^o de leur latinisation par certains auteurs des derniers siècles; 3^o de l'identité matérielle de quelques-uns. L'auteur applique ensuite ses remarques à l'homonymie de trois communes de Flandre, dans l'une desquelles se donna vers la fin du 14^e siècle une bataille sanglante entre l'armée française et les Flamands. L'une de ces trois communes est située à 2 $\frac{3}{4}$ lieues d'Ypres, vers Roulers, une autre, à trois lieues de Courtrai, vers Thielt; une troisième; dans l'ancien pays d'Alost, à deux lieues d'Audenarde. Il est constant, d'après la chronique de Froissart, les historiens du 16^e siècle et les renseignemens pris nouvellement sur les lieux, que c'est la première de ces trois localités qui servit de champ de bataille. Cependant Jacques Vander Broucke, écrivain du commencement du 17^e siècle, revendique ce triste honneur pour Roosbeke, situé près d'Audenarde. Chose singulière! Cet écrivain ne parle que d'après des traditions existantes dans le pays et des récits qui ont tous les caractères de la vraisemblance, bien qu'ils soient contredits par des témoignages irréfragables. M. Vander Meersch conclut avec raison qu'il ne faut pas ajouter foi aux traditions orales quand elles ne sont point fondées sur des rapports exacts d'annalistes contemporains.

W.

203. UEBER DIE ENTSTEHUNG, ENTWICKELUNG UND AUSBILDUNG DES BÜRGERRECHTS IM ALTEN ROM. — De l'origine, du progrès et du développement du droit politique dans l'ancienne Rome; par le D^r W. EISENDECHER, avec une préface de A. H. L. Heeren. 1 vol. xvi et 268 p. in-8°. Hambourg, 1829; Perthes. (*Gotting. Gelehrte Anzeigen*; octobre 1829, p. 1585.)

Cet ouvrage est entièrement consacré au développement de cette idée, que, dans l'origine de Rome, les plébéiens étaient exclus par suite de privilèges religieux et politiques des patriciens, des auspices, et par conséquent du jus connubii et du droit de suffrage; ils ne formaient dès-lors pas un corps dans l'état, mais plus tard les plébéiens parvinrent à conquérir tous ces droits sur la caste dominante, et c'est ainsi que l'aristocratie la plus décidée a été changée en une démocratie. Ce n'est que 345 ans après la fondation de Rome que les plébéiens commencent à figurer sur la scène politique, et insensiblement leur rôle devient si important qu'ils finirent par éclipser les patriciens qui ne conservent plus qu'une vaine image de leur ancienne puissance.

Cette idée n'est qu'une hypothèse, mais il n'appartenait, dit le rédacteur du journal de Gottingue, qu'à un homme profondément versé dans les antiquités et dans les sources du droit romain de la hasarder.

Dans la préface, M. Eisendecher annonce qu'il a puisé l'idée de son ouvrage dans un livre de l'abbé Duni, professeur en droit à Rome, qui est intitulé *Emmanuele Duni origine e progressi del cittadino et del governo civile di Roma*, T. I. Roma, 1763, T. II, 1764-8) et dont un exemplaire se trouvait à la bibliothèque de Gottingue. Viennent ensuite les définitions de *civis*, *populus* et *plebs*.

Voici une analyse rapide de l'ouvrage qui est divisé en douze chapitres.

CHAP. 1^{er}. La constitution primitive à Rome était aristocratique : elle n'avait point un caractère monarchique quoique des rois fussent à la tête du gouvernement; les patriciens étaient les seuls Romains quoiqu'ils ne formassent point une caste proprement dite. Les plébéiens étaient un élément étranger. La dénomination de *patres* indiquait que ceux qui en étaient revêtus avaient entre les mains le gouvernement de la famille comme

droit exclusif, car les plébéiens n'avaient point le jus familiar. Les patres minorum gentium étaient les chefs de familles patriciennes plus récentes et non des plébéiens admis dans le sein du patriciat ; les plébéiens n'avaient point de gens.

CHAP. 2°. Du citoyen romain.

Dans l'origine, le peuple (populus) se composait d'aristocrates indigènes. Tout ce qui n'appartenait point au peuple était confondu dans la plebs, qui était exclue de tout exercice des droits politiques. Ainsi la testamenti factio activa et passiva, le dominium ex jure quiritum et les actes légitimes (actus legitimi) étaient interdits aux plébéiens.

CHAP. 3°. Le droit primitif du citoyen romain reposait sur les auspices qui formaient la source du droit public et du droit privé. Quiconque n'avait pas le jus auspicium n'était considéré à Rome que comme un habitant que l'on tolérait, mais dont l'état ignorait jusqu'aux relations juridiques qui sont du ressort du droit privé. Il ne se faisait rien d'important sans que l'on consultât les auspices. Le mariage, pour être connubium, devait être précédé de cette solennité. Tous les principes de cette matière sont fondés sur l'ancienne religion des Romains, aux mystères de laquelle les patriciens avaient été seuls initiés. Il n'est donc pas étonnant, dit l'auteur, que les plébéiens n'aient pas été admis à l'exercice des droits de famille et des droits politiques.

CHAP. 4°. Du jus connubii le plus ancien chez les Romains. —

Différence entre nuptiæ et matrimonium.

Le mariage est défini par Modestin (l. 1. D. de ritu nupt.) et par Tribonien ff. 1. J. de patria potest. Modestin a pris pour base de sa définition l'ancien droit Tribonien ; le droit nouveau dans lequel les caractères essentiels du connubium ont disparu. Dans l'ancien droit romain, matrimonium était le contrat naturel du mariage, par opposition au connubium qui était un mariage produisant des effets civils. Quand Modestin dit nuptiæ sunt consortium omnis vitæ divini et humani juris communicatio, ces derniers mots dénotent les principaux effets juridiques du mariage civil. Sous les empereurs chrétiens matrimonium et connubium n'ont plus été qu'une seule et même chose ; c'est ce qui explique la confusion dans laquelle est tombé Tribonien.

CHAP. 5°. Dans les premiers siècles de Rome, les patriciens

étaient les seuls citoyens romains. Division du peuple en patres et plebs, tribus et curies.

L'ancienne tradition suivant laquelle Romulus aurait ouvert un asyle pour des gens de toute condition et les aurait par conséquent unis par les mêmes liens religieux et civils est purement fabuleuse. Les seuls patriciens, c'est-à-dire les hommes qui pouvaient établir leur filiation par un *connubium* étaient citoyens romains. Les historiens latins et grecs ont méconnu ce point essentiel. L'émigration des plébéiens sur le Mons Sacer prouve nettement qu'ils ne possédaient alors aucune capacité politique et civile, mais de ce moment ils obtinrent des tribuns inviolables, *sacrosanctos*. La division par tribus antérieure au roi Servius Tullius différait complètement de celle qu'introduisit ce roi et que les historiens ont mal caractérisée. La division par tribus, curies et décuries, que Denys d'Halycarnasse attribue à Romulus est tout-à-fait inexacte, car elle manque de base. L'ancienne Rome était composée de trois élémens nationaux, savoir : les Romains (compagnons de Romulus), les Sabins de Titus Tatius, les Étrusques et d'autres étrangers. Les patriciens de ces trois races ont été divisés en 30 curies par Romulus, et par Servius Tullius en 26 tribus de la campagne et en 4 tribus de la ville. Les plébéiens n'ont pas été compris dans ces répartitions.

CHAP. 6^e. Les plébéiens des premiers siècles de Rome n'avaient point la qualité de citoyens romains, car ils étaient exclus des auspices.

Les rogations du tribun Canuleius obtinrent pour les plébéiens le *jus connubii*. Ensuite ils se firent accorder des tribuns militaires, des magistrats et même la dignité du pontificat. L'auteur pense que dans l'origine le roi était le seul patron des plébéiens, et que le patronage des patriciens à l'égard des plébéiens n'est venu qu'ensuite.

CHAP. 7^e. Première démarche des plébéiens pour obtenir la jouissance des droits politiques par la participation au *connubium*. La loi des XII tables. Du *connubium* suivant la loi des XII tables, et de son abrogation. Erreurs commises à ce sujet par Tite-Live et Denys d'Halycarnasse.

Quoique les historiens aient prétendu le contraire, la loi des XII tables n'a point autorisé le mariage entre patriciens et plé-

béiens. Elle ne renfermait sur ce point que des expressions équivoques et ambiguës que les patriciens avaient mises en avant pour éblouir les plébéïens. Ce n'est que dans l'année 309 de Rome que les plébéïens ont obtenu le jus connubii avec les effets civils qui en dérivent.

CHAP. 8°. Depuis l'année 309 de la fondation de Rome jusqu'à l'année 345, les plébéïens ne deviennent citoyens qu'en ce qui touche le droit privé. Différence entre les cives minores et les optimo jure civives. Choses *mancipi* et *nec mancipi*.

Après avoir obtenu le jus connubii les plébéïens furent admis à l'exercice des droits de puissance paternelle, d'agnation, de tutelle, d'émancipation, d'adoption, de gentilité; et comme ils participaient aussi aux *auspicia minora*, ils devinrent par cela même propriétaires *ex jure quiritum* et purent tester et acquérir la propriété suivant les formes du droit romain. C'est ce qui explique la nature des *res mancipi*. On appelait ainsi les choses appartenant à l'ennemi, qu'à raison de leur importance¹, les patriciens enlevaient aux soldats plébéïens et dont les patriciens pouvaient seuls avoir la propriété; par conséquent les plébéïens ne pouvaient être considérés que comme possesseurs de bonne foi à l'égard des choses *mancipi* jusqu'au moment où un moyen terme entre la possession et la propriété de ces choses a été adopté par la création des choses *in bonis*. Plus tard les plébéïens ayant obtenu le domaine quiritaire, la distinction entre les choses *mancipi* et *nec mancipi* n'a plus subsisté que dans les rapports entre Rome et les provinces conquises. Justinien a ensuite aboli entièrement la différence entre les choses *mancipi* et *nec mancipi* par une constitution qui figure au code.

CHAP. 9°. Troubles intérieurs entre les patriciens et les plébéïens depuis 345. Les plébéïens combattent pour être admis aux magistratures et ils triomphent.

CHAP. 10°. Développement des droits politiques des plébéïens.

L'aventure de la plus jeune des filles de Fabius Ambustus, femme de Licinius Stolo, est vraisemblable : elle a facilité les progrès des plébéïens dans les hautes charges de l'État, si elle n'en a pas été la cause immédiate. Rogations de Licinius. Lucius Sextus premier consul plébéïen. Un grand pontife est choisi par les plébéïens.

CHAP. 11^e. Du droit de suffrage. Les plébéiens n'acquièrent ce droit que vers la fin du 5^e siècle.

Ce fait prouve que dans l'origine la constitution de Rome n'était pas aristocratique et démocratique à la fois comme l'ont avancé plusieurs historiens. Cette constitution était purement aristocratique.

CHAP. 12^e. Des chevaliers.

Les chevaliers ne furent d'abord qu'un corps de cavaliers qui faisaient un service militaire. Ce n'est qu'à l'époque où le jeune Gracchus se produisit sur la scène politique que les chevaliers devinrent une caste. Celeres, Trossuli, Flexumenes. C. Gracchus fait des chevaliers un corps politique, dans lequel les juges sont exclusivement choisis jusqu'à Sylla.

Nous pensons que cette analyse suffira pour donner à nos lecteurs une idée de l'étendue des matières que renferme l'ouvrage de M. Eisendecher, et du talent avec lequel il a rempli la tâche qu'il s'était proposée.

C. R.

204. JAHRBUCHER DER GESCHICHTE UND STAATSKUNST. — Annales d'histoire et de politique. Journal mensuel, publié par Ch. H. L. POELITZ. Année 1828, cah. 2 et 3. Leipzig; Hinrichs. (*Leipzig. Literat. Zeitung*; mars 1828, p. 534).

Nous avons déjà annoncé le premier numéro de ce journal, principalement consacré à l'histoire et à la politique. Le 2^e cahier a paru le 2 janvier et le 3^e le 4 fév. Les objets consignés dans le second numéro, sont : 1) Les trois systèmes d'économie politique, sous le rapport de l'administration du royaume de Saxe; par *Pölitz*. 2) Indices sur la tendance de la journalistique politique de nos jours; par de *Meseritz*. 3) Sur la vie sociale des insulaires papous; par *Tilesius*. 4) La papauté; par *Schneller*. Ces mémoires sont suivis de l'analyse et de la critique des ouvrages suivans : a) Les prétentions de la couronne de Bavière sur quelques parties du grand-duché de Bade. b) Les Nouvelles d'*Assal* sur les habitans de l'Amérique septentrionale et leurs monumens; par *Mone*. c) La biographie de Posselt; par *Gehre*. d) Les princes et les peuples de l'Europe méridionale; par *Ranke*. e) Histoire d'Allemagne sous les empereurs de la dynastie franconienne; par *Stenzel*. f) Histoire du temps moderne; par *Schulze*.

Le 3^e cahier offre les mémoires suivans : 1) Sur la prospérité

et la décadence des peuples et des États de l'Europe, depuis la fin du xv^e siècle jusqu'au commencement de la Révolution française. Le Portugal, l'Espagne, la France; par *Pœlitz*. 2) Sur les résultats des traités commerciaux conclus, en 1820 jusqu'en 1823, dans les congrès de plusieurs États confédérés d'Allemagne; par *de Meseritz*. 3) La vie politique de l'État, considérée sous le rapport de l'histoire; par *Pœlitz*. 4) *Jean Sam. Ersch*; par *Pœlitz*. 5) Quelles sont les causes de ce que la France est restée catholique? par *Tzschirner*. Ce cahier se termine par la critique des ouvrages suivans : a) La statistique de l'empire d'Autriche, de *Rohrer*. b) La Politique, de M. de *Weber*. c) Causes célèbres du droit des gens, de *Martens*. d) Swedenborg, de *Gærres*. e) Les jésuites modernes, de Marcet de la Roche Arnould. f) Opinions contre le système représentatif introduit en Allemagne, de *Muller*. g) L'Histoire de Russie de *Tappe*, d'après Karamsin.

205. DE L'ORIGINE DES POIDS ET MESURES RUSSES ET DE LEUR ÉTAT ACTUEL. (*Sîn otietschestva*. Fils de la patrie, n^{os} 21 et 22, pag 140-161).

Le pied russe d'architecture (*sout*) est entièrement égal au pied anglais : il n'y a donc pas de doute que les Russes ne l'aient emprunté aux Anglais ; mais quant à la mesure connue sous le nom d'*archine*, il est beaucoup plus difficile de remonter à son origine.

Feu l'historien Karamsin prétendait que les Russes l'avaient prise des peuples orientaux, avec lesquels ils s'étaient d'abord trouvés en relations commerciales. En comparant cette mesure avec celles des étrangers, on trouve d'abord que la coudée turque appelée *pik* ou *archim* ne diffère que d'une ligne de l'archine russe.

La légalisation primitive de l'archine date de l'année 1736, où le comité impérial nommé à cet effet, la fixa à 28 pouces anglais. Ce comité prit cette détermination d'après une demi-archine qui fut trouvée dans le cabinet de Pierre I^{er}. Cette circonstance est assez importante pour examiner si ce prince n'avait pas voulu fixer la longueur de l'archine sur celle de la coudée d'Amsterdam.

En comparant l'archine russe avec la coudée d'Amsterdam,

on n'y voit aucune espèce de ressemblance; mais on se sert en Hollande d'une autre coudée appelée coudée flamande, et qui présente avec l'archine de Russie la même différence que l'archine turque; car la coudée flamande est de 315 lignes de France, selon Nelkenbrecher. La ligne de France diffère de celle des Anglais comme 4263 à 4000. Conséquemment $4000 \text{ lignes françaises} = 4263 \text{ lignes anglaises}$, $4000 : 4263 = 315 : 335$, $711 \text{ lignes anglaises} = 27,975 \text{ du pouce anglais}$. Il résulte de là que la coudée de Hollande ne diffère de l'archine russe que d'un $\frac{2.5}{1000}$ de pouce, qu'en conséquence la mesure actuelle d'archine russe a été fixée d'après la coudée flamande des Hollandais, ou sur la coudée de Constantinople nommée *archim*.

Mais comme il est notoire que pendant plusieurs siècles, les Russes entretenirent les relations les plus actives de commerce avec les Grecs de Constantinople; que dès le dixième siècle ils avaient conclu avec eux plusieurs traités commerciaux; qu'alors 700 Russes servaient comme auxiliaires sur la flotte grecque; qu'Oleg, héritier de Rurik, conduisit lui-même, en suivant le cours du Dnieper, des bâtimens marchands jusqu'à Constantinople; que la grande princesse Olga, qui fut elle-même dans cette capitale, avait à sa suite quarante-trois personnages appartenant aux maisons les plus considérables de commerce en Russie, il est hors de doute que l'archine de Russie est la même mesure que l'archine de Constantinople.

Les mesures de pied et de pouce anglais ayant été déterminées de la manière la plus exacte, par la comparaison qui en a été faite d'abord avec le mètre français, et ensuite avec la longueur naturelle du balancier à secondes de Londres, lequel ne peut jamais changer; les pied et pouce russes étant les mêmes que ceux des Anglais, et l'archine russe ayant été fixée sur la longueur du pouce anglais, il s'ensuit que l'on peut dire de l'archine russe, qu'à l'instar de la mesure anglaise, la dimension en a été déterminée sur une longueur naturelle invariable, et que conséquemment elle ne peut jamais se perdre.

Jusqu'au 12^e siècle, le paiement des marchandises chez tous les peuples civilisés s'effectuait au moyen de morceaux d'argent d'un poids déterminé. Ces morceaux d'argent tenaient lieu de

poids et de monnaie, et c'est de là que viennent la livre tournois de France et la livre sterling des Anglais.

C'est d'après la même cause que, jusqu'au règne du Tsar Alexis Mikhaïlovitch, le mot *grivna* désignait non-seulement une monnaie d'argent, mais encore le poids de cette monnaie, et il est vraisemblable que la première et plus ancienne monnaie russe d'argent non frappée, fut appelée rouble, du mot russe *roub*, qui désigne le poids d'une monnaie d'argent rompu. C'est à cela également qu'il faut faire remonter l'origine du mot allemand *Geldstück*.

Ces sortes de fragmens de métal eurent cours en Angleterre jusqu'au 15^e siècle; mais, quoiqu'il en soit, les recherches faites précédemment pour découvrir l'origine de l'archine russe, font supposer avec fondement que la livre (*fount*) russe vient également des peuples orientaux, et, selon toute apparence, des Grecs.

Mais comme les poids grecs ressemblent beaucoup à ceux des Romains, et que la division de la livre russe en 96 parties a bien plus d'analogie avec la division romaine que grecque; comme le *zolotnik* a de temps immémorial été d'un usage général dans les poids russes, il est nécessaire de remonter aux poids grec et romain si l'on veut découvrir l'origine primitive du poids russe. Le tableau suivant pourra servir à ce sujet :

NOM DES AUTEURS qui ont comparé les poids grec et romain.	POIDS GREC et ROMAIN.	GRAMMES, actuels de France.	ZOLOTNIKS, actuels russes, d'après la réduction de Lambert.
	GRECS.		
Arbouthnot.....		355, 160	83, 23
Christiani.....	livre (mine attique)	337, 285	78, 84
Poeton.....		448, 500	106, 03
	nombre moyen.	380, 315	89, 33
	ROMAINS.		
Arbouthnot.....		340, 704	79, 887
Christiani.....	<i>fount</i> (libra).....	323, 772	76, 908
Poeton.....		336, 238	78, 841
	nombre moyen.		78, 542

L'ancien grand poids de commerce grec s'appelait *Talent*, et

contenait 60 livres. La livre contenait 100 drachmes. Chez les Romains le même poids était connu sous le nom de *Centipondium* ; il équivalait à cent livres et la livre renfermait 96 deniers.

Le denier romain était de deux sortes : il y avait celui de Néron et celui de Papyrius. Le dernier mérite une attention toute particulière pour l'objet dont il est ici question. Ce dernier, selon le poids actuel de France, pesait, d'après M. d'Arbutnot, 4,056 grammes, et d'après M. Pocton, 4,004 : terme moyen, 4,03. Ce qui constitue $\frac{2448}{10000}$ du zolotnik actuel russe.

Le ducat de Byzance, qui était depuis long-temps en usage chez toutes les nations commerçantes, avait le même poids que le denier de Papyrius ; il devait, en conséquence, être aussi du même poids que le zolotnik actuel. Les ducats de Byzance qui se trouvent dans le cabinet impérial de numismatique de Saint-Pétersbourg, pèsent environ 70 grains de pharmacie, et le zolotnik en pèse 68,5,975.

Il est à propos d'ajouter encore que, dès l'année 1000 de l'ère vulgaire, époque où les ducats de Constantinople ou de Byzance étaient en circulation, le mot *zolotnik* se trouve généralement employé dans tous les actes et documens commerciaux qui nous restent de cette époque entre les Grecs et les Russes ; et comme le zolotnik a le même poids que la monnaie d'or de Byzance, il est plus que vraisemblable que le mot *zolotnik* vient lui-même de cette monnaie d'or, car en russe *zoloto* signifie or.

Il résulte de là : 1° que le ducat de Byzance a été pris du denier des Romains, et que le zolotnik russe vient du ducat de Byzance.

2° Que l'ancien poids russe a été déterminé sur celui des Grecs ou des Romains entre lesquels il n'existe que fort peu de différence.

3° Que s'il vient des Grecs, le poud russe a été modelé sur le talent grec.

4° Que s'il vient des Romains, ce même poud vient du *semicentipondium* des Latins, et que le *poud* lui-même dérive du mot *pondus*.

5° Que quelque soit l'origine du poids russe, il était d'abord d'une livre d'or (*libra auri*), et ne renfermait anciennement

que 12 onces, comme la livre romaine, ou comme les marcs ordinaires modernes dans beaucoup d'hôtels de monnaie.

Lorsque la Russie commença à avoir des rapports commerciaux plus fréquens avec l'Allemagne, où la livre était de 16 onces, le gouvernement russe, pour faciliter le commerce, adopta le même poids et la même détermination de *fount* (pfund) : mais avec tout cela il conserva l'ancienne division de la livre en 96 parties ou zolotniks, comme les deniers romains et les deniers de Byzance.

Il s'agit maintenant de découvrir si l'ancienne *grivna* russe désignait ou non ce que l'on nomme aujourd'hui *fount*, livre.

En 1821, on a trouvé à Novgorod, à l'endroit même où avait résidé la célèbre Marfa Possadnitsa, des morceaux d'argent avec et sans coin, lesquels servaient de monnaie à cette époque. Ceux de ces morceaux qui portaient le nom de roubles, contiennent de 20 à 22 zolotniks du poids actuel. Les grands morceaux, qui valaient deux roubles, pèsent le double. On lit sur ces morceaux le mot de *Novotorjokoïé*, nom d'une ville du gouvernement de Tver. Il s'ensuit que l'ancien rouble russe équivalait à $\frac{1}{4}$ de la livre grecque ou romaine, et que deux roubles valaient la moitié d'une de ces livres.

Si les gros morceaux d'argent dont on vient de parler représentaient une *grivna*, elle constituait une demi-livre, ainsi que le marc actuel dans plusieurs pays ; et que la *libra auri* des anciens, l'ancienne livre russe, n'était donc que de 12 onces.

Si la *grivna* russe désignait le poids d'une livre, les morceaux de deux roubles trouvés dans la maison de Marfa Possadnitsa, ne valaient qu'une demi-*grivna*, et non une *grivna* toute entière ; et si quelqu'un pouvait prouver que ces morceaux de deux roubles équivalaient à une *grivna*, il faudrait en conclure que l'ancienne *grivna* ne valait qu'une demi-livre, comme on l'a pensé jusqu'à présent.

La plus ancienne mesure de blé portait, chez les Russes, les noms de *botchka*, *kadka* ou *okof*, et contenait quatre *tchetvertes* ou quarts, mais on ignore quelle en était la capacité cubique.

D'après la comparaison faite des mesures russes actuelles de blé avec celles de Grecs anciens, on a trouvé que quatre *tchetvertes*, ou un *okof*, égalaient 12 $\frac{3}{10}$ de medines attiques. Conséquemment l'ancien *okof* russe équivalait à 12 onces de blé

grecques. On sait que la division duodécimale était en usage chez les anciens, non-seulement pour les poids et mesures de grains, mais encore pour les mesures de dimension. Chacune de ces parties duodécimales s'appelait once; c'est pourquoi les anciens donneraient ce nom à notre pouce actuel. De pareilles suppositions sont permises là où l'histoire ne montre point de données plus exactes à celui qui s'occupe de recherches scientifiques.

A. J.

206. DIE ENTSTEHUNGS GESCHICHTE DER FREISTÄDTISCHEN BUNDE IM MITTELALTER. — Histoire de l'origine des ligues entre les villes libres, pendant le moyen âge et dans les temps modernes, en 4 livres; par le D. F. KORTUM. Un vol. x et 350 p. gr. in-8°. Zurich, 1827; Gessner. (Ce volume contient les 2 premiers livres). Le troisième livre, qui se trouve dans le Tom. II, est intitulé: Histoire de la révolution d'Angleterre, sous les Stuarts, au dix-septième siècle. (*Jahrbücher der Geschichte und Staatskunst*; juin 1829, p. 622.)

L'auteur de cet ouvrage se montre le défenseur de la liberté civile et religieuse; il a exposé, d'après les sources les plus authentiques qu'il a citées dans un appendice, les événemens et les faits historiques du moyen âge, et il démontre comment ces mêmes faits ont pris la teinte politique et religieuse de l'époque.

Dans la préface, l'auteur entre dans des développemens sur le sens des ligues des villes libres, et sur le but et l'étendue d'une exposition consacrée à leur origine historique. Il pense que les anciens avaient artistement organisé l'idée d'un état libre, mais il ajoute qu'il était réservé aux Germains et au christianisme, de faire entrer dans toutes les parties du corps politique l'unité et l'harmonie de la vie sociale, qui est si riche et si variée. Il se propose de remonter à la source des ligues des villes libres du moyen âge, de les rattacher aux temps modernes, et de faire voir que l'objet de ces ligues fut toujours de combattre le despotisme.

L'ouvrage commence par la ligue des villes de la Lombardie. Suivent les ligues anseatiques et du Rhin, l'alliance suisse, la ligue des Pays-Bas et l'histoire de la Révolution d'Angleterre, sous les Stuarts. Le quatrième livre, qui paraîtra plus tard, comprendra l'Amérique septentrionale et la France. La marche

que l'auteur a suivie est convenable, mais assurément il eut mieux fait d'intituler son ouvrage Histoire du développement de la liberté civile et politique depuis le moyen âge jusqu'à nos jours.

Abstraction faite de cette remarque, l'ouvrage appartient aux productions historiques les plus remarquables de l'époque : presque toujours M. Kortum se borne au récit des faits ; rarement il exprime son opinion particulière à leur égard, et lorsqu'il les juge, c'est ordinairement avec une netteté de coup-d'œil et une portée de vues remarquables.

C. R.

207. GRUNDRISSE DER PREUSSISCHEN GESCHICHTE. — Esquisse de l'histoire de la Prusse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; à l'usage des gymnases, des écoles royales et particulières, et de l'instruction privée ; par le D^r Frédéric Adolphe Beck. In-8° de iv et 132 p. Coblenz, 1827 ; Nouvelle Librairie savante. (*Leipz. Literatur Zeitung* ; décembre 1829, p. 2450).

Cet ouvrage est composé d'après l'histoire des États de la Prusse, par Pölitz. A la fin de chaque paragraphe, on renvoie aux pages de cette histoire, afin que le maître sache où trouver les matériaux que ces esquisses n'ont pu comprendre, et que l'élève apprenne à connaître les sources où il pourra puiser des connaissances plus étendues sur l'histoire nationale. La Gazette de Leipzig relève plusieurs erreurs qui se sont glissées dans ce livre, du reste, purement élémentaire.

208. DAS ALTE MAGDEBURGISCHE UND HALLISCHE RECHT. — L'ancien droit de Magdebourg et de Halle, appendice à l'histoire du droit Germanique ; par le D^r GAUFF, professeur de droit à Breslau. Un Vol. xvi et 354 p. gr. in-8°. Breslau, 1826 ; Max. (*Goett. gelehrte Anzeig.* ; janv. 1829, p. 139.)

Cet ouvrage, qui est de quelque importance pour l'histoire du droit germanique, est divisé en trois parties.

La première contient un traité sur l'ancien droit de Magdebourg.

La seconde expose le droit de Magdebourg et de Halle, tel qu'il a été consigné dans des actes authentiques.

La troisième se compose d'un certain nombre d'appendices.

G. TOME XV. — JUILLET 1830.

19

Nous jeterons un coup-d'œil rapide sur chacune de ces parties, et nous en examinerons succinctement le contenu.

L'auteur a écrit ce traité sur l'ancien droit de Magdebourg, parce qu'il a eu le bonheur de découvrir aux archives de la ville de Breslau, 7 manuscrits originaux contenant le droit et les statuts des échevins qui furent envoyés, en 1261 et 1295, de Magdebourg à Breslau et plus tard de Breslau à Neisse et à Brieg. L'auteur donne dans leur intégrité, les deux manuscrits originaux envoyés de Magdebourg à Brieg, et il décrit exactement les autres en indiquant les modifications qu'y s'y trouvant. Le principal but du traité est de fixer le rapport véritable qui existe entre les divers actes authentiques qui contiennent le droit de Magdebourg et que l'on connaît depuis la seconde moitié du dernier siècle. C'est pourquoi le traité commence par une introduction qui sert de transition à ces sources du droit et que suivent immédiatement 12 paragraphes contenant toutes les explications de détail que le lecteur peut désirer. Le paragraphe 12 est particulièrement intéressant. Il y est question du mérite scientifique des jugemens d'échevins, et il annonce plusieurs collections imprimées et manuscrites de sentences d'échevins et deux manuscrits de Cracovie et de Breslau, qui présentent dans un accord remarquable le droit national et féodal saxon, en latin et en allemand, suivi du *WEICHBILD* saxon, mais en allemand seulement. L'auteur pense que le *Weichbild* saxon se compose de deux parties qui n'ont pas une source commune. Il appuie cette opinion d'argumens très-puissans. Suivant M. Gaupp, les premiers articles du *Weichbild* ne sont qu'un livre de droit composé, avant 1296, par un particulier, d'après un plan assez étendu, mais qui n'a pas été achevé; tandis que le reste est puisé dans les annotations de droit des échevins de Magdebourg, telles qu'elles ont été envoyées en d'autres endroits.

La seconde partie donne les sources du droit suivantes :

1^o Les privilèges accordés en l'année 1188, à la ville de Magdebourg par l'archevêque Wichmann, et en l'année 1211, à la ville de Goldberg par le duc Henri-le-Barbu. C'est incontestablement le plus ancien monument du droit de Magdebourg. Jusqu'à présent; on n'y avait pas fait assez attention, parce que les germanistes ont toujours considéré comme le plus

ancien monument de ce droit la lettre des échevins de Halle à la ville de Neumarkt, en 1235.

2° Le droit que les échevins de Magdebourg envoyèrent, avant l'année 1235, au duc Henri pour sa ville de Goldberg.

Suivent encore d'autres sources du droit.

L'ouvrage de M. Gaupp contient ainsi tout ce que l'on a recueilli jusqu'à présent du droit de Magdebourg et de Halle, indépendamment du droit de Culm et des collections de sentences d'échevins de Magdebourg. Les germanistes doivent s'en féliciter.

La troisième partie contient comme appendices :

1° 4 actes relatifs à l'inféodation de Brieg, aux droits de Neumarkt et de Breslau (de 1250 et 1327), et à l'inféodation de Breslau au droit de Magdebourg (de 1261 et 1290). L'auteur a emprunté ces documens tant à Boehme qu'aux originaux qui se trouvent aux archives de Breslau.

2° 2 actes ayant trait en grande partie à l'inféodation des villes de Silésie, au droit de Magdebourg en vigueur à Breslau.

3° Le droit des serviteurs du Temple à Magdebourg. G. R.

209. *SHIGT-BÖK DER STAD BRUNSWYK*.— Chronique de la ville de Brunswick pour servir de supplément aux *Scriptores rerum Brunsvicensium Leibnitii*; publiée par Charles F. A. SCHELLER. Gr. in-8° de xv et 312 p., avec pl. lithogr.; prix, 1 thalr. 12 gr. Brunswick, 1829; imprimerie de la maison des Orphelins. (*Jena allgem. Literatur Zeitung*; janvier 1830, pag. 57.)

Cette histoire des troubles civils de la ville de Brunswick, depuis le 13^e jusqu'au 16^e siècle, est écrite en ancien saxon ou plattdeutsch et se trouve aussi en deux manuscrits dans la Bibliothèque ducale de Wolfenbüttel, sous le titre de *Ant Schichtbück*. Un troisième manuscrit, qui a appartenu à feu M. Wilmerding de Brunswick, fait aujourd'hui partie des manuscrits de la bibliothèque civile de cette ville. A la vérité, cet ouvrage n'était pas resté inconnu jusqu'à ce jour; de Plessen le cite dans la *Biblioth. brunsvico-lueneb.*, p. 145, n° 742. Les chroniqueurs et les historiens en ont aussi tiré parti, comme on le voit dans l'histoire de l'église et dans la chronique de Reht-meyer; mais il paraît que les historiens modernes n'en ont pas

eu connaissance, et M. Scheller a rendu un service réel à l'histoire et à la philologie, en fixant de nouveau l'attention sur ce document historique important. Ce livre contient des renseignemens précieux sur le système municipal des villes du nord de l'Allemagne au moyen âge, et un exposé circonstancié des troubles et des scènes sanglantes de cette époque. On y trouve en outre, des notices sur le système monétaire de ces villes, qui intéressent également le jurisconsulte et celui qui blasonne. Le tout est accompagné d'un glossaire, peu complet à la vérité, mais qui peut servir à l'intelligence du texte pour ceux qui ne connaissent pas l'ancien idiôme saxon. Les planches représentent des monnaies et des armoiries très-bien lithographiées.

210. EXCERPTA HISTORICA ; ou Éclaircissemens sur l'histoire d'Angleterre.

Nous nous félicitons, dit la Gazette de Londres, de voir enfin réaliser ce que nous avons depuis long-temps regardé comme ce que notre littérature devait désirer le plus vivement. Mais cette entreprise est gigantesque, et nous ne pouvons comprendre qu'un seul homme s'expose à entreprendre ce qui nous paraît exiger des ressources nationales. Nous formons des vœux bien sincères pour son succès et nous appelons à son secours tous nos compatriotes honorés de fonctions publiques.

On a judicieusement remarqué (dit le prospectus) que l'Angleterre, quoiqu'abondante en talens, et excellant dans les diverses branches de la littérature, est si loin d'avoir une histoire nationale complète, que la plupart des événemens les plus importants de ses annales sont encore un mystère. La cause principale en est, que les matériaux au moyen desquels seuls on peut écrire une histoire parfaite, sont si nombreux et si difficiles à déchiffrer, et tellement dispersés dans les différens dépôts, que nul individu ne peut consacrer un temps et un travail suffisant à leur examen. En conséquence, nos historiens n'ayant recours qu'aux renseignemens déjà livrés à l'impression, se sont généralement répétés, ont renouvelé les anciennes erreurs et ont perpétué leurs faux exposés.

Depuis la publication des *Fœdera* on n'a nullement songé à former une collection des anciens titres explicatifs de l'histoire d'Angleterre. On doit peut-être regretter que l'ouvrage de Rymer ne soit relatif uniquement qu'aux documens publics. De-

puis, comme on a pu s'en apercevoir, l'omission des articles que, par amour des distinctions, on a appelés *privés et domestiques*, a produit un effet marqué sur nos historiens modernes, à peu d'exceptions près, qui ont montré un dédain présomptueux des recherches anciennes. Une connaissance approfondie des mœurs et des usages, de la littérature, des arts, et, en un mot, de l'état moral de la société, est cependant indispensablement nécessaire à un historien; car il est de son devoir spécial de pénétrer les motifs des actions des hommes; et à moins qu'il ne puisse les juger au moyen de l'opinion contemporaine, d'apprécier les causes des événemens et de voir les temps qu'il décrit, comme ils ont été vus par ceux qui vivaient alors, ses opinions seront souvent erronées et ses conséquences fausses.

Il faut que les connaissances nécessaires pour écrire l'histoire nous soient données par les archives contemporaines; et l'on n'écrira jamais une histoire parfaite d'Angleterre que l'on n'ait recueilli une immense quantité de documens variés, qu'on ne les ait éclaircis, et qu'ils n'aient été imprimés. Pour atteindre ce but, aucune collection ne saurait offrir trop de variété, puisque chaque document, outre les renseignemens qu'il fournit sur le sujet auquel il a spécialement rapport, peut contenir des données qui confirment ou réfutent quelque autre point historique; et il arrive souvent que l'ouverture d'un livre de dépense renverse l'hypothèse d'où l'on avait tiré des conclusions importantes; et qu'une simple lettre établit d'une manière incontestable combien le monde s'était trompé dans l'appréciation du caractère de plusieurs personnages éminens, ou sur la cause à laquelle on attribuait de grands événemens. Les *Excerpta historica* sont entrepris dans cette vue, et leur objet est de réunir tout ce qui peut présenter vivement à l'esprit les traits caractéristiques des siècles écoulés (1). — (*London lit. Gazette*; 23 janvier 1830, p. 75).

211. COMMENTARIES ON THE LIFE, etc. — Remarques sur la vie et le règne de Charles I^{er}, roi d'Angleterre; par I. D'ISRAËLL. 4 Vol. in-8°. Londres, 1828 et 1830; Colburn. (*London liter. Gazette*; 31 mai et 7 juin 1828. — *Athenæum*; 5 juin 1830.)

(1) On prépare à Paris un recueil semblable sur l'histoire de France. (N. du Réd.)

Israëli s'est fait connaître par des ouvrages d'un genre particulier; ce sont les *Curiosités de la littérature*, les *Calamités des auteurs*, les *Querelles des auteurs*, etc. Cet auteur a fait aussi des recherches historiques, sinon très-profondes, au moins curieuses, et telles qu'on les aime en Angleterre. C'est ainsi qu'il a publié des *Recherches sur le caractère de Jacques I.* L'ouvrage qu'il vient de publier sur le règne de Charles I., est du même genre. M. Israëli est très-favorable à ce prince dont il loue la fermeté et la force de caractère. Il se déclare son plus chaud admirateur; il accuse les ennemis de Charles I. de fanatisme et d'ambition, et ne trouve presque rien de blâmable dans la conduite du prince Stuart, que sa précipitation et quelques erreurs de jugement. Il semble que M. Israëli, dit le rédacteur de l'*Athenæum* de Londres, a hérité des principes des Jacobites du dernier siècle, et qu'il croit en conscience que Charles I. n'a été que la victime des méchans et des circonstances fâcheuses.

Il s'appuie souvent sur Rapin, Harris, Hume, et il traite sévèrement Mistriss Macauley et M. Brodie. Il paraît que M. Israëli n'aime ni les catholiques, ni les puritains, ni les whigs ni les méthodistes. Il fait mention de l'histoire de Cromwell de M. Villemain du drame de Cromwell, de M. Victor Hugo; et de l'histoire de la révolution anglaise, par Mazure; mais il prétend que les écrivains français sont des juges incompetens des événemens et du caractère des personnages, et que ce n'est pas en suivant de près Clarendon, Whitelocke et Rushworth, que les Français peuvent acquérir une connaissance parfaite de l'histoire d'Angleterre pendant cette époque.

La Gazette littéraire résume son jugement sur l'ouvrage d'Israëli dans ces mots : « Le style de l'auteur est facile et naturel, sans être poli, ni même tout-à-fait correct. Ses sentimens sont décidément ceux d'un jacobite, d'un royaliste et d'un anglican. Il paraît chercher sérieusement la vérité; et s'il faut se méfier quelquefois de ses assertions comme étant dictées par l'esprit de parti, au moins ne peut-on pas le soupçonner d'altérer à dessein les faits. » Le critique fait observer, à la fin de ses articles, qu'il est heureux que toutes les discussions historiques, où il s'agit de dissidence des opinions religieuses,

engendrent généralement plus d'animosité et mènent à plus de faussetés que d'autres discussions.

D.

112. *NOTICES OF GREAT-YARMOUTH AND ITS ENVIRONS. — Notices sur Great-Yarmouth et ses environs; par DAWKIN. Avec planches. (Gentleman's Magaz.; août 1826, p. 181.)*

La première planche de cet ouvrage présente un beau plan d'un camp romain encore existant à Brough - Castle; mais l'auteur a commis une erreur dans la description qu'il a donnée de ce camp. Il y avait, dit-il, dans la division supérieure un espace circulaire, d'une certaine élévation, appelé le prétoire (*prætorium*). Les prétoires n'avaient pas la forme circulaire, et lorsqu'on trouve quelque chose de semblable dans un camp romain, il faut y voir un tumulus destiné aux reconnaissances.

C'est sur le terrain situé à l'orient du camp, que les soldats romains recevaient la sépulture. On y a déjà trouvé et l'on y trouve encore toujours un grand nombre de médailles, ainsi que les débris d'urnes en terre. Il y a dans la ville 156 allées où les maisons sont attenantes les unes aux autres. Cette singularité dans le plan est une conséquence des efforts que l'on a faits à une époque très-reculée pour fixer dans les limites les plus étroites, une population aussi étendue qu'il était possible, afin de faciliter la fortification et la sûreté de l'ensemble.

Il y avait dans le chœur de l'église du prieuré de St.-Olave's une espèce de mécanique dont le but était de représenter l'étoile qui annonça la naissance du Sauveur, ainsi qu'un tombeau pour la résurrection. L'ouvrage que Fosbroke a écrit sur le monachisme en Angleterre, contient les détails les plus satisfaisants sur ce point; l'auteur aurait dû en faire mention pour éclairer plusieurs articles des annales de cette ancienne église.

En ce qui concerne le château de Caister, un manuscrit porte :

« Que sir John Fastolf, ayant fait prisonnier le duc d'Alençon à la bataille d'Azincourt, ce duc consentit à payer pour sa rançon, les frais de construction dans ce lieu d'un château semblable à celui qu'il possédait en France, et en conséquence de cet accord le château de Caister fut construit.

L'auteur affirme, à la page 183, que, sans le crime de haute

trahison dont le duc de Buckingham se rendit coupable sous le règne de Henri VIII, tous les honneurs et dignités féodaux dont était revêtu ce seigneur eussent été transmis à sir William Jerningham, c'est-à-dire la grande connétablie d'Angleterre, les comtés de Hereford, d'Essex et diverses autres baronnies.

L'auteur se trompe. Sir William Jerningham n'avait droit qu'aux dignités et honneurs créés par Charles I^{er}; mais l'ancienne baronnie de Stafford, étant limitée aux héritiers mâles, fut dévolue à Roger, oncle de Marie, femme de sir William Howard, et à sa mort, sans enfans mâles, à quelqu'autre descendant mâle, et non à sir William Jerningham ou à tout autre compétiteur qui n'aurait pu réclamer que du côté des femmes.

A la page 217 nous apprenons que le dessin d'un chevalier, portant un faucon sur la main gauche, indiquait que ce chevalier avait été esclave.

Tout le monde sait qu'autrefois des marchés se concluaient dans les églises. En 1541, dit l'auteur, Thomas Alleyn, cor-donnier, et Thomas Hamond, marchand, vi et armis, exposèrent en vente et vendirent dans l'église une partie de harengs blancs pendant l'office divin; chacun d'eux fut condamné, à raison de ce fait, à une amende de 2 shelings.

Nous ne suivrons pas plus loin l'auteur; son ouvrage est rempli de recherches d'érudition, mais nous aurions désiré plus d'intérêt; il faudrait aussi que certaines parties fussent réduites.

C. R.

213. PERSONAL NARRATIVE OF THE IRISH REBELLION OF 1738.

— Récit de la révolution d'Irlande de 1798; par C. H. TEELING, témoin oculaire. Un vol. in-8° de 300 p. Londres, 1828; Colburn. (*Litterary Chronicle*, mars 1828, n° 460.)

Le passage suivant contient une description de l'état de l'opinion publique, par suite de la retraite de lord Fitz-William, des persécutions d'Armagh, et d'une foule d'autres atrocités qui finirent par exaspérer le peuple irlandais. Après avoir parlé de la puissance irrésistible de l'impulsion nationale qui, ayant d'abord entraîné beaucoup d'hommes distingués par leur rang et par leur fortune, fit enfin participer toute la population à ce mouvement, l'auteur continue ainsi :

« On faisait un appel à toutes les mesures propres à répandre

le système ou à blesser le sentiment national. Le vert, qui était la couleur nationale, et, comme le vénérable Betagh l'appelait, la couleur qui plaisait le plus à la Divinité, était presque généralement porté; peu de personnes se montraient sans ce signe national. Les manufactures languissantes du pays se ranimèrent un moment, et le velours de Gènes, ainsi que les soies de Florence, furent éclipsés par le goût perfectionné des ouvriers de Dublin, dont les métiers, aujourd'hui sans emploi, suffisaient à peine à cette époque pour la consommation intérieure. Un habit de velours vert ou une robe de soie, avec une devise de trèfle, étaient les emblèmes des sentimens nationaux, et souvent la noble fille d'Erin donnait au jeune patriote un habit de velours comme gage du plus tendre amour. L'enthousiasme des femmes l'emportait même sur l'ardeur des hommes. Dans plusieurs cercles des plus distingués, et dans toutes les fêtes champêtres, le jeune homme qui, soit par indifférence, soit par timidité, n'avait pas encore souscrit au test d'union, n'était reçu que froidement et sèchement par la femme de son choix.

Comme la vigilance du gouvernement augmentait de jour en jour, et que le système de l'union devenait de plus en plus dangereux (car l'acte d'insurrection portait la peine de mort contre ceux qui se révolteraient), le peuple redoubla de zèle pour secouer le joug odieux qui pesait sur lui. La musique à laquelle les Irlandais sont si vivement attachés, et qui, si je puis me servir de cette expression, parle le langage naturel de leur ame, fut mise en usage avec beaucoup de succès dans les circonstances où l'on se trouvait, et les chansons populaires du jour, adaptées à l'esprit du temps, étaient admirablement employées pour exciter l'esprit national et inspirer à l'ame le mépris du premier danger et tous les sentimens généreux que l'amour de la liberté et du pays pouvaient faire naître. Il n'est donc pas étonnant que le système de l'union devînt formidable que la sympathie publique, pour ceux qui souffraient pour la sainte cause qu'ils avaient embrassée, fût sincère et générale, et que l'homme qui se soumettait avec courage aux privations que lui imposait la captivité fût regardé comme un martyr de la vérité et des libertés de son pays. Jeune et enthousiaste, mon destin voulait que je fusse du nombre de ces pa-

triotés zélés. Élevé dans la province d'Ulster, je pris de bonne heure des sentimens d'indépendance qui, bien qu'ils aient détruit mes perspectives les plus brillantes et appelé sur ma famille des malheurs incalculables, ne seront cependant jamais abandonnés par moi. Fox, Grattan, Cunay, et les patriotes illustres de leur temps, auraient vécu en vain si la génération actuelle de l'Irlande rougissait d'avouer les sentimens dont ils se constituèrent les défenseurs. Si j'eusse été ambitieux, je puis dire que peu de mes contemporains avaient de plus belles chances d'avancement que moi; mais j'ai préféré l'Irlande pauvre et désespérée à l'éclat que l'on tire de ses calamités et de ses angoisses, et, soit dans une prison, soit dans les montagnes, je n'ai jamais envié les sentimens de l'homme qui devait sa fortune et sa sécurité à l'abandon de cette cause sacrée.

Comme preuve de l'éloquence et de l'habileté de l'auteur, nous citerons le passage suivant dans lequel il parle de lord Fitz Gerald.

Le rang, les talens, les vertus et le patriotisme désintéressé de lord Fitz Gerald, le faisaient considérer par ses concitoyens comme un homme digne de toute leur confiance et capable des entreprises les plus hardies. Jeune, ardent et entreprenant, plein d'enthousiasme pour la liberté, tout dévoué aux intérêts de son pays, jouissant d'une confiance illimitée aux yeux de ses concitoyens; élevé à l'école des armes et remarquable par ses connaissances militaires, il avait toutes les qualités qui constituent un chef distingué et populaire, et semblait destiné par la nature à l'entreprise audacieuse à laquelle il se sentait irrésistiblement porté par l'horreur qu'il avait de l'oppression et le sentiment de la justice qui était très-vif en lui; sacrifiant, en conséquence, toutes les perspectives que lui ouvraient son rang, sa fortune et une suite d'ancêtres illustres, il se borna à rechercher dans les rangs de ses concitoyens les distinctions que ses talens et ses vertus devaient infailliblement lui faire obtenir.

Quoique aucun chef n'eût encore été nommé au commandement suprême à Leinster, tous les regards se portaient naturellement sur lord Edward Fitz-Gerald. Les officiers qui étaient soumis à ses ordres, et ceux qui avaient été choisis pour commander dans les comtés, étaient des hommes remar-

quables, soit par leurs talens militaires, soit par une grande influence locale ; cependant ils étaient alors en petit nombre. Il était difficile d'é luder la vigilance du gouvernement, et comme la résistance avait été différée, les officiers des pays étrangers étaient retournés dans leur patrie, où les appelaient les guerres violentes qui agitaient alors l'Europe. Par suite de ces circonstances, ceux qui avaient offert leurs services à l'Irlande, au moment de sa détresse (quelques-uns, hélas ! pour bien peu de temps), n'eurent aucune part à ses malheurs ; mais l'Irlande n'oubliera jamais leur généreuse sympathie pour sa cause. Tels furent le brave Hou-Plunkett, cet intrépide soldat de fortune, dont le nom sera vanté aussi long-temps que l'on se souviendra de Buda ou du Danube. Le vaillant et dévoué Beliew, qui renonça aux lauriers que pouvaient lui promettre les conquêtes étrangères pour se soumettre à des dangers et à des privations sans nombre dans le pays de sa naissance. Le plus distingué par la vertu dans la noble maison de M—re, à qui les titres et la fortune ne purent opposer qu'une faible barrière lorsqu'il s'est agi du bonheur de son pays et de ses libertés. Le jeune et ardent L-s-n, dont les vertus répandirent un vif éclat sur les titres de son fils, et celui à la mémoire de qui je dévoue mon cœur avec une affection plus que fraternelle, dont l'âme est le siège de l'honneur, dont l'esprit est resplendissant de toutes les vertus, qui brûlait pour son pays d'une ardeur inextinguible, et dont la philanthropie embrassait toute la race humaine ! Ombre des braves ! accepte ce tribut de mon souvenir, et puissent tes cendres, mouillées par les larmes de ton pays, se mêler aux miennes lorsque ton frère aura cessé d'exister, et que ce cœur, qui t'aima pour son pays, ne battra plus.

Une connaissance plus intime du caractère de lord Édouard ne fit qu'augmenter notre admiration et notre respect pour lui, en nous montrant ses vertus sous un jour plus brillant. Aux sentimens les plus purs de la dignité morale se joignaient en lui tous les traits qui caractérisent un esprit ferme et vigoureux. A l'heure du danger il était calme et brave ; gai avec ses amis ; aimable et sans présomption, il attirait à lui tous les cœurs, et gagnait la confiance par sa conduite. Il avait presque

entièrement consacré les premiers temps de sa vie à des travaux militaires, et lorsque se termina la lutte pour l'indépendance du monde occidental, il fit connaissance avec le célèbre Lafayette et d'autres caractères distingués dans la révolution américaine. Des rapports avec de pareils hommes ne pouvaient manquer de produire une vive impression sur un esprit jeune et enthousiaste, et sa résidence en France, aux jours les plus brillans de l'histoire de ce pays, imprima une énergie nouvelle à une ame déjà dévouée à la grande cause de la philanthropie générale, si toutefois lord Fitz Gerald pouvait manquer d'énergie.

Candide, généreuse et sincère, son ame n'éprouva jamais un sentiment égoïste ou inhumain. Il était obstiné lorsqu'on s'opposait à lui sans raison; mais naturellement doux et facile, il se soumettait quelquefois à des avis inférieurs au sien. Quoique doué de grands talens militaires, il n'affectait aucune supériorité, et inspirait le courage et la confiance partout où il les voyait manquer. La seule mesure qu'il ait jamais combattue avec la fermeté la plus inébranlable, en dépit de toutes les remontrances et des sollicitudes de ses amis, c'est celle qu'on lui proposa à l'approche d'un événement épouvantable auquel on s'attendait, et où le succès était plus que douteux, tandis qu'une défaite devait entraîner une ruine certaine. Non, messieurs, dit-il, le poste m'appartient, et personne ne peut me le disputer; on peut le remettre à des mains plus habiles, mais il ne saurait être confié à un cœur plus déterminé. Je connais toute l'étendue de la responsabilité qui m'attend; mais que je périsse ou que je triomphe, aucune considération ne peut m'empêcher de remplir mon devoir. L'événement eut lieu, les circonstances en changèrent les résultats probables, et la mesure fut abandonnée.

L'influence puissante dont jouissait lord Édouard, la confiance illimitée du peuple pour l'homme dont la famille avait si souvent éprouvé sa part des malheurs du pays, et qu'on appelait, à juste titre, Hibernis ipsis Hiberniores, la sévérité du gouvernement qui augmentait de jour en jour, les préparatifs qu'on faisait ouvertement de chaque côté pour un combat opiniâtre, tout portait à adopter immédiatement des mesures que peut-être alors nulle prévision humaine n'aurait pu détourner.

En ce moment, les hommes les plus influens par leur crédit ou par le poste qu'ils occupaient étaient arrêtés, ou bien le gouvernement avait promis une forte récompense à ceux qui les livraient. Lord Édouard, doué d'un caractère qui ne pouvait se contenir, lorsque le devoir ou l'honneur avait parlé, ne se sentait point la force d'agir avec prudence et ménagement, alors que sa présence seule pouvait appeler sous les drapeaux des milliers d'individus. Tarder d'agir c'était s'exposer à des dangers qui augmentaient toujours; tous les jours on perdait plusieurs des hommes les plus hardis et les plus entreprenans, les malheurs du pays devenaient d'heure en heure plus intenses, et l'on résolut de tenter à tout hasard la chance des combats. Le pays qui se glorifie d'avoir vu naître lord Édouard, fut le premier à lever l'étendard dans la lutte qui allait s'engager, et les plaines de Kildare, qui, pendant des siècles, avaient été un séjour de tranquillité et de calme, présentaient, avant le lever du soleil, 10,000 hommes sous les armes. Si lord Édouard Fitz-Gerald eût réussi à lever lui-même l'étendard à Leinster, nous ne pourrions dire quel eût été le résultat d'une pareille mesure ou son influence sur les destins de l'Irlande; mais les espérances de l'homme sont vaines, car aucune force humaine ne saurait arrêter la puissance qui a marqué sa destinée.

La protection de la personne de lord Édouard était l'objet des plus vives sollicitudes, et la fidélité héroïque de ceux à qui le soin en avait été confié, rappelle à notre souvenir l'attachement romanesque et chevaleresque qui distinguait les habitans d'un pays dont nous sommes les alliés, quand le descendant fugitif de ses anciens monarques n'avait conservé de toutes ses possessions que lui avaient laissées ses ancêtres, que le cœur de ses braves montagnards. Ni les fortes récompenses que le gouvernement avait promises à ceux qui lui livreraient sa personne, ni les menaces portées contre ceux qui lui donneraient protection ou abri, ne purent exercer la moindre influence sur ceux qui avaient été chargés de veiller à sa sûreté. Pour écarter les soupçons on le faisait souvent changer de résidence, et toutes les fois il était escorté d'un petit nombre d'amis braves et déterminés.

Plusieurs centaines d'individus étaient quelquefois en possession du secret; quelques-uns furent arrêtés comme soupçon-

nés de lui avoir donné asyle ; mais on ne faisait entendre le moindre mot qui pût faciliter sa découverte.

Il serait difficile de se faire une juste idée du vif intérêt que toutes les classes de la société témoignaient pour la sûreté de ce gentilhomme si aimable et si distingué ; et j'ai été très-étonné de rencontrer chez lui des hommes qui, à raison de leur position à l'égard du gouvernement, devaient lui être bien attachés pour lui faire le sacrifice de leurs craintes politiques. Un jour je causais avec lord Edouard lorsque le colonel L. — entra dans son appartement, accompagné de deux personnes qui m'étaient inconnues, mais que je pouvais croire avec raison membres de la législation d'Irlande. Le colonel, après avoir embrassé lord Edouard avec l'affection la plus vive, plaça sur la table une grande bourse remplie d'or, il sourit ensuite et en frappant sur l'épaule de lord Edouard, il lui dit : Voici Mylord, voici pour vous.

Il eût suffi de quelques heures pour mettre lord Edouard à la tête des troupes à Kildare. On avait pris pour cela des mesures que le gouvernement ne pouvait ni prévoir ni prévenir. Mais un destin fatal déjoua tous les projets ; sa retraite fut découverte par le zèle inconsidéré d'un ami imprudent, et après une lutte désespérée avec une force supérieure, dans laquelle lord Edouard fut blessé et se trouva bientôt épuisé, ce vaillant guerrier fut pris.

Lord Edouard était étendu sur un lit lorsqu'on entra chez lui. On le somma de se rendre, il saisit un poignard. Sur-le-champ on fit feu sur lui, une balle l'atteignit à l'épaule, il tomba sur sa couche. Quoiqu'étendu sur le dos, et malgré le sang qui ruisselait de sa blessure, il soutint vaillamment ce combat inégal, tua le chef de la bande qui était venue l'attaquer, blessa un officier et ne se soumit que lorsqu'il vit que toute résistance était désormais vaine. Mais, même alors, sa générosité triompha car un chirurgien étant arrivé, il refusa ses secours et demanda que les antagonistes qu'il avait blessés fussent pansés avant lui. Le chirurgien satisfait à sa demande, et à son retour il annonça à lord Edouard, qui l'interrogeait avec inquiétude sur le résultat de ses opérations, que le capitaine Ryan était tué, et que le major Iwan était mortellement blessé. En conséquence, Monsieur, vous pouvez me passer, dit-il avec un ton parfaitement

calme. Le combat fut violent; deux hommes y périrent. Le chirurgien qui fut appelé dans cette circonstance vit encore, il pourra dire si les blessures de lord Édouard étaient mortelles; si avec un traitement prudent et consciencieux elles eussent pu causer une mort prompte ou lente, et si les visites de cet homme plein d'humanité, qui par son art aurait pu rétablir son noble patient ou diminuer au moins ses souffrances, avaient été sévèrement défendues. Mais les jours du brave Édouard étaient comptés, et son passage de la prison au tombeau fut prompt. Je ne veux accuser aucun homme d'une action aussi noire. Puissent la justice et l'humanité nous en préserver. On ignore encore le secret de la prison où il fut enfermé. Mais suivant le langage emphatique d'O'Connor, son ami et son compatriote: « Dans ces jours d'une boucherie affreuse il n'y eut pas même une ombre d'enquête pour le sang précieux d'Édouard. » Cette narration fait saigner mon cœur. Sa carrière fut courte mais brillante. Que sa mémoire soit honorée ! Puissent ses vertus se répandre sur ses fils, qui, par les espérances qu'ils donnent, ont déjà fixé l'attention de la législature, et fait rendre un acte de justice nationale !

Aucun homme n'était plus heureux dans son cercle domestique, que lord Édouard Fitz-Gerald. Il était l'époux adoré de l'aimable Paméla, dont l'amour était d'un plus grand prix pour lui, que la possession de plusieurs royaumes. Il était le favori de sa famille, l'idole de ses sœurs et l'orgueil de son frère Robert, duc de Leinster. Aimé, admiré et respecté de tout le monde, il jouissait d'une somme de bonheur plus grande que celle dont les hommes sont ordinairement appelés à jouir; et si les malheurs de son pays n'avaient point affligé son cœur, et interrompu le cours des jouissances dont le ciel l'avait comblé, il est certain que tous ses desirs eussent été satisfaits; sa fortune, quoique médiocre, était cependant assez considérable, car il méprisait autant l'ostentation du grand monde, que les sentimens étroits d'une ame qui est fermée ou inaccessible à tout sentiment de générosité. Hospitalier sans excès, il se plaisait dans la société de ses amis, et dans ces doux momens que donnent les relations privées. L'aimable Paméla attirait l'admiration de tout le monde par ses manières vives et séduisantes. Elle était faite pour charmer tous les cœurs et pour comman-

der à quiconque n'avait pas encore promis le secours de son bras à la noble cause de l'Irlande. Elle ne cessait de parler de l'Irlande, et la gloire d'Édouard était l'objet favori de son ambition. Elle entraînait dans toutes ses vues, elle avait une ame noble et héroïque. Mais la sensibilité si délicate de son sexe trahissait quelquefois l'anxiété qu'elle éprouvait, même avant que le moment d'agir ne fût arrivé; et comme son ame était alternativement agitée par la crainte et par l'espérance, elle exprimait ces sentimens avec toute la sensibilité ou l'émotion qui caractérise son pays. Quelquefois elle nous conjurait avec une simplicité qui n'avait rien d'affecté, et qui était accompagnée d'un son de voix doux et plein de sentiment, sur lequel son accent étranger répandait un nouveau charme, de protéger son cher Édouard. « Vous êtes tous de braves Irlandais, disait-elle, les Irlandais sont tous bons et vaillans, et Édouard est Irlandais. Votre Édouard est le mien. » Et son œil brillant fixé sur la contenance mâle de son époux, pendant qu'elle disait ces mots, recevait un nouveau lustre des larmes qu'elle ne pouvait s'empêcher de répandre. Voici quelques-uns des momens les plus heureux que j'aie éprouvés dans ma vie, et ma mémoire me les retrace encore avec un sentiment mêlé de plaisir et de peine.

Dans une occasion particulière j'eus l'honneur d'accompagner cette femme aimable et intéressante, quelques jours avant que la mort ne la séparât à jamais de son époux. Je la vis encore une fois ! Ma mémoire me retrace encore cette femme éplorée, vêtue d'habits de deuil, abandonnée mais non pas seule, car le gage de l'affection conjugale retentit encore dans son cœur, insensible en ce moment à tout sentiment autre que celui de la douleur. S'il est vrai que la beauté nous intéresse et que le malheur parle à notre ame dans les événemens ordinaires de la vie, refuserons-nous notre sympathie à la femme illustre du noble et brave Édouard. Étrangère dans nos pays, elle fut adoptée par l'Irlande. Mais hélas ! elle fut l'enfant adoptif de ses malheurs. M. Teeling a voulu donner une leçon aux gouvernemens et aux nations, et venger des injures de la calomnie la mémoire d'hommes dont les noms vivent dans la postérité.

C. R.

214. MÉMOIRE SUR LES INVASIONS, L'ÉTABLISSEMENT ET LA DOMINATION DES FRANCS DANS LA BELGIQUE; par M. DEWEZ. (Nouv. Mém. de l'Acad. royale de Bruxelles, T. III, p. 341.)

Les Sicambres, les Chamaves et les Saliens formaient les trois principales tribus des Franks. M. Dewez pense qu'il serait difficile de décider laquelle avait la prééminence. Les premiers furent anéantis, il n'en reste plus que le nom et le souvenir; les seconds, chassés de leur pays par les Saxons qui s'étaient avancés jusqu'au Rhin, envahirent la contrée occupée par les Allemands, et nommée depuis Franconie.

C'est vers le milieu du troisième siècle, c'est-à-dire vers l'an 240, que les Franks firent les premiers efforts pour pénétrer dans les Gaules. Aurélien remporta sur eux une grande victoire, à l'occasion de laquelle fut faite cette chanson rapportée par Vopiscus : *Mille Francos, mille Sarmatas semel et semel occidimus : mille, mille, mille, mille, mille Persas quærimus.* C'est le plus ancien monument historique où il soit fait mention des Franks.

Des hordes innombrables de ces barbares inondèrent encore la Belgique sous Tacite et Florien; Probus les défit dans plusieurs rencontres, leur reprit les villes et les provinces dont ils s'étaient emparés, leur tua 400,000 hommes, força neuf de leurs rois à lui demander grace et emporta un butin immense. Quelques personnes pensent que Probus ayant établi sur les bords du Rhin une colonie de Franks, ceux-ci étendirent peu à peu leur domination sur la rive gauche du fleuve, se mêlèrent aux peuples établis dans cette contrée, et s'y fixèrent comme alliés ou tributaires des Romains. Beaucoup de Franks même, enrôlés dans les légions romaines, parvinrent aux premières dignités militaires.

Les peuplades de Franks, qui avaient résisté aux armes romaines, s'étant réunies aux Saxons, infestaient continuellement les frontières de la Belgique. Méprisant la jeunesse de Constantin, ils renouvelèrent des invasions qui avaient été quelque temps réprimées sous Constance, son père. Constantin fondit sur eux à l'improviste et en fit un horrible carnage; peu satisfait de cet avantage il livra les prisonniers, sans distinction d'âge et de sexe, aux plus affreux supplices. Ces cruautés, loin

d'abattre le peuple belliqueux, objet de sa vengeance, ne fit au contraire que l'exaspérer davantage contre les Romains. En effet, profitant de l'absence de l'empereur, les Francs repassèrent le Rhin et ravagèrent la seconde Germanique. Constantin accourut pour les repousser, et se servit d'un stratagème dont le résultat fut, pour eux, une sanglante défaite.

Mais les Francs, toujours battus, toujours indomptables, semblaient puiser dans leurs désastres mêmes une nouvelle énergie. Après avoir perdu encore deux grandes batailles, ils conclurent un traité de paix et d'alliance avec les Romains; mais cette paix ne fut pas plus durable qu'elle n'était sincère. La haine invétérée qu'ils portaient aux maîtres du monde n'était que concentrée. Ils saisirent la première occasion pour faire une irruption dans les Gaules, où ils mirent un grand nombre de villes à feu et à sang. Julien les arrêta, les défit et les força de repasser le Rhin. Peu de temps après, cet empereur, prenant à son tour l'offensive, tomba sur eux et leur fit éprouver de grandes pertes. Il s'ensuivit encore une paix éphémère; la mort de Julien rendit aux barbares toute leur animosité. Réunis aux Alains ils envahirent la seconde Germanique et dévastèrent la ville de Tongres qui était dès lors une cité riche et peuplée.

Enfin, les troubles auxquels l'empire était en proie, favorisèrent plus encore que la bravoure de ces peuples, l'établissement définitif des Francs dans les Gaules, au commencement du cinquième siècle, et ils se formèrent alors en assemblée nationale pour délibérer sur la forme de gouvernement qu'ils adopteraient. Le régime monarchique prévalut, et Pharamond fut, dit-on, élevé sur le pavois et proclamé chef de la nation. On donne à ce chef, dont le nom est fort controversé, un successeur qu'on croit s'être appelé Clodion.

M. Dewez examine les commencemens de la monarchie française, qui ne fut long-temps qu'un gouvernement militaire. Il expose les progrès successifs de la domination de la dynastie dite *Mérovingienne*, et s'efforce d'établir, d'après les historiens, les divisions territoriales amenées par le partage du royaume entre les enfans de Clotaire ou de Dagobert. Nous ne le suivrons pas dans ces développemens, d'abord parce qu'en cela il nous paraît s'écarter un peu de son sujet, et puis parce que

ces notions se trouvent consignées dans les ouvrages des auteurs qui ont écrit l'histoire de France sous la première race.

W.

215. EUFALIA. Matériaux pour l'histoire des pays situés entre le Rhin et la Meuse. Publ. par F. X. Boos. 1^{er} et 2^e cahiers, le cah. de 4 f. in-8°; prix, 8 gr. Aix-la-Chapelle, 1827-1828, impr. d'Ulrich; et Cologne, Papper.

Le premier cahier de ce recueil qui, à ce qu'il paraît, n'est pas continué, contient les articles suivans : Constitution romaine dans les Gaules; matériaux pour la géographie ancienne des Gaules; sur Orgetorix et Dumnorix; sur le roi Arioviste; sur Ermensinda de Blankenheim; le château de Steffeln en 1282; Conrad de Schleiden en 1322; Arnold de Blankenheim en 1325; sur l'abbaye de Steinfeld.

Le second cahier contient : Constitution des Gaules sous les rois francs, avec leur division en 17 provinces sous les derniers empereurs; matériaux pour la géographie ancienne des Gaules; Jules César combat les Nervi; Induciomar et Cingentorix; le comte Cuno, seigneur de Schönberg sur l'Ur, dans le douzième siècle; sur l'abbaye de Steinfeld. (*Allg. Repert. der In- und ausländ. Literatur*; 1829, vol. 4, cah. 3 et 4, p. 215.)

216. OUVRAGES NOUVEAUX SUR L'HISTOIRE DES PAYS-BAS.

Un rapport publié par la Commission chargée par le roi des Pays-Bas de livrer au public divers manuscrits sur l'histoire du pays, annonce que la littérature hollandaise s'est enrichie des productions suivantes :

1^o La chronique de Nicolas de Klerk, connue sous le nom de *Rijmkronijk van Brabant*;

2^o La chronique de Jan van Heftu. C'est une description du combat ou de la bataille de Wœringen, en 1268.

Ces deux manuscrits sont écrits en flamand, et M. J. F. Willem, membre de l'Institut royal, est chargé d'en faire la publication.

3^o Histoire du Brabant, par Edmond Dinter, en latin, à publier par M. Bernharde, bibliothécaire à l'université de Louvain.

4^o Histoire politique du Brabant, par P. Vander Hyden;

nommé *a Thymo*, en latin, à publier par le baron Reiffenberg, professeur à Louvain.

5° Relation du voyage de Philippe-le-Bel, en Espagne, par Antoine de Lalaing, en français.

6° Récit des troubles qui ont éclaté à Gand, sous le règne de l'empereur Charles-Quint, en latin. M. C. Van Hulthem publiera ce manuscrit.

7. Chronique de St-Bavo, en latin, à publier par M. Raoul, professeur à Gand.

8° Chronique de Gilles Le Muisis de Mucidus, en latin, à publier par M. Van Hulthem.

9° Mémoires de Jan Van Haynen, en français, à publier par M. Silvain Van de Wéyer, bibliothécaire à Bruxelles.

Les remarques qui seront jointes à ces éditions seront rédigées dans la langue des auteurs des manuscrits, et les ouvrages contiendront toutes les figures et cartes nécessaires à leur intelligence. La collection formera 30 volumes gr. in-8°. (*Algemeene Konst en Letterbode*, septembre 1829, n° 39, p. 177.)

C. R.

217. *MONUMENTA GRONINGANA VETERIS æVI INEDITA*, ou collection d'anciennes chartes et pièces inédites, relatives à la province de Groningue, à partir des temps les plus reculés, jusqu'à la fin du 14^e siècle; par R. K. DRIESSEN. 3^e partie, commençant à l'année 1391, et finissant avec le 14^e siècle, avec un appendice. 1 vol., 423 et 640 pages gr. in-8°. Groningue, 1827; Oomkens. (*Letterk. Magazijn van Wetenschap.*, 1828, n° 3, p. 114.) *Voy. Bullet.*, VI, 174.

Cette troisième partie des monumens de Groningue contient 46 chartes inédites; quelques-unes, il est vrai, ont déjà été publiées, mais l'impression en a été si négligée, que l'auteur a cru devoir en donner une nouvelle édition plus correcte. Ces chartes sont relatives, non-seulement à Utrecht, Drenthe et à la province de Frise, mais aussi à la Gueldre, la Hollande, la Zeelande et l'Overysse: nous ajouterons que, parmi ces chartes, il en est qui ont trait à la Suède et à la Norvège; on y trouve en effet, le privilège de Magnus et de Haquin (*Magni et Haquini*), rois des royaumes de Norvège et de Suède, du 30 septembre 1272; et le privilège du roi Haquin en Norvège et en Suède,

du 15 août 1276. La plupart des chartes concernent la province de Groningue, et principalement la ville de ce nom.

On trouve en tête de chaque charte un exposé sommaire de son contenu : plusieurs chartes sont accompagnées de remarques qui dénotent des connaissances historiques et philosophiques très-étendues.

L'auteur, qui est archiviste de la province de Groningue, a pu aisément satisfaire son zèle ardent pour la diplomatie. M^r G. J. Keiser lui a promis, en outre, de mettre à sa disposition l'excellente et vaste collection de son père, le président J. W. Keiser. Le grand nombre de documens nouveaux que l'auteur s'est procurés, l'a déterminé à joindre à cette troisième partie un appendice qui contient ces documens à partir de l'année 1329; d'autant plus qu'il espère obtenir encore d'autres pièces qui sont d'un haut intérêt pour l'histoire de la province de Groningue.

En conséquence il publiera une quatrième partie qui, outre les documens restans, présentera une table alphabétique pour l'ouvrage entier.

C. R.

218. *STORIA DEI POPOLI ITALIANI*, etc.—Histoire des peuples italiens, de Charles BOTTA, traduite du français en italien par un membre correspondant de l'Académie de la Crusca. Vol. I et II, in-24. Pise, 1825; Nistri et Capurro. (*Giornale ligustico di scienze, lettere ed arti*; 3^e cahier, mai 1827, p. 277.)

Malgré le titre de son ouvrage, M. Botta annonce que son but n'est pas d'écrire l'histoire des peuples de l'Italie, mais d'exposer les révolutions arrivées dans cette contrée depuis la translation du siège de l'empire à Byzance, jusqu'à nos jours. Il ajoute que son histoire se divise naturellement en trois périodes : 1^o depuis Constantin jusqu'à Charlemagne; 2^o depuis ce dernier jusqu'au 14^e siècle; 3^o depuis cette époque jusqu'à celle où nous vivons.

Dans son introduction, l'auteur retrace brièvement la nature du gouvernement de Rome. Dans Rome seule résidait, selon lui, la souveraineté, et les habitans des provinces, soumis à la république, étaient tous indistinctement ses sujets. Si l'on en croit Maffei, la dénomination de *sujets* était presque inconnue dans

l'ancienne Rome, et les habitants des pays conquis portaient le nom d'*alliés*.

M. Botta paraît avoir commis d'assez graves inexactitudes dans la partie de son livre qui traite de l'histoire de Venise. Celle qu'il a consacrée à la Lombardie contient aussi bien des erreurs et offre des omissions qu'il serait assez facile de réparer. Ainsi, par exemple, on n'y trouve pas un mot sur la condition des peuples pendant la domination des Lombards. Enfin, le traducteur italien semble regarder l'histoire de M. Botta comme un ouvrage fait à la hâte.

W.

219. MÉMOIRES HISTORIQUES SUR CORI; par SANTE VIOLA. (*Giornol. arcad.*; nov. 1823, p. 245; décem. 1823, p. 390; févr. 1824, p. 212; sept. 1824, p. 331; nov. 1824, p. 212; déc. 1824, p. 330; févr. 1825, p. 182.)

A l'époque où fut fondée la ville d'Albe, bâtie, dit-on, par Ascagne, fils d'Énée, Cori, que les anciens nommaient *Cora*, et dont on attribue la fondation au troyen Dardanus, figurait déjà parmi les premières cités de l'antique Latium, dans cette partie comprise dans le pays volsque. Tullus Hostilius ayant détruit Albe, voulut soumettre aussi les autres villes de son territoire. Mais les Latins lui opposèrent pendant cinq ans une vigoureuse résistance, qui fut suivie d'un traité de paix. Cori fit partie de la coalition qui se forma contre Rome pour replacer les Tarquins sur leur trône. Après la victoire remportée par les Romains près du lac Régille, ceux-ci envoyèrent contre les Volsques une armée destinée à les punir d'avoir secouru les Latins. Les Volsques surpris, mais non déconcertés par cette attaque imprévue, puisqu'ils étaient assez forts pour se défendre, tentèrent des voies d'accommodement, et préférèrent appaiser la colère de l'ennemi en lui donnant comme otages, trois cents jeunes gens des premières familles de Pomezia et de Cori. Satisfaite de cet acte de soumission, Rome retira ses troupes du territoire volsque. Mais, quelque temps après, les Volsques, revenus de leur première stupeur, voulurent se venger de la honte qu'ils avaient essuyée, et firent secrètement une alliance offensive avec les peuples voisins, ne songeant pas qu'ils allaient sacrifier les otages qu'ils avaient livrés. Aucune considération ne put les retenir, ils commencèrent la guerre avec

acharnement, et comptant sur les discordes civiles qui déchiraient Rome, ils se crurent certains du succès; mais leur espérance fut trompée : ils furent complètement défaits; la prise de Pomezia fut la suite de cette bataille, et les habitans en âge de porter les armes, furent passés au fil de l'épée, par ordre du consul Servilius. Son collègue ne resta pas en arrière de cette barbarie : car, ayant fait amener sur la place publique les trois cents otages restés à Rome, il les fit battre de verges et décapiter. Par suite de ces événemens, Cori et Pomezia devinrent colonies latines et perdirent leur indépendance. Tite-Live ne nous dit ni quand ni pourquoi ces deux villes furent réduites à cet état. Ici, la chronologie de l'historien latin est un peu obscure, et ne s'accorde point avec celle de Denys d'Halicarnasse.

L'an de Rome 258, les Aronces déclarèrent la guerre aux Romains; ceux de Pomezia et de Cori s'unirent à eux. Les alliés furent battus. La première de ces villes fut détruite, et ses habitans furent vendus à l'encan. Il est hors de doute, d'après Tite-Live, que Cori subit le même sort. En 465, Cori commençait à peine à sortir de cet état malheureux, lorsque Coriolan fut banni de son ingrate patrie. Les Volsques lui donnèrent l'hospitalité; ce qui devint la source de nouvelles guerres et de nouveaux désastres. Coriolan, nommé général de l'armée volsque, marcha sur Rome, répandant sur son passage la terreur et la mort. Cori, ayant obtenu de lui une capitulation honorable, ne fut pas traitée en ennemie, grâce à la prudence de ses magistrats.

Depuis la guerre de Coriolan, le nom de Cori n'est plus prononcé pendant quelque temps par les historiens. L'an 303, on emprunta quelques dispositions particulières des lois de cette ville pour ajouter à celles qu'on avait recueillies en Grèce.

Indépendamment d'Hercule, de la Fortune, d'Apollon et d'Esculape, les habitans de Cori rendaient encore un culte à Castor et à Pollux, comme on le voit par une inscription trouvée dans cette ville, et que Volpi, Muratori et Vignoli ont rapportée. On pense généralement que la statue de Rome antique en porphyre, laquelle se voit sur la place du Capitole, fut trouvée à Cori parmi les débris du temple d'une de ces divinités. Volpi suppose qu'Éole et Janus étaient adorés à Cori; mais, quant au premier, les présomptions qu'il allègue sont

trop faibles pour être concluantes, n'étant fondées sur aucun monument. Pour ce qui est du culte rendu au dieu à deux faces, on est encore réduit à des conjectures.

Il est présumable que Diane chasseresse avait aussi un temple à Cori. Cette conjecture est fondée sur une statue antique de cette déesse, que Volpi dit avoir été trouvée dans cette ville, et qu'il assure exister dans les jardins de MM. Buzii, originaires de Cori. Cérès et Proserpine étaient adorées dans cette cité volsque; une inscription élégante en fait foi, et atteste qu'un Marcus Tuspilius bâtit un temple en l'honneur de ces deux déesses. A ces divinités, on peut ajouter le dieu du vin d'après un marbre recueilli et publié par Muratori. On y voit qu'une jeune fille, nommée Spira, dédie un monument à Bacchus. Une autre inscription nous apprend que le culte de Leucothée était pratiqué à Cori; sur ce monument la déesse est désignée sous le nom de *Mère Matuta*. Mais, selon Volpi, le temple le plus magnifique des divinités de Cori était celui du Soleil, lequel était situé près de celui de Castor et de Pollux. Le même antiquaire parle aussi d'un autel antique, qui sert aujourd'hui de fonts baptismaux dans l'église de St-Pierre de cette ville; il pense que cet autel appartenait au temple de Diane ou d'Hercule; mais comme sur une des faces, on voit une tête rayonnante, ne pourrait-on pas supposer qu'il vient plutôt du temple du Soleil?

Au reste, rien n'empêche de croire que le culte de toutes ces divinités fut successivement introduit à Cori et dans les autres villes volsques depuis l'an 367, époque à laquelle elles furent soumises à la puissance romaine; car il est vraisemblable que la religion des vainqueurs devint celle des peuples vaincus. Mais si cette hypothèse est admissible pour le culte d'Apollon, de la Fortune, de Cérès, de Proserpine, de Bacchus et du Soleil, on ne saurait en dire autant de Castor et Pollux, d'Esculape et de la déesse Hygie. En effet, il est certain que le culte de ces derniers était en vigueur chez les peuples du Latium avant même que Rome existât.

On a conjecturé, mais sans pouvoir l'établir par les monumens, que Ponce-Pilate, le fameux gouverneur de la Judée, avait exercé à Cori l'emploi de préteur, et avait possédé une maison de campagne dans le territoire de cette ville. On croit

avoir trouvé quelques indices de ces faits, que Volpi n'hésite pas à déclarer fabuleux. On ne saurait regarder comme plus authentique la tradition d'après laquelle St-Pierre donna sa malédiction au peuple de Cori pour s'être montrés hostiles envers les habitants de Velletri. On se fonde sur une inscription gravée, suivant Laurienti, sur un marbre très-ancien, pour affirmer que le pape Urbain I^{er} envoya, en 227, un certain Pierre, diacre, et d'autres évêques, prêcher à Cori la foi chrétienne; ce fait, dont on n'a aucune preuve évidente, n'est pourtant pas dénué de toute probabilité.

Dans le moyen âge, Cori, comme la plupart des villes d'Italie, devint le théâtre de troubles et de désastres. Son territoire, envahi par les hordes barbares des peuples septentrionaux qui inondèrent l'Europe, fut mis à feu et à sang par les armées de Totila. Dans le 12^e siècle, cette ville, étant restée fidèle au pape Alexandre III, dut être exposée aux plus grands malheurs de la part des troupes de l'empereur Frédéric Barberousse, qui soutenait les intérêts de l'antipape Victor. Au commencement du 15^e siècle, Ladislas, roi de Naples, ayant envahi les états de l'Eglise, imposa à Cori la loi du vainqueur; mais les habitants, fidèles à leur antique amour pour la liberté, ne tardèrent pas à secouer le joug, recouvrèrent leur indépendance en 1410, après la mort du tyran, et se mirent sous la protection du sénat romain. La ville resta incorporée aux états du pape; mais elle obtint le droit d'élire ses magistrats, privilège qui lui fut accordé par le pontife Martin V, en 1430, et confirmé par Nicolas V, en 1451, et par Sixte IV, en 1480.

Cori a vu naître des hommes célèbres dans plus d'un genre : nous citerons Antoine Ricchi, Grégoire Landi Vittori, les Picchioni, les Maschetti, Louis Ceracchi, etc.; mais aucun citoyen de Cori n'a acquis plus de célébrité qu'Ambroise Massari, religieux augustin, que le pape Sixte IV, juste appréciateur de son mérite, envoya, comme nonce du Saint-Siège, en Allemagne, pour terminer les différends qui s'étaient élevés entre les électeurs de l'empire. Le P. Ambroise devint par la suite général de son ordre, et fut un de ceux qui firent l'éloge funèbre de Sixte IV; mais sa vie ayant été abreuvée d'amertume par Innocent VIII, successeur de ce pontife, il mourut de chagrin après un mois de détention au château St-Angé.

C'est à Cori que fut fondée l'Académie des *Intépides*, dont les armes consistent dans un laurier auprès duquel tombe la foudre, et portent pour épigraphe : *Ne quidem fulmina terrent*. Enfin cette ville, à laquelle il ne manque aucune espèce d'illustration, ne se recommande pas moins à l'attention des contemporains qu'au souvenir de la postérité. W.

220. NOTIZIE SUL MINISTÈRIO DEL CARD. BARTOL. PACCA. — Notices sur le ministère du cardinal Barthol. Pacca, secrétaire d'état du pape Pie VII. In-8°. Civita-Vecchia; 1829.

221. AMOURS ET GALANTRIES DES ROIS DE FRANCE; mémoires historiques sur les concubines, maîtresses et favorites de ces princes, depuis le commencement de la monarchie jusqu'au règne de Charles X; par SAINT-EDME. 2 forts vol. in-8°; prix, 15 fr. Paris; Amable Costes.

222. HISTOIRE PHYSIQUE, RELIGIEUSE, CIVILE, JUDICIAIRE ET MORALE DE TOULOUSE ET DES DÉPARTEMENTS DE LA HAUTE-GARONNE, etc., depuis les premiers temps historiques jusqu'en 1789; par M. DU MÊGE, membre de la Société royale des Antiquaires. 5 vol. in-8°.

Nous annonçons avec empressement l'apparition très-prochaine de cet ouvrage si impatiemment attendu.

Les recherches de l'auteur de la nouvelle *Histoire de Toulouse* sont connues et depuis longtemps appréciées; elles ont obtenu les palmes de l'Institut, et celles des plus célèbres académies, soit regnicoles, soit étrangères. On doit à cet écrivain, entr'autres ouvrages sur le midi de la France, les *Monuments religieux des Volces-Tectosages*, la *Description des cathédrales d'Arles et d'Albi*, la *Statistique générale des départemens pyrénéens*, l'*Archéologie Pyrénéenne*, de nombreux *Mémoires* sur des inscriptions hébraïques, grecques, latines, etc. On sait d'ailleurs combien ses découvertes historiques ont excité l'intérêt de l'Europe savante.

Il a divisé son *Histoire de Toulouse*, composée depuis plus de 8 années, en 21 livres.

Le 1^{er} est consacré à la description physique du territoire.

Le 2^o renferme des recherches sur les premiers habitants présumés de ces contrées.

Le 3^e est relatif à l'établissement des *Volces-Tectosages*, et des autres tribus qui s'allièrent avec ce peuple.

Le 4^e rappelle les conquêtes lointaines de ces mêmes *Tectosages*.

Le 5^e, leur soumission aux Romains ; et leur histoire jusqu'à la mort de Jules-César.

Le 6^e contient l'histoire de Toulouse et des 7 départemens, depuis le commencement du règne d'Auguste jusqu'à la fin de la domination romaine dans ces contrées.

Le 7^e offre la description topographique et monumentaire de Toulouse et de 7 départemens sous l'empire des Césars.

Dans le 8^e, commence l'histoire des rois visigoths de Toulouse.

Le 9^e contient les derniers temps de l'histoire de ces princes, et fait connaître les lois, les mœurs, l'état politique et religieux des peuples de 7 départemens pendant la domination des Visigoths.

Le 10^e renferme tous les souvenirs du gouvernement des ducs de Toulouse.

Le 11^e présente le tableau historique et statistique du royaume d'Aquitaine, dont Toulouse fut la capitale.

Les 12^e, 13^e, 14^e et 15^e livres sont consacrés à l'histoire des comtes de Toulouse, de Roix, de Comminges, etc., etc.

Les 16^e, 17^e, 18^e, 19^e, 20^e et 21^e renferment les annales de Toulouse et des départemens, depuis l'extinction de la dynastie des comtes jusqu'en 1789.

L'*Histoire physique, religieuse, civile, judiciaire et morale de Toulouse et des départemens de la Haute-Garonne, de Tarn-et-Garonne, du Tarn, de l'Hérault, de l'Aude, des Pyrénées-Orientales et de l'Ariège*, formera 3 forts vol. in-8^o, sous le titre de supplément : elle aura encore 2 autres volumes.

Le premier contient un Dictionnaire géographique, historique et statistique des 7 départemens. Là, chaque commune aura un article spécial dans lequel on trouvera son histoire, et aussi son état actuel, sous les rapports religieux, administratifs, agricoles, industriels, etc.

Le 2^e porte le titre particulier de Dictionnaire généalogique, héraldique et biographique. Plusieurs centaines de familles y retrouveront leur histoire. La mémoire des hommes célèbres en tout genre, nés dans les 7 départemens, y sera rappelée,

ainsi que celle des prélats de tous les sièges épiscopaux qui ont existé ou qui subsistent encore dans ces départemens. Il en sera de même pour les comtes de Foix, ceux de Comminges, les vicomtes de Conserans, d'Alby, de Narbonne, etc., etc. Ainsi, aucun ouvrage ne sera plus complet que celui que nous annonçons.

Les 5 vol. de l'*Histoire de Toulouse* paraîtront à des époques rapprochées.

Le prix de la souscription est de 30 fr. (6 fr. le vol.), à Paris et à Toulouse.

Le prix de chaque vol. est exigible lors de sa remise aux souscripteurs. Les frais seront comptés en sus du prix.

On souscrit : à Paris, chez Treuttel et Würtz, rue de Bourbon, n° 17; à Toulouse, chez Vieusseux, imprimeur-libraire, rue St.-Rome, n° 46, et chez Hépault, imprimeur-libraire, même rue, n° 7, et entre les mains des commis-voyageurs de librairie.

Les demandes doivent être affranchies. (*France méridionale*; 13 juill. 1830.)

223. RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE L'ANCIENNE MAISON-DE-VILLE DE ST.-OMER, et du plan adopté pour la construction de la nouvelle.

Au retour de l'un de ses voyages à la Terre-Sainte, Thierry d'Algace, comte de Flandre, voulant consoler la ville de St.-Omer d'un terrible incendie qu'elle venait d'éprouver, fit bâtir dans un endroit élevé une belle maison de ville qui avait été commencée par ses ancêtres : il la fit achever, et décida que toute personne venant en ce lieu, quelque criminelle qu'elle fût, y serait libre. Cet édifice fut nommé Ghildhalle : chambre des comptes. La charte en fut donnée l'an 1151; Louis VIII, après s'être emparé de St.-Omer, la confirma en 1211, et Philippe-Auguste ayant dissipé les vains projets des alliés dans les plaines de Bouvines, ratifia à son fils la possession de cette ville en partie cause de ce grand événement historique.

En 1237, Louis IX mit son frère Robert en possession de l'Artois; ce premier chef du comté d'Artois, trois mois avant son départ pour la Palestine, concéda à la ville de St.-Omer une nouvelle halle ou maison de ville, et renouvela en faveur

du nouvel établissement les anciennes exemptions et franchises. St-Louis le visita en 1235, lorsqu'il prit sous sa protection les états de Robert II encore mineur; et ce dernier s'empessa de confirmer en 1267 la charte donnée par son père en 1248.

En 1381, on démolit la vieille halle.

En 1454, on termina le pavement du grand marché, en face duquel l'hôtel-de-ville est situé. Diverses réparations l'entretenrent jusqu'au milieu du 17^e siècle. On ne voit pas que cet édifice ait souffert considérablement au siège de 1638; mais ayant été dégradé par les soldats des nombreuses garnisons qui se succédaient pendant une guerre de longue durée, il se trouvait en 1648 en danger de tomber en ruine, et le magistrat résolut alors de le faire abattre. Cependant en 1670 il subsistait encore, puisque dans le cours de cette année, le gouverneur des Pays-Bas approuva le plan du nouveau bâtiment de la maison de ville, et exhorta les échevins à le continuer. Comme il n'y avait pas de deniers suffisans pour mettre à fin cette entreprise, on ne trouva point de meilleur expédient que de faire la proposition de rédimmer *les deux festins* dûs par deux échevins nommés pour la première fois, qui coûtaient plus de 100 patagons chacun. L'hôtel-de-ville actuel est donc de 1670. Au siège de 1677, dont le résultat heureux fut la rentrée de St-Omer sous la domination française, ce monument fut notamment endommagé par le canon. En 1718, on y éleva une nouvelle grande porte, et en 1724, on en répara le toit. Le plafond de cette halle fut commencé en avril 1733; en 1757, on y fit une majeure restauration, c'est ainsi qu'il se maintint jusqu'à la révolution.

Les historiens s'accordent à dire et avec raison, que, quoique placé sur une belle place presque circulaire, l'hôtel-de-ville de St-Omer n'offre rien de remarquable; depuis longtemps les habitans eux-mêmes avaient senti que cet édifice n'était pas en proportion avec le rang important que leur cité occupait dans la province. Aussi le 19 octobre 1786, l'assemblée des notables prit-elle la résolution de reconstruire en entier l'hôtel-de-ville, et adopta l'un des plans présentés par M. Couture, architecte de Paris. Les orages politiques qui ne tardèrent pas à gronder, empêchèrent l'exécution de ce patriotique projet.

En 1792, on fit quelques nouvelles réparations à ce vieux corps-de-logis, qui resta ensuite en quelque sorte délaissé jusqu'à l'époque de la restauration. Ce fut alors que pour empêcher l'écroulement entier de l'hôtel-de-ville, divers travaux eurent lieu, et il en résulta la bizarrerie que l'on voit encore aujourd'hui, une moitié neuve attenante à une partie délabrée. Enfin l'administration actuelle, répondant aux vœux des habitants, vient d'adopter le plan d'une nouvelle construction totale sur le même emplacement, présenté par M. Lefranc, architecte du duc d'Orléans, élève du célèbre Fontaine. (*Le Propagateur*, 18 avril 1830.)

224. HISTORIA GENERAL DE LA REVOLUCION MODERNA HISPANO-AMERICANA.—Histoire générale de la révolution moderne hispano-américaine; par Don Mariano TORRENTE. Par cahiers de 15 feuil.; prix de souscription par cah., 8 réaux. Madrid; Sojo, Razola et Novillo. (*Gaceta de Bayona*, 1830, fév. n° 145.)

Don Mariano Torrente, déjà connu suffisamment en Espagne, par sa géographie universelle, a publié les 3 premiers cahiers, ou environ la moitié du 1^{er} vol. de cet ouvrage, qui est le fruit de ses observations dans le pays même, et d'une immense collection de mémoires étendus et de descriptions isolées, dont la plupart ont été écrites sous l'influence des insurgés, ou sous celle des royalistes espagnols. L'auteur pense que son travail ne comprendra pas plus de 3 vol. La partie du 1^{er} vol. que nous annonçons se compose du discours préliminaire, qui commence par une courte description géographique de l'Amérique espagnole, de ses productions naturelles, et de ses différents climats. L'auteur fait connaître le mode de gouvernement, la population et l'esprit des lois dans chacune des vice-royautés et capitaineries générales, ainsi que leur étendue et leur situation avant la révolution. Il énumère les diverses castes d'Indiens, les Métis, Créoles espagnols, Nègres et Européens, donnant une idée assez claire et précise de leurs caractères, de leur état civil, et des vices et des vertus qui les dominent. Il peint avec des couleurs assez vives, et que font ressortir, dit la *Gaceta*, le ton de modération et d'impartialité avec lequel il écrit, le caractère pervers des Créoles, « qui sont les uniques metours

de la révolution. » M. Torrente s'accorde, avec d'autres auteurs espagnols qui ont écrit sur les troubles de l'Amérique, à attribuer la prétendue perversité des Créoles à la mauvaise éducation qu'ils reçoivent en général, leurs parens s'occupant beaucoup plus de leurs intérêts particuliers que du soin d'élever leurs enfans dans les principes de la religion et de la morale. Ces Créoles, dit-il, ont usurpé les droits des indigènes, et ont affecté de venger ce malheureux pays de l'oppression qu'eux seuls et leurs pères avaient fait peser sur lui. C'est, ajoute l'auteur de l'article, comme si des voleurs de grands chemins et des malfaiteurs se présentaient devant les tribunaux pour demander vengeance contre les victimes de leurs brigandages (1).

L'auteur termine cette 1^{re} partie de son ouvrage par un parallèle entre l'état florissant où se trouvent, selon lui, les possessions ultramarines qui sont restées fidèles à la métropole, et la situation désastreuse des provinces qu'il appelle rebelles, et il indique les moyens à adopter pour ramener ces derniers à l'état de félicité de leurs frères de la Péninsule. C'en est assez pour faire connaître dans quel esprit cette histoire est écrite. G.

MÉLANGES.

215. SOCIÉTÉ ROYALE ASIATIQUE DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'IRLANDE.

Cette Société a tenu sa première séance pour cette session le 2 décembre 1829.

Après la lecture des procès-verbaux de la dernière assemblée tenue le 25 juillet, un grand nombre de dons ont été offerts, parmi lesquels sont les suivans :

Par le ministre des affaires étrangères de Russie, par l'entremise du prince de Lieven, une histoire des trois premiers princes de la famille de Gengis, en russe. Une description de la ville de Pékin en russe, traduite du chinois par le père Hyacinthe, avec un plan de la ville.

Par le rev. H. D. Leeves, un manuscrit turc d'une très belle écriture, contenant le firman du sultan, qui confirme l'élection du patriarche grec de Constantinople.

Par le comité d'instruction publique de Calcutta, douze ouvrages publiés récemment sous sa surveillance.

Par le lieutenant colonel Doyle, un superbe manuscrit arabe contenant le Koran, et un autre en Nagree, contenant une des Puranas.

On commence alors la lecture d'un mémoire communiqué par le col. Harriot, dont le titre était : « Observations sur l'origine orientale des Zingari, ou tribu appelée mal à propos Égyptiens et Bohémiens ; auxquelles on a joint un vocabulaire comparatif du zingara ou dialecte des Gypsey, avec divers synonymes tirés principalement de l'Hindi. Le vocabulaire des mots anglais et gypseys avait été pris de vive-voix par le colonel Harriot à Overton, dans le Hampshire, en 1821.

Le vocabulaire comprend près de 450 mots anglais et bohémiens, dont 350 environ ont leurs synonymes ; il est suivi d'observations dans lesquelles l'auteur, après quelques remarques préliminaires sur les noms sous lesquels cette tribu singulière est diversement connue dans les principales contrées de l'Europe et dans la Syrie, la Perse et l'Indoustan, cherche à établir les dates où l'on commença à en faire mention dans les états de l'Europe, et de là, il les suit de nouveau dans la Perse, où il maintient qu'elle a été introduite par ordre de Bairam Gor, il y a plus de 1,400 ans, par la province de Caboul ; il cite beaucoup d'autorités à l'appui de cette opinion, entre autres Firdousi, et le poète lauréat actuel de Perse, Fateh Ali Khan.

On finit en cet endroit la lecture de ce mémoire. Le reste de la séance est consacré à un essai sur les Zingari de l'Inde.

Janvier 1830. — On lit la seconde partie de l'essai sur les Gypseys par le colonel Harriot ; elle renferme des détails sur les Zingaris des Indes. Cette classe est une de celles qu'on rencontre fréquemment dans la partie de l'Indoustan qui est arrosée par le Gange, à Malwa, Guzarate et au Deccan. On l'appelle *Nath* ou *Benia*. Le 1^{er} mot signifie un coquin ; le 2^e un danseur ou un faiseur de tours. Le colonel Harriot cite diverses autorités pour prouver qu'il y a ressemblance entre ces Gypseys et le rebut de leurs frères d'Europe ; il conclut par insinuer qu'ils ne sont pas si corrompus qu'on le croit généralement, et il en donne pour preuves quelques traits de bienfaisance exercés

sous ses yeux pendant qu'il demeurait dans le Hampshire. On a annoncé différens dons, principalement des dons littéraires; dans le nombre se trouvait le 32^e vol. des Mémoires de l'Académie royale des sciences de Turin; un volume renfermant de 30 à 40 lettres originales du célèbre sir W. Jones, sur la littérature et les sciences de l'Asie, présenté par J. F. Davis esq., au père duquel les lettres avaient été écrites. Les propriétaires de la galerie des portraits nationaux des personnages illustres du 19^e siècle, ont présenté 8 numéros de cet ouvrage. M. Goodhall a présenté une pierre sépulchrale chinoise; voici la traduction des caractères qui y étaient gravés. — « Pierre sépulchrale élevée un jour heureux, le 21 de la 5^e lune, 8^e année de l'empereur Kea-King, à la respectable, âgée et illustre mère défunte, Pwangung, chef de la famille, mère de Lé, et veuve du vénérable Choo, magistrat à Heën, du 7^e rang. — La piété filiale du fils aîné de Lé, l'a porté à faire graver cette inscription ». On avait récemment trouvé deux ou trois de ces pierres sépulcrales au fond des caisses de thé. Elles sont d'un poids considérable; et les avoir trouvées dans ces caisses ferait croire que les habitans du céleste empire sont aussi adonnés à la fraude que les autres peuples. — On présente également une collection curieuse d'images des Hindous, et autres objets d'idolâtrie.

Suite de janvier 1830. — Le président lit un mémoire contenant des observations sur l'art de la sculpture chez les Hindous, et entre dans des détails explicatifs de quelques dessins qu'il a faits des statues et groupes existant dans les souterrains des temples d'Ellora, que l'on publie maintenant dans les Transactions de la Société. Le rév. B. Schmidt lit à son tour un mémoire; il débute par quelques observations sur l'utilité de l'étude des langues et de leurs dialectes; il soutient que les dialectes des montagnards diffèrent beaucoup des dialectes des habitans des plaines; et que partout où cette différence existera, elle servira à découvrir l'origine de certaines tribus. D'après ce principe, l'auteur donne un rapide mais intéressant abrégé du rapport des langues entre elles, et de là, il revient au Tamul comme étant la langue la plus nouvelle pour lui, et qu'il regarde comme absolument distincte du Sanscrit, et formant la langue pure des aborigènes de l'Inde. D'après

cette raison et à cause des ouvrages originaux qu'elle a produits, de la plus haute antiquité et du plus grand mérite, l'auteur la recommande spécialement à l'attention des Européens versés dans l'étude des langues.

Lady Raffles présente une belle collection de manuscrits malais et javanais formée par feu son savant époux, sir Stamford Raffles, pendant qu'il était gouverneur de l'Archipel indien. La collection est dans le meilleur état et renferme des ouvrages sur toutes les branches de la littérature indienne. Il s'y trouve des vocabulaires et des dictionnaires du sumenap et du bugis; du malais, de l'anglais et du javanais; du javanais et du sunda; du madurois; du macassar et du bugis et du bali; le tout comprenant 120 vol. M. B. H. Hodgson présente également un nombre de manuscrits bien conservés dans la langue de Bhotéa.

Mars. — On lit des extraits du *Malechat e Dara Schekohy*, ou dictionnaire de pharmacie. Cet ouvrage se compose de trois volumes in-8° qui ne contiennent pas moins de 3338 pages; elles ne sont pas seulement relatives à la nature de chaque maladie auxquelles l'humanité est sujette, et aux remèdes qui leur sont propres, mais aussi à tous les sujets qui rentrent dans le domaine des sciences. Les extraits dont on avait fait choix pour cette assemblée avaient pour objet la mesure du temps et des distances. Ils furent traduits et communiqués à l'assemblée par le major Price.

3 Avril. On lit la suite des extraits du major Price, du *Maaletchaut e Dara Shekohy*. L'extrait lu ce jour comprend une partie du 4^e traité de l'ouvrage dont le titre est ci-dessus; il contient 24 discours sur la parole et l'écriture.

Ainsi que le chapitre préliminaire du *Zaud ul Moussaufferin*, ou « le viatique du voyageur, » composé par Nausser, le fils de Khossrou, descendant en droite ligne du prophète arabe. D'après la mention faite de cet ouvrage dans le *Maaletchaut*, il paraîtrait qu'il a été écrit vers le milieu du 9^e siècle de notre ère, c.-à-d., lorsque Ethelwulph, fils d'Egbert, occupait le trône d'Angleterre; et en conséquence il présente un échantillon très-curieux des idées propagées dans l'Orient, à une époque reculée, sur les opérations de l'esprit humain.

L'auteur parle d'abord du temps comme faisant l'office intermédiaire d'une sage-femme, qui aide toutes les variétés d'animaux et de végétaux à recevoir les principes de la vie. Il fait encore remarquer que le temps est compris dans la durée. Toute chose à laquelle il est accordé d'arriver à la perfection, soit dans l'homme ou dans toute autre créature, est aussi destinée à périr finalement par les mêmes moyens et avec les mêmes gradations qu'elle a été produite. Pour preuve on cite ce verset du *Coran* : « Après la destruction vient la reproduction ; et après la reproduction la destruction. »

Il fait ensuite des remarques sur le devoir de tout être intelligent, d'examiner la nature de sa propre intelligence, d'où il vient et où il ira ; réfléchissant que tant qu'il est dans ce monde il est sous l'influence d'une double action, celle de l'accroissement et celle de la diminution, dont nul n'est exempt ; mais qu'il n'y a point d'action ou de mouvement qui ne soit lié avec le temps ; et que le temps agit en deux parties séparées, celle qui est passée, et celle qui est à venir ; et que entre ces deux actions il y a un intervalle qui ne peut se diviser, comme la ligne entre le soleil et l'ombre, qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre. Il appelle cet intervalle *maintenant*, il n'a ni distance ni extension ; il n'appartient ni au temps passé ni au temps à venir. Pendant toute sa vie l'homme se trouve placé dans cet intervalle de *maintenant*, le temps passé allant toujours en décroissant à proportion que ces intervalles y sont ajoutés, dès que dans les nombres l'aggrégation des millions n'est que l'accumulation des unités. Le reste du chapitre est rempli par le détail des motifs de l'auteur et son but en écrivant cet ouvrage.

On lit ensuite une partie des lettres de sir W. Jones à feu M^r. Davis ; elles ont principalement rapport à l'astronomie des Hindous, écrites par lui et publiées dans le second volume des *Asiatic Researches*. Dans l'une de ces lettres on trouve des recherches relatives au *Jatdmási*, ou véritable lavaude indienne, sur laquelle le président a écrit un essai, renfermé dans le troisième volume desdites Recherches asiatiques. Il demande si les vrilles, *curled locks*, que les droguistes vendent desséchées, sont les racines du *Baccharis*, ou seulement les fibres nombreuses qui s'étendent du pied de la tige. Il fait observer que les Euro-

pécens, qui n'ont jamais vu cette plante dans son état de fraîcheur, sont divisés sur cette question.

17 *Avril*. On lit la suite du Buddha de Siam par le cap. Low. Son extrait a rapport au *P'hrabaat*, restes sacrés du Buddha, adorés par les Siamois; un exemplaire de l'impression originale est joint à ce mémoire, et est communiqué à l'assemblée. Il est divisé en plus de cent compartimens, sans y comprendre les or-teils; et chacun d'eux renferme un emblème. Chacun des or-teils offre une double figure du lotus. L'original est taillé dans un roc qui est déposé dans le temple. La Loubère affirme qu'il est cinq à six fois aussi long que le pied d'un homme, et large à proportion; et il dit que les Siamois croient que les éléphants, les rhinocéros, et toutes les autres bêtes des forêts, l'adorent, lorsqu'ils ne voient personne auprès. Les Buddhistes considèrent ce pied comme l'impression du pied droit de Buddha; l'impression de son pied gauche étant celle qui existe au sommet du Pic-Adam dans l'île de Ceylan. Le cap. Low passe ensuite aux observations de Wilford sur les restes variés de ce genre qui existent dans les différentes parties du monde, et fait voir la similitude qui règne entre le *P'hrabaat* et la fameuse table Bembine, que l'on dit avoir été découverte sur une momie par Montfaucon.

La lecture de ce mémoire est suivie de celle d'une section de l'analyse de la loi mahométane, par le colonel Kennedy, qui s'applique aux relations de la vie privée. On lit ensuite un assez grand nombre de lettres de sir W. Jones, contenant des observations curieuses relatives à l'antiquité des lois des Hindous et de leur littérature, et qui peignent d'une manière très-intéressante avec quelle ardeur ce savant distingué se consacre aux recherches sur la littérature orientale.

Mois de Mai. — On lit un mémoire du colonel Tod, qui contient ses remarques sur un anneau d'or, que l'on suppose de fabrique indienne, trouvé, il y a quelque temps, au Fort-Hill, de Montrose, en Écosse. Le col. Fitzclarence, après l'avoir vu, fut convaincu de son origine orientale, et obtint de la propriétaire, la comtesse de Cassilis, de le soumettre à l'examen du col. Tod, afin qu'il pût présenter à la Société ses remarques explicatives de son origine. L'anneau porte des signes évidens

d'un travail indien ; un serpent s'entrelace à l'entour ; à chacun des côtés est la vache sacrée avec les épaules bossues. Le col. Tod fait remarquer qu'à la première inspection de l'anneau on est porté naturellement à le croire d'origine indienne ; mais d'un autre côté, il y a de fortes raisons pour conjecturer qu'il a appartenu à l'un de ces géans Gètes, de la Scanie, qui trouvèrent leur tombeau dans les descentes meurtrières qu'ils firent en Écosse. Les argumens à l'appui de l'opinion qui attribue une origine commune aux races martiales des Indiens-Scythes et aux anciens colons de l'Europe, occupent le reste du mémoire, qui se termine par cette observation, que l'anneau est une curiosité très-singulière, même s'il a été trouvé dans les plaines de l'Inde. (Extrait du *Journal asiatique anglais*, de la *Gazette littéraire de Londres*, etc., 1830.)

226. SOCIÉTÉ ROYALE DE LITTÉRATURE DE LONDRES, séance du
20 janvier 1830.

Granville Penn, esq., lit une dissertation sur Sémiramis. L'auteur fait remarquer que parce que les auteurs grecs ont confondu les noms de Syrie et d'Assyrie, les traditions relatives à Sémiramis ont offert de grandes difficultés ; et que les dénominations de Syrienne et d'Assyrienne ne donnent aucune idée nette de son pays, ni du lieu de sa naissance. Diodore de Sicile, avec qui Alexandre Polyhistor, Philon, et Pline s'accordent, nous présente cette reine comme une Syrienne, ou une Samaritaine d'Ascalon. Les racines du mot hébreu expriment *Σαυραμα*, et Samarie fait naître l'idée de *servata columba*, où semble être renfermée l'histoire fabuleuse de Sémiramis, exposée dans un désert, et nourrie par des colombes. L'auteur de cette dissertation pense que le nom de Sémiramis n'est autre chose que le nom de son pays Sémiram, en grec *Σεμιραμις*. Quant aux titres de cette reine pour être appelée Assyrienne, il commence par établir que l'époque à laquelle elle vivait appartenait à la moitié du huitième siècle avant J. C. — Celui qui offre le plus d'événemens dans les rapports de la Syrie et de Samarie avec l'Assyrie, c'est la date du transport de toute la population des pays anciens au nouveau par les souverains d'Assyrie ; et il fait voir qu'on est appuyé du témoignage de l'histoire payenne,

en croyant que l'élévation de Sémiramis au trône d'Assyrie fut la conséquence de ce qu'elle avait été enlevée lors de la dépopulation générale de son pays natal; et de même qu'Esther, par son titre de captive juive, elle captiva le monarque par ses charmes et ses qualités. Cette opinion est en outre confirmée par une tradition qui la concerne, et qui a été conservée par Marcellin, qui la montre comme une juive qui avait introduit dans sa famille les rites-remarquables de sa nation. Vers l'époque de l'arrivée de Sémiramis en Assyrie, ou un peu avant, les souverains de Ninive avaient transporté le siège de leur empire de cette ville à Babylone. La reine introduisit dans cette ville le symbole de son pays natal, Ascalon, la colombe, qui devint l'étendard de son empire. Tous ceux qui vinrent se ranger sous ce signe furent appelés *Semarim* et *Samorim*, mots qui, dans les écrits orientaux, ne diffèrent que dans la variation dialectique de l'*m* ou *n* finals des noms orientaux de son pays natal, Samarie.

3 Février. Sir Thomas Phillips, baronnet, fait lecture d'une lettre sur une figure remarquable en bronze, gravée dans les voyages en Chaldée, du capitaine Mignan. Ce dernier avait trouvé cette antiquité dans un lieu appelé Aberkouf, autrefois « Némroud Tépeasy, » *tertre de Nimrod*. Et comme, d'après des circonstances singulières, on trouve en Suède des figures absolument semblables, sir Thomas Phillips en déduit la confirmation de l'opinion générale, que les nations scandinaves tirent leur origine de l'Orient. — M. Sharon Turner lit également une lettre qui contient une notice historique sur l'opération de rompre la ligne de l'ennemi dans un combat naval, sujet qui a donné lieu à beaucoup de discussions dans ces derniers temps. Cette manœuvre introduite avec tant de succès dans notre système de tactique, par lord Rodney, dans le combat du 12 avril 1782, n'était pas inconnue aux anciens; elle avait été employée par les Lacédémoniens dans leurs guerres contre les Athéniens; l'exemple particulier que cite l'auteur, est la bataille d'Arginuse, à la hauteur de l'île de Lesbos, comme elle est décrite par Xénophon. Dans cette affaire les Athéniens obtinrent la victoire pour avoir attendu et manœuvré contre leurs ennemis conformément au système dont on s'est depuis si vivement dis-

puté l'invention. Puisque l'historien ne cite pas comme une nouvelle tactique celle de l'amiral spartiate en cette occasion, il semblerait qu'elle faisait chez les Grecs, comme chez nous, une partie régulière de leur système naval à la guerre. (*London literary Gazette* ; février 1830, p. 105.)

227. SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE LONDRES. Séance de juin 1830.

M. W. Nicholls présente à la Société un acte du Parlement sous le règne d'Édouard VI, avec les armoiries coloriées des pairs du Parlement. M. Planché met sous les yeux de la Société une ancienne tabatière que l'on regarde comme d'une forme et d'une fabrique extrêmement reculée : elle était incrustée de différens bois et d'ivoire, avec une figure en pied sur le couvercle, dans le costume de Jacques I^{er}. Elle renfermait une râpe d'acier, pour réduire le tabac en poudre, et qu'on appelait moulin à tabac ; d'où M. P. pense que dérive la dénomination plus moderne de *mull*. On lit une lettre de M. Bird, qui accompagnait un dessin d'un pavé romain, découvert à Bishopstone, dans le comté de Hereford, sur l'emplacement supposé de la station romaine de Kentchester. Sir Richard Colt Hoare, présente à la Société divers dessins de pavés romains. On lit également une lettre du Révérend John Skon Skinner, adressée à sir R. C. Hoare, dans laquelle il examine les nombreuses découvertes de restes des Romains, qui ont été faites à Cammerton, dans le Sommersetshire, et se propose de prouver que Cammerton est le même endroit que le Camelodunum romain.

M. E. Hawkins présente à la Société une médaille d'or trouvée dans le Bedfordshire ; M. Hudson Turner un plat curieux d'airain damasquiné, et M. Britton quelques superbes dessins et détails de l'architecture de la chapelle de Henri V à Westminster. On a terminé la lecture des Recherches sur le local de Camelodunum, et les débris romains découverts à Cammerton. On lit une communication de John Gage, esq. directeur, contenant une histoire abrégée de l'église de St.-Olave, et de l'ancienne hôtellerie de Southwark, accompagnée de dessins et d'un appendice contenant des documens servant de preuves historiques à son récit. (*London literary Gazette* ; juin 1830, p. 386 et 401.)

228: QUESTION DE LA CLASSE DE PHILOSOPHIE ET D'HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE BERLIN, pour le concours de l'année 1832. — Programme publié en 1830.

Quoique l'étude de l'histoire orientale, grâce à la publication de matériaux précieux et aux recherches profondes de plusieurs savans distingués, ait fait de notre temps des progrès très-considérables, et que l'élan que la philologie orientale a pris récemment, n'ait pas manqué d'exercer une influence utile sur la critique de l'histoire des peuples et royaumes de l'Asie, il paraît cependant que l'organisation intérieure des peuples orientaux, les détails de leurs institutions politiques, et les rapports mutuels des élémens dont se composent les monarchies de l'Orient, n'ont pas encore excité l'intérêt que ces objets importans réclament à juste titre. L'histoire intérieure même de l'Empire Arabe et le système d'administration que les Arabes adoptèrent pour les provinces conquises et qui est très-mémorable sous plus d'un rapport, n'a pas encore été suffisamment éclairci, quoiqu'on ait reconnu et signalé dans plusieurs ouvrages anciens et modernes l'importance des effets, souvent même salutaires, que la domination des Arabes eut pour plusieurs pays, par exemple, pour l'Égypte et l'Espagne.

Ces considérations ont déterminé la Classe de Philosophie et d'Histoire de l'Académie Royale des Sciences de Prusse de rappeler l'attention des historiens et des orientalistes vers le développement historique du système d'administration provinciale des Arabes, en proposant pour le concours de l'an 1832 la question suivante :

« Quel fut l'état de l'administration des provinces de l'Empire Arabe pendant la durée de la puissance séculière des Khalifes, c. à d. depuis l'origine de l'Empire Arabe et sa fondation par l'introduction de l'Islamisme, jusqu'à la fin du onzième siècle de l'Ère Chrétienne. »

La Classe désire que l'administration que les Arabes introduisirent dans les provinces conquises, ne soit pas seulement discutée et exposée en général, mais qu'elle soit surtout développée par rapport aux différens pays qui furent successivement soumis à la domination des Arabes; que la condition des

habitans originaires des différentes provinces , et les rapports , tant politiques et juridiques , que religieux et moraux , dans lesquels ils entrèrent avec leurs nouveaux maîtres , soient éclaircis , ainsi que les attributions et les fonctions des gouverneurs et des magistrats inférieurs , les relations qui subsistaient entre ces magistrats et la cour des Khalifes , et les changemens que ces relations subirent successivement. La Classe désire principalement qu'on répande du jour , tant sur l'organisation judiciaire des provinces Arabes et sur les formes de la juridiction qui s'y exerçait pendant l'époque marquée , que sur les institutions que les Arabes établirent , soit pour seconder l'administration financière ; soit pour faciliter les progrès des arts et des sciences , de l'agriculture , du commerce et des autres branches de l'activité humaine , et sur les effets que ces institutions produisirent. Il serait aussi à désirer , que les traces que les institutions des Arabes ont laissées dans les pays soumis à la domination des Khalifes , fussent indiquées. Enfin la Classe demande , que non seulement en général les résultats des recherches , dont on vient de préciser le point de vue et l'étendue , soient justifiées par des citations exactes des sources , mais qu'en particulier dans le cas où les concurrens pourraient puiser dans des sources manuscrites , on ajoute les textes des passages cités dans les langues originales avec l'exactitude la plus scrupuleuse.

Les mémoires envoyés au concours devront porter chacun une épigraphe ou devise qui sera répétée dans un billet cacheté joint au mémoire et contenant le nom de l'auteur , et ne seront reçus que jusqu'au 31 mars 1832 ; ils devront être écrits d'après le choix des auteurs en allemand , ou en français , ou en anglais , ou en italien , ou en latin. Le prix sera de 100 ducats , dont l'adjudication se fera dans la séance publique , anniversaire de Leibnitz , au mois de juillet 1832.

229. SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS DE NANCY.

Sujet de prix à distribuer en mai 1831.

Aucun mémoire n'ayant été envoyé à l'Académie de Nancy , en réponse à la question qu'elle avait proposée l'an dernier , cette question est retirée du concours , ou plutôt rajeunie de quelques siècles ; elle reste ainsi posée pour l'an prochain :

Examiner , sous ses différens aspects , la situation de la Lorraine pendant le règne de ses derniers Ducs ; quelles modifica-

tions l'avènement de STANISLAS, et la réunion de ce pays à la France, ont-ils apportées dans les mœurs, le caractère, les connaissances et l'industrie de ses habitans ?

La solution de ces questions ne demande pas de profondes études historiques; elle n'exige pas la recherche et le récit de faits qui se perdent dans la nuit des temps. Il ne s'agit ici que d'une espèce de chronique contemporaine. Les matériaux de ce travail d'un si grand intérêt pour notre pays, sont épars de tous côtés, moins peut-être dans les livres et les manuscrits que dans les monumens et les traditions immédiates. Il suffit de les recueillir avec discernement et de les présenter avec ordre. Les choses qu'il s'agit de décrire, existent dans les souvenirs de quelques témoins oculaires; les hommes qu'il faut retracer viennent à peine de disparaître, et les ombres des derniers Lorrains errent encore autour de nous. Ne laissons pas échapper l'unique moyen qui reste de les peindre d'après nature; plus tard l'imagination pourrait seule fournir les traits de tableaux de famille qui ne gagneraient sûrement pas en éclat ce qu'ils perdraient pour nous en vérité.

En se contentant d'un travail dont les élémens se trouvent sous la main de tous les hommes observateurs et amis de notre pays, la Société a droit d'attendre des détails exacts et presque minutieux, des aperçus variés, en un mot, un ouvrage consciencieux. Les concurrens penseront que leurs mémoires deviendront en quelque sorte un recueil de pièces officielles propres à constater l'état du pays à l'époque qu'ils décrivent, et que là doivent être rassemblés les matériaux de l'histoire que leur emprunteront à leur tour les écrivains à venir.

Les mémoires en réponse à la question seront adressés à M. le secrétaire de la Société avant la fin du mois de février 1831. Ces mémoires doivent porter dans un billet cacheté le nom de leur auteur.

Une médaille d'or du prix de 300 francs sera décernée dans la séance du mois de mai 1831 à l'auteur du mémoire qui sera jugé le meilleur sur la question proposée.

L'Académie rappelle que l'éloge des Lorrains célèbres est toujours au concours, et que, traité d'une manière satisfaisante, cet éloge est près d'elle un titre d'association. Les noms de

GELÉ, de DOM CALMET, de Madame de GRAFFIGNY, etc., doivent stimuler le zèle des concurrents.

L'envoi des mémoires et des notices sur ces derniers sujets est soumis aux formalités que nous venons d'indiquer. Le prix est donné, et le nom du nouvel associé est proclamé à la séance publique annuelle qui suit la réception de l'ouvrage.

30. HUGONIS GROTH AD JOH. OXENSTIERNAM ET JOH. ADL. SALVIUM, ET JOHANNIS OXENSTIERNÆ AD CERISANTEM EPISTOLÆ INEDITE. Ex Cod. M.S. Bibliothecæ Hannoveranæ Regiæ nunc primum edendas curavit Instituti Regii Belgici Classis tertia. In-8°, maj.; prix, 1 fr. 50 c. Amsterdam.

31. D. WYTTEBACHII EPISTOLARUM SELECTARUM VASCICULUS PRIMUS, editus a G. L. MAHNE. In-8° maj., 139 pag. Gandavi, Mahne, 1829. (*Algemeene Konst en Letter-Bode*; nov. 1829, p. 345.)

La publication de ces lettres; dit le rédacteur du journal hollandais, fera plaisir à tous les amateurs de la littérature ancienne: chacune d'elles porte l'empreinte de ce caractère si romain et si original qui distinguait Wittenbach. Comme nous ne voulons pas anticiper sur le plaisir que la lecture de ces lettres fera éprouver aux littérateurs, nous nous abstenons de toute citation; mais, nous ferons observer que M. Mahne n'a point procédé au choix des lettres de Wittenbach avec tout le soin qu'on aurait désiré, quoiqu'il annonce lui-même, dans sa préface, que toute latitude lui avait été donnée à cet égard.

Nous espérons que le second cahier des lettres ne nous obligera pas à répéter le même reproche.

C. R.

32. DIE REFORMATOREN BERNS IM XVI^{ten} JAHRHUNDERT. — Les Réformateurs de Berne au seizième siècle; ouvrage composé d'après le *Mausolée* de Berne, par G. J. KUHN, pasteur à Burgdorf. Un vol. in-8, 461 pages. Berne, 1828. (*Goettingische gelehrte Anzeigen*, novembre 1828, p. 1759.)

Dans l'année 1740 parut à Berne un ouvrage intitulé: *Mausolée* de Berne, ou monument national érigé à la mémoire d'hommes célèbres. Il contenait les biographies de THOM. WITTENBACH, SÉBASTIEN MEYER, BERCHTOLD HALLER, GEORGE BRON-

NER, NICOLAS-MANUEL FRANÇOIS KOLB, JEAN HALLER, père et fils, et G. FAREL, qui tous ont des titres incontestables à la reconnaissance publique, pour le mouvement qu'ils ont imprimé à la réforme religieuse dans la ville de Berne, et dans le pays soumis à sa domination; mais, ainsi que tant d'autres, cet ouvrage est devenu la proie de l'oubli. M. le pasteur Kuhn a donc cru faire une bonne œuvre en le reproduisant à la lumière; mais il ne s'est point borné à en donner une nouvelle édition, il a enrichi l'ouvrage d'un grand nombre de notices historiques, biographiques et littéraires sur les réformateurs de Berne, d'après d'autres sources qui étaient restées inconnues au premier auteur du Mausolée. Ce plan ne pouvait s'appliquer à tous les réformateurs, car quelques uns, comme par exemple G. Bronner ont agi en qualité de simples prédicateurs dans un cercle trop borné pour que l'histoire locale eût pu fournir à leur égard des élémens à une histoire générale. Les additions faites aux biographies des autres en acquièrent d'autant plus de prix; comme, par exemple, les dix lettres de Berchtold Haller à Joach. Vadian à St.-Gall, les documens qu'il a donnés, d'après un manuscrit de Neuschâtel, sur l'influence puissante qu'exerça en Suisse l'éloquence du fougueux Farel, etc. C. R.

233. NOTICE NÉCROLOGIQUE SUR ÉRASME NYERUP, HISTORIEN DANOIS. (*Dansk Literatur-Tidende*; 1829, n^{os} 32 et 33.)

Rasmus Nyerup, né en 1759, dans le bourg de ce nom, en Fionie, fils d'un paysan, chercha dès son enfance à satisfaire son goût pour la lecture. Il fut donc envoyé à l'école de la cathédrale d'Odensé, et acheva ensuite ses études à l'université de Copenhague. En 1780, il obtint une petite place à la Bibliothèque royale. Pour avoir droit à une pension ou un *stipendium* au collège de Borch, il écrivit quelques thèses sur la bibliographie; elles ont été publiées en 1783, sous le titre de *Spicilegium bibliographicum*. Suhm, le Mécène des savans danois, lui confia la surveillance de sa bibliothèque particulière, et fit paraître à ses frais un traité de Nyerup : *Symbolæ ad litteraturam teutonicam*, et son grand ouvrage; *Recueil de mémoires pour servir à l'histoire danoise*, 4 vol. in-4°. En 1796, Nyerup fut nommé

professeur pour l'histoire littéraire, et quelque temps après, il obtint la place de bibliothécaire à la grande Bibliothèque royale. Cette place, entièrement conforme à ses goûts, le mit à même de publier un grand nombre d'ouvrages curieux et utiles. C'est ainsi qu'il fit paraître trois *Ana* sur des hommes remarquables du Danemark, savoir, des *Luxdorphiana* en 1791, des *Langebekiana* en 1794, et des *Suhmiana* en 1799. Ce dernier faillit lui attirer des poursuites de la part du procureur-général, à cause d'un projet de réforme du gouvernement, qui s'était trouvé parmi les papiers de Suhm, et que Nyerup avait inséré avec les autres écrits posthumes de ce savant. Il rédigea pendant plusieurs années la Gazette littéraire danoise, donna, en 1807, une édition du Glossaire de Peder Syv, et avec le conseiller de conférence Schlegel, il publia les écrits juridiques de Kofod Ancher, 1807-1811, 3 vol. in-8°. Avec Rahbek, il donna au public des Mémoires pour servir à l'histoire de la poésie danoise, 1800-1808, 4 vol. in-8°, suivis d'autres volumes en 1819 et 1828; ce fut avec le même et avec Abrahamson, qu'il fit paraître les anciens chants héroïques des Danois, 1812-1814, 5 vol. in-8°. Comme suite à ce recueil, il fit, avec P. Rasmussen, un choix de chansons danoises depuis le milieu du 16^e siècle jusqu'au milieu du 18^e, Copenhague, 1821, 2 vol. in-8°. Il fut aussi l'éditeur des 5 derniers volumes du grand ouvrage de Suhm, *Histoire du Danemark*; enfin, conjointement avec J.-C. Kraft, il publia un dictionnaire littéraire du Danemark, de Norvège et de l'Islande, 1820, 2 vol. in-4°. A ces grands travaux, il en fit succéder quelques autres moins considérables, tels que le *Catalogus librorum sanskritanorum, quos bibliothecae universitatis havniensis vel dedit vel paravit Nathanael Wallich*, 1821, et le vieux dictionnaire danois de Peder Laale, avec un commentaire, 1828, etc. Le principal ouvrage dû entièrement à sa plume, est son *Tableau historique et statistique de l'état du Danemark et de la Norvège dans les temps anciens et modernes*, Copenhague, 1803-1806, 5 vol. in-12. Cet ouvrage laisse à désirer; cependant on y trouve une foule de renseignemens curieux. Il traduisit en danois le 1^{er} volume de l'Edda de Snorro, et publia en allemand un *Dictionnaire de la mythologie scandinave*, 1816, ouvrage incomplet, et une *Notice sur les pierres runiques qui exi-*

stent encore en Danemark. Ses conseils firent que le gouvernement fonda le musée d'antiquités nationales. Nyerup entreprit plusieurs voyages pour ses recherches archéologiques, et coopéra aux Annonces d'archéologie. La Bibliothèque royale de Copenhague lui est redevable de beaucoup d'améliorations. Ce savant termina sa vie laborieuse le 28 juin 1829. D-o.

234. NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LE D^r MONTUCCI.

Le D^r Antonio Montucci est mort le 25 mars 1829, à Sienne, son pays natal, dans sa 67^e année. Il vint de Toscane en Angleterre, en 1785, recommandé à M. Wedgwood, qui le répandit dans un grand nombre de familles distinguées; pendant plusieurs années, il eut beaucoup d'occupation comme professeur de langue italienne. Ayant par hasard fait connaissance à Londres avec quelques Chinois, il profita de cette circonstance pour s'appliquer sans relâche à l'étude de cette langue difficile, et il ne fut pas longtemps sans avoir la réputation d'y être très-habile. Sa controverse avec le D^r Hager fit quelque bruit dans le monde littéraire. Encouragé par le roi de Prusse, qui lui promit son appui pour le mettre à même de compléter son grand Dictionnaire chinois, il quitta l'Angleterre pour Berlin, où on lui accorda le titre de professeur d'italien à la cour, et où il demeura huit ans. Mais la guerre avec la France, qui fut si fatale à la Prusse, empêcha le roi d'accomplir sa promesse. De Berlin, il passa en Saxe, où il eut le même emploi, et devint le favori de la famille royale. Il compléta son Dictionnaire chinois en 1785, et en vendit au pape Léon XII le manuscrit, ainsi que toute sa bibliothèque de livres chinois, aussi rares que nombreux, avec 29,000 types qu'il avait fait graver pour l'impression de son ouvrage. Il revint à Sienne en 1827, après 42 ans d'absence. Il avait publié, pendant qu'il était en Angleterre, une Grammaire italienne et un Dictionnaire de poche, et quelques livres à l'usage de ceux qui étudient la langue italienne, outre différents traités sur la langue et la littérature chinoise, dont quelques-uns reçurent de lui des additions, lorsqu'il se fut fixé à Berlin. (*Asiatic Journal*; sept. 1829, p. 378.)

235. KARL AUGUST GROSSHERZOG VON SACHSEN. — Charles Auguste, grand duc de Saxe. Ce qu'il était sous le rapport intellectuel, et comment il était devenu tel. Essai psychologique pour servir à la connaissance de la vie publique de ce prince; par Guill. SCHROETER, licencié en théologie. 1 vol. in-8° de 13. p. Leipzig, 1829; Hinrichs.

Tout est métaphysique ou plutôt idéologie dans cet opuscule. Rien de positif, aucun fait, aucun acte de la vie privée ou publique du grand duc, Charles Auguste, n'y est expliqué par l'examen psychologique des facultés physiques ou intellectuelles de ce prince, comme le titre ci-dessus semble l'indiquer. C'est de l'idéologisme allemand le plus obscur et le plus nuageux, délayé dans un style prétentieux et souvent inintelligible.

236. FILIPS WILLEM PRINS VAN ORANGE. — Philippe Guillaume, prince d'Orange; par J.-P. van CAPPELLE. 1 vol. 263 p. in-8°. Haalen, 1828; V° Loosjes. (*Vaderland. Letteroëffening.*; avril 1825, n° IV, p. 173.)

Philippe Guillaume, prince d'Orange, fils du fondateur de l'indépendance des Provinces-Unies de Hollande, n'avait pas encore été le sujet d'une biographie spéciale, quoique sa vie, remplie d'aventures et de malheurs, en valût la peine. M. Van Cappelle paraît s'être acquitté de sa tâche d'une manière satisfaisante. On trouve de l'intérêt et des recherches dans cette monographie bien écrite. L'auteur a puisé beaucoup dans un ouvrage digne de foi, et rédigé peu de temps après le règne de Philippe Guillaume, le *Tableau de l'histoire des princes et principauté d'Orange*, par de la Pise. Parmi les pièces justificatives jointes à la biographie, on remarque les lettres du prince d'Orange à Barneveld.

D.

237. NOTICE NÉCROLOGIQUE SUR LE COMTE FILIASI.

Venise a perdu un citoyen illustre dans la personne du comte J. Filiasi, chevalier de l'ordre de la Couronne de fer. Dès sa jeunesse, il avait fait preuve d'un esprit distingué et d'une vaste érudition par son *Essai sur les premiers Vénitiens*, ouvrage qui lui valut des éloges de la part de Tiraboschi. Il écrivit ensuite plusieurs autres ouvrages sur différens sujets.

Voici la liste des principaux :

Mémoire sur les orages qui se déchainent chaque année sur le littoral de Venise.

Dissertation sur les vicissitudes actuelles de l'atmosphère à Venise et dans les pays voisins.

Opuscules sur l'introduction de diverses plantes exotiques dans les provinces vénitiennes.

Recherches historiques critiques sur l'avantage des lagunes pour le commerce.

Réflexions sur les lagunes et sur les fleuves.

Dissertation sur les voies romaines qui passaient par le territoire de Mantoue.

Observations sur l'élévation du flux maritime dans les lagunes de Venise.

Mais l'ouvrage qui a le plus contribué à sa gloire est celui qu'il a publié en 1796, sous le titre de Mémoires sur les premiers et seconds Vénitiens. En 1817, a paru à Padoue une nouvelle édition de cet ouvrage avec des additions et des corrections, en 7 volumes in-8°.

Par son caractère et ses manières affables, il s'était concilié l'estime de quiconque le connaissait. Les gouvernemens qui se sont succédés à Venise l'ont revêtu de charges publiques, dont il s'acquitta avec un zèle qui dénotait un grand amour pour le bien public. Il est mort le 17 février 1829, âgé de plus de 80 ans. (*Bibl. ital.* ; mai 1829, p. 302.) C. R.

238. COMTE NAPIONE. (*Journal de Savoie* ; 19 juin 1830.)

Le 12 du mois de juin, est mort à l'âge de près de 82 ans, le comte Jean-François Galeani-Napione di Cocconato, surintendant et président en chef des archives royales de la cour, vice-président et directeur de la classe des sciences morales, historiques et philologiques de l'Académie royale des sciences de Turin, et auteur de plusieurs ouvrages historiques, parmi lesquels on distingue ses Recherches sur la patrie de Cristophe Colomb.

239. ÉLOGE HISTORIQUE DE CALLOT, graveur lorrain ; ouvrage couronné par la Société des sciences, lettres et arts de Nancy, le 22 mai 1828 ; par M. DESMARETZ, chev. de St Louis, ad-

joint du maire, et secrétaire de l'Académie de Nancy. Br. in-8° de 75 p. Nancy, 1828; Bontoux et Grimblot.

Cette brochure, qui est d'un petit volume, offre néanmoins plus d'intérêt que maint gros ouvrage. La variété et l'exactitude des faits, la richesse des détails sur la vie d'un homme si justement célèbre, la saine critique des œuvres si multipliées du grand artiste que la France entière s'honore, non moins que la Lorraine, d'avoir produit, le charme enfin que M. Desmaretz a su répandre sur l'ensemble de sa dissertation, recommandent particulièrement cet opusculé à tous les amis des arts.

L'auteur suit son illustre compatriote dès son entrée dans la carrière de la vie; il nous le montre issu d'une famille noble, et fils d'un héraut d'armes de la maison de Lorraine, désertant à l'âge de douze ans le toit paternel pour gagner le beau ciel de l'Italie, la terre promise des arts, affilié à une misérable troupe de Bohémiens qu'il rencontre sur la grande route, et à laquelle la faim, la cruelle faim le force de demander du pain. L'heureux naturel de Jacques Callot triompha du séjour qu'il fit au milieu de ces jongleurs nomades qui, Dieu merci, ne campent plus de nos jours sur nos routes ni dans nos campagnes comme au temps où il vivait. Arrivé à Florence, le jeune Jacques dut à la protection de l'un des officiers du grand-duc son entrée chez Remigio Canta-Gallina, peintre toscan d'une grande distinction, duquel il reçut les premières leçons de dessin. Mais Florence n'est point Rome, et c'est à Rome même que notre petit déserteur brûlait de faire son éducation d'artiste. Mieux eût valu pour lui se contenter des leçons de Remigio Canta-Gallina, car à peine entré dans la capitale du monde chrétien, il fut rencontré et reconnu par des marchands de Nancy qui, prévenus de sa fuite de la maison paternelle, se firent un devoir de l'entraîner avec eux pour le rendre à sa famille désolée.

Heureux les hommes qui ressentent en eux cette vocation décidée qui seule peut produire les grands talens. A peine rendu aux désirs de ses parens, Jacques s'enfuit de nouveau vers cette belle Italie, objet de tous ses vœux. Mais de retour à Florence la première personne qui s'offrit à ses regards fut son frère aîné, qui, une seconde fois, le ramena au milieu des siens. A

cette époque le duc Henri II, appelé à succéder à Charles III, envoya le comte de Tornielle en ambassade extraordinaire près le pape Paul V. Le père de Callot, renonçant à contrarier l'inclination de son fils, le fit adjoindre à l'ambassade et lui procura ainsi les moyens de suivre la carrière qu'il ambitionnait, d'une manière convenable à sa naissance. Thomassin fut le maître sous les auspices duquel Jacques apprit les premières notions de la gravure ; il se lia ensuite avec les artistes italiens les plus célèbres de l'époque, et après un séjour de plusieurs années tant à Rome qu'à Florence, il revint occuper dans sa patrie une place analogue à son singulier talent. Accueilli avec la plus grande faveur à la cour de Henri, il préféra néanmoins l'heureuse tranquillité de la vie privée au fracas des palais, et il paraît que l'artiste recevait plus souvent la visite de son souverain dans son modeste cabinet, qu'il n'allait le voir sous ses lambris dorés.

Je ne suivrai point l'honorable secrétaire de l'Académie de Nancy dans l'analyse judicieuse qu'il fait des nombreuses productions de Callot. Je ne m'arrêterai avec lui que devant cette étonnante conception de la *Tentation de Saint Antoine*, et je me permettrai d'ajouter à la savante dissertation de M. Desmaretz un fait peu connu, c'est qu'il existe dans le beau manuscrit d'*Herrade de Lansberg*, déposé aujourd'hui à la bibliothèque de Strasbourg, une image de l'enfer qui présente l'analogie la plus frappante avec la gravure de Callot. Maintenant si l'on considère que ce manuscrit est du XII^e siècle, qu'il a été fait, et conservé jusqu'à la révolution, au couvent de Sainte-Odille, dans les montagnes des Vosges, et que Sainte-Odille est à une faible distance de Nancy, on sera sans doute en droit de penser que l'artiste lorrain aura pu voir le manuscrit et emprunter à l'image dont je viens de parler, l'idée mère de son immortel tableau. Je livre ces conjectures, j'ose dire assez vraisemblables, à M. Desmaretz ; et si quelque jour il fait le voyage de Strasbourg, je l'engage à vérifier mes présomptions qui ne peuvent en rien affaiblir le mérite réel de l'ouvrage de M. Desmaretz.

A. LE N....

240. LA BIBLIOTHÈQUE PRIMITIVE DE KONIGSAAI. (*Monats. der Gesells. des vaterl. Museums in Bæhmen* ; mai 1828, p. 387.)

L'abbaye de Konigsaal, fondée en 1292 par le roi Wen-

ceslas II pour l'ordre des Bernardins, à un mille ou deux de Prague au point où la Beraun se jette dans la Moldau, possédait une riche bibliothèque. Une cohorte hussite ayant attaqué cette abbaye dès le mois d'août 1420, on s'empessa de transporter la bibliothèque dans la forteresse de Karlstein; mais le commandant de cette forteresse, Zdislaw, pensant que l'abbaye ne se releverait jamais de ses ruines, vendit la bibliothèque avec l'assentiment des autorités. Il est presumable qu'un nombre des manuscrits se trouvait la chronique autographe de Konigsaal, par l'abbé Pierre, qu'on n'a jamais pu recouvrer. Depuis le rétablissement de l'ordre, l'abbaye n'a pu rentrer en possession que d'une très-petite partie des livres de la bibliothèque. Elle recouvra d'abord une Écriture sainte en 16 volumes, que le notaire Jean avait achetée et qu'il avait ensuite léguée par son testament au collège Nazaréen de l'Université de Prague.

Cependant cette bible, dont il existe à Paris un exemplaire écrit sur parchemin, ne se trouve ni à la Bibliothèque de Prague, ni dans celle du Musée national; on ignore si elle est devenue la proie des flammes lors de l'incendie de l'abbaye, en 1611, par le peuple de Passau, ou en 1639 par le général suédois Banner. On ne sait pas davantage quel a été le sort de cette collection de manuscrits jusqu'à l'époque de la dissolution de l'abbaye, arrivée vers la fin du siècle dernier. C. R.

241. LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ A VIENNE. (*Neu. Archiv für Geschichte, Staatenkunde, etc.*; févr. 1830, p. 98.)

L'édifice consacré à la bibliothèque de l'Université de Vienne a été agrandi dans le cours de l'année dernière. On a disposé dans le salon de lecture du premier étage 7,000 volumes, de telle manière qu'il y a encore place suffisante pour ranger plusieurs centaines d'ouvrages importants qui paraîtront par la suite.

L'intendant de la bibliothèque a principalement fixé son attention sur le choix des ouvrages; il s'est efforcé de combiner autant qu'il a pu l'utilité pratique et l'ordre scientifique, car il ne s'est pas borné à ranger systématiquement dans la salle les livres qui sont nécessaires à chaque instant. Il y a joint ceux qui, sans être aussi utiles, se recommandaient par le talent de

leurs auteurs. Cette collection de livres peut donc être considérée comme une bibliothèque choisie pour les étudiants.

Pour satisfaire avec le plus de promptitude les lecteurs qui arrivent en grand nombre dans la bibliothèque à certaines heures, et plus souvent après les cours, l'intendant de la bibliothèque a formé une bibliothèque usuelle pour laquelle il a adopté une disposition systématique. Tout en restant fidèle à la division des ouvrages d'après les 4 facultés, il a subdivisé la totalité des livres suivant un système scientifique.

Il a commencé par les langues : les ouvrages qui traitent de la théorie de la langue en général occupent le premier rang. Viennent ensuite ceux qui exposent le système grammatical des langues spéciales : telles que l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, l'arabe, le persan, le turc et l'arménien ; suivent les langues grecque et latine. Au latin se rattachent tous les idiômes qui en sont dérivés ; l'anglais sert de transition à l'allemand et aux langues auxquelles il sert de base. Les langues slaves ont été divisées en deux branches : la branche orientale et la branche occidentale. Les Russes et les Slaves illyriens ou de l'Illyrie appartiennent à la première. Les Bohémiens et les Polonais à la seconde, par une transition naturelle de la langue des Slovaques hongrois.

L'esthonien, le hongrois et l'albanais forment une classe à part.

Suivent les meilleures grammaires, les chrestomathies et les dictionnaires.

Une section particulière est destinée à faciliter l'étude de l'antiquité classique ; elle se compose de livres de philologie, d'archéologie et d'histoire. Toutes les éditions des classiques grecs et latins sont rangées les unes à la suite des autres, avec les commentaires qui leur servent d'éclaircissement.

A la littérature classique de l'antiquité se rattache l'histoire avec ses nombreuses sciences auxiliaires, telles que la chronologie, la géographie, la numismatique, etc. ; viennent ensuite les ouvrages qui traitent de l'histoire en général, et ceux qui exposent l'histoire des divers peuples de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes ; l'histoire des nations modernes est subdivisée en divers traités particuliers.

L'histoire du commerce des colonies européennes et des croisades forme une section particulière sous le titre de Variétés

historiques. Cette branche importante des connaissances humaines se termine par l'histoire de l'Église, et par celle de l'humanité, présentée dans un aperçu rapide et ingénieux comme le résultat des vicissitudes de tous les états et de tous les peuples de la terre. L'histoire de la littérature et celle de la philosophie surtout, fraient ensuite le chemin aux sciences philosophiques, à l'esthétique, aux beaux-arts et finalement à la pédagogie.

La section suivante est consacrée aux sciences mathématiques; elles conduisent à la physique à laquelle elles servent de base, et la physique sert de transition aux diverses branches des sciences naturelles, telles que la chimie, l'histoire naturelle d'après les trois règnes. La technologie, l'économie politique. L'art de l'exploitation des forêts, qui appliquent les principes des sciences naturelles, terminent cette section.

Lorsque l'on considère l'histoire naturelle, la physique et la chimie comme sciences médicales auxiliaires, une division se présente pour la médecine elle-même. On l'a divisée en quatre grandes classes relativement à l'homme considéré dans l'état de santé ou dans l'état de maladie: dans la première classe on a rangé l'anatomie, la physiologie, l'hygiène; dans la seconde la pathologie générale et spéciale; dans la troisième la pharmacologie qui comprend la matière médicale et chirurgicale, la thérapeutique générale et spéciale, la chirurgie, le traitement des yeux, l'art des accouchemens, les secours à donner aux asphyxiés; la quatrième comprend la médecine légale et politique, c'est-à-dire les établissemens publics consacrés au traitement des malades. L'art vétérinaire termine les sciences médicales.

On a suivi pour la disposition des ouvrages de jurisprudence l'ordre dans lequel cette science est enseignée à l'université de Vienne; savoir: le droit naturel privé et public; le droit criminel autrichien; le droit romain et l'histoire du droit romain; le droit canonique et le droit civil autrichien, le droit féodal allemand, lombard et autrichien, le droit commercial autrichien et étranger, les sciences politiques, l'économie publique, le droit administratif, la procédure judiciaire, la législation militaire, etc. La statistique se rattache à la géographie moderne.

L'exposé qui vient d'être fait démontre clairement que certaines branches des sciences théologiques ont été réparties dans des sections différentes, auxquelles elles se rattachaient naturellement. On a mis ensemble les ouvrages qui restaient encore, et ces ouvrages forment la section de théologie qui comprend l'exégèse, la dogmatique, la théologie morale et pastorale.

Pour compléter l'idée de la disposition systématique des ouvrages que présente le salon de lecture, nous ajoutons que les ouvrages de chaque science et de ses subdivisions sont rangés par ordre alphabétique suivant le nom des auteurs, afin que l'on puisse trouver plus facilement l'ouvrage dont on a besoin. Il n'y a d'exception que pour les ouvrages qui donnent la description de bairns. Chaque subdivision nouvelle est désignée par une étiquette qui fait apercevoir de loin la place qu'occupe une science particulière. Les principales sciences sont précédées de leur histoire, de leur littérature, et de leurs dictionnaires.

Toutefois cette disposition ne doit être considérée que comme une faible esquisse du plan d'après lequel les autres ouvrages seront rangés dans les salles de la bibliothèque, car la première salle n'étant destinée qu'à fournir aux besoins journaliers des étudiants, on a, non-seulement omis des subdivisions importantes dans la classification des ouvrages scientifiques, mais on a même laissé à l'écart des divisions scientifiques entières, comme par exemple les sciences militaires, etc. C. R.

242. ARCHIVES CURIEUSES, ou Singularités, curiosités et anecdotes de la littérature, de l'histoire, des sciences, des arts, etc. (*Prospectus.*)

C'est un ouvrage d'un genre tout-à-fait neuf que nous présentons au public. Le titre indique suffisamment le but que nous nous proposons et que de nombreux et savans collaborateurs nous aideront à atteindre.

Nous nous bornerons ici à citer le titre de quelques-unes des notices que l'on trouvera dans le premier volume: Recherches sur les procès relatifs aux animaux; Lettres inédites de J.-J. Rousseau; Notice sur la guillotine; Réflexions sur la sensibilité des végétaux; Les prophètes de la révolution; Quelques détails *inédits* sur l'affaire de Waterloo; Anecdotes contemporaines.

Le premier volume des *Archives* sera composé de dix livraisons de format in-8°, beau papier, lesquelles paraîtront à-peu-près de mois en mois. Le prix d'une livraison, sans souscrire les autres, est de 1 fr. 50 c. En souscrivant pour les dix livraisons, le prix n'est que de 1 fr. 25 c. Le prix pour les départements est de 10 c. de plus par livraison. On peut ne rien payer d'avance. L'envoi sera fait sans aucun frais.

On souscrit, à Paris, chez M. Guyot de Fère, éditeur, rue du Temple, n° 57, et dans les départements, chez les principaux libraires.

TABLE

DES ARTICLES DU CAHIER DE JUILLET 1830.

Philologie.

<i>The oriental Quarterly Review</i> . — Tragédie chinoise; Davis.....	201
Littérature turque.....	203
Livres imprimés dans l'Inde.....	204
Études des langues orientales en Russie; Dorn.....	205
Grammaire grecque; Théocharapoulos.....	207
<i>Morisonii Duncanii lexicon græcum</i>	208
<i>Aristotelis OEconomicus</i> , etc.; Goetting.....	210
<i>De Locis quibusdam Thucydidis</i> ; Blume. — <i>Xenoph. Memorabilia</i>	212
Épigraphique des Grecs; Mundt. — Des noms de villes latins, etc....	213
<i>Lexicon nominum poetarum latinorum</i> ; G. Dorn-Seiffen.....	214
Les métamorphoses d'après Ovide (en allemand); Voss.....	215
Exemplaire d'un scholiaste inédit de poètes latins.....	216
<i>Cornelii Taciti de oratoribus dialogus</i> ; Osann.....	ib.
Grammaire allemande; Becker.....	219
Épigrammes et traductions en langue frisonne; Windsma et Posthumus.	220

Archæologie.

Antiquités d'Athènes; Stuart et Revett. — Marbres d'Égine; Lyon, etc.....	221
Antiquités découvertes. — — du pays de Caux; Mangon de Lande.....	222
Hermes de Bayeux (3 ^e Mémoire); Lambert.....	223
Monumens des Grands-Maitres de St-Jean de Jérusalem; Villeneuve.....	ib.
Histoire de l'architecture et des architectes espagnols; Cean Bermudez.....	227
Inscription arabe.....	228
— romaines.....	229
— modernes en langue italienne; Mamiani.....	230
Collections numismatiques de M. Gosselin; Raoul-Rochette.....	232
Sur un décret de patronage et d'hospitalité; Gazzera (<i>fin</i>).....	238
Antiquités mexicaines; A. Aglio.....	244

Histoire.

Dictionnaire historique de Bayle.....	248
Mannet chronologique de l'histoire nationale des Pays-Bas.....	249
8 ouvrages ou articles sur le Bouddhisme.....	250
Documens de l'histoire de l'empire Ottoman.....	256
Histoire de la Grèce; G. Graff.....	257
De l'équitation chez les anciens.....	259
Philosophie de la vie; Schlegel.....	264
Tableau des institutions modernes; Malepeyre.....	266
Sur les noms propres de personnes et de lieux.....	269
Origines, progrès, etc., du droit politique à Rome; Eisendecher.....	270
Annales d'histoire et de politique; Poelitz.....	274
Origine des poids et mesures russes.....	275
Origine des lignes entre les villes libres; Kortum.....	280
Histoire de la Prusse; Beck. — Ancien droit de Magdebourg; Gaupp.....	281
Chronique de Brunswick; Scheller.....	283
<i>Excerpta historica</i> ; collection pour l'histoire d'Angleterre.....	284
Vie et règne de Charles I ^{er} ; Israël.....	285
Notice sur Great-Yarmouth; Drucery.....	287
Narration sur la révolution d'Irlande; Teeling.....	288
Etablissement des Francs en Belgique; Dewez.....	297
<i>Eufalia</i> ; Boos. — Histoire des Pays-Bas.....	299
<i>Monumenta groningana veteris ævi</i> ; Driessen.....	300
Histoire des peuples italiens; Botta.....	301
Mémoires historiques sur Cori; Sante Viola.....	302
Histoire de Toulouse et des départemens voisins; Du Mège.....	306
— de l'ancienne Maison de Ville de St-Omer.....	308
— générale de la révolution hispano-américaine; Torrente.....	310

Mélanges.

Société royale asiatique de Londres.....	311
— de littérature de Londres.....	317
Société des antiquaires de Londres.....	319
Académie royale de Berlin.....	320
Société des sciences de Nancy.....	321
<i>H. Grotii epistolæ</i> . — <i>D. Wyttenbachii epistolæ</i> ; Mahne.....	323
Les réformateurs de Berne.....	ib.
Érasme Nyerup.....	324
Le docteur Montucci.....	326
Charles Auguste; grand-duc de Saxe; Schroeter. — Philippe Guil- laume, prince d'Orange; van Capelle — Le comte Filiasi.....	327
Le comte Napione. — Eloge de Callot; Desmaretz.....	328
Bibliothèque primitive de Koenigsaal.....	330
— de l'Université de Vienne (Autriche).....	331
Archives curieuses.....	334

ERRATA.

Tome XV (cab. de juin 1830), au bas de la page 184, *Arnas*, lisez : *Arnas*. — P. 185, l. 6, *Eyrleyggia-Saga*, lisez : *Eyrbyggja-Saga*. — L. 33, *Shjoldungues*, lisez : *Skjoldungues*. — Ligne dernière, D.—G., lisez : D.—G., — P. 186, l. 30, *Palteren*, lisez : *Psalteren*. — L. 33, *testamentel*, lisez : *testamentet*. — L. 37, *hebracorum*, lisez : *hebraicorum*. — P. 187, l. 4, *testamentel*, lisez : *testamentet*, et ainsi dans tout le reste de l'article. — P. 248, l. 10, 3 vol., lisez : 30 vol.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES,

ANTIQUITÉS, PHILOGIE.

PHILOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

243. SUR LA PRINCIPALE MOSQUÉE ET LA BIBLIOTHÈQUE D'AKHALZIK, dans la Turquie asiatique. (*Gazette de Tiflis*).

La mosquée d'Ahmed, la plus grande de toutes celles d'Akhalzik, a un aspect très-imposant. Au milieu d'un labyrinthe d'édifices asiatiques de toutes les espèces, et des anciens murs de la citadelle, s'élèvent les dômes dorés de la mosquée qui est un morceau d'architecture européenne régulière. La surface de ces dômes porte des marques de l'effet des bombes de notre artillerie, dit l'auteur russe de la *Gazette de Tiflis*. La mosquée d'Ahmed et tous les bâtimens qui en dépendent sont construits en pierre de taille. A droite du haut passage cintré, est une petite chambre dans laquelle, pendant le dernier siège, les pachas turcs se reposaient de leurs fatigues guerrières. Dans la cour on voit deux monumens entourés d'une balustrade basse, et élevés en mémoire du visir Hadji Ahmed pacha et de sa femme. Ce pacha, qui mourut l'an 1176 de l'Hégire (1762 de J.-C.), fut le fondateur de la mosquée qui fut achevée en sept années. On assure qu'elle fut construite d'après le modèle de celle de Sainte-Sophie de Constantinople.

A l'ouest de la mosquée, se trouve réuni le lycée qui possédait une des plus belles bibliothèques de l'Orient, laquelle avait été fondée et enrichie par les soins d'Ahmed. Il eût été, de notre part, impardonnable de laisser échapper cette occasion d'augmenter les ressources littéraires de notre pays. En conséquence, on fit choix de trois cents ouvrages dans la bibliothèque; mais dans ce partage, la mosquée et le lycée conservèrent tous ceux qui étaient nécessaires, à la première, pour le

service de la religion, et à l'autre, pour l'instruction de ses élèves. Le plus remarquable de ces ouvrages est la première partie du *Kitab Sibewre* (Éléments d'éloquence arabe), copie faite il y a 697 ans, d'après un manuscrit d'une date antérieure de 158 ans. Nous primes, en outre, trois exemplaires du Koran (l'un desquels est un magnifique manuscrit), des commentaires sur le Koran, des ouvrages théologiques, une traduction arabe des psaumes, des écrits philosophiques; nombre d'ouvrages de jurisprudence, et des réglemens pour l'interprétation des lois, publiés par Abouhanifa, le chef d'un des quatre rituels de la secte d'Omar, qui vivait dans le huitième siècle de notre ère, sous les califes de Bagdad; des ouvrages grammaticaux et lexicographiques, en langues turque et arabe; et, dans le département de l'histoire, *Taricht-Raschild Siari Kébir*, (ouvrage qui contient la relation des principaux événemens consignés dans l'histoire de la Turquie, jusqu'aux temps modernes; et dont le sultan Mahmoud fit présent à la bibliothèque); *Schah-nam-Eræzbi* (description des qualités du prophète); *Schah-nâm-Nabure* (histoire sacrée du prophète, de ses gouverneurs et de sa maison), etc.; divers poèmes en langue arabe, par *Kasside-Buride*; et *Abbalcha*, en persan, par *Hafiz*; en turc, par *Ragib*, *Issabit*, etc. Nous trouvâmes aussi dans la mosquée d'Ahmed, plusieurs des livres qu'à la recommandation de quelques-uns de nos compatriotes versés dans la littérature orientale, nous avions, d'après les ordres de l'empereur, cherchés mais en vain, en Perse, particulièrement dans la bibliothèque d'Etchmiadzin, savoir: 1° *Onwaru-Tanzil*, (commentaire de l'alcoran), composé par le cadi Beydhavi; 2° *Keschaf*, (autre commentaire de l'alcoran); 3° *Schakayk-Noman*; 4° *Ochtari Kabir*; 5° *Hafiz*, avec commentaires; 6° *Tarsat*, par *Seyi-Scharif*; et 7° *Kitab-Siasé* (ou traité du gouvernement), par Aristote.

La bibliothèque prise à Akhalzik ne saurait, quant à la beauté des manuscrits, être comparée à celle d'Ardebil; mais elle lui est supérieure sous d'autres rapports. La plupart des ouvrages de la bibliothèque d'Ardebil sont écrits en langue *pari*, et elle se compose presque exclusivement d'ouvrages de poètes et d'historiens qui furent recueillis à différentes époques, sans aucun arrangement systématique; au lieu que la bibliothèque d'Akhalzik contient un plus grand nombre d'ou-

vrages sur chacune des branches de la science, nécessaires dans un établissement d'instruction, telles que la grammaire, la rhétorique, les mathématiques, l'astronomie, la philosophie, la théologie, la législation, la jurisprudence, etc. La plupart de ces ouvrages sont composés en arabe; ce qui offre un grand avantage à cette collection, en ce qu'on sait que les Persans, les Turcs et les Tartares ont enrichi leurs langues respectives des productions de la littérature arabe. (*Lond. liter. Gazette*; 27 déc. 1828).

244. I. GRAMMATICA COMPITA DELLA LINGUA GRECA. — Grammaire complète de la langue grecque traduite par le profes. A. PEYRON. 2 vol. in-8°. Turin, 1823.

245. II. GRAMMATICA REGOLARE E METODICA. — Grammaire régulière et méthodique de la langue grecque, composée et coordonnée d'après la méthode de M. BURNOUR et les institutions du prof. GREYER. Venise, 1827; Andreola.

246. III. CONGETTURE INTORNO AL PRIMO ALFABETO GRECO. — Conjectures sur l'alphabet primitif des Grecs; par le marquis C. LUCCHESINI. Lucques, 1829. (*Biblioth. ital.*; avril 1829, p. 64.)

L'Italie n'a pas manqué de quelques auteurs de grammaires grecques; ni de livres destinés à faciliter l'étude de la langue d'Homère et de Xénophon; mais l'Italie ne peut rivaliser avec l'Allemagne et l'Angleterre dans la connaissance approfondie de la philologie grecque. Les auteurs italiens pour favoriser le génie national se sont efforcés d'éloigner de l'étude du grec tout ce qui ne leur a point paru absolument nécessaire, tout ce qui, augmentant les difficultés, pouvait détourner la jeunesse.

Cependant, quiconque a acquis quelque expérience dans l'étude des langues, sait que pour les apprendre parfaitement, la voie la plus prompte n'est pas toujours la plus sûre. La grammaire de Padoue est sans doute très-utile. Ceux qui l'ont faite connaissent bien le grec; mais la syntaxe, qui est cependant la plus essentielle pour l'étude des auteurs, est extrêmement chétive. Malgré cela M. Aponte a voulu restreindre dans des limites encore plus étroites les éléments de la grammaire grecque; il les a rédigés en 14 leçons, afin qu'on pût apprendre le

grec en 3 mois ; mais il suffit d'avoir quelque habitude des auteurs grecs , pour être convaincu que la connaissance des élémens de la grammaire grecque n'est que le premier pas fait vers l'entente de ces finesses qui constituent le mérite de Thucydide, de Démosthènes et d'autres classiques grecs. Il serait à désirer que les Italiens composassent une grammaire grecque complète qui présentât aux élèves les règles et les préceptes indispensables sans développemens fastidieux ; en attendant, M. A. Peyron a rendu un véritable service à son pays , en traduisant la grammaire grecque de Matthiæ. Cette grammaire est volumineuse ; mais si d'un côté elle détourne quelques individus de l'étude du grec, en revanche, elle dissipera l'illusion d'une foule d'autres qui s'imaginent avoir vaincu les difficultés particulières à la langue grecque, lorsqu'ils ont parcouru rapidement une grammaire de quelques pages. Après la grammaire d'A. Peyron , il en a été publié une autre à Venise d'après la méthode de Burnouf et de Gretser , par un auteur anonyme. par sa brièveté, cette grammaire se rapproche plus de celles de Padoue et de Bologne que de celle de l'helléniste allemand. Ces deux grammaires nous donnent l'occasion de dire quelques mots sur l'enseignement de la langue grecque. Nous espérons fixer ainsi l'attention des savans italiens sur ce sujet important.

Le premier objet qui se présente quand on veut étudier la langue grecque, c'est la prononciation. S'il avait été possible de découvrir la véritable prononciation des anciens Grecs, cette prononciation eût été découverte par les hellénistes des siècles passés, qui ont écrit des volumes entiers sur cette matière. Mais comme, nonobstant ces travaux consciencieux, il reste encore des doutes très-graves, on est forcé de reconnaître que l'ancienne prononciation grecque ne pourra jamais être fixée avec certitude. Matthiæ et Buttmann adoptant le système d'Érasme, divisent les diphthongues et prononcent les voyelles *η*, *υ*, comme *e* et *u*. Ce système suivi aussi par la grammaire de Padoue, par Aponte et sans aucun doute par le plus grand nombre des philologues, se fonde principalement sur la manière dont les Latins ont traduit certains mots grecs, et sur le procédé d'après lequel les Grecs eux-mêmes ont fait passer des mots latins dans leur langue. Mais ces philologues n'ayant pas toujours été d'ac-

cord avec eux-mêmes, leur témoignage ne saurait former la base d'une doctrine sûre et positive.

La grammaire vénitienne adopte au contraire la prononciation des Grecs modernes qui donnent à l'η et à l'υ le son de l'i, aux diphthongues αι, ει, οι les sons de e et i, et à l'ο des diphthongues αυ, ευ, ηυ, ου, la valeur de notre f.

Notre opinion est que l'ancienne prononciation grecque ne pouvant être rétablie, il est plus raisonnable de suivre à cet égard le consentement unanime des Grecs modernes que de se soumettre à l'avis de quelques grammairiens que l'esprit de système peut avoir égarés. On s'accorde généralement à dire que de tous les peuples de l'Europe les Italiens sont ceux qui prononcent le mieux le latin. A plus forte raison, doit-on donner la préférence aux Grecs modernes, quand il s'agit de fixer la prononciation du grec ancien, d'autant plus que les Grecs, malgré les vicissitudes qu'ils ont éprouvées, sont toujours restés le même peuple, tandis que les Italiens ont cessé d'être des Latins.

A la prononciation se rattachent en quelque sorte les accens. Comme les accens jouent un rôle assez important dans la langue, les grammairiens anciens et modernes en ont fait un thème de longues et subtiles controverses. En effet les accens servent non-seulement à déterminer avec sûreté le son d'une foule de mots, mais encore à distinguer la diversité de rythme de plusieurs mots qui sont écrits de la même manière. D'ailleurs, dans la langue d'un peuple aussi jaloux de l'euphonie que l'étaient les Grecs, rien de ce qui se rapporte à la prononciation ne saurait être considéré comme indifférent. Quant aux Italiens, l'usage seul des Grecs modernes doit les porter à adopter les accens. Peu importe que la position de l'accent ne se trouve pas toujours d'accord avec la quantité des voyelles. Jamais on n'a admis en principe que les difficultés devaient faire déroger aux règles.

Parmi les difficultés de la grammaire grecque figure aussi le Digamma, véritable consonne, équivalant au v des Latins. C'est surtout de nos jours que le digamma a été envisagé dans ses rapports avec les poèmes d'Homère.

Bentley est le premier qui ait prétendu qu'il fallait introduire le digamma dans plusieurs endroits de ces poèmes, pour en

faire disparaître l'hiatus, et y rétablir la prosodie qui, suivant ce savant, serait très-souvent en contradiction avec les règles, parce que le digamma a été omis par les copistes qui ont transcrit l'Iliade et l'Odyssée, soit dans des pays, soit à une époque où le digamma avait cessé d'être en usage.

Le marquis Lucchesini a récemment publié un opuscule très-savant sur cette matière. Il cite un passage d'Aulugelle dans lequel cet auteur parlant de certains hiatus qu'on rencontre dans les poètes, prétend que ces hiatus ont été employés avec intention, qu'Homère surtout en fit usage, et que le gracieux Catulle aimait beaucoup la suavité de l'hiatus homérique, et l'imitait souvent; ainsi, dit ce philologue distingué, Aulugelle reconnaissait que les hiatus étaient fréquens dans Homère, et il était réservé aux modernes de les bannir de ses vers.

Nous ne reproduirons pas tous les argumens de M. Lucchesini, nous dirons seulement que, sans prétendre précisément combattre ou détruire la doctrine du digamma, ce savant démontre jusqu'à l'évidence que les assertions des philologues étrangers sur le digamma sont entièrement dépourvues de preuves. M. Lucchesini examine ensuite si Homère a réellement existé, et si, à l'époque où vivait Homère, les Grecs connaissaient l'écriture.

Si l'on admet en principe que la grammaire grecque doit enseigner la théorie des accens, il faut avant tout examiner quelle est la meilleure méthode à suivre à cet égard. Matthiæ relègue les accens à la fin de sa grammaire. Buttmann, au contraire, place ses accens avant l'article et les déclinaisons. Chacun expose ensuite dans un seul chapitre les règles relatives à cette partie de la grammaire. La place que le premier a assignée aux accens nous semble mal choisie, car elle a l'inconvénient de laisser trop long-temps incertaine la prononciation de l'élève. Le second, modifiant dès le principe par des exceptions les règles sur les accens, soit dans les déclinaisons, soit dans les verbes, surcharge inutilement la mémoire de l'élève de préceptes qui ne peuvent que difficilement se graver dans son esprit, parce qu'il n'en a encore fait aucune application. Nous croyons que l'auteur de la grammaire de Venise a adopté une bonne méthode en exposant d'abord les règles générales, et en indiquant ensuite les règles spéciales et les exceptions relatives aux

déclinaisons ou aux verbes ; toutefois, il n'a pas donné assez de développemens à sa théorie.

Mais si quelques personnes ont pu douter de l'utilité et de l'importance de la théorie des accens, tous les grammairiens reconnaissent par contre la haute utilité de la simplification du système des déclinaisons qui se réduisent le plus généralement à trois, quoique la grammaire de Padoue en admette cinq. Les deux premières ne présentent aucune difficulté, et les exceptions mêmes auxquelles elles sont soumises, sont faciles à saisir. La troisième déclinaison, au contraire, est un écueil contre lequel viennent se briser les efforts des élèves. Les terminaisons infiniment variées des noms de cette déclinaison, la formation fort irrégulière de leur génitif, amènent une foule de règles et d'exceptions, et par conséquent de nombreuses difficultés. Toutefois, la plus grande difficulté, quand on explique les auteurs, consiste à savoir remonter d'un cas quelconque d'un substantif de la 3^e déclinaison au nominatif de ce substantif. Pour faciliter ce travail, Aponte a rédigé un tableau très-bien conçu. Sur ce tableau sont écrits en grands caractères les huit lettres formant les terminaisons des noms de la 3^e déclinaison. Pour trouver ces terminaisons, on retranche de chaque cas imparisyllabique la syllabe jointe au nominatif, c'est-à-dire la dernière voyelle avec les consonnes dont elle est suivie.

Par exemple, si après que l'on a fait cette opération, le substantif se termine par l'une des lettres P ou N, le nominatif est trouvé, ainsi de *μαρτυρος*, *πισ*, *υραι* : *ελληνος*, *νις*, on remonte à *μαρτυρ*, et à *ελλην*.

L'auteur se sert de ce même tableau quoique un peu modifié pour expliquer la théorie de la figurative dans les verbes barytons. Les grammairiens prennent ordinairement pour modèle le verbe *τυπτω*, quelques-uns adoptent le verbe *τιω* ; mais M. Burnouf a donné la préférence au verbe *λεω*. M. Burnouf a rejeté le verbe *τυπτω*, parce que ce verbe ayant les huit temps, ne peut servir de type à la plus grande partie des autres verbes grecs qui n'en ont pas un si grand nombre. D'où il suit, dit ce grammairien, que l'élève fait de vains efforts pour trouver l'aoriste second de *παιδνω*, *αυξω*, *οριω*, etc., en un mot, de plus des 7/8 des verbes grecs. Toutefois la remarque de M.

Burnouf nous semble reposer sur cette méthode vicieuse encore pratiquée dans les collèges, de forcer les élèves à écrire le latin et le grec à mesure qu'ils avancent dans l'étude des élémens de ces langues. Qu'on change de méthode, qu'on ne donne des compositions à faire aux élèves, que lorsqu'ils comprendront bien les auteurs, et l'inconvénient signalé par M. Burnouf disparaîtra, en même-temps que le verbe *τυπτω* pourra reprendre sa place. Sans doute que, pour bien connaître une langue, il est utile de s'exercer à écrire, mais c'est vraiment agir au rebours du sens commun, que de commencer à écrire une langue avant que d'en connaître la grammaire et le génie. Les exercices de style doivent être la dernière main mise à l'étude d'une langue. Si l'on procédait ainsi dans l'étude de la langue grecque, le verbe *τυπτω* serait un excellent verbe modèle. Ce verbe ayant tous les temps, l'élève y trouvera toutes les inflexions ou modifications que peuvent présenter les autres verbes.

Le verbe *λυω*, au contraire, étant terminé en *ω* pur, n'est guère propre à éclaircir la doctrine de la figurative.

Ordinairement on expose cette doctrine par des procédés propres à la bien graver dans la mémoire. Aponte lui donne pour base les caractères alphabétiques disposés dans un tableau qu'il a composé. Dans ce tableau les neuf muettes, la lettre double *ζ*, les quatre liquides, les voyelles et les diphthongues peuvent se trouver devant l'*ω* final de la première personne de l'indicatif présent, et servir par conséquent de figuratives de ce temps dans les verbes barytons. Les 3 sifflantes sont les figuratives du futur dans les verbes appartenant aux muettes.

Les figuratives du parfait sont *φ*, *χ* et *θ*.

Les liquides servent de figuratives au présent et au futur de quelques verbes. La figurative du passé est *κ*.

La grammaire de Matthiæ est extrêmement longue sur la conjugaison des verbes. Le Compendium vénitien est au contraire très-succinct et très-clair en cette matière. Il ne le cède cependant pas à la grammaire de Matthiæ, car on peut facilement apprendre par l'usage, ce que l'auteur du Compendium a laissé de côté pour ne point surcharger la mémoire.

Mais on peut dire, avec raison, que le Compendium finit

avec le traité des verbes, car 17 pages seulement sont consacrées aux prépositions, aux particules, aux adverbes, aux conjonctions et à l'orthographe. On n'y trouve pas un mot sur la syntaxe, qui est cependant la partie la plus difficile et la plus importante de la langue grecque. La même remarque s'applique à Aponte et à la grammaire de Padoue, quoique cette grammaire soit un peu plus développée. Buttmann avait publié un traité de la syntaxe peu étendu, mais assez bon. Matthiæ l'ayant jugé insuffisant a fait une syntaxe en 500 pages, que M. Blomfield et M. Peyron ont portées ensuite à 600. On ne saurait se faire une idée précise de la profonde érudition de ce grammairien. Il n'a omis aucune règle ni aucune exception dans sa syntaxe, et quiconque ne sera point rebuté par son étendue en tirera un grand profit. Néanmoins, les élèves étudieront avec plus de fruit encore Buttmann, si toutefois ils peuvent se résoudre à prendre pour guides des syntaxes qui renferment tant de règles arides, et qui n'étant appuyées que d'un petit nombre d'exemples ne peuvent ni plaire à l'esprit, ni laisser dans la mémoire une trace durable.

Pour se conformer au génie national, il faudrait diviser la grammaire grecque en deux parties. La première qui serait intitulée théorique, pourrait être calquée sur le *Compendium venitien* ou sur la grammaire de Padoue. La seconde, toute pratique, contiendrait des passages des meilleurs auteurs, auxquels les élèves feraient l'application des élémens qu'ils auraient étudiés dans la première partie. Ensuite on leur exposerait insensiblement, sous forme de commentaire, les règles les plus difficiles de la syntaxe et de la haute philologie. La grammaire élémentaire de Jacob pourrait servir de modèle.

Cet auteur a cité au bas des pages les passages de la grammaire où se trouvent les règles pour interpréter son texte (parce qu'il suppose que ses lecteurs ont étudié une grammaire toute entière); nous voudrions au contraire que l'élève trouvât les règles à mesure qu'il en éprouverait le besoin pour les éclaircissements du texte. Une pareille grammaire serait, il est vrai, volumineuse, mais elle serait moins aride que celle de M. Matthiæ, et ne rebuterait par conséquent pas l'élève qui, après l'avoir étudiée, aurait la mémoire ornée d'une foule de locu-

RAUMER. In-4°, 75 pages. Berlin, à l'imprimerie de l'académie royale des sciences, 1829. (*Allgemeines Repertorium der neuesten in und auslændischen Literatur*, 1830. 1 Vol., 2^e cahier, pag. 142).

Après l'introduction dans laquelle les différentes opinions sur la Poétique d'Aristote sont exposées, l'auteur divise son travail en onze parties qui traitent, 1^o De l'imitation comme premier principe de l'art. 2^o Des différens genres d'imitation. 3^o De la comédie. 4^o De la tragédie. 5^o De l'épurement des passions. 6^o Du motif du plaisir dans les productions tragiques. 7^o Des rapports entre l'art et les mœurs. 8^o De la liberté, de la nécessité et de la destinée. 9^o Des 3 unités. 10^o Du rapport entre la poésie et l'histoire. 11^o Du rapport entre Aristote et la poésie romantique. On voit par cette récapitulation que cet ouvrage contient un grand nombre d'observations critiques et esthétiques très-utiles.

F. FIX.

250. SUR QUELQUES PASSAGES DE STRABON, DE PLUTARQUE ET D'ATHÉNÉE, relatifs aux œuvres d'Aristote; par Ch. A. BRANDIS, professeur à Bonn. (*Classical journal*; n^o LXXIII, p. 56.)

Selon Strabon (liv. XIII), Nélée de Scepsis hérita de la bibliothèque de Théophraste, laquelle contenait, avec les œuvres de celui-ci, celles d'Aristote et de plusieurs autres écrivains; livres acquis par Théophraste, l'un des premiers qui aient formé une collection de ce genre. Les descendants de Nélée, gens ignorans, enfouirent ces livres dans la terre pour les soustraire à la rapacité des enfans d'Attale, à qui Scepsis appartenait; et ce ne fut que long-temps après qu'ils les vendirent à Apellicon d'Athènes, qui, bien qu'il fût moins philosophe que bibliophile (car il ne fit que combler les lacunes produites par les insectes et l'humidité), contribua néanmoins, par le nombre de copies qu'il répandit, à donner une nouvelle impulsion à la philosophie, et particulièrement à la philosophie péripatéticienne. Car les Péripatéticiens, n'ayant aucun des livres d'Aristote et de Théophraste, excepté quelques ouvrages exotériques, s'étaient contentés, à défaut de sujets philosophiques, de revêtir certaines propositions générales d'ornemens de rhé-

torique (φιλοσοφῆν πραγματικῶς, θίσεις ληκυθίζειν, Cf. Schneider in *Aristot. de Animal. Hist.*; Tom. I, pag. lxxxviii.).

Après la mort d'Apellicon, sa bibliothèque passa dans les mains de Sylla, avec la ville d'Athènes; et comme Apellicon avait pris part à la guerre soutenue contre les Romains, sa collection de livres ne passa pas à ses héritiers, mais fut transportée à Rome et mise à la disposition du grammairien Tyrannion. Des copies d'Aristote fort négligemment écrites furent vendues par les libraires, qui ne se donnaient pas la peine de les confronter avec les originaux. C'est, au reste, avec aussi peu de soin que se transcrivaient, à Rome et à Alexandrie, les livres destinés à la vente.

Il paraît, d'après Plutarque (*Vie de Sylla*), que Tyrannion mit en ordre et compléta les écrits d'Aristote; car les mots *ὑπεκείσασθαι τὰ πολλὰ* ne peuvent signifier *intervertere*, comme traduit Xylander, ni *emendare*, comme le veut Solanus. Thucydide emploie le mot *ὑποκείναι*, pour exprimer l'idée de *radoubler* des vaisseaux. Quoi qu'il en soit, Andronicus de Rhodes acquit les manuscrits, les publia et en dressa le catalogue, qui ne tarda pas à être généralement connu.

Athénée affirme aussi qu'Apellicon acheta beaucoup d'ouvrages de philosophes péripatéticiens et ceux d'Aristote, mais il ne dit pas qui les lui vendit. Diogène de Laërte rapporte que Théophraste légua tous ses livres à Nélée.

L'exactitude de ces assertions nous est garantie par Strabon, qui était intimement lié avec Tyrannion, et avec Boethus, pupille d'Andronicus. Ce géographe avait été élève du premier, et condisciple du second. Cicéron et Quintilien parlent des successeurs de Théophraste, ils leur accordent la qualité de rhéteurs distingués, mais ils ne paraissent pas en faire grand cas comme philosophes (*Cic. de finib. bon. et mal.*; *Tuscul. quaest.* 2. Quintil. *Inst.* XII, 2.) Depuis Cicéron, la distinction d'écrits ésotériques et exotériques se trouve souvent établie dans les auteurs; et en outre, il est constant que c'est seulement à dater de l'époque à laquelle on dit que les livres d'Aristote furent retrouvés, qu'on les voit souvent cités par les anciens: car on peut prouver que les anciens interprètes de ce philosophe (*παλαιὸι ἑρμηνεῖς*) ne vécurent pas avant Andronicus, si ce n'est peut-être Sotion et Ariston; encore est-il douteux que ce der-

nier fût Ariston d'Iulis, chef de l'école péripatéticienne dans la 160^e olympiade. Ce que dit Plutarque mérite toute croyance, bien qu'il ne soit pas probable qu'il ait suivi Strabon, comme Schneider le conjecture.

Il est à regretter que ces deux auteurs s'expriment en termes aussi vagues. Le peu de précision du premier et la timidité du second, qui ne distingue pas entre les œuvres esotériques et les œuvres exotériques d'Aristote, quoiqu'il doive en avoir connu la différence, demande un examen attentif, d'autant plus que les principaux commentateurs du philosophe de Stagyre, Simplicius, Ammonius, Alexandre d'Aphrodisie et Jean Philoponus, se taisent sur le sort de ses livres. Plusieurs d'entr'eux firent usage des commentaires d'Andronicus, de ses paraphrases sur les *Catégories* et la *Physique* d'Aristote, et de ses écrits ainsi que de ceux d'Adraste, relatifs aux ouvrages d'Aristote en général, et à leur classification. S'ils avaient su, par ces autorités, quelle avait été la destinée des manuscrits d'Aristote, ils auraient été inexcusables d'omettre une circonstance aussi importante dans leurs volumineux commentaires. Simplicius notamment serait, à cet égard, très-blâmable, puisqu'il parle avec assez de détail de la division et de l'arrangement des livres d'Aristote. Porphyre lui-même, dont les commentaires furent si utiles à Simplicius, ne serait pas à l'abri de ce reproche.

Suivant Plutarque, Andronicus reçut de Tyrannion des copies d'Aristote, mais il ne put voir les originaux qui doivent être restés dans la bibliothèque d'Apellicon. Certes, il n'aurait pas manqué de les citer quand il doutait de l'authenticité du livre de l'*Interprétation* et de la dernière partie de celui des *Catégories*. Alexandre, Simplicius et Ammonius nous auraient appris ce qu'on disait de ce livre et l'induction tirée de son contenu relativement à l'auteur; et les divers passages rapportés par Andronicus auraient été d'un plus grand poids aux yeux des commentateurs postérieurs. (Cf. Ammonius, Alexandre, Simplicius, Dexippe). Boethus, élève d'Andronicus, avait déjà tenté de restituer le texte; Adraste, du moins, et probablement plusieurs autres avant lui, avaient affirmé que quelques-uns des livres d'Aristote avaient été trouvés en doubles exemplaires, notamment les *Catégories* et le septième livre de la

Physique. Aucun critique tant soit peu judicieux n'aurait négligé de se prévaloir des originaux de la bibliothèque d'Apellicon; et s'ils les avaient collationnés, ils n'auraient pas manqué de nous faire connaître le résultat de ce travail, toutes les fois qu'ils auraient eu quelque doute sur le texte.

Il faut donc admettre qu'on ne trouvait ni dans les commentaires d'Andronicius ou de ses successeurs, ni dans leurs écrits sur les livres d'Aristote en général; aucun récit qui s'accordât avec celui de Plutarque ou de Strabon; et ne pourrions-nous pas en inférer qu'ils avaient fait usage des manuscrits regardés comme les originaux d'Aristote ou leurs équivalens?

Les manuscrits furent, dit-on, dégradés par les vers et l'humidité, et mal restaurés, d'abord par Apellicon, ensuite par les copistes romains. On doit naturellement croire, d'après cela, les livres d'Aristote très-défectueux, et s'attendre à y trouver des traces évidentes de corrections malheureuses; d'autant plus qu'il semble improbable qu'Andronicius ait rétabli le texte à l'aide des originaux. Or, il est certain que le texte d'Aristote ne s'est pas préservé de la corruption comme celui de Platon; mais quoiqu'il en soit, les déficiences, les corrections et les interpolations qu'ils présentent, si toutefois on peut s'en rapporter à Strabon, ne se rencontrent ni dans la plus grande ni dans la plus importante partie des œuvres d'Aristote, et ne se trouvent vraisemblablement que dans les fragmens sur Xénophane, Gorgias et Mélissus; peut-être aussi le texte de la *Politique* est-il altéré, car de nombreuses copies de ce livre furent répandues avant la mort de Théophraste. Quant aux ouvrages de métaphysique, les difficultés dont ils sont hérissés ne sauraient être attribuées à la détérioration des originaux. D'ailleurs on dit qu'Aristote les envoya à Eudème, qui ne jugea pas convenable de les publier, mais qu'après la mort de celui-ci, les péripatéticiens (et par conséquent les commentateurs) essayèrent d'en combler les lacunes d'après d'autres livres d'Aristote. Ce fait est consigné dans le commentaire inédit d'Asclépius sur la métaphysique; et quoique ce commentateur soit, en général, peu estimable et peu digne de foi, il peut néanmoins avoir emprunté cette particularité à de plus anciens commentateurs; peut-être à celui d'Alexandre, à qui il doit tout sans jamais le nommer.

Examinons maintenant s'il est croyable que les successeurs de Théophraste n'aient possédé qu'un petit nombre des écrits de ce philosophe et de son maître, et que ce ne furent, en grande partie, que leurs livres exotériques. Sans doute, les péripatéticiens du dernier temps avaient bien dégénéré des anciens, et vivaient dans une profonde ignorance de la philosophie aristotélique. Cependant Straton le naturaliste, quelque éloigné qu'il fût des principes métaphysiques d'Aristote, mérite notre attention; il a eu de fréquentes occasions de le citer dans ses livres sur les principes, sur les causes, sur le temps, sur les accidens, sur les rapports, sur la définition et sur d'autres sujets de logique, de physique et de métaphysique, et il n'a pas manqué de le faire, comme on peut l'inférer du petit nombre de passages de son livre *περὶ κινήσεων καὶ ὑποστάσεων*, cités par Simplicius. Démétrius de Phalère n'aurait pas joui d'une aussi haute réputation chez les anciens, si, avant de se retirer à Alexandrie, il n'avait pas fait prendre des copies d'Aristote, qui, de son temps, n'étaient pas encore bien communes.

Peut-on supposer que les péripatéticiens postérieurs n'aient pu se procurer les livres d'Aristote, parce qu'il en existait un exemplaire unique dans la bibliothèque de Théophraste; que Straton, du vivant de celui-ci, ne pût s'en servir que pendant quelques instans à condition qu'il n'en prendrait pas de copies? Un pareil égoïsme ferait peu d'honneur à Théophraste, et serait même absurde, si d'autres que lui possédaient les livres d'Aristote.

Or, Eudème de Rhodes et Phantias avaient composé des ouvrages sur le même sujet et portant le même titre que ceux d'Aristote; le premier en avait même beaucoup profité. S'il possédait quelques écrits d'Aristote, pourquoi ne les aurait-il pas communiqués à d'autres? Comment d'ailleurs, les aurait-il empruntés à Théophraste, car, suivant une tradition non suspecte, il s'adressa à lui pour la restitution du texte des copies altérées du 5^e livre de la Physique: donc il possédait au moins cet ouvrage; et en outre, comme nous l'avons vu plus haut, Aristote lui envoya ses livres de métaphysique. Théophraste n'était pas même seul possesseur des lettres d'Aristote, puisqu'elles avaient été recueillies et publiées avec une préface, par

Artémon avant que le livre attribué à Démétrius eût paru. N'était-ce pas, en effet, aux disciples d'Aristote de répandre les écrits de leur maître, sur lesquels ils fondaient leurs plus importantes doctrines ?

Mais durant le long espace de temps que les livres d'Aristote restèrent dans un état de dépérissement, la meilleure partie d'entre eux était connue de ceux même qui n'appartenaient point à son école. Le stoïcien Chrysippe mourut dans la 143^e olympiade, c'est-à-dire environ 180 ans après l'époque à laquelle Théophraste étudiait les ouvrages du philosophe. Il cita Aristote dans ses écrits sur la dialectique, mentionna Platon, Polémon et Straton, et, dans son traité de la *Définition*, fit connaître les définitions d'Aristote. Les Stoiciens, entr'autres Chrysippe, empruntèrent à Aristote leur doctrine *περί ἐναρτίων*, et le suivirent dans celle des catégories. Il existe encore bien d'autres rapports entre Chrysippe et Aristote, par exemple relativement à l'espace, au mouvement, aux élémens, etc. Toutefois le premier s'écarte des idées du second sur le firmament ; mais il ne dédaigna pas de lui emprunter ses définitions dans les controverses qui s'élevèrent entre lui et Diodore Cronus sur les facultés. Quant à la morale d'Aristote, il s'attacha à la réfuter, comme nous l'apprend Plutarque (*De stoic. repugn.*) ; d'où l'on peut conclure qu'il possédait des livres d'Aristote perdus pour nous.

Il serait intéressant de savoir quel fut le sort d'Aristote dans l'école d'Alexandrie. Plusieurs écrivains, entr'autres Hermippus, probablement sous Ptolémée Epiphane, écrivirent de longs commentaires sur ce philosophe ; il s'occupa vraisemblablement aussi de Théophraste, car on cite ses opinions sur l'*Histoire* des plantes et sur le fragment de métaphysique laissés par le successeur d'Aristote. Il est également probable que Diogène de Laërte et le commentateur anonyme rédigèrent leur catalogue des livres d'Aristote d'après des auteurs alexandrins que le premier avait évidemment sous les yeux en écrivant la vie du stagyrite, puisque ce catalogue diffère beaucoup de celui qu'on doit à Andronicus. Pour éclaircir ce fait il suffirait de s'en rapporter à une ancienne traduction de la vie d'Aristote, par Ammonius : « *demittens testamentum scriptum, quod fertur ab Andronico et Ptolemæo cum voluminibus suorum trac-*

tatum. » David, dans son commentaire inédit des *Catégories*, parle de ce Ptolémée comme étant le roi Ptolémée Philadelphe lui-même.

Il est certain que la bibliothèque d'Alexandrie possédait les livres d'Aristote; car Athénée rapporte que Ptolémée Philadelphe les acquit de Nélée. On dit en outre que la même bibliothèque contenait quarante livres des *Analytiques* et deux livres des *Catégories*, et que le prix élevé auquel les Ptolémées achetaient les écrits d'Aristote, excita la cupidité de beaucoup de gens qui leur en vendirent de supposés. Apellicon peut avoir eu les copies et Ptolémée les originaux. Il est également possible que Nélée ait eu en sa possession les originaux doubles, ou bien encore, chacun des deux acquéreurs acheta peut-être une partie seulement des originaux, conjecture favorisée par les expressions peu claires d'Athénée, qui d'ailleurs paraît se trouver en contradiction avec Strabon. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas, comme le fait Schneider, rejeter arbitrairement le témoignage d'Athénée, d'autant plus qu'il est plusieurs moyens de résoudre la question.

On demeurera convaincu d'après ce qui précède, 1° que Tyrannion et Andronicus de Rhodes ne peuvent avoir possédé les originaux d'Aristote; 2° qu'Andronicus et ses successeurs immédiats ne savaient rien des prétendues aventures de ces livres; 3° que la principale et la majeure partie de ceux-ci, sinon la totalité, se trouva dans les mains de Strabon et de Chrysippe et fut connue à Alexandrie; 4° qu'il est faux que Théophraste fût le seul possesseur de la plus importante partie des ouvrages d'Aristote.

Sans accuser toutefois Strabon et Plutarque de falsification volontaire, on peut leur reprocher d'avoir tiré de fausses conséquences des faits qu'ils rapportent. Nélée était connu comme héritier de la bibliothèque de Théophraste, laquelle contenait la plupart des livres d'Aristote; il était constant que Sylla avait apporté à Rome une collection importante d'ouvrages d'Aristote et de Théophraste, collection qui avait appartenu à la bibliothèque d'Apellicon; on savait pareillement qu'ils avaient été achetés à Scepsis des héritiers de Nélée; mais l'induction tirée de ces faits, que depuis la mort de Théophraste jusqu'au temps d'Apellicon, ces trésors de la philosophie péripatéticienne

taient restés cachés au monde, n'est pas exacte et doit être attribuée aux écrivains qu'ils ont suivis. Ils furent conduits à cette conclusion par cette circonstance que, dans la bibliothèque d'Apellicon, transportée à Rome par Sylla, il se trouva quelques ouvrages d'Aristote, dont il n'avait pas existé jusqu'alors d'autres copies. L'état irréparable de corruption dans lequel sont tombés particulièrement les moindres ouvrages de Théophraste donne à cette opinion un haut degré de probabilité. Il est possible que les originaux aient été détériorés par les vers et l'humidité ou copiés avec négligence; mais cette particularité ne saurait s'appliquer aux écrits d'Aristote les plus importants. Enfin il se peut qu'une partie seulement des *μικροτερον* attribués à Aristote, se soit trouvée dans la bibliothèque de Nélée et ait donné lieu au récit accrédité sur les livres du chef de l'école péripatéticienne.

W.

251. OSSERVAZIONI SOPRA ALCUNI PASSI DI PAOLO DIACONO.—Remarques sur quelques passages de Paul Diacre, relatifs à l'histoire de Vérone; par J. J. ORTI. Un tome in-4°. Vérone 1827. (*Giornale delle provincie Venete*; octobre 1827, p. 170.)

Le professeur Viviani a publié en 1827 une nouvelle édition de l'histoire de Paul Diacre, accompagnée de notes et de commentaires; les travaux de M. Viviani, quoique consciencieusement exécutés, ont paru présenter des lacunes à M. J. J. Orti, et aussitôt ce savant a mis la main à l'œuvre afin de déterminer exactement les lieux où sont arrivés les événemens et de vérifier avec le secours des monumens et des traditions, la série des faits en se bornant toutefois à l'Italie. Nous n'avons encore sous les yeux que la première partie des remarques de M. Orti. Elles sont relatives à la mort d'Alboin, roi des Lombards, décédé dans le palais de Vérone et enseveli sous les degrés d'un escalier conduisant au palais.

Les opinions des auteurs véronais sur la position du palais royal à Vérone, sont très-divergentes. M. Orti démontre victorieusement, en se fondant sur des documens importans et sur des épiques, que ce palais, construit par Théodoric, était situé sur la colline de St. Pierre. Le château tel qu'il existe aujourd'hui a été bâti en 1389, par J. Galeazzo Visconti, comte des Vertus. Depuis 1404, il appartenait successivement aux Scaliger, aux Car-

raresi et aux Vénitiens; mais le traité de paix de Lunéville conclu en 1801, ayant décidé que les murs et le château de Vérone seraient rasés, le château de St. Pierre fut détruit. C. R.

252. *LECTIONES LATINÆ EDITÆ IN USUM SCHOLARUM*. Un vol., viii et 136 p. in-12. Lugduni Batavorum 1829; Cijfveer. (*Vaterl. letteroef.*; décembre 1829; n° XV, p. 686)

C'est M. N. H. D. Suringar, précepteur au gymnase de Leyde, qui est l'auteur de cet ouvrage, dont le but est le même que celui des *Initia lectionis scholasticæ* de M. Bosscha.

L'auteur a fait preuve de goût dans le choix des morceaux qu'il a empruntés aux auteurs anciens, et il les a disposés dans un ordre très-méthodique. Les citations sont aussi faites avec beaucoup d'exactitude. C. R.

253. *TOTIUS LATINITATIS LEXICON consilio et cura Jacobi FACIOLATI, opera et studio Ægidii FORCELLINI alumni seminarii patavini lucubratum. Correctum et auctum ediderunt HERTEL, ROSENHAYN, VOIGTLAENDER, WEBER et WUESTEMANN. Editio in germania prima; cum priv. reg. Sax. Tomus primus. Schneebergæ, sumptibus et typis C. Schumanni. Zwicccaviæ in commissis Schumannorum fratrum; 1830.*

254. *BIBLIOTHÈQUE LATINE FRANÇAISE* publiée par C. L. F. Panckoucke. 29° livr. Tom. IV, 1^{er} de l'Histoire de Tacite. In-8°. Traduction de M. PANCKOUCKE. Paris, 1830; Panckoucke.

Le monde littéraire retentit encore de l'annonce de la traduction de Tacite, par le célèbre professeur Burnouf, et voici venir un nouveau champion qui nous déclare que ce travail a occupé toute sa vie, qu'il a vécu dans Tacite, se l'est approprié comme Juste Lipse, a parcouru les lieux dont il parle, étudié les événemens analogues à ceux qu'il rapporte. Royaume, république, dictature, empire ont successivement passé sous nos yeux, et trente ans d'histoire de France équivalent en quelque sorte à sept siècles de Rome. La gloire de nos armes et celle de nos revers se sont succédé avec non moins de rapidité. Le nouveau traducteur a donc raison de dire qu'une ère nouvelle a commencé pour l'étude de l'antiquité, et que les occasions de comparer des faits

et des discours ne lui ont pas manqué. Il y a vingt-cinq ans que M. Panckoucke a achevé sa traduction. Fidèle jusqu'à observer d'abord l'ordre des mots, les changemens qu'il a faits depuis n'ont pas beaucoup altéré cette qualité. Il a souvent conservé, pendant des semaines entières, la mémoire d'une expression jusqu'à ce qu'il trouvât à la rendre convenablement. Après un tel dévouement à son auteur, après de si longues méditations, il a bien le droit de réclamer quelque attention, surtout si l'on considère avec quelle modestie il se présente dans la lice. « Nous ne sommes plus au temps des Vadius et des Trissotins, et je m'offre au combat après le salut des armes et la tête découverte devant un professeur avec lequel il sera pour moi très honorable, même après ma défaite, d'avoir osé lutter, et sur lequel il serait trop glorieux de remporter la victoire. » Pour nous épargner le soin de comparer, le nouvel éditeur réunit en tête de sa traduction un choix de morceaux de M. Burnouf, au-dessous desquels il nous donne les siens. Ce sont principalement des parallèles littéraires qu'il établit de la sorte, car pour ce qui est d'usens des passages obscurs, chaque fois qu'il en adopte un autre que M. Burnouf, il le discute dans ses notes. Ces vingt pages de parallèle nous ont convaincus que Tacite a trouvé en France deux habiles interprètes, et que le souhait d'Henri IV est doublement accompli. Les morceaux que M. Panckoucke a ainsi rassemblés paraissent l'être avec franchise et désintéressement. Il ne s'est point attaché à prendre son rival en défaut, il n'a voulu prouver autre chose, sinon qu'il était possible de se placer quelquefois entre lui et son modèle, et souvent il a accompli sa démonstration par le fait. En général il y a dans son style dignité, énergie et précision. Il faudra un examen plus mûr pour juger l'ouvrage comme il mérite de l'être; nous pourrons nous y livrer.

P. de GOLBÉRY.

255. *SULLA INTELLIGENZA*, etc. — Sur l'intelligence de quelques passages de Tite-Live, relatifs à la situation de l'ancienne Savone. Considérations de l'avocat J. B. BELLORO. Savone, 1827. (*Antologia*; déc. 1828, p. 1.)

Dans le 4^e volume de son histoire littéraire de la Ligurie, l'abbé Spotorno augmentant les doutes émis par Cellarius sur la position de Savone, ville des Alpes dont parle Tite-Live, a in-

interprété ce passage de l'historien romain de manière à faire croire que cette ville était située au-delà du pays des Liguriens ingauniens, et que par conséquent il ne fallait pas la confondre avec la ville de Savone. Il se fondait sur ce que Magon, après avoir passé des îles Baléares en Italie, n'eût pas déposé à Gènes son butin, ni fait stationner ses vaisseaux entre deux villes ennemies (Gènes et Albenga), d'autant plus que Tite-Live ajoute que le commandant carthaginois stationnait avec son armée navale *sub angulo Alpium*, et que ce n'est que par hasard que les ambassadeurs de Carthage se trouvèrent entre Gènes et Albenga.

L'auteur dont nous annonçons l'ouvrage s'est proposé de réfuter cette opinion. Il fait d'abord observer que l'on ne saurait admettre que Savone fût située entre deux capitales ennemies, si l'on réfléchit que Magon s'empara de Gènes afin de n'en avoir rien à redouter, et que les Ingauniens se firent bientôt les alliés du général carthaginois. Quant à la station des vaisseaux, M. Belloro prétend que celle de Savone ne consistait qu'en 10 vaisseaux longs, que Magon y laissa lorsqu'il partit avec le reste de l'escadre pour Albenga où il resta jusqu'à la fin de la guerre qu'il fit aux Liguriens des montagnes. Il revint ensuite à Savone où le trouvèrent les vaisseaux arrivés avec les ambassadeurs de Carthage.

M. Belloro s'appuie du témoignage de Strabon pour soutenir que Savone était réellement une ville des Alpes. En effet Strabon a écrit que les Alpes commencent non pas au port de Monaco comme plusieurs auteurs l'ont prétendu, mais aux mêmes lieux que les monts Apennins, c'est-à-dire à Gènes, ville commerçante des Liguriens, et aux gués sabasiens. A dire vrai, les Apennins commencent à Gènes et les Alpes aux gués sabasiens. Entre Gènes et les gués sabasiens on compte 260 stades de distance.

M. Belloro prétend ensuite que l'opinion de Strabon est confirmée par les auteurs romains, et par la nature du sol de Savone.

Enfin l'abbé Spotorno distingue Savone des *Vada Sabatia*, gués sabasiens. L'auteur réfute l'abbé Spotorno sur ce point. Il cherche ensuite à faire prévaloir l'opinion qu'il y avait une route militaire traversant les monts de Savone; il se fonde à cet égard sur la découverte que l'on a faite, il y a quelques années dans les mines de charbon fossile à *Cadibona*, d'osse-

mens d'animaux qu'il attribue aux éléphants des expéditions militaires des Carthaginois en Italie, et qui prouveraient suivant lui, le passage de Magon de Savone dans la Gaule Cisalpine.

Mais cette opinion ne mérite aucune créance, car on sait que les squelettes de mammifères ensevelis dans les mines de Cadibona, appartiennent non pas aux éléphants de Magon, mais à une espèce d'animaux que M. Cuvier a nommée *Antropotherium*, et dont la race avait cessé d'exister antérieurement à toute époque historique.

C. R.

256. ILLUSTRATUR VERSUS HORATII : *Solventur risu tabulæ tu missus abibis*. 8 p. in-8°. Gottingue, 1826. (*Neues Archiv für Philologie und Pædagogik*; janv. 1829, n° 2, p. 5.)

Jamais, dit le journal allemand, ce vers d'Horace, qui est le 86^e de la 2^e satire du 1^{er} livre, n'a été mieux compris, et n'a été interprété avec plus de sagacité que par M. Mitscherlich. Voici comment il s'exprime à cet égard.

« Impunè hoc ipsi abiturum esse, quamquam hac ipsa impunitate legibus vis fiat, quod prævideat iudices audita hac lepida legis cavillatione a severitate sua remissuros eumque missum facturos esse, leges solvuntur, labefactantur, vim suam perdunt, sententia iudicum non satis ad eas exacta, quâ reus poenæ secundum eas irrogandæ subtrahitur. Hoc effectum iri præagit Trebatius risu; lepida istorum malorum carminum interpretatione risus materiam iudicibus præbitura. Risus h. l. dictum quod risum proficit, ut Sat. 1, 4. 34. Quint. inst., 6. 3. Ovid. Fast. 1, 4, 38.

Pour prouver qu'Horace, tout en plaisantant, ne fait rien dire à Trebatius qui soit contraire à l'expérience ou à l'usage, M. Mitscherlich cite quelques passages d'auteurs anciens qui dénotent suffisamment l'influence qu'un jeu de mots peut exercer sur les juges, en faveur de l'accusé.

L'auteur termine son Mémoire par une explication de ce passage de la Sat. 2, l. 2, v. 14 d'Horace : *Cum labor extuderit fastidia*. Il pense qu'au mot *extuderit*, il faut substituer le mot *extulerit*, parce que *extundere* ne signifie pas *excutere*. Mais il est évident qu'ici Horace emploie *extundere* pour *efferre*, parce

qu'*extundere* a plus d'énergie. En effet, le poète veut dire que le jeune homme dont il parle perdra le dégoût qu'il éprouve pour l'ordre et l'économie, lorsqu'il se sera livré à des exercices qui favorisent le développement du corps. *Extundere* peut dans certaines circonstances avoir la signification de *creare*, *excitare*, comme le prétendent Bentley et Morgenstern; mais le sens des vers qui précèdent le passage dont nous nous occupons, rend nécessaire la signification que nous soutenons, parce qu'autrement l'enchaînement logique des idées serait rompu.

C. R.

257. M. JOAN. THEOPHILI KREYSING Commentationis de C. Crispi Salustii Historiarum, liber III. Fragmentis ex bibliotheca Christianæ, Suecorum Reginæ, in Vaticanum translatis. Pars I. In-4°, p. 24. Pars II, 51 p. Meissen, 1828; Klinkicht. (*Allgemeines Repertorium der neuesten in-und auslaendischen Literatur*. 1829, 1^{er} vol., 2^e cah.)

L'auteur publie des fragmens de Saluste, qui, pendant un espace de 250 ans, se trouvaient bien dans les éditions, mais affectés d'erreurs et de lacunes. M. Kreysing a compulsé tous les documens qui pouvaient jeter quelque jour sur cette partie si négligée des œuvres de Saluste, et ses nombreuses remarques critiques rendent son travail précieux et intéressant.

258. RECHERCHES SUR LA LANGUE NATIONALE DE LA MAJEURE PARTIE DU ROYAUME DES PAYS-BAS; par le baron de WESTREENEN DE TIELLAND. 24 p. in-8°. Lahaye et Amsterdam 1830; Frères Van Cleef. (*Vaderlandsche Letteroeffening*, mai 1830, n° 6, p. 277.)

L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons s'est proposé de prouver que la langue que l'on parle à Anvers, à Louvain, à Bruges, et même à Bruxelles, a de tout temps été la même que celle que l'on parle à Amsterdam, à Utrecht, à Middelbourg et à Groningue. Il pense par conséquent que le flamand n'est point un dérivé du hollandais.

Nous regrettons que le rédacteur du journal hollandais ne soit pas entré dans le détail des argumens sur lesquels l'auteur s'est fondé pour soutenir son opinion, car nous nous serions empressés de les communiquer à nos lecteurs.

C. R.

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

159. NOTICE SUR QUELQUES ANCIENS TOMBEAUX dans le voisinage d'Oupulgutt; par le capitaine Robert YOUNG. (*Transactions de la Société littéraire de Madras*, 1^{re} p., 1827, p. 26.)

M. Robert Young écrivit à la Société de Madras en 1822 et 1823 deux lettres sur l'exploration qu'il avait faite d'anciens tombeaux. A quelque distance d'Oupulgutt, situé à 36 milles S.-E. d'Hyderabad, existent certains monticules en pierres, que les habitans du pays nomment *habitations des Rdkchasas*.

Après quelques essais infructueux, M. Robert Young est venu à bout d'en faire ouvrir plusieurs. Il n'y a trouvé que des os calcinés, des vaisseaux de terre, de petits fragmens d'un ustensile de cuivre, qui devait être une clochette. Il paraît que ces tombeaux servaient de réceptacle pour les ossemens des corps que l'on avait d'abord brûlés. Il est impossible de savoir à quelle époque était pratiqué ce mode d'enterrement. Un Musulman du pays disait que c'était les tombeaux d'une race de Malais venus des îles orientales à l'époque où le mahométisme se répandait dans ces contrées. On se rappelle que le capitaine Cook trouva cette coutume établie parmi les habitans d'Otaïhiti. La forme extérieure de ces tombeaux est invariablement circulaire; ils ne sont pas tous de la même grandeur : le plus large qui ait été d'abord mesuré, avait 22 pieds de diamètre. Plus tard le capitaine Young en a trouvé de plus grands, mais dont la forme circulaire n'était pas aussi parfaite. Il y a remarqué quelques ossemens qui ne portaient point de traces de feu. Le D^r Voysey a examiné un des crânes, qu'il croit être celui d'une Indienne, et non d'une Malaise. M. Ed. Daniel Clarke, au sujet de vases de terre trouvés à Argos, croit que la coutume de déposer cette espèce de vases dans les tombeaux, est trop ancienne pour être d'origine purement grecque. Les Celtes avaient cet usage; et leurs tombeaux renferment des vases de la forme la plus grossière. Il pense que l'histoire de pareils monumens pourrait former un ouvrage intéressant et neuf.

Le 3^e vol. des Transactions de la Société littéraire de Bom-

bay, renferme une description des tombeaux des Pandous dans le Malabar ; elle est accompagnée de planches. L-rs.

260. ANNEAU HINDOU.

La comtesse de Cassilis possède un anneau qui a été trouvé en creusant auprès de Montrose, en Écosse, et qui offre, en petit, le Lingam et l'Yoni, adorés par les Hindous, entrelacés d'un serpent. Des deux côtés est le taureau sacré avec la bosse sur l'épaule ; ce qui fit croire à tort que c'étaient les armes de Mars, supportées par des griffons. Le colonel Tod, à une assemblée récente de la Société asiatique, déclara que cet anneau était d'origine hindoue, mais qu'il pouvait avoir appartenu à quelques géans Gètes (!), qui avaient trouvé leurs tombeaux dans leurs descentes en Écosse. (*Post.-Galignani's Messenger*, 6 juin 1830.)

261. VOYAGES DANS LA GRÈCE, accompagnés de recherches archéologiques et suivis d'un aperçu sur toutes les entreprises scientifiques qui ont eu lieu en Grèce depuis Pausanias jusqu'à nos jours ; ouvrage orné d'un grand nombre de monumens inédits, récemment découverts, ainsi que de cartes et vignettes ; dédié à S. M. le Roi de Danemark ; par P. O. BÄÖNSTED, membre de l'université de Copenhague, etc. II^e livraison. In-4^o de xxii et 314 p., avec planch. Paris, 1830 ; Firmin Didot. (*Voyez Bulletin*, To. VI, n^o 170).

Nous nous empressons de signaler la publication de la 1^{re} livraison de ce bel ouvrage. Sous peu nous la ferons connaître avec détail à nos lecteurs. Elle contient entre autres objets la description et les figures des métopes du parthenon d'Athènes.

262. DESCRIPTION DES MONUMENS DE RHODES, dédiée au roi des Pays-Bas, par le colonel ROTTIKUS, membre de plusieurs académies, Bruxelles, Frechet. In-f^o oblong. Prix de chaque livraison, sur papier vélin, 10 fr. 50.

Cet ouvrage sera divisé en 11 cahiers au moins, précédés d'un titre allégorique pour être placé en tête des planches. Chaque cahier ou livraison contiendra 5 planches. Les 7 planches des fresques sur papier extra-vélin, sont celles du caveau de Phi-

herme, de Dieudonné de Goron, les vitraux peints de Saint-Jean et de Sainte-Catherine, le tombeau de Fabrice Caretti, incrusté de porphyre; les médailles, etc.

La description historique, on le texte, est imprimée in-4°, sur papier vélin superfin; elle doit être ensuite, reliée séparément. A cet effet on a joint au premier cahier une enveloppe, pour recueillir successivement les feuilles imprimées, que l'on joindra aux planches jusqu'au complément de l'ouvrage. (*Revue bibliographique des Pays-Bas*, etc., 15 juin 1830.)

263. ANTIQUITÉS DE PESTUM.

Une fouille vient d'être entreprise sur l'emplacement si célèbre de l'antique Pestum, aux frais du gouvernement napolitain, sous la direction de M. C. Bonucci, architecte des fouilles de Pompei et d'Herculanum, en présence de M. F. Verde, secrétaire-général de la surintendance des fouilles du royaume de Naples; et la fouille en question a donné pour premier résultat, la découverte d'un vaste temple, situé dans le centre même de la cité, entre le petit temple et le grand temple présumé de Neptune, encore actuellement debout. L'édifice dont il s'agit, resté enseveli sous ses propres décombres, avait une façade de 8 colonnes sur 16 à chaque latérale; il est d'ordre dorique et d'un style qui semble annoncer une époque intermédiaire entre l'invention et la perfection de cet ordre; mais ce qui donne surtout à ce monument retrouvé un intérêt immense sous le rapport de l'art, c'est qu'il était orné sur ses quatre côtés, à ce qu'il paraît, de *métopes avec bas-reliefs*; du moins plusieurs de ces métopes, appartenant à la face principale et à l'une des faces latérales, ont été déjà retrouvées parmi les ruines de ce temple.

Les sujets de ces métopes, malheureusement bien endommagés, ont rapport au mythe des *Argonautes*, et représentent, dans une suite de bas-reliefs, les principaux traits de cette histoire. Sur une de ces métopes on voit *Jason* nu, et seulement recouvert d'un grand bouclier, sous lequel il est presque tapi, et semble se disposer à porter le coup mortel au dragon. Sur une autre, est un des *Dioscures*, avec son cheval près de lui; une troisième offre *Thétis*, déesse qui fut si favorable à l'entreprise des *Argonautes*. Mais la plus curieuse peut-être de toutes

ces métopes, est celle qui représente *Orphée* avec sa lyre en main, et une *Cérès*, ou plutôt une prêtresse de *Cérès* portant sur la tête le *Calathus* ou corbeille sacrée. Enfin, sur une autre métope, on reconnaît *Phrixus sur le bélier*, origine de cette action mythologique. La plupart des métopes qui décoraient la frise du temple sur les autres faces, sont restées à la place où elles ont été retrouvées, attendu leur masse, qui n'a pas permis de les extraire du sein de la terre, dans le peu de temps qu'on pouvait employer à cette fouille. Mais le travail sera repris aussitôt que le séjour de Pestum sera devenu moins malsain et moins dangereux qu'il ne l'est dans une grande partie de l'été. Le gouvernement se propose de faire alors transporter cette suite de bas-reliefs à Naples, où ils deviendront certainement l'objet d'une publication aussi prompte et aussi soignée qu'on doit le désirer dans l'intérêt de la science. Le temple était bâti d'une espèce de marbre grossier.

Le style des sculptures annonce une époque postérieure de peu de temps à celui des métopes de Sélinonte; sous ce rapport, il s'accorde parfaitement avec l'âge présumé de l'architecture même de ce temple; et quant à l'étendue de cet édifice, il paraît qu'elle ne le cède que de très-peu de chose à celle des deux grands monumens de Pestum qui subsistent encore. On doit attendre des détails plus complets pour prononcer sur toutes les questions d'art et d'archéologie que cet exposé fait naître. Mais, ce qui paraît dès ce moment certain, et ce qui est d'un grand intérêt, c'est qu'une suite de bas-reliefs d'une des premières époques de la sculpture grecque, et pouvant remplir une importante lacune de l'histoire de l'art, vient d'être recouvrée sur un des principaux points du domaine de l'antiquité classique.

La lettre écrite à M. Raoul-Rochette parle encore d'une rue et d'une colonnade, conduisant du temple en question à la porte de la ville, située à l'occident, et vers la mer, dont on n'a pu, dans les premiers instans de la fouille, reconnaître que la direction générale, mais qui, lors de la reprise des travaux, sera sans doute l'objet de recherches suivies et le théâtre de découvertes importantes. On doit faire des vœux ardens pour que le gouvernement napolitain, qui s'efforce depuis plusieurs années de répondre à l'intérêt qu'inspire à l'Europe savante ce

sol si riche et si fécond en monumens antiques, apporte à la continuation de la fouille dont nous venons de parler, toute l'activité possible. (*Le Moniteur Universel*, 7 juillet 1830.)

264. NOUVELLES OBSERVATIONS SUR LA STATUE DU PRÉTENDU GLADIATEUR MOURANT, DU CAPITOLE, et sur LE GROUPE DIT D'ARRIA ET PÆTUS, de la villa LUDOVISI; par M. RAOUL-ROCHETTE.

On a déjà pu se convaincre par quelques exemples décisifs, qu'un assez grand nombre de figures antiques, exécutées isolément, avaient fait primitivement partie d'une composition soit de ronde bosse, soit même de bas-relief, où elles se trouvaient en rapport d'intention et d'attitude avec d'autres figures, et où elles offraient, à raison d'un motif heureux, d'une invention pittoresque, ou par toute autre cause, un type propre à être reproduit séparément. Le *Scythe*, dit *Remouleur*, est notoirement dans ce cas; le *Héros Borghèse*, quelle que soit l'opinion qu'on adopte sur le sujet qu'il représente, a certainement été conçu d'abord groupé avec un autre personnage (1), dans quelque composition plus ou moins considérable; et il en est de même d'une autre figure, à laquelle la dénomination de *Gladiateur* n'a pas été moins improprement appliquée; je veux parler du prétendu *Gladiateur mourant*, du Capitole (2).

Que n'a-t-on pas dit ou écrit au sujet de cette belle statue ?

Cette exclamation du célèbre Heyne(3) m'avertit d'éviter des répétitions, déjà surannées dès le temps où le savant antiquaire de Goettingue travaillait à fonder la nouvelle école archéologique (4). Entre toutes les opinions dont la figure en question a été l'objet, celle de Winckelmann, qui en faisait un *Héraut*

(1) Indépendamment des vases peints qui offrent un *Héros grec*, probablement *Thésée*, combattant à pied contre une *Amazone* à cheval, dans une attitude plus ou moins semblable à celle du *Héros Borghèse*, un des bas-reliefs du temple de *Thésée* présente une figure qui paraît être le modèle ou le type primitif de cette statue; voy. Dodwell, *Alcuni Bassirilievi della Grecia*, Tav. VI.

(2) Perrier, *Statuæ*, n° 91; Maffei, *Raccolta*, n° 65; Bottari, *Mus. Capitol.* III, 67, 68; Bouillon, *Mus. des Antiq.* II, 22.

(3) *Antiq. Aufsätze*, II, 230, ff.

(4) Si dignement continuée par M. K. Ott. Müller, dont le dernier ouvrage, *Handbuch der Archæologie*, in-8°. Breslau, 1830, est un nouveau et signalé service rendu aux études archéologiques.

grec blessé (1), semble la seule qui méritât encore d'être réfutée, d'après l'autorité qui s'attache même aux erreurs de ce grand homme, si les observations de Heyne n'avaient pas rendu désormais cette tâche aussi facile que superflue (2). Mais en combattant l'opinion de Winckelmann, son adversaire s'est permis, à son tour, des critiques qui manquent de fondement, et des suppositions qu'il importe de relever. Telle est, entr'autres, l'idée que la statue dont il s'agit, a la tête rapportée de main récente, et que l'espèce de *collier* qu'on lui voit, et qui a été l'objet de tant de conjectures plus ou moins spécieuses, est un appendice ajouté par l'artiste moderne, pour dissimuler cette restauration (3). Heyne, qui n'avait pas vu les monumens originaux, aurait dû s'interdire de pareilles suppositions, qui tombent d'elles-mêmes à la moindre observation. Le fait est que la tête et le collier du prétendu *Gladiateur* sont antiques; que cette tête est même une des plus belles qui nous restent de l'antiquité, pour le travail et pour l'expression; et qu'ainsi les cheveux durs et hérissés, la moustache (4), la physionomie

(1) *Geschichte der Kunst*, IX, 2, § 33-36.

(2) *Ant. Aufsätze*, II, 230, ff. M. Mongez a montré; de son côté, par une discussion approfondie de l'opinion de Winckelmann, à quel point elle était inadmissible, *Mémoires de l'Institut*, II, 453-462. Sa conclusion à lui-même est que cette statue représente certainement un *Barbare*, et peut-être un *Esclave*; et c'est seulement contre une pareille alternative, proposée par mon savant collègue, que je me permettrais d'élever quelques doutes. En combattant cette double hypothèse par des raisonnemens assez faibles, Millin est tombé, à son tour, dans des méprises bien plus graves; voy. sa *Description des statues des Tuileries*, p. 51-52. Il admet l'opinion de Heyne sur la tête et la corde qu'il croit modernes; il rapporte l'attribution vulgaire faite de la figure originale à Ctésilas, sur la foi d'une inscription dont on conteste l'authenticité; enfin il suppose que la statue en question faisait partie du Musée Pie-Clémentin; ce sont autant d'erreurs matérielles, qu'il suffit d'énoncer pour les réfuter.

(3) *Ibid.* 235: Vielleicht eine List um die Ansetzung des Kopfes zu verbergen.

(4) J'emploie à dessein le mot *moustache*, parce qu'il est le seul propre, et que, de plus, c'est un mot antique et purement grec; la barbe de la tête supérieure se nommait en grec *ὐπερρίνιον* ou *μύσταξ*, Pollux, *Onom.* II, 80: αἱ δὲ ὑπὲρ τῆ βίβι τρίχες, μύσταξ, κ. τ. λ. Quant à l'usage de la

étrange et sauvage, sont, aussi bien que le *collier*, des élémens certains et positifs de la détermination de cette figure. Or, d'après la réunion de tous ces caractères, l'opinion la plus probable, telle qu'elle est exposée par le dernier éditeur du *Musée Capitolin* (1), d'après les idées de l'illustre Visconti (2), était sans doute celle qui reconnaissait, dans cette belle figure antique, un *Guerrier Barbare*, soit *Celte*, soit *Germain*, *mortellement blessé, et expirant courageusement sur le champ de bataille*. Dans cette hypothèse, il était facile d'admettre que ce *guerrier mourant* avait fait partie d'une de ces compositions de bataille, sur lesquelles on sait que l'art grec s'était exercé dès son enfance (3); et que, plus tard, une pareille figure, exécutée séparément, avait pu servir d'ornement aux pieds d'un trophée, sur un arc de triomphe érigé en l'honneur de quelque général ou empereur romain, Auguste, Tibère, ou Germanicus, vainqueur dans une expédition contre les Germains ou les Celtes (4).

moustache, comme trait essentiellement propre aux Barbares, il suffirait du témoignage de J. César, en parlant des Bretons, *Bell. Gall.* V, 14 : *omni parte corporis rasâ, præter caput, et LABRVM SUPERIVS*.

(1) *Il Museo Capitolino, con illustrazioni ricavate dalle opere di Battari, di Winckelmann, e di E. Q. Visconti, etc.* Statue, T. II, tav. civ, p. 71; Roma, Montagnoni, 1826, in-8°.

(2) Telle était en effet l'opinion de Visconti, suivie par l'éditeur du *Musée des Antiques*, et par l'interprète du *Musée Napoléon*, T. IV, pl. XXII, p. 51-52.

(3) Le célèbre tableau de Bularque, artiste contemporain de Candaule, roi de Lydie (VIII^e siècle avant notre ère), représentait une bataille, *Plin.* XXXV, 8, 34.

(4) Cette conjecture, aussi ingénieuse que plausible, avait été proposée d'abord par Visconti. M. Ott. Müller, qui admet également comme certain et positif, d'après la moustache et la corde tortillée autour du c. l., que cette figure représente un *Celte*, est d'avis qu'elle n'a pu être employée, que de cette manière, *aux pieds d'un trophée*, ou bien, suivant l'idée d'un autre antiquaire, dans l'angle d'un fronton, dont la composition entière eût représenté la *Défaite des Gaulois devant Delphes*; voy. son *Handbuch der Archæologie*, § 426, 4, p. 598. C'est à une idée semblable que je me trouverai conduit par l'examen du monument découvert en dernier lieu, qui est venu donner une base solide et une autorité nouvelle à de simples conjectures.

Ces conjectures se trouvent maintenant justifiées par la découverte d'un sarcophage antique trouvé, il y a quelques mois seulement, dans la *vigne* de M. Amendola, lieu situé sur l'ancienne voie appienne, tout près de la porte moderne de St-Sébastien; et célèbre, depuis plusieurs années, par les tombeaux antiques ornés de peintures et remplis d'inscriptions (1), qu'on y a découverts à plusieurs reprises. Ce sarcophage, d'un beau marbre grec, d'une dimension qui ne le cède guère qu'à la fameuse urne, dite d'Alexandre Sévère, du Musée du Capitole, d'un travail admirable, et d'une intégrité parfaite (2), est orné, sur trois de ses côtés et sur son couvercle, de sculptures du plus fort relief, représentant un *combat* dont un *peuple barbare* forme le parti vaincu. Ces Barbares se reconnaissent à leurs *cheveux hérissés*, à leurs *moustaches*, à leur *physionomie sauvage*, et à tous les détails du costume, surtout à la *corde tortillée autour du col*, en guise de *collier*, et à l'espèce de *pantalons*, nommés *Braccæ*, qu'on voit à quelques-uns des personnages combattans ou captifs. On sait que cette sorte de *collier* était un ornement familier aux anciens *Celtes* (3), et sans doute le

(1) C'est dans cette *vigne* que furent découvertes, en 1822, plusieurs chambres sépulcrales, appartenant au mausolée de la *Famille Cæcilia*. Les nombreuses inscriptions qui offrent les noms des affranchis de cette famille illustre, furent acquises pour le Musée du Vatican, dans les magasins duquel j'ai pu en copier quelques-unes, encore inédites; et la presque totalité en a été publiée par mon savant confrère et ami, M. le ch. P. Visconti, *Silloge d'iscrizioni antiche inedite*, etc., p. 1-131, Roma, 1823, in-8°. Un autre tombeau, orné intérieurement de peintures d'un mérite et d'une proportion peu communes, fut trouvé, il y a deux ans, dans cette même *vigne*, dont on peut assurer que le sol est un des plus riches en monumens antiques, qu'il y ait aux portes ou dans l'enceinte même de Rome.

(2) La *longueur* est de 9 $\frac{1}{3}$ palmes, mesure romaine; la *largeur*, de 5 $\frac{1}{6}$; et la *hauteur*, y compris le couvercle, de 4 $\frac{1}{2}$.

(3) L'aventure de Manlius Torquatus, Tit. Liv. VII, 10, est trop connue, pour avoir besoin d'être rappelée; et ce seul témoignage suffit pour dispenser d'en citer d'autres. Ce *collier* s'appelait, dans la langue des Celtes eux-mêmes, d'un nom que Polybe écrit *Μανίαζης*, qui n'est sans doute que le mot celtique, sous une forme grecque. Il se portait habituellement en or, et c'était le principal objet du luxe militaire de la jeunesse gauloise. C'est ce qui résulte de ces deux passages de Polybe, II,

signe distinctif de quelque grade militaire (1). Ces *Braccæ* n'étaient pas un élément moins habituel du costume gaulois, bien qu'il fût d'origine orientale (2). *Bracca Persica* (3), *Medi Braccati* (4), sont des expressions qui reviennent si souvent, chez les écrivains latins, qu'il n'y a pas le moindre lieu de douter que cette pièce de costume n'eût été en effet usitée primitivement chez les peuples de la Haute-Asie; et les monumens sont d'accord sur ce point avec les auteurs (5).

Il pourrait donc y avoir quelque incertitude au sujet du peuple barbare qui succombe ici sous les coups d'un peuple civilisé, si les autres signes caractéristiques, des *cheveux*, de la *physionomie* et du *collier*, ne concouroient à faire reconnaître, dans les *guerriers vaincus*, des Occidentaux, et suivant toute apparence, des *Celtes*, plutôt que des Asiatiques, sans compter que la *nudité*, qu'offrent ici la plupart des combattans, est encore un trait tout-à-fait caractéristique des guerriers gaulois (6). Il semblerait, au premier aperçu, que la même indécision pourrait

19, 8, et II, 31, 5 : χρυσῆς ΜΑΝΙΑΚΑΙΣ καὶ περιχίροις... τοῦτο δ' ἐστὶ χρυσοῦν ψέλλιον ὃ φορεῖται περὶ τὰς χεῖρας καὶ τὸν ΤΡΑΧΗΑΟΝ οἱ Γαλάται, dont je suis surpris qu'aucun antiquaire n'ait encore fait l'application à la statue du Capitole.

(1) Veget. II, 7. Conf. Scheffer. *de Torquib.* c. 9; Salmas. *de Re milit. roman.* c. 19.

(2) Herodot. I, 71.

(3) Ovid. *Trist.* V, 10, 35.

(4) Pers. *Sat.* III, 51.

(5) La plupart des figures d'*Amazones*, et de *Princes*, ou *Héros phrygiens*, *Priam*, *Paris*, *Alys*, etc., aussi bien que les Dieux de l'Orient, *Mithra*, *Lunus*, etc., sont vêtus de cette espèce de pantalons, nommés par les Grecs *anaxyrides*, et *braccæ*, par les Romains. On en voit aussi de pareils aux figures de *Rois parthes captifs*, et généralement à tous les personnages asiatiques.

(6) Polybe observe, en effet, que parmi les peuples gaulois, qui se mesurèrent si souvent avec les Romains, il y en eut, en certaines occasions, qui poussèrent l'audace et l'exaltation du courage jusqu'à se déponniller de leurs *anaxyrides* et de leurs *sagos*, pour combattre entièrement nus, Polyb. II, 28, 8 : οἱ μὲν... ἔχοντες τὰς ἀναξυρίδας καὶ τοὺς εὐπεταῖς τῶν σάγων... οἱ δὲ διὰ τὴν φιλοδοξίαν καὶ τὸ θάρρος ΤΑΥΤ' ἀπορρίψαντες, ἸΤΜΝΟΙ μετ' αὐτῶν τῶν ἔπλων κ. τ. λ.; il ne serait pas invraisemblable que le mélange de *guerriers nus*, et d'autres *vêtus d'anaxyrides* et de *sagos*, eût lieu ici en vertu de l'usage dont il s'agit.

régner à l'égard du peuple vainqueur, où l'on a cru voir d'abord des Romains (1). Mais le costume du guerrier (2), vêtu d'une *tanique courte*, avec la *chlamyde*, les *cnémides*, et le casque, d'une forme si singulière, qui semble empruntée de celle du *bonnet phrygien*, ne présente absolument rien de romain; et la *peau de panthère*, qui sert de selle au général vainqueur, est un autre trait de costume oriental, qui ne répugne pas moins positivement à toutes les habitudes romaines. Une opinion plus vraisemblable serait celle qui reconnaîtrait, dans la représentation de ce fait d'armes historique, la victoire remportée par les Macédoniens, maîtres de l'Asie, et assistés des Étoliens et d'autres Grecs, sur les Gaulois, conduits par deux chefs, Brennus et Acichorius, à la conquête de Delphes. Du moins, cette opinion, proposée par un savant antiquaire romain, M. Amati (3), aurait-elle en sa faveur, outre l'importance et la célébrité du fait, quelques-uns des élémens de la composition et des détails du costume.

Mais personne encore, à ma connaissance, n'a fait une observation qui me paraît décisive; c'est qu'un grand nombre de statues grecs s'étaient exercés sur des sujets de bataille, tirés des guerres d'Eumène et d'Attale, rois de Pergame, contre les Gaulois, maîtres d'une partie de l'Asie mineure (4). Pline cite nommément quatre de ces artistes, Antigonus, Pyromachus, Stratonicus et Isigonus, qui s'étaient signalés par des travaux de ce genre (5); et il est clair que c'étaient des bas-reliefs (6), tels que celui de notre sarcophage, dont on ne saurait nier que la composition et le style ne décèlent le goût d'une école grecque pos-

(1) Telle est l'opinion du savant C. Fea; voy. le *Bulletino dell'istit. di corrisp. archeolog.* per l'ann. 1830; maggio, p. 122-123.

(2) C'est celui qui s'apprête à frapper un chef barbare, qu'il tient par les cheveux, vers l'extrémité du bas-relief, à droite du spectateur.

(3) Dans une *Note manuscrite*, qui m'a été communiquée par le propriétaire même de ce beau monument, M. Amendola.

(4) Plin. XXXIV, 8, 19: Plures artifices fecere Attali et Eumenis adversus GALLOS PROELIA.

(5) Plin. *loc. supr. laud.* La victoire remportée par Attale, premier du nom, sur les Gaulois, est de l'an 239 avant notre ère. Ce ne peut être que vers ce temps, on a une époque peu éloignée, que fleurirent les quatre statuaires nommés par Pline, dont l'âge n'est indiqué par aucun autre auteur, à ma connaissance; voy. Sillig, *Catal. vet. Artif.* p. 53, 399, 432.

(6) On peut le présumer, d'après la nature même de ces travaux, qui

rière à Alexandre. Un bas-relief, du même sujet, représentant la *défaite des Gaulois dans la Mysie*, avait été consacré par Attale dans l'Acropole d'Athènes (1); et il me paraît infiniment probable que notre sarcophage est une répétition, exécutée à la belle époque de la sculpture romaine, d'après quelque-une de ces compositions célèbres, peut-être même une copie de celle qui vient d'être citée en dernier lieu, et qui devait, à raison du prince, si cher aux Romains, qui l'avait dédiée, et du monument, si respectable au monde entier, où elle était exposée, jouir d'une plus grande renommée qu'aucune autre, à Rome et ailleurs. Le costume demi-grec, demi-phrygien, donné à l'un des vainqueurs, et la peau de panthère que porte en guise de selle le cheval de l'autre général victorieux, sont des traits si caractéristiques, et si bien appropriés à un combat où figureraient les rois de Pergame et les Barbares de la Galatie, qu'entre une hypothèse, appuyée sur de pareils fondemens, et de simples conjectures, telles que celles de M. Fea et de M. Amati, il semble qu'il n'y ait pas lieu d'hésiter.

Quoi qu'il en soit, le point sur lequel j'insiste particulièrement, et qui me paraît à l'abri de toute incertitude, c'est la ressemblance absolue qu'offrent entr'eux les *Barbares*, représentés dans notre bas-relief, avec leurs *cheveux épais et hérissés*, leurs *moustaches*, la *corde tortillée* qu'ils portent *autour du col*; et la figure du *Guerrier mourant*, du Capitole. Il est évident, pour quiconque a tant soit peu l'habitude d'observer les monumens antiques, que ce guerrier est de la même famille, comme il est à présumer que cette figure appartient à une composition semblable; et il y a même un rapport matériel et sensible entre l'attitude du chef gaulois, nu et renversé sur son bouclier, la main gauche appuyée contre le sol, et celle de la statue du Capitole, avec cette seule différence, que le guerrier de notre bas-relief va recevoir le coup mortel, tandis que l'autre, déjà blessé et mourant, penche la tête vers la terre (2). Il est donc maintenant hors de doute, que le préten-

avaient rapport à des combats; et d'après ce que dit ailleurs Pline, XXXIII, 12, 55, d'un de ces artistes, Stratoniceus, qu'il s'était aussi distingué comme *cœlateur sur argent*.

(1) Pausan. 1, 25, 2 : ΓΑΛΑΤῶΝ τὴν ἐν Μυσίᾳ φθορὰν ἀνέθηκεν Ἀτταλός.

(2) Cette analogie et cette différence ont été judicieusement relevées par

du *Gladiateur mourant* du Capitole, est un *Chef gaulois, blessé et expirant sur quelque champ de bataille*; et que cette figure dut être conçue d'abord dans une composition, telle que celle qui nous occupe; relative aux victoires des Grecs, soit de l'Asie, soit de la Grèce même, sur les Gaulois, nos ancêtres. Ainsi se dissipent sans retour les scrupules qui s'élevaient encore contre une attribution si plausible en elle-même; ainsi tombe et se détruit d'elle-même l'objection, d'ailleurs si faible et si peu fondée, que la Grèce eût érigé ce monument à un *Barbare* ou à un *esclave*, comme s'il s'agissait, dans toutes les statues qui nous restent, de monumens honorifiques; et comme s'il ne suffisait pas de la seule figure du *Scythe*, pour prouver, qu'à toutes les époques, l'art grec s'était exercé sur toute sorte de sujets, sans exclure et sans dédaigner aucune nature; et l'on conçoit maintenant, comment une figure, telle que celle de notre *guerrier mourant*, conçue, peut-être d'après la célèbre statue de Ctésilas (1), dans une composition du genre de celle de notre sarcophage, et dans un sujet fait pour intéresser la Grèce entière, put devenir, à tous ces titres, une figure d'étude, comme le *Scythe*, ou le *Marsyas*; ou bien, une figure d'ornement, propre à être placée au pied d'un trophée, ou sur tout autre monument honorifique; l'un de ces types, enfin, que l'art grec se plaisait à reproduire, et dont il dut se faire plus d'une copie romaine, à raison des nombreux usages auxquels il pouvait être employé.

Le motif original de cette statue se trouvant ainsi constaté, peut-être sera-t-il possible de s'en servir à déterminer le véritable sujet d'un groupe fort célèbre qui se voit à la villa Ludovisi. C'est le groupe, vulgairement nommé d'*Arria et Pætus* (2), où Winckelmann, cette fois encore malheureusement

M. Amati, dans la note manuscrite citée plus haut; de même que la ressemblance du collier avait été remarquée par M. C. Fea, mais comme un indice à l'appui de l'opinion qu'il avait exposée dans son commentaire sur Winckelmann, et qui faisait du prétendu *Gladiateur* un *Hérant barbare*; en quoi il me paraît maintenant avéré que ce savant s'est trompé.

(1) La statue d'un *Guerrier mourant*, *Vulnerati deficientis*. Plin., XXXIV, 19, 14. Cette statue peut fort bien, en effet, avoir servi de modèle à celle du Capitole; voy. à ce sujet l'observation de M. H. Meyer, *Geschichte der bild. Künste*, I, 81.

(2) Perrier, *Statuæ*, n° 32; Maffei, *Raccolta*, 60, 61; Piranesi, *Scelta di migliori statue di Roma*,

inspiré, crut voir le trait mythologique de *Canacé*, victime de son amour incestueux pour *Macarée*, et du *Satellite barbare*, se tuant lui-même, après lui avoir apporté l'instrument de mort (1). Cette interprétation ne soutient véritablement pas l'examen. Le nom de *Pyrame et Thisbé*, donné aussi à ce groupe, offrirait plus de vraisemblance, si cette fable babylonienne, racontée par le seul Ovide (2), avait eu plus de célébrité. Les dénominations romaines d'*Arria et Poetus* (3), de *Fabius Maximus* et *Marcia* (4), sont depuis long-temps bannies du domaine de la critique. L'opinion de quelques modernes antiquaires de Rome (5), qui voudraient voir, dans ce groupe, *Hæmon*, se donnant la mort, et soutenant *Antigone* mourante, est sujette aussi à de graves difficultés; et la plus forte de toutes, c'est que la physionomie du *jeune héros*, non plus que celle de la *femme*, ne sauraient convenir à des personnages grecs (6). Je ne dirai

(1) *Gesch. d. K. XI*, 2, § 26-28. Ce serait une faible objection contre le sentiment de Winckelmann, que d'observer, qu'à l'exception de ce groupe, aucun autre monument antique ne nous aurait montré la représentation du trait mythologique dont il s'agit. Nous voyons de jour en jour apparaître sur les monumens, des mythes dont nous ne possédions jusqu'ici aucune image, ni même aucune notion. J'ajoute, à cette occasion, que des peintures, trouvées en 1816, dans les ruines d'une ancienne villa romaine, à *Tor-Marancio*, près du tombeau de *Cæcilia Metella*, ont offert la figure de *Canacé*, parmi celles de quelques autres héroïnes, grecques ou barbares, *Scylla*, *Myrrha*, *Phèdre* et *Pasiphaé*, chacune représentée dans une attitude et avec un attribut caractéristiques, et accompagnée de son nom. Ces peintures, encore inédites, ont été décrites par M. Guattani, *Memor. enciclop. per l'ann. 1816*, p. 120-123, et se voient maintenant au cabinet Borgia du Musée du Vatican. J'en possède des copies exactes que je compte publier; et j'observe, en attendant, que la réunion dans une même chambre de ces figures de femmes, toutes célèbres par quelque grand crime, devait tenir à une intention particulière, et qu'elle semble trahir, de la part du propriétaire de cette habitation romaine, une sorte de misogynie dont il existe, du reste, plus d'un monument antique.

(2) Ovid. *Metam.* IV, 4, sqq.

(3) Plin. jun. *Epist.* III, 16; cont. Martial. *Epigr.* I, 14.

(4) Tacit. *Annal.* I, 5.

(5) M. Piale, dont l'idée est adoptée par M. C. Fea, *Description de Rome*, II, 114, et par M. Nibby, *Itinéraire de Rome*, I, 263.

(6) M. C. Fea observe, à cette occasion, que la moustache était un signe

rien du soupçon élevé par Heyne, au sujet de la tête de l'homme, qu'il voudrait faire considérer comme moderne, uniquement à cause de la *moustache*, qu'il croyait sans raison inconnue aux anciens (1). Le tort qu'a trop souvent eu ce docte antiquaire, de condamner des monumens qu'il n'avait pas vus, n'a peut-être jamais eu d'application plus sensible et plus grave que dans ce cas-ci.

Mais un point sur lequel Winckelmann, avec cet instinct vif et profond qu'il possédait des beautés de l'art antique, avait du moins entrevu la vérité, c'est que ce groupe ne pouvait avoir été exécuté dans les temps de la sculpture romaine, qu'il provenait d'une main et d'une école grecques. Du reste, ni Winckelmann, ni aucun des antiquaires qui ont marché sur ses traces (2), n'ont peut-être encore suffisamment apprécié le prodigieux mérite de cet ouvrage, dont il n'existe que très-peu de plâtres (3), dont toutes les estampes sont plus ou moins défectueuses, et que la difficulté de pénétrer à la villa Ludovisi a rendu presque inconnu de la génération actuelle des artistes et des antiquaires. C'est ce qui m'autorise à en parler avec quelques détails, grâce à l'approprié aux Thébains, et qu'au même titre, le *Gladiateur mourant* du Capitole doit être reconnu pour un Thébain; mais il n'en apporte aucune preuve, et il est probable qu'il a confondu ici les *Thébains* avec les *Spartiates* qui aimaient, en effet, dans leur jeunesse, à porter des *moustaches*, bien que cela fût contraire à la loi, renouvelée tous les ans par les *Éphores*, *κρίεσθαι τὸν Μούσταχα, μὴ τρέφειν Μούσταχα*, Plutarch. *in Cleomen.* §. IX; et *de Ser. num. vindict.* T. II, 550.

(1) *Ant. Aufsätz.* II, 235. Je dois pourtant ajouter que plus tard, le savant professeur de Goettingue, mieux informé, à ce qu'il paraît, rétracta ces suppositions hasardées, en déclarant *antique* toute la figure de l'homme, à l'exception du *bras droit* et du *coude de l'autre bras*. C'est, du moins, ce qui est consigné dans les *Akadem. Vorlesung. über die Archæol. der Kunst*, p. 239, ouvrage qui passe pour être rédigé d'après les cahiers de Heyne, et qui porte en effet son nom.

(2) Je n'excepte même pas M. H. Meyer, le plus récent et le plus éclairé des commentateurs de Winckelmann, qui n'a fait sur cet admirable groupe qu'un très-petit nombre d'observations superficielles, *Werke*, VI, 2, 306, Anmerk. 1165.

(3) Je n'en connais pas en France, et ils sont rares même en Italie. On voit dans les jardins de Versailles une copie moderne en marbre de ce groupe, ouvrage très-médiocre attribué à Lespingola. Voy. les *Figures de Versailles*, de Thomassin, n° 57.

avantage que j'ai eu de le voir et de l'étudier à plusieurs reprises.

Le *Guerrier*, presque nu, à la réserve d'un petit manteau rejeté en arrière, me paraît, à tous égards, une des plus belles figures qui nous soient restées de l'antiquité grecque, d'un style qui offre beaucoup d'analogie avec celui du *Héros Borghèse*, peut-être même plus large et plus grandiose encore, et qui décèle, en tout cas, la même école. Les parties antiques de cette figure, notamment la cuisse et la jambe gauches, posées en avant, le ventre, la poitrine, sont d'un style si noble et si élevé, d'une exécution si pure et si vraie, qu'il est impossible d'y reconnaître la main d'un artiste original, et un talent du premier ordre. Le port hardi de la tête, qui semble défier ou menacer un ennemi prochain, ne saurait, en aucune hypothèse, convenir à l'action d'*Hæmon*, se tuant pour ne pas survivre à sa maîtresse. Le visage de ce guerrier, avec quelque chose d'étrange dans sa physionomie, avec ses cheveux courts et hérissés, du reste, admirablement travaillés par larges masses, surtout avec ses épaisses moustaches, qui annoncent positivement un *Barbare*, ne permet, à aucun titre, de voir, dans un tel personnage, un *Héros grec*, quelqu'il fût. Le bras droit qui plonge le fer, le coude et quelques parties du bras gauche, ainsi que le pied droit tendu en arrière, sont une restauration qui n'est pas sans mérite, et qui a du moins celui de bien accompagner le mouvement de la figure. L'ensemble de cette statue, de quelque côté qu'on l'envisage, est d'une beauté ravissante, d'un effet imposant et juste, lequel joint à la proportion plus forte que nature, et à l'originalité du style, en fait, à mes yeux, un des morceaux les plus achevés de la sculpture grecque, qui soient venus jusqu'à nous.

La *Femme* n'a pas, à beaucoup près, le même mérite (1), du moins quant aux détails de la figure; car la pose est tout ce que l'on peut voir de plus naïf et de plus vrai, et l'ensemble est plein de naturel, d'abandon et de grace. Les parties nues, surtout le sein et l'épaule droites, sont d'une vérité de chair surprenante. La tête ne semble pas d'un caractère aussi heureux; mais c'est par là que se manifeste l'intention de l'artiste qui n'a pas été saisie. En effet, la physionomie de cette femme, ses

(1) Heyne, à cet égard bien informé, en avait fait la remarque.

cheveux longs et sans boucles, absolument pareils à ceux que portent, dans les ouvrages de l'art antique, les femmes des nations étrangères, tout se réunit pour montrer que c'est ici une *femme barbare*; et son vêtement frangé vient encore à l'appui de cette supposition. Aucun de ces élémens caractéristiques n'avait échappé à la sagacité de Winckelmann; mais préoccupé de son idée de *Canacé*, il croyait pouvoir rapporter à la fille d'*Æolus* tous les traits d'une figure étrangère à la Grèce; et il ne réfléchissait pas que le caractère de cette femme, si bien d'accord avec celui du personnage, où il voyait lui-même un *Satellite barbare*, excluait positivement l'idée d'un sujet grec et mythologique. Du reste, il y a, dans quelques parties de cette figure de femme, des incorrections de détail, qui prouvent la moindre importance que l'artiste y avait attachée; et il s'y trouve aussi des restaurations qui contribuent à en diminuer le mérite. Ces restaurations, d'une autre main et d'une autre époque, à ce qu'il me semble, et certainement d'une qualité inférieure à celles de la figure de l'homme, consistent dans le bras gauche et la main droite, sans compter quelques détails peu importants dans les extrémités et dans la draperie. Malgré l'effet plus ou moins fâcheux de ces restaurations, il est pourtant vrai de dire qu'elles n'affaiblissent presque en rien l'impression du groupe entier; et que ce groupe est, à tout prendre, un des morceaux de sculpture antique qui, par l'énergie et la nouveauté du mouvement, par la justesse et la force de l'expression, par l'action dramatique des personnages, enfin, par la noblesse des formes, jointe à la vérité des détails, dans une nature étrangère à la Grèce, dénotent, au plus haut degré, la main d'un excellent artiste, et le goût d'une école grecque, du siècle qui suivit immédiatement celui d'*Alexandre* (1).

L'examen détaillé que je viens de faire des deux figures qui composent le groupe en question, m'a conduit à ce résultat, que les personnages qu'elles représentent, n'appartiennent point à la Grèce, et conséquemment, que c'est hors du cercle de ses mythes héroïques, qu'il en faut chercher l'explication.

(1) C'est l'opinion de M. H. Meyer, à laquelle j'adhère pleinement; Winckelmann's *Werke*, VI, 2, 306; et il semble que ce soit aussi l'avis de M. Lange, d'après la place qu'il a donnée à ce groupe dans ses *Tabellen über die Geschichte der alten Sculptur*, tab. III.

Ici, se place une observation qui n'a échappé à aucun des commentateurs de Winckelmann; c'est que le guerrier de notre groupe offre, sous le rapport des *cheveux*, de la *moustache* et des *traits du visage*, la plus parfaite ressemblance avec le *Gladiateur mourant*, du Capitole. Ni M. C. Fea, ni M. H. Meyer, n'ont négligé non plus de relever un autre trait d'analogie, c'est à savoir, le *bouclier long et ovale*, qui accompagne les deux figurés; en sorte que l'un et l'autre n'ont pas hésité à prononcer que le guerrier mourant, du Capitole, et celui du groupe Ludovisi, sont deux figures de la même famille, et deux individus de la même nation. L'illustre Visconti n'avait pas été moins frappé de la conformité de style et de caractère qui existe entre les deux monumens dont il s'agit, et qui lui avait fait exprimer l'idée que l'un et l'autre durent servir à décorer quelque monument triomphal des Romains (1). Je puis bien avouer, à mon tour, que je me suis trouvé, en présence de ces deux figures, précisément affecté de la même manière; et l'on concevra sans peine que l'observation du bas-relief de sarcophage, précédemment décrit, n'a pu qu'ajouter, sur ce point, à mon intime conviction, en même temps qu'elle m'a fourni un nouvel élément de la détermination du groupe Ludovisi.

On a dû remarquer, dans le bas-relief qui décore le couvercle de ce sarcophage, les groupes de *femmes et d'enfans*, ainsi que de *vieillards captifs*, qui complètent la représentation sculptée sur les trois côtés. Ces groupes se rapportent à l'usage connu des nations barbares, de s'acheminer, dans leurs expéditions lointaines, avec leur population entière (2); en sorte qu'avec l'image du *combat*, où les guerriers ont succombé, ce bas-relief nous offre celle de la *captivité* de leurs familles, qui en était le résultat. Sur d'autres sarcophages, qui représentent des personnages romains, vainqueurs de nations étrangères, on voit de même des *femmes*, des *enfans* et des *vieillards*, agenouillés ou garottés, dans des attitudes diverses, implorant la

(1) Cette idée de Visconti est rappelée par l'éditeur du *Musée des Antiques*, T. II, et par l'interprète du *Musée Napoléon*, IV, 51.

(2) Polybe en fait expressément la remarque, en parlant des Gaulois de l'Asie mineure, V, 78, 1, ed. Schweigh. : Ἄτε ποιοῦμενοι τὴν στρατείαν μετὰ ΓΥΝΑΙΚΩΝ καὶ ΤΕΚΝΩΝ.

pitié du général romain (1); et l'on sait que des figures de *femmes captives*, extraites de compositions semblables, avaient été exécutées séparément, dans les temps de la sculpture romaine, sans doute afin de servir à la décoration des arcs de triomphe, comme celles de *rois barbares*, qu'on y voit encore en place, et dont il existe tant de répétitions (2). La célèbre statue, vulgairement dite du *Silence* (3), de la Loge des Lanzi, à Florence, et plusieurs autres figures semblables, trouvées au même lieu, étaient certainement dans ce cas, d'après l'explication très-ingénieuse qu'en a donnée M. Mongèz (4). Cela posé, quoi de plus vraisemblable, que de voir, dans le groupe Ludovisi, un *Chef barbare*, qui, après avoir dérobé sa *femme* à l'affront de tomber vivante en des mains ennemies, en lui donnant la mort, se tue lui-même, et qui brave et menace encore son vainqueur de son dernier regard (5)? Cette conjecture qu'avait d'abord proposée Heyne, ou le rédacteur, quelqu'il soit, des *leçons archéologiques* publiées sous son nom, comme le seul moyen de résoudre l'*énigme de ce groupe* (6), et qu'un autre antiquaire allemand, M. Beck, a reproduite (7), avec l'assentiment de M. Ott. Müller (8), aurait donc en sa faveur des suffrages imposans, sans compter les raisons péremptoires que j'ose croire y avoir ajoutées à mon tour, et qui résultent de l'examen même du monument, comparé à d'autres ouvrages de l'art antique.

(1) Il suffira d'indiquer le beau sarcophage du Musée Pie-Clémentin, T. V, pl. xxxi, au sujet duquel Visconti cite, p. 59, plusieurs monumens semblables de Rome et de Florence.

(2) Maffei, *Raccolta*, n° 56.

(3) De Cavalleriis, *Statuæ*, I, 80.

(4) Mongèz, *Mémoire de l'Institut*, T. V, p. 150-166.

(5) Entre plusieurs traits de ce genre de courage, que présente l'histoire des Gaulois, je me contente d'indiquer celui que raconte Polybe, d'une tribu des Gaulois de l'Asie, qui avaient transporté leurs *femmes et leurs enfans* sur le mont Olympe pour y périr tous ensemble, plutôt que de souscrire à des conditions honteuses; Excerpt. à libr. XXII, c. 20, T. IV, p. 223-4, ed. Schw.

(6) *Akadem. Vorlesungen*, etc. p. 240: Ich vermuthe hier einen Barbaren welcher als Ueberwundener seine Familie todtet, um sie vor der Schmach, mit ihr in Triumphe aufziehen zu muessen, zu bewahren.

(7) *Grundriss der Archäolog.*, p. 221.

(8) K. Ott. Müller, *Handbuch der Archäol.*, § 419, 5, p. 583.

Tout s'accorde en effet dans cette hypothèse; l'action et le mouvement des deux personnages; le caractère *barbare* de leur physionomie, joint au *bouclier* de l'homme et au *vêtement* de la femme; et le motif de ce groupe, qui ne s'explique dans aucune fable hellénique, et qui n'a rien non plus du costume grec, se trouve si parfaitement justifié par l'analogie qu'il offre, d'une part, avec le *guerrier mourant*, du Capitole, de l'autre, avec ces figures de *femmes captives*, et avec ces groupes de *femmes et d'enfants captifs*, de tant de sarcophages romains, qu'il serait difficile, à mon avis, d'imaginer une situation qui satisfît mieux à toutes les conditions du sujet. C'est donc une conjecture que je sou mets avec confiance au jugement des antiquaires, et qui, n'eût-elle d'autre mérite que d'attirer de plus en plus leur attention sur deux des chefs-d'œuvre de l'art antique, et d'en montrer l'analogie avec un monument tout nouveau et encore très-peu connu, aura du moins servi, sous ce double rapport, l'intérêt de l'art et celui de la science.

265. REPRÉSENTATIONS ANTIQUES D'HÉLÈNE, (*Classical journal*; n° LXXIV, p. 204.)

L'auteur de cet article n'entreprend pas d'expliquer les contradictions et les invraisemblances qui remplissent l'histoire d'Hélène; il borne ses recherches aux représentations de cette femme célèbre laissées par les artistes anciens.

Si la grossièreté du travail est une preuve de son antiquité, la pierre gravée conservée au cabinet impérial de Vienne, est certainement la plus ancienne où Hélène soit représentée. Eckhel en a donné le dessin dans son *Choix de pierres gravées*, n° XL. La fille de Lédà y a des ailes, et son attitude manque de grâce. Personne ne reconnaîtrait la belle Hélène, si le mot ΕΑΙΝΑ n'indiquait le personnage représenté comme ayant une origine céleste (car elle était fille de Jupiter), l'artiste a pu lui donner des ailes; et Eckhel remarque qu'en Grèce et en Italie, « elle était révéree comme une déesse. » Euripide parle de son apo théose; et les temples construits en son honneur sont cités par Hérodote, Plinè, Dion Chrysostome, etc.

Le nom *Helena* se lit pareillement sur une pierre qui représente deux têtes de femmes mises en regard de deux visages ou masques masculins laids et grotesques. Winckelmann a fait con-

naître trois anciens dessins, chacun desquels offre une représentation d'Hélène. Dans l'un elle paraît assise ; derrière elle est une suivante , peut-être Astyanassa ; Pâris enlève une flèche à l'amour, tandis qu'Hélène tend la main vers l'arc, comme pour le prendre. Un autre de ces dessins représente Vénus (le mot ΑΦΡΟΔΙΤΗ est écrit au - dessus de la figure). Auprès d'elle se voit Hélène, que la déesse persuade de suivre Pâris ; on y remarque encore *Pitho* ou la persuasion. Le troisième dessin est un tableau trouvé à Rome, et offrant cinq figures : on voit Télémaque accompagné de Pisistrate dans la maison de Ménélas, Hélène, qui, pour charmer les ennuis du fils d'Ulysse, lui présente une coupe de *népenthes*.

Un bas-relief antique qui orne un vase de marbre, représente Vénus et Hélène assises sur le même trône ; l'amour conduit vers celle-ci Pâris, qui semble émerveillé de sa beauté. Trois muses sont présentes : Polymnie, appuyée sur une colonne et tenant un volume ou rouleau ; Euterpe, jouant de la flûte double et Erato avec sa lyre (Voyez les *Homerische Bildwerke* de Tischbein.) Dans un autre bas-relief, on voit Hélène, amenée à Pâris par plusieurs Troyens. Ce prince est assis près d'un vaisseau phrygien sur lequel il se propose d'emmener sa maîtresse. Vénus déjà embarquée tient une torche allumée, et l'amour sous la forme d'un petit garçon sans ailes, assiste au départ. Un camée antique du cabinet royal de France représente Penthésilée, reine des Amazones, offrant son secours à Pâris et à Hélène (Millin, *Galerie Mythologique*, Tome II, p. 90.)

Dans un bas - relief où sont figurées les principales circonstances de la guerre de Troie, et nommé à cause de cela Table Iliaque, se trouve Hélène penchée et dans l'attitude de la méditation, tandis que divers groupes de guerriers de chaque côté paraissent engagés dans un combat. Près d'elle se tient Aethra, mère de Thésée.

Les *Monumens inédits* de Millin contiennent la description d'une peinture qui représente Hélène. On a élevé des doutes sur l'authenticité de cette peinture ; mais comme plusieurs habiles antiquaires la croient authentique, nous dirons en peu de mots ce qu'elle contient. On y voit Hélène, courant à toutes jambes vers l'image de quelque divinité dont elle implore la protection. Ménélas, son mari, qu'elle a outragé, la poursuit de

près dans l'intention de la tuer; mais il est tellement subjugué par sa beauté, que son épée lui échappe de la main. Le fameux coffre où Cypselus fut caché par sa mère, était orné d'un sujet représentant Ménélas qui, après la prise de Troie, se prépare à immoler avec un glaive sa coupable épouse. C'est Pausanias, qui, dans sa description du λαρναξ ou coffre de Cypselus, nous fait connaître cette particularité : Μενελάος δὲ θώρακα τε ἐνδεδυκώς, καὶ ἔχων ξίφος ἔπεισιν Ἑλένην ἀποκτεῖναι δηλὸν ὡς ἀλισκομένης Ἰδίου (*Lib. V, cap. II.*)

Une belle femme sculptée en relief sur un bronze dont l'antiquité est incontestable, a été pendant quelque temps prise pour Héléne. Un jeune homme portant le costume efféminé des asiatiques, est couché auprès d'elle. Deux amours ailés font partie du tableau; et un chien paraît endormi aux pieds du jeune homme. Personne ne doutait que ce bas-relief ne fût relatif à l'histoire de Pâris et d'Héléne, avant que M. Millingen eût, par des raisons très-plausibles, considéré les deux personnages comme représentant Vénus et Anchise. Ce bronze, qui servait probablement de couvercle pour un miroir, fut trouvé près de Caramythia, en Épire, et acheté par M. Hawkins à Jannina. Le sujet de cet antique est expliqué par M. Millingen, dans ses *Ancient unedited monuments*.

Voilà à peu près tout ce qu'on connaît de représentations antiques d'Héléne. On n'a pas dû comprendre dans cette notice les ouvrages des artistes modernes. Le scholiaste d'Euripide donne l'idée d'un sujet intéressant de peinture ou de sculpture, lorsque, sur l'autorité de Stésichore, il nous apprend que ceux qui étaient chargés de tuer Héléne, saisis d'admiration pour sa beauté, laissèrent tomber les pierres dont ils allaient l'accabler. Στησίχορος περὶ τῶν τῇ Ἑλένῃ καταλύειν μελλόντων φησὶν, ἀμα τῷ τὴν ὄψιν αὐτῆς ἰδεῖν αὐτοὺς, ἀφείναι τοὺς λίθους ἐπὶ τὴν γῆν. W.

266. DÉBRIS DU TEMPS DES DRUIDES DANS LE GLENSHEE.

Il y a peu d'endroits dans les pays montagneux du Perthshire où l'on trouve autant de vestiges de l'antiquité que dans le Glenelmond et le Glenshee, deux des plus larges détroits dans les Grampians, et le centre même de la terre Ossianique. Nous avons eu souvent à annoncer la découverte d'anciens tombeaux dans ce district, qui ont été rendus à la lumière en écartant

quelques-unes des tombelles qui y sont si nombreuses. Deux de ces amas de terres furent dernièrement ouverts sur la ferme de Corrylea, sur la propriété du capitaine Robertson, de Tullybelton (1), dans laquelle on a trouvé quelques monumens intéressans qui nous ont été ainsi désignés par un correspondant. Les tombelles étaient à 160 yards de distance l'une de l'autre; dans la 1^{re} il y avait trois grandes pierres debout de 4 pieds de haut, et jointes parfaitement ensemble; l'espace qui se trouvait entre elles était pavé de pierres de taille.

Dans le milieu du même amas de terre (mais celui qui nous donne nos informations ne peut nous dire si c'est à l'entour ou à côté des trois pierres précédemment décrites), se trouve un cercle formé de pierres debout, de trois pieds huit pouces de haut; les pierres sont séparées les unes des autres de près de cinq pieds. Dans le cercle formé de la sorte, était une ceinture de pierres lisses, d'environ 3 pieds de large; et la terre renfermait une immense quantité de cendres, de bois et de tourbe. Près de l'extérieur de cette tombelle, notre correspondant dit qu'il y avait une autre place semblable à celle qu'il a décrite, mais d'une grandeur moindre; mais on ne peut comprendre s'il s'agit du cercle ou des trois pierres debout. Dans l'autre tombelle il y avait une grande pierre de sept pieds de long; de quatre de large, et de trois d'épaisseur, sur laquelle était taillée la figure du soleil, de la lune et des étoiles. On a trouvé dans diverses parties de la tombelle, beaucoup d'os humains et de cendres, ainsi que dans le centre d'une place d'environ 70 pieds carrés, entourée de pierres de 3 pieds 10 pouces de haut, réunies avec soin. La terre de cet enclos était remplie d'os humains brisés, ramassés en tas, probablement par l'action du feu. Près de l'extérieur de cette tombelle on trouva 4 tombes ou fosses entourées de pierres lisses et couvertes de dalles, qui renfermaient aussi des os et des cendres; et à environ 300 yards de la première tombelle, on avait extrait, il y a quelques années, un monticule de 60 pieds de circonférence, composé absolument d'os et de cendres.

Tel est le récit que nous a fait parvenir un individu qui a pris la peine d'aller plusieurs fois visiter les lieux, et d'écrire

(1) Tully-Beltein, c'est-à-dire, la montagne du feu de Bel.

ses observations avec tout le soin possible. On ne peut former le moindre doute que la terre qui renferme tous ces monumens n'ait été consacrée aux rites des druides, et qu'une investigation plus complète de ces restes ne dédommageât les antiquaires de leurs recherches. Si la description de ce qui est gravé sur cette pierre est correcte, cette découverte doit être regardée comme une des plus intéressantes qui aient été faites parmi les antiquités druidiques; toutes les circonstances se réunissent pour porter un intérêt peu commun sur cette découverte: la quantité d'os humains, relative à la question de sacrifices humains par les druides; le rapprochement en quelques endroits des monticules brûlés, et l'usage de passer entre deux feux, usage qui s'est conservé encore dans quelques endroits du pays et principalement à Beltein, où le proverbe *passer entre deux feux*, en fait mention; la forme et la manière dont le pavé est construit, qui jusqu'à présent avaient passé pour être particulières aux monumens romains. Ces circonstances et beaucoup d'autres, appellent l'examen des antiquaires et serviront probablement à éclaircir beaucoup de points obscurs qui tiennent au souvenir des druides (*Perth Courier*. — *Sydney Gazette*, 10 sept. 1829.)

267. HANDWOERTERBUCH DER RÖMISCHEN ALTERTHUMER. Dictionnaire portatif des antiquités romaines, contenant l'explication des mots et termes particuliers en usage dans le culte religieux, à la guerre, dans les sciences et les arts, les solennités publiques et dans la vie privée, avec l'indication des abréviations les plus usitées; ouvrage destiné à faciliter la lecture et l'intelligence des auteurs latins; par F.-F. BRAND, prof. à Paderborn. In-8°, de 105 p. Lemgo, 1828; Meyer.

Une des grandes difficultés qui arrêtent les jeunes gens livrés à l'étude de la langue et de la littérature latines, c'est une foule de mots et de locutions qui, pour être interprétés, font déjà supposer chez l'élève une connaissance qu'il n'a pas encore eue à même d'acquérir, celle des mœurs, des coutumes, des opinions religieuses, des usages domestiques de l'antiquité. Sans cette connaissance, il est impossible au lecteur médiocrement initié dans la langue latine, de comprendre et de traduire fidèlement certains passages des auteurs classiques. Il existe à

la vérité un certain nombre d'ouvrages précieux, dans lesquels de savans commentateurs ont donné l'explication de tous les mots et passages difficiles des auteurs latins. Mais ces livres se trouvent rarement à la disposition des étudiants; ils n'existent que dans les grandes bibliothèques où l'on n'est pas toujours à portée de les consulter. Ces ouvrages mêmes, quelque riches qu'ils soient, n'offrent le plus souvent qu'un secours imparfait, parce que leurs auteurs emploient une méthode ou trop savante, ou trop profonde, ou trop éloignée de l'objet qu'on a en vue; d'autres enfin ne donnent qu'en latin la signification des mots qu'on cherche. Expliquer ainsi du latin par un autre latin, ou par toute autre langue qu'on n'entend pas comme la sienne propre, c'est mettre une difficulté à la place d'une autre. M. Brand a donc rendu un service à la jeunesse, en lui donnant son petit dictionnaire, qui remplace avantageusement tous les autres ouvrages sur cette matière. La partie des poids, mesures et monnaies romaines, y est parfaitement développée pour le but que l'auteur s'est proposé d'atteindre, et s'il a négligé la mythologie et la géographie ancienne, c'est parce qu'il n'a pas voulu dépasser ce but en augmentant inutilement le volume et le prix de son ouvrage, puisque les bons dictionnaires ordinaires comprennent à-peu-près tous les mots du domaine de ces deux sciences. G.

268. PALATIUM OSSIA IL PRINCIPIO DI ROMA. — Le mont-Palatin ou les commencemens de Rome; par Joseph RIVA. In-8° de 48 p. Vicence 1830; Picutti.

Dans cet opuscule, M. Riva, déjà connu par des travaux importants sur plusieurs points d'antiquités romaines, et notamment par un mémoire étendu sur les maisons de Romé (1), se livre à des recherches d'un grand intérêt sur la colline qui fut le berceau de l'empire romain. L'auteur n'est pas de ces archéologues qui adoptent sans examen les idées de leurs devanciers; son travail est le fruit de ses propres investigations et d'une judicieuse explication des auteurs latins. On trouvera donc dans la dissertation que nous annonçons, des opinions nouvelles,

(1) *Dei cavedi, degli atri et di alcuni altri principali membri nelle case degli antichi romani*; in-4° de 92 pag. et 9 pl. gr. Vienne, 1828; Picutti. (Voir le Tome XII, n° 287, de cette section du *Bulletin*.)

justifiées d'ailleurs par des citations décisives et des raisonnemens dont la justesse frappera sans doute le lecteur attentif.

W.

269. I. NOTICE SUR L'EMPLOI DES CHÂÎNES DE BRIQUES DANS LES CONSTRUCTIONS ROMAINES; par M. REVER.

270. II. LETTRE A M. REVER, SUR L'EMPLOI DE LA BRIQUE CHEZ LES ANCIENS; par M. HAROU-ROMAIN. (*Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, Tom. II, pp. 108 et 116.)

Plusieurs antiquaires ont avancé que les chaînes ou ceintures de briques employées dans les constructions romaines de petit appareil, ne commencèrent à être mises en usage que sous le règne de Gallien ou d'Aurélien; M. Rever ne partage pas cette opinion, à l'appui de laquelle on paraît avoir mal à propos cité un passage de Winckelmann. Dans la grande description de l'Égypte (A. vol. V, pl. 20), sont représentées des constructions de ce genre; et comme Gallien ne fit point d'expédition en Égypte, qu'Aurélien ne séjourna que fort peu de temps dans cette contrée, M. Rever conclut que les ruines antiques dont le dessin se trouve dans l'ouvrage cité sont les restes du château fortifié appelé *Babylon*, et qu'occupait une des trois légions qui composaient la garnison de l'Égypte. M. Harou-Romain est de l'avis de M. Rever, et aux preuves données par celui-ci, il en ajoute de nouvelles, fondées sur l'existence de murailles garnies de chaînes de briques, remontant évidemment à une époque antérieure aux deux empereurs. Un passage de Palladio confirme d'ailleurs cette opinion. L'auteur de la lettre croit, en conséquence, que le mode de construction dont il s'agit, date du règne d'Auguste. C'est à cette époque que les Romains substituèrent les briques cuites aux briques crues dont ils s'étaient servis fort long-temps.

W.

271. FOUILLES FAITES A AVENCHES (*Feuille du canton de Vaud*, n° 183, p. 97.)

Depuis plusieurs années de grands pavés en mosaïque ont été découverts dans le territoire d'Avenches. On en a recueilli de précieux fragmens; et on a fait le plan fort exact d'un de ces restes d'antiquité. L'un de ces pavés a 39 pieds $1\frac{1}{2}$ vaudois

de long, sur 23 de large. Les petites pierres cubiques noires et blanches dont il est composé, n'ont que quatre ou cinq lignes carrées, et sont disposées en petits compartimens réguliers et symétriquement entrelacés. Le tout est encadré dans une large guirlande de feuillage, composée des mêmes pierres noires et blanches. On a trouvé aussi à quatre pieds sous terre une amphore de trois pieds de haut sur neuf pouces de diamètre; elle est parfaitement conservée.

272. ANTIQUITÉS ROMAINES TROUVÉES DANS LA LIGNE DE CIRCONVALLATION D'ANTONIN. Lettre adressée par J. SKINNER à H. Ellis. (*Archæologia or Miscellaneous tracts*, etc., Tom. XXI, pag. 455.)

On a trouvé, il y a plusieurs années, dans l'enceinte du camp d'Antonin, près de Kilsyth, en Écosse, un fragment de pierre de seize pouces de large sur douze de haut, sur lequel sont sculptées trois figures en bas-relief, bien exécutées. Celle du milieu offre un vieillard portant une barbe touffue et des cheveux bouclés. Ce personnage tient une lance dans sa main droite, et a sa gauche appuyée sur un bouclier oblong et concave placé debout sur le sol et atteignant la ceinture du guerrier. A ses côtés, sont deux jeunes hommes imberbes. Celui qui est à sa droite, représenté avec le même costume et dans la même attitude que lui, tient sa lance et son bouclier dans la même position. L'autre porte son bouclier à la hauteur de sa poitrine, comme pour se défendre, et sa lance sur son épaule droite. Les boucliers des trois figures sont exactement de la même forme et de la même dimension, et ornés extérieurement de cercles et de carrés. Sur celui que tient le personnage du milieu, se voit un croissant ou un demi-cercle dont les extrémités sont en bas et forment un arc au-dessus du cercle situé à la partie supérieure du bouclier. Les deux premières figures portent un vêtement étroit presque caché par une écharpe ou un manteau flottant qui passe par dessus les épaules, descend par devant en formant des plis, et laisse les bras nus. La troisième a son manteau rejeté en arrière et laisse voir une cuirasse ou cotte de mailles, juste à son corps et terminée inférieurement par une ceinture composée de petites bandes ou languettes, comme on en voit sur les médailles et aux statues

des premiers empereurs. Les deux autres figures, au lieu de cette ceinture, portent une espèce d'habillement allant de la hanche aux genoux, très-semblable à celui que portent aujourd'hui les montagnards d'Écosse.

Au-dessous de ces figures, se trouvait une inscription qui a été détruite. Privé de ce précieux secours, M. Skinner pense que les sculptures dont il s'agit, représentent l'empereur Septime-Sévère et ses deux fils Caracalla et Géta, et que le monument fut érigé en leur honneur par les soldats campés au pied de la montagne de Croy, afin de perpétuer la mémoire de quelque événement important, de quelque victoire remportée par ces princes. Ce qui vient à l'appui de cette présomption, c'est que Sévère et ses deux fils furent représentés ensemble sur des médailles frappées à l'époque même où ils étaient en Bretagne. D'ailleurs toutes les statues de cet empereur et toutes les médailles frappées à son effigie, lui donnent une attitude grave et calme, une barbe épaisse et longue, à l'instar des Antonins, qu'il voulait imiter. C'est aussi l'extérieur qui lui a été donné sur le bas-relief qui fait le sujet de cet article.

Quant aux boucliers, ils ont évidemment la forme de ceux qu'on appelait *scuta*, et que portaient spécialement les *principes* et les *hastati*, c'est-à-dire les meilleurs soldats de l'armée. Ils étaient d'une forme concave et destinés, non-seulement à mieux couvrir le corps, mais à contenir quelquefois le bagage en marchant. On voit sur la colonne Trajane des soldats passant une rivière; l'un d'eux porte ses vêtements dans son bouclier mis en équilibre sur sa tête. Le bouclier de chaque légion était peint d'une couleur spéciale et couvert d'emblèmes distinctifs, tels que la foudre, une ancre, un serpent, etc. A ces symboles étaient joints des signes particuliers à chaque cohorte, et les noms des personnes auxquels les armes appartenaient. Dans les temps postérieurs aux Antonins, rien n'est plus commun que de voir des empereurs porter au bras gauche des boucliers ornés de diverses figures. M. Skinner présente quelques considérations sur le sens des emblèmes dont les boucliers étaient ornés; nous ne les reproduisons pas; ce ne sont d'ailleurs que des conjectures dont nous ne saurions apprécier la valeur.

L'article dont nous offrons le résumé, se termine par l'an-

nonce d'une autre découverte d'antiquités. C'est un autel consacré aux nymphes, déterré dans le même endroit que la pierre sculptée. On y lit une inscription dont M. Skinner n'a déchiffré que les deux premières lignes ainsi conçues : VEXILLATIO LEG. VI. VIC. Le reste est tronqué et n'est susceptible que d'une restitution conjecturale. W.

273. DÉCOUVERTE D'ANTIQUITÉS dans le départ. du Nord, en France.

Il existe à Lawignies-lez-Bavai une pièce de terre appelée le *Champ-des-Sept-Fontaines*, bien qu'on n'y aperçoive l'apparence d'aucune source. Des ouvriers étaient occupés à fouiller le sol, lorsque tout-à-coup l'eau surgit en abondance de cinq sources différentes. Ces hommes continuant leur travail, découvrirent l'ouverture d'un ancien puits qu'ils se mirent à vider. Parmi les décombres, ils trouvèrent quatre patères en bronze, d'environ neuf pouces de diamètre, et deux coupes du même métal d'une forme élégante. Au moyen d'une sonde, on reconnut qu'il se trouvait au fond du puits plusieurs objets qui résonnaient; mais l'eau qui s'élève sans cesse a obligé de discontinuer les travaux.

274. ANTIQUITÉS DE LONS-LE-SAUNIER, par M. MONNIER.

Soit timidité, soit réserve, soit absence de preuves suffisantes, presque tous les auteurs qui ont écrit sur Lons-le-Saunier, ont craint de placer son berceau dans les âges contemporains de la domination romaine; mais aujourd'hui que le temps restitue à cette ville quelques-uns de ses plus anciens titres, ne sera-t-elle pas admise à faire enfin la preuve de l'antiquité de son origine?

Dom Grappin l'a proclamé hardiment. Après avoir avancé pourtant, dans son *Histoire abrégée du Comté de Bourgogne*, que les salines de Lons-le-Saunier étaient encore inconnues au 6^e siècle, il semble se rectifier dans ses *Recherches sur les anciennes monnaies* de la même province, lorsqu'il dit, en parlant du commerce de la Séquanie avec la capitale du monde : « Si l'Italie fournissait à nos pères les choses de luxe, comme les statues et les autres ouvrages en marbre, on faisait grand cas à Rome, au rapport de Strabon, des viandes salées qu'ils préparaient avec les eaux de Salins, de Montmorot et de Lons-

le-Saunier, et quoiqu'ils n'eussent appris que des Romains eux-mêmes la manière d'en tirer du sel. »

Certainement Strabon n'a pas spécifié les localités de la Séquanie où se fabriquaient ces viandes salées, mais dom Grappin l'interprète avec assurance, quand il désigne lui-même les points où des sources salines ont pu donner naissance à cette branche d'industrie. Tous ces trésors naturels, qui enrichissent des territoires d'ailleurs fertiles, ont dû être appréciés par les habitans de la Gaule, et par conséquent être connus des Romains nos vainqueurs. Telle a été la pensée de dom Grappin : elle est si simple, qu'il faut s'étonner qu'elle ne soit pas venue à ses devanciers; et si c'est encore là une conjecture, elle est du moins de celles qui ont force de démonstration pour des esprits judicieux.

Je me suis toujours associé à cette manière de voir, et je regrettais qu'elle ne reposât encore que sur une assertion de probabilité. Seulement, je n'ignorais pas qu'à diverses époques, le hasard avait fait rencontrer quelques antiques à la surface du territoire de Lons-lé-Saunier : un petit Faune de cuivre couronné de feuillages et finissant en Terme; une petite épingle d'or surmontée d'une tête coiffée à la grecque; une lampe de terre ornée de pampres et de la figure d'un Amour versant un panier de raisins; une médaille de Néron en or; plusieurs en bronze de l'empereur Maximien. Mais j'étais loin d'en rien conclure : on a perdu partout de pareilles choses, sans que cela doive tirer à conséquence pour l'importance des lieux où on les trouve.

Il n'en est pas de même des objets qui sont enfouis parmi de vieilles ruines; et c'est sur ce dernier genre de découvertes qu'il y a plus de fond à faire en faveur de l'antiquité de *Lædo-Salinarius*.

Au mois d'août 1827, lorsqu'on fouillait les fondations de la clôture du chantier, entre l'église des Cordeliers, aujourd'hui paroissiale, et la promenade de la Chevalerie, les manœuvres recueillirent, avec des pièces de monnaies d'Auguste, de Nerva et de Constantin, des vases mutilés de *terra-campana* et de pâte fine; des meules de moulins à bras, du genre des *trusalites*. La continuation des travaux de l'année suivante procura des médailles d'Adrien, de Cléodius et de Tetricus, même une

médaille consulaire. Elle fit découvrir en même temps, dans ce sol formé de vieux décombres, deux couches de charbon et de tuiles annonçant deux catastrophes arrivées en des siècles différens, et déjà fort éloignées de celui où nous vivons.

Plus haut, à l'emplacement de l'ancien collège, le creusage fut plus profond. Alors, trois lits de tuiles, de charbons et de charpentes écrasées se montrèrent aux regards surpris. Le plus récent, à 6 pieds en terre, où l'on ramassa du blé noirci et un sou du règne de Henri IV, paraît devoir se rapporter à l'incendie de Lons-le-Saunier par d'Assonville, un des capitaines de ce prince, en 1595; le second, à 6 pieds encore plus bas, paraît dater de 1535, époque où le couvent des Frères-Prêcheurs et tout le quartier qui l'environne, furent détruits par l'effet de la malveillance de deux Italiens, qui, si l'on en croit la tradition, n'ayant pu racheter les étendards flottans sur le mausolée d'un prince d'Orange, auraient anéanti par la flamme ces nobles trophées de la victoire; enfin, le plus ancien, à 8 pieds plus bas encore, c'est-à-dire, à 20 pieds du niveau du sol, présentait des signes non moins frappans d'une violente destruction.

C'est là que l'on retrouva de cette poterie fine, vernissée, sigillée, ornée de figures, telle enfin que l'on en recueille aux ruines toutes romaines du lac d'Antre, de Mandeure, de la Somme, et dans les séjours de la 7^e légion sur le Rhin. C'est aussi là que l'on releva une poignée de médailles de Nerva, d'Antonin, de Faustine, de Dioclétien, de Constantin, sans mélange d'aucun autre objet que l'on puisse raisonnablement attribuer aux temps modernes. De cet ordre sont, non-seulement des urnes, des amphores; un *sympultum* de terre; l'anse d'une aiguière d'airain, terminée par une tête coiffée à la manière des Daces; un couvercle en pavillon quadrangulaire, de même métal; les pieds de deux vases d'airain, et une sonnette de cuivre; les débris d'un fût de colonne de marbre, dont la hauteur a dû être de 10 pieds; mais surtout deux tombeaux formés de dalles et renfermant les dépouilles de trois guerriers dont l'armure était digne d'attention. Ce n'était pas la grande épée gauloise, mais l'épée romaine, longue de 2 pieds et large de 2 pouces. Quant aux plaques de fer damasquinées en argent qui furent tirées de ces deux sépultures, ce sont des

ornemens de baudriers, à comparer pour les dimensions et pour le genre de dessin, à ceux que l'on a découverts en d'autres endroits de la France, notamment à Monbellet sur les bords de la Saône maconnaise; au camp du Mont-Afrique, près de Dijon; à Saint-Martin du Mont, dans le Bugy; à Marnoz, près de Salins; et à Blye, sur le théâtre de la grande bataille que Vercingentorix livra à César au-dessus du premier plateau du Jura.

Une remarque qui n'est pas sans intérêt, c'est que les sépultures de Lons-le-Saunier existaient dans une couche de terrain brûlé, mêlé d'ossemens humains, et dans lequel étaient des pans de murs calcinés par le feu. Nous serait-il permis de juger par la présence de ces ossemens, de ces tombeaux, de ces urnes et même de cette colonne isolée, que ce lieu était le champ de deuil ou polyandre de *Lædo*, sous les empereurs? Si vous l'admettez, vous reconnaissez par-là même, autour de ce cimetière romain, une population assez importante, et cela à une période de temps, où, franchement, on n'osait pas encore en supposer la présence positive, mais où le témoignage de Strabon, qui la rendait probable, se trouve aujourd'hui complètement justifié. (*Société d'Émulation du Jura*, 1830, pag. 52.)

275. MÉMOIRE SUR LA PIERRE COUPLÉE DE LA FORÊT DE SAINT-SEVER; par M. VAUGEOIS. (*Mémoir. de la Soc. des antiquaires de Normandie*, Tom. II, pag. 157.)

A trois lieues, au Sud-Ouest de Vire, département du Calvados, et à une lieue du bourg de Saint-Sever, il existe une pierre nommée par le peuple *pierre couplée*. Les uns la regardent comme un monument du culte druidique; les autres, comme un bloc placé là naturellement comme bien d'autres qui se trouvent aux environs: cette dernière opinion est celle de l'auteur du mémoire, quoiqu'il pense d'ailleurs que les prêtres gaulois ont pu se servir de cette pierre dans leurs cérémonies religieuses. La pierre en question est d'un granit gris-bleu très-compacte et très-beau. Sa longueur, avant qu'elle ne fût coupée, était de 32 pieds; sa largeur est de dix pieds et demi, et son épaisseur de douze pieds et demi. Le dessus présente une surface inégale; on n'y voit ni bassins, ni rigoles, ni enfoncemens

remarquables. La pierre couplée est élevée sur deux blocs plus petits et placés du nord au sud à sept pieds l'un de l'autre. M. Vaugeois ne présente que des conjectures sur l'origine de la dénomination de cette pierre; toujours est-il qu'elle sert partout à désigner des monumens du genre de celui-ci.

276. DENKWÜRDIGKEITEN AUS DER CHRISTLICHEN ARCHÆOLOGIE.

— Monumens de l'archéologie chétienne, considérés dans leurs rapports avec les besoins actuels de l'église chrétienne; par J. C. W. AUGUSTE. 10^e Vol., 432 p. in-8°. Leipzig, 1829; Dyk.

Le dixième volume de cet ouvrage qui dénote la haute érudition et le travail consciencieux de l'auteur, n'est pas moins intéressant que ceux qui ont précédemment paru. Une telle production n'est pas seulement une création intellectuelle, c'est aussi une création morale, car le but principal de l'auteur a été de faire ressortir le caractère sublime du christianisme, pour lui assurer cette part d'influence sur les choses humaines qu'il ne saurait perdre qu'au grand détriment des sociétés.

Le volume que nous avons sous les yeux, et qui est le premier que nous ayons reçu, termine la partie des cérémonies et solennités religieuses, partie que l'auteur a traitée avec une attention particulière, surtout en ce qui concerne la liturgie. il mérite d'autant plus d'éloges à cet égard, que plusieurs auteurs qui ont écrit sur cette matière, et notamment Bingham, ont passé sous silence la liturgie, ou n'en ont traité que d'une manière superficielle.

Pour donner à nos lecteurs une idée de la variété des sujets que contient ce volume, nous en ferons une analyse sommaire.

Le volume est divisé en 4 sections.

La 1^{re} est intitulée : Des stations, processions et pèlerinages; elle est subdivisée en plusieurs chapitres qui traitent successivement des stations, des processions, des diverses dénominations des processions, des principales processions usitées dans l'ancienne église; de la manière dont on faisait les processions, des pèlerinages en général, des pèlerinages des saintes écritures, de l'origine et des progrès des pèlerinages chrétiens, des opinions des pères de l'église les plus célèbres du 4^e et du 5^e siècle sur les pèlerinages, etc.

Dans la 2^e section, l'auteur s'occupe de la bénédiction et de

la malédiction dans l'église chrétienne. A cette occasion il parle de la bénédiction des prêtres, de la manière de la donner, de la malédiction prononcée par les prêtres, des exorcismes, des anathèmes, de la dégradation des ecclésiastiques.

La 3^e section est consacrée aux ordalies ou jugemens de dieu. Toutes les épreuves auxquelles étaient soumis les individus qui subissaient cette forme de jugement y sont indiquées.

La 4^e section traite de l'établissement du jeûne dans l'église chrétienne. L'auteur y expose les principes généraux de l'église chrétienne, sur la nécessité, le mérite et l'utilité du jeûne, les diverses époques fixées pour le jeûne; le jeûne tel qu'il a été établi dans les différentes églises; etc.; vient ensuite une table des matières.

L'auteur a mis en tête de chaque section, une indication des sources qu'il a consultées pour son travail; elles sont aussi nombreuses que variées.

Le 11^e volume traitera des personnes et des lieux saints, et le 12^e volume par lequel se terminera l'ouvrage, sera consacré entièrement aux choses saintes.

C. R.

277. OBSERVATION CRITIQUE SUR UN ARTICLE DE M. ARTAUD, relatif à une croix attribuée au siècle de Constantin. (*Neues Archiv für Geschichte*, mars 1830, n^o 22.)

Dans le *Bulletin des Sciences historiques*, 1829, août, pag. 446, on a figuré une croix d'après l'original qui, selon l'opinion de M. Artaud de Lyon, a dû être fait du temps de l'empereur Constantin.

Mais l'opinion du critique est que ce monument est très-moderne, car de pareilles croix se débitent journellement à Augsbourg, comme marques de la dévotion à St.-Ulric, et comme une espèce d'amulettes. La face antérieure de la croix représente le saint implorant le ciel pour une bataille livrée entre les années 1540 et 1560, avec ces lettres S. V. (*Sanctus Ulricus*); et les mots du revers. AUC., SPURG dans lesquels M. Artaud cherche une ville romaine *Augusta purgata*, ne sont autre chose que le mot allemand *Augsburg*, Augsbourg. Il est rare que les plus habiles antiquaires même ne tombent quelque fois dans d'aussi fortes méprises.

D.

278. ENGRAVED ILLUSTRATIONS, etc.— Gravures représentant d'anciennes armées et armures, d'après les dessins et avec les

descriptions du D^r Meyrick; par Joseph SKELTON. Part. XV.
Londres.

La première planche de la présente partie de cet élégant ouvrage, contient dix champfreins des temps de Henri VI, de Henri VII, de Henri VIII, d'Édouard VI et d'Élisabeth. « Les fronteaux destinés à garantir la tête des chevaux, » dit le D^r Meyrick, « étaient anciennement en usage chez les Perses et les Grecs; mais leur adoption en Europe paraît ne dater que du commencement du quinzième siècle. »

La planche suivante représente, dans la proportion du tiers de la grandeur de l'original, une targe espagnole de l'année 1535, enjolivée d'ornemens d'un travail curieux.

Viennent ensuite nombre d'espadons et de lances. « Ces armes, en apparence peu maniables, sont cependant montées avec une justesse d'équilibre dont l'effet est étonnant quand on en fait l'essai. »

La quatrième planche indique les différentes pièces dont se composait, en 1535, la demi-armure d'un lancier; le tout accompagné d'un dessin de l'armure complète.

On voit dans la cinquième planche le fronteau d'un heaume et la pièce de devant d'une cuirasse, de l'année 1510. La description de cette dernière contient l'anecdote suivante : Froissart raconte qu'à la bataille de Poitiers, sir John Chandos et le seigneur Jehan de Clermont, portaient sur leur surtout, sans qu'aucun d'eux ne s'en doutât, l'image de la vierge Marie, or; brodées sur champ d'azur, et entourée des rayons d'un soleil, argent; et ce fut la cause d'un différend dans le cours duquel le seigneur de Clermont s'écria : « Vous autres Anglais, vous ne pouvez rien inventer de nouveau; mais vous vous appropriez tout ce que les autres possèdent de bel et bon. » « Il faut espérer, » ajoute le D^r Meyrick, « qu'on ne peut pas aujourd'hui nous faire un tel reproche, et que cet ouvrage est une preuve du contraire. »

La riche et superbe épée présentée par Philippe III, roi d'Espagne, à Wolfgang-Wilhem, comte palatin du Rhin, à l'occasion de son avènement à l'électorat de Neuberg, et de son adoption de la religion catholique, en l'année 1614, fait l'objet de la dernière planche.

Cette partie se termine par le commencement de la préface de l'ouvrage complet, qui promet de contenir beaucoup de

choses éminemment intéressantes tant pour le commun des lecteurs, que pour l'antiquaire.

279. ARCHITECTURE SAXONE.

La gazette du Yorkshire annonce qu'on continue, dans les fouilles qui se font sur les rives de la Manor, à apercevoir à découvert d'intéressans débris anciens de l'architecture saxonne et de l'architecture normande.

280. MÉMOIRE SUR L'ÉGLISE DU FRESNE-CAMILLY ; par M. DESHAYES. (*Mémoir. de la Société des antiquaires de Normandie* ; Tom. III, pag. 301.)

L'église du Fresne-Camilly porte le caractère architectonique des différens âges auxquels elle appartient. Les galeries, les portes et le grand arc de la nef sont du XI^e siècle ; les deux tiers du chœur qui sont à ogives, ne datent que de la fin du XII^e ; mais la première fenêtre du chœur et la chapelle située au-dessous de la tour paraissent, à cause de la simplicité et de la pesanteur du travail, avoir fait partie d'une église primitive détruite par les Normands, lorsqu'ils envahirent la Gaule. La tour elle-même, construite à diverses époques, mérite une attention particulière. Les murs, dont l'épaisseur est considérable, sont formés d'assises inégales telles qu'on en faisait au XV^e siècle et dans les précédens. La portion inférieure de la tour est beaucoup plus ancienne ; et la construction de cette partie, ainsi que celle de la nef et du grand arc qui la sépare du chœur, remonte peut-être au temps de Guillaume-le-Conquérant.

281. ILLUMINATED ORNAMENTS, etc. — Ornaments enluminés, choisis dans les missels et les manuscrits du moyen âge ; par Henri Shaw. PICKERING. Londres.

Ainsi que tous les ouvrages publiés par M. Pickering, celui-ci est établi avec beaucoup de soin. Nous avons vu dépenser des sommes énormes pour des ouvrages enluminés du moyen âge, et, dans celui-ci, moyennant quelques shellings, on les a reproduits avec une exactitude scrupuleuse et dans toute la beauté du dessin et du coloris. C'est le 1^{er} ouvrage de ce genre, à ce que nous croyons, qui ait été essayé, et son succès est assuré, (*Athenæum* ; juin 1830, p. 365).

282. ICONES VETERIS TESTAMENTI. — Figures de l'ancien testament,

gravées sur bois, d'après les dessins de HANS HOLBEIN. Londres 1830; Pickering.

Ce volume est très-curieux et très-intéressant. C'est la réimpression d'un ouvrage que M. Dibdin a jugé suffisamment rare et précieux pour avoir quelques *fac-simile* de ses gravures pour en orner le *Décameron*. On ne peut douter que les dessins ne soient d'Holbein; il venait de terminer cet ouvrage avant de quitter Bâle. La première édition parut en 1538. M. Dibdin, qui est peut-être à cet égard la meilleure autorité, pense que les gravures originales sont de Lutzelberger, et que de même que celles des triomphes de Maximilien, il est possible qu'elles existent encore. Quoique beaucoup des dessins soient bizarres, que le choix des sujets le soit encore davantage, et que les figures quelquefois ne ressemblent pas au dessin, il y a beaucoup d'expression, et quelques-unes des figures sont admirables. (*Athenæum*; juin 1830, p. 393.)

283. DÉCOUVERTE D'UNE ÉPÉE ANCIENNE A PARIS.

En dirigeant la construction d'un petit aqueduc nécessaire pour la conduite de l'eau de la Seine dans l'établissement royal des eaux dépurées à Paris, quai des Célestins, M. Happey, propriétaire de cet établissement, découvrit à 8 pieds des bords de la Seine, dans son état le plus bas, et à 7 pieds environ de profondeur, dans une vase noire, contenant de l'acide sulfurique, mêlée de sable et de cailloux, une grande épée de cavalier, en fer, de 3 pieds et demi de longueur.

La poignée de cette épée, qui est fort pesante, est recouverte d'un vernis noir, brillant, dur et bien conservé, assez semblable à celui qu'on emploie aujourd'hui pour vernir les tôles. La garde, toute en fer et nullement oxidée, se compose d'une grande coquille pleine, propre à défendre le dessus du poignet des coups de taille ou de pointe, et d'une autre coquille à jour, faite pour garantir les doigts. Deux crochets ajustés en S, dont celui du côté extérieur est plus long que l'autre, partent de la naissance de la poignée, qui est recouverte d'un fil de laiton doré, tressé et croisé, et servant également de parade. Le haut de cette poignée se termine par un fort pommeau aussi en fer, d'une forme assez semblable à la partie supérieure d'une fleur de lys. Le tout est orné de dessins légers et délicats, for-

mant des arabesques de bon goût. Le centre du dessin qui décore la principale coquille de la garde, fait voir une fleur de lys allongée, des branches de laquelle partent des ramifications qui, par leurs contours, produisent un ensemble agréable. La lame plate, est une espèce de *demi-espadaon*, de 3 pieds de long: elle coupe des deux côtés, et se termine par un tranchant arrondi, armé d'une pointe assez semblable à la mèche d'un perceur. Près de l'endroit où était cette épée, on a trouvé plusieurs pièces de monnaie fleurdelysées, en cuivre jaune, la boucle d'un ceinturon, les fragmens d'un cimier, et une chaussure de cuir.

Après avoir examiné avec attention cette arme antique et curieuse, M. Alex. Lenoir croit pouvoir en rapporter l'exécution aux règnes de Henri II, ou de Charles IX, c'est-à-dire vers 1560 ou 1570. (*L'Observ. des Beaux-Arts*, 15 nov. 1829, p. 309.)

284. MONUMENS HISTORIQUES DE LA FRANCE. — *Rapport au Roi.*
21 octobre 1830.

SIRE,

Les monumens historiques dont le sol de la France est couvert, font l'admiration et l'envie de l'Europe savante. Aussi nombreux et plus variés que ceux de quelques pays voisins, ils n'appartiennent pas seulement à telle ou telle phase isolée de l'histoire, ils forment une série complète et sans lacune. depuis les Druides jusqu'à nos jours, il n'est pas une époque mémorable de l'art et de la civilisation qui n'ait laissé dans nos contrées des monumens qui la représentent et l'expliquent. Ainsi, à côté de tombeaux gaulois et de pierres celtiques, nous avons des temples, des aqueducs, des amphithéâtres et autres vestiges de la domination romaine qui peuvent le disputer aux chefs-d'œuvre de l'Italie : les temps de décadence et de ténèbres nous ont aussi légué leur style bâtarde et dégradé; mais lorsque le 9^e et le 12^e siècles ramènent en occident la vie et la lumière, une architecture nouvelle apparaît, qui revêt dans chacune de nos provinces une physionomie distincte, quoiqu'empreinte d'un caractère commun : mélange singulier de l'ancien art des Romains, du goût et du caprice oriental, des inspirations encore confuses du génie germanique. Ce genre d'architecture sert de transition aux merveilleuses constructions gothiques qui, pendant les 13^e, 14^e et 15^e siècles, se sui-

vent sans interruption, chaque jour plus légères, plus hardies, plus ornées, jusqu'à ce qu'enfin, succombant sous leurs propres richesses, elles s'affaissent, s'alourdissent et finissent par céder la place à la grâce élégante mais passagère de la renaissance. Tel est le spectacle que présente cet admirable enchaînement de nos antiquités nationales et qui font de notre sol un si précieux objet de recherches et d'études.

La France ne saurait être indifférente à cette partie notable de sa gloire. Déjà, dans les siècles précédens, la haute érudition des Bénédictins et d'autres savans, avait montré dans les monumens la source de grandes lumières historiques; mais sous le rapport de l'art, personne n'en avait deviné l'importance.

A l'issue de la révolution française, des artistes éclairés qui avaient vu disparaître un grand nombre de monumens précieux, sentirent le besoin de préserver ce qui avait échappé à la dévastation : le musée des Petits-Augustins, fondé par M. Lenoir, prépara le retour des études historiques, et fit apprécier toutes les richesses de l'art français.

La dispersion fatale de ce musée reporta sur l'étude des localités l'ardeur des archéologues et des artistes; la science y gagna plus d'étendue et de mouvement; d'habiles écrivains se joignirent à l'élite de notre école de peinture, pour faire connaître les trésors de l'ancienne France. Ces travaux multipliés pendant les années qui viennent de s'écouler, n'ont pas tardé à produire d'heureux résultats dans les provinces. Des centres d'études se sont formés; des monumens ont été préservés de la destruction; des sommes ont été votées pour cet objet par les conseils-généraux et les communes : le clergé a été arrêté dans les transformations fâcheuses qu'un goût mal entendu de rénovation faisait subir aux édifices sacrés.

Ces efforts toutefois n'ont produit que des résultats incomplets; il manquait à la science un centre de direction qui régularisât les bonnes intentions manifestées sur presque tous les points de la France; il fallait que l'impulsion partît de l'autorité supérieure elle-même, et que le ministre de l'intérieur, non content de proposer aux chambres une allocation de fonds pour la conservation des monumens français, imprimât une direction éclairée au zèle des autorités locales.

La création d'une place d'inspecteur-général des monumens historiques de la France, m'a paru devoir répondre à ce besoin

La personne à qui ces fonctions seront confiées devra avant tout s'occuper des moyens de donner aux intentions du gouvernement un caractère d'ensemble et de régularité. A cet effet, elle devra parcourir successivement tous les départemens de la France, s'assurer sur les lieux de l'importance historique ou du mérite d'art des monumens, recueillir tous les renseignemens qui se rapportent à la dispersion des titres ou des objets accessoires qui peuvent éclairer sur l'origine, les progrès ou la destruction de chaque édifice, en constater l'existence dans tous les dépôts, archives, musées, bibliothèques ou collections particulières, se mettre en rapports directs avec les autorités et les personnes qui s'occupent de recherches relatives à l'histoire de chaque localité, éclairer les propriétaires et les détenteurs sur l'intérêt des édifices dont la conservation dépend de leurs soins, et stimuler enfin, en le dirigeant, le zèle de tous les conseils de département et de municipalité, de manière à ce qu'aucun monument d'un mérite incontestable, ne périsse par cause d'ignorance et de précipitation, et sans que les autorités compétentes aient tenté tous les efforts convenables pour assurer leur préservation, et de manière aussi à ce que la bonne volonté des autorités ou des particuliers ne s'épuise pas sur des objets indignes de leurs soins. Cette juste mesure dans le zèle ou dans l'indifférence pour la conservation des monumens, ne peut être obtenue qu'au moyen de rapprochemens multipliés que l'inspecteur-général se a seul à même de faire; elle prévient toute réclamation et donnera aux esprits les plus difficiles la conscience de la nécessité où le gouvernement se trouve de veiller activement aux intérêts de l'art et de l'histoire.

L'inspecteur-général des monumens historiques préparera dans sa première et générale tournée un catalogue exact et complet des édifices ou monumens isolés qui méritent une attention sérieuse de la part du gouvernement; il accompagnera, autant que faire se pourra, ce catalogue de dessins et de plans, et en remettra successivement les élémens au ministère de l'intérieur, où ils seront classés et consultés au besoin. Il devra s'attacher à choisir dans chaque localité principale un correspondant qu'il désignera à l'acceptation du ministre, et se mettre lui-même en rapport officiel avec les autorités locales. Communication sera donnée aux préfets des départemens, d'abord, des instructions de l'inspecteur-général

des monumens historiques de France, puis de l'extrait du catalogue général, en ce qui concerne chaque département. Les préfets en donneront connaissance à tous les conseils et autorités qu'ils intéressent.

L'inspecteur-général des monumens historiques devra renouveler le plus souvent possible ses tournées, et les diriger chaque année, d'après les avis qui seront donnés par les préfets et les correspondans reconnus par l'administration. Lorsqu'il s'agira d'imputations à faire sur le fonds de la conservation des monumens de la France, ou de dépenses analogues votées par les départemens ou les communes, l'inspecteur-général des monumens historiques sera consulté.

Le traitement annuel de ce fonctionnaire est fixé à 8,000 fr.

Le tarif des frais de tournée sera déterminé par une mesure ultérieure.

Je suis avec respect, SIRE, de Votre Majesté,
Le très humble et très fidèle sujet,
Le ministre secrétaire-d'état au département de l'intérieur,
GUIZOT.

Approuvé : Au Palais-Royal, le 23 du mois d'octobre 1830.
LOUIS-PHILIPPE.

M. L. Vitet, auteur des *Barricades*, des *États de Blois* et de la *Mort de Henri III* (Voy. le *Bulletin*, Tom. IX, p. 90 et 471; Tom. XII, p. 215), a été nommé inspecteur des monumens historiques de la France.

285. NOTICE SUR LES COLLECTIONS NUMISMATIQUES DE M. P.-F.-J. GOSSELLIN, par M. RAOUL-ROCHETTE. (*Suite et fin.*)

SYBARIS. Trois médaillons de fabrique primitive, de bonne conservation, sur l'un desquels le type ordinaire du *Bœuf*, en creux, offre des détails saillans, et dont un autre porte les lettres YM, au-dessus du *Bœuf* en relief.

Un de module ordinaire, de la plus belle conservation avec des détails en relief, du côté du type en creux.

Un de petit module avec le type ordinaire, de conservation médiocre.

Un du petit module, avec le *bœuf* en relief, et au revers un *Vase* en creux, sans légende. Médaille rare, publiée par M. Mionnet, pl. LX, n° 6.

Un de même module, avec le type ordinaire, et les lettres MY, au-dessus du *Bœuf en marche*, à gauche.

Un de fabrique plus récente, et de belle conservation, avec la *tête de Minerve*, casquée, aurée à droite; au revers le *Bœuf*, à droite la tête retournée en arrière, et les lettres ΣΥΒΑ.

TARENTE. Un de module ordinaire, de fabrique ancienne. *Taras* sur un dauphin, à gauche; au-dessous, *Polype*; revers, *Roue à quatre rayons*, sans légende d'aucun côté.

Un de même module. *Taras* sur un dauphin, à gauche; dessous, *coquille*; dans le champ, ΑΡΑΣ (rétrograde); revers, *Roue à quatre rayons*, entre chacun desquels un *Dauphin*. Fabrique ancienne et tant soit peu globuleuse.

Un de même module, *Taras* sur le dauphin à droite, les mains tendues en avant, avec la légende entière ΤΑΡΑΣ; revers, *Tête nue*, à gauche, dans un cercle saillant. Fabrique semblable à la précédente.

Un de même module. *Taras* sur le dauphin à gauche, tenant le *Polype* de la main droite; dessous, les lettres ΤΑΡΑ (rétrograde); revers, *Cheval marin ailé*, à gauche, dans un graine-tis. Fabrique encore un peu plus globuleuse.

Un autre à peu-près semblable, si ce n'est au revers, où se trouve de plus l'inscription entière ΤΑΡΑΣ avec la *Coquille*, au-dessous du *Cheval marin ailé*.

Ces cinq médailles de Tarente sont d'une assez grande rareté; elles appartiennent à l'une des plus anciennes époques du système monétaire de cette ville. Celle qui a été décrite en quatrième lieu, est gravée dans l'ouvrage de M. Mionnet, pl. LX, n° 9.

TÉRINA. Un de petit module, *Tête de femme*, sans doute la nymphe locale *Térina*, tournée à droite; au revers, la *Victoire* assise sur une base, tenant sur la main droite un oiseau. Médaille commune de ce module, mais de très-jolie fabrique, et d'une conservation parfaite.

THURIUM. Un médaillon du plus beau style et de la meilleure conservation, avec les lettres ΔΙ derrière la *tête casquée de Minerve*, et la légende du revers entière: ΘΟΥΡΙΩΝ.

Un petit médaillon dont le style et la fabrication ne laissent pareillement rien à désirer.

VÉLIA. Trois de petit module de fabrique primitive, de forme

presque globuleuse, avec la partie antérieure d'un *Lion*, tournée à droite, qui semble dévorer quelque chose, et au revers une aire creuse, à quatre divisions égales. Ces médailles sont assez généralement rangées parmi les incertaines de Macédoine, et M. Gossellin, sans leur affecter une attribution particulière, les avait admises dans sa collection comme appartenant à la classe des monnaies primitives; ce qui me paraît en effet indubitable. Mais l'opinion établie récemment parmi les antiquaires napolitains, qui rapportent ces médailles à l'antique *Hyélé* (*Vélia*), semble obtenir de jour en jour plus de confiance. Il est constant qu'elles se montrent en trop grande abondance sur les localités voisines de *Portum* et de l'emplacement de *Vélia*, pour ne pas donner lieu de croire que c'est là la véritable patrie de ces monnaies. J'en possède plusieurs qui viennent bien certainement de ce pays. À l'appui de cette observation locale, je ferai remarquer que la disposition du carré creux, le type du *Lion*, et la forme presque globuleuse des médailles en question, offrent beaucoup d'analogie avec les petits statères d'argent qu'on rapporte communément à *Phocée* d'Ionie, métropole de *Vélie*; d'où il semblerait résulter que ces médailles appartiennent au premier âge de la colonie phocéenne de *Vélie*. C'est une conjecture que je soumets, en même temps que l'attribution nouvelle que je propose, au jugement des antiquaires.

Un de module ordinaire, de beau style. *Tête de Minerve* casquée à gauche; au revers, le *lion* marchant, à droite; à l'exergue, la légende YEANTON. Médaille commune, mais de la plus belle fabrique, et d'une conservation superbe.

SICILE. AGRIGENTE. Un médaillon de belle fabrique, au type ordinaire de l'*Aigle*, avec la légende entière AKPAΓANTOZ, et au revers, le *Crabe*.

CATANZ. Un médaillon de belle fabrique. *Tête d'Apollon* lauréat, de face, avec le nom du magistrat ΗΡΑΚΛΕΙΔΑΣ, dont les lettres ont un peu souffert; revers, *Femme guidant un quadrigé*, à gauche; *Victoire* volant au-devant d'elle; dans le champ une *Colonne cannelée*; à l'exergue, l'inscription ΚΑΤΑΝΑΙΩΝ et un *crocodile*. Belle conservation.

HIMÈRE. Un de moyen module, de fabrique primitive. Coq tourné à droite, dans une aire ronde formée de globules; revers, carré à divisions anguleuses, alternativement creuses et saillantes, disposées en ailes de moulin.

Un autre à peu près pareil, mais avec le *Cog* tourné en sens contraire.

Un de même module, de fabrique plus récente, offrant le *Cog*, avec l'inscription : MEPA; au revers, le *Crabe* dans l'aire creuse. Bonne conservation.

Un de fabrique et de conservation ordinaires. Le *Cog* de fort relief; revers, un *Oiseau*, dans le carré creux; sans légende d'aucun côté.

Un autre pareil de moins bonne conservation.

LEONTIUM. Un médaillon au type ordinaire de la *tête d'Apollon*, laurée, à gauche, et au revers, la *tête de Lion*, aussi à gauche, avec la légende LEONTINON.

SALINOTTE. Cinq de module ordinaire, de fabrique primitive, avec la *feuille* en relief, et au revers, une aire carrée, en creux, divisée en plusieurs parties triangulaires. Ces cinq médailles, de style et de fabrique diverses, bien qu'appartenant au premier âge de la monnaie grecque de Sicile, et propres à indiquer, dans cette période, les progrès de l'art monétaire, offrent sous ce rapport, une réunion curieuse.

Un de même module, de fabrique plus récente, avec la même *feuille* en relief dans le carré creux, et les quatre lettres XEAI, placées aux quatre angles, les deux premières de droite à gauche, les deux autres en sens contraire.

Un de même module, de fabriqué à peu près contemporaine de la précédente, avec le même type en relief des deux côtés, mais toujours avec le carré creux au revers, et sans légende d'aucun côté.

SYRACUSE. En or.

Une de petit module. *Tête d'Hercule*, à gauche, avec les quatre lettres ΣΥΡΑ; revers, *tête de femme* coiffée en cheveux, à gauche, dans une aire ronde, en creux, au centre d'un carré creux, aux quatre angles duquel sont répétées les lettres ΣΥΡΑ.

Un autre à peu près pareil, du style le plus élégant, et de la plus belle fabrique.

Un de moyen module. *Tête d'Apollon* laurée à gauche; revers, *Lyre*, avec la légende entière ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. C'est la plus commune des monnaies d'or de Syracuse.

En Argent.

Quatre grands médaillons; l'un de fabrique et de conserva-

tion ordinaires; un autre, où la *tête de Proserpine* est coiffée d'un *réseau* ou d'un *filet*, de très-belle conservation et de beau style; le troisième, du plus beau style, où se lit la légende entière ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ; le quatrième, dont la conservation et le style laissent également bien peu de chose à désirer, si ce n'est du côté du revers, où manque aussi-bien que sur les trois autres, le mot ΑΘΛΑ. Sur ce dernier médaillon, on lit, au-dessous de la tête, les lettres ΕΥΑΙΝΕ, parfaitement formées, initiales d'un nom de magistrat, sans doute *Evænetos* (1).

Un médaillon ordinaire, d'ancien style. *Femme conduisant un bige*, à droite, avec les quatre lettres de forme archaïque, ΣΥΡΑ; au revers, *tête de femme* coiffée en cheveux à gauche, du plus ancien style, dans une aire ronde creuse, au sein d'un carré creux, à quatre divisions. Médaille paléographique rare et curieuse, que j'ai publiée, *Lettres à lord Aberdeen*, pl. I, n° 4, p. 21.

Un médaillon ordinaire, du plus beau style, avec la légende entière ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ, et les lettres ΕΥΜ, initiales d'un nom de magistrat, tel que *Euménès*, au-dessous de la tête de *Proserpine*; au revers *Figure ailée guidant un quadrigé*, à droite, et couronnée par la *Victoire*; au-dessous, les lettres ΕΥΘ, appartenant à un autre nom de magistrat, tel que *Euthymos*; et à l'exergue, le monstre *Scylla*. Médaille remarquable par son style, sa belle conservation, et surtout par cette *figure ailée* qui doit être le *Génie des Jeux*, et dont, en tout cas, la présence est infiniment rare sur ces monnaies de Syracuse.

8 ou 10 médaillons ordinaires, de fabrique réputée phénicienne, bien que frappés en Sicile, avec ou sans légendes phéniciennes, la plupart avec la *tête d'Hercule* coiffée de la peau du lion, et au revers, la *tête de cheval*, ou le *cheval en course*, et le *Palmier*. Un de ces médaillons de jolie fabrique, offre la *tête de Proserpine*, à droite, entre quatre dauphins, et au revers, une *Figure* de sexe indéci, *guidant un quadrigé*, à droite,

(1) Les initiales ΕΥΑΙΝΕ, ΕΥΜ, ΕΥΘ, que l'auteur considérait comme appartenant à des noms de magistrats, pourraient être regardés, d'après de nouvelles recherches dont il se propose de publier prochainement le résultat, comme désignant les artistes qui ont gravé ces monnaies (*Note communiquée par l'auteur*).

et couronnée par la *Victoire*, avec une inscription phénicienne à l'exergue.

Un Colonie de Corinthe, avec le nom ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ, de belle fabrique, comme le sont la plupart de ces monnaies corinthiennes, frappées au nom des Syracusains, et sans doute à Syracuses même. Voyez ce que j'ai dit de ces médailles corinthiennes en général, et de celles-ci en particulier, dans ma *Lettre numismatique à M. le marquis Arditì*.

ZANCLÉ. Un de module ordinaire, de fabrique ancienne. *Dauphin* à gauche, dans une aire ronde, avec la légende, en partie défectueuse : ANKAE; revers, *Pétoncle*, au centre d'une aire creuse, divisée par des lignes parallèles qui se coupent à angle droit, en trois parties égales en tous sens, lesquelles se divisent elles-mêmes en parties triangulaires alternativement creuses et saillantes. Cette forme de carré creux, particulière aux médailles de *Zanclé*, concourt, avec l'extrême rareté de ces médailles, et la belle conservation de celle-ci, à en faire une pièce très-remarquable.

Un de même type DU PLUS PETIT MODULE, avec la légende parfaitement conservée, ΔANKLA, sous la forme dorique, qui me semble une particularité neuve, ou même unique, sur ces médailles, et qui contribue, avec le module infiniment plus rare encore que le précédent, à donner à celle-ci LE PLUS HAUT DEGRÉ DE RARETÉ.

Suite de médailles romaines impériales.

M. Gossellin avait formé aussi une collection de médailles romaines, dont la réputation, depuis long-temps établie, nous dispense d'entrer en de longs détails. Cette suite impériale d'argent est composée de plus de *cinq mille pièces*, toutes à fleur de coin, à partir de Pompée, jusque vers l'époque de la prise de Constantinople. Elle contient environ deux cents médailles inédites, et les têtes les plus rares s'y trouvent, sans laisser aucun doute sur leur authenticité.

Nous nous contenterons de citer, parmi ces médailles précieuses, les têtes qui suivent : Pompée, restitué par Trajan; Drusus, le jeune; Domitille; Domitien; Clodius Macer, Plotine; Marciane; Matidie; Pertinax; D. Julianus; M. Scantilla; Didia Clara; Pescennius Niger; Tranquilline; Cornelia Supera; Pacatius; les Rois goths et vandales; Richiarius, roi des Suèves. *Médaille unique.*

Quant aux revers rares, qui manquent dans presque toutes les

collections, le nombre en est si considérable dans celle de M. Gosselin, et la liste en serait si longue, que nous devons nécessairement renoncer à en donner ici même une simple indication : il suffira à l'éloge de cette rare et précieuse collection, de dire que c'est après la suite du Roi, la plus belle et la plus complète de l'Europe..

RAOUL-ROCHETTE.

Du Cabinet des Médailles et Antiques de la
Bibliothèque du Roi.

Ce 5 juillet 1830.

286. DECAZIONE DELLE MEDAGLIE ANTICHE GRECHE.—Description des médailles antiques grecques, du musée Herdervarien, depuis les rois de Syrie, jusqu'à ceux de Mauritanie, et de médailles d'autres musées. Sur huit planches en cuivre, divisées suivant le système géographique numismatique; par D. SESTINI. In-4°; Florence, 1829; Piatti.

287. ILLUSTRAZIONE DI TRE MEDAGLIE INEDITE.—Explication de 3 médailles inédites, accompagnée de quelques notices sur un manuscrit inédit, appartenant au prof. Vitali de Parme; par J. J. ORTI. Un vol. in-4.°, Vérone, 1827. (*Giornale delle provincie Venete*; octobre 1827, p. 169).

La première médaille expliquée par l'auteur vient de la Béotie; elle est en or, et par conséquent inédite, car jamais numismate n'a fait connaître une médaille de ce métal. L'explication est adressée à M. Lopez, directeur du musée de Parme, pour lequel M. Lopez en a fait l'acquisition.

L'explication de la seconde médaille en or, qui représente Arsinoë, femme de Ptolémée Philadelphie, est adressée à M. P. Vitali, professeur de langues orientales à l'université de Parme. M. Orti parle ensuite à M. Vitali d'un manuscrit appartenant à ce dernier, et contenant 515 épigraphes, dont 480 romaines, 25 grecques, 8 en vers latins, et une loi sacrée ou religieuse.

L'auteur de ce recueil d'épigraphes est inconnu, car le manuscrit n'a point de titre. Toutefois on peut supposer que c'est l'œuvre d'un voyageur; car, outre les épigraphes, on y trouve la description des temples, des théâtres, des édifices publics de l'Épire, de la Macédoine, de la Béotie, de la Dalmatie, etc. Le chevalier J. Asquine a publié quelques-unes de ces épigraphes. M.

Orti en publie à son tour un certain nombre. Il explique ensuite un médaillon d'or inédit de Decencius, frappé à Trèves, et à cette occasion il parle de la monnaie de Trèves dont il n'est fait mention que sous l'empereur Gallien. M. Orti termine son livre par des remarques pleines d'érudition sur les monnaies en général, et sur celles de Trèves en particulier. C. R.

288. SUR LE MONNOYAGE SAXON. — IV. MERCIA. — (*Gentlemen's Magaz.*; Avril 1826, p. 306.

Les monnaies des souverains de Mercie offrent un champ plus sûr et plus vaste aux investigations et à la discussion, que celles d'aucun autre état de l'Heptarchie; et cela à raison, non seulement du plus grand nombre des princes de cette dynastie, mais encore de l'antériorité de leur série qui, en effet, commence avec Eadwold, en l'an 719. On ne connaît en ce moment que deux pièces de ces dernières, qui l'une et l'autre sont dépourvues de l'effigie, absence que l'on remarque dans la plupart des premiers sols, tels que ceux d'Athelstan, d'Eadberht, etc. Nulle de ces monnaies n'a à son obvers (1) une partie quelconque du mot *Merciorum*, par la même raison que la légende manque à celles d'Eadbeht, le dessin du type ne laissant point de place pour l'insertion de ce signe. On voit au revers de l'une de ces monnaies, une croix formée de boules et des quatre demi cercles qui se réunissent aux extrémités de la croix, type qu'adopta par la suite Coenwulf. Le revers de l'autre, dont on ne peut donner ici une description claire et précise, fut imité par Offa, son successeur.

Une particularité remarquable, c'est que dans les sols d'Offa, on voit parfois le nom du maître des monnaies à l'obvers, et le sien propre au revers; mais on remarque le plus souvent le contraire. Cet usage, très-rarement imité par d'autres rois, mérite d'être cité. Souvent aussi le nom et les titres sont indiqués par abréviation, comme dans ce cas, OF. R. M., pour *Offa rex Merciorum*. Chacune de ces quatre lettres initiales se trouve placée dans un des quartiers d'une croix dont les branches s'étendent presque jusqu'aux rebords de la monnaie. Plusieurs de ces types sont remarquables; dans quelques-uns, la tête avec les cheveux tressés, est dans le style romain; un autre porte un serpent en

(1) On entend ici par ce mot le côté qu'on nomme communément la tête; le côté opposé est le revers.

cercle; un troisième, une bande sur laquelle se trouve inscrit le nom du monnayeur, avec le mot *Not*, etc., comme dans les monnaies du Bas-Empire romain, et une quatrième avec deux triangles croisés et conjoints: sans parler ici de nombre de signes, enfans de l'imagination, qui ne ressemblent à rien soit dans la nature soit dans les productions de l'art. La variété presque continue des monnaies de ce monarque, et la supériorité d'exécution qui les distingue en général, sont autant de caractères particuliers qui les rendent d'un haut intérêt pour le numismate. Ajoutons que le nom *Hintre*, qui se trouve sur les monnaies aux types d'Eadwald et d'Offa, représente très-probablement le même individu.

Passant à l'examen des monnaies de Cenethreth, épouse et successeur d'Offa, la seule princesse du sang royal qui figure dans le monnayage saxon, nous ferons remarquer que cette attribution de l'une des prérogatives les plus importantes de la souveraineté, est parfaitement d'accord avec le portrait que les anciens historiens nous ont transmis de cette reine ambitieuse. Dans le fait, les sols au type de Cenethreth, qui portent son effigie, se trouvent en plus grand nombre que ceux qui en sont dépourvus; mais les uns et les autres sont très-rares. Les premiers ont, comme un petit nombre de ceux d'Offa, le nom du monnayeur à l'obvers; ce nom est constamment, à ce que je crois, *Eoba*; dans les sols dépourvus de l'effigie, le nom est *Oba*. Je tiens ces deux noms pour représenter le même individu, l'initiale *E*, suivant le génie de la langue saxonne, se trouvant absorbée par la lettre *O*, et ces deux lettres ayant probablement la même consonnance que notre *Yeo*.

L'art du monnayage, pendant les règnes d'Offa, d'Egbert et de Coenwulf, paraît être parvenu à son apogée; car après le dernier de ces monarques, il déclina sensiblement et très-vîte.

Les monnaies de Cenethreth doivent avoir été fabriquées du vivant d'Offa; car jamais elle ne fut légalement investie de l'autorité souveraine; son fils Egbert ou Egfrýd, comme on l'appelle plus communément, ayant succédé immédiatement à son père, ce qui eut lieu l'an 796.

On peut dire de ce jeune mais excellent prince, dans les termes d'un certain poète: « *Ostendunt terris hunc fata*, etc.; » car il netint les rênes du gouvernement que pendant quelques mois, et en par-

tie, conjointement avec son père. Toutefois, il fit frapper, dans ce court période, des monnaies à son propre nom, dont on n'a remarqué que deux exemplaires, l'un et l'autre dépourvus de l'effigie, et ressemblant exactement, et quant à la devise et quant au nom du maître des monnaies, aux types de son père; particularités qui peuvent certainement servir à distinguer ces pièces des monnaies du seul monarque dont, à ce que nous croyons, le nom ne s'écrit jamais comme le sien, Ecgbearht, mais toujours Ecgbearht ou Ecgbeorht. Chacune de ces pièces porte à l'obvers le nom du monnoyeur, et, au centre, le signe R, par abréviation du mot *Rex*. On voit, au revers, certains caractères fantastiques dont nous ne saurions donner une description intelligible.

Les sous de Coenwulf sont d'une grande rareté; ils sont, en général, d'un bon travail, quoiqu'inférieurs, sous ce rapport, à ceux du temps d'Offa. Ces sous sont avec ou sans effigie; ces derniers sont plus rares que les autres. Comme il n'a existé qu'un seul monarque saxon du nom d'Offa, il est facile de distinguer les monnaies de Coenwulf. Elles ne présentent point une aussi grande variété de types que celles d'Offa, mais elles ne laissent point pour cela de former une intéressante série en ce genre. Plusieurs de ces monnaies portent au revers une petite croix en travers; d'autres une croix fleurie. L'une a un revers semblable à celui d'Eadwald, avec les demi-cercles décrits ci-dessus. Une autre, d'une forme singulière, porte un caractère qui ressemble à un A; caractère dont il a été fait mention à l'article Ethelward et Beorhtric; ce qui semble prouver que ce caractère n'est qu'une simple devise d'ornement, puisqu'on la trouve sur les monnaies de trois royaumes différens, savoir: de ceux des Saxons de l'Ouest, de Mercie et des Angles de l'Est.

Certains revers des types sans effigie ressemblent aux monnaies de Cuthred qui se trouvent dans le même cas. L'une de ces variétés a été frappée par Dudda, et comme ces deux rois étaient contemporains, elles peuvent être considérées comme ayant été fabriquées par le même individu; ce qui porte fortement à présumer que les monnaies de Cuthred, sans effigie, qui, jusques-là, avaient passé pour appartenir au monarque saxon de l'Ouest, appartiennent réellement au Cuthred de Kent.

Il n'existe que 3 ou 4 variétés des monnaies de Coelwulf I ; et toutes sont d'une extrême rareté. Leurs revers n'offrent rien de remarquable ; et ces pièces ne se distinguent de celles de Coelwulf II, qu'en ce que les légendes de ces dernières se trouvent placées en 3 lignes sur le revers, comme sur les monnaies de Burghred, d'après lesquelles elles ont été sans doute copiées.

Viennent ensuite les monnaies de Beornwulf, dont nous ne possédons qu'un seul type qui est de la plus grande rareté. Ce type porte une tête d'un dessin grossier, avec cette inscription Beornwulf Rex ; au revers est une petite croix en travers. Ces deux types sont de deux différens monnoyeurs ; mais le règne de ce roi, qui ne fut que de trois ans, ne présente qu'une série non-interrompue de guerres et de troubles civils ; il est probable qu'on aura attaché peu d'importance au monnayage de cette époque.

Nous n'avons de même qu'un seul type des monnaies de Ludica, son successeur, bien que le règne de celui-ci ait été d'une très-longue durée. Le revers de ce type porte en trois lignes Werbald Mone, nom du maître des monnaies. La grossièreté du travail de ces monnaies, comme celle des monnaies de Beornwulf, forme un frappant contraste avec le fini des monnaies d'Offa et de ses successeurs immédiats ; ce qui cependant n'embrasse qu'une période de 60 ans.

Sous le règne de Berthulf, le système du monnayage paraît s'être un peu perfectionné. On n'a trouvé aucune monnaie de ce roi, sans effigie ; mais nous en possédons plusieurs variétés qui en sont pourvues ; et ces dernières présentent la plupart, au revers, la petite croix en travers. Quelques-unes de ces variétés ont un membre de la croix fleuri ; dans d'autres la croix est entièrement fleurie. Une autre espèce de variété a, dans chaque quartier, une croix et un anneau, ainsi que le caractère que l'on trouve si souvent dans les monnaies d'Athelward ; mais les plus curieuses de toutes, sont celles qui ont une croix du calvaire, avec un T, d'un côté, et un A, de l'autre (ce qui forme la fin du mot *Moneta*), et un anneau sous chacune de ces lettres.

Les monnaies de Burghred, successeur de ce prince, sont en plus grand nombre que celles d'aucun des autres rois de l'Heptarchie : ces monnaies ont uniformément l'effigie ; et, à

quelques différences insignifiantes près, la même espèce de revers, savoir : une légende consistant en trois lignes. Burghred est le premier prince saxon qui ait *invariablement* adopté ce revers ; car dans le très-petit nombre d'exemplaires des monnaies d'Offa, dans lesquels la légende se trouve placée de cette manière, cette légende se trouve tellement surchargée d'ornemens, qu'à peine méritent-ils d'être cités comme une exception.

Dans nombre de revers de Burghred, les lignes de la légende sont séparées entr'elles par une barre épaisse qui se termine en forme de crosse.

Coelwulf II ne nous présente qu'un seul type dont le revers est exactement semblable à ceux de Burghred, excepté en ce qui est du nom du maître des monnaies. Sir Andrew Fountaine a attribué ces sous à Coelwulf I ; mais d'après leur grande similitude avec ceux de son prédécesseur, on ne saurait douter qu'ils appartiennent en effet à Coelwulf II, ce revers, ainsi qu'on vient de le faire observer, n'ayant jamais été adopté avant le temps de Burghred, d'après les monnaies duquel il fut indubitablement copié. Ces sous étaient extrêmement rares. En général, ils sont d'une plus belle exécution que celle des sous de ses prédécesseurs depuis le temps de Coenwulf. L.

289. FRAGMENS D'UN SENATUS-CONSULTE RENDU EN L'HONNEUR DE GERMANICUS. (*Classical journal*, n° LXXIV, juin 1828, pag. 202).

Peu de personnes savent que les tablettes contenant ce senatus-consulte, auquel Tacite (*Ann.* II, 83) fait allusion, ont été découvertes à Rome. Fea, célèbre archéologue italien, a vu les originaux qui étaient mutilés, et en a pris l'empreinte avec du plâtre. Il est d'autant plus heureux que l'idée lui en soit venue, que les tablettes ont disparu de Rome. On croit que des Anglais les ont achetées.

Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs ces fragmens, qui ont été publiés par Fea dans les *Frammenti di fasti consolari e trionfali*.

I.

UTERQUE DOMESTIC

CESAR. AVG.

CITRA MARE. SE

ALIQVAM

E. IN PALATIA

IN EODEM LIBRO

AMICUM. ARBITRA

SENATVI. PLACERE. VTI

IMAGINES. PONERENTVR. SVpra

CETERA. QVÆ. EX. S. C. HONORANDI

QVI. INTER. ALIA. EODEM VOLUMINE

MARJ. PROVINCIARVM. ASIATICARUM

GRATIAS. AGERE. ET ADGNOSCERE

OSARENT. VRI. TERE

FISGUM. DONARE

IPSARVM. QV

ARENT.

II.

M

VM

RATIS. T

(?) I ASCO. . MI

NON. PARCES

CAESARIS *pontificis maximi*

ANTONIAE MATRIS

ALTER IANVS. FIERET

REGIONIBVS. QV

CON. VENIENS. RV

TERTIVS. IANVS. VERO *exer*CITVS. DEINDE. PEI *ger*MANIS. ET. PRAEC. *tumu*

LVM. DRVSL. FACERE

ET. CUM. ESSET. IN. E

EX. HOC. S. C. FACTVS *ubi corpus Germanici*

CAESARIS CREMAT

BASSET TRI.

Les futurs éditeurs de Tacite pourront tirer bon parti de ces fragmens, relatifs à l'un des plus grands hommes de l'histoire romaine. W.

290. INTORNO L'ANTICO MARMO DI C. GIULIO INGENUO. — Dissertation sur l'inscription antique de C. Julius Ingenuus, dé-

couverte dans le territoire de Trente; par M. . . . 60 pp.
Milan, 1827; Bonfanti.

Cette inscription, en bon état de conservation, est de la teneur suivante :

C. IVLIO
INGENVO

C. I

TRIB. LEG. III. ITAL

TIB. CL. VICTOR. VE

INFANTI. BENIG

PLVRA. DE. SE

MERENT.

La question porte sur la troisième ligne, c'est-à-dire sur l'interprétation qu'il convient de donner aux lettres C. I.; question qui n'est pas de peu d'importance pour les archéologues; car il n'est pas rare de rencontrer ces deux initiales dans d'autres épitaphes. Plusieurs savans, entr'autres Doni, Muratori, Morcelli, Donati, le comte Giovanelli, Stoffella et Borda, se donnèrent beaucoup de peine pour en déterminer le véritable sens; mais M. Labus n'approuve aucune de leurs diverses interprétations, et ce n'est pas sans raison à l'égard de quelques-uns d'entr'eux qui; dans un I ont cru ou voulu voir un F. C'est encore à juste titre qu'il pose en principe qu'on doit toujours, dans des questions de cette nature, examiner toutes les épigraphes qui peuvent avoir quelque analogie avec celles dont il s'agit, et qui d'elles-mêmes se prêtent à une interprétation claire et facile. Partant de ce dernier point, notre auteur passe en revue les nombreuses inscriptions tumulaires dans lesquelles se rencontrent de semblables lettres accolées; et il conclut de ces rapprochemens comparés que ces dites lettres, C. I., de même qu'elles signifient évidemment, dans ces diverses inscriptions, *Clarissimus Juvenis* ou *Clarissimo Juveni*, doivent, dans l'inscription de *C. Giulio Sabino*, offrir le même sens, et non point celui de *Caj. Filio*, ainsi que le prétendent Doni, Muratori et Morcelli; de celui de *Cohortis* 1^{re}, indiqué par Cresseri; de *Civi Ingenuo*, adopté par Giovanelli; pas plus que celui de *Caj. Julii*, imaginé par Stoffella, de *Colonia Julia*, inventé par Borda, etc. Les formules *Clarissimus Vir*, de *Clarissima Femina*, de *Clarissimus Puer*, de *Clarissima Puella*, etc., sont

HISTOIRE.

292. *LEHRBUCH DER CHRONOLOGIE*, etc. Traité de chronologie; par M. MAGOLD. In-8° de VIII et 365 pp. Munich, 1829; Weber.

L'auteur de ce livre, pensant que la chronologie est une science non moins nécessaire aux théologiens et aux philologues qu'à ceux qui s'occupent de recherches historiques, s'est particulièrement appliqué à la rendre utile aux premiers, et, dans ce but, a traité différentes parties de la chronologie générale ou spéciale avec plus d'étendue qu'il ne l'aurait fait sans cette considération. Il déclare avoir suivi la méthode scientifique, « parce que, dit-il, la nature d'un traité élémentaire l'exige, et que l'exposition de la science en devient plus suivie, plus courte, plus précise, plus claire et plus substantielle. » Au reste, le peu de propositions astronomiques que renferme l'ouvrage sont faciles à comprendre, et n'exigent de connaissances en mathématiques que celle de la règle de trois ordinaire, bien que l'auteur ait quelquefois fait usage de formules algébriques, c'est-à-dire qu'au lieu de chiffres, il se soit servi des lettres de l'alphabet; de sorte que l'étudiant peut, sans le secours d'un maître, parvenir aisément à l'intelligence des propositions.

L'ouvrage se divise en deux sections, dont l'une renferme la chronologie générale, et l'autre, la chronologie particulière de chaque peuple. La première comprend quatre chapitres qui traitent, 1° du temps et de ses divisions; 2° des ères ou de la computation du temps; 3° des cycles; 4° des périodes. Ces chapitres sont eux-mêmes subdivisés en articles qui contiennent les notions élémentaires de la chronologie historico-astronomique. Le chapitre troisième, emprunté à l'ouvrage d'Ideler, est le plus important et le plus étendu : il renferme tout ce qui est relatif aux révolutions périodiques du temps nommées *cycles*. On y trouve une explication claire et précise des cycles solaire et lunaire, des épactes, des lettres dominicales, du nombre d'or et des indictions. L'auteur ne parle, dans cette partie de

son ouvrage, que des quatre périodes les plus importantes : 1^o la période victorienne ou dionysienne, composée de 532 années juliennes, nombre résultant de la multiplication du cycle solaire de 28 ans par le cycle lunaire de 19 ans : $28 \times 19 = 532$; 2^o la période julienne formée de 7980 années juliennes commençant au premier janvier. Pour obtenir ce nombre on multiplie la période dionysienne, qui est elle-même le produit d'une multiplication, par le cycle des indictions composé de 15 ans : $532 \times 15 = 7980$; 3^o la période gréco-romaine comprenant le temps qui s'est écoulé depuis l'ère d'Antioche ou de l'église grecque jusqu'à la naissance de Jésus-Christ : ce qui fait un espace de 5493 ans computés en reculant au mois de janvier précédent, c'est-à-dire de huit mois, le premier jour de l'année ecclésiastique grecque qui commence au 1^{er} septembre; 4^o la période de Jobel, appelée aussi *grand cycle sabbatique*, révolution de 49 ans contenant sept périodes sabbatiques ou sept espaces de sept années : $7 \times 7 = 49$.

Les peuples dont il est parlé dans la seconde partie de l'ouvrage, consacrée, ainsi que nous l'avons dit, à la chronologie spéciale de chacun d'eux, sont dans l'ordre adopté par l'auteur, les Juifs anciens et modernes, les Romains, les Grecs, les Égyptiens, les Perses, les Mahométans, les Hindous, les Chinois et les Japonais. Quelque peine que se soit donnée M. Magold pour rendre son traité de chronologie exact et complet dans toutes ses parties, nous devons dire, comme il l'avoue d'ailleurs lui-même avec franchise, que les articles relatifs aux Hindous, aux Chinois et aux Japonais laissent beaucoup à désirer. La chronologie de ces peuples est généralement affectée de vague et d'obscurité, défauts que l'auteur ne pouvait éviter, n'ayant pas à sa disposition des secours suffisans pour traiter la matière avec plus d'étendue, de précision et de clarté.

E. C. D. A.

293. QUELQUES OBSERVATIONS SUR LA CARTE CHRONOLOGIQUE ET HISTORIQUE DU PROFESSEUR F. STRASS. (*Algem. konst en letterbode*, avril, 1830 p. 258.)

Les érudits savent qu'il y a eu une foule d'éditions et d'imitations du Tableau chronologique et historique du professeur F. Strass; il s'agit de savoir, dit M. Budding, dans une

G, TOME XV. — AOÛT 1830, 28

lettre adressée au rédacteur du journal hollandais, si Strass est le véritable inventeur des tableaux synoptiques dont l'utilité est si grande pour l'étude de l'histoire et de la chronologie.

M. Budding ayant fait des recherches afin de découvrir le premier auteur des tableaux synoptiques pour l'histoire et la chronologie, a trouvé un tableau historique et chronologique de l'année 1682 dont Shele ou Sheele est l'auteur. Ce tableau a été gravé, en 1708, par J. Mulder. M. Budding ne sait pas s'il en existe des éditions plus anciennes. En 1745 et 1752, il en a paru des éditions à Harlem chez Maarshoern. Ces éditions sont entre les mains d'Aron de Pinto Josefzoon, un des amis les plus éclairés des sciences utiles que possède Amsterdam.

En comparant la carte de Shele à celle du professeur Strass, M. Budding s'est convaincu que cette dernière n'était qu'une édition meilleure et plus complète de la première. En conséquence, M. Budding a cru devoir réclamer, dans l'intérêt de son pays, la priorité en faveur de la carte de Shele. C. R.

294. ESSAI SUR L'HISTOIRE DE L'ESPRIT HUMAIN DANS L'ANTIQUITÉ; par M. RIO, professeur d'histoire au collège royal de Louis-le-Grand. Paris, Tom. I, 1829; Tom. II, 1830; Hachette. In-8°, avec cette épigraphe : Toute la suite des hommes pendant tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. (PASCAL.)

Le 2^e volume de l'ouvrage dont j'ai transcrit le titre vient de paraître. Dans le repos forcé que la politique laisse aux esprits, qu'il me soit permis d'appeler l'attention du public sur cette œuvre consciencieuse d'un homme de talent.

Un mot d'abord du système qui a dicté le livre, nous en suivrons plus aisément le développement.

Il ne faut pas étudier long-temps l'histoire pour y reconnaître une marche providentielle. Le progrès continu de l'esprit humain comme loi de l'humanité, est une doctrine plus contestée. M. Rio a voulu en donner dans son livre la preuve *a posteriori*, la preuve par l'histoire de l'antiquité.

Mais complétons la pensée de l'auteur.

A regarder les choses de très-haut, et à ne peser que les ré-

sultats, le progrès est continu. Mais approchez davantage, tenez compte des détails, et vous verrez que dans ce travail immense, bien des fois les travailleurs démolissent le lendemain ce qu'ils avaient construit la veille, bien des fois ils se sont lassés, et l'ont abandonné laissant à leurs successeurs le soin de le reprendre et de le continuer. Les peuples, après de violents efforts pour achever leur tâche, se sont épuisés dans de longues maladies et sont morts, qu'importe. La vie de l'humanité est longue : peu à peu, pierre à pierre, l'édifice s'est élevé : la loi a eu son accomplissement. — Et ainsi deux choses à voir dans l'histoire de l'esprit humain : d'une part, progrès continu de l'ensemble, de la masse ; de l'autre, dans la vie des peuples, alternatives de progrès et de décadence, de pas en avant et de pas en arrière. Or ce progrès dans chaque peuple bientôt suivi d'une décadence, a une loi invariable. La voici : l'inspiration comme premier fait, puis la réflexion. — Arrivé là, un peuple s'y tient quelques temps, s'y balance, et puis il décline. L'imagination défaille la première et s'efface de plus en plus. En même temps, comme par compensation, la faculté la plus matérielle en quelque sorte de nous-mêmes, prend un immense développement : c'est le temps de l'observation, c'est l'époque des sciences physiques, naturelles, mathématiques. Et certes la part est belle, la carrière est large. Malheureusement après un certain laps de temps et quelques découvertes, l'intelligence se lasse d'observer. Tout est fini alors : ce symptôme est le dernier. Le peuple a fait son temps. Un autre est là, qui suivant la même marche, s'avancera un peu plus loin sur la même route, marquera sa place par une découverte nouvelle, et puis mourra à son tour.

Telle est, ce me semble, la base double de cet ouvrage, le système dans lequel il est conçu. Reste à montrer comment l'auteur le développe dans l'histoire de l'antiquité. — Le 1^{er} volume nous avait conduits en Orient, dans le berceau du monde et de la civilisation. Après y avoir étudié l'esprit humain à son point de départ dans ses deux périodes, dans ses deux phases, la poésie et la science, d'une manière aussi complète qu'il est possible de le faire pour une histoire encore si peu connue, l'auteur suivait en Grèce le développement des germes que le vent de l'Orient y avait apportés. Là encore

même caractère : l'inspiration d'abord, puis la réflexion, mais sur un plan plus vaste, dans des dimensions plus larges, avec la supériorité enfin de ceux qui viennent les derniers. — Jusqu'à Périclès et presque jusqu'à Alexandre, l'auteur n'a eu qu'à suivre un progrès constant : dans le 2^e volume, sa tâche est plus pénible. Car à Alexandre la dégénération commence, et ses vastes conquêtes, son génie et les merveilles de sa courte vie ne l'arrêtent pas d'un instant. — L'imagination est la première faculté qui s'éveille dans l'individu comme dans l'espèce, et son langage est la poésie : c'est aussi la première qui se flétrisse. Homère était encore apprécié, senti, et les œuvres du grand poète « ne quittaient pas plus Alexandre que son épée : » mais nul poète original ne s'élevait. Le temps qui nous a conservé les noms des poètes de ce siècle, ne nous a pas transmis leurs chants : or les beaux vers ne se perdent pas, Homère avait vécu long-temps dans la mémoire des hommes avant d'être écrit. D'ailleurs il y avait un symptôme bien plus frappant de la décadence de la poésie : c'était la critique littéraire qui s'élevait. De toutes parts paraissaient des traités sur Homère, des analyses, des commentaires, mais pas un poète, et le plus grand génie du temps, Aristote, avait par sa poétique dressé le testament de la poésie.

Les beaux arts ne furent pas plus heureux, et il ne pouvait guère en être autrement. Tout se tient dans l'homme, le bien comme le mal. Dans un temps d'immoralité et de servilité, dans un temps où les grandes pensées de patriotisme et de religion s'étaient effacées, dans un temps de mollesse et d'épuisement moral, quelle inspiration pouvait-il y avoir pour les beaux arts qui ne vivent que de sentimens exaltés, de patriotisme, de religion ? En fait, l'architecture ne produisit plus rien de grand ni en Grèce, ni dans les nombreuses subdivisions que l'empire d'Alexandre avait subies. Une supériorité purement matérielle se fit voir dans des monumens presque tous consacrés à de honteux souvenirs, élevés à des courtisanes ou à des despotes. En sculpture, le type idéal de Phydias avait été ramené à la copie de la nature, au portrait, et cette fausse route où Lysippe lui-même avait engagé son art, fut malheureusement trop suivie. La peinture, plus florissante que jamais sous Alexandre et sous le pinceau d'Apelle, marchait pourtant à sa ruine. Car déjà

parmi les élèves du grand peintre, le gracieux remplaçait le beau; les scènes d'intérieur, les portraits prenaient la place des grandes peintures historiques ou religieuses, jusqu'à ce qu'on vit un Galaton peindre Homère vomissant, et une nuée de poètes s'empressant autour de lui pour recueillir ce qui sortait de sa bouche.

L'éloquence était morte avec Démosthènes. Plus d'amour de la liberté, plus de patriotisme dans les anciennes cités de la Grèce, une honteuse et servile immoralité dans les nouvelles villes dont les lieutenans d'Alexandre avaient fait leurs capitales, par conséquent plus de ces démagogues violens et fougueux, mais puissans par la parole, en un mot plus d'orateurs: et les rhéteurs s'étaient installés dans les tribunes désertes.

L'histoire semblait devoir être puissamment favorisée par les conquêtes d'Alexandre, qui ouvraient à ses investigations un monde si nouveau et un champ si vaste à explorer. Il n'en fut rien: au moins il semble légitime de tirer cette conclusion de ce que Cicéron et quelques autres écrivains romains nous ont dit des historiens du siècle d'Alexandre, presque complètement perdus pour nous. Le mauvais goût, le mensonge et la servilité, tels étaient les caractères de leurs ouvrages. Et la raison en est simple. « Tout chef-d'œuvre historique, dit M. Rio, est à-la-fois un produit d'imagination et un produit d'observation. Si la première de ces facultés vient à se flétrir ou à s'éteindre, l'œuvre de la seconde sera nécessairement incomplète.

Une seule exception vient consoler dans ce déclin de l'histoire en Grèce: c'est Polybe. Le caractère de ce grand historien, et sa place dans le temps où il est venu, me semblent avoir été fort bien appréciés par M. Rio. C'est un des morceaux les plus remarquables du livre. Polybe, je le répète, était une exception à son siècle. Historien philosophe, libre, éloquent et profond, il ne peut voir sans tristesse et sans colère la dégradation de son pays. Aussi détourne-t-il ses regards de la Grèce et de l'Orient pour donner toute son attention à l'énergique vitalité de cette Rome qui déployait déjà sa puissance et sa force, et avait fait sentir la vigueur de son bras à la Grèce elle-même. Et pourtant lui-même n'échappa point à l'influence flétrissante du temps où il vivait: un germe de scepticisme et de matéria-

l'homme historique était déposé dans son ouvrage, et il ne manquait pas d'hommes alors pour le féconder.

La philosophie complètera ce triste tableau de la décadence intellectuelle et morale de la Grèce. La philosophie ne se nourrit pas seulement de faits. Or dans le siècle qui nous occupe l'enthousiasme s'est refroidi; ce qu'on demande partout ce sont des résultats positifs : une impiété savante dans les écoles, licencieuse et servile dans le peuple. Telle est la tendance de la Grèce. Suivez-la dans ses écoles.

Platon n'était plus représenté. Aristote son disciple avait rompu tout-à-fait avec le maître, en posant l'observation comme la base de toute science et de la philosophie. C'est à proprement parler son titre de gloire, la clef de voûte de l'édifice qu'il a élevé. Aussi dans Aristote, supériorité incontestable, immense, dans tout ce que l'observation peut atteindre, lacunes graves dans ce qu'elle ne peut résoudre, la psychologie et la théologie. Aristote ne nie pas l'immortalité de l'âme, mais il exclut Dieu du gouvernement du monde. — Or Aristote avait été sage, comme le sont les grands génies. Mais pour juger d'une doctrine, a dit un maître célèbre, suivez-en les conséquences dans les disciples. Dans tout ce qui est observation, on le continue glorieusement : mais la partie morale et intellectuelle va se dégradant. Chez Aristote, l'homme avait imposé des contradictions au philosophe : chez les disciples, on ne recule pas devant les conséquences, et Straton de Lampsaque nie hardiment l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

Quand l'école de Platon et celle d'Aristote eurent fait leur temps, deux autres systèmes vinrent les remplacer et les continuer, l'épicurisme et le stoïcisme.

On connaît la doctrine d'Épicure. La prétendue réhabilitation qu'on en a essayée, qu'a-t-elle montré, sinon qu'Épicure, soit prudence, soit bon sens, n'avait pas poussé à bout son système ? Sans doute il admettait les plaisirs de l'âme comme ceux du corps : mais au fond, qu'est-ce qu'une morale qui se fonde sur le plaisir ? C'est la morale de l'intérêt. Sans doute il ne niait pas l'existence des dieux, mais qu'est-ce que les dieux inertes et matériels d'Épicure ? D'ailleurs suivez Épicure dans ses disciples, et voyez-les aboutir à l'athéisme pur et franc, à la négation de l'âme, et à une démoralisation si honteuse et si

dégoûtante qu'on les chassait de partout. Malheureusement l'épicuréisme était devenu populaire, et sa tâche est merveilleusement servie par le scepticisme que Pyrrhon et ses disciples allaient prêchant par la Grèce.

L'existence du stoïcisme à la même époque ne détruit en rien le système du livre. Car qu'est-ce que le stoïcisme ? une protestation mâle et énergique contre la corruption presque universelle, et une protestation impopulaire. Il y a plus : le système de Zénon continué et modifié par ses disciples, tout consolant qu'il est, porte indubitablement la trace de la décadence philosophique. Elle lui était imposée par son temps. Car, je l'ai dit, le stoïcisme était une réaction, une protestation contre l'immoralité générale. Mais un système de philosophie qui se réduit presque à la morale et dont le but est essentiellement pratique, n'est-ce pas une philosophie de décadence ? — D'ailleurs la psychologie et la théologie de Zénon étaient entachées de matérialisme.

Là se termine le tableau du déclin intellectuel et moral de la Grèce. Mais en même temps que l'imagination se flétrit, et que tout ce qui y tient de près ou de loin dégénère, l'observation et toutes les sciences qui en dérivent, les sciences naturelles, physiques et mathématiques, prennent du développement. Le temps de la Grèce n'était donc pas encore venu : elle avait encore une belle carrière à parcourir : elle la parcourut glorieusement. L'observation introduite dans la science comme unique méthode, avait mis la philosophie sur une fausse route. Car de tous les problèmes philosophiques aucun peut-être ne saurait être complètement résolu par l'observation. Mais très-certainement elle ne pouvait avoir que d'heureuses conséquences dans les sciences naturelles, où tout peut être observé. En fait, depuis qu'Aristote donna au monde la méthode d'observation, les sciences naturelles entrées dans cette route nouvelle, dépassèrent en peu de temps et d'une manière prodigieuse tout ce qui avait été fait dans les temps anciens.

La médecine ne fut pas celle qui en profita le plus peut-être, et cependant d'importantes découvertes furent faites par Aristote et ceux qui le suivirent. Aristote qui le premier avait donné un essai d'anatomie comparée, décrivit l'origine et la distribution des vaisseaux sanguins; Praxagoras de Cos distingua les

veines et les artères; Hériphile découvrit les nerfs. La médecine et les études qu'elle comprend, languit et dégénéra, quand parmi les disciples d'Hériphile, la méthode d'observation fut négligée, et surtout quand l'enthousiasme désintéressé pour les découvertes scientifiques céda la place à un ignoble empirisme, ne se guidant plus que par l'utile.

L'histoire naturelle fut poussée beaucoup plus loin. Aristote peut à juste titre en être dit le créateur. Il embrasse dans ses recherches zoologiques l'homme, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, et jusqu'aux insectes. Puissamment secondé dans ses recherches par les conquêtes d'Alexandre, qui d'ailleurs avait mis à sa disposition tous les moyens matériels de faire des observations, il a donné sur tous ces sujets des détails très-nombreux et dont l'exactitude a été très-bien vérifiée. Du reste, comme cela devait être au début de la science, les classifications sont assez mal établies. Mais on ne peut se lasser d'admirer, quand on voit cette foule de généralités qu'il énonce sans se tromper jamais, et qui supposent tant de science et tant de recherches. M. Rio a donné une analyse très-curieuse et très-intéressante de ses travaux et de leurs résultats. Le début de l'histoire naturelle était si prodigieux, qu'il eût dû épuiser la part du progrès réservé à une seule nation. Pourtant après Aristote, Théophraste, Straton de Lampsaque et quelques autres presque tous péripatéticiens ajoutèrent beaucoup au travail de leur maître.

L'histoire des végétaux devenait une science à la même époque, et c'était encore Aristote qui la créait. Son traité des plantes est le premier traité de botanique qu'on eût encore écrit. Après lui, Théophraste composa un ouvrage sur le même sujet qui ajouta très-peu de chose à celui d'Aristote. Pourtant il contient la description de cinq cents végétaux, nombre bien petit si on le compare à l'état actuel de la science qui en compte 28,000, mais immense si l'on pense que la science était à son début. Le titre de gloire de Théophraste est la distinction des sexes dans les plantes, distinction qui a ouvert une carrière immense à la botanique.

Théophraste écrivit aussi le premier traité de minéralogie, et commença cette science qui devait être si utile pour éclaircir l'histoire primitive du globe, mais dont on ne sentait pas en-

core la haute importance. Aussi ce premier essai, quoique honorable pour la Grèce, était-il bien imparfait. Mais les observations sur le règne minéral n'étaient point assez avancées pour servir de base à une science régulière.

Enfin, pour compléter le tableau des sciences naturelles, il faut enregistrer les progrès que la géographie fit au même temps. Les conquêtes d'Alexandre et des rois de Syrie avaient fait connaître la Perse, l'Inde, et une grande partie de l'Asie. Pythéas de Marseille s'avança assez loin vers le nord et découvrit la Scandinavie. Sous les Lagides, les caps d'Arabie furent doublés. On parvint le long des côtes d'Afrique jusqu'au cap Boïador, et Hipparque affirma la communication de la mer Atlantique avec les Indes, seize siècles avant que Vasco de Gama s'immortalisât par la confirmation de cette découverte.

Pour donner une idée du développement que prirent les sciences mathématiques dans la dernière partie de l'âge grec, il suffirait presque de nommer les hommes qui les ont illustrées, Euclide, Archimède et Apollonius de Perge. Je ne sais si nos temps modernes pourraient opposer trois noms plus justement célèbres. Je n'énumérerai pas leurs découvertes : qu'il me suffise de dire que l'astronomie, la géométrie, la trigonométrie, la mécanique furent créées, et qu'à côté de ses découvertes la Grèce laissait aux peuples futurs les méthodes qu'elle avait inventées pour les faire. Désormais le rôle de la Grèce est fini. Plus qu'aucun peuple peut-être elle a fait avancer l'esprit humain. Mais enfin elle s'est épuisée à la tâche, et pendant qu'elle succombe, Rome grandit. C'est à elle désormais que sont confiées les destinées du monde, jusqu'à ce que le christianisme vienne renouveler la terre. Rome préparait les voies au christianisme.

Le 2^e volume de l'*Essai sur l'histoire de l'Esprit humain* s'arrête où finit la Grèce. J'ai voulu en faire connaître le contenu, et pour cela, j'ai presque dressé une table des matières. Mais il est juste de dire qu'on ne doit pas juger le livre par la sécheresse que forcément j'ai mise dans mon compte rendu. Le livre est fort brillant au contraire, trop brillant à mon avis, quoique sous le rapport de la simplicité il y ait un progrès sensible du 2^e volume sur le 1^{er}, et la science et l'érudition y sont voilées avec un peu de coquetterie sous une forme élégante. Or,

à tort ou à raison, on ne se fie guère à l'érudition d'un savant trop soigné, trop recherché dans sa mise. Aussi ne suis-je pas étonné que quelques critiques, après une lecture superficielle et rapide, aient mal jugé de la science de l'auteur qui est réelle pourtant. Il y a telle partie du livre où les consciencieuses recherches de M. Rio sont tellement cachées sous des énumérations oratoires, qu'il faut avoir grand soin d'aller chercher la note, et de lire attentivement les noms de tous les livres où ces faits réunis avec tant d'art ont été trouvés, pour voir que cette phrase harmonieuse et habile a coûté plusieurs jours de longues et pénibles études. — Au reste, ce défaut disparaît presque entièrement, il le faut dire, dans la deuxième moitié du volume, où il est question des sciences naturelles et mathématiques.

Dans le temps où le 1^{er} volume parut, on a reproché à l'auteur de nombreuses lacunes. Il y en a moins dans le second, et pourtant il y en a. Un livre qui s'intitule *Histoire de l'Esprit humain* doit tenir compte de tout. Or la religion, les lois, les mœurs, les faits même, n'apprennent-ils rien sur le mouvement de l'esprit humain? M. Rio a omis cependant presque complètement cette partie du travail qu'il s'était imposé. Il n'a vu l'histoire de l'esprit humain dans l'antiquité que dans les livres qu'elle nous a laissés, en sorte que son ouvrage pourrait être appelé à plus juste titre : *Histoire des Produits scientifiques et littéraires de l'Esprit humain dans l'Antiquité*.

Quant à contester à l'auteur son système et les résultats auxquels il est arrivé, on le fera sans doute. Mais je ne m'y hasarderai pas après une lecture même attentive et quelques jours de réflexion. Mes études personnelles ne m'en ont pas démontré la fausseté (1).

295. *LEHRBUCH DER LITTERATUR-GESCHICHTE*. — Précis de l'histoire littéraire; par le D^r Louis WACHLER. 2^e édit. corrigée, 567 p. in-8°. Leipzig, 1830; Barth.

C'est presque un tour de force de renfermer dans un seul volume l'abrégé de toute l'histoire de la littérature, tant ancienne que moderne. M. Wachler commence par les temps primitifs et

(1) Nous l'engageons aussi à adopter un système de chronologie moins retréci : on ne placera jamais les faits avérés de l'histoire ancienne après l'époque assignée au déluge par le texte hébreu suivi, par M. Rio.

par les peuples les plus anciens, les Indiens, les Égyptiens, les Phéniciens et les Hébreux. De là il passe aux Grecs et aux Romains, en indiquant toujours ce que chaque peuple a fourni à la littérature et aux sciences. Il arrive ensuite aux temps où le christianisme fut introduit, et où la littérature prit une nouvelle direction. Dans le moyen-âge, M. Wachler expose brièvement les travaux littéraires des Grecs, des Arabes, des Perses, Syriens et Chinois, des Juifs et des peuples occidentaux. Il examine ces derniers séparément, en n'oubliant même pas les Slaves et les Hongrois. Les progrès de la science pendant cette époque sont exposés ou plutôt énumérés à la fin du chapitre.

M. Wachler entame ensuite l'histoire littéraire moderne, qu'il considère en particulier pour chaque pays; il termine cette époque comme la précédente, par un court aperçu sur les progrès des lettres et des sciences jusqu'à nos jours. L'auteur s'est attaché à citer non-seulement les principaux écrivains, mais encore ceux du second ordre, ainsi que la date de la publication de leurs ouvrages; il a tâché de caractériser en peu de mots leur mérite et les traits distinctifs de chaque époque. Le désir d'être aussi complet l'a souvent entraîné à citer trop de noms pour un livre élémentaire, où il suffirait de nommer les auteurs principaux. L'auteur se justifie dans la préface contre ce reproche, en disant qu'il a voulu fournir des indications aux maîtres pour leurs cours; mais où sont les maîtres capables de fournir à leurs élèves des renseignemens sur les ouvrages de cette foule d'auteurs cités dans son précis? Cependant si M. Wachler n'a voulu faire qu'une classification des auteurs de tous les temps et de toutes les contrées, il a atteint son but; on peut en un instant voir, dans son ouvrage à quel temps et à quelle nation appartient un auteur, et dans quel genre il s'est distingué. On trouve avec la même facilité des notes bibliographiques sur l'histoire littéraire de toutes les époques et de tous les grands peuples. M. Wachler n'est pas toujours heureux en voulant caractériser en quelques mots chaque siècle ou chaque époque; sa concision devient alors ambiguë et obscure. Ces défauts sont rachetés par le soin laborieux que l'auteur a mis à recueillir et à resserrer en un petit espace une quantité étonnante d'indications utiles. Aussi ce précis a-t-il eu promptement une seconde édition.

296. GESCHICHTE DER OSTMONGOLEN. — Histoire des Mongols occidentaux et de leurs princes, par Ssanang Ssetsen Chung-taidschi l'ordus; traduit du mongol, avec le texte original, des remarques, notes explicatives et citations tirées d'autres ouvrages originaux inédits; publié par Isaac Jacob SCHMIDT, membre de l'académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg. Gr. in-4° de xxiv et 509 p. Saint-Petersbourg, 1829. (*Götting. gelehrte Anzeigen*; 1829, novembre, n° 193)

Nous nous empressons de faire connaître cet ouvrage qui fait naître une nouvelle branche de la littérature orientale; car bien que nous possédions quelques extraits d'écrits mongols, nous n'avons pas encore vu publier d'ouvrage original écrit en langue mongole. Il y a déjà plusieurs années que l'éditeur, M. le D^r Schmidt, s'est fait connaître par un ouvrage intitulé : *Recherches sur l'histoire de la civilisation des peuples de l'Asie centrale, particulièrement des Mongols et des Tibétains* (Saint-Petersbourg 1824), dont il a été rendu compte dans les *Annales scientifiques de Goettingue* (1825, p. 86). Déjà depuis 9 ans il avait fait connaître l'existence du présent écrit, et avait fait concevoir l'espoir qu'il le publierait, espoir qui ne pouvait, toutefois, être réalisé sans la munificence de l'empereur. On doit penser que ce retard n'a pas nui à l'ouvrage, puisqu'il a laissé le temps à l'éditeur de lui donner tous les soins dont il avait besoin. Conformément au titre de cet ouvrage, le texte original est imprimé en caractères mongols; il se trouve en regard de la traduction allemande. Le texte, dit l'éditeur, est reproduit le plus fidèlement possible dans la traduction, et autant que l'a permis le génie de la langue allemande; et je ne crains pas que plus tard on y trouve des fautes essentielles à relever. La préface comprend des éclaircissemens sur la chronologie de l'auteur. Comme celle des autres peuples qui reconnaissent la religion de Buddha, son ère commence à la mort du fondateur de cette croyance, que l'historien mongol fait remonter à 2134 ans avant la naissance de J.-C. Les autres périodes sont divisées par cycles de 12 années, désignés chacun par un nom d'animal, et par grands cycles de 60 années, toujours accompagnés, entre parenthèses, de l'année correspondante de notre ère. L'ouvrage se divise en 2 parties: la 1^{re} comprend l'histoire des Mongols

orientaux et de leurs souverains ; la 2^e se compose de notes , de remarques et de la table des matières. L'histoire est divisée en 10 chapitres , depuis la création du monde jusqu'en 1662, époque à laquelle la majeure partie des peuples mongols passa sous la domination mandschoue. L'éditeur a joint à son travail, sous la forme d'appendice , une traduction d'un ouvrage tibétain , intitulé : *Corporification d'Arja Palo*. La traduction de M. Schmidt est dédiée à l'empereur Nicolas qui a accordé 10,000 roubles pour les frais d'impression.

297. DE CHRISTIANIS STI-JOHHANNIS BAPTISTE COMMENTATIONIS PARTICULA I^a ; par Gerh. BRAMMER . 109 pag. in-8.^o Copenhague , 1829 ; imprimerie de Graebe. (*Dansk Litteratur Tidende* ; 1829, n^o 44.)

L'orientaliste suédois Norberg a publié plusieurs travaux importants sur les Zabéens de l'Orient, dits chrétiens de Saint-Jean. M. Brammer cherche à prouver que cette secte n'est pas chrétienne, et que St.-Jean-Baptiste n'a été le fondateur d'aucune secte chrétienne quelconque. L'auteur pense que pour bien connaître cette communauté mystique , il faudrait qu'un savant d'Europe passât quelques années au milieu de ces Zabéens. D.

298. LEHRBUCH FÜR INSTITUTIONEN-VORLESUNGEN. — Cours élémentaire d'institutes ; par G. F. PUCHTA , professeur en droit à l'université de Munich. In-8^o de LVI et 95 p. Munich , 1829 ; Weber.

Pour bien juger du mérite de cet ouvrage , il importe de saisir le but que s'est proposé l'auteur qui l'a composé : il n'a point voulu faire un commentaire des institutes , mais indiquer une méthode claire et facile pour les enseigner. C'est par cette raison que les paragraphes qui forment la division des diverses matières ne contiennent que des règles et des principes généraux qui servent de base aux développemens scientifiques dans lesquels le professeur doit nécessairement entrer pour faire comprendre aux élèves l'esprit de la théorie. Fidèle à son plan , l'auteur n'a pas non plus cité les textes qui confirment les principes. Ce travail est réservé aux professeurs.

Le système de M. Puchta diffère sous deux rapports essentiels de ceux de ses prédécesseurs. D'abord le droit y est traité

sous le point de vue des différences systématiques qu'il présente, et ensuite la partie générale du système n'est pas comme chez la plupart des auteurs un simple hors-d'œuvre qui figure pompeusement en tête de l'ouvrage, elle se rattache au contraire intimement à la partie spéciale dont elle prépare l'intelligence. La partie générale renferme non-seulement toutes les notions métaphysiques du droit, mais une foule de détails historiques propres à donner une juste idée de l'esprit des lois romaines. La procédure romaine y est surtout traitée avec toute l'étendue désirable.

Nous pensons que les professeurs trouveront un excellent guide dans le nouveau cours élémentaire, et que leurs élèves feront des progrès plus rapides s'il est adopté.

C. R.

299. TROISIÈME MÉMOIRE SUR LA LÉGISLATION DES GAULES ; par J. J. RAEPSAET. (*Nouveaux mémoires de l'académie royale de Bruxelles*, To. III, p. 293.)

Des lex Mundana, lex Salica et lex Ripuaria.

La loi salique et la loi ripuaire sont le sujet de ce mémoire, et sont les seules qui aient été en vigueur dans les Pays-Bas et dans les Gaules en-deçà de la Loire ; au-delà régnaient les lois des Visigoths.

M. Raepsaet ayant traité dans un ouvrage *ex professo* de l'origine et de la compilation de la loi salique, sur le but de laquelle il a émis une opinion nouvelle, se borne à rechercher si elle a continué d'être observée dans les Gaules après l'établissement des Franes dans cette contrée, et à quelle époque elle fut abolie. Le régime féodal, qui suivit la chute de la dynastie carlovingienne ; dans le 10^e siècle, laissa intacte la législation civile, ne porta, par conséquent aucune atteinte à la loi salique, qui était purement civile.

L'auteur pense que cette loi et la loi ripuaire se sont maintenues dans les Pays-Bas jusqu'au 13^e siècle. Cependant les preuves qu'il allègue ne sont guères concluantes que pour la loi salique, car l'acte le plus récent qu'il cite comme fait sous l'empire de la loi ripuaire, remonte à l'an 855. Quant à l'autre, il a été prouvé par Heinccius, dans son traité *de lego salica*, qu'elle était encore en vigueur à Lyon et à Fribourg en 1290.

W.

300. FÜRSTEN UND VÖLKER VON SÜD-EUROPA. — Les princes et les peuples de l'Europe méridionale considérés aux 16^e et 17^e siècles. Ouvrage principalement rédigé sur des documents diplomatiques inédits ; par L. RANKE. Vol. I. In-8°, de xxiv et 444 pp. Hambourg, 1827 ; Perthes. (*Annouces scientifiques de Goetting*, 1828, février, p. 289. — Voyez aussi *Bullet.*, T. XIV, 222).

Dès que les Vénitiens eurent pris l'habitude d'envoyer dans les divers états, avec lesquels ils étaient en relation, des ambassadeurs chargés d'adresser de temps en temps à leur gouvernement des rapports relatifs à ces relations (rapports qu'on eut soin de déposer soit dans les archives privées, soit dans celles de l'État), les cours de Rome, de Florence, etc., ne tardèrent pas à imiter ce mode de communication diplomatique. Dans la suite ces communications donnèrent naissance à des collections de manuscrits telles qu'on en trouve aujourd'hui dans plusieurs bibliothèques. Celle de la bibliothèque royale de Berlin se compose de 48 vol. in-fol., dont 46 portent le titre de *Informazioni politiche*. Cette collection offre des relations faites, en plus grande partie, par des ambassadeurs vénitiens, des instructions pour des fonctionnaires publics du premier ordre, des narrations relatives aux conclaves, des lettres, des discours, des considérations et des notices de tout genre. Tout ces documents se trouvent pêle-mêle, sont en italien, quelques-uns en espagnol et en latin, et datent, pour la plupart, du 16^e siècle, c'est-à-dire depuis 1550 jusqu'à 1580; quelques-uns vont même jusqu'à 1650. On concevra facilement combien cette source est précieuse sous le rapport de l'histoire, quand on considère qu'elle n'offre que des notions dues à des contemporains, à des personnages qui, à la faveur de leur position sociale, furent initiés dans les secrets de l'État, enfin à des témoins oculaires qui, dans ce recueil, déroulent à nos yeux le vaste tableau de la vie politique de ces temps. Jean de Muller avait formé le projet d'offrir au public un extrait de cette riche collection : des événements impérieux et imprévus lui firent abandonner son dessein. M. le professeur Ranke, profitant aujourd'hui de la latitude que lui laisse le gouvernement prussien, s'est imposé la tâche de puiser dans ce trésor. Ce savant a déjà donné des preuves suffisantes de la profonde étude qu'il a faite des historiens

italiens, notamment par son *Histoire des peuples de la Romagne et de la Germanie*, depuis 1494 jusqu'à 1535. (*Geschichte der Romanischen und Germanischen Voelker von 1494 bis 1535*. Berlin, 1824). C'était là, sans doute, le travail préparatoire le plus convenable à celui que nous annonçons aujourd'hui. Le titre de ce travail fait suffisamment connaître que l'auteur n'a point eu l'intention de livrer à la presse un simple choix de ces documens. Pour donner de l'utilité à son entreprise, il lui a fallu classer les matériaux et les approprier à la tâche de l'historien, sans se constituer écrivain d'une histoire proprement dite. Le but que la nature de ces documens lui traçait irrésistiblement, était de faire connaître au lecteur les individus ainsi que l'économie intérieure et les divers rapports des États. Ce but est rempli de la manière la plus satisfaisante. Comme l'auteur ne s'est jamais écarté des sources, son tableau n'offre absolument que des faits appuyés par des citations dans les nombreuses remarques dont il a enrichi son travail. C'est de cette manière qu'il conduit sous nos yeux les personnages les plus distingués de ces temps. Nous les voyons non-seulement dans leurs relations publiques, mais aussi dans leurs rapports privés, se livrer aux amusemens favoris à cette époque, à leurs occupations journalières, de fantaisie ou obligatoires : nous sommes en mesure de juger de leur manière d'être et d'agir. Mais les connaissances que nous sommes à même de puiser dans ce travail ne se bornent point aux seuls personnages remarquables de ce temps, elles s'étendent aussi sur le régime de l'administration, et notamment sur l'état des finances, non-seulement d'après les chiffres, mais aussi d'après son organisation et ses ressources. Les mœurs et les habitudes des diverses castes sont présentées avec le même intérêt.

Il n'est question dans ce premier volume que de deux États : la Porte Ottomane et l'Espagne. Le travail sur le premier n'offre que fort peu de notions puisées dans des ouvrages imprimés ; elles sont presque toutes empruntées aux relations des ambassadeurs vénitiens. L'auteur aborde en premier lieu les principes constitutifs de la puissance ottomane. En exposant ses considérations sur ce sujet, il développe le système militaire primitif du corps des Janissaires et des Spahis. Vient ensuite la galerie des sultans et celle des visirs, Après avoir parlé des divers

changemens qu'ont éprouvés la milice et les frontières, il termine par une description détaillée de l'état intérieur de l'empire sous Amurad IV (1623-1640) qui, par son caractère persévérant, a donné une vie nouvelle à la puissance mourante.

L'Espagne, sous Charles-Quint et les deux Philippes, ses successeurs immédiats, offre des recherches beaucoup plus riches, beaucoup plus étendues. Toutes les notions relatives à ce pays sont tirées des documens manuscrits, dus aux ambassadeurs vénitiens. L'auteur fait connaître, dans son avant-propos, le but qu'il s'est proposé dans les recherches sur ce pays. D'après lui il n'avait pas l'intention d'aborder la position politique de cette monarchie relativement aux autres États européens, mais bien de jeter de la lumière sur la lutte opiniâtre entre le pouvoir et l'intérêt privé de quelques provinces de ce royaume. Il examine en premier lieu le caractère et les intentions des personnes régnantes, c'est-à-dire des rois et de leurs principaux conseillers. Il fait ensuite connaître la résistance que le pouvoir rencontra dans quelques provinces, et le moyen qu'il employa avec plus ou moins de succès pour la paralyser. Enfin il développe les différens systèmes d'économie qui furent établis sous ces princes, et les nouvelles obligations que le pouvoir imposa aux provinces.

Ses premières observations sont consacrées aux rois. Il commence par Charles-Quint, et aborde directement ce qui touche à la personne de ce prince, le développement tardif de ses facultés intellectuelles, sa longanimité dans les circonstances politiques et privées, l'opinion qu'on en eut en Espagne, dans les Pays-Bas et en Allemagne, l'affaiblissement de son énergie avant l'âge de 40 ans, etc. Toutes ces notions sont tirées des relations de Contarini, Tiepolo et d'autres. Philippe II. Son caractère comparé à celui de son père, sa manière de diriger les affaires. Nous le voyons dans son cabinet, entouré de ses conseillers, donner ses ordres, écrire ses remarques et ses dispositions sur les rapports et les mémoires mêmes que ses conseillers lui présentent, et que, dans les derniers temps, la princesse Isabelle sa fille fut obligée de lui lire pendant des heures entières. Les moyens qu'il employa pour se mettre en connaissance de l'état de toutes les affaires, et ceux auxquels on eut recours pour lui cacher la vérité. Son caractère ombrageux et

sa dissimulation. Philippe III. En lisant les notions sur l'éducation, l'instruction et l'état physique de ce prince, on ne s'attendra pas à un gouvernement mieux ordonné que ne fut celui du ministre *Lerma*.—Après nous avoir fait connaître les rois, l'auteur nous fait la description de leur cour et de leurs ministres. D'après lui, ces derniers n'avaient aucune influence marquante sous Charles-Quint; ils avaient du pouvoir sous Philippe II; ils étaient maîtres sous Philippe III. La description de la cour et des ministres de Charles-Quint est principalement d'après les rapports de l'ambassadeur *Cavallo*. La cour, composée de gentilshommes, fut organisée d'après celle de Bourgogne. Les affaires administratives furent dirigées par un conseil composé des membres des différentes provinces. Chacun de ces membres exposait au conseil les affaires relatives à la province à laquelle il appartenait. Un autre conseil, mais sans aucun pouvoir exécutif, fut chargé des finances. *Albe* et le confesseur du roi en étaient membres. Charles-Quint aimait à puiser dans les lumières de ses hommes d'État, dans des conversations privées. *Gattinara* et *Granvelle* l'aîné jouissaient de sa confiance. Il avait l'habitude d'envoyer toutes les informations à ce dernier, qui, de son côté, expédiait tous les soirs à son maître un billet relatif aux affaires du lendemain. Le confesseur eut accès aux délibérations privées du roi, de *Gattinara* et de *Granvelle*; mais les résolutions définitives furent prononcées hors de sa présence. Il n'en fut pas de même sous Philippe II. Son conseil ne fut composé que de Castillans, et le roi ne s'y présentait jamais. *Ruy Gomez* et *Albe*, deux caractères opposés, et chefs de deux partis, furent chargés de lui faire le rapport des travaux du conseil. Les notions sur ces deux hommes, ainsi que sur le D^r *Spinosa* (dangereux à l'un et à l'autre) et sur *Don Juan*, ont été puisées dans les rapports de l'ambassadeur *Lippomani*. *Ruy*, *Gomez*, *Albe* et *Spinosa* ayant quitté la scène, un nouveau ministère se composa de *Idiaquez* et de *Moura*, Portugais. L'auteur éclaircit avec sagacité la direction que ces deux hommes avaient donnée à la politique de Philippe. Viennent ensuite Philippe III et son ministre *Lerma*. C'est avec ce dernier que commence la série des ministres dirigeans d'Espagne.

La seconde partie de ce volume est consacrée aux états provinciaux et à l'administration. La monarchie espagnole se com-

posant de différentes parties, l'auteur a jugé convenable de traiter chacune de ces parties en particulier. — Il aborde ensuite les finances et fait voir que Charles-Quint ne tirait pas plus de 4 millions de ducats (*ducati d'argento*) de toutes ses possessions européennes. Les emprunts qu'il fut obligé de faire, avaient entraîné la nécessité d'engager la plus grande partie de ses domaines. Ses revenus de l'Amérique ne se montaient pas au-delà de $\frac{1}{2}$ million de ducats. Des recherches détaillées sur l'état politique des différentes parties de la monarchie, terminent le 1^{er} volume de ce précieux travail.

L. D. L.

301. DÉTAILS SUR LE SÉJOUR EN CRIMÉE ET LA MORT D'ALEXANDRE 1^{er}, empereur de Russie; extraits de l'ouvrage intitulé: *Travels through the Crimea, Turkey and Egypt. (London literary Gazette, 1^{er} mai 1830, p. 287).*

Lorsque l'empereur arriva en Crimée, peu de temps avant sa mort, c'est-à-dire au mois de novembre, il était dans le meilleur état de santé, et prenait le plus grand plaisir à contempler les magnifiques scènes que présentent les côtes méridionales de la Crimée, et à observer les naturels tartares, auxquels il était extrêmement attaché. Un jour on le vit sur la terrasse d'une maison tartare, entouré d'une centaine de naturels dans leur costume oriental; il les regardait avidement avec sa lorgnette, d'un air attentif et affectueux, lorsque, charmé de leur vue, il s'écria : « quelle noble contenance ! quelle belle race d'hommes ! il ne faut pas les chasser du pays ; » faisant allusion au désir ardent de beaucoup de Russes qui voulaient y établir une population de leur race. En quittant la chaumière, il distribua de l'argent à la foule, et leur permit de lui baiser les mains et les pieds, ce qu'ils firent avec enthousiasme; enfin il les traita comme un père ferait ses enfans. A Taganrog, l'empereur sortait souvent : il se plaisait à visiter le pays, et à donner ses avis relativement à la construction d'un grand jardin public qui s'élevait sous la direction d'un Anglais, amené pour cet objet de Pétersbourg. Il dînait ordinairement à deux heures, et dormait sur son lit de camp, qui avait un oreiller de cuir, et sur lequel il mourut. Il prenait très-peu de soin de sa santé, marchait souvent dans la boue jusqu'aux chevilles, et négligeant toute précaution, refusant toute espèce de médicament, il laissait à toutes les causes débilitantes leur

pleine action sur sa constitution. L'horreur qu'il témoignait pour la médecine égalait celle qu'avait pour l'eau son aïeul Pierre-le-Grand. Le pays paraissait jouir du calme le plus parfait, lorsqu'un courrier arrivant au milieu de la nuit à Alupka, où se trouvait l'empereur, lui fit connaître un complot tramé contre sa vie et son gouvernement. Durant la nuit, le général Diebitch, couché dans une maison voisine, fut mandé deux fois auprès de l'empereur, qui se promenait dans sa chambre, en proie à la plus vive inquiétude. Ils s'entretenrent ensemble pendant plusieurs heures; et, avant le jour, un courrier fut dépêché au quartier-général des conspirateurs. Il leur apprit que le complot venait d'être découvert, cette nuit même, à l'empereur, qui, jusqu'à ce moment, l'avait entièrement ignoré, et s'était cru au contraire universellement aimé dans toutes les classes de ses sujets. Dans la matinée, on remarqua quelque changement dans les manières de l'empereur; mais personne ne soupçonna les fâcheuses nouvelles qu'il avait reçues, ni ce qui se passait dans le sud de la Russie. Néanmoins, pendant le voyage à Sébastopol, l'empereur, contre l'ordinaire, se montra fort irritable, se plaignant de son cheval, des routes et de tout ce qui l'entourait. La maladie commençait alors à se développer. Le bruit accrédité en Europe que l'empereur a été empoisonné, est tout-à-fait sans fondement. Les faits que nous allons rapporter, sur l'autorité d'une personne qui connut bien toutes les circonstances, et fut même témoin oculaire de la scène, repoussent complètement une telle idée. L'empereur mourut incontestablement de la fièvre du pays; qu'il contracta en s'exposant sans précaution, dans cette saison malsaine, aux causes qui la produisent ordinairement. Leur effet fut sans doute augmenté par l'inquiétude que lui causa la découverte de ce complot, au moment où il se croyait, comme d'autres souverains moins sensés ou moins aimables, estimé, que dis-je! vénéré de ses sujets. D'ailleurs son refus obstiné, et l'on peut même dire coupable, de tout traitement médical, permit à la violence du mal d'augmenter graduellement, et d'amener promptement sa mort. Les symptômes furent d'abord ceux d'un léger catarrhe, suivi d'une fièvre intermittente, dont il fut pris à Orvehoff, au commencement de novembre 1825. Le mal en peu de jours s'aggrava beaucoup, et finit par prendre le caractère d'une fièvre rémittente grave, maladie qui

avait régné en Crimée, l'automne précédent, et dont plusieurs étrangers avaient été victimes. Le 5 novembre (vieux style), Alexandre arriva à Taganrog. Le redoublement de la fièvre eut lieu jusqu'au 8. L'empereur refusait toujours de prendre aucun remède, ou de se soumettre à aucun traitement, et comme les symptômes devenaient plus alarmans, sir James Wylie, le médecin particulier de l'empereur, appela en consultation celui de l'impératrice, le docteur Stophregen. A cette époque, l'empereur éprouva de fréquentes attaques de syncope; mais l'affection de la tête ne se manifesta que plusieurs jours après. Le 13, sir James Wylie proposa de saigner son malade; mais on ne put le déterminer à se soumettre à cette opération. Le matin du 14, les deux médecins, et l'impératrice aussi, prièrent instamment l'empereur de se laisser appliquer quelques sangsues; mais il continua de rejeter la proposition avec beaucoup d'obstination et de violence. Comme le docteur Stophregen, à sa visite suivante, témoignait à l'empereur la douleur qu'il ressentait de le voir aussi mal, il repliqua vivement : « ne me parlez pas de mon indisposition ; apprenez-moi seulement comment va l'impératrice (elle était alors affectée d'une maladie de cœur, dont elle mourut quelques mois après); » il ajouta : « sir James Wylie me croit mal, et désire un autre médecin pour consulter : comme j'ai toujours beaucoup de plaisir à vous voir, vous pouvez consulter sur ma maladie; mais ne me troublez plus avec votre médecine. » Pendant les progrès de la maladie, il refusa obstinément toute espèce de médicament, à l'exception d'une seule dose de calomel; et lorsque le mal fut à son dernier période, nonobstant toutes les instances des deux médecins et les prières de l'impératrice, il ne voulut rien prendre de plus. Le danger étant devenu imminent, par l'accroissement rapide des symptômes, on lui proposa de faire venir le prêtre, qui en effet fut mandé le 14 au soir. Ce fut sir James Wylie, qui, appelé par l'impératrice dans la chambre du malade, l'avait informé du danger où il se trouvait et, puisqu'il ne voulait sur aucune prière se soumettre à un traitement médical, on le pressa de songer sérieusement aux secours spirituels, pendant qu'il conservait encore ses sens. Il ne s'opposa pas à ce désir, et, le 15 à 5 heures du matin, il se confessa. Dans cette triste cérémonie, sa majesté demanda au prêtre « de le confesser comme un *simple* individu, et de ne

pas le considérer comme un empereur. Il reçut ensuite le sacrement. Le confesseur alors, en homme sensible et en chrétien; le pressa fortement d'accepter les secours de la médecine, qu'il ne pouvait refuser, lui disait-il; sans manquer à ses devoirs de chrétien. Cédant à ce motif, l'illustre malade consentit à l'application des sangsues à la tête; mais il était trop tard; et le matin suivant il perdit toute sensibilité. Comme il était dans cet état désespéré, le général Diebitch, alors chef d'état-major, dit par hasard à sir James Wylie qu'un vieillard nommé Alexandrowich, chirurgien à Taganrog, avait guéri une personne atteinte de la même maladie que l'empereur; sur quoi Alexandrowich fut immédiatement appelé, afin d'éclaircir le fait. A son arrivée, il parut consterné de l'état désespéré où se trouvait l'empereur; et dit que le cas dont on parlait était tout-à-fait différent de celui de sa majesté, pour lequel il était forcé d'avouer que le mal était sans remède; et bientôt après arriva le moment fatal. Sir James Wylie fit remarquer que, si un cas de lèse-majesté pouvait jamais être licite, ce serait bien dans une semblable occasion, où un médecin serait complètement justifié d'avoir contraint son souverain à un acte contraire à son exprès commandement, et de l'avoir soumis malgré sa volonté au traitement qui devait lui rendre la santé. Après la mort, le corps de l'empereur fut examiné: on trouva deux onces de liquide dans les ventricules du cerveau; les veines et artères de la tête étaient gorgées de sang; et, à la partie postérieure du cerveau, il existait entre les membranes une adhérence produite par l'inflammation parvenue à son dernier période. On n'observa rien de plus, si ce n'est dans l'abdomen, où la rate était ramollie et augmentée de volume, ce qui est une circonstance très-commune dans les fièvres du pays. Il est donc probable que, si un traitement convenable avait pu être appliqué, la vie aurait été sauvée, puisqu'il n'existait pas d'altération prononcée de structure. L'empereur fit tout ce qui était propre à augmenter la fièvre et à aggraver la maladie; il ne voulut pas même se laisser rendre les soins réclamés pour toute personne malade; il sortait du lit étant si faible qu'il pouvait à peine s'y remettre; il parlait et s'agitait sans cesse. Dans le cours de cette maladie, l'empereur paraissant vouloir communiquer quelque important secret, dit à ceux qui l'entouraient: «les empereurs souffrent plus que les autres hommes; non

système nerveux est ébranlé ; » puis, se rejetant en arrière sur son coussin , il s'écria : « c'est une détestable action qu'ils ont commise. » Pendant les trente dernières heures de sa vie , l'impératrice quitta à peine un moment le lit de l'empereur ; et quand il expira la scène devint extrêmement touchante : elle se tenait à genoux auprès de son époux, les yeux fixés sur lui pendant qu'il s'affaiblissait de plus en plus, jusqu'à ce que tout signe de vie eût disparu. Alors elle se leva et lui ferma les yeux ; puis elle prit un mouchoir, qu'elle lui attacha sur la tête, afin d'empêcher la bouche de s'ouvrir. Après cela elle lui croisa les bras sur la poitrine, baisa sa main glacée par la mort, et, s'agenouillant à côté du lit, resta en prières une demi-heure. Elle se tint dans un appartement voisin pendant qu'on célébra le service funèbre. Cette excellente femme mourut bientôt après son époux d'une maladie de cœur causée, dit-on, par le chagrin que lui avait fait éprouver autrefois l'empereur, en l'abandonnant pour s'attacher à une autre femme, madame Kourakin. Le corps de l'empereur resta exposé sur un lit de parade, dans la chambre où il mourut. Le cercueil fut élevé sur une petite plate-forme, et surmonté d'un dais. La chambre fut tendue en noir, et la bière recouverte d'un drap d'or. Nombre de bougies brûlèrent dans l'appartement, et tous les assistans tenaient un cierge allumé qu'ils avaient reçu des serviteurs particuliers de sa majesté, comme cela se pratique toujours en Russie aux funérailles. Un prêtre placé à la tête du cercueil y récitait nuit et jour les évangiles. De chaque côté du corps était placée une sentinelle avec l'épée nue ; des gardes furent aussi disposés à la porte de la chambre, et même jusque sur les degrés. L'anti-chambre était remplie de prêtres joyeux, occupés à mettre leurs robes pour le noble service qu'ils célébraient deux fois par jour. On ne voyait pas le moindre signe de tristesse dans leur contenance, ni parmi la foule. Les officiers de l'armée qui étaient présens ne témoignaient aucune douleur, et regardaient les dames au lieu d'être attentifs à la cérémonie. Les obsèques furent ensuite célébrées avec beaucoup de pompe et de magnificences, suivant le rite de l'église grecque.

On trouve dans l'ouvrage un récit très-frappant de la conspiration. C'est un document des plus importans et des plus curieux ; et nous regrettons que sa longueur et ses détails ne nous per-

mettent guère que d'y renvoyer le lecteur. Entre autres projets, outre l'assassinat de l'empereur, le gouvernement provisoire proposait d'établir un quatrième état composé des juifs de Russie et de Pologne. « Leur nombre monte à deux millions, dit Pestel, y compris femmes, enfans et vieillards; et ils pourraient facilement traverser, même sans le secours de troupes auxiliaires, toute la Turquie d'Europe, choisir une contrée fertile sur les bords de l'Asie mineure, et y former un état indépendant. »

Cette société secrète avait des ramifications très-étendues, non seulement en Russie, mais en Pologne, et même en Italie. Beaucoup de personnes de haut rang faisaient partie des conspirateurs, et l'armée en particulier était fortement désaffectionnée. Après la mort d'Alexandre, ils continuèrent leurs machinations contre son successeur, sur lequel, dans un prochain article, nous pourrions donner quelques particularités.

302. LETTRES DU ROI DE POLOGNE, JEAN SOBIESKY (1), à sa femme la reine Marie Louise Casimire de Béthune, marquise d'Arquien. (*Archiv f. Geschichte, Stat., Lit. und Kunst.* 1825; nov., p. 801.)

Ces lettres ont été écrites à l'occasion de la reddition de Vienne. La première est intéressante sous le rapport de sa simplicité. Elle fait la description de plusieurs grands personnages qui se trouvaient alors aux armées confédérées. Pour en donner une idée à nos lecteurs, nous citerons le passage suivant : *Portrait de M. de Lorraine* (2). Sa figure diffère peu de celle du prince Radziwil, sous le rapport de la *taille* et du *volume*. Le visage et les yeux ressemblent à ceux de M. Eselinski. Il paraît qu'il est du même âge. Le nez *aquilain*, mais trop prononcé, on pourrait dire *en péroquet*. L'œil brillant et très-pénétrant. La voix sonore et agréable. Fortement piqué de la petite vérole. *Bien plus voûté que l'Espine*. Il a les reins aussi forts que notre nègre. Son habit est gris et sans ornemens; les boutons en sont tout neufs, bien faits, de fil d'or. Son chapeau est sans

(1) Né en 1624, élu roi le 19 mai 1674; mort le 17 juin 1696.

(2) Duc Charles de Lorraine, né en 1643, mort en 1690. Son épouse, Éléonore, était la sœur de Léopold I. Il avait brigué la couronne de Pologne.

plumet. Ses bottes étaient jaunes il y a quelques mois; les talons en étaient de bois. Son cheval de monture n'est pas mauvais; la selle et harnachement très-usés; le licol très-ordinaire, de cuir, mal fait et très-mauvais; *avec tout cecy ce n'est pas la mine d'un marchand, mais d'un honnête homme, d'un homme de condûion et de preux chevalier.* Sa conversation est très-intéressante. Il est modeste, quel que soit le sujet de la conversation. Il parle fort peu, et il paraît être un homme fort loyal. Il est versé dans la science de la guerre, et il s'y livre de corps et d'ame. Sa perruque est laide et mal faite. On voit que le duc ne tient pas à l'extérieur. En un mot, c'est un homme d'un commerce facile. Il mérite d'être plus heureux, etc. — *Mes baisemains à M. le Marquis et à ma sœur.* Les mots soulignés sont les expressions en français telles qu'elles se trouvent dans l'original.

La seconde lettre est datée de la tente du grand visir, le 13 septembre 1683, la nuit. Elle rapporte la victoire remportée sur les Turcs. En voici les principaux passages :

« Seule consolation de mon cœur et de mon ame, ma belle et très-chère Marinette.

Que le seigneur soit loué à jamais! Il a bien voulu accorder à notre nation une victoire et une gloire sans exemple. Toutes les pièces de canon, tout le camp, et des provisions immenses sont tombés dans nos mains. Les approches, le champ, le camp sont jonchés de cadavres. L'ennemi est en déroute. Ce n'est qu'aujourd'hui que nos soldats commencent à rassembler les chameaux, mulets, bœufs, moutons que l'ennemi avait derrière ses lignes. Ils nous amènent également des Turcs qu'ils chassent devant eux comme des bestiaux.—L'ennemi nous a laissé pour plus d'un million de poudre à canon. La nuit dernière je vis quelque chose que j'ai toujours désiré de voir. Dans plusieurs endroits notre canaille a mis le feu à la poudre. C'était comme le dernier jugement, mais cela n'a fait mal à personne. En effet, c'est un grand malheur que d'avoir brûlé de cette manière pour plus d'un million de poudre. Le grand visir s'est sauvé à cheval et avec un seul habit : je suis son héritier, tous les objets précieux me sont tombés en partage. J'ai aussi toutes ses marques d'honneur et l'étendard de Mahomet. J'ai gardé les choses précieuses, et j'ai envoyé l'étendard de Mahomet au

St.-Père à Rome. Toutes les tentes, tous les équipages m'appartiennent, et mille d'autres galanteries fort jolies : il n'y a point de comparaison avec ceux de Chocim. Quelques carquois garnis de rubis et de saphirs valent eux seuls quelques cent mille de ducats. Il y a une telle quantité de sabres d'or, qu'il y en a presque pour tout le monde. La nuit nous a empêché de poursuivre l'ennemi, et puis ils se défendent avec beaucoup de bravoure : *ils font la plus belle retraite au monde*. Ils avaient abandonné leurs janissaires dans les approches : on les a taillés en pièces pendant la nuit. Leur armée était composée de 300,000 hommes, non compris les Tartares. Ils nous ont laissé au moins 100,000 tentes.

Nous avons également perdu beaucoup de monde. *Padre d'Aviano* m'a embrassé comme un enfant chéri. Il m'a persuadé qu'il a vu un pigeon blanc planer au-dessus de notre armée. Nous allons nous mettre en marche pour la Hongrie, en poursuite de l'ennemi. Les électeurs veulent partager avec moi les chances de la guerre. Nous sommes accompagnés de la bénédiction du ciel. — On m'a dit que le grand visir avait versé des larmes comme un enfant quand il vit qu'il n'y avait plus moyen de nous résister. — J'ai écrit quelques mots au roi de France : *au Roy très chrétien je fais annonce de la bataille gagnée et du salut de la chrestienté*. L'empereur se promène sur le Danube ; il ne se trouve qu'à 1 1/2 mille d'ici. Il doit se rendre en ville pour chanter le *Te Deum*. Je vais lui faire de la place, car je n'aime pas les cérémonies, et on ne voit que cela ici. — Le prince de Hesse-Cassel, qui nous manquait jusqu'à présent, vient d'arriver. *C'est une armée véritablement ressemblante à celle que le grand Godefroi menait à la Terre sainte*. — Je vous embrasse de tout mon cœur, ma chère Marinette. — L. D. L.

303. ESSAI HISTORIQUE sur la législation polonaise, civile et criminelle, jusqu'au temps des Jagellons, depuis l'année 700 jusqu'en 1430; par Joachim LELEWEL. In-8° de 5 feuilles 1/2. Paris, 1830; Aimé André.

304. BEYTRAGZ ZUR GESCHICHTE DES OESTERREICHISCHEN KAISERSTAATES. — Matériaux pour servir à l'histoire de l'empire d'Autriche; 1^{re} partie : le Noricum des Romains ou l'Autriche, la Styrie, le Salzbourg, la Carinthie et la Carniole

sous les Romains; d'après des sources authentiques; par A. MUCHAR. 1^{re} partie. Gratz; 1825. (*Jahrbücher der Literatur*; 1826. Vol. XXXIII, p. 266.)

L'ouvrage commence à l'époque où le Noricum celto-gaulois cessa d'exister, c'est-à-dire avec l'entière conquête du haut Noricum et l'extension de l'empire romain jusqu'au Danube, qui formait la limite entre les possessions romaines et la Grande-Germanie, pays des peuples libres, nommés Barbares du Nord.

La première section du volume contient la géographie du Noricum, telle qu'elle subsista jusqu'à la fondation du royaume des Ostrogoths en Italie, par Théodoric. La deuxième donne des éclaircissemens sur la ligne de fortifications bâtie par les Romains sur la rive droite du Danube, depuis la ville nommée *Augusta Vindelicorum* jusqu'au Pont-Buxin. La troisième renferme des considérations sur les circonscriptions militaires, le recrutement et le commandement en chef dans le Noricum romain. La quatrième traite de l'administration des provinces en général; qui y sont dénommées successivement. La cinquième fait connaître en particulier l'administration du Noricum; les villes, les colonies, les municipes de cette province et leurs constitutions intérieures. La sixième est consacrée aux émigrations des Romains dans le Noricum et la Pannonie, et au système d'impôt adopté par le gouvernement. Dans la septième sont décrites les routes beltiques du Noricum et de la Pannonie. La huitième est relative aux routes commencées par les Romains dans le Noricum. Dans la neuvième se trouvent les itinéraires romains; sous le premier consulat de César, on commença un arpentage de tout l'empire romain; le travail ne fut achevé que trente-deux ans après, vingt-trois ans avant J.-C.; le Noricum et la Rhétie, n'étant pas encore conquis, ne furent point compris dans l'opération; mais la Pannonie, qui déjà obéissait aux Romains, fut mesurée comme les autres provinces. La dixième offre la description des grands chemins des Romains, construits dans le Noricum et les provinces limitrophes, et qui les traversaient dans plusieurs directions.

W.

305. HISTOIRE DE L'ORDRE DE LA TOISON D'OR, depuis son origine jusqu'à la cessation des chapitres généraux ; tirée des archives de cet ordre et des ouvrages qui en ont traité ; par le baron de REIFFENBERG, professeur de philosophie à l'Université de Louvain , et membre de la commission pour la publication des monumens inédits de l'histoire des Pays-Bas, etc. Un vol. in-4° d'environ 700 pages, orné de 10 planches, papier et caractères de même que le prospectus. Dédié, avec autorisation, à S. A. R. Mgr. le prince d'Orange.

On ne peut mieux faire connaître le plan de cet ouvrage, qu'en citant les paroles mêmes dont se sert M. de Reiffenberg dans sa préface :

« Les archives et le trésor de l'Ordre de la Toison d'Or, qui se trouvent maintenant à Vienne, furent, jusqu'à la domination française, conservés à Bruxelles. On dira, dans l'introduction, comment ce dépôt s'était perpétué jusqu'à cette époque. Les archives qui en formaient la partie la plus précieuse, et dont il n'existait que des inventaires informes, des indications vagues et superficielles, étaient dans la plus grande confusion et menaçaient même de s'anéantir, lorsque le comte de Cobenzel, lui-même chevalier de la Toison d'Or, et ministre plénipotentiaire de l'impératrice Marie-Thérèse aux Pays-Bas, prit des mesures efficaces pour remédier au mal, et chargea M. Manuel-Joseph de Turck, official à la secrétairerie du conseil privé, de dresser, de toutes les pièces relatives à l'Ordre, un nouvel inventaire qui en contiendrait l'analyse chronologique et détaillée. »

« La deuxième partie, formant un vol. in-folio, est une nomenclature raisonnée des autres registres, livres, actes et papiers appartenant à l'Ordre. On y voit qu'il manque beaucoup d'actes des six premiers chapitres, et que, pour ce qui s'est passé dans l'Ordre après la cessation des assemblées capitulaires, c'est-à-dire après que les chefs et souverains eurent fixé leur résidence hors des Pays-Bas, on ne peut guère consulter que des fragmens et des pièces détachées. »

Quoique, à proprement parler, l'histoire de la Toison d'Or finisse à la cessation des chapitres, l'introduction contient une foule de particularités qui dépassent cette époque et qu'on ne

peut trouver que là. Les notes qui accompagnent le texte sont à la fois généalogiques, héraldiques, historiques et littéraires. Dans les appendices, ont été recueillis des pièces importantes et authentiques, des extraits de manuscrits précieux, etc.

Il nous reste à dire un mot des figures. Elles ne sont point un vain luxe, et doivent être considérées aussi comme des autorités historiques. En effet, elles n'ont pas été abandonnées à l'imagination du dessinateur, et elles offrent toutes les copies exactes d'anciennes miniatures, de portraits originaux, ou des objets mêmes qu'on voulait exposer aux regards du lecteur.

M. de Reiffenberg se propose de compléter cet ouvrage par la suite, en publiant une *Galerie iconographique et biographique de la Toison d'Or*, laquelle renfermera tous les portraits de chevaliers qu'on aura pu recouvrer, avec des notices sur leur vie. Les maisons intéressées sont instamment invitées à adresser à M. de Reiffenberg les renseignemens qui sont en leur possession. Elles peuvent être assurées qu'il en sera fait un usage convenable. (*Revue bibliog. des Pays-Bas et de l'étranger*; 15 juillet 1830, p. 303.

306. ALBRECHTS V. WALLENSTEIN, HERZOGS VON FRIEDLAND, etc. — Lettres inédites, autographes et confidentielles d'*Albert de Wallenstein*, duc de Friedland et Mecklembourg, des années 1627-1637, adressées à *Arnim (Arnheim)*, *Altringer*, *Gallas*, *Piccolomini* et à d'autres princes et guerriers de cette époque; avec la caractéristique de la vie et des opérations militaires de Wallenstein. Publiées par F. FOERSTER. 1^{re} partie, avec deux lettres lithogr. In-8° de XVIII et 416 p. Berlin, 1828; Reimer. (*Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik*, 1828; nov., p. 649).

Il est remarquable que la guerre de trente ans, malgré ses importans résultats pour toute l'Allemagne et pour la plus grande partie de l'Europe, n'ait point encore trouvé un historien proprement dit. *Schiller* en a écrit l'histoire, mais il a écrit pour les dames, pour les lecteurs d'almanach, et, sous ce point de vue, il aura été bien éloigné d'attacher un mérite scientifique à son travail. D'ailleurs tous ceux qui ont saisi la plume pour décrire cette époque si riche en événemens, ont pâli devant sa nature compliquée, et se sont contentés de n'en donner que des épi-

que les dernières traitent des affaires politiques et privées, et principalement des négociations avec le Danemark et la Suède.

Wallenstein avait fort à cœur de traiter avec la Suède. Voici comment il s'exprime à cet égard. « Je vous prie, Monsieur, d'avoir l'œil attentif sur le Suédois; c'est un convive dangereux; et s'il s'avise de débarquer, il opérera sur le Frische Haff, et se portera sur l'Oder. » Les événemens ont justifié cette prévoyance. « Je voudrais bien avoir, continue-t-il, le Suédois pour ami, mais il ne faudrait pas qu'il fût trop puissant, car *amor et dominium non patitur socium*; cependant je vais pousser la négociation. » Mais en attendant la négociation, il chercha d'affaiblir cet ennemi redoutable en incendiant les vaisseaux suédois dans les ports de Mecklembourg, de Poméranie. « Quant aux vaisseaux suédois, dit-il dans la 156^e lettre, je vous prie, Monsieur, de ne point perdre de temps : il faut les incendier. Je ne suis pas encore entré en négociation avec le Suédois, et je sais qu'il aime à mener le monde par le nez. Il n'a pas besoin de ces vaisseaux pour défendre son pays; et s'il a l'intention de s'en servir pour venir chez nous, on fera bien de les brûler, car nous n'avons aucunement besoin de sa visite. C'est dans cette considération que je vous prie d'y porter tout votre zèle, et de ne point épargner l'argent; nous entrerons après cela en négociation : elle nous apprendra à connaître ses véritables intentions. »

Les lettres les plus intéressantes de cette 1^{re} collection sont celles de 1628. Elles sont au nombre de 152, dont 90 autographes de Wallenstein, les autres ne portent que sa signature. Nous avons déjà dit plus haut, qu'en décembre 1627, Wallenstein s'était rendu en Bohême, où il séjourna alternativement à Prague, Gitschin et Brandeis, jusqu'au 1^{er} juin 1628. Ce fut dans cette période qu'il parvint à la hauteur qu'il ambitionnait depuis quelque temps. L'empereur Ferdinand II se trouvant à la même époque en Bohême, déclara rebelles les deux frères Adolphe-Frédéric et Jean-Albert, ducs de Mecklembourg : le même jour, le duc de Friedland fut investi du duché du Mecklembourg. Capitaine en 1617, généralissime en 1626, simple gentilhomme bohémien en 1622, duc régnant de Mecklembourg et de Sagan en 1628, telle a été la récompense de cet homme extraordinaire. — Nous renvoyons nos lecteurs à la collection

même, attendu qu'un extrait de ces lettres nous éloigne trop des bornes de notre *Bulletin*. L. D. L.

307. *BEITHAEGE*, etc.—Chronique de Rostock en bas-allemand, depuis 1310-1314, specimen diplomatarii rostochiensis 1268-1322; publiés par le docteur SCHROETER. In-4° de xxiv et 44 p. (Rostock, 1826; Steller. (*Leipzig. Lit. Zeitung*; mai, 1828, n° 107, p. 856.)

Les documens sont en grande partie relatifs à l'époque qu'embrasse le fragment de la chronique. Cette dernière se trouve dans un fort in-4° à l'Université de Rostock. Elle commence, ainsi que les deux autres qui sont connues, par les mots suivans : *Es geschah*, etc. (Il est arrivé, il s'est passé). Ces chroniques ne rapportent rien qui soit antérieur à 1310, ni de la période de 1314-1487. Le laps de temps qu'elle renferme fut sans doute très-important pour Rostock, car cette ville fut alors en querelle avec Henri, le fondateur proprement dit de la puissance de la maison de Brandebourg (règne depuis 1287), avec Eric de Danemark et le margrave de Woldemar de Brandebourg. A la paix conclue en 1313, Henri établit pour condition: *dat he ein dor tho siner handt apene hadde, dar he vrie ath und in mochte, so offte eme de menheit aver den hals wusse*. (Qu'il ait une porte dérobée, afin qu'il puisse librement entrer et sortir quand la foule viendrait l'obséder.)

308. *EIFLIA ILLUSTRATA*, ou Description géographique et historique de l'Eifel, par J.-F. SCHANNAT. Traduit du manuscrit latin, et enrichi d'observations et de notes, avec un grand nombre de dessins d'antiquité, de sceaux et d'armoiries; publié par GEORGE BARSCH. Vol. I, part. 1^{re}, in-gr. 8° de xxxv et 576 p.; vol. I, part. 2^e jusqu'à la page 1122. Aix-la-Chapelle, 1825; Mayer. (*Göttingische gel. Anzeigen*; mai, 1827, n° 76, p. 758.)

Plusieurs historiens qui se sont occupés de l'histoire des provinces rhénanes, avaient la certitude qu'il existait, sous le titre d'*Eiflia illustrata*, un manuscrit du savant Schannat sur l'Eifel. Ce manuscrit ayant disparu, on le crut perdu jusqu'en 1816. L'éditeur ayant été assez heureux pour obtenir de la bibliothèque ducale de Darmstadt une copie de ce manuscrit, il

se dévota à publier cet ouvrage en allemand, et à enrichir la traduction d'un grand nombre d'observations et de notes précieuses qui forment presque le double du manuscrit. Ce traité sur l'Eifel, comme tous les autres écrits de Schannat, entre dans les plus petits détails, de sorte qu'il nous est impossible d'en donner un extrait, sans nous éloigner des bornes qui nous sont prescrites. La 1^{re} partie renferme, outre le tableau de cette étendue de pays, plusieurs observations sur l'Eifel sous les empereurs romains pendant les cinq premiers siècles de la chrétienté; la 2^e l'histoire de l'Eifel sous les premiers rois des Francs; la 3^e l'histoire spéciale et la généalogie des dynasties; la 4^e l'*Eiflia equestris* ou l'histoire généalogique des chevaliers; la 5^e l'*Eiflia sacra* ou l'histoire des couvens et des chapitres; la 6^e l'*Oppidu*, ou l'histoire des villes et des bourgs les plus remarquables. Les 2 volumes que nous annonçons sont consacrés aux trois premières parties; les trois autres parties doivent incessamment paraître.

L. D. L.

309. BESCHREIBUNG DER GAUE ZWISCHEN DER ELBE, SAALE UND LUNASTRAUT.—Description des *Pagi* qui se trouvaient entre l'Elbe, la Saale et l'Unstrut, la Vesper et la Verra, en tant que ces *pagi* ont appartenu à l'Ostphalie y compris la Thuringe du nord, et à Ostengern; par A. de WASSER. Dissertation couronnée en 1821 par la Société des sciences de Göttingue. 1 vol., iv et 290 p. in-4°, avec une carte. Hanovre 1829; Hahn. (*Jahrbucher der Geschichte und Staatskunst*, mars 1829, p. 396.)

L'histoire des Allemands doit aux études approfondies de l'auteur, deux ouvrages puisés à des sources authentiques. L'un est intitulé : De la fondation des colonies néerlandaises dans l'Allemagne du nord au XII^e siècle, et l'autre : Des peuples et des ligues nationales de l'ancienne Allemagne. La dissertation que nous avons sous les yeux, se rattache aux deux premières productions, tant par la profondeur des recherches, que par l'esprit original avec lequel la matière est traitée.

L'auteur a divisé les *pagi* d'après les diocèses. Il commence par le diocèse de Mayence. Il cite d'abord les *pagi* saxons du diocèse de Mayence, le *pagus Loohne*, *Loahne*, communément appelé *Lothnau*. Le *pagus Sülbergi*, le *pagus Rittge*, ou

Muselga, le pagus Lasse; viennent ensuite les pagi thuringiens, du diocèse de Mayence, pagus Eichesfeld, pagus Onaefeld, pagus Aligawe; provincia Wigsezi, que l'auteur n'ose pas considérer comme un pagus particulier, quoique la chose lui paraisse fort vraisemblable. A ces pagi succèdent le pagus de Halberstadt, pagus Hartingo, pagus Suenon,

Le journal de Goettingue ne conteste point l'existence politique des Souabes dans cette contrée, il admet aussi qu'elle n'était pas entièrement privée d'habitans, lorsque les Souabes sont venus s'y établir; mais il ne lui paraît pas suffisamment démontré que les Saxons qui vivaient dans le pays, se soient rendus en Italie avec les Lombards pour fonder de nouveaux établissemens, ni qu'ils soient revenus promptement et aient été défaits par les Souabes qui se trouvaient en possession de leur territoire.

Diocèses de Hildesheim. Pagus Wickanavelde, pagus Aringo, pagus Gudio, pagus Astfalo. Dans une appendice, l'auteur traite de quelques pagi qui, à tort ont été qualifiés tels.

Diocèses de Paderborn et de Minden: Pagus Auga, pagus Tilithi, pagus Merstem, etc.

Diocèse de Verden: Pagus Sturm, pagus Wolsatorum, etc.

Districts Slaves. Quoique les Vendes fussent entièrement séparés des Saxons par l'Elbe, depuis l'embouchure de la Saale jusqu'à la Stecknitz, il y avait cependant sur la rive gauche de ce fleuve dans la partie sud-est de la principauté de Lunebourg, une contrée occupée par une peuplade Vende; et cette contrée se distingue encore des provinces voisines, par des mœurs, des usages, et même par quelques restes de la langue des Vendes. Leur conversion a été opérée par des missionnaires de l'ancien évêché de Verden, et ils étaient établis dans les bailliages de Luchow, Dannenberg, Hitzacker, Weistzen, et dans la juridiction de Cartow.

Diocèses Brémois: Pagus Wigmodi, pagus Longor, pagus Oetinga, pagus Rosoga.

Districts de Marche Brémois.

Cet exposé est suivi d'une appendice très riche. La carte qui est jointe à l'ouvrage, donne une idée très-nette des pagi indiqués et expliqués par l'auteur.

C. R.

310. *PATAI A. THIMO. HISTORIA BRABANTIAE DIPLOMATICA*, Regis Auspiciis edidit F. A. F. T. Baro ab REIFFENBERG. Bruxellis, typis normalibus, grav. in-8°, avec un portrait de Charlemagne.

Ce volume est le premier de la collection des monumens historiques inédits, publiée par ordre du gouvernement. Il est précédé d'une préface, de documens et de témoignages sur l'auteur, et d'une table chronologique. La chronique commence à la donation fabuleuse de Constantin, et s'arrête à la mort de Charlemagne, dont elle contient un grand nombre de lois. Le texte est enrichi d'un commentaire et d'appendices. (*Revue Bibliogr. des Pays-Bas et de l'étranger*; 15 juillet 1830.

311. *VERHANDELINGEN EN ONUITGEGEVEN STUKKEN*.—Dissertations et pièces inédites ou documens inédits sur l'histoire des Pays-Bas; par J.-C. de JONGE. 1^{er} vol. 451 p. gr. in-8°. Delft 1825; Allar. 2^e vol., 484 p. La Haye et Amsterdam 1827, frères van Cleef. (*Vaterl. Letteroess.*; octobre 1827, p. 492).

Cet ouvrage contient un examen critique de divers points relatifs à l'histoire des Pays-Bas; avec des documens inédits à l'appui. On y trouve d'abord deux pièces relatives à l'origine des discordes des Hoeksch et des Kabeljaau. Les documens cités par l'auteur sont : une cession d'un quart du Hainaut, de la Frise, de la Zélande et de la Hollande, par l'empereur Charles IV, au margrave Guillaume de Juliers, pour en frustrer la postérité de son rival Louis, et pour attirer dans son parti le margrave Guillaume, et par lui Edouard III, roi d'Angleterre.

Le second document a trait aux conditions sous lesquelles Marguerite avait fait cession en 1349 de ses états à Guillaume son fils. Elle stipula une pension annuelle de 6000 florins en or, faisant 30,000 fr. de Hollande; plus une somme de 15,000 fr. en or une fois payée, et l'acquittement de la dette publique.

Dans le second volume on trouve encore un projet de contrat entre Marguerite et son fils. M. de Jonge pense que ce projet est de l'année 1351, et que Henri, duc de Lancastre, troisième

filz du roi d'Angleterre, le rédigea ; mais ce projet ne reçut aucune exécution , car la guerre continua.

Le second fragment du tome premier est relatif à l'époque espagnole. C'est une correspondance entre quelques gentils-hommes Néerlandais, savoir Barlaimont, Aremberg et Megen, avec le duc d'Albe. On y trouve encore trois lettres de Ligne, Noircame et Immerselle adressées au même. Le contenu des lettres de Barlaimont est purement administratif. Barlaimont annonce au duc d'Albe que la révolte est presque entièrement apaisée, et que par conséquent l'arrivée de l'armée est moins nécessaire. Il s'abstient de toute expression qui pourrait blesser le duc d'Albe ; au contraire, il prépare tout pour son arrivée.

Aremberg et Megen reçoivent des éloges du duc d'Albe.

Les lettres des trois autres gentils-hommes sont moins importantes.

Après une biographie très - étendue du vice - amiral Witte-Cornelissoon de Witt, l'auteur fait connaître la substance d'un avis secret sur les vues politiques de Cromwell en 1653 ; on y voit que le traité par lequel la France s'obligeait à livrer aux Anglais, Dunkerque, Mardijk et Graveline, s'ils parvenaient à enlever ces places aux Espagnols, est antérieur à la dissolution du long parlement.

On lit aussi avec intérêt une lettre des députés de la Zélande. Elle prouve combien fut grande la répugnance des états, à nommer en 1666, lieutenant-amiral de Zélande, le brave Jean Evertsen, en remplacement de son frère mort dans les combats. D'après cette lettre, de Witt, qui était membre des Etats, sera jugé d'une manière peu favorable. Toutefois son zèle et son dévouement pour le bien de son pays ressortent d'une correspondance qu'il eut en 1672, époque de troubles et de malheurs, avec son frère Cornelis et le fameux diplomate Beverninck. Mais ses peines et ses travaux ne lui valurent aucune récompense.

On trouve dans le tome II, après trois appendices à l'histoire des discordes ou troubles des Hoeksch et des Kabeljaau, une courte biographie de Philippe de Cleef, seigneur de Wijnen-dale, chef des mécontents qui se révoltèrent en Flandre en 1489. Il résulte d'un document qui jusqu'à ce jour était resté

inconnu, que ce P. de Cleef avait nommé *Stadhouder général* de la Zélande, de la Hollande et de la Frise, F. Van Brederode, quoiqu'il eût pris lui-même le titre de *Stadhotuder général* du jeune Philippe d'Autriche. Quelle preuve plus convaincante de l'affiance intime qui existait entre les derniers Hoeksch de la Hollande et de la Zélande, et les mécontents de la Flandre?

Les lettres de Guillaume I^{er} aux autorités de la ville de Gand, tendent à leur recommander de tenir ferme pour la cause commune, et traitent en outre de quelques matières plus spéciales.

Le style de ces lettres paraîtra trop doux à quiconque connaît l'esprit injuste et querelleur des Gantois de cette époque; mais que l'on n'oublie point que Guillaume ne pouvait alors acquérir de l'autorité que par la persuasion, et qu'il eût compromis sa cause, s'il eût pris un ton brusque avec les autorités de Gand. D'ailleurs la perfidie du duc d'Anjou avait tellement changé les choses, qu'il fallait adresser de bonnes paroles à quiconque ne prenait point le parti de l'Espagne. Des lettres des états-généraux, du comte Maurice et des états de Brabant aux Gantois, font mention de la mort de Guillaume, en même temps qu'elles laissent apercevoir quelle importance on attachait à la fidélité de cette ville, qui finit par la défection. Ces pièces ont été trouvées en 1824 dans les archives de Gand par le secrétaire Hije Schoutter, et il en existe quelques copies dans les archives du royaume.

L'ouvrage se termine par trois dissertations historiques de M. de Jonge. L'auteur examine les causes de la scission des provinces unies des Pays-Bas, la ligue plus étroite de Bruxelles, et l'influence de l'origine et de l'affermissement de la république des provinces unies, sur l'état des autres peuples de l'Europe.

C. R.

312. *BIJDRAGEN TOT DE GESCHIEDENIS DER NEDERLANDEN.* — Mémoires de l'histoire des Pays-Bas; par VAN CAPELLEN. 1 vol. gr. in-8°, 424 p. Haarlem 1827. 14 pages. (*Letter. magaz. van Wetenschap.*; 1828, n° vi, p. 258).

Le premier chapitre de ces mémoires traite d'Elbertus Leoninus, que plusieurs ont appelé Engelbertus, Elbert ou Albert. Quoi qu'il en soit, son véritable nom était de Leeuw. Il naquit en 1519 ou en 1520 à Zaetbommel dans la Gueldre.

et étudia la jurisprudence. Après avoir achevé ses études, il fut nommé professeur en droit, et devint célèbre par plusieurs ouvrages de jurisprudence qu'il publia successivement; il était doué de grands talens politiques, et ses fonctions publiques le mirent dans un rapport intime tant avec des personnages éminens qui adhéraient au parti espagnol, qu'avec des hommes distingués qui en étaient les adversaires. Il mourut en 1598, après avoir rendu de longs et honorables services aux provinces unies, et particulièrement à la Gueldre. Le seul reproche qu'on lui ait fait, c'est d'avoir eu des opinions trop vacillantes en matière de religion, d'autant plus qu'il n'avait pas embrassé le protestantisme. Ce chapitre est suivi de plusieurs documents importants.

Dans le second chapitre, l'auteur parle d'Antoine de Stralen, homme éclairé et plein d'amour pour sa patrie qu'il servit d'une manière brillante; ce fut lui qui prit l'initiative de la réforme de la langue néerlandaise, et certainement il ne mérita point d'être décapité par ordre du féroce duc d'Albe. La mémoire d'Antoine de Stralen a été immortalisée par deux monumens.

Dans le 3^e chapitre l'auteur examine plusieurs questions intéressantes sur le conseil des séditions, ce conseil, dont le seul souvenir fait encore frémir, dit-on, tout ami de son pays. Ces questions sont trop nombreuses pour que nous les rapportions chacune en particulier. Nous nous bornerons à dire que la solution qu'en donne l'auteur est satisfaisante, et qu'elle répand une vive lumière sur cette institution du despotisme.

Le quatrième chapitre est intitulé Maurice et Stevin. C'est du célèbre philosophe Simon Stevin, l'ami et le favori du prince Maurice, que l'auteur entend parler.

Le chapitre 5 traite de la table de Peutinger.

Dans le 6^e chapitre, l'auteur examine le mérite de Hoofd et de Schiller comme historiens. Il pense qu'ils ont l'un et l'autre écrit avec talent l'histoire de l'une des périodes les plus brillantes des Pays-Bas. Cet ouvrage se termine par deux dissertations, l'une sur l'influence des préjugés dans l'étude de l'histoire, l'autre sur l'amour patriotique des anciens. C. R.

313. **ANALECTES BELOIQUES**, ou Recueil de pièces inédites, mémoires, notices, faits et anecdotes concernant l'histoire des Pays-Bas, publiées par L. P. GACHARD, conservateur-adjoint des archives du royaume à Bruxelles. 3^e cahier, juin. In-8°. Bruxelles ; Wahlen.

314. **A JOURNAL BY ONE**, etc.—Journal de l'une des personnes de la suite de Thomas Beekington, depuis évêque de Bath et Wells ; tenu pendant une ambassade qui avait pour objet de négocier un mariage entre Henri VI et une fille du comte d'Armagnac en 1442. Avec notes et commentaires par NICHOLAS HARRIS NICOLAS, écuyl. In-8° p. 130. Londres, 1828 ; Pickering.

Les passages suivans, extraits des remarques qui servent d'introduction à cet ouvrage, en expliqueront l'importance, considérées comme des commentaires d'un point très-obscur de notre histoire :

« En 1442, lorsque Henri VI eut atteint sa vingt-unième année, son mariage devint un objet d'un haut intérêt, tant pour ses sujets, que pour les princes étrangers qui ambitionnaient l'alliance de l'Angleterre. Un historien moderne prétend qu'à l'occasion d'une querelle survenue entre le comte d'Armagnac et Charles VII, de France, les ministres anglais, d'après l'idée qu'ils s'étaient formée que la prépondérance politique de cette maison pourrait contribuer à affermir l'indépendance de la Guyenne, envoyèrent auprès du noble comte des commissaires avec la mission de demander la main de l'une de ses filles pour le jeune monarque anglais ; mais que le but secret de cette négociation n'échappa point à la pénétration de Charles, à qui une telle alliance ne pouvait être que très-désagréable, et qui, sur les premiers avis, envahit les domaines du comte d'Armagnac, et le fit, lui et sa famille, prisonniers de guerre. M. Sharon Turner, glissant encore plus légèrement sur ce sujet, se borne à observer qu'il existait une négociation relativement à ce mariage ; mais que par suite de l'invasion de la Guyenne par les Français, « le traité par lequel cette alliance avait été conclue, fut rompu, bien que les deux parties contractantes eussent été sanctionnées, » Hume tranche la question en deux lignes.

Rapin, de son côté, n'a pas moins erré en attribuant le projet de l'ambassade du comte d'Armagnac, au ressentiment de la manière dont l'aurait traité le roi de France, dans l'affaire de la comtesse de Comminges; car, comme l'auteur le démontrera, cette négociation n'eut lieu que quelque temps après; et puis la conjecture du docteur Lingard, que le mariage fut proposé par la cour d'Angleterre, et la cause de la détention du comte et des membres de sa famille, ne se trouve point justifiée par les faits. »

« Dans l'ouvrage en question, les pages suivantes révèlent tous les détails de cette négociation, excepté les causes qui y donnèrent lieu dans l'origine; et ces remarques auront pour objet de déduire, et de cette même négociation et des quatre autres autorités, une histoire suivie de l'affaire, ainsi que des opérations de l'armée française en Guyenne, pendant le période qu'embrasse le journal. » — Pages 1, 2.

Nous sommes redevables de cet ouvrage à M. Nicolas, l'un des plus laborieux et érudits antiquaires des temps modernes. En parcourant les ouvrages que contient le muséum Ashmoléen d'Oxford, le journal de Beckington, écrit en partie en Anglais, en partie en Français et en partie en latin, lui tomba par hasard sous la main; et connaissant l'obscurité dont se trouvent enveloppés, non-seulement les événemens dont il traite, mais encore tout le règne de Henri VI, il entreprit immédiatement de communiquer au public savant, tout ce que ce journal pouvait offrir d'intéressant sur ces différens objets. Non content de traduire les parties française et latine du journal, et d'ajouter un glossaire au texte anglais de l'évêque, il a su tirer des idées éparses dans l'ouvrage, une histoire complète de la négociation; et, de nombre d'autres sources, une biographie de l'évêque de Beckington et de ses collègues. (*Athenæum*; 22 oct. 1828.)

315. MEMOIRS OF THEOB. WOLFE TONE. — Mémoires de T. W. Tone, écrits par lui-même; comprenant un journal complet de ses négociations ayant pour objet d'obtenir l'aide de la France en faveur de l'affranchissement de l'Irlande; avec des extraits choisis de son journal, pendant qu'il était agent des catholiques Irlandais. Publié par son fils WILLIAM THEOBALD

WOLFE TONE. 2 vol. in.8°; Lond. 1827, Colburn. (*London lit. gazette*; 26 avril 1827.)

Théobald Wolfe Tone naquit à Dublin le 20 juin 1763. Après s'être livré à beaucoup d'études différentes où il faisait peu de progrès, il se livra avec passion à celle du droit, et se consacra entièrement à celle de la politique. Il prit une part très active aux discussions de l'Irlande, relativement à ses droits et à son asservissement. Il entretenait des intelligences en France avec tous les gouvernemens qui s'y succédèrent depuis 1789; il s'y rendit en 1796, et s'entendit avec Carnot, Clarke et Hoche sur l'expédition à la baie de Bantry; le récit de ses entrevues avec ces chefs est très-original. Nommé chef de brigade, W. Tone accompagna Hoche. L'expédition échoua, faute d'avoir été exécutée à temps. Wolfe Tone en attribua la faute aux manœuvres de la marine, et à l'indécision de Grouchy. L'amiral anglais Warren dispersa la flotte française. Selon W. Tone, la mort de Hoche fut une grande perte pour la cause de l'Irlande. Bonaparte ne voulait pas sincèrement la délivrance de cette île; cependant une nouvelle expédition fut résolue. Le général Humbert, qui en eut le commandement, voulut profiter d'une insurrection qui avait éclaté parmi les Irlandais; mais elle fut étouffée par les Anglais avant que l'expédition française pût débarquer. À leur arrivée, les Français trouvèrent les troupes anglaises prêtes à les recevoir, et eurent une défaite totale. Théobald Wolfe Tone pouvait s'échapper, mais il refusa les offres que lui firent les officiers de la *Biche* de le prendre à leur bord, et fut fait prisonnier. Il avait tellement les habitudes des marins et la tournure d'un Français, qu'il n'eût pas été reconnu; mais trahi par George Hill, qui avait été son ami de collège, il fut condamné à la mort des traîtres; pour l'éviter, il se priva lui-même de la vie.

Les mémoires qui ont paru, consistent dans le journal que Wolfe Tone a écrit de sa vie, et dans les supplémens ajoutés par son fils pour compléter les récits de son père. Le journal de Wolfe Tone est rédigé dans un style original et quelquefois bizarre; la vivacité irlandaise perce à chaque page. Wolfe Tone fait remarquer gaiement ce que sa situation avait de singulier, lorsqu'arrivé à Paris pendant la révolution, il traita avec la ré-

publique pour la délivrance de l'Irlande, tandis qu'il n'avait plus qu'un louis d'or dans sa poche.

316. DE L'ENSEIGNEMENT DU DROIT EN ITALIE; par M. DE SAVIGNY.
(*Zeitschrift für gesch. Rechtswiss.*, T. VI., 1^{re} et 2^{me} cah., 1828, p. 201).

Si l'on considère la grande diversité qui règne dans l'organisation politique et dans la nationalité des états de l'Italie, on peut être naturellement porté à penser que les mêmes variétés se font remarquer dans les établissemens relatifs à l'instruction publique. Cette variété existe, mais il ne faut cependant pas perdre de vue le caractère général qui domine ces variétés, et qui sert à reconnaître partout la même Italie.

Si l'on voulait s'arrêter au tableau qu'une foule de voyageurs ont tracé de l'Italie, on croirait que le flambeau de l'intelligence est à jamais éteint dans ce pays. Mais si l'on regarde l'Italie sans prévention, on la jugera tout autrement : on y verra toujours cette nation heureusement douée et pleine d'imagination qui remplissait autrefois le premier rôle en Europe. Les facultés qui la firent parvenir alors au plus haut degré de civilisation, ne sont pas éteintes, elles ne sont que paralysées. Si le pouvoir voulait tendre une main forte et secourable à la nation, elle se montrerait bientôt digne de ses glorieux antécédens, et rivaliserait promptement avec les autres états de l'Europe. S'il est vrai que les universités mêmes fournissent quelques motifs de juger favorablement l'Italie, cette circonstance est décisive, parce que les causes qui ont entravé le développement intellectuel de la nation, ont dû agir avec le plus de force sur les grands établissemens d'instruction publique.

M. de Savigny n'ayant vu qu'à l'époque des grandes vacances les universités de la Lombardie et de la Toscane, ne peut en parler d'après ses propres observations. Les universités soumises à la domination de l'Autriche sont organisées d'après le système de ce pays, et c'est principalement dans l'enseignement du droit que cette influence se fait sentir.

A Pavie, l'université est composée de trois facultés, savoir, les politico-légale, medico-chirurgico-pharmaceutique et philosophique.

Dans la faculté de droit, les études sont réparties de la manière suivante, sur un laps de temps de 4 années :

1^{re} année. Économie politique; statistique; encyclopédie du droit; droit naturel privé; droit politique fondé sur le droit naturel; droit criminel.

2^e année. Droit romain combiné avec le droit statutaire et féodal, deux heures par jour. Livres: Domat; Lois civiles, et Bohemeri principia juris feudalis. Droit canonique.

3^e année. Droit autrichien, avec les modifications du droit français; droit commercial autrichien; droit maritime.

4^e année. Sciences politiques; procédure et pratique des affaires.

La durée de ces cours est d'une année, à l'exception des cours de droit commercial et de droit maritime, dont chacun ne dure que 6 mois.

L'année universitaire commence le 15 octobre et finit le 15 août.

Un grand nombre de monumens répartis dans les vastes salles de l'université, et parmi lesquels on remarque les bustes de Balde et d'Alciat, réveillent de nobles souvenirs des temps anciens.

Bologne appartient, il est vrai, aux états du pape, mais par sa position elle est plutôt une dépendance de la Lombardie. L'université est composée de 4 facultés; cependant la faculté de droit enseigne plusieurs matières qui, en Allemagne, sont placées dans le cadre de la faculté de philosophie.

Voici le prospectus des cours tels qu'ils sont disposés dans le tableau de 1824. Prof. Phil. Schiassi.

Archaeologia; lingua græca et linguæ orientales (S. Mezzofanti); Inst. canonicæ; Textus civiles; Inst. J. nat. et gent.; Inst. J. crim.; Textus canonicus; OEconomia publica.

MM. Schiassi et Mezzofanti méritent une place honorable parmi les professeurs de cette faculté. M. Mezzofanti jouit d'une grande réputation comme philologue; il possède 40 langues.

Peu de villes en Italie peuvent soutenir la comparaison avec Bologne, sous le rapport du grand nombre de monumens anciens qui conservent le souvenir d'un passé qui brille d'un vif éclat. Plusieurs de ces monumens ont trait à des jurisconsultes connus.

M. de Savigny passe ensuite à la Toscane. L'université de Pise a toujours été considérée comme la première du pays.

Après la restauration de 1814, l'autorité publia un règlement pour l'université royale de Pise, qui rétablit l'ancienne université, et supprima l'académie de Pise qui avait existé jusqu'alors.

L'enseignement est réparti entre trois facultés théologico-légale et medico-physique. A la faculté de droit sont attachés 10 professeurs.

7 jurisconsultes.

Un pour le droit canonique. *Sacri canonici*.

Deux pour les institutes du droit canonique.

Un pour les pandectes.

Deux pour les institutes.

Un pour le droit criminel.

3 professeurs qui, quoique n'étant pas jurisconsultes, sont cependant agrégés à la faculté de droit pour l'enseignement des matières suivantes :

Logica et metaphysica.

Litteratura greco-latina.

Litteratura italiana.

L'année universitaire commence le 12 novembre et finit le 31 mai. Chaque professeur fait par semaine 3 leçons de 1 h. 1/2 chacune : le premier quart d'heure est consacré à un examen sur la leçon précédente; dans le second, le professeur donne un aperçu rapide en latin de la leçon qu'il va faire, ensuite le professeur fait sa leçon en langue toscane.

Les juristes doivent étudier les matières suivantes pendant les 4 années que dure le cours.

1^{re} année. Institutes du droit canonique.

Institutes du droit civil.

Métaphysique.

2^e année. Droit civil et droit canonique alternativement.

Droit criminel.

3^e année. *Sacri canonici*.

Pandectes.

Droit criminel.

4^e année. *Sacri canonici*.

Pandectes.

Ces cours pourraient, sans contredit, être très-utiles aux élèves, mais certains réglemens universitaires doivent nécessairement exercer une influence fâcheuse sur l'enseignement.

C'est ainsi que, par exemple, le professeur d'Institutes est obligé de faire connaître aux élèves les différences qui existent entre le droit romain et la législation toscane, à mesure qu'il avance dans son cours.

Le professeur de Pandectes doit choisir chaque année les titres les plus intéressans des Pandectes, du Code et des Nouvelles, fixer son attention sur les textes les plus célèbres et les plus contestés, et présenter en même temps les règles de l'herméneutique. La même règle s'applique aux Canons sacrés, *Sacri canoni*. On verra plus tard ce que ces préceptes deviennent dans la pratique. L'enseignement des Pandectes se borne à une analyse écourtée de quelques matières prises au hasard, et sans liaison entre elles. Avec un pareil système il est impossible à l'étudiant le plus zélé d'acquérir à l'université des connaissances solides.

Au 18^{me} siècle encore Pise comptait des noms illustres dans la science du droit. Qui n'a entendu parler d'Averani, de Tanucci, de Guadagni? D'honorables souvenirs ne manquent pas non plus aux siècles antérieurs.

Sienne est considérée comme une université secondaire, quoique la ville jouisse d'une grande considération, à cause du haut degré de culture intellectuelle de ses habitans et de l'élégance de leur langage. Cette université est organisée comme celle de Pise. Tous les professeurs sont Siennois et exercent en même temps la profession d'avocat; circonstance qui fait ressortir la nullité de l'université.

Voici la désignation des matières pour le cours de Pandectes.

Tit. Cod. de num. pecunia, et Tit. de jure emphyt. nec non Tit. Dig. et Cod. de compensationibus, et de jure dotium exponet ac illustrabit.

Telles sont les étroites limites dans lesquelles est renfermé à Sienne, comme à Pise, l'enseignement du droit romain. Cette absence de toute exposition systématique du droit romain en Toscane, est d'autant plus inconcevable, que les lois romaines ont maintenant plus d'importance en Toscane que partout ailleurs. Avant la domination française, chaque ville du Piémonte avait ses statuts particuliers. Les Français introduisirent partout le code civil en abrogeant toute autre législation. Après la restauration, l'ancien droit fut rétabli,

mais sans les statuts, en sorte qu'il n'y a plus aujourd'hui d'autre droit en vigueur en Toscane que le droit romain, et les lois nationales; mais ces lois ne contiennent presque pas de dispositions relatives au droit privé.

Quant aux États de l'Eglise, la première mention appartient à Pérouse, à cause de sa position. M. de Savigny n'a aucune donnée sur l'état actuel de l'université de cette ville. Le Musée est remarquable par une riche collection d'antiquités étrusques. On y trouve entr'autres la grande inscription étrusque, qui n'a été découverte qu'en l'année 1822.

L'université de Rome, ou la Sapienza, est d'une plus haute importance. Sa fondation remonte à l'année 1303. A côté de cette université se trouvait une école appartenant à la cour papale; mais dès le commencement du 16^me siècle elle fut réunie à la Sapienza, qui avait été antérieurement placée sous la direction des autorités papales. Après la restauration, la Sapienza fut réorganisée. C'est la seule université à Rome, quoiqu'il y ait encore d'autres établissemens pour l'enseignement de la théologie et des sciences accessoires.

L'université de Rome est divisée en 4 facultés, comme les universités allemandes. Les cours commencent le 5 novembre et finissent le 27 juin.

Voici le tableau des cours pour l'année universitaire 1846-27:
Droit naturel.

Inst. Jur. publ. eccles.

Inst. canon.

Textus canon.

Inst. civiles.

Textus civilis.

Textus civilis.

Droit criminel.

Il est évident que le gouvernement papal actuel veille avec plus de sollicitude sur l'université que le gouvernement toscan. La dictée a été interdite aux professeurs, et maintenant toutes les chaires sont pourvues. L'enseignement est combiné de manière à procurer aux auditeurs la connaissance d'un système complet; chose que l'on semble avoir entièrement perdue de vue dans les universités de la Toscane. L'exposition du droit romain se fait dans les deux cours de Pandectes (*textus civilis*).

Chacun des professeurs lit par an une partie des Pandectes : dans la 4^e année, l'un d'eux lit la 7^e partie, et l'autre fait un cours d'histoire du droit et d'herméneutique. L'exposé des pandectes est purement dogmatique.

Il est facile de voir qu'il existe déjà à Rome quelques éléments pour un bon enseignement de la science du droit. Ce qui manque encore, c'est l'histoire intérieure du droit qui devrait former la base nécessaire de la dogmatique et de l'exégèse, qui sont maintenant isolées et ne se soutiennent point. Aussi les excellents exercices d'interprétation auxquels les élèves sont obligés de se livrer, ne produisent-ils aucun résultat satisfaisant. Pour remédier à cet inconvénient, il faudrait d'abord que l'on se formât une idée nette de la manière d'étudier le droit, et ensuite que les professeurs eussent plus de temps à consacrer à l'enseignement, c'est-à-dire qu'ils ne fussent pas fonctionnaires publics.

Il est d'autant plus étonnant qu'on ne se soit pas encore occupé de perfectionner l'enseignement du droit à Rome, que cet enseignement, considéré indépendamment de tout intérêt scientifique, peut avoir une utilité pratique aussi étendue dans ce pays qu'en Toscane.

L'université de Naples a toujours beaucoup différé des autres universités de l'Italie, soit par sa fondation, soit par la manière dont elle a été organisée. Jusqu'à nos jours cette université a conservé certains caractères distinctifs, et il est plus difficile que partout ailleurs d'acquérir une connaissance exacte du système d'enseignement qu'on y suit.

C'est toujours la vieille université fondée par l'empereur Frédéric II. Cependant, sous la domination française, l'université de Naples a subi quelques modifications de détail, qui se sont maintenues. C'est ainsi que l'usage de tout inféoder s'était insensiblement introduit dans ce pays; même la nomination aux dignités académiques était un fief de la famille Caraccioli Avelino. Les facultés examinaient les candidats, mais les promotions avaient lieu au nom de cette famille, qui y trouvait une source de revenus abondans. Cette anomalie a disparu, et personne n'a songé à la rétablir.

L'université est divisée en cinq facultés, car la physique et les mathématiques forment une faculté, de même que la philosophie et la littérature. L'année universitaire commence le 6 no.

vembre et finit le 30 juin. Voici le tableau des cours de droit pour l'année 1826-27.

Code civil français.

Procédure.

Pandectes.

Code civil français.

Droit criminel.

Droit naturel et droit des gens.

le 2^e livre des Institutes.

Économie politique.

Avellino, qui enseigne les Institutes, est le plus savant des professeurs de la faculté de droit, qui sont tous avocats ou fonctionnaires publics. D'où il suit que le professorat n'est plus pour eux qu'une chose accessoire.

Le nombre des auditeurs, qui est très-borné pour une ville de 400,000 habitans, surprend encore plus, si l'on considère que l'université de Naples sert pour tout le royaume. Cet état de choses s'explique par cette circonstance vraiment bizarre, que l'université n'est qu'un accessoire non-seulement pour les professeurs, mais encore pour les élèves, qui préfèrent étudier dans des cours particuliers, que des professeurs, des ecclésiastiques et des fonctionnaires publics font dans leur maison, en vertu d'une permission de l'autorité. Ces cours coûtent 50 carlins (à peu près 1 Frédéric d'or) par semestre. Comme les cours particuliers dans les universités allemandes, ces cours ne sont guère propres à entretenir dans les élèves l'amour de la science du droit.

Naples ne manque assurément pas d'hommes qui s'occupent de la science du droit, car il s'y trouve maintenant plus de 2000 avocats, et cependant Naples a toujours été pauvre en grands jurisconsultes, et son université n'a jamais acquis une grande célébrité. Gravina est originaire du royaume de Naples; mais combien ses ouvrages sont vides et superficiels! Jennaro et Toscani ont des connaissances; ils ont travaillé avec zèle, mais le goût et le jugement leur manquent tout-à-fait. Opposera-t-on les noms de Vico et de Marocchi? Mais Vico et Marocchi n'ont pas été des jurisconsultes proprement dits. Cette pénurie de jurisconsultes dans le royaume de Naples, est peut-être un résultat de la direction que la jurisprudence a prise dans ce

pays. L'attention des hommes en matière de droit, s'est entièrement concentrée sur la pratique des affaires, en sorte que la science elle-même n'a pu prendre aucun développement. On a de justes motifs pour attribuer ce fait au système de gouvernement adopté par les vice-rois espagnols, et à l'influence prépondérante qu'ils avaient accordée au pouvoir judiciaire sur toutes les branches de l'administration publique.

M. de Savigny, après avoir fait quelques remarques sur les édifices consacrés aux universités; édifices qui ne lui semblent pas être partout en harmonie avec leur destination; termine en disant qu'un des obstacles qui s'opposent le plus généralement au perfectionnement des universités italiennes; c'est la rétribution chétive que reçoivent les professeurs; et il fait des vœux pour que le gouvernement se décide à vouer à l'enseignement public une attention plus soutenue; qui peut seule l'amener au degré de perfection dont il est susceptible. C. R.

317. MÉMOIRES HISTORIQUES SUR ACCUMOLI; par le Dr CAPPELLO.
(*Giorn. Arcad.*, janv. 1826, p. 86; février 1826, p. 243; mai 1826, p. 192; juillet 1826, p. 50.)

Ces mémoires, relatifs à une localité peu remarquable par son étendue, mais intéressante sous plus d'un rapport, traitent de matières, en grande partie, étrangères à la 7^e section du *Bulletin*. Laissant de côté tout ce qui se rapporte à l'économie publique, à la géographie et à la statistique, nous ne nous attacherons qu'à ce qui rentre dans le domaine de l'histoire et de l'archéologie.

Le chapitre premier contient quelques détails sur la route nommée *Via salaria, quia*, dit Festus, *per eam Sabini sal è mari deferebant*; sur Cutilia, ville antique et célèbre des Aborigènes, dont parlent Strabon, Pline, Tite-Live et Denys d'Halicarnasse; sur Interocrea et sur quelques autres endroits, parmi lesquels nous citerons Cose, où Vespasien fut élevé, selon Suetone. Nous trouvons dans le même chapitre neuf inscriptions dont nous ne transcrivons que la suivante, qui mérite une attention particulière :

DIS MANIBUS.

T. SELLVS C. F. LA

QERTI

ÆDILI. REATE. QVÆST. IV.

DVVMVIRO. CLITERNIE

PRAEF. FABR. COS. II

IVBICI. EX. V. DECVRIS.

VIXIT ANNOS LXXXVII

SINE. LERE. ALIENO.

Le reste du chapitre est consacré aux événemens politiques et militaires dont le territoire d'Accumoli fut le théâtre. Les Abruzzes ne furent pas plus exemptes que les autres parties de la Péninsule Italique, des désastres dont l'histoire du moyen-âge offre le sanglant tableau. Mais les habitans d'Accumoli se distinguèrent toujours par leur énergie, leur courage et leur respect pour la foi des traités.

Le second chapitre fait voir l'origine d'Accumoli, dont le nom paraît venir de la réunion ou de l'accumulation des habitans de villages et de châteaux voisins, qui allèrent en foule peupler la nouvelle ville, dont au reste la fondation date de l'an 1211, sous le règne de l'empereur Othon. D'oligarchique qu'il fut d'abord, le gouvernement d'Accumoli devint absolu; l'état fut déchiré par la guerre civile et envahi par les ennemis, qui le donnèrent à l'évêque d'Ascoli. Mais les habitans d'Accumoli s'étant soustraits à la domination de celui-ci, se rendirent sujets de la maison d'Anjou, régnante à Naples.

Le troisième chapitre comprend les guerres intestines allumées par les partis qui, dans le 13^e siècle, se disputèrent le trône de Naples; plus une lettre écrite par la reine Jeanné au duc et évêque de Spoleto, et par laquelle cette princesse confirma les privilèges et les franchises dont jouissait Accumoli.

Nous voyons dans le quatrième chapitre, que vers le commencement du quinzième siècle, des privilèges importants furent accordés à Accumoli par Ladislás, Jeanné II, et Jacques son époux. Peu de temps après, le royaume de Naples fut en proie à toutes les horreurs de la guerre; Accumoli ne fut point épargné; il subit la loi du vainqueur et eut à souffrir toutes sortes de vexations.

Le chapitre cinquième fait mention de nouveaux privilèges que les habitans d'Accumoli obtinrent d'Alphonse d'Aragon, roi de Naples, lequel avait expulsé de cette contrée les derniers rejetons de la maison d'Anjou. Cède en 1443 au Saint-Siège,

Accumoli retourna sous la domination d'Alphonse. Cette ville mérita en 1461 les faveurs de Ferdinand, successeur de ce prince, et fut récompensée de sa fidélité par des franchises et des immunités; l'acte de concession, écrit en latin, existe encore, et est copié en entier dans le journal italien que nous analysons. Il fait honneur aux sentimens généreux de Ferdinand.

Le sixième chapitre nous apprend que la bienveillance du roi envers Accumoli, loin de se démentir, ne fit que redoubler: car de nouveaux privilèges lui furent accordés. Aussi les habitans pleins de reconnaissance pour ses bienfaits, prodiguèrent-ils leur sang pour son service dans les guerres qu'il eût à soutenir tant contre les Turcs que contre les partisans encore nombreux de la domination française; guerres qui lui furent d'abord bien fatales, mais qui se terminèrent heureusement pour lui. (La suite à un prochain cahier.) W.

318. TRAVAUX HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES DE LA SOCIÉTÉ DU JURA. Extrait du rapport du Secrétaire.

Une ville du Jura, que son désastre a rendue si célèbre et qui, avant ses malheurs, était une des cités les plus intéressantes de la Franche-Comté, n'avait point encore trouvé d'historien, quoique plusieurs de ses habitans cultivassent les sciences et les diverses branches de la littérature. Il était réservé au patriotisme de notre laborieux confrère, M. Béchét, de remplir cette lacune à l'égard de sa ville natale, en mettant en ordre les principaux événemens qui constituent l'histoire de Salins, en faisant connaître l'antiquité et l'importance de ses manufactures, l'époque de sa division en deux bourgs, et celle de l'affranchissement successif de l'un et de l'autre, leur administration par une longue suite de comtes souverains, la conquête de la Franche-Comté et la prise de Salins par Louis XI, enfin les divers événemens survenus dans cette ville sous les différentes dominations et jusqu'à la dernière conquête de la province par Louis XIV, en 1674.

Un attrait particulier nous porte à rechercher les restes des anciens monumens, et à les interroger sur les mœurs et les usages des peuples qui ont autrefois habité le sol où nous vivons. Parmi les membres de la Société qui se livrent à une semblable étude, nous devons nommer avec reconnaissance M. Monnier,

conservateur du musée départemental, qui, chaque année, nous communique les résultats de ses laborieuses recherches. Dans une de vos dernières séances, M. Monnier vous a lu la description de deux caveaux qu'il a visités dans le village des Poids-de-Fioles, lieu remarquable par sept grands puits très-rapprochés, creusés dans le roc, et de construction romaine. Ces deux caveaux que le hasard a fait découvrir sous la maison du sieur Jean Rivot, et dont l'un conservait encore des ossemens humains mêlés à ceux d'un cheval et à des débris d'armures, ressemblent, dit notre confrère, aux hypogées de l'Égypte que les Romains ont, ainsi que les Grecs, imités des Égyptiens, comme l'attestent les catacombes de Saint-Sébastien. La notice de M. Monnier est accompagnée d'un excellent dessin.

M. Tremeau qui s'occupe avec zèle de la numismatique, a joint une dissertation historique et des considérations morales à trois médailles trouvées dans les environs du lac d'Antre, dont l'une est un grand bronze de Faustine, femme de Maro-Aurèle; la seconde un grand bronze de Lucius Verus, gendre de cet empereur; et la troisième un petit bronze argenté frappé au coin de l'impératrice Ottacille, femme de l'empereur Philippe. (*Société d'Émulation du Jura*, p. 32, 1836.)

319. LES MÉNOMONIES, tribu sauvage de l'Amérique Septentrionale.

Les derniers missionnaires jésuites qui ont visité les contrées occidentales du lac Huron ont parlé de la petite tribu des Ménomonies. Sous les noms différens de *Malhomines*, *Malomins*, *Followens*, *Fols Avoine*, *Wild Rice*, *Karrah*, etc., ils ont été défigurés de diverses manières, mais jamais d'une manière aussi désagréable que par le négligent et inexact J. Long, qui, pour leur accorder une bravoure extraordinaire, dit qu'ils sont dans l'usage de tuer leurs femmes et leurs enfans « avant d'aller au combat, afin qu'en cas de défaite leurs ennemis ne puissent faire aucun prisonnier de leur nation. » Deux erreurs remarquables ont été propagées par les récits des voyageurs les plus accrédités, c'est d'attribuer à ces peuplades une supériorité décidée, au physique et au moral, sur les tribus voisines, et un langage tout-à-fait particulier. Un d'entre eux (Malte-Brun, copiant Pike) dit : « langage tellement particulier que jamais nul

homme n'a été capable de l'apprendre. Il est à présent difficile ou impossible de découvrir l'origine de la première de ces erreurs; la manière dont elle s'est propagée et dont elle se soutient, est plus claire que les assertions des plus modernes voyageurs et ethnographes qui s'accordent non-seulement sur le fond, mais sur les mots mêmes des autorités françaises les plus récentes d'après lesquelles ces récits ont été copiés. On peut moins clairement expliquer ce qui tient à leur langage, les voyageurs que le hasard amène en ce pays ne pouvant y porter autant d'attention. On n'ajoute pas non plus beaucoup de foi aux commerçans qui ont long-temps résidé dans le pays.

Les Menomonies, ou *Mahnomonees*, ainsi que les appellent les personnes qui parlent le dialecte ojibbeway, de même que les autres tribus de la même famille, se nomment *hommes*, *peuple*, *machatiwuk*, quoiqu'ils entendent et qu'on puisse dire qu'ils ont adopté la dénomination commune qui leur a été accordée par les autres tribus; on remarque cependant que dans la conversation ils se servent du mot original. Ainsi quand l'un d'eux dit : *machatiwuk pewuk*, on comprend qu'il veut dire : « des hommes de notre tribu viennent. » S'ils étaient plusieurs, il dirait : *wagonoskewuk pewuk*, « Sioux viennent, » *Ojebewuk pewuk*, « des Winnebagoes viennent, » *Winnebagawuk pewuk*, « des Winnebagoes viennent, » etc., etc., selon la circonstance. Le nom *karrak* est la traduction du mot ojibbeway *mahnomen*, qui signifie « ris sauvage » dans le dialecte des Sioux de Saint-Pierre, et c'est le nom qui leur a été donné par ces peuples ainsi que par les Winnebagoes et les Ioways. La contrée qu'ils occupent maintenant est une petite langue de terre vers les hautes divisions du Wisconsin, entre les Ojibbeways, au nord, et les Winnebagoes, au sud. On ignore s'ils ont entrepris des émigrations lointaines, leurs propres traditions assignant leur origine au lieu nommé *Pequittino*, dans l'île de Saint-Joseph, à l'embouchure du lac Supérieur.

Cette tradition semblable à une autre qui règne parmi les Ottowaws, qui disent tirer leur origine d'une petite île près du rivage du nord du lac Michigan, prouve que cette peuplade, de même que plusieurs autres de la race algonkine, s'est avancée peu à peu du nord-est vers le sud-est. La haine héréditaire, et qui semble innée, que ces peuples portent aux Sioux et aux

Iroquois, langue qui leur est commune avec les Algonkins, montre généralement que quelle qu'ait été leur origine, ils sont depuis long-temps alliés avec ces peuples dont ils partagent l'usurpation du territoire reconnu pour avoir appartenu tout récemment aux Sioux.

Le langage des Ménomonies est reconnu être un dialecte de celui des Algonkins. Il diffère autant de celui de Delaware qu'aucun de ceux dont on ait parlé jusqu'ici, et il est évidemment très-dissimblable, en plusieurs points, à celui d'Ojibbeway, d'Ottowwaw, de Potiwattomie, et des autres dialectes les plus connus. Lorsque les Ménomonies causent avec des étrangers ou des Blancs indiens, ils se servent du langage ojibbeway, l'accent de leur propre dialecte dont ils font usage entre eux est si différent, qu'on suppose d'abord que c'est un langage tout autre. Ordinairement ils comprennent si bien l'ojibbeway, et ils sont tellement dépourvus d'interprètes habiles pour leur propre dialecte, qu'ils se servent souvent de l'ojibbeway dans les assemblées solennelles. Cependant, quoiqu'il y ait tant de différence entre les sons des mots de ce dialecte et celui de l'ojibbeway, il faut une grande attention pour en démêler les nuances les plus frappantes. Une remarque très-simple, c'est qu'en place du son le plus fréquent des trois voyelles que nous représentons par la lettre *a* comme étant celle dont se servent les Ménomonies, les Ojibbeways se servent de la lettre *e*. Les consonnes les plus douces des Ojibbeways sont remplacées par les sons les plus durs dans le langage des Ménomonies. Ainsi les pluriels soit des verbes, soit des substantifs terminés en *ug* dans le ojibbeway, le sont en *uk* dans le ménomonie. De la même manière *d* devient *t*, *p* prend la place de *b*, et ainsi de suite.

Une différence bien autrement importante et qui mérite l'attention la plus scrupuleuse et toutes les recherches du philologue, c'est la différence absolue de son entre plusieurs des substantifs le plus en usage. Tels sont les suivans.

Ménomonie.

Ouwashah.

Pazhush.

Ketimew.

Meannew.

Ojibbeway.

Muhquaw, un ours.

Wawwashkesh, un cerf.

Gang, un porc-épic.

Kokokoho, un chat-huant.

De cette manière, on pourrait donner une longue liste des mots les plus importants, qui montrerait qu'il n'y a nul rapport entre ce dialecte et les autres. Beaucoup de ces mots, on peut le dire, sont étrangers à celui-ci et ont été adoptés dans les relations accidentelles de ce peuple avec d'autres tribus. Mais en s'incorporant avec un nouveau dialecte, leurs sons ont éprouvé un changement tel, que le philologue peut raisonnablement désespérer de reconnaître d'où ils dérivent ou à quel langage il peut les assimiler. Ce n'est pas une induction spécieuse que la plus grande incertitude doit accompagner toutes les définitions mythologiques, tirées des élémens d'un langage non écrit. Il nous semble qu'il y a beaucoup à dire contre l'opinion de quelques philologues distingués, qui sont persuadés que les langues non écrites varient moins sous tous les rapports que les langues écrites.

L'histoire ancienne des Ménomonies est peu connue, et le peu qu'on en sait n'offre pas beaucoup d'intérêt. Ils peuvent avoir été autrefois braves, hospitaliers, généreux, doués de la beauté corporelle, et avoir possédé tous les avantages que les voyageurs des temps les plus reculés leur ont accordés; mais ils ne peuvent plus se prévaloir d'aucune supériorité sur les misérables restes des tribus qui occupent la partie Nord-Ouest de nos frontières. Leur extérieur est plus désagréable que celui de toutes les tribus qui traversent les défilés de Mackinac dans leurs premières excursions aux stations britanniques pour recevoir les rentes qui sont la récompense des services qu'ils ont rendus dans la dernière guerre, et ce qui revient à ceux qui dépendent du ressort de la Prairie du Chien, et les établissemens sur le haut Mississippi tiennent le même rang parmi les tribus de ce canton. Leurs habitudes dissolues et effrontées, leur extérieur négligé, leur démarche humble et servile les sépareront long-temps des Blancs dans les occurrences de la vie. S'ils ont autrefois possédé ces vertus simples et généreuses qu'on leur attribuait, l'histoire de notre pays ne nous offre que trop de tristes preuves que ces qualités très-recommandables ont hâté leur ruine, en leur assurant une trop grande part dans l'amitié corruptrice des Blancs.

La mythologie traditionnelle des Ménomonies s'accorde sous des rapports frappans avec celle des habitans de Delaware et

des autres Algonkins. Les instructions des jésuites et des autres missionnaires, et leurs relations prolongées avec les Blancs n'ont influencé que légèrement leurs opinions religieuses. Plusieurs d'entr'eux, semblables aux insoucians des autres races, affectent de mépriser la religion de leurs pères, de ridiculiser les cérémonies du *metai* et de professer une haute estime pour ces pratiques qu'ils avaient été instruits dans leur âge le plus tendre à croire agréables au Grand Esprit. Mais souvent, aux approches de la mort, les premières impressions se réveillent, et l'apostat rempli de terreur sacrifie sa petite propriété aux rusés escamoteurs qu'il croit à tort pouvoir intercéder pour lui le Dieu des Peaux Rouges. En quelques cas très-rares, ils témoignent le désir, quand ils sont à l'extrémité, de recourir au baptême, plus peut-être comme moyen de guérison, que comme une coutume religieuse. Ils ne connaissent point la religion chrétienne.

Le caractère des Ménomnies, comme celui de tous les Américains indiens, est fortement imbu de sentimens religieux. Ils croient fermement à l'existence et à la surveillance constante d'une providence qui gouverne tout, aussi bien qu'à la séparation et à l'immortalité de l'âme. Quoique plusieurs d'entr'eux parlent souvent des morts, comme de *chapiuk*, « cadavres, » cependant ceux qui se piquent de parler plus correctement, prétendent que *otahchukunnun*, « ombres » devrait toujours être employé pour signifier la partie qui ne doit point périr. Ils croient que les choses inanimées ont aussi les mêmes ombres ; de là, non seulement le chien fidèle qui doit accompagner son maître dans le ciel équitable, où il doit se rendre, doit être tué à son côté ; mais sa pipe, son fusil, ses *moccasins* et tout ce que l'amitié de ceux qui lui survivent peut regarder comme devant l'accompagner, doit être déposé dans son tombeau ou auprès, afin que leurs ombres puissent se mêler avec la sienne. Ils croient que l'âme ou l'ombre peuvent être séparées et réunies avant l'entière dissolution du corps. D'après ces croyances, quelques individus rusés se font de temps en temps passer pour prophètes, et très-communément en tirent avantage, en prétendant avoir reçu des lumières surnaturelles, l'instruction et la puissance, durant l'intervalle d'une telle séparation, pendant laquelle ils assurent

que comme étant des ombres, ils ont visité le séjour du Grand Manito, ou les villages des morts.

Plusieurs de leurs cérémonies les plus intéressantes sont fondées sur la croyance de l'existence séparément de celle du corps. Tels sont les *Ahneukkunnewin*, cérémonies où les veuves foule sous leurs pieds dans le tombeau les corps morts de leurs époux, où elles placent dans le cercueil un plat pour le mort, et où elles déposent toujours de la nourriture quand leurs parens prennent leurs repas; et de porter sur les champs de bataille quelques souvenirs des enfans et des parens décedés, pour les jeter au milieu du combat, et, s'il est possible, sur les corps sanglans de leurs ennemis.

Outre la croyance commune et bien connue de deux esprits dominans, le Grand et le Mauvais Manito et les innombrables Manitos inférieurs, ou, comme les Ménomonies les appellent, *Ahwahtokuk*. Nous avons entendu parler d'une race d'êtres petits, mais puissans, d'un caractère ambigu, qu'ils appellent *Nokaimouik*. Probablement ils ont de l'analogie avec les *Kewi-kowenianewug* des Ottawwaws, qui ne diffèrent nullement des fées de l'Europe.

Beaucoup de ces êtres imaginaires sont les principes de telle superstition dangereuse qui, chez les hommes rouges, rend les esprits de beaucoup d'entr'eux esclaves d'un petit nombre. Énumérer tous les traits de cette faiblesse qui domine la vie des sauvages de l'Amérique, ce serait reproduire avec de nouveaux ornemens et sous des formes différentes la vieille démonologie et les vieux contes de nourrices des autres races plus fortunées. (*Philadelphia Magazine*; n° 5, 15 août 1828, p. 293).

320. THE HISTORY OF NORTH CAROLINA, etc. — Histoire de la Caroline du Nord, depuis les temps les plus reculés; par François Xavier MARTIN. In-8°, 2 vol. de 824 p. Nouvelle-Orléans, 1829; Penniman et C^e.

Arthur Barlow et Philippe Amidas déployèrent les premiers le drapeau anglais sur les rivages de la Caroline en juillet 1584; ils commandaient deux petits navires commissionnés par sir Walter Raleigh. Ils mirent 57 jours à se rendre des Canaries aux Indes occidentales. Les parfums que répandaient les fleurs qui couvraient la rive leur annoncèrent le voisinage de la terre; ils

débarquèrent et prirent possession du pays selon les formes usitées. Ils furent bientôt environnés des naturels, qui leur apportèrent des melons, des concombres, du maïs et diverses racines qui croissaient dans le pays. Ils donnèrent à ce pays le nom de Virginie. Bientôt après, par les soins du gouverneur Lane, un petit établissement y fut fondé, mais, comme cela arrive à la plupart des nouveaux établissemens, par le défaut d'expérience, par la négligence et l'influence du climat et des circonstances, il éprouva de grands malheurs et fut rendu aux Anglais par sir Francis Drake.

Les traits les plus frappans de cette découverte, des vaisseaux armés, le propriétaire du pays le cédant à un autre, des querelles avec les Indiens, des jalousies entre les nouveaux maîtres et les habitans, des sécheresses dévorantes, des pluies de déluge, des forêts immenses transformées en un pays cultivé, des églises, des sectes religieuses, etc., les traits communs à tous les établissemens nouveaux furent aussi ceux des établissemens nouveaux de la Caroline du Nord.

Aucune colonie n'a eu des démêlés plus sanglans avec les Indiens, ou n'a été plus près de sa destruction que celle-ci. Il est à remarquer qu'elle avait reçu du grand John Locke sa première forme de gouvernement, de cet homme si admirable par son analyse de l'entendement humain, si visionnaire, et si peu capable comme homme d'état et législateur. Les plans de gouvernement de M. Owen, où le peuple est si bon et si heureux en théorie et si misérable en réalité, semblent tout aussi praticables et propres à être adoptés de nos jours que ceux du philosophe anglais.

L'auteur du livre dont nous donnons un aperçu dit que le premier individu qui fut exécuté le fut à Hartford dans le Connecticut, pour attentat à la pudeur sur Anne Cole. Les établissemens des Carolines et de Charleston n'eurent lieu que quelques années après celui de Jameston dans la Virginie; on lit des détails curieux sur les Quakers et leurs premiers établissemens dans les Carolines et dans l'Amérique du Nord. Les Carolines se sont révoltées sous Carey, et les filibustiers ou boucaniers se signalèrent par de mémorables exploits consignés dans cet ouvrage. Edouard Teach, vulgairement appelé *Barbe noire*, fit long-temps sa station de la côte de la Caroline, et des profonds

détroits qu'elle offre, une retraite pour son escadre. Il avait son pavillon sur un vaisseau de 40 canons et de 100 hommes d'équipage, qui, avec 6 autres, la composait; et d'Ocracock, Topsail, et du cap Fear, il sortait pour piller ou mettre ses prises à l'abri. Il s'empara de Wrag, un membre du conseil de la Caroline du Sud et de 6000 dollars, le menaça de lui faire couper la tête, conduisit ses prises à Charleston, et en exigea ce qu'il voulut; tout lui fut accordé. Il épousa dans la Caroline du Nord une jeune fille; c'était sa treizième femme; il amena à Pamlico une prise française d'une grande valeur, chargée de sucre et de café, et passa son temps dans la débauche. D'après les dispositions de Spotswood, gouverneur de la Virginie, on arma une petite flotte contre lui. Le lieut. Maynard de la marine royale la commandait. On promit 100 liv. st. à qui prendrait Teach; 15 liv. st. pour chaque officier, et 10 pour chaque pirate. Il s'ensuivit un sanglant combat. Teach jura avec d'horribles imprécations qu'il n'accepterait ni n'accorderait de quartier. Le lieut. Maynard eut 20 de ses hommes tués dès la première bordée. Le pirate alors l'assaillit de grenades et commanda l'abordage. Les deux commandans s'ajustèrent réciproquement, tirèrent leurs poignards, et bientôt le pont fut couvert de sang. Teach tomba épuisé de blessures. Huit des quatorze pirates qu'il avait à son bord furent tués, et les six autres demandèrent grâce. Les vaisseaux de l'escadre de Teach furent pris; et la tête de Teach fut pendue au beaupré du vaisseau vainqueur.

Les faits consignés dans le 1^{er} volume sont nécessairement peu sûrs et sans liaison. Le second volume reprend la narration au moment où les Carolines ont pris quelque consistance; et l'ouvrage commence à former une histoire suivie. La province de la Caroline est partagée, et George Barrington est nommé gouverneur de la Caroline du Nord. On envoie sir Alexander Coming pour conclure un traité avec les Cherokee indiens; on donne un aperçu intéressant de sa course à travers les forêts et sur les montagnes. Vers 1730, on permet d'exporter des Carolines le riz. En 1732, 150 colons, sous la conduite de Jacques Oglethorpe, s'embarquèrent de Gravesend pour la Géorgie. En 1734, le gouverneur Johnson prit le gouvernement de la province. Bientôt après les provinces du Sud furent engagées dans

une guerre contre les établissemens espagnols de St.-Augustin, dans les Florides. En 1741, les établissemens étaient devenus si considérables, que la législature fut convoquée à Wilmington. En 1742, les Espagnols envoyèrent une forte, mais malheureuse expédition pour chasser Oglethorpe. En 1752, le gouverneur Johnson mourut après avoir administré pendant 20 ans. Alors la population blanche excédait 45,000 âmes; et le tableau des exportations en goudron, poix, térébenthine, bâtons, blé, pois, porc, bœuf, tabac, etc., s'élevait à un taux considérable. Plus de 84,000 barils de goudron, de poix et de térébenthine formaient une partie de ces *items*. Ici se trouve le récit de la malheureuse expédition du colonel Braddock, en 1755. Il y eut en cette année une réunion de troupes coloniales à Albany, pour aider les troupes régulières dans une expédition contre les Français et les Indiens. En 1755, on convint des articles qu'on pourrait importer de la Caroline du Nord. En 1756, on établit de nouvelles routes et des bacs, et un poste pendant une quinzaine, entre Suffolk et Wilmington. Le gouverneur Glenn de la Caroline du Sud établit un fort sur le banc de la Savannah, à 300 milles de Charleston, et à une portée de fusil d'une ville indienne. En 1756, William Pitt publia sa fameuse circulaire qui invoquait le concours de toutes les forces de toutes les colonies, dans la guerre contre la France. Les forts Frontenac et Duquesne furent pris, et le nom du dernier changé en celui de Fort Pitt. En 1759, Québec se rendit aux Anglais. De fréquentes contestations s'élèvent entre les Carolines et les Cherokees. Ces derniers massacrent la garnison du fort Loudon, en violant la capitulation d'après laquelle ils s'étaient rendus. La Caroline du Nord a déjà consommé 80,000 liv. st. dans les mesures jugées nécessaires contre l'ennemi commun. Rarement les gouverneurs et les assemblées provinciales ont vécu en bonne harmonie. La correspondance entre le gouverneur Dobbs et l'assemblée de la Caroline du Nord n'est rien moins que cordiale.

En 1761, le colonel Grant se mit en marche avec 2,600 hommes contre les Cherokees. Il se livra une sanglante bataille. Le colonel Grant eut 60 hommes tant tués que blessés; mais les Cherokees furent défaits et leur pays ravagé. En 1765 éclatèrent les mesures de l'Angleterre, qui amenèrent une révolution

à laquelle la Caroline du Nord prit une part très-vive et active. En 1753, le fameux George Whitfield parcourut les Carolines. A cette époque nous avons l'histoire des Régulateurs. Ils parurent à l'assemblée de la Cour supérieure à Hillsborough; en un corps composé de 3,700 hommes; demandant comme de coutume, le redressement de leurs griefs. Cela finit par une bataille entre eux et le gouverneur Tryon, en 1771. Les Régulateurs furent battus, eurent 20 tués et beaucoup de blessés. Le gouverneur eut 9 hommes tués et 61 blessés. Il fut accusé d'avoir abusé de sa victoire en exerçant des actes de vengeance. Il partit bientôt après pour New-York, dont il était nommé gouverneur. La révolution commença; et la Caroline du Nord prit part à ces grands démêlés qui forment le fond de l'histoire générale de notre pays.

L'ouvrage de M. Martin est terminé par une notice sur l'Irlande et la propagation des Frères unis ou Moraves, de la Caroline du Nord. Comme nous n'avons encore rien vu nulle part de publié à ce sujet, nous pensons qu'elle sera aussi intéressante pour nos lecteurs, qu'elle nous l'a paru à nous-mêmes.

On les connaissait sous les noms d'*Union des frères*, *Frères unis*, ou *Moraves*. On leur assigna des terres dans la Georgie; et quelques-uns d'entre eux y furent envoyés d'Allemagne, en 1735, par le comte Zinzendorf. Leur premier établissement, dans la Caroline du Nord, date de 1753. Ils prospérèrent dans les environs de Savannah, et beaucoup d'Indiens accouraient auprès d'eux pour entendre la Bible, ou, comme ils l'appelaient, *la grande parole*. Leurs succès furent remarquables dans la conversion des Indiens et dans les leçons qu'ils leur donnaient et de lecture et d'écriture. En 1738 et en 1740, ils fondèrent leurs grands établissemens à Nazareth et à Bethléhem. En 1751, ils achetèrent 100,000 acres de terre dans la Caroline du Nord. Auguste Gottlieb Spangenburg, leur évêque, fut envoyé pour louer et arpenter les terres. Le principal arpentage fut dû côté oriental du Yadkin, pays fertile, bien arrosé et bien boisé. En l'honneur du comte Zinzendorf, qui avait le titre de seigneur de Wachau, le pays fut nommé Wachovia. Les directeurs furent l'évêque Spangenburg et Cornelius Van Laer. En 1753, deux frères seuls vinrent y former un établissement. Sept autres arrivèrent en 1754. Leur premier établissement prit le nom de Bethabara

(la maison du passage). En 1755, on y bâtit un moulin, et l'on y consacra une église. Par leur industrie ils purent fournir des grains dont ils avaient une surabondance, les autres établissemens qui en manquaient. Les Cherokees et les Catawbis, malgré leurs guerres avec les autres États de la colonie, demeurèrent en paix avec cet établissement; et charmés de la manière dont ils avaient été reçus, ils s'en exprimaient ainsi à leurs compatriotes : *le fort hollandais, où il y a un bon peuple et beaucoup de pain*. En 1759, la ville de Bethany fut abandonnée; et, dans la même année, Bethabara fut affligée d'une maladie épidémique, dont moururent onze individus, au nombre desquels était le ministre allemand. Les Indiens se proposèrent souvent d'attaquer l'établissement, mais ils se retiraient effrayés quand on sonnait la cloche. En 1765, Bethabara avait 88 habitans, et Bethany 78. En 1766, ils fondèrent Salem leur principal établissement dans la Caroline du Nord. Jusque-là tous les émigrans étaient venus de la Pennsylvanie; il en vint dix d'Europe. Salem fut disposé conformément au plan de leurs autres principales villes, où les célibataires et les garçons, et les personnes du sexe non mariées, et les filles, vivaient dans des maisons séparées. Il vint alors de différens endroits beaucoup d'individus qui n'étaient pas de leur société, pour s'établir dans la Wachovie; afin que leurs enfans pussent être instruits d'après leurs principes. En 1769, fut fondé l'établissement de Friedburg. En 1771, les *Régulateurs* menacèrent de détruire leur établissement s'ils ne voulaient pas se réunir à eux dans leur opposition au gouvernement. La défaite de ces *Régulateurs* par le gouverneur Tryon dissipa les craintes des Moraves; ils reçurent de la manière la plus distinguée le gouverneur et son armée. En 1759, on leur envoya d'Allemagne, une députation pour conférer avec eux. Leur simplicité, leur amour de l'ordre et de la paix, leur industrie et leur piété; et leur zèle aussi humble qu'intrépide comme missionnaires, sont bien connus pour être au-dessus de tous les éloges. Salem est le chef-lieu de leurs établissemens, à 110 milles S. E. de Raleigh, et à 36 degrés 10 minutes nord. Cette ville est très-belle et régulièrement bâtie, et porte cet air d'ordre et de propreté qui distingue tous leurs autres établissemens. Mais cette ville est mieux connue du public par sa florissante école. Les bâtimens sont spacieux et

bien distribués. Il y a peu d'écoles pour de jeunes demoiselles, dans les États-Unis, qui soient plus renommées pour une éducation parfaite, tant sous les rapports de la religion que sous ceux de la société.

Bethabara, ville presque aussi considérable que Salem, et qui en est distante de 5 milles, est un lieu agréable, propre et régulièrement bâti. Friedland et Hope sont les autres chefs-lieux d'établissements. Les Moraves se montrent pieux sans persécution et sans bigoterie. Ils suivent les loix de l'évangile au lieu de le commenter; ils montrent un désintéressement et une intrépidité qui leur fait mépriser les dangers et la mort; et c'est à ces traits qu'on reconnaît les premiers chrétiens. (*Western monthly review*; février 1830, p. 421.)

321. HISTOIRE DE L'ÎLE DE MALTE, depuis les premiers temps connus jusqu'en 1530. Extraits des manuscrits inédits d'un voyageur dans l'Est. (*Oriental Herald*; nov. 1825; p. 275.)

Le plus ancien des auteurs qui font mention de l'île de Malte, c'est Homère, dans son Odyssée, où il la désigne sous le nom d'*Hyperia*. Les Phéniciens, qui s'étaient rendus presque entièrement maîtres de la navigation de la Méditerranée, débarquèrent à *Hyperia* vers l'an 1519 avant J. C.; et trouvant cette île d'une grande importance pour leur commerce, ils s'en emparèrent et y fondèrent une colonie qui, bientôt, devint considérable et puissante. On l'appelait aussi *Ogygia*; c'est sous ce dernier nom qu'elle est décrite par Ulysse dans la relation qu'il fait de son naufrage, à Arète et à Alcinous.

Lorsque les Grecs, étendant leur domination, fondèrent des colonies en Italie et en Sicile, ils chassèrent les Phéniciens d'*Ogygia*, en prirent possession en 736, et l'appelèrent *Melitaion*, soit à cause de l'excellent lait que produisait cette île, soit en honneur de la nymphe *Melyta*, fille de Nérée et de Doris, deux de leurs divinités.

Environ 528 ans avant l'ère chrétienne, les Carthaginois disputèrent aux Grecs la possession de *Melita*: pour un temps, ils se la partagèrent; mais les Grecs se virent enfin forcés de la céder tout entière aux Carthaginois. Toutefois, les habitants n'abandonnèrent ni leurs demeures, ni leurs effets; et les lan-

gues grecque et punique continuèrent à être également en usage à *Melita*.

Mais bientôt les richesses de Carthage affluèrent à Malte. En rendant la situation de cette île d'autant plus importante, elles excitèrent l'ambition et la cupidité des Romains, au point qu'elle attira leur attention dans la première guerre punique. En conséquence, Malte fut saccagée par Attilius Regulus. Plus tard, Cornelius s'en empara. Mais les Romains perdirent cette île peu après, et ils ne la recouvrèrent qu'après que la victoire navale remportée par C. Lutatius, en l'an 242, av. J. C., eut amené une paix qui fut accordée aux Carthaginois à condition qu'ils céderaient à Rome toutes les îles qu'ils possédaient entre l'Afrique et l'Italie.

Lors de la division de l'empire romain, l'île de Malte échut en partage à Constantin. L'empire se trouvant ainsi démembré, les Vandales s'emparèrent de la Sicile en 454 ; puis ils prirent possession de Malte, d'où, dix ans après, ils furent chassés par les Goths. Sous le joug oppresseur de ces barbares, cette île ne pouvait pas fleurir et conserver son commerce.

Elle parut se relever sous le règne de Justinien, qui envoya Bélisaire arracher l'Afrique au pouvoir des Vandales. Ce général débarqua à Malte, en 553, et prit possession de cette île, qu'il réunit à l'empire. Goza suivit toujours le sort de Malte.

Ces îles devinrent par la suite encore plus riches ; mais les empereurs ne leur accordant pas les mêmes privilèges dont elles avaient joui sous les anciens Romains, elles ne recouvrèrent jamais entièrement leur splendeur première.

Les Grecs qui restaient pour défendre Malte et partager les avantages de son commerce, n'avaient malheureusement de commun avec leurs ancêtres que le nom et la fierté. Privés de leurs antiques vertus, ils ne tardèrent pas à s'attirer l'animadversion des autres habitans de l'île, qui, enfin, les sacrifièrent aux Arabes.

Suivant la Chronique de Cambridge, les Arabes s'emparèrent de Malte en 870. Les Grecs les en chassèrent dans le cours de la même année, et ils en restèrent maîtres durant 34 ans.

Les Arabes prirent de nouveau l'île. Cette fois, ils exterminèrent tous les Grecs ; mais, en même temps, ils usèrent d'une grande clémence envers le reste des habitans. Les terres des

Grecs furent partagés entre les Arabes, qui établirent un gouvernement dépendant de l'émir de Sicile.

Cependant les Normands conquièrent Malte en 1099. Ils permirent aux Arabes qui préféreraient quitter l'île, d'en sortir avec tous leurs biens. Ceux qui restèrent, conservèrent le libre exercice de leur religion, à la condition de payer un tribut annuel au prince, et de rendre la liberté à tous les esclaves chrétiens que leurs croiseurs avaient faits sur mer.

Les Normands cédèrent l'île de Malte aux Germaines, à l'occasion du mariage de Constance, héritière du trône de Sicile, et de Henri VI, fils de l'empereur Frédéric Barberousse. Malte fut alors érigé en comté et en marquisat; mais le fléau de la guerre dépeupla cette île, et son commerce fut entièrement anéanti. Depuis un temps considérable, elle n'était habitée que par des soldats, et elle n'avait de capitale que la forteresse qui défendait le port, lorsque Frédéric II, ayant pris possession de la Calabre, en 1224, envoya à Malte les infortunés habitans de ce pays. Ces nouveaux colons, à force d'industrie, tant sur terre que sur mer, enrichirent de nouveau l'île jusqu'à un certain point.

Charles d'Anjou, frère de Louis IX, roi de France, alors souverain de la Sicile, se rendit maître de Malte. Ce fut dans cette île, que Jean Procida trama la conspiration qui eut pour résultat le fameux massacre connu dans l'histoire sous le nom des Vêpres siciliennes.

L'île de Malte avait été long-temps en proie aux dissensions existant entre les souverains qui l'occupaient successivement. Par la suite, elle gémit encore plus long-temps sous la tyrannie subalterne de différens personnages à qui ses monarques la cédèrent, parfois, à titre de fief: c'est ainsi qu'elle devint soit l'apanage de quelque prince illégitime, soit la récompense d'un favori, soit le prix de services personnels rendus au souverain.

Tels sont les changemens successifs qui avaient eu lieu dans le gouvernement des îles de Malte et de Goza, lorsque Charles-Quint les annexa à ses vastes domaines. Ce prince politique, dont la prudence égalait l'activité, considérait ces possessions maritimes sous un point de vue très-différent de celui de ses prédécesseurs, qui y avaient toujours attaché très-peu d'importance.

Dominer dans la Méditerranée, protéger les côtes de la Sicile, menacer celles d'Afrique, couper à volonté toute communication commerciale entre les deux mers au milieu desquelles elles se trouvent placées; tels sont les grands objets qui, dans l'esprit de Charles, lui faisaient attacher du prix à la possession de ces îles. Sa politique eut pu le porter à profiter de tels avantages, mais sa prévoyance s'étendait au-delà de cet intérêt du moment. Craignant que, par la suite, ces places importantes ne fussent enlevées à des successeurs trop faibles pour les défendre, et, réfléchissant en même temps de quel poids, entre les mains des ennemis de sa maison, une telle conquête pouvait être dans la balance politique de l'Europe, il se détermina à les remettre au pouvoir de quelque puissance qui serait particulièrement intéressée à les conserver, et qui, impuissante pour nuire à tout autre état, serait respectée de tous. Dans cette vue, il fit choix de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, lequel, chassé du principal siège de sa résidence, errait sans but sur les côtes de l'Italie; et, en l'année 1530, il en institua les chevaliers souverains perpétuels de Malte et de Goza.

L'histoire de ces îles, depuis ladite époque jusqu'à celle où les Français en furent expulsés, se trouve consignée au long dans les mémoires de l'ordre. Le siège de Malte par les Anglais et la capitulation qui le termina en l'année 1800, sont des évènements trop marquans, dans l'histoire moderne de la Grande-Bretagne, pour n'être pas suffisamment connus d'un chacun.

De même, la situation géographique, le climat, la nature du sol et les productions de Malte se trouvent si amplement et si fidèlement décrits dans une multitude d'ouvrages, que l'on croit inutile d'en faire autrement mention dans le présent exposé (1).

322. HISTORY OF THE BATTLE OF AZINCOURT, etc. — Histoire de la bataille d'Azincourt; par Nicolas Harris NICOLAS, Esq. Londres, 1827; Johnson. (*The Sphinx*; 27 octobre 1827).

La bataille d'Azincourt qui fut le dernier des grands combats livrés dans les temps de la chevalerie, fut aussi le plus remarquable.

(1) On trouve à la suite de ce précis historique un tableau comparatif des mœurs et des usages des Malteais anciens et modernes.

Le caractère d'Henri V, qui en fut le héros, était parfaitement adapté à l'époque dans laquelle il naquit; et aux circonstances au milieu desquelles il se trouva placé. Entreprenant, intrépide, persévérant, généreux, pieux, il était digne d'être le chef de la chevalerie de son temps, et méritait de gagner un renom impérissable par ces brillantes, mais stériles vertus, qui appartiennent à un siècle où le succès dans les combats était la principale distinction, si même elle n'était pas la seule. Téméraire, opiniâtre, orgueilleux, superstitieux, il était incapable de rendre son peuple heureux, soit en créant des lois sages, soit en administrant la justice avec fermeté, soit enfin en favorisant la culture des sciences et des lettres. Henri vécut précisément à l'époque où les peuples encore plongés dans l'aveuglement pouvaient admirer ses brillantes qualités sans apercevoir ses défauts. S'il fut venu un siècle plus tard il aurait trouvé les esprits qui, grâce à l'invention encore récente de l'imprimerie, commençaient déjà à s'éclairer, entièrement opposés à tout projet de conquête féodale. Si, en 1415, l'usage de l'artillerie avait été établi partout, Henri V n'aurait point osé s'aventurer en France, et encore moins se frayer, avec ses 8000 soldats malades, un chemin à travers une armée de 60,000 hommes; et, surtout, il ne lui aurait pas été possible, en supposant même la réunion de toutes les circonstances les plus favorables, de massacrer ses ennemis, tout bardés de fer comme ils l'étaient, ainsi qu'on égorge un troupeau de moutons renfermés dans une bergerie. Henri V gagna la célèbre bataille d'Azincourt par l'ignorance complète où étaient les généraux français des premiers élémens de l'art de la guerre; par sa propre habileté, ou au moins par sa bonne fortune, à prendre de bonnes positions; par le danger imminent de la situation désespérée dans laquelle il se trouvait engagé; et, enfin, par l'intrépidité de l'infanterie anglaise, qui combattit presque sans armure et sans habits contre des masses immenses de pesante cavalerie qui, étant accablée sous le poids de la cotte de mailles, se trouvait à la fois dans l'impossibilité de fuir ou de combattre. C'est particulièrement sous ce point de vue que la bataille d'Azincourt est intéressante. Dès ce jour l'usage des armures complètes fut abandonné, et en moins d'un siècle l'arc fit place à l'arquebuse. La guerre devint alors un art dans lequel la stra-

tégie joua dorénavant le principal rôle. On cessa de compter sur la solidité de la cuirasse, mais on espéra tout de la force du bras, du sang froid à essuyer avec impassibilité un feu meurtrier, de la vigueur à repousser une charge et de l'intrépidité à s'élancer, armé seulement de la lance ou de la baïonnette, sur les bataillons ennemis, en écrasant tout ce qui faisait résistance. C'est par la réunion de toutes ces qualités que les *billmen* à moitié nus de la bataille d'Azincourt, furent si supérieurs aux soldats couverts de fer qui tombaient par milliers sous leurs coups, accablés qu'ils étaient sous le poids de leur gênante et inutile armure.

Les prétentions de Henri V à la couronne de France, dépourvues même de la plus légère apparence de justice, étaient encore plus absurdes que celles élevées naguères par Édouard III. Henri osait réclamer le trône de France, comme héritier d'Isabelle, femme d'Édouard II, et fille de Philippe IV, et à cette époque là même le comte de la Marche était l'héritier direct et reconnu d'Isabelle. Les concessions que Henri exigeait de la France, en renonciation de ses prétendus droits, furent certainement des plus extravagantes. Peut-être désirait-il qu'elles fussent refusées, car il était d'un caractère inquiet, turbulent et enthousiaste, et la guerre paraissait être son véritable élément. Durant toute l'année 1414, et même jusqu'au moment de l'invasion de Henri en 1415, des négociations eurent lieu entre les cours de France et d'Angleterre. Mais Henri ne voulut accepter aucun des termes proposés. On dit qu'il avait une insulte personnelle à venger sur le Dauphin, auquel même il proposa un combat singulier. Deux lettres que, relativement à ses prétentions, il adressa au roi de France, et que M. Nicolas a insérées dans son ouvrage, font parfaitement connaître et le personnage qui les écrivit et l'époque où elles furent écrites. Quoi qu'il en soit, le roi d'Angleterre, dans un conseil tenu à Westminster, le 17 avril 1415, décida l'expédition contre la France, prit toutes les mesures propres à assurer la tranquillité du royaume pendant son absence, et fixa la solde de l'armée. On fit les plus grands efforts pour se procurer les provisions nécessaires, pour réunir l'armée et aussi les navires qui devaient la transporter. Un grand nombre des soldats enrôlés exigèrent qu'on leur comptât un quartier d'avance de leur

soldé. Mais les subsides que le Parlement avait déjà fournis se trouvaient insuffisants pour qu'on satisfit à cette demande. Henri, après avoir obtenu, au moyen de quelques proclamations, une assez forte somme de la part de ses sujets, se déterminait à mettre en gage les joyaux de la couronne afin de se procurer l'argent nécessaire pour contenter les soldats. Cette dernière circonstance prouve évidemment l'enthousiasme avec lequel le roi s'engageait dans cette ambitieuse entreprise. On a calculé que par ces divers expédients, Henri avait reçu une somme de 500,000 nobles (environ 4,000,000 l. st.).

Le 18 juin, le roi quitta Londres en grande pompe. Il se rendit à Wilchester, où il reçut des ambassadeurs qui lui apportaient de nouvelles propositions de la part de Charles de France. Mais Henri refusa avec la même opiniâtreté d'accéder aux offres qui lui étaient faites. Il continua donc sa route, et arriva bientôt à Southampton. Ce fut pendant son séjour dans cette ville que fut découverte la conspiration formée contre son gouvernement par le comte de Cambridge et par le lord Scrope. Les principaux auteurs de cette conspiration furent exécutés avant que le roi ne quittât les côtes d'Angleterre. L'armée se rassembla dans le voisinage de Southampton. Il est bien difficile, à cause des contradictions manifestes qu'on rencontre à ce sujet dans les vieilles chroniques, d'indiquer la force réelle de cette armée : il paraît cependant que, compris les vassaux des hommes d'armes, elle s'élevait à 30,000 hommes.

M. Nicolas a recueilli avec le plus grand soin les récits divers faits par les historiens contemporains sur les événements qui se sont passés depuis l'embarquement de l'armée anglaise jusqu'après la bataille d'Azincourt. Il est impossible de rapporter, dans le court espace qui nous est accordé, tous les faits intéressans que l'ouvrage de M. Nicolas nous fait connaître pour la première fois. Nous allons essayer de présenter ici les plus frappans.

Le 10 août, le roi s'embarqua, entre Portsmouth et Southampton, sur le vaisseau *la Trinité*. La flotte, qui comptait plus de 1000 vaisseaux de diverses grandeurs, mit à la voile le 11. La traversée offrit de bons et de mauvais présages : on mit au nombre des premiers, la rencontre qu'on fit de quelques cignes qui semblaient se jouer autour de la flotte. Des seconds

Aurait tout-à-la-fois un présage de calamité et une calamité elle-même : trois des plus larges vaisseaux furent détruits par le feu. Le 13 août, l'escadre entra dans la Seine, à trois milles d'Harfleur. Le débarquement eut lieu dans la matinée du lendemain. C'est une chose digne de remarque, qu'on ne s'opposa pas à la descente, quoique le lieu où elle s'effectua présentât beaucoup d'obstacles à un débarquement. Le roi Henri fit publier dans toute son armée une proclamation qui défendit sous peine de mort toute espèce de mauvais traitemens envers les habitans ; et il est juste d'observer avec quelle honorable persévérance Henri protégea tous les habitans des lieux qu'il traversa contre la rapacité ou la brutalité du soldat, même alors que son armée était en proie aux plus cruelles privations. Tous les historiens contemporains, soit anglais, soit français, se sont accordés pour lui reconnaître ce mérite.

Le siège d'Harfleur fut la première opération qu'entreprit le monarque conquérant. Ce siège fut conduit d'après les règles enseignées par maître Gilles, qui était, à cette époque, l'auteur le plus renommé dans la science de la guerre. Les assiégeans firent des pertes énormes sous les murs de la ville ; et au bout de quelques jours, l'armée anglaise fut affligée par une violente dysenterie. Un grand nombre des chefs les plus remarquables succombèrent bientôt aux ravages de cette terrible maladie. La place se rendit enfin le 22 septembre, après un siège de 36 jours. Les habitans furent traités avec douceur ; et les principaux prisonniers, ainsi que les otages, le furent avec tous les égards et tous les honneurs possibles. Henri paraît avoir été, dans cette circonstance, comme dans toutes celles de ce genre, un modèle de générosité chevaleresque.

Immédiatement après la prise d'Harfleur, il envoya de nouveau défier le Dauphin de France en combat singulier. Les pertes éprouvées par l'armée anglaise pendant les 36 jours qui suivirent le débarquement, seraient à peine croyables, si elles n'étaient pas établies sur les témoignages les plus incontestables. Il paraît que, pendant la courte période du siège, plus des deux tiers des 30,000 qui étaient débarqués avec le roi périrent par le fer ou par les maladies, ou furent renvoyés en Angleterre, comme étant hors d'état de continuer la guerre. L'ar-

mée anglaise, quand elle quitta Harfleur, ne se montait pas à plus de 8000 combattans.

On décida, dans le Conseil du roi, que l'armée se rembarquerait pour retourner en Angleterre. Mais la fermeté courageuse de Henri (fermeté qui aurait été considérée comme un aveuglement stupide, si le merveilleux succès dont elle fut couronnée ne l'avait pas recouverte d'un faux éclat) lui fit, au contraire, prendre la résolution hardie de marcher sur Calais, au lieu de se rendre à bord des vaisseaux qui étaient tout prêts pour recevoir l'armée. Il y avait, dans cette résolution, tant d'audace chevaleresque, qu'elle fait presque pardonner ce qu'elle avait de téméraire et même d'extravagant. Henri mettait, disait-il, tout son espoir et toute sa confiance en Dieu; il voulait voir le pays qui lui appartenait. Il ne voulait pas surtout se soumettre à la honte d'être accusé de lâcheté : « Nous sommes décidé, ajouta-t-il, en s'adressant à ses officiers, à supporter tous les périls, et nous mourrons plutôt que de fournir à nos ennemis une occasion de proférer le plus léger reproche contre nous. Nous irons donc à Calais, s'il plaît à Dieu, sans obstacle et sans danger; mais s'il arrivait que l'ennemi essayât de troubler notre marche, ce serait par la victoire que nous tromperions ses vaines espérances. »

Le 8 octobre, l'armée commença sa marche périlleuse, prenant avec elle des provisions pour 8 jours. On renouvela la proclamation du roi portant défense de piller. La cour de France fut soudainement réveillée de son long assoupissement par la nouvelle de la marche de l'audacieux Henri. L'oriflamme fut arboré, et ce fut pour la dernière fois. Princes, chevaliers, écuyers, hommes d'armes, tous accoururent se ranger autour de l'étendard sacré; et une armée immense et complètement équipée fut rassemblée pour anéantir cette poignée d'aventuriers. Le passage de la Somme présenta à Henri des difficultés presque insurmontables. A Abbeville et dans tous les autres endroits, les ponts étaient coupés, et des troupes françaises paraissaient constamment sur la rive opposée. Les provisions des Anglais étaient épuisées. Henri parvint enfin à traverser la rivière sur un pont fait à la hâte. Le passage est décrit avec une minutieuse exactitude par tous les vieux *chroniqueurs*. Le 20, les ducs d'Orléans et de Bourbon, qui commandaient l'armée

française, envoyèrent trois hérauts d'armes au roi Henri pour lui annoncer que leur intention était de lui livrer bataille avant qu'il atteignît Calais. Henri répondit à ces envoyés : Que tout soit fait selon la volonté de Dieu. « Il ne les cherchait pas, ajouta-t-il, mais jamais la crainte de les rencontrer ne le ferait détourner d'une ligne du chemin qu'il suivait maintenant. » Il continua sa marche en bon ordre, mais, le 24, on aperçut l'armée française « en tel prodigieux nombre, que beaucoup d'Anglais se jetèrent à genoux, implorant le Tout-Puissant, afin qu'il les prît sous sa miséricordieuse protection. » Ce fut alors qu'eut lieu la célèbre scène si admirablement présentée par Shakspeare. Walter Hungerford témoignait, en présence du roi, le regret de ne pouvoir ajouter dix mille des meilleurs archers d'Angleterre au petit nombre de braves auxquels l'armée était réduite. Henri l'interrompit brusquement : « Tu parles comme un fou, Walter, dit-il, car, par le dieu du ciel, sur la protection duquel j'ai compté, et en qui je mets ma plus ferme espérance, je ne voudrais pas, quand même je le pourrais, augmenter mon armée d'un seul homme. » C'est à *Hollingshed* (auteur des *Chronicles of England, Scotland and Ireland*) que Shakspeare doit cette anecdote. La nuit qui précéda la bataille se passa de la même manière que le grand auteur l'a décrite : Dans le camp français régnaient les jeux et la débauche ; le camp anglais était en prières et en préparatifs. Henri, qui avait établi son quartier-général à Maisoncelles, employa toutes les heures qui précédèrent la bataille, à prendre des renseignements positifs sur la position de son armée et sur celle de l'ennemi.

Il résulte du témoignage authentique des historiens, que l'armée française se montait à plus de 60,000 hommes. Le 25 octobre au matin, cette armée fut rangée sur trois lignes dans la plaine d'Azincourt, à travers laquelle passe la route de Calais. Les soldats, armés de pied en cap, portaient en outre de longues cottes de mailles très-pesantes, descendant jusqu'au genou, et des cuissards qui protégeaient leurs jambes. Ce fut entre deux bois qu'on les fit mettre en bataille, sur un terrain que de grosses pluies avaient complètement délayé, et si étroit, qu'il était impossible pour une nombreuse armée de s'y mouvoir. Ce n'était qu'avec beaucoup de difficulté que les soldats pouvaient se tenir debout et élever leurs armes ; et, à chaque pas, les che-

vaux et les hommes s'enfonçaient dans la botte. Henri disposa sa petite troupe sur une seule ligne, derrière des pieux pointés fixés en terre, et, au moyen de ses archers, qu'il plaça entre les ailes, il donna à son armée la forme d'un triangle. Le roi, revêtu de sa cotte d'armes, montait un petit cheval gris; mais ensuite il combattit à pied. Il s'adressa à ses troupes avec son énergie accoutumée. Les deux armées restèrent plusieurs heures dans l'inaction. A la fin, les généraux français proposèrent une suspension d'armes. La réponse de Henri, devant une armée dix fois plus nombreuse que la sienne, différa peu des propositions qu'il avait faites dans sa propre capitale. Vers le milieu de la journée, l'ordre d'attaquer fut donné par Henri, qui s'écria à haute voix : « Bannières en avant ! » Sir Thomas de Erpyngham, qui commandait les archers, jeta en l'air son bâton de commandant, en criant : Frappez maintenant ! Les Anglais se précipitèrent à genoux à l'instant même, et après avoir imploré la protection du Ciel, ils se relevèrent pleins de courage, et coururent à l'ennemi. Les archers de Henri mirent bientôt la cavalerie française en désordre, et toute l'armée anglaise s'ébranlant à-la-fois s'élança alors sur les lignes ennemies, en poussant le *huzzà* national. Les archers, jetant aussitôt leurs arcs de côté, massacrèrent à coup de haches d'armes tout ce qui se présentait devant eux. Le nombre immense des Français fut précisément ce qui les perdit. La bataille devint bientôt une affreuse boucherie, et les chevaliers français, tous cuirassés et presque incapables de se mouvoir, furent hachés en pièces par les archers anglais « qui portaient des jaquettes, et dont les hauts de chausses étaient presque desserrés. Tous avaient une ceinture à laquelle était attachée une épée ou une hache d'armes. » Un grand nombre de ces archers étaient nu-pieds et sans chapeau. La bataille dura à peu près trois heures. On voyait des Anglais debout sur des monceaux de cadavres qui s'élevaient à hauteur d'homme. Les Français furent massacrés, presque sans résistance, dans leurs propres lignes. Henri, à un certain moment de la bataille, donna ordre d'égorger tous les prisonniers qui avaient été faits; et les écrivains français eux-mêmes justifièrent cet ordre cruel sur la nécessité où se trouvait Henri d'assurer sa propre conservation. La perte totale des Français fut d'environ 10,000 hommes tués

sur le champ de bataille, celle des Anglais paraît avoir été de 1200. La plus grande partie des cadavres furent enterrés dans d'énormes tranchées qu'on creusa exprès.

Le roi d'Angleterre se conduisit envers ses illustres prisonniers avec sa noblesse accoutumée. L'armée victorieuse marcha en bon ordre vers Calais et s'embarqua pour l'Angleterre, sans faire le moindre effort pour profiter du triomphe presque irrésistible qu'elle avait remporté. Henri atteignit Calais le 16 octobre et débarqua à Douvres le 17 novembre. Il fit son entrée dans Londres le 27 au milieu d'une pompe magnifique dont les habitants de la ville avaient fait tous les frais, et qui contrastait avec la simplicité étudiée du cortège royal.

Nous avons essayé de donner la substance des recherches savantes auxquelles M. Nicolas s'est livré avec tant de succès. Son ouvrage, exécuté avec beaucoup de soins, fournira aux historiens futurs d'utiles et curieux matériaux.

Frédéric DEZOBRE.

323. LETTRES HISTORIQUES AUTOGRAPHES.

Parmi les écrits autographes qui figuraient à la dernière vente de M. Sotheby, se trouvaient les lettres suivantes écrites en français. La première est de Jacques II, alors duc d'York; au maréchal de Turenne. Cette lettre atteste incontestablement la part que prit lord Clarendon (à cette époque lord chancelier) à la cession de Dunkerque. Ce précieux document historique n'a jamais été publié (1).

St.-James, 13 septembre 1692.

Je ne puis m'empêcher de vous écrire pour vous informer que le désir que j'ai de terminer l'affaire de Dunkerque m'oblige à chercher avec le lord chancelier tous les expédients imaginables pour arriver à cette fin, ce qu'il désire aussi ardemment que moi-même. De notre côté, rien ne s'y oppose si ce n'est le manque d'argent, que le roi, mon frère, ne peut se procurer dans la situation actuelle de ses affaires; et nous ne connaissons d'autres moyens d'en obtenir qu'en ordonnant à la ville de Londres de négocier un emprunt qui nous tire de notre

(1) Le texte que nous donnons ici est fait d'après la version en anglais de l'original français.

position présente. En acceptant les conditions qu'offre le roi de France, je puis vous assurer que dans ces pressantes nécessités, le roi, mon frère, eût accepté toutes les conditions que le roi de France eût pu désirer, le plus grand de mes desirs et celui du chancelier, étant de cimenter un lien de l'amitié la plus intime avec lui, ce que, je m'en flatte, vous reconnaîtrez d'abord, d'après la résolution qu'a prise le roi, mon frère, de se défaire de Dunkerque; démarche à laquelle je n'aurais jamais consenti, si ce n'eût été pour un roi pour lequel, après les intérêts du roi, mon frère, j'ai le plus d'égards. Je vous prie instamment de faire tout ce qui dépend de vous pour conduire cette affaire à fin. Je recommande également à votre attention l'affaire de mon régiment, et vous prie de m'écrire désormais sans cérémonie, car vous pouvez me regarder comme ayant pour vous beaucoup d'amitié.

« A mon cousin, le vicomte de Turenne. »

Cette lettre est sans signature, mais elle porte évidemment en elle-même la preuve de son authenticité, et elle est de l'écriture bien connue de Jacques II.

La lettre suivante est du maréchal d'Estrades, ambassadeur de France à Londres, au même (M. de Turenne). Elle est datée de Londres, le 20 février 1662. D'après les événemens récents relatifs au Portugal, il est curieux de voir l'Ambassadeur français se plaindre de l'apathie du monarque britannique à l'égard de ce pays.

« J'ai reçu en même temps vos lettres des 8 et 11 de ce mois. J'ai parlé au roi d'Angleterre (Charles II) relativement aux officiers et soldats qu'on pourrait lui envoyer, s'il lui plaisait de les employer, ou de payer les frais de leur embarquement. Il me dit qu'il n'en pourrait rien faire : qu'il avait destiné pour ce service trois mille soldats écossais avec leurs propres officiers, et qu'il les avait tenus à sa solde, durant les trois derniers mois, toujours prêts à s'embarquer; mesure dont il hâte autant qu'il dépend de lui l'exécution, afin de se prémunir contre l'effet des mauvaises nouvelles que je lui ai communiquées d'après votre lettre du 11. Il ne goûte point du tout la proposition que je lui ai faite de retirer 2,000 hommes de Tanjer (Tanger), et de leur ordonner de rejoindre les 3,000 hommes qui sont sur le point de quitter ce pays. Il me paraît préférer

la conservation de Tanger à celle du Portugal. Je doute qu'après ce secours, il se donne la peine d'envoyer de nouvelles troupes au dehors, et à moins qu'il ne se conclue entre les deux rois quelque traité plus intime qui les porte à déployer plus d'énergie dans l'intérêt de la cause commune, les affaires du Portugal ne pourront qu'être faiblement soutenues. Vous trouverez dans l'incluse tout ce que j'ai communiqué touchant les bruits qui courent ici au sujet de la garantie, et les avis que j'ai donnés au roi d'Angleterre à ce sujet. Il pense que le roi de France devrait faire plus de cas de lui que des Hollandais, et je l'ai trouvé un peu susceptible sur ce point. Il veut apparemment voir quelle tournure prendront les choses, avant d'en venir à une résolution quelconque. Il continue à user de beaucoup de réserve dans ses discours et dans ses actions, et désire ardemment l'amitié du roi.

D'ESTRADES. »

La lettre suivante de Devereux, comte d'Essex, favori de la reine Elisabeth, adressée au duc de Bouillon, et de la date du 10 décembre 1598, est à la fois un échantillon de ses talens épistolaires, tels qu'ils se déployent dans l'original français, d'où cette lettre est traduite, et une preuve de l'ardeur avec laquelle son auteur soutenait la cause de la religion réformée.

« Par le papier (1) qui accompagne la présente, vous verrez ce que nous pensons de l'état de vos affaires, et quels sont, en général, les sujets de nos conversations. Expliquez-moi, je vous prie, ce que vous pensez de l'un et de l'autre. Si vous nous croyez dans l'erreur, mettez-nous dans la bonne route; et si nous n'y sommes pas déjà, que vos scrupules ou votre partialité ne vous empêchent pas de nous le dire. J'exhorte le duc et maréchal de Bouillon à conduire cette affaire avec la plus grande circonspection et la plus grande prudence; et je l'exhorte de même, comme mon très-cher frère et très-honoré ami, à l'aider à fortifier la cause de notre religion (protestante), et, autant qu'il peut être en son pouvoir, à se réunir à nous pour la maintenir. Ne laissez voir cette lettre à personne, et ne permettez à qui que ce soit, autre que votre secrétaire le plus intime, de déchiffrer la pièce qui l'accompagne. Signé Essex. (*London and Paris Observer*, 5 août 1827.)

(1) Une lettre en chiffres, égarée depuis, accompagnait cette lettre.

324. BIBLIOTHEK DER WICHTIGSTEN GESCHICHTSWERKE. — Bibliothèque des ouvrages historiques nouveaux les plus importants qui paraissent à l'étranger, traduits par une Société de savants allemands, sous la rédaction de K. H. L. POELLITZ. Première partie, histoire de la Perse, par J. Malcolm, traduite par le D^r Becker. 1^{er} volume, xxviii et 238 p. in-8°. Leipzig, 1830; Hartleben. (*Jahrbücher der Geschichte und Staatskunst*; mai 1830, p. 466).

Cette Bibliothèque a pour but de transplanter sur le sol de l'Allemagne les ouvrages historiques les plus importants qui paraissent en pays étranger. Elle présentera les publications originales dans une traduction fidèle, consciencieuse et adaptée au caractère et au génie de la langue allemande, et dont le style sera de nature à satisfaire les exigences du goût le plus éclairé.

La Bibliothèque se composera principalement de traductions d'ouvrages français et anglais, parce que la France et l'Angleterre sont, après l'Allemagne, les deux pays où les connaissances historiques, politiques et statistiques sont les plus cultivées et honorées. Toutefois on n'a pas exclu du plan quelques ouvrages des Pays-Bas, de l'Italie et de l'Espagne.

La Bibliothèque a autant pour objet de favoriser les progrès des connaissances scientifiques approfondies, que de fournir au public des lectures susceptibles de l'intéresser. C'est pourquoi l'on y verra se succéder alternativement des ouvrages sur l'histoire générale, sur l'histoire politique des états les plus importants, de grands tableaux statistiques et de géographie, des biographies attrayantes, des récits d'événemens graves. La Bibliothèque ne donnera à ses lecteurs que des ouvrages d'une réputation bien établie, quelle que soit la nuance politique à laquelle ils appartiendront, les rédacteurs n'entendant pas se livrer à un système politique exclusif; mais ils laisseront à l'écart tout écrit dicté par la passion ou par l'esprit de parti. Dans plusieurs traductions il faudra que la matière soit présentée sous une forme moins développée et plus précise. Tous les traducteurs se nommeront; il suffira d'indiquer les noms des collaborateurs qui ont accédé à l'entreprise pour faire voir que le

travail de fabrique que l'on emploie ordinairement dans des traductions de ce genre ne sera point adopté.

Voici ces noms :

Le D^r Becker, à Leipzig ; Berly, à Francfort ; le professeur Boettiger à Erlangen ; prof. Eisenbach, à Tübingue ; MM. Emmermann et Weitsel, à Wissbade ; les professeurs Wachsmuth et Hasse, à Leipzig ; le professeur Herrmann, à Dresde ; D^r Herzog, à Iéna ; prof. Kortum, à Bâle ; prof. Schneller, à Fribourg, etc. Les ouvrages de Russel, Rizo Neroulos, Daru, Browning, Villemain, Guizot, destinés d'avance à la traduction, sont désignés dans le prospectus rédigé par M. Pœlitz.

R.

MÉLANGES.

325. SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD A COPENHAGUE.

PROCES-VERBAL DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 15 AVRIL 1830.

Le président, chev. d'Abrahamson, ouvre la séance par un aperçu général de l'état présent de la Société. La Société déplore la perte de 12 membres regnicoles décédés dans le cours de l'année passée et parmi lesquels des savans tels que Malling, Münter, Nyerup, Thomlacius et Thorkelin dont la mémoire et les travaux sur les antiquités du Nord ont droit à un juste tribut d'éloges. Le nombre des membres est aujourd'hui de 2 membres honoraires, 207 membres ordinaires dans le Nord, 39 dans les autres pays, 73 membres correspondans dans le Nord et 22 dans les autres pays.

Le roi avait, en 1828, conféré à l'institution le nom de « Société royale des antiquaires du Nord. » Il vient de lui accorder 300 rixd. (1000 fr.) par an.

Le secrétaire, profess. Rafn, en sa qualité de président du comité de publication, présente à l'attention de l'auditoire un exposé des travaux annuels du comité, consistant en 15 vol. publiés dans les 5 années révolues ; à savoir :

FORNMANNA SÖGVA ou Sagas historiques d'événemens passés

hors de l'Islande, publiés dans la langue islandaise, vol. I, II, III, IV, V et XI.

OLDNORDISKE SAGAER, traduction danoise des mêmes œuvres par M. C. C. Rafn, vol. I, II, III et XI.

SCRIPTA HISTORICA ISLANDORUM, traduction latine des mêmes Sagas, vol. I, II et III.

ISLENDINGA SÖRGUR ou Sagas historiques des événemens passés en Islande, publiés dans la langue originale, vol. I et II.

Ces 15 volumes contiennent 35 Sagas différens et entr'autres les ouvrages importants des Sagas des rois de Norvège, Olaf Tryggveson et St.-Olaf, Knytlinga-Saga qui comprend l'histoire de Danemark depuis Harald Blaatand jusqu'à Canut VI, ou depuis le milieu du 10^e jusqu'à la fin du 12^e siècle, et Landnámabók ou description de l'occupation de l'Islande.

Le profess. Rafn présente en outre les 7 vol. suivans des antiquités du Nord publiés séparément par lui, dans le même intervalle de temps, savoir :

KRAKAS MAAL ou hauts-faits et mort héroïque de Ragnar Lodbrock en Angleterre, publiés dans la langue originale avec traduction en danois, en latin et en français, avec notes et remarques critiques et philologiques.

FORNALDAR SÖGUR NORDRLANDA ou Sagas mythologiques-historiques et romantiques des événemens du Nord avant l'occupation de l'Islande dans le 9^e siècle ou commencement de l'ère proprement historique, publiés dans la langue islandaise, vol. I-III.

NORDISKE FORTIDS-SAGAER, traduction danoise des mêmes œuvres, vol. I-III.

Ces œuvres contiennent 33 Sagas différens, pour la publication desquels l'auteur a fait usage d'environ 150 manuscrits, la plupart en parchemin, des bibliothèques royales de Copenhague et de Stockholm.

Le président présente le 2^e cahier du 2^e vol. du **TIDSKRIFT FOR NORDISK OLDKYNDIGHED** ou journal des antiquités du Nord récemment publié et qui termine cet ouvrage. Il propose dès cette année la rédaction d'un autre journal archæologique, **ANTIQUARISK TIDSKRIFT**, plus conforme à l'état actuel de la Société et à l'étendue de ses communications avec l'étranger.

Le vice-président, profess. Finn Magnusen fait lecture de la première partie d'un aperçu de l'histoire de l'astrologie (celle des Chaldéens), précédé d'un juste tribut d'éloges à la mémoire d'un membre récemment décédé, l'évêque Münter, qui fréquentait avec zèle les séances de la Société aux progrès de laquelle il prenait un intérêt intime.

326. SOCIÉTÉ ROYALE ASIATIQUE DE LONDRES ; séance de
juin 1830.

En faisant mention du dernier volume des *Transactions* de la Société, on signale d'une manière particulière l'article et les figures qui donnent la description du globe arabe du Muséum de la Société. Ce globe fut donné à sir John Malcolm par le chef religieux des Bohras, secte qui abonde dans les états du Rajpout. On les dit descendants des sectateurs du *Sheikh al gebal*, ou vieux de la montagne, renommé pour ses exploits à l'époque des croisades. Le comité a dirigé son attention sur une comparaison entre les langages ou dialectes qui ont cours dans la Polynésie, et dans cette partie de son travail on a reconnu combien lui avaient été précieuses l'assistance et la coopération du baron Guillaume de Humboldt et desir C. Colville. On s'est occupé des anciennes communications commerciales et militaires relatives à l'Europe et à l'Asie. Le Comité a donné ensuite son attention à l'histoire de l'établissement de la propriété et de l'esclavage, et du mariage entre toutes les diverses classes d'habitans dans toute l'étendue de l'Inde. Enfin on s'est entretenu des divers établissemens de nations étrangères dans l'Inde, les circonstances qui y ont donné lieu, et leur effet sur les naturels du pays. (*London literary Gazette* ; juin 1830, p. 402.)

327. INSTITUT DE FRANCE ; *Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres.*

Jugement du concours et programme des prix proposés pour 1831 et 1832. L'Académie avait proposé pour sujet du prix qu'elle devait adjuger dans la séance publique du 30 juillet 1830, de *Tracer le tableau des changemens survenus dans la géographie des Gaules, après la chute de l'Empire romain, dans le but de faire connaître les noms des villes,*

montons, provinces, comtés, duchés et toutes les divisions territoriales, civiles et militaires de la monarchie française en-deçà du Rhin, sous les deux premières races de nos rois.

L'Académie a adjugé ce prix au Mémoire inscrit sous le n° 1, et portant pour épigraphe : *De Geographia dabo operam ut tibi satisfaciam : sed nihil pleni potior ; magnum opus est ; sed tamen, ut jubes, curabo ut hujus peregrinationis aliquod tibi opus extet.* Cic. ad Attic. II, 4.

L'auteur de ce Mémoire est M. Benjamin Gnerard, employé au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque du Roi.

ANNONCE DES PRIX PROPOSÉS AU CONCOURS POUR 1830 ET 1831.

L'Académie renouvelle l'annonce qu'elle fit l'année dernière du sujet du prix qu'elle adjugera dans la séance publique du mois de juillet 1831 : *Rechercher quel fut l'état politique des cités grecques de l'Europe, des îles et de l'Asie-Mineure, depuis le commencement du deuxième siècle avant notre ère jusqu'à l'établissement de l'empire de Constantinople.*

Les concurrens devront recueillir dans les écrivains et dans les monumens de tout genre tous les faits propres à faire connaître soit l'administration intérieure de ces cités, soit leurs rapports entre elles et avec l'empire.

Aucun des ouvrages envoyés au concours n'ayant paru à l'Académie être digne du prix, elle propose pour la troisième fois le même sujet pour l'année 1831.

L'Académie croit convenable d'avertir que les recueils d'inscriptions sont au nombre des sources principales où l'on trouverait des renseignemens abondans et précieux. Il ne faudrait pas non plus négliger les inscriptions publiées par les voyageurs du siècle dernier et par ceux de nos jours ; mais c'est surtout les ouvrages numismatiques qu'il sera nécessaire de consulter pour réunir des notions positives sur l'histoire, l'indépendance plus ou moins absolue, l'organisation politique et le régime administratif des cités helléniques de la Grèce proprement dite, de la Macédoine, des îles, de la Thrace, de l'Asie-Mineure et des côtes du Pont-Euxin.

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de quinze cents francs.

Les ouvrages envoyés au concours devront être écrits en

français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au 1^{er} avril 1831. Ce terme est de rigueur.

L'Académie a proposé l'année dernière pour sujet d'un autre prix, le sujet suivant : *Soumettre de nouveau à une discussion critique tous les passages relatifs, soit à la personne, soit à la doctrine de Pythagore, qui nous ont été transmis par les écrivains de l'antiquité, à l'effet de distinguer, autant que possible, ce qui appartient réellement à l'histoire et à l'enseignement de ce philosophe.*

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de quinze cents fr.

Les ouvrages envoyés au concours devront être écrits en français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au 1^{er} avril 1831. Ce terme est de rigueur.

L'Académie renouvelle l'annonce qu'elle fit l'année dernière du sujet d'un autre prix qu'elle adjugera dans la séance publique du mois de juillet 1831 : *Rechercher les changements survenus pendant le moyen âge dans la géographie ancienne des régions qui composaient au dixième siècle la partie européenne de l'empire de Constantinople, dans le but d'en faire connaître avec toute l'exactitude possible les divisions civiles, militaires et ecclésiastiques, depuis l'avènement de Justinien jusqu'au temps de Constantin Porphyrogénète, sans négliger la géographie des États formés des débris de l'empire pendant ce laps de temps, et dont l'existence fut plus ou moins longue.*

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de quinze cents fr.

Les ouvrages envoyés au concours devront être écrits en français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au 1^{er} avril 1831. Ce terme est de rigueur.

L'Académie propose pour sujet d'un autre prix qu'elle adjugera dans la séance publique du mois de juillet 1832 : *Tracer l'histoire du décroissement et de la destruction totale du paganisme dans les provinces de l'Empire d'Occident, à partir du temps de Constantin ; réunir tout ce que l'on peut savoir par les auteurs tant chrétiens que payens, par les monuments, et surtout par les inscriptions, de la résistance qu'opposèrent au christianisme les payens, principalement de Rome et de l'Italie ; enfin, tâcher de fixer l'époque où l'on a cessé, en Occident, d'invoquer nominativement les divinités de la Grèce et de Rome.*

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de *quinze cents fr.*

Les ouvrages envoyés au concours devront être écrits en français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au 1^{er} avril 1832. Ce terme est de rigueur.

Les concurrens sont prévenus que l'Académie ne rendra aucun des ouvrages qui auront été envoyés au concours ; mais les auteurs auront la liberté d'en faire prendre des copies , s'ils en ont besoin.

Prix de numismatique fondé par M. Allier de Hauteroche. — Feu M. Allier de Hauteroche a légué une rente de *quatre cents francs* sur l'état , pour la fondation d'un prix annuel en faveur de celui qui , au jugement de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres , aura publié dans le cours de l'année le meilleur ouvrage de *numismatique*. L'acceptation de ce legs a été autorisée par une ordonnance royale du 6 mars 1828.

Il n'est parvenu à l'Académie qu'un seul ouvrage de numismatique, intitulé : *Manuel de numismatique ancienne*, 2 vol. in-8°, 1830. Cet ouvrage est, ainsi que l'indique son titre, un traité élémentaire devenu indispensable dans l'état actuel de la science, et qui remplit une importante lacune. Ce livre répond ainsi, par son objet, à l'une des nécessités scientifiques de notre temps ; de même que, par sa forme, il satisfait à toutes les conditions du sujet.

L'Académie a décerné le prix à cet ouvrage. L'auteur est M. Hennin.

L'Académie annonce qu'elle décernera dans la séance du mois de juillet 1831, un prix de *quatre cents francs*, à l'auteur du meilleur ouvrage de numismatique qui aura été publié dans le cours de l'année 1830. Les auteurs des ouvrages qui seraient de nature à être admis à ce concours, sont invités à les faire parvenir au secrétariat de l'Institut, avant le 1^{er} avril 1831. Ce terme est de rigueur.

Antiquités de la France. — Le ministre secrétaire d'État de l'intérieur, s'étant fait rendre compte de l'état des travaux relatifs aux recherches sur les antiquités de la France, ordonnés par la circulaire du 8 avril 1819, a reconnu que ces travaux, par leur importance pour l'histoire nationale, méritaient d'obtenir de nouveaux encouragemens. En conséquence, il a jugé à propos d'accorder trois médailles d'or de cinq cents francs, chacune, aux trois auteurs qui, au jugement de l'Académie,

auront envoyé les meilleurs Mémoires sur les antiquités de la France. L'Académie a décerné ces trois médailles à

M. de Bausset, pour un Mémoire sur les Antiquités de Béziers.

M. Maurice Ardant, pour un Mémoire sur les Antiquités du Limousin.

M. Le Prévost, pour une Notice des vases et objets d'argent, trouvés près de Bernay.

Des mentions honorables sont accordées à MM. Leblanc, Jollois, d'Allonville et de Gerville.

L'Académie a entendu, dans sa séance du 9 juillet 1830, un rapport détaillé sur les mémoires dont les auteurs ont obtenu les trois médailles d'or, et sur les autres mémoires relatifs aux antiquités nationales, qui lui sont parvenus jusqu'à ce jour. Ce rapport, présenté par M. Éméric-David, a été adopté par l'Académie, et sera adressé à M. le ministre de l'intérieur.

328. SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE LONDRES; séance du 18 juin 1830.

On expose sur la table un médaillon antique d'or, qui a été trouvé dernièrement dans le Lincolnshire dans un lit de tourbe, à 8 pieds de profondeur, ainsi qu'un plat ou bassin singulièrement damasquiné et enrichi d'ornemens de la plus haute antiquité. Ce dernier appartient au Musée de Norwich, et a été soumis à la Société par M. Dawson Turner. M. Britton a présenté une suite de superbes dessins du tombeau de Henri V dans l'abbaye de Westminster; et M. Gage, le directeur, a communiqué ses propres dessins et observations sur les débris d'une ancienne hôtellerie dans Southwark, qui sont du style qu'on appelle normand. Il croit qu'ils proviennent de l'ancien prieuré de St.-Olave, Tooley-Street. (*Athenæum*; juin 1830, p. 395.)

329. LIBRARY OF USEFUL KNOWLEDGE.—Bibliothèque des connaissances usuelles : vies de Galilée et de Képler, 5 cahiers, ensemble de 162 pages in-8°. Londres 1829-1830; Baldwin et Cradock.

Ces deux biographies contiennent beaucoup de détails étrangers à cette section du *Bulletin*; nous ne pouvons donc leur consacrer qu'une simple annonce. Ce qui est purement historique y est présenté de manière à satisfaire le commun des lecteurs. Les savans y trouveront d'intéressans renseignemens sur les travaux de deux hommes auxquels les sciences phy-

siques et mathématiques, et spécialement l'astronomie, doivent les plus grandes découvertes. W.

330. *ΒΙΒΛΙΟΤΗΚΗ ΣΥΣΣΕΥΜΑΤΩΝ*. — Catalogue descriptif, accompagné de notices historiques et biographiques, des manuscrits et des livres imprimés qui se trouvent dans la bibliothèque de S. A. R. le duc de Sussex, au palais de Kensington; par Th. PERTIGREW, bibliothécaire du duc de Sussex. Vol. I, part. I, 24 et CCXCV, et part. II de 516 pp. gr. in-4°. Londres; Longman. (*Goetting. gel. Anzeigen*; nov. 1827, n^{os} 174 et 175, p. 1739.)

La bibliothèque du duc de Sussex se compose déjà de 50,000 vol. tant manuscrits que livres imprimés. La collection théologique en compte 12,000 dont le catalogue sera publié en 4 volumes. Le 1^{er} vol. renferme les *manuscrits théologiques*. On y trouve en premier lieu les manuscrits *hébraïques*. L'auteur commence par faire connaître 4 rouleaux dont un est le livre d'Esther. Il entre dans des considérations générales sur les manuscrits hébraïques, sur les règles que les juifs ont établies à cet égard, et sur les manuscrits qu'ils considèrent comme étant les plus importants. L'un de ces 4 rouleaux, le pentateuque I, est le plus ancien et le plus complet qui se trouve en Angleterre. Il se compose de 79 peaux brunes d'Afrique, qui forment une bande de 144 pieds de long sur 23 pouces de large. L'écriture, sans ponctuation, sans lettres majuscules et sans points-voyelles, est exécutée avec la plus grande exactitude. Les caractères offrent l'ancienne forme quadratique. Ils sont écrits en encre noire dont la couleur s'est très-bien conservée. Ce manuscrit, parfaitement complet, fut porté de Sanaa (Arabie) à Amsterdam. Les deux autres rouleaux sont également beaux et très-bien conservés. Celui du livre d'Esther fut écrit en 1506. Parmi les manuscrits proprement dits, deux offrent le catalogue de tous les livres hébraïques ou du moins en plus grande partie, tandis que 3 sont consacrés au pentateuque. Parmi ces derniers, on distingue principalement le n^o 3; c'est un travail de luxe artistement exécuté dans le goût espagnol. Le premier page de chaque ligne manuscrite n'offre que le premier mot du texte. Il est entouré d'arabesques bizarres, en couleurs et en or. L'auteur reproduit ces dessins. De pareils ornements entourent également

le mot initial des 5 Megillot et du Haphtarot qui se trouvent dans le même manuscrit. Le mot initial des lamentations est orné d'arabesques noires. Le n° 4, est un beau manuscrit espagnol du pentateuque. L'auteur le place dans le XIV^e au XV^e siècle. Le n° 5, in-24, est peut-être le plus petit manuscrit qui soit connu, et il est encore tout neuf. Il est artistement écrit par un certain H. Yates. Les manuscrits suivans sont des commentaires rabbiniques et cabalistiques sur le pentateuque et sur d'autres livres bibliques. Le n° 16 offre le Michlol Jofi et autres écrits rabbiniques, principalement les livres de prières de Machsor. Le n° 30; More Nevochim de Maïmonide; n° 31, le livre de Raziel; n° 35, *a letter of Aristotle on prosperity* (une lettre d'Aristote sur la prospérité), probablement tirée de la compilation de *bona fortuna* qui se trouve dans les éditions latines d'Aristote. Il y a en tout 44 manuscrits hébraïques, plus 3 téfilins ou phylactères, dont l'auteur a fait un objet de description très-détaillée.

Viennent ensuite les *manuscripts grecs*, depuis la page 81 jusqu'à 67. Cette classe est la moins riche, ne contenant que 12 numéros, mais elle comprend dans ce nombre plusieurs objets remarquables. N° 1 offre un psautier en 5 parties in-12; dont les 2 premières seulement sont complètes. Il est du XV^e au XVI^e siècle. N° 2, le N.-T. sur du parchemin. Il a été écrit vers la fin du XIII^e siècle. L'apocalypse y manque. Les manuscrits suivans sont des écrits de docteurs de l'église, tels sont Chrysostome (l'auteur en donne la biographie), Eusèbe, Germanus, patriarche de Constantinople depuis 715, et une homélie de *annunciation*. Plusieurs de ces manuscrits sont de la collection de Meerman. *Manuscripts latins*. Écrits bibliques. N°s 1—18. Ils sont tous sur du parchemin, et en grande partie exécutés avec luxe, ornemens en or et miniatures. N° 16 est un superbe manuscrit en 4 parties in-fol.: il vient de deux religieux du couvent des Bénédictins de Wyc près Buerstadt (Hollande). N° 17 offre la bible en vers élégiaques. L'auteur en donne des échantillons. Viennent ensuite plusieurs écrits bibliques avec des glossaires, ainsi que nombre de psautiers parmi lesquels se distingue surtout le n° 25, que l'auteur place dans le 10^e siècle. On trouve en tête de ce manuscrit la figure du Christ. L'auteur en donne la copie, ainsi que des superbes ornemens des lettres initiales, N° 31 : explications de livres bibliques; n° 59, écrits

théologiques de docteurs de l'église; et n° 70, beau manuscrit de Saint-Augustin *de civit. Dei.* en 2 vol. avec figures et les lettres initiales ornées; n° 72, Saint-Augustin *de gaudiis electorum*, etc. Ce manuscrit n'offre que 3 feuilles que l'auteur croit être inédites. Il en est de même du n° 97 *de specie Attidie*; le n° 119 indique des missels, des bréviaires, etc., dont un se distingue par ses miniatures et ses ornemens; n° 145, règles monastiques. Les *manuscripts français* forment 34 articles: n° 1, bible du 14^e siècle, avec des interprétations et nombre de miniatures; n° 11, *mélanges manuscrits de M. le Cene*, 10 vol. in-4°, de différens auteurs; n° 13, *recueil de pièces touchant le concile de Trente*; n° 15, *commentaires sur des portions du Vicux et N. T. par César de Missy.* *Manuscripts italiens*: n° 1, histoire de l'Anc. T. du 15^e siècle. Ce manuscrit vient de Florence. L'auteur entre dans des observations sur les costumes et les armes qu'offrent les miniatures dont ce manuscrit est orné. *Manuscripts espagnols.* Il n'y en a que deux, l'un de Saül Levi Mortera, rabbin à Amsterdam. Cette traduction a été écrite en 1702. Le second, du 17^e siècle, également d'un rabbin, est un dialogue sur l'apocryphie de l'Évangile et sur l'authenticité de la loi mosaïque. *Manuscripts allemands.* Il n'y en a qu'un seul. C'est une traduction de l'apocalypse du 14^e siècle. Elle est sur du parchemin, ornée de 14 figures en or et en couleurs. *Manuscripts des Pays-Bas*, sous 8 n°s: n° 1 offre une bible en figures. Les miniatures sont en or, en couleurs et très-bien exécutées. C'est une traduction de la *historia scholastica* de Petrus Comestor. Cet ouvrage est un in-folio sur parchemin et date du 15^e siècle. Les autres sont pour la plupart des écrits liturgiques, également ornés de belles figures. *Manuscripts anglais*, sous 14 n°s, contenant, pour la plupart, des matières religieuses, telles que prières, etc. Le plus remarquable est sans contredit le n° 1. C'est une belle copie de la paraphrase de Job, par Sandy. L'édition de cet ouvrage étant devenue rare (Londres, 1638), l'auteur en donne quelques échantillons. *Manuscripts irlandais.* Il n'y en a qu'un seul; il est du 17^e siècle, il est intitulé: *les trois dards de la mort*, par Keating. M. Pettigrew donne des notices biographiques sur l'auteur de cet ouvrage. *Manuscripts arabes*, sous 4 n°s, parmi lesquels se distinguent un coran (n° 1) in-4° de 1317, et le même ouvrage avec la traduction

persane interlinéaire, de la bibliothèque de Tippou Saïb de Seringopatam. Cette dernière est écrite par Muhammed Giafar. *Manuscrits persans et arméniens.* Ils offrent les 4 évangiles. Le manuscrit arménien est du 13^e siècle. Il est autant remarquable par son âge que par le grand nombre de miniatures dont il est orné. L'auteur en donne un échantillon. Viennent ensuite les manuscrits indiens, dont 3 en pali, langue sacrée et scientifique de l'Inde, 3 singalésiens et 6 birmans. Ce volume est terminé par quelques additions.

C'est avec le second volume que commencent les ouvrages théologiques *imprimés*. Celui-ci ne renferme que des livres *bibliques*. L'auteur commence par les polyglottes qui occupent 129 pp. Il les a classées en grandes et en petites, et en polyglottes de parties isolées de l'Ancien et du N. T. Il a consacré une description très-détaillée aux plus importantes, où le biographe trouve un grand nombre de notices précieuses. Viennent ensuite depuis n^o 1, 74 *bibles hébraïques* parmi lesquelles on trouve celles de Bamberg, des Étienne, etc. La plus ancienne de Bamberg date de 1521. 17 *pentateuques*, et 10 parties différentes de l'A. T.; 87 *bibles grecques* et diverses parties de l'Anc. T. 512 *bibles latines*, sous 218 n^{os}. Elles ont à leur tête celle de Guttenberg, en beaux caractères gothiques, probablement la plus ancienne édition latine. Elle est de 1450-55. On connaît encore 18 exemplaires de cette édition (l'auteur les indique) dont 12 en Angleterre. L'exemplaire du duc de Sussex a été payé 160 guin.; celui d'un M. Lloyd 2120 fr.; un troisième sur du parchemin, 6260 fr., et un quatrième, 504 liv. st. N^o 2 offre l'édition de Mayence, de Fust et de Schæffer. Elle est de 1462, et la première qui porte le millésime. Elle est suivie de celles de Strasbourg, dont n^o 5 (1469) est en caractères latins. On trouve également dans cette collection l'édition rare de Cologne (1470); n^o 6, l'édition de Bâle de la même année; n^o 7-8, l'édition romaine de Schweinheim et de Pannartz (1471); n^o 23, l'édit. rare de Lyon (1479); n^o 24, celle de Venise, de Jenson (1479), dont un exemplaire fut vendu en Angleterre pour le prix de 115 liv. st. L'auteur décrit toutes ces éditions avec beaucoup de détail. Le dernier n^o 218, est un ouvrage rare, sous le titre : *Biblia sacra ita exacte translata ut statim videatur quid refert unaquæque vox textus, quod nullus antea*

*præstitis interpretes! A. D. T. sumptibus auctoris et centum don-
taxat. Ex typis R. Juigné.* L'auteur dit qu'il a été imprimé il
y a dix ans, et qu'il n'est jamais entré dans le commerce. Il
commence de la manière suivante: *In principiis creans Domini
ad cælos et ad terram, in terra erit profundum: et in ea-illud; et
obscurtas super faciem profundum.* L'ouvrage est terminé par des
traductions latines de quelques parties isolées de l'Anc. Test.
Afin de faciliter l'usage de la table des matières, l'auteur a mis
en tête de chaque volume trois index, dont le 1^{er} présente les
manuscripts et les livres décrits; le 2^e les biographies, et le 3^e
les planches, dont 14 dans le premier volume, et 5 dans le
second. Le frontispice du premier volume offre le portrait de
duc de Sussex.

L. D. L.

331. CATALOGUE DES LIVRES DE LA FOIRE DE LEIPZIG.

Le catalogue des livres qui ont été mis en vente à la foire de
Pâques, 1829, à Leipzig, vient de paraître; il est plus mince que
celui des années précédentes, et l'Allemagne n'a produit depuis
six mois que 2,786 ouvrages, quantité très-inférieure à celle
que l'on remarquait dans le bon temps de la librairie allemande,
qui fournissait alors jusqu'à 4,000 ouvrages qui presque tous se
débitaient, le mauvais avec le bon. Aujourd'hui les bons ou-
vrages même se placent difficilement; beaucoup de presses sont
inactives; les magasins sont pleins, et dans quelques pays,
entr'autres en Autriche, la censure ajoutée à la gêne du com-
merce de la librairie.

Parmi les 2,786 ouvrages nouveaux dont nous venons de par-
ler, il y en a 334 qui ont été publiés à l'étranger, et qui par
conséquent doivent être soustraits du nombre total. Les ouvrages
théologiques abondent comme à l'ordinaire, mais, dans cette
classe, il y a une foule de brochures et de pamphlets sur de pe-
tites querelles théologiques auxquelles le public ne peut prendre
aucun intérêt. La philologie et les recherches historiques forment
toujours le fond le plus important de la librairie allemande. On
remarque, dans le nouveau catalogue, la *Bibliotheca græca* de
Jacobs et de Rost, l'édition des œuvres d'Aristote faite à Berlin,
l'Euripide de Matthiæ, le Sophocle de Schneider, la Quintilien
de Spalding, un Aristide avec des scholies, par W. Dindorf,
le commencement d'une nouvelle édition de l'histoire de Dio-

dore de Sicile par L. Dindorf, le Catulle et Propertius de Lachmann, plusieurs nouvelles éditions des textes de Cicéron, de Virgile, de Xénophon, de Tite-Live, de César. Trois libraires, l'un à Munich, le second à Stuttgart, et le troisième à Brontalau, ont entrepris la publication de traductions complètes des auteurs classiques de l'antiquité. Un journal allemand est assez impoli pour désigner leurs magasins comme des *fabriques de traductions*. On trouve aussi annoncé, dans le catalogue, un bon nombre de dissertations philologiques, par exemple *Lectiones Tacitæ*, de Wisowa; *Commentationes geographice in Arrianum*, par Chys; *Prolegomena ad Demosthenem*, par Schaumann; *De cyclo epico*, par Müller; *De Parabasi veteris comædiæ*, par Kolster; *De gravitate oraculi Delphici*, par Pietrowsky; *De Areopago non privato homicidii judicio*, contra Boekh, par Forchhammer; *De recitationibus veterum*, par Weber; *Aglaophamus seu de doctrinæ mysticæ Græcorum causis*, par Lobeck. On annonce deux nouveaux *Gradus ad Parnassum*, de nouvelles grammaires grecques par Bernhardt et Wenzel, de nouvelles grammaires latines par Grotensend, Hapd et Habicht. M. de Savigny a terminé son *histoire du droit romain* en 5 volumes. Sprengel a donné une nouvelle édition de Dioscoride.

La littérature orientale n'est pas encore cultivée en Allemagne à l'égal des littératures grecque et latine; cependant le catalogue annonce les travaux de plusieurs orientalistes, tels que deux ouvrages sur le sanscrit par Bopp, les *Observationes de harmoniâ linguarum orientalium*, par Hornemann, le poème *Maksura* d'Ibn Doreid, publié par Boisen; enfin, le commencement du Koran lithographié, qui a été entrepris à Liège. On peut joindre à cette liste la *Chronologie égyptienne* par Rask, l'*Histoire des Omniades en Espagne*, par Aschbach, et celle des *Mongols orientaux*, par Szezer.

Le Nord a envoyé à la foire de Leipzig plusieurs ouvrages historiques intéressans, tels que *Islandorum scripta historica*, 3 vol.; *Specimen diplomatarii norvagicæ*; *Scriptores rerum suecicarum*. Parmi les travaux historiques, nous citerons encore l'*Histoire du moyen-âge*, par Leo, celle de la *Ligue achéenne*, par Helwing, l'*Histoire de l'ancienne poésie allemande*, par Grimm. Un roi, celui de Bavière, figure parmi les poètes dont

les œuvres ont été portées à la foire. Les romans nouveaux sont au nombre de 179 ; mais Walter-Scott peut en réclamer une bonne part. Le libraire le plus actif dans ce genre de littérature est M. Franckh à Stuttgard, qui a publié 26 romans depuis la foire de St.-Michel.

332. ENTSICLOPÉDITCHESKOÏÉ OBOZZENIÉ RAZLITCHNIKH NAOUK VOOSTCHÉ. — Revue encyclopédique des différentes sciences en général, à l'usage de la jeunesse russe ; par Christian SCHLOEZER, prof. d'économie politique et de diplomatie à l'Université de Moscou. In-8° de 79 p. Moscou, 1828 ; imprimerie de l'Université.

Ce livre est moins un ouvrage qu'une nouvelle classification des sciences d'après les idées de M. Schloezer ; présenter cette classification, ce sera rendre compte de la brochure.

DES SCIENCES EN GÉNÉRAL.

A. Notions préliminaires.

Définition, étendue et généralité des sciences.

- 1). D'après leur essence, *radicales — abstraites.*
- 2). D'après leur but, *principales — auxiliaires.*
- 3). D'après leur base, *exactes — spéculatives.*

Remarques générales sur les sciences historiques, comme sur un objet qui appartient généralement à toutes les autres sciences.

Remarques générales sur l'abus de quelques noms de sciences.

B. Division particulière des sciences.

- 1). *Théologiques.*
- 2). *Cosmologiques.*

a. *Onthologiques.*

- 1). *Mathématiques, s'occupant de la quantité des corps.*
- 2). *Physiques, traitant de la qualité des corps.*

a. *Description de la nature.*

aa. Astronomie.

bb. Géographie mathématique.

cc. ——— physique.

dd. Histoire naturelle proprement dite.

aaa. Oryctognosie.

bbb. Phytologie.

cec. Zoognosie.

b. *Opinion sur la nature.*

aa. Physique générale.

bb. Physique particulière.

aaa. Mécanique.

bbb. Optique.

ccc. Chimie, etc.

c. Sciences auxiliaires des sciences physiques.

aa. Mathématiques.

bb. Géographie politique.

cc. Histoire des sciences physiques et de leur but.

β. Sciences anthropologiques.

1. Sciences médicales ayant l'homme physique pour objet.

a. Anatomie.

b. Physiologie.

c. Pathologie.

d. Thérapeutique et chirurgie, séméiotique et art des accouchemens.

e. Sciences auxiliaires, autres que l'histoire des sciences médicales et celle de l'homme physique.

aa. L'art médical.

bb. La physique.

cc. La chimie.

dd. L'Histoire naturelle.

ee. Mathématiques pures.

ff. Pharmaceutique.

2. Sciences philosophiques ou psychologiques ayant pour but l'homme moral.

3. Sciences politiques ayant pour but l'homme citoyen.

DES SCIENCES POLITIQUES EN PARTICULIER.

Division des Sciences politiques.

I. Métapolitique.

Sciences auxiliaires.

a. Philosophie pratique.

β. Premiers élémens des lois civiles et criminelles.

γ. Histoire, ethnographie, géographie, etc.

II. Politique.

α. Administrative.

β. Exécutive.

1. Générale s'occupant :

a. De la création et de la promulgation des lois. b. Du choix des fonctionnaires civils et militaires. c. De la perception des revenus de l'État. 2. Particulière. a. Immédiate. aa. Politique

militaire, *bb.* Diplomatie. *cc.* Politique de la législation civile et militaire. *dd.* Politique des établissemens de charité. *b.* Médiate. *aa.* Économie politique. *a.* Politique de la population. *b.* — de l'agriculture. *c.* — des manufactures. *d.* — du commerce. *bb.* Politique de l'instruction publique. *cc.* Police. *γ.* *Sciences auxiliaires de la politique, autres que l'Histoire politique.* *a.* La géographie mathématique. *b.* La physique. *c.* La chimie. *d.* Philosophie pratique. *e.* La géographie métaphysique et pratique. *f.* L'économie rurale. *g.* La technologie et particulièrement l'art des mines. *h.* La science du commerce. *i.* L'architecture militaire et civile. *k.* La tactique. *l.* La navigation. *m.* La pédagogie. *n.* La médecine légale. *o.* L'arithmétique politique.

III. Statistique dans le sens le plus étendu. *a.* La géographie politique. *β.* Ethnologie et linguistique. *γ.* Connaissance du droit. *δ.* *Statistique proprement dite.* *e.* *Sciences auxiliaires de la statistique, autres que l'Histoire et quelques sciences déjà nommées à l'article politique.* *1.* La théorie de la statistique. *2.* La diplomatie.

IV. L'histoire. *a.* Dans le sens le plus étendu. *β.* Dans un sens plus borné. *1.* De l'homme physique. *2.* De l'homme moral. *3.* De l'homme citoyen, ou l'histoire dans son sens le plus limité. *a.* Histoire géographique. *b.* Histoire ethnographique. — Antiquités. — Littérature ancienne. — Mythologie, etc. *c.* Histoire juridique. *d.* Histoire politique ou statistique dans le sens le plus limité. *e.* *Sciences auxiliaires de l'histoire politique, autres que celles que nous venons de citer.* *aa.* Critique historique. *bb.* Chronologie. *cc.* Diplomatie. *dd.* Science héraldique. *ee.* Généalogie. *ff.* Numismatique.

333. ORDONNANCE DU PACHA D'ÉGYPTE CONCERNANT LES ANTIQUITÉS.

Le pacha d'Égypte se propose d'établir au Caire un musée d'antiquités. Pour cet effet, il a défendu aux Européens d'exporter et même de rechercher des antiquités. Le consul général anglais, M. Barker, a cependant obtenu la permission d'embarquer pour Alexandrie deux sphinx qu'il a achetés, et qui ne tarderont pas à arriver en Angleterre. (*Journal général de littérature étrangère*, mai 1830, p. 162.)

TABLE

DES ARTICLES DU CAHIER D'AOUT 1830.

Philologie, Ethnographie, Linguistique.

Pages.

Sur la principale mosquée et la bibliothèque d' <i>Akkah</i>	337
Grammaire complète de la langue grecque; A. Peyron.....	339
— méthodique de la langue grecque, d'après BURNOUR et GARRAN.....	<i>ib.</i>
Conjectures sur l'alphabet primitif des Grecs; C. Lechesini.....	<i>ib.</i>
<i>De cyclo Gramorum epico et poetis cyclicis</i> ; Ger. Gailf. Müller....	348
Vie d'Euripide, extraite d'un manuscrit inédit de Vienne.....	347
De la poésie d'Aristote; Fréd. de Raumer.....	346
Sur quelques passages de Strabon, Plutarque et Athénée, relatifs aux œuvres d'Aristote; Ch. A. Brandis.....	<i>ib.</i>
Remarques sur Paul Diacre; J. J. Ort.....	355
<i>Lectiones latine editæ in usum scholarum</i> ; M. H. D. Saringar....	356
<i>Fotius latinisatis lexicon</i> J. FONSECA et FACCIOLOTTI.....	<i>ib.</i>
Bibliothèque latine-française, Tschite; Panckouke.....	<i>ib.</i>
Sur quelques passages de Tite-Live; F.-B. BELLORO.....	357
Sur un vers d'Hermès.....	359
Fragments inédits de Salluste; Kreysing.....	360
Recherches sur la langue des Pays-Bas; baron de Westrecmen....	<i>ib.</i>

Archéologie.

Anciens tombeaux près d'Onpulgatt; Robert Young.....	361
Anneau Hindou.....	362
Voyages dans la Grèce; R. O. Broensted.....	<i>ib.</i>
Ménamens de Rhodes; Rottiers.....	<i>ib.</i>
Antiquités de Pestum.....	363
Observations sur le Gladiateur mourant; Raoul-Rochette.....	365
Représentations antiques d'Hélène.....	379
Débris du temps des Druides, dans le Glenrhee.....	381
Dictionnaires des antiquités romaines; F. F. Brand.....	383
Le Mont-Palatin, ou les commencemens de Rome; J. Riva.....	384
Emploi des briques dans les constructions romaines. — Lettre à M. Reyer sur l'emploi de la brique chez les anciens.....	385
Fouilles faites à Avenches.....	<i>ib.</i>
Antiquités trouvées dans la circonvallation d'Antonin; J. Skinner.....	386
— découvertes dans le département du Nord. — — de Lons-le- Sannier.....	388
Mémoire sur la pierre comblée de St-Sever; Vaugois.....	391
Monumens de l'archéologie chrétienne; J. C. W. Augusti.....	392
Observation sur une croix attribuée au siècle de Constantin par M. Artaud.....	393
Anciennes armes et armures gravées d'après Meyrick; J. Shelton..	394
Architecture saxonne.....	395
Sur l'église du Fresno-Camilly; Deshayes.....	<i>ib.</i>
Monumens enluminés des manuscrits du moyen âge; H. Shaw....	<i>ib.</i>
Figures de l'Ancien Testament, d'après Hans Holbein.....	396
Découverte d'une épée ancienne, à Paris.....	<i>ib.</i>
Monumens hist. de la France. — Rapport au Roi.....	397
Notice sur les collections numismatiques de M. Gosselin; Raoul-	

Rochette.....	400
Médailles grecques du Musée Herdervarien; D. Sestini.....	406
— inédites expliquées; J. J. Orti.....	<i>ib.</i>
Sur le monnayage saxon.....	407
Fragment d'un sénatus-consulte en l'honneur de Germanicus....	411
Inscription latine de Treute.....	413
— Trouvée au vieil Evreux.....	415

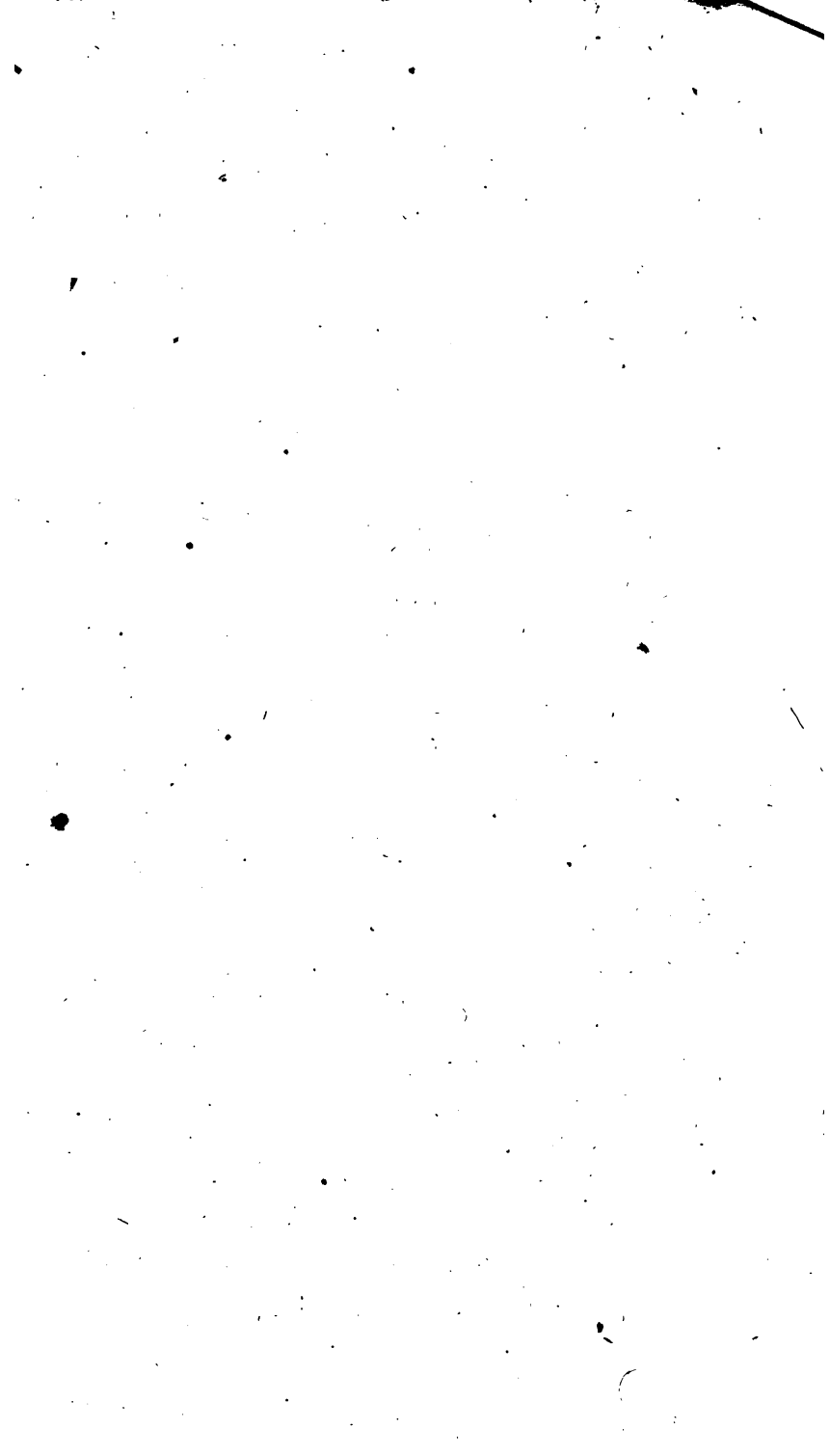
Histoire.

Traité de chronologie; Magold.....	416
Observations sur la carte chronologique du professeur F. Strass..	417
Essai sur l'histoire de l'esprit humain; Rio.....	418
Précis de l'histoire littéraire; L. Wachler.....	426
Histoire des Mongols, trad. du Mongol; Is. Jac. Schmidt.....	428
<i>De christianis Sancti Johannis Baptistæ</i> ; Gerh. Brammer.....	429
Cours élémentaire d'institutes; G. F. Puchta.....	<i>ib.</i>
3 ^e mémoire sur la législation des Gaules; J. J. Raepsaet.....	430
Les princes et les peuples de l'Europe méridionale aux 16 ^e et 17 ^e siècle; L. Ranke.....	431
Détails sur le séjour et la mort d'Alexandre I ^{er} en Crimée.....	435
Lettres du roi de Pologne, Jean Sobiesky, à la reine sa femme....	440
Essai sur la législation polonaise de l'année 700 à 1430; J. Lelewel..	442
Matériaux pour servir à l'histoire d'Autriche; A. Muchar.....	443
Histoire de l'ordre de la Toison d'or; baron de Reiffenberg.....	444
Lettres inédites de Wallenstein; publiées par F. Foerster.....	445
Chronique de Rostock; Dr Schroeter.....	449
<i>Eiflia illustrata</i> ; J.-F. Schannat.....	<i>ib.</i>
Description des <i>pagi</i> de l'Ostphalie; A. De Wesebe.....	450
<i>Petri a Thimo historia Brabantia diplomatica</i> ; baron de Reiffenberg..	452
Disertations et pièces inédites sur l'histoire des Pays-Bas; J. C. De Jonge.....	<i>ib.</i>
Appendices à l'histoire des Pays-Bas; Van Capellen.....	454
Analectes belgiques; L. P. Gachard.....	456
Journal d'une personne à la suite de Th. Beckington; Nicolas Harris Nicolas.....	<i>ib.</i>
<i>Memoirs of Theod. Wolfe Tone</i> ; W. Th. Wolfe Tone.....	457
De l'enseignement du droit en Italie; De Savigny.....	459
Mémoires historiques sur Cucumoli; Cappello.....	466
Travaux de la Société du Jura. — Hist. des monumens.....	468
Les Mémomonies.....	469
Histoire de la Caroline du Nord; F. X. Martin.....	474
— de l'île de Malte.....	480
— de la bataille d'Azincourt; Nicolas.....	483
Lettres historiques autographes.....	491
Bibliothèque des ouvrages historiques; Pœlitz.....	494

Mélanges.

Société des antiquaires du Nord. 495. — — asiatique de Londres. 497. — Institut de France. <i>ib.</i> — Société des antiquaires de Lon- dres. — Bibliothèque des connaissances usuelles. 501. — <i>Biblio-</i> <i>theca Sussexiana</i> . 502. — Catalogue de la foire de Leipsig. 506. — Revue encyclopédique des sciences; Schloezar.....	508
Ordonnance du Pacha d'Égypte sur les antiquités.....	510

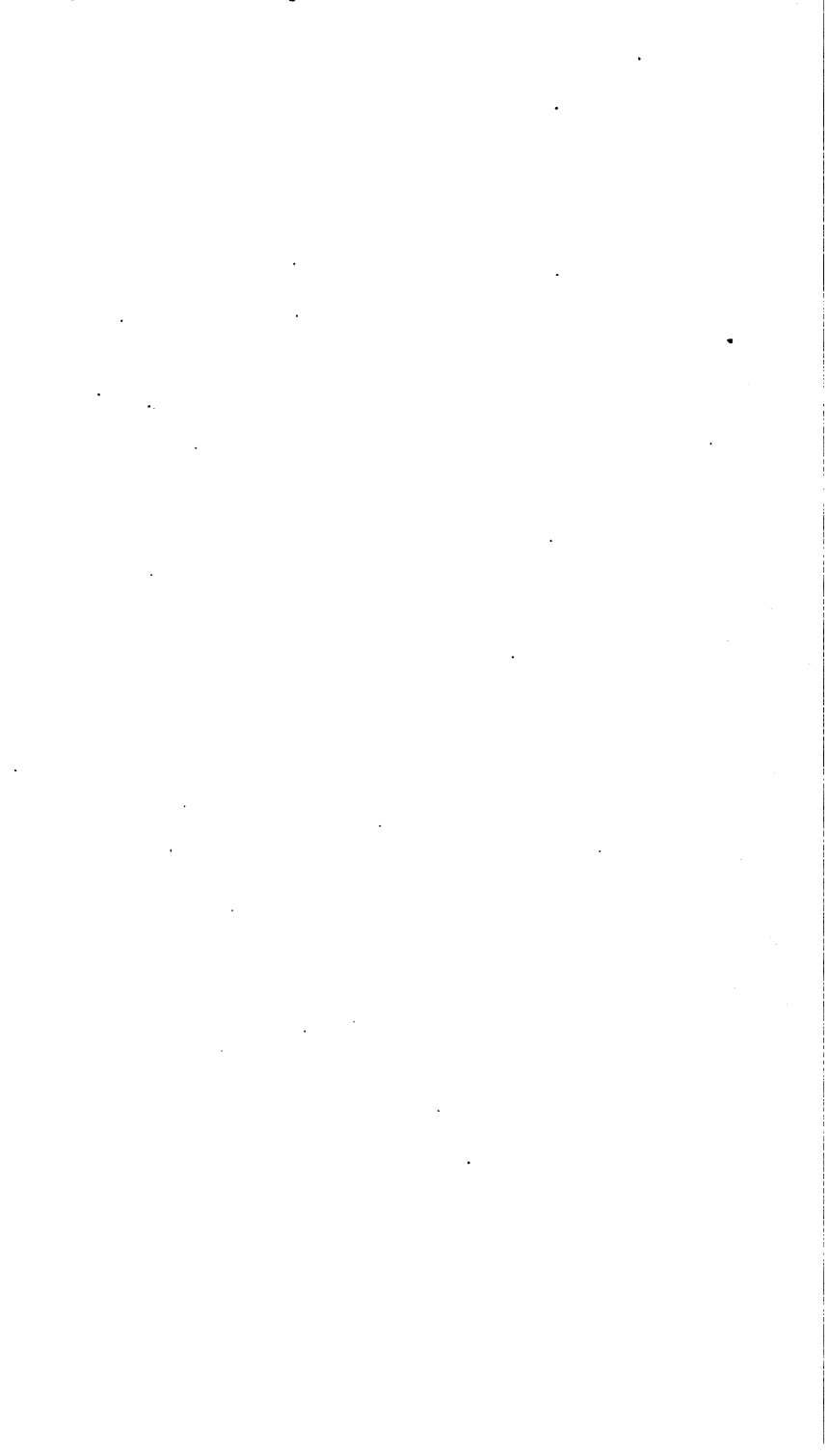
FIN DU XV^e VOLUME.



JK

30





JAN 27 193

